J. David

LA VIE INTELLECTUELLE

REVUE MENSUELLE

JUILLET

1949

A Rome et à Prague

RENOUVEAU DES PROBLÈMES CHRÉTIENS

P. BENOIT : **Le monde peut-il être sauvé ?**

D. DAY : **Pauvre avec les pauvres.**

Z. SERRAND : **Pour une théologie du laïcat.**

LA VIE PHILOSOPHIQUE

Psychologie des œuvres humaines, M. CHASTAING.

Mort de Maurice Blondel.

■

LES SIGNES DU TEMPS

Dieu est gênant.

Vers un cinquième âge de la pensée.

Mort de quelqu'un. A.D.A., etc.

Livres. Cinéma.

THEOLOGICAL UNION LIBRARY 1962

LES ÉDITIONS DU CERF . PARIS

per. cop. Dans
v.17:2
1949

SOMMAIRE

A Rome et à Prague 1

RENOUVEAU DES PROBLÈMES CHRÉTIENS

P. BENOIT : **Le monde peut-il être sauvé ?** 3

D. DAY : **Pauvre avec les pauvres.** 21

Le *Catholic Worker*, par CL. JULIEN..... 31

Z. SERRAND : **Pour une théologie du laïcat** 37

LA VIE PHILOSOPHIQUE

M. CHASTAING : Psychologie des œuvres humaines 43

La mort de Maurice Blondel.. 53

LES SIGNES DU TEMPS

Dieu est gênant, 55. — Changement de saison (B. FÉRON), 59. — Le maréchal Montgomery déclare aux journalistes, 60. — Les chrétiens veulent chanter à l'Église (A. H.), 61. — Vers un cinquième âge de la pensée (H. DUMERY), 62. — La philosophie bantoue (P. A. MARTEL), 65. — Le pape à la télévision (J.-P. CHARTIER), 67 — Mort de quelqu'un (H. MULLER), 69. — La femme aussi est une personne (GUERRAND et J. CHARTIER), 70. — Le problème de l'école en Allemagne (A. FRISCH), 73. — La mode religieuse au cinéma (J.-L. TALLENAY), 75. — A. D. A. (G. BÉRAULT), 76. — Contribution à l'histoire récente (H. MULLER), 78. — Désagrégation du roman (*suite*) (SOUMILLE), 80. — Peintres canadiens à Paris (A.-J. MAYDIEU), 83. — **Le mois de juin**, 84.

Livres : Économie et sociologie... 87

Cinéma 93

A Rome et à Prague

A ne regarder l'Année Jubilaire qui s'ouvrira à la Noël prochaine que sous l'angle de la piété et de la dévotion, on en limiterait étrangement le sens. Venant après des années si fertiles en bouleversements et en transformations de toutes sortes, elle doit être, pour les catholiques du monde entier, l'occasion de prendre, les uns par les autres, conscience de la signification de leur foi.

D'autant plus que les idées commencent à se clarifier. De cette foi éternellement la même, mais à la richesse jamais épuisée, on commence à saisir les aspects à mettre en lumière après ces cinq années de guerre; tandis que, derrière le rideau de fer, le stalinisme, démasquant ses véritables positions, oblige le chrétien à s'attacher à ce qui est essentiel.

Ainsi, bien qu'il ne puisse rien ajouter à la vérité de Dieu à laquelle il adhère, le chrétien, attentif à la pensée de tous ses frères, utilise le mouvement de croissance qui travaille le monde pour développer toutes les dimensions de l'intelligence de la foi.

Pour aider à cette prise de conscience, La Vie Intellectuelle *présente aujourd'hui trois études qui furent pensées en français, en anglais (ou en américain) et en allemand, reflétant les préoccupations qui travaillent, en notre temps, les chrétiens de ces trois langues. Ce ne sont là que trois exemples; l'inventaire devra être continé et, s'efforçant d'embrasser tout le champ de recherches de ses frères, le croyant se sentira véritablement catholique.*

Mais il n'oubliera pas que l'encre des savants est moins féconde que le sang des martyrs. Plus qu'à l'effort de ceux qui ont loisir de penser et liberté d'écrire, il sera attentif à l'enseignement de ceux qui souffrent persécution pour la justice.

L'archevêque de Zagreb est en prison, le primat de Hongrie est en prison, l'archevêque de Prague, gardé dans son palais, sera peut-être arrêté quand paraîtront ces lignes. Avec eux des milliers de chrétiens sont persécutés. Tous souffrent pour la Vérité essentielle de notre temps : l'unité du Corps mystique, qui ne peut être maintenue que si l'est également le lien que « l'Ennemi » veut rompre avec le chef visible de l'Église dont le siège est à Rome.

Ceux qui travaillent à rompre ce lien veulent atteindre mortellement la foi au Christ dans leur pays, briser au cœur de chaque homme la seule barrière irréductible contre tout pouvoir totalitaire, le pouvoir de s'élever directement jusqu'à Dieu. Une seule question se pose sous son triple énoncé : comment maintenir le souci de Dieu, la foi au Christ, l'unité des chrétiens ?

Ceci nous ramène à l'année sainte. Des chrétiens de tous pays vont se retrouver à Rome : on aimerait qu'ils ne restent pas groupés par pays d'origine, comme s'ils étaient encore fermés dans leurs frontières. D'autres, malgré leur désir, seront empêchés par la force de se rendre dans la capitale de la catholicité. Leur pensée devra être intimement présente à ceux qui iront vénérer les lieux où Pierre fut aussi emprisonné et crucifié.

Cette manifestation universelle, donnée par les pèlerinages et par les prisons, de fidélité à la chaire de Pierre, fera prendre plus expressément conscience de la commune foi. Les uns et les autres, les uns par les autres, entendront alors, comme aux temps apostoliques, ce que l'Esprit dit aux Églises.

Le monde peut-il être sauvé?

Dans des études publiées récemment dans cette revue (oct. 1948), les PP. Bouyer et Chifflot ont exposé des vues également suggestives, encore que de tendances différentes, sur le problème du salut du monde et de l'eschatologie.

A mon tour je voudrais apporter dans ce grave débat quelques précisions qui me paraissent opportunes. Pour le dire d'un mot, je voudrais souligner la complexité de ce terme « le Monde », en dénoncer plus nettement qu'on ne l'a fait le vrai roi, Satan, et montrer d'autre part comment la victoire du Christ, pour « eschatologique » qu'elle demeure, n'en est pas moins déjà tout actuelle. Il apparaîtra ainsi que la réalité du mal dans le monde est bien aussi tragique que la dépeint le P. Bouyer, mais que le monde nouveau qui se construit dès maintenant « dans le Christ » n'est pas moins réel et autorise dans le cœur du chrétien cet optimisme conquérant que lui conseille le P. Chifflot.

I. — Le monde, royaume de Satan

Jésus a prononcé sur le monde des paroles terribles. Et tous les auteurs du Nouveau Testament lui ont fait

écho. Mais ce monde que Jésus condamne sans retour n'est pas identique à la somme des individus humains, même pécheurs. C'est quelque chose de plus vaste, un milieu qui enserre l'homme et dont la perversité irrémédiable n'entraîne pas nécessairement la malice de celui-ci. Nous pourrons même y reconnaître un certain déterminisme du Mal, qui ne supprime nullement la liberté humaine, encore qu'il la limite.

a) Et d'abord, le « Monde » est plus que l'humanité. C'est tout l'univers, et en particulier toute la terre avec toutes les créatures matérielles qui y sont au service de l'homme. Si le terme de *kosmos,* qui de soi veut dire « ordre », en est venu à signifier couramment l'Univers, c'est précisément parce qu'il désignait bien l'ordonnance que l'esprit grec percevait dans cet univers. Et quand la Bible grecque a adopté ce mot qui manquait au vocabulaire sémitique[1], elle n'a fait que mieux exprimer une idée très ancienne, inculquée dès le début de la Genèse, sur l'harmonie que Dieu a établie dans sa création et qui en met toutes les parties au service de l'homme.

Or la matière est de soi inerte, ce qui la rend docile à l'action humaine. Mais, si cette inertie est un avantage pour l'homme juste qui la manie de façon bonne, elle devient un redoutable péril pour le pécheur qui prétend s'affranchir des lois posées par Dieu. Comme un immense volant multiplie l'impulsion reçue d'une petite roue motrice, et même peut l'entraîner par le poids de sa masse une fois lancée, de même la matière amplifie et

1. La Bible hébraïque disait « le ciel et la terre » ou « le tout ». Le mot *'ôlam* a de soi le sens temporel de « ère » ou de « siècle » et n'en est venu à signifier le « monde » que de façon tardive.

porte au loin l'effort intelligent de la main qui la pétrit, mais pour se retourner contre elle si l'ordre voulu par Dieu est violé. Hissée par l'homme orgueilleux au sommet d'une pente fatale, la masse énorme de la matière risque fort de l'écraser. Nous le constatons de nos jours, où les découvertes les plus prestigieuses du génie humain produisent des instruments de mort d'une extrême puissance, parce que le cœur n'est pas à la hauteur de l'esprit et injecte dans les œuvres de celui-ci le venin du péché. Comme les pourceaux de l'Évangile devant qui on jette des perles, la chair, et le monde où résonnent ses appétits, se retournent contre le pécheur qui pollue à leur service les trouvailles de son esprit, et le piétinent en le faisant rouler de plus belle dans la fange de son péché[2].

Il y a là déjà un premier déterminisme, assurément relatif, qui entraîne l'homme dans le mal et le malheur; l'homme en est cause, certes, mais il en devient victime.

b) Souvent, dans notre langage comme déjà dans celui du Nouveau Testament, le mot « Monde » fait abstraction des créatures matérielles et désigne plus spécialement l'humanité. Mais, même alors, il signifie davantage que la somme des individus humains. Sans vouloir, comme certains sociologues, donner à la collectivité une existence aussi réelle, voire plus réelle, que celle des individus qui la composent, on doit néanmoins

2. La Bible enseigne souvent cette solidarité du monde matériel avec l'ordre moral; selon une simplification théologique qui rejoint la vérité profonde, elle présente ces réactions de la nature comme des châtiments ou des récompenses directement voulus par Dieu. Voir par exemple, Gen., III, 18-19; V, 12; Deut., XXVIII, 39-40; Os., II, 20-25; Is., XXX, 23-26; XXV, etc.

reconnaître que la vie sociale développe des organismes et des forces qui dépassent la puissance d'action des individus et introduisent dans la vie de ceux-ci des facteurs nouveaux et très réels. Qu'il s'agisse des lois d'un État, des règlements d'une société, des coutumes ou des modes d'une classe, des opinions d'un milieu de culture, des croyances d'une religion, ce sont là autant de réalités nouvelles, créées par l'association des individus, qui ne sont sans doute que le résultat de leurs actions concertées, mais qui n'en constituent pas moins, pour chacun pris en particulier, une extension considérable de ses propres limites. Or, elles sont aussi une limitation de sa propre liberté. La société enrichit l'individu, mais elle le lie et peut même, sous le rapport de sa personnalité, l'appauvrir.

Il y a là comme une deuxième amplification de l'action individuelle, qui entraîne un deuxième déterminisme. Ainsi que la matière, la collectivité multiplie l'action de l'homme en en répercutant l'écho dans le cœur des autres hommes, et si cette action contient le ver du péché, c'est sa corruption qui s'étend pour vicier toute la masse et engendrer une pourriture générale dont les relents empoisonnés font retour avec une virulence centuplée vers l'individu qui a lancé le premier germe.

Ce « Monde » dont Jésus parle volontiers comme d'une personne collective hostile à Dieu, et dont il dénonce les « séductions[3] » et les « scandales[4] », est bien une puissance de Mal qui amplifie la malice des hommes en la totalisant, et qui contribue à accroître la malice de chacun, qu'il accable de toute sa masse.

3. Cf. Marc, IV, 19.
4. Cf. Matth., XVIII, 7.

c) Mais la matière, et d'une certaine façon la collectivité, ne sont que des composantes passives du monde qui accroissent le mal du péché humain mais ne le créent pas. Il est, pour expliquer leur mal comme celui du péché même, une autre force, terriblement active celle-là : la force de Satan.

De nos jours, croire au Diable est passé de mode, et qui en parle s'expose au ridicule. Pour beaucoup d'esprits, même croyants, il n'a aucune importance réelle. Il n'en va pas de même dans le message du Christ et de ses interprètes. Jésus a vu dans Satan son principal adversaire, l'ennemi de Dieu auquel il lui fallait arracher l'empire du monde. Et ses disciples après lui n'ont cessé de considérer Satan comme le « Prince de ce monde[5] », celui qui a lié les hommes dans l'esclavage du péché et qui s'oppose de toute sa force à leur retour vers Dieu. C'est lui qui a provoqué la chute du premier homme. Et depuis ce jour il ne cesse de séduire les humains pour les détourner de Dieu et les maintenir dans son obédience[6]. Or, comme il n'a pas le pouvoir de déterminer leur volonté, c'est précisément du « Monde » qu'il se sert, c'est-à-dire de cet immense bouillon de culture que constituent la matière et la société, et où le péché de l'homme pullule si aisément.

D'abord il a l'empire du monde physique. Cela, l'Écriture l'enseigne nettement. Depuis les séductions dont le fruit du Paradis terrestre est le symbole, jusqu'aux prestiges dont use le Faux Prophète de l'Apocalypse

5. Jo., XII, 31; XIV, 30; XVI, 11; Eph., II, 2; II Cor., IV, 4.
6. I Thess., III, 5; I Cor., VII, 5; II Cor., IV, 4; XI, 14; Eph., IV, 27; VI, 11, etc.

pour amener les habitants de la terre à adorer la Bête[7], en passant par les épreuves qui assaillent la vertu de Job, nous voyons Dieu permettre à Satan d'agir sur le monde sensible pour amener l'homme à pécher ou l'accabler par les suites de ses fautes.

L'Évangile établit un lien très net entre les maladies et le règne de Satan, soit que Jésus donne les guérisons qu'il opère, non seulement de « possédés[8] », mais de tous les malades en général, comme un indice de l'ère messianique[9], où l'Esprit de Dieu évince Satan de sa domination usurpée sur les corps, soit qu'il confère à ses apôtres ce même pouvoir de guérir comme signe de leur mission[10] qui fera choir Satan de son trône[11].

Saint Paul a lancé le mot fameux sur la créature qui gémit, « assujettie à la vanité » par suite du péché de l'homme[12]; or il est clair que, par-delà son tyran immédiat, c'est de Satan qu'elle est esclave, Satan qui s'en est servi et s'en sert comme d'un instrument pour enchaîner l'homme dans sa faute[13]. C'est d'ailleurs la même pensée qu'exprime l'Apôtre quand il montre l'homme esclave des « éléments du monde[14] »; car, s'il désigne par cette expression très générale tous les éléments constitutifs du monde physique, y compris les astres qui régissent la marche des régions sublunaires,

7. Apoc., XIII, 13 ss.
8. Matth., XII, 25-29; Luc, XI, 17-22.
9. Matth., XI, 2-6; Luc, VII, 18-23.
10. Matth., X, 1, 8; Marc, III, 15; XVI, 17 s.; Luc, IX, 1, 2, 6; X, 9.
11. Luc, X, 17-20.
12. Rom., VIII, 20-22.
13. On peut même se demander si « celui qui l'a assujettie », où les exégètes voient tantôt l'homme pécheur, tantôt Dieu, ne pourrait pas être Satan lui-même.
14. Gal., IV, 3, 9; Col., II, 8, 20.

il n'est pas douteux qu'il vise derrière eux les esprits mauvais, les « faux dieux[15] », qui s'en servent pour maintenir leur domination sur l'humanité, que ce soit par les superstitions de l'astrologie, que ce soit par les observances vaines et purement extérieures des religions anciennes.

Ceci nous amène à envisager l'autre levier de commande que Satan utilise pour conduire le monde, celui des Institutions collectives. Il suffira de l'illustrer par deux exemples, celui des États et celui des religions.

Le Judaïsme croyait que des anges étaient préposés aux divers peuples, et il se peut que les premiers chrétiens aient partagé cette conviction[16]. Or, dans la mesure où les peuples de la terre ont paru se dresser contre le Christ et son message, il est devenu spontané d'attribuer cette résistance à l'influence d'anges pervers, c'est-à-dire en définitive de Satan et de ses sbires[17]. L'Apocalypse nous montre avec une rare puissance le Dragon (Satan) s'assujettissant la terre par le moyen du Monstre à sept têtes et dix cornes, qui représente Rome avec ses empereurs et son cortège de rois vassaux. En amenant les hommes à faire de ce monstre une statue qu'ils adorent, Satan dresse en face du Christ et de son Église cette idolâtrie de l'État divinisé qui a déterminé tant de persécutions et produit tant de martyrs.

15. Gal., IV, 8.
16. Cf. Cullmann, *Christ et le temps*, pp. 137 ss.
17. Les exégètes de I Cor., II, 8, hésitent sur l'identité des « princes de ce monde » qui ont crucifié le Seigneur de la gloire : souverains de la terre ? ou puissances démoniaques ? Mais au fond cela revient au même, car Satan fut certainement derrière les chefs politiques qui mirent Jésus à mort. Cf. Luc, IV, 13 et XXII, 53; Luc, XXII, 3, et Jo., XIII, 27.

Or il n'est que d'ouvrir les yeux pour constater que la prophétie du Voyant de Patmos s'applique à tous les siècles, et pour comprendre quelle est la Puissance occulte qui, aujourd'hui encore, provoque cet orgueil monstrueux des États, où notre monde moderne risque de trouver sa ruine.

La divinisation de l'État est déjà une sorte de religion. A plus forte raison Satan essaiera-t-il d'utiliser les religions proprement dites pour diviser les hommes dans ce qu'ils ont de plus précieux et les opposer à Dieu et entre eux. Toute la tradition juive et chrétienne reflétée dans l'Écriture est unanime à dénoncer l'action des démons dans l'idolâtrie païenne[18]. L'apôtre Paul va plus loin et ne craint pas d'affirmer que la Loi mosaïque, qui de soi était bonne[19], est devenue, dans les mains des Puissances célestes chargées de l'administrer, un instrument dont elles se sont servies pour réduire l'homme en esclavage[20]. Qu'on songe enfin à la deuxième Bête de l'Apocalypse, ce « Faux Prophète » qui symbolise les religions païennes travaillant au service de Satan[21]. Sans nier la valeur intellectuelle ou morale, parfois très réelle, des fondateurs ou réformateurs religieux qui se sont levés au cours des siècles, il n'est pas difficile de voir que Satan s'est servi d'eux, le plus souvent à leur insu, pour opposer à l'Église du Christ d'autres bercails qui lui ont ravi bien des brebis.

Ce qui vient d'être dit des États et des religions se transposerait sans peine à maintes autres institutions dont est faite la Société humaine. C'est sur ce terrain

18. I Cor., VIII, 4 s.; X, 20.
19. Rom., VII, 12.
20. Col., II, 14 s.
21. Apoc., XIII, 11 ss.; XVI, 13; XIX, 20; XX, 10.

de l'action collective que l'homme est le plus vulnérable à Satan; et c'est pourquoi, abstraction faite du secret des cœurs individuels, où se prend l'ultime décision et dont nous reparlerons tout à l'heure, on peut dire que Satan a largement réussi à implanter son empire dans le Monde, grâce aux organismes collectifs qu'il tient sous sa domination.

Ce pouvoir qu'il exerce sur les institutions humaines, joint à son pouvoir sur l'univers physique, explique que ce monde soit vraiment devenu son Royaume, *totus in maligno positus*, comme dit saint Jean[22], ce qui peut se traduire « tout entier à la merci du Malin ».

II. — La victoire du Christ sur le monde

Une seule force peut vaincre ce Prince du monde : Dieu. Mais elle le peut. Car la révélation juive et chrétienne diffère totalement des conceptions iraniennes — où elle a pu puiser certains éléments — en ceci qu'elle ne fait pas de Satan un Principe mauvais indépendant du Principe bon, un rival égal à Dieu et qui pourrait songer à le vaincre. Pour la Bible, Satan, si grand qu'il soit, n'est jamais qu'un ange déchu, une créature splendide et révoltée, mais enfin une créature. Si Satan tient le monde à sa merci, c'est avec la permission de Dieu, et en restant lui-même à la merci de son Créateur. Celui-ci l'enchaîne ou le déchaîne à volonté, comme nous le montre l'Apocalypse.

22. I Jo., v, 19.

Dieu peut vaincre Satan, il le veut, et il a chargé de cette mission son propre Fils. Le Christ est venu en ce monde pour y rétablir le règne de Dieu en détruisant celui de Satan. Et aussitôt il s'est heurté à son rival. Leur première rencontre est très instructive. Satan s'inquiète de savoir si Jesus est vraiment l'envoyé de Dieu, et c'est pour cela qu'il le tente. Or les séductions qu'il lui offre sont un fidèle reflet de ce qu'est sa domination effective sur le monde. Quand il suggère à Jésus de changer une pierre en pain, ou de se jeter dans le vide sans dommage, c'est l'empire du monde physique qu'il lui propose; quand il lui présente tous les royaumes du monde avec leur splendeur, c'est le levier puissant des sociétés humaines qu'il offre de placer dans sa main; et quand enfin il requiert son adoration, c'est le fond du Péché qu'il lui découvre, car l'empire et la jouissance totale du monde s'acquièrent par la sujétion à celui qui en est le maître, Satan. Il se retire de ce premier duel assez déconfit pour avoir, sinon la certitude[23], du moins la présomption que son adversaire est bien vraiment le fils de Dieu, et il l'avoue par la bouche des possédés[24]. Mais, s'il perçoit que la lutte s'achèvera par sa défaite, il ne l'abandonne pas pour autant; en vrai désespéré qui n'a plus rien à perdre, il déclare au contraire à Jésus une lutte « à mort », dans le sens le plus vrai du terme, puisqu'elle s'achèvera sur la croix.

De leur côté, Dieu et son Christ ne peuvent vouloir que sa défaite totale, dans un châtiment éternel qui le réduise définitivement à l'impuissance. Il ne saurait être question de convertir Satan et ses mauvais anges

23. I Cor., II, 8.
24. Marc, I, 24; Luc, IV, 41, etc.

qui, n'en déplaise à Origène, sont fixés à jamais dans leur haine de Dieu.

Mais le Monde, cet univers créé qui de soi est neutre, Dieu ne va-t-il pas le convertir en le débarrassant de Satan? Si le Fils de Dieu vient sur terre, n'est-ce pas pour en chasser le Diable par une victoire spectaculaire qui rendra à la création son innocence originelle?

C'est ici que le plan divin apporte des surprises à notre attente humaine. Et d'abord, Dieu n'a pas voulu se contenter de réparer *ce* monde, il a résolu de lui en substituer un autre. Ou plus exactement, à un premier état de l'univers, que le Péché a corrompu, il en fera suivre un second, entièrement renouvelé. Le divin médecin trouve insuffisant de guérir le monde malade et de le rendre à sa santé première; il le mettra à mort pour lui donner ensuite une vie toute nouvelle. Le monde, comme l'homme dont il est la demeure et dont il partage la destinée, était condamné à mort à cause du péché : il subira sa peine, et ce châtiment deviendra pour lui le bienfait d'une totale rénovation.

Ce dessein divin, nous le connaissons par le Christ. Sa manière de sauver le monde a été de mourir pour ressusciter. Et saint Paul nous apprend que, dans le Christ, c'est toute l'humanité, c'est l'univers entier, qui est passé par la mort pour retrouver la Vie. Car Jésus a été constitué par son Père nouvel Adam, chef de toute la race humaine, et plus que cela, tête des puissances célestes et chef de toute la création, puisqu'il a plu à Dieu de faire habiter en lui tout l'Univers[25]. Logos incarné, il a repris en main la création qui était

25. Eph., I, 10; Col. I, 19.

sortie de sa bouche aux origines du monde pour la refaçonner en sa personne et lui rendre l'Esprit de Dieu. Avec le Christ ressuscitant, c'est tout le genre humain, c'est toute la création, qui est sortie du tombeau, au matin de Pâques, pour entrer dans le règne de l'Esprit. La rédemption est une création, une recréation.

On ne saurait souligner trop fortement le caractère ontologique de ce drame du salut et le dualisme profond qui sépare le monde du péché du monde de la grâce. Certaines conceptions modernes sont près de l'oublier quand elles ne voient dans le péché qu'une imperfection originelle de la nature, et dans l'œuvre du salut qu'un passage de ce moins parfait au plus parfait jusqu'à l'épanouissement de la nature dans l'Humanité glorieuse du Christ. Ce monisme naturaliste méconnaît la rupture de mort que le péché a provoquée dans l'œuvre de Dieu, et la transcendance radicale de l'ordre nouveau instauré dans le Christ sur l'ordre ancien condamné avec Satan. Sans tomber, certes, dans le dualisme absolu du manichéisme, qui oppose le Mal au Bien comme un rival indépendant, nous devons maintenir la distinction foncière et vraiment ontologique entre le monde ancien, condamné avec le péché, puis mort sur la croix, et le monde nouveau, recréé par Dieu dans son Verbe au matin du jour de Pâques.

Mais ici le plan divin nous offre une nouvelle surprise. Ce renouveau si radical ne s'est pas opéré d'un seul coup, comme nous aurions pu l'attendre. Ses principes ont été posés, ses prémices ont été fournies, en ce matin de Pâques. Mais la réalisation dernière en est remise à plus tard, à la fin des temps, lors du deuxième avènement du Christ. Au lieu de détruire immédiatement le

règne de Satan et de remodeler sans retard ce monde qu'il avait conquis, Dieu a accordé un sursis à ces deux condamnés à mort. Leur exécution est certaine, mais sa date est cachée dans les secrets divins. Pourquoi ce délai? Pour mieux éprouver les élus du Royaume? Nous ne pouvons qu'accepter avec confiance les décrets de l'insondable sagesse; mais il importe d'y croire et d'en tirer toutes les conséquences qu'ils comportent.

Le monde nouveau est commencé, mais l'ancien subsiste encore. Le Christ règne déjà, mais Satan garde un certain empire. C'est la simultanéité de ces deux règnes, l'un commençant, l'autre finissant, qui crée ce qu'on a appelé le « paradoxe » de la vie chrétienne. Cet état de choses mélangé, cette situation amphibie, se reflètent bien dans les affirmations complexes et apparemment contradictoires du Nouveau Testament, notamment de saint Paul.

Le Christ règne déjà, mais son règne total est encore à venir. Dès maintenant, son royaume possède ses constituants essentiels, qui font pièce à ces forces par lesquelles Satan tient le monde en son pouvoir; mais ce n'est encore qu'à l'état de prémices. Au monde sensible, tyrannisé par le péché, il oppose un nouveau monde sensible, où l'Esprit pénètre totalement la matière. Ce monde n'apparaîtra définitif qu'à la fin des temps, quand surgiront « les cieux nouveaux et la nouvelle terre[26] »; mais dès maintenant il existe en germe dans le corps du Christ ressuscité, d'où il rayonne déjà sur notre monde sensible par l'ordre sacramentel qui procure aux corps des chrétiens le contact de ce corps du Christ. Aux sociétés humaines, qui donnent tant d'ampleur au péché,

26. II Pet., III, 13; Apoc., XXI, 1.

s'oppose une nouvelle Société qui, pour ne devoir être complète que dans le royaume céleste des saints, n'en est pas moins déjà commencée : le « Corps mystique » qui, ayant pour cellule mère le Christ ressuscité, rassemble dès maintenant, par les liens invisibles mais combien réels de la grâce, c'est-à-dire de la vie du Christ communiquée, tous les hommes qui se rattachent au Christ par la foi et les sacrements de la foi. Cette société, dont les membres vivent déjà du Christ par leur âme et par leur corps, c'est l'Église, qui, de soi céleste et toute spirituelle, existe pourtant déjà sur la terre et dans la matière. Ses enfants sont « assis aux cieux avec le Christ[27] », et cependant ils vivent encore ici-bas.

Cette situation paradoxale, de réalisation commencée et non achevée, se retrouve exactement inversée en ce qui concerne le règne rival de Satan.

D'une part, Satan paraît déjà vaincu par le Christ et ses serviteurs qui le chassent des corps des humains. Jésus le voit tomber du ciel. Saint Paul nous déclare que, dès maintenant, le Christ siège au-dessus des Puissances célestes qu'il a dépouillées de leur domination usurpée et dont il triomphe à la face du monde[28]. Et il nous montre ces Puissances découvrant le Mystère de Dieu en contemplant l'Église[29]. Le même Apôtre demande à ses fidèles d'obéir aux pouvoirs civils[30] comme aux ministres de Dieu, ce qui suppose dans la société même une mainmise de Dieu qui neutralise celle de Satan. Enfin le Voyant de l'Apocalypse nous annonce

27. Eph., II, 6; Col., III, 1-4.
28. Eph., I, 21; Col., II, 15.
29. Eph., III, 10.
30. Rom., XIII, 1 s.; Tit., III, 1.

des périodes où Dieu enchaîne le Dragon pour l'empêcher de nuire aux hommes[31]. En vérité Jésus peut bien dire : « J'ai vaincu le monde[32]. »

Et cependant de nombreux textes mettent un bémol à ce chant de victoire. Nous voyons Satan toujours à l'œuvre et continuant à mener le « monde ». Jésus prédit à ses disciples les tentations et les persécutions[33]; s'il a prié, c'est pour leur obtenir la force de résister, non pour supprimer ces causes de chute[34]. Et ses prédictions ne sont que trop confirmées par la suite des événements. Satan a secoué l'Église, dès ses débuts, de tout son pouvoir, et les apôtres n'ont cessé de mettre les fidèles en garde contre ses attaques et ses séductions. Le même saint Paul qui, dans l'horizon céleste de son épîtres aux Éphésiens[35], voit les Puissances démoniaques déjà soumises au Christ, reconnaît cependant dans la même épître que Satan continue à dominer ce monde[36] et demeure le grand adversaire, le seul vraiment redoutable, contre lequel les chrétiens doivent lutter avec l'armure de Dieu[37]. En somme, Satan reste déchaîné, comme nous le dit l'Apocalypse, et il lutte à travers tous les siècles contre le règne du Christ. Quoi qu'il en soit de cette période symbolique de mille ans où Dieu doit limiter sa puissance, ce n'est qu'à la fin des

31. Apoc., XX, 2 s.
32. Jo., XVI, 33; XXIV, 9.
33. Matth., X, 16 ss.; Jo., XV, 18 ss.; XVI, 2 s.; etc.
34. Luc, XXII, 31 ss.; Jo., XVII, 15.
35. C'est ce même point de vue céleste qui permet à Paul de dire que nous sommes déjà « assis dans les cieux » (II, 6) : on le voit, il parle de réalités eschatologiques qu'il ne faut pas chercher dans l'expérience du présent monde.
36. Eph., II, 2.
37. Eph., VI, 10-17.

temps que Satan et son armée seront définitivement vaincus et rejetés dans l'abîme[38]. Le Christ alors les écrasera effectivement sous ses pieds[39]. En attendant, Satan garde le pouvoir d'agir et continue à tyranniser le monde dans la large mesure où Dieu le lui permet.

Ainsi c'est d'une façon tout originale, certaine mais en promesses, réalisée mais à compléter, présente mais aussi future, que le Christ a vaincu Satan et le monde. Il importait de rappeler nettement cet état de fait si singulier, car c'est de lui que les relations entre l'Église et le Monde tirent leur étrange complexité.

III. — L'Église et le monde

Puisque le règne de Dieu est commencé dès à présent, au ciel dans le Christ et sur terre par l'Église, on peut et on doit attendre qu'il rayonne sur le monde ancien finissant, pour y contrecarrer l'action de Satan et lui arracher ses esclaves. Mais puisque le règne du Mal jouit d'un sursis et maintient pour un temps sa puissance sur le monde, on doit aussi s'attendre à le voir résister aux efforts de l'Église, si même il n'essaie pas, à l'aide de contre-attaques, d'entrer dans son propre camp, en contaminant ses fidèles par les miasmes de son esprit. C'est cette lutte des deux Cités, ce flux et ce reflux continuel des forces du Bien et du Mal, qui agitent tous les siècles depuis le Golgotha jusqu'à la fin du monde. Et c'est ce que décrit si puissamment l'Apocalypse de saint Jean.

38. Apoc., xx, 9 s.
39. I Cor., xv, 25.

D'une part, on peut et on doit rêver d'une pénétration du Monde par l'Église. Pour travailler efficacement à faire entrer les hommes dans le règne du Christ, celle-ci doit pénétrer sur le terrain, neutre en soi, du monde, pour y détruire les ouvrages de l'Ennemi et s'y installer à son tour. Par le rayonnement du Corps du Christ, qu'elle touche par les sacrements et dont les corps de ses enfants reçoivent déjà leur vie nouvelle, elle doit faire parvenir à tout le monde matériel et sensible cette influence de l'Esprit qui y sèmera les germes du grand renouveau à venir. Par la diffusion de l'Esprit du Christ, de sa lumière et de son amour, répandus dans les cœurs de ses fidèles, elle doit chercher à pénétrer les institutions humaines de cet idéal de vérité et de service, de justice et de charité, qui est la charte du Royaume des cieux. Et l'on peut dire, en étudiant l'histoire, que cet effort pour christianiser le monde a été couronné de résultats nombreux et splendides. L'expansion du Christianisme a marqué un incontestable recul de l'influence satanique dans le monde. L'adoucissement et l'assainissement des mœurs, la répression de la cruauté, la diminution de l'idolâtrie, sont des fleurs qui ont germé sur les traces de l'Évangile. Et l'on peut parler d'une certaine pénétration des lois sociales et politiques, des arts et des lettres, des sciences même et des techniques, par l'esprit du Christianisme.

Mais Satan n'est pas resté inactif et n'a cessé de contrecarrer cette influence de l'Église par des offensives toujours renouvelées. A des époques où la foi a pénétré vraiment la société en ont succédé d'autres où la révolte de l'orgueil humain a refoulé cette influence. Et il semble que notre temps offre bien des exemples de ce paganisme insolent et cruel qui reprend toute sa viru-

lence. Satan n'est pas absent de telles recrudescences du mal. Et cette expérience, jointe à l'enseignement bien clair de l'Écriture, nous porte à croire qu'il ne sera jamais vraiment vaincu avant le jour où Dieu transformera ce monde par un renouvellement radical. Il jouira même, semble-t-il, d'un regain de puissance novice qui mènera à son paroxysme la crise d'où sortira le dénouement final. C'est en ce sens que nous orientent les paroles du Christ comme celles de ses disciples : Jésus s'est demandé si le Fils de l'Homme, à son retour, trouverait encore la foi sur la terre[40] et le Voyant de Patmos nous a annoncé, pour la fin des temps, un déchaînement suprême du Dragon[41]. S'il en est ainsi, le Jour du Seigneur ne montera pas suavement, comme certains le rêvent, sur l'aurore douce et progressive d'un monde de plus en plus chrétien; il percera plutôt comme un éclair la nuit de plus en plus épaisse sous laquelle Satan aura enseveli le monde.

Travail fécond de l'Église sur le monde et résistance efficace du monde contre l'Église, ces deux aspects de la tragédie du salut sont également vrais. Et s'il est permis d'insister sur l'un, on doit toujours se garder d'oublier l'autre. A l'optimisme naïf qui rêve d'un monde entièrement chrétien d'où Satan aurait disparu, il faut rappeler la puissance terrible du Mal et les succès de son royaume tant que Dieu n'y mettra pas fin. Mais ce rappel ne doit pas entamer la certitude de foi qui est ici fondamentale : le Christ a vaincu le monde, et sa victoire opère dès maintenant.

P. BENOÎT, O. P.

40. Luc, XVIII, 8.
41. Apoc., XX, 7 ss.

Pauvre avec les pauvres

Aujourd'hui, fête de sainte Christine — quel beau nom : « Petit Christ »! — je reçois une lettre m'invitant à écrire sur notre travail et notre spiritualité. J'aime écrire, j'ai besoin d'écrire, c'est ma vocation d'écrire et je ferai de mon mieux. Mais comment écrire dans une maison d'hospitalité, dans un refuge, dans une « université rurale », au milieu de visiteurs venus de partout, au milieu de lettres, parmi les cinq cents pauvres qui viennent à nous tous les jours pour avoir nourriture, sans compter une veuve et des orphelins qu'il nous faut visiter au-dessus, et une autre veuve avec cinq orphelins au coin de la rue, aux besoins desquels nous ne pouvons subvenir qu'avec insuffisance? Et cependant, elle est la religion pure et sans tache : visiter la veuve et l'orphelin en leur affliction et se garder intact du monde. (C'est la vigile de saint Jacques aujourd'hui et ce sont ses paroles.) Se sanctifier pour les autres comme notre Maître le fit; nous sanctifier, nous, et sauver le monde dans la révolution personnaliste et communautaire dont parle Emmanuel Mounier, voilà la vraie religion!

Hé oui, comment peut-on écrire en poursuivant tout cela? Comment une mère peut-elle écrire au sein d'une

famille nombreuse? Comment peut-elle lire, méditer, vivre une vie spirituelle? J'en suis convaincue, les mères de famille, à notre époque, expérimentent la nuit obscure de l'âme. Elles connaissent la solitude, le silence de tout ce qui excite l'esprit; tous leurs sens sont mortifiés. C'est du moins ce que connaissent les mères de famille de nos modernes taudis! La pauvreté qui les entoure, le désordre qui progresse avec une armée de jeunes enfants désolent leurs regards. Les cris de ces bambins — cris de joie ou de souffrance — déchirent leurs oreilles. Il y a les mauvaises odeurs. Le goût de la bonne nourriture s'en va lorsqu'il faut essayer de nourrir tant de bouches enfantines. Quant au toucher, les douleurs de l'enfantement, et bien des mains passionnément agrippées à leurs chairs, s'entendent à le mortifier lui aussi. C'est le négatif, mais aussi est-il beaucoup pour nous : les éclairs de joie et de paix ne font que passer, telle la lumière à travers les fenêtres et un tunnel, juste assez pour éclairer l'obscurité. Oui, c'est la nuit obscure dont saint Jean de la Croix nous parle. Si nous savions le dire aux mères, si nous savions le leur écrire, comme elles tireraient parti de leurs souffrances, comme elles apprendraient à s'en réjouir! Hélas! que de peine gaspillée!

Pour moi, je suis une femme stérile que le Maître a établie mère pleine de joie d'enfants nombreux. Peut-être avez-vous lu mon livre *From Union Square to Rome*. Yves Simon allait le traduire avant la guerre. Sigrid Undset lui consacrait une conférence, en Norvège, la nuit même de l'invasion allemande. Il essaie

de dire l'histoire de ma conversion. Mais un converti pourrait écrire tous les ans un livre différent. Dans ce livre, je parle de bien des choses sous forme de lettres adressées à mon frère, qui était alors communiste, de ces choses précisément qui me menèrent à la foi. Je parle de ce qu'il y avait de bon dans ma vie et non du mal. Je parle de mes bons désirs et de mes œuvres bonnes. Je dis les grâces que Dieu me donna, comment j'étais tourmentée de lui. Je raconte comment j'abandonnais mes « oignons d'Égypte » (vous rappelez-vous l'histoire de Grushenka dans *Les frères Karamazov* ?). Parfois, je pense que je devrais écrire bien davantage sur ma vie et sur ma conversion. Après tout, nous sommes tous semblables, avec les mêmes sentiments, les mêmes passions et jusqu'aux mêmes vies. Et vous êtes si loin qu'il devrait être plus facile de vous écrire librement.

Mon histoire raconte comment je dus quitter mon mari pour devenir catholique, et quelle fut ma vie dans le mouvement révolutionnaire. J'écrivais sur le communisme, parce que mon frère était communiste. Il travaille maintenant pour une de ces agences de reportage qui s'occupe de courses de chevaux, contre lesquelles il pèse un fort préjugé dans l'Amérique protestante. On réclame sans cesse leur suppression comme étant un « sport de rois », inconvenant pour l'Amérique démocratique. Mon frère touche maintenant cent dollars par semaine, alors qu'avant il vivait dans un taudis. Avant il était heureux et maintenant il est heureux encore. Il n'a pas abandonné le communisme du fait de l'argent ou de son travail : la vérité est qu'il l'a quitté parce qu'il se mit à jouer du violon. Il prenait tant de plaisir,

tous les soirs, à ramener à la maison la musique de la bibliothèque et à s'asseoir devant la radio pour jouer sa partie avec tout un orchestre qu'il en oublia complètement le communisme. C'est un homme doux et aimable, un mari tendre, un père dévoué, mais un éducateur médiocre qui accorde trop à ses enfants. Il désire tout leur donner maintenant, parce qu'il ne croit pas à un « au-delà ». Il ne voit pas qu'en essayant de tout leur donner, il les prive de tout. Communiste, il valait mieux qu'aujourd'hui rédacteur sportif. Que Dieu l'aide!...

J'écrivis donc ce livre comme une suite de lettres que je lui adressais. J'y parlais beaucoup de communisme pour l'intéresser. Mais je ne disais mot du reste de ma vie. Il était au courant; aussi bien n'était-ce pas le tromper, lui, que de passer certaines choses sous silence. Mais, à coup sûr, cela trompe les autres. Ils jugent ce livre comme une autobiographie, et c'est faux. J'ai dit dans la préface que c'était faux. Malgré cela il y a encore des gens qui pensent que c'est l'histoire de ma vie. Ils seraient scandalisés de savoir qu'en vous écrivant cette lettre, le jour de la sainte Christine, je pense au vieux temps vécu avec les acteurs de Provincetown, dans ce village de Greenwich, où l'on présentait les pièces de Gene O'Neill. En haut, il y avait une Scandinave, rousse et fraîche. Elle s'appelait précisément Christine, elle tenait une salle à manger où nous prenions nos repas. Je n'étais ni actrice ni dramaturge. J'étais un parasite, en fait, fiancée à Mike Gold, aujourd'hui rédacteur au *Daily Worker*, je fréquentais Gene O'Neill, non sans quelque légéreté. Il me déclamait *the Hound of Heaven*, et me fit entrevoir quelle était l'évasion que je tentais. Bientôt je partis avec lui et, nuit après nuit, parcourus les rues en sa compagnie.

Même alors, j'avais coutume de prier en l'église Saint-Joseph de la Sixième Avenue, aujourd'hui Avenue des Amériques. Plus tard, intervint un marchand de journaux, un très beau garçon. Il avait les cheveux blonds et bouclés, le nez cassé. Il flirtait avec toutes les femmes, il m'aimait et dans ses moments de mélancolie récitait :

La vie n'est que l'agacerie de la mort
Et qui tellement m'assomme,
Trop assurée d'en venir à l'amour.
Un endroit épuisant où j'essaie
Maint vêtement de la mort,
Jusqu'à ce que m'en aille la coupe.

Francis Thompson fit davantage. Puis Huysmans avec sa phrase sur le grand mystère du devoir de vivre. Pourquoi Dieu nous créa-t-il ? L'épître de saint Jacques, qu'on lit ce matin, pour la vigile de sa fête, donne la réponse. « Il nous fit afin que nous soyons les prémices de sa création. » Pas facile à comprendre, ça, et bien matière à méditer.

Pour en revenir à Christine, la seule Christine que j'ai connue, elle vivait avec un artiste qui travaillait au camouflage des bateaux durant la première guerre mondiale. Elle essaya quelque temps de fuir la tentation de la vie urbaine et de la boisson et s'en alla habiter une ferme abandonnée dans les marais de Staten Island. Je me souviens d'être allée là-bas pour la voir avec Mary Heaton Vorse, l'écrivain ouvrier. Nous marchâmes avec peine par des routes brûlantes et poussiéreuses, un après-midi d'été, et la vîmes travailler, pieds nus, la poitrine forte, semblable à une paysanne à la campagne, au milieu de chiens nombreux. Elle était sans Dieu. Elle

était « Christine » païenne. Elle n'entendit jamais parler de l'amour de Dieu. Elle était jeune et ardente, vivant pour son mari, travaillant dur pour lui.

En ces jours d'après l'autre guerre, nous allions, génération plus jeune, génération perdue, sans illusions, attendant peu de la vie et très certainement vivant des cosses jetées aux cochons. Ce n'était pas la vie bonne du point de vue naturel et il n'y avait pas en nous la moindre vie surnaturelle. Nous vivions dans nos péchés, nous tirions gloire de nos péchés, nous proclamions ne pas croire en la faute; mais nous cherchions le mal, nous choisissions le mal. L'amour du monde, l'amour profane nous obsédait parce que nous ne connaissions pas l'amour de Dieu ni ne pouvions le concevoir. Nous ne croyions pas aux choses sacrées et du coup profanions aussi les naturelles. Nous ne croyions ni à Dieu ni à l'État. Ainsi, nous nous amusâmes à la surface de l'amour, mais n'en connûmes jamais la profondeur, quelque ardent désir que nous en eussions. Les profondeurs que nous connaissions, à la recherche de notre propre perte, c'étaient les bas-fonds du mal. Nous nous dispersions; nous tentions de nous perdre, ne sachant pas que nous faisions don de nous-mêmes au Malin. Mais nos vies étaient souvent une image de l'Enfer.

Pour échapper à un amour malheureux, pour fuir un amant « à la Stavrogine » qui avait choisi le mal au lieu du bien, j'épousai un divorcé et passai avec lui une année en Europe. Oui, je vécus à Paris, mais c'était le Paris des Américains. C'était le Paris du Dôme, de la Rotonde et de Montmartre. Et pourtant je n'ai jamais aimé le genre artiste, libéral, intellectuel. Il m'ennuyait.

Ce que j'aimais faire, durant mon séjour en Angleterre, en France, en Italie, c'était de fréquenter les

taudis, de flaner parmi les maisons des pauvres, de participer à leurs plaisirs, à leurs vices. Je le dis dans *From Union Square to Rome,* essayant de suggérer la vie que je menais. Ce désir de me trouver avec les pauvres, les petits et les délaissés, était-il pur du désir dépravé de vivre avec les gens de bohème? Mauriac parle de cet orgueil et de cette hypocrisie subtiles : « Il y a une sorte d'hypocrisie, pire que celle des pharisiens, c'est de se cacher derrière l'exemple du Christ pour suivre ses désirs de luxure et rechercher la société des débauchés. » Je rencontre encore souvent cette hypocrisie dans le travail que je poursuis maintenant. En épousant la pauvreté volontaire, beaucoup de jeunes la choisissent pour ses allures bohèmes et se prostituent à ses ruisseaux. Maint artiste a fait de même. Pour me rendre aux endroits de Londres qu'ont cités Dickens et de Quincey, faire de même à Paris en suivant Balzac, Maupassant et Hugo, je fis des promenades en autobus, des pique-niques sur la Seine et la Tamise. Il y eut les six mois que nous vécûmes à Capri. Je ne visitais jamais les églises, estimant que l'homme avec lequel je partageais ma vie portait un intérêt morbide à la religion. C'était un dilettante, un poseur. Du haut de mes vingt et un ans, je le jugeais durement : il en avait quarante, je l'estimais vieux et maladif dans ses goûts. Je montrai ma révolte envers lui en refusant de voir les églises, en refusant même de voir Saint-Pierre de Rome! Et je sens maintenant qu'une de mes pénitences en cette vie, c'est que je ne verrai jamais plus l'Europe, la sainte Europe que j'en suis venue à aimer.

Christine, que Dieu donne le repos à votre âme si vous êtes morte et que Dieu vous tire à lui si vous êtes vivante. C'est votre fête et c'est à cause de vous

que j'ai commencé ainsi ma lettre. De mes amis, beaucoup, j'en puis compter au moins douze, se sont suicidés. Peut-être en avez-vous fait autant. Telle a été, pour de nombreux marxistes, la façon logique de nier Dieu, tout comme le fit Kiriloff dans *Les Possédés*. Dans sa biographie, la veuve de Lénine parle de la noble mort de la nièce et du neveu de Marx, qui se tuèrent sur la fin de leur vie. Elle juge cette mort « un acte logique ». Alexander Berkman, que je connus à New-York, mit fin à ses jours, lui aussi, à Paris. Que Dieu ait pitié de lui et de son désespoir.

A Paris, ce fut le temps de l'amour malheureux. Je n'étais ni bonne révolutionnaire ni bonne communiste, ni l'amante qu'il aurait fallu. J'avais trahi Dieu et l'homme. Je m'en allais « suivant les dispositions et désirs de mon cœur et nulle santé n'était en moi ».

Et maintenant, quand je retourne par la pensée à ces jours, je me réjouis de la bonté de Dieu à mon égard. Je passai cette année-là à écrire un livre dont ensuite je vendis le scénario. Cet argent me permit d'acheter une petite maison près de la côte. J'y trouvai un foyer, un mari et un enfant, un foyer où, dans mon bonheur, je trouvai Dieu.

*
* *

Aujourd'hui, tandis que j'écris ces pages à Mott-Street, au bureau du *Catholic Worker*, il fait si chaud qu'on se trouve tout en moiteur. De l'autre côté de la rue, la cour est pleine d'enfants et de leurs cris. Ils ne cessent de hurler, si bien que c'est, comme les vagues sur la plage, une clameur monotone. Des camions roulent et secouent la maison. Des avions volent. Un pâté

de maisons plus loin, c'est la ligne aérienne qui remplit l'air du bruit des trains qui passent.

C'est ici une vieille maison aux murs épais, vieille de cent ans et construite en briques. En hiver, quand les fenêtres sont closes, il fait tranquille, il y a du silence et de l'intimité. En cette saison, le bruit du dehors est si fort que si quelqu'un frappait à la porte, je n'entendrais pas.

Dans ce bâtiment, il y a des voisins Italiens, trois familles, une famille américaine, un ancien marin, sa femme et ses deux enfants. Dans un autre appartement une pauvre Japonaise sans ressources. Elle s'appelle Harada et a trouvé chez nous un foyer depuis 1936. Nous logeons aussi une vieille Irlandaise qui s'adonne à la boisson, mais que nous gardons en notre compagnie. De la sorte elle n'est pas en butte aux coups qu'on lui donne dans la rue pour répondre à ses insultes. Nous sommes habitués à la voir trébucher en montant l'escalier, marmonnant des jurons et nous représentant toutes comme putains, voleuses, bâtardes, tueuses. Les Irlandais ou bien vous envoient de telles épithètes, ou bien vous octroient le titre de saint. Ils ne connaissent eux-mêmes que l'absolu et vivent dans les étoiles ou les ruisseaux. Dans un autre appartement, c'est une famille pauvre, une veuve et deux enfants de onze et douze ans. Ils ne font que mendier près de tous les voisins et sortent mystérieusement avec des paquets. (Nous avons idée qu'ils vendent ainsi nos couvertures et nos habits, bien que nous leur donnions pension et logement.) C'est une bonne image de ces pauvres indignes dont nous devons nous occuper. Je crains parfois que la plupart de ceux dont nous avons la garde soient qualifiés pauvres « indignes ». Quant à moi, je suis

terrifiée, littéralement terrifiée de juger. Un vieil abbé allemand contemplait un jour les deux ou trois cents hommes qui attendent leur dîner dans notre cour de derrière. Il dit en grommelant : « Ne me racontez pas que ces hommes ne pourraient obtenir du travail, s'ils le voulaient! »

Derrière le bâtiment, il y a une maison de vingt pièces, tout aussi vieille que la nôtre : quatre pièces par étage, appartements de deux, où des familles vécurent et virent les leurs mourir, Irlandais d'abord, puis des Italiens. Un Irlandais construisit l'endroit, militant qui, plus tard, se tint sur les marches de la vieille cathédrale Saint-Patrick, un fusil à la main, pour tenir en respect les « Know Nothing », lors de leurs émeutes sanglantes contre les catholiques. Aujourd'hui ce sont des Italiens et des Chinois qui vivent ici. Ces rues, sainte François-Xavier Cabrini les parcourut. La femme qui vend des légumes à l'angle l'a connue.

Dans la maison de derrière, nous logeons des trimardeurs ou encore des hommes qui nous viennent des hôpitaux ou des prisons. Certains restent peu de temps, d'autre des années. Nous n'en avons pas plus de trente, mais c'est une grande et continuelle famille à nourrir et dont il faut prendre soin, à laquelle il faut tout procurer, depuis les draps jusqu'au savon, depuis les lunettes jusqu'au dentier, depuis les aliments jusqu'au toit, dont il faut prendre soin aussi bien spirituellement que matériellement, qu'il faut enterrer quand ils meurent; et ça coûte cent vingt-cinq dollars pour enterrer un homme, même quand la paroisse vous donne gratuitement une tombe.

Ceux qui y travaillent le font tous gratuitement, vivent dans la pauvreté, portent les habits qu'on nous

donne et mangent ce qui nous arrive. Quelquefois c'est bon, quelquefois mauvais, parfois abondant, parfois maigre. A cet égard, nos repas se composent de pain et de café au petit déjeuner à toute heure de six à huit; pour le déjeuner, ce que nous pouvons trouver, du poisson ou de la viande, des légumes ou des fruits; pour le dîner, gros pain et soupe. La plupart font carême toute l'année, moins serré quand ils sont ici ou quand ils ont l'aubaine d'un casse-croûte. Nous essayons de faire de la bonne cuisine, parce que les hommes qui boivent sont plus facilement distraits de leur besoin par des repas convenables, une atmosphère saine et un travail intéressant.

DOROTHY DAY,
du *Catholic Worker.*

Le « Catholic Worker »

Lorsque Dorothy Day et Peter Maurin lancèrent le *Catholic Worker,* un grand espoir souleva les jeunes catholiques américains. A Detroit, Chicago, New-York, des poignées de gens s'arrachaient à leur confort ou à leur vie, s'installaient au cœur du plus pauvre quartier de la ville, dans le bruit des *elevated,* la puanteur des ruisseaux jamais nettoyés, et parmi les querelles d'ivrognes. Ils ouvraient une maison, accueillaient les miséreux, les sans-logis, les sans-travail; ils les nourrissaient, les lavaient, les habillaient, partageaient leur destitution, vivaient des mêmes aumônes.

La lettre de Dorothy Day dit l'essentiel de cette rencontre fraternelle entre l'Irlandais, l'Italien, le Japonais. Les animateurs s'étaient mis au ban de la société, renonçant parfois à une situation enviable.

A la veille des grandes fêtes, la Buick ou la Chrysler des dames de la Société de Saint-Vincent-de-Paul passe devant la boutique du *Catholic Worker*. Les patronnesses de la paroisse restent enfouies sous leurs fourrures au fond de la voiture et, leur œil attendri s'arrêtant sur un groupe d'enfants en guenilles, elles disent au chauffeur : « Joe, donnez donc ces bonbons et ce tricot à ces pauvres chéris... » Pendant que Joe s'exécute, ces dames lancent à travers la vitre leur sourire d'affectueuse compassion...

Les gens du *Catholic Worker* dédaignent cette condescendance et ce paternalisme tout autant que les secours de l'État. Pour soulager la misère, ils veulent d'abord la partager, « l'épouser », comme dit Dorothy Day, reprenant le mot de Bernanos. Ils viennent du communisme ou, plus fréquemment, de familles semi-bourgeoises. Ils ont grandi dans les quartiers laborieux où les émigrés irlandais, italiens et polonais, masse du catholicisme américain, semblent si éloignés du confort de leurs prêtres, du luxe des collèges catholiques, de la richesse des couvents. Les animateurs du *Catholic Worker* étaient et sont restés des catholiques en rupture. Double scandale de la misère d'un prolétariat volontairement ignoré, camouflé, dissimulé, et d'une Eglise officielle trop riche.

Des jeunes, bouleversés par l'exemple de Dorothy Day et de Peter Maurin, quittaient leur famille, mettaient en commun leurs dernières économies, achetaient un taudis, un garage désaffecté, un vieux magasin; ils aménageaient, nettoyaient; puis, le soir, ils parcouraient la ville, à la recherche des vagabonds couchés sur les bancs des squares. La communauté se nourris-

sait de cette générosité un peu sentimentale mais non moins profonde. Mounier était allé chercher sur les côtes californiennes son expression de « personnalisme communautaire », et l'idée très peu connue de la petite revue *The Personalist* avait rebondi aux U.S.A. pour devenir non une philosophie ou un manifeste, mais un témoignage vivant dont les expressions se multipliaient dans chaque grand centre industriel. Telle était, à l'origine, l'idée de « révolution personnaliste et communautaire » du *Catholic Worker.*

Vers 1940, il suffisait d'en prononcer le nom ou d'évoquer Dorothy Day pour obtenir d'un interlocuteur la confession entière de ses opinions sociales. Avec une égale passion, les catholiques américains se jetaient aux extrêmes opposés de la critique acerbe ou d'un enthousiasme un peu naïf. Parce que le journal du groupe formulait, avec une lucidité rarement égalée outre-Atlantique, une critique exacte, serrée, impitoyable de l'organisation sociale américaine, la masse des bonnes gens criait au complot contre l'État. On accusait le *Catholic Worker* de saboter un siècle de travail, toutes ces démarches patientes qui avaient rapproché si lentement l'épiscopat catholique des cercles gouvernementaux [1].

Si la critique de la société capitaliste américaine était rigoureuse et minutieuse, les solutions proposées manquaient parfois de précision ou de réalisme. Entre les murs humides des refuges du *Catholic Worker,* lorsque les vagabonds réchauffés et nourris s'allongeaient sur leur paillasses, des équipes de jeunes universitaires se réunissaient et, faisant table rase de leurs préjugés, partant à zéro, essayaient d'élaborer une doctrine sociale qui pourrait satisfaire leur conscience assoiffée d'amour et de justice. C'est dans les grandes villes qu'ils avaient rencontré les plus profondes misères, et ils en accusaient la concentration industrielle de la so-

1. Gérard Pelletier, dans les *Cahiers de notre jeunesse*, n° 40, pp. 13-14.

ciété américaine. De là à « l'utopie bucolique des communautés paysannes », il n'y avait qu'un pas, et il fut vite franchi. Ils prêchèrent donc le retour à la terre, et ouvrirent des « centres ruraux ». Ils n'étaient d'ailleurs pas les seuls à réagir ainsi, et les jeunes filles du *Grail* fuyaient aussi les grandes cités : loin du machinisme et du bruit des centres urbains, elles pétrissaient leur pain, filaient et tissaient la laine de leurs moutons, travaillaient leurs champs en méditant sur le sort malheureux des pauvres gens encore condamnés au travail en usine.

Le *Catholic Worker* dénonce donc le machinisme qui dépouille l'homme de sa liberté et de sa dignité, mais en même temps il accuse l'égoïsme qui, par le jeu de la libre concurrence, est à la base de la société capitaliste. Sa rhétorique n'est jamais allée très loin dans ce sens-là, mais le témoignage communautaire de ses refuges constitue sans aucun doute la plus pertinente réplique à l'individualisme économique qui l'entoure de toutes parts. Cependant, il est resté indifférent à la politique du *New Deal,* car la solution, disent ses dirigeants, doit venir non de l'Etat mais de chaque réforme : c'est par l'apostolat personnel et en chaque personne qu'ils entendent accomplir leur révolution, non par une quelconque réforme juridique.

Puis la dernière guerre éclata. Les gens du *Catholic Worker* virent en elle une autre manifestation du jeu des intérêts capitalistes contre lesquels ils s'étaient vigoureusement dressés dès le début. Au moment de Pearl-Harbour, leur journal portait, sous la signature du R. P. Hugo, un long article prenant position pour un pacifisme absolu. Cet article fut, par la suite, réimprimé et vendu à plus d'un million d'exemplaires, spécialement au début de 1947 lorsque le président Truman annonça par radio le rétablissement du service et de la formation militaires. Dans cet article, des argu-

ments empruntés aux quakers se mêlaient à des citations de Gandhi. En outre, pour appuyer ses affirmations, le R. P. Hugo se réclamait d'une « longue tradition de pacifisme absolu au sein de l'Église catholique ». Évidemment une telle déclaration ne pouvait s'illustrer d'aucun exemple. Signalons aussi que, au cours de ces derniers mois, le journal du *Catholic Worker* a violemment attaqué le plan Marshall qu'il dénonce comme élément tactique de l'impérialisme économique poursuivi par le capitalisme américain.

Oppressés par un capitalisme tentaculaire, bouleversés par cette misère qui se cache si mal aux Etats-Unis, scandalisés par l'inertie de la plupart des catholiques américains, les gens du *Catholic Worker* ne pouvaient que s'égarer dans cet illuminisme dangereux où le pacifisme apparaît comme seule expression de la charité universelle, et où le retour à la terre se présente comme seule solution aux problèmes d'une civilisation industrielle. Si quelqu'un doit être blâmé pour de telles déviations doctrinales, il faut d'abord jeter la pierre aux pieux indifférents, aux dévots rassasiés, aux prélats apathiques, à tous ceux qui, par leur silence complice, n'ont pas été le ferment chrétien de cette société américaine grandissant dans sa tradition matérialiste que rejette le *Catholic Worker*. Quelques-uns d'entre eux peuvent vainement essayer d'apaiser leur conscience en citant telle ou telle déclaration onctueuse sur les thèmes faciles de la « misère imméritée », de la « justice sociale », ou de « l'éminente dignité de la personne humaine », mais ils n'en sont pas moins restés obstinément sourds aux appels angoissés et au témoignage vivant du *Catholic Worker*, premier mouvement catholique américain engagé dans l'action sociale. Et, avant de blâmer le *Catholic Worker*, il faut aussi jeter la pierre à ses nombreux détracteurs malhonnêtes qui, reconnaissant le bien-fondé de ses critiques de la so-

ciété existante, se raccrochent désespérément à leurs intérêts et aux exigences de leur foi, essayant vainement de concilier les deux. Devant l'apathie des uns et la colère des autres, le *Catholic Worker* essaya fébrilement d'asseoir une doctrine solide, mais, dans sa hâte, il ne put qu'édifier le bien fragile échafaudage de théories branlantes. Il n'en demeure pas moins, au sein de l'Église catholique des U.S.A., un reproche vivant, une accusation menaçante pour la conscience assoupie des bien-pensants.

Le *Catholic Worker,* c'est un fait, a dévié doctrinalement. Mais sur quelle théologie pouvait-il s'appuyer pour définir les principes inspirant son action? L'Amérique n'a pas de théologiens, elle n'a que des professeurs de théologie qui commentent à peine à leurs élèves des principes dont ils ne savent s'éclairer pour juger les événements actuels. L'hermétisme du *Catholic Worker* devant la civilisation industrielle est fort regrettable puisqu'il faudrait essayer de la transformer par l'intérieur au lieu de s'en évader. De même son pacifisme érigé en règle absolue est-il profondément dangereux. Mais il faut s'attacher surtout à la vie du *Catholic Worker,* à son témoignage de chaque jour, à l'enthousiasme qui anime ses membres et à cet amour passionné qui dicte chaque phrase de Dorothy Day. Avec les *Friendship Houses,* le *Catholic Worker* reste dans une société foncièrement conformiste un impérieux appel au dépassement, au don de soi, à l'intransigeance des convictions. Certes il ne devrait pas négliger l'action directe sur les structures existantes. Mais que penser de ses dirigeants qui ne se sont laissé rebuter ni par aucune désillusion, ni par « l'attachement aveugle d'une majorité chrétienne au capitalisme étrangleur dont elle-même est victime »?

CLAUDE JULIEN.

POUR UNE THEOLOGIE DU LAICAT

Dans la collection suisse de langue allemande, « Le Chrétien d'aujourd'hui », le P. H. von Balthasar a publié l'année dernière une brochure[1] intitulée à peu près *Le laïc et l'état régulier*. Sous ce dernier terme il comprend toutes les « religions » qui font profession des conseils évangéliques, que ce soit par vœux solennels ou privés, ou simple promesse, quelle que soit leur règle; et, en particulier, les instituts de laïcs régis par la constitution récente *Provida mater*, que le prochain code de droit canon devra intégrer. Plusieurs problèmes touchant le laïcat, le clergé, la vie religieuse, l'Action catholique sont ici traités avec la profondeur qu'on pouvait attendre de ce théologien. Sans doute par « laïcat » entend-il surtout les hommes cultivés, de professions libérales, savants et artistes, médecins, littérateurs. Mais, à leur propos, des principes et des faits sont avancés sur lesquels tous les laïcs catholiques peuvent réfléchir. Je voudrais donc en évoquer certaines considérations, sans m'astreindre à suivre pas à pas les constatations et les enchaînements de cette brochure, dont voici les sous-titres :

1. Frontières de l'Action catholique. — 2. L'ensei-

1. Hans Urs von Balthasar, S. J., *Der Laie und der Ordenstand*, 67 pp., 22 × 15,5. Johannes-Verlag, Einsiedeln, Suisse. (Avec l'imprimatur des autorités provinciales et romaines de la Compagnie et de l'évêque de Bâle.)

gnement de l'histoire. — 3. Les exigences du présent. — 4. Traits généraux des nouvelles institutions. — 5. La femme et l'état régulier. — 6. Conclusion.

⁂

L'Église catholique offre à ses fidèles le choix entre trois statuts : le laïc, le sacerdotal, le religieux. On appartient nécessairement à l'un de ces trois groupes et, possiblement, à deux à la fois.

Or, depuis le moyen âge, avec une sorte d'accélération à la Renaissance, plusieurs mouvements se sont développés, s'influençant mutuellement, dont la conséquence est une sorte de polarisation sur le statut sacerdotal des propriétés ou des possibilités des deux autres : bref, ce qu'on peut appeler un cléricalisme. Qu'il s'agisse de l'activité apostolique primitivement ouverte au laïc, ou de l'activité charismatique du moine, ou de l'activité intellectuelle du « clerc », théologien, philosophe ou savant, une sorte de gravitation les a concentrées sur le « prêtre ». Le résultat en a été une plus grande distance effective du prêtre et du laïc, celui-ci réduit à l'Église écoutante, celui-là assumant tous les rôles de l'Église parlante; d'où une sorte de fossé à l'intérieur du domaine ecclésial. Or, comme parallèlement la culture s'est émancipée de la théologie, et la politique de la chrétienté, une autre faille aux frontières s'est produite entre l'Église et le monde, réduisant l'Église à n'apparaître dans la vie du monde que comme le dimanche parmi la semaine. Alors le laïc cultivé, — pour ne traiter que de celui-là, — s'est trouvé gêné et dans le monde et dans l'Église, comme chrétien et comme technicien, n'ayant ni dans un domaine ni dans l'autre de responsabilité autonome d'apostolat ni de culture. Le prêtre, d'autre part, devenu spécialiste de l'apostolat, et spécialiste d'une théologie de plus en plus spécialisée,

reine jalouse de ses droits mais exilée, est devenu doublement séparé du monde, perdant et le contact nécessaire à l'apostolat et sa maîtrise sur la culture humaine.

Quand ces faits devinrent par trop flagrants, on inventa l'Action catholique, laquelle, insérant le laïcat dans l'apostolat hiérarchique, devait combler ce double fossé, d'abord entre l'Église et le monde, deuxièmement entre le laïcat et le clergé. Les documents officiels (Guerry, n° 86) ne donnent à l'Action catholique aucune activité de direction dans l'ordre théorique, mais l'exécution dans l'ordre pratique; c'est d'ailleurs, dit-on, honorer le laïcat que de l'introduire ainsi dans l'unique mission du Christ transmise à la hiérarchie. Pour fonder théologiquement cette délégation, on fit appel au baptême, à la confirmation, au Corps mystique, et au sacerdoce général de tous les fidèles, thèse scripturaire que les exagérations protestantes avaient fait mettre à l'ombre, et qui fut d'ailleurs maniée dangereusement parfois.

L'Action catholique cherchait donc, par une sorte de dialectique interne, à surmonter et à renforcer à la fois la position du clerc dans l'Église et le monde. A faire éclater certains de ses monopoles, en proclamant la « majorité » du laïcat, et en lui confiant une part de l'activité jusqu'ici réservée à la fonction hiérarchique. A renforcer l'autorité du clerc, en ce que cette part d'activité est tenue directement et indirectement en tutelle, les laïcs n'étant que les organes exécutifs de programmes élaborés au-dessus d'eux. D'où un malaise qui se manifeste dans la théorie et dans les faits : à certains théoriciens du laïcat, extrémistes et désavoués, l'Action catholique apparaît comme la création hybride du cléricalisme moderne, cherchant par elle à opérer une sortie de son ghetto, et n'aboutissant qu'à y ramener les laïcs. La réalité est aussi décevante : on ne peut se refuser à voir l'inertie et l'indifférence de la grande partie des laïcs dès qu'il s'agit de se laisser enrôler en n'importe

quel groupe de l'Action catholique conduit par le clergé — inertie d'ailleurs associée à un ressentiment non dissimulé contre « la politique de force, organisée, du clergé », comme le dit, en son langage brutal, l'extrémiste E. Michel.

S'il m'est permis de joindre ici quelques réflexions aux constatations du P. von Balthasar, il me semble que les milieux français réagirent un peu différemment, plus sensibles à une autre dialectique de l'Action catholique, due à une certaine ambiguïté de la notion d'apostolat hiérarchique. Ce mot d'apostolat, qui semblait évoquer d'abord la diffusion de la foi, couvrait plutôt, à partir de l'humanisme social de l'Église, les efforts pour créer dans les divers milieux humains, par les moyens appropriés, des conditions humaines générales ouvertes à l'enseignement de la foi, à la pratique de la morale, à l'action de l'Église. Ce qui semblait donner à l'action autonome des laïcs une plus large part, laissant au clergé un rôle d'inspiration doctrinale plutôt que d'élaboration stratégique et tactique. Les problèmes se posèrent de préciser le rôle de la doctrine sociale par rapport à l'action sociale, et la relation des réalités sociales aux réalités chrétiennes. Les difficultés nées de l'élaboration théorique et de l'expérience ne semblent pas non plus chez nous entièrement résolues sur le plan des faits.

De cette désaffection à l'égard de l'Action catholique, de cette impuissance, le P. von Balthasar voit la cause essentielle dans la mise à l'écart d'un des tiers de l'Église : l'état régulier. Or, cette mise à l'écart est elle-même due au fait que l'Action catholique n'a voulu régler que les rapports laïcat-clergé diocésain, certains théologiens du clergé diocésain ayant de plus une tendance, historiquement excusable, à attribuer au sacerdoce comme tel les valeurs essentielles de l'état religieux.

Il y a, dans cette mise à l'écart, une méconnaissance

du rôle théorique de l'état religieux et de son rôle historique dans la dialectique chrétienne. D'une part, en effet, selon le P. Balthasar, les paroles de saint Paul et l'expérience chrétienne ne permettent guère de voir dans l'apostolat une activité secondaire et de loisirs. Il réclame beaucoup de temps. D'autant plus que l'*action* apostolique exige une grande part de *contemplation* et de *passion,* accessible normalement aux seuls fidèles libérés des soucis familiaux.

D'autre part, le couplage laïcat-clergé achoppe fatalement à une dialectique cléricalisme-laïcisme, qui ne trouvera sa solution que dans ce tiers élément de dynamisme qu'est la vie évangélique selon les traditions de l'Église.

Il faut dès lors retrouver une vie évangélique capable d'être vécue par les laïcs dans le monde, et réagir contre cette autre forme de cléricalisme qui a pratiquement bloqué sur les prêtres la vie intégrale des conseils pour ne laisser aux laïcs non cultivés que les activités quelque peu dégradées des convers. Seules de nouvelles formes permettront aux spécialistes de la culture moderne d'être à la fois des apôtres libérés dans le monde et libérés dans l'Église : grâce à elles ils pourront s'assurer personnellement la maîtrise culturelle et théologique qui leur donnera, avec le prestige de l'expérience, l'autorité religieuse nécessaire pour discuter de plain-pied avec les moralistes de bureau.

Ainsi cherche à ressusciter une tendance chrétienne très primitive, vivace depuis les débuts de l'Église jusqu'aux débuts de l'ordre franciscain et peu à peu étouffée par la cléricalisation des moines noirs et blancs et des frères bruns. Cette tentative provoquera donc de nouvelles (ou anciennes) formes de règle religieuse et une nouvelle théologie des laïcs (dont la formule fait l'objet d'une note très éclairante, p. 63).

Pour faire court, je passe aux relations qu'imagine, sans rêverie, le P. von Balthasar, entre ces ordres de laïcs cultivés, maîtres d'une science ou d'un art, et un

sacerdoce possible très spécialisé et les maintenant dans leur milieu. Arrivera-t-on à une synthèse de l'état laïc comme vocation et de l'état sacerdotal comme service, de la fonction apostolique et de la fonction sacerdotale? Qui sait si la nécessité n'obligera pas les fidèles de certains pays à recourir, et d'ailleurs avec joie, à cet homme qui, exerçant un métier laïc, sera investi de la puissance du sacerdoce? Peut-être les expériences récentes amèneront-elle un nouveau type de prêtre dont la formation théologique répondra à de neuves exigences, prêtre-médecin, prêtre-psychanaliste, prêtre-technicien, pour qui le sacerdoce ne sera pas une consolation spirituelle, mais l'instrument d'une vocation spéciale et quasi nomade, comparée au sacerdoce pastoral cadastré. Ce sacerdoce, il ne le recevra pas de sa propre initiative, il en refusera plutôt l'honneur s'il devait l'empêcher de répondre pleinement à sa vocation.

*
* *

On a cru utile de résumer cet opuscule sans longueurs du P. von Balthasar. Le texte original et bientôt un livre donneront les justifications très documentées de ces vues qui paraîtront à certains hardies et discutables. On en a dit assez pour faire comprendre la pensée de l'auteur, que la constitution *Provida mater,* en réglant le statut des instituts laïcs, donne un complément nécessaire au statut de l'Action catholique et invite à reconsidérer le problème si important de la théologie des « états ».

Z. S.

LA VIE PHILOSOPHIQUE

Psychologie des œuvres humaines

Le livre de M. Meyerson, *Les fonctions psychologiques et les œuvres*[1], mérite d'être intitulé discours de la méthode : écrit apparemment pour des psychologues, il doit être utilisé comme guide par tous les hommes qui travaillent à penser. L'architecte y apprendra à construire des formes qui ne soient ni des copies « régionalistes » d'habitations anciennes ni d'uniformes logis modernes inadaptés aux genres de vie différents de différents paysans. Et le philosophe chrétien le prendra comme fouet afin de punir et d'agiter une raison paresseuse qui adore comme la Vérité même les vérités « fonctionnelles » (disent les ethnographes) d'une métaphysique médiévale ou celles d'une ontologie contemporaine.

Ce livre bref, par temps de thèses-fleuves, clair, en saison de galimatias, construit avec des exemples et non des châteaux de cartes abstraites, condense, manifeste, illustre l'œuvre d'un psychologue dont les élèves, les amis et les collègues regrettent que la valeur ne soient pas plus connue, voire reconnue. Fruit d'un patient travail, il ressemble cependant aux produits

1. Vrin, 1948. in-8°, 224 pp.

agréables et improvisés d'un folliculaire; riche d'expériences et de méditations personnelles, il les sert humblement sur le plateau des idées d'autrui; armé d'érudition, il dissimule sa force, malgré une imposante bibliographie, et ne révèle quelques-unes des troupes doctrinales cachées derrière ses propositions que lorsque le liseur pourrait exiger des justifications; orné d'images, il n'offre pourtant qu'une image par analyse, mais chaque image paraît assez riche pour en suggérer ou symboliser cent autres. En bref, un livre admirablement économe et dont l'originalité semble croître proportionnellement au nombre de lectures.

De la psychologie de laboratoire, il passe à la théologie, de celle-ci à la littérature, il va et vient parmi les religions de l'Inde, il entre dans la sociologie, il en sort pour rendre visite au droit, à la linguistique ou à la peinture : toujours son allure est discontinue, toujours il explore les profondeurs des disciplines sur lesquelles on se contente ordinairement de glisser. A la fois fragmenté comme un recueil de notes et dense comme un index, il se dérobe donc au résumé. S'il est impossible d'en rendre compte, il est toutefois possible de signaler quelques stations de son itinéraire.

Point de départ : l'esprit, sans les *œuvres*, est mort; afin de connaître sa vie on étudiera par suite les œuvres où il s'exprime. On essaiera d'étudier toutes ses œuvres, et non pas quelques œuvres arbitrairement choisies (exemple : cette connaissance prétendue directe de soi qui n'est qu'une construction parmi d'autres) par où on prétendrait cependant juger tout l'auteur, comme une mauvaise commère juge une personne sur l'acte d'un seul instant. « Pour savoir ce qu'est l'homme, il faut savoir ce que l'homme a fait... »

Ainsi, le psychologue doit reprendre le travail qu'ont pu commencer juristes, théologiens, ethnographes, linguistes, écrivains, chacun selon sa perspective propre. Mais les « manifestations dirigées, exprimées, conservées » de la pensée qu'il doit considérer afin d'élaborer une science du fonctionnement mental, sont liées à un lieu et une date. Il doit devenir, partant, *historien* et ne plus méditer sur un homme abstrait, mais sur un homme qui est homme parmi des hommes, dans un pays, à une époque déterminée, vu à travers d'autres hommes qui sont également liés à un pays et à une époque.

L'étude des *actes* introduit celle des œuvres.

Les actes humains, 1° sont *systématiques* : imparfaits par eux-mêmes, ils paraissent compris dans des « ensembles » qui les rendent compréhensibles (exemples : les « détours » intelligents, la prévision dans la tragédie, la rationalisation des vies romancées...); 2° ils sont *conventionnels*, non seulement parce qu'ils attestent parfois « un accord explicite de volontés convergentes », mais parce qu'ils témoignent toujours d'un « accord implicite entre membres d'un groupe humain (exemples : façons traditionnelles de manger, de dormir, de danser, d'embrasser : sous l'influence du cinéma les jeunes françaises marchent maintenant comme les américaines...); 3° ils sont *normatifs*, car la norme prolonge la convention (exemple : les règles ascétiques qui peuvent être violemment « anti-biologiques »); 4° ils sont doués d'une *forme* et deviennent ainsi des « actions » (exemple : les gestes d'un jeu s'organisent en une « partie »); 5° ils sont *significatifs* et sont, partant, des langages (exemples : le rituel funéraire, les danses, les sourires de politesse...). Les actes diffèrent donc de simples mouvements naturels, ils sont artificiels : l'homme

les construit. A cette construction, l'œuvre « ajoutera la double marque du durable et de l'achevé ».

« Je vois deux choses, écrit saint Augustin, en lesquelles la puissance et la force de la raison peuvent être accessibles aux sens eux-mêmes : les œuvres humaines que nous voyons et les paroles que nous entendons. » M. Meyerson étudie la forme des œuvres avant d'étudier le langage.

Les œuvres traduisent d'abord un effort d'*objectivation* de l'esprit : celui-ci tend à considérer ses créations comme des réalités extérieures (exemple : les nombres, bien qu'ils tirent leur substance de la pensée, apparaissent comme des formes à contempler) et ces réalités, premièrement comme des « êtres », deuxièmement comme des sources de prescription, troisièmement comme des natures simples distinctes d'autres natures, quatrièmement comme « perdurables ».

L'auteur éclaire ces aspects du procès d'ojectivation par l'analyse d'exemples : en mathématiques, dans le langage, dans la pensée mythique, dans les formes archaïques de la morale, dans la religion. Il résume : les objets ouvrés par l'esprit et où celui-ci s'exprime, toujours « portent la marque d'une classe et d'un moment » et, partant, changent de façon plus ou moins discontinue. Il conclut : à travers ses transformations, « de plus en plus l'objet s'éloigne de la chose » (exemples : évolution de la peinture et particulièrement de la couleur qui se libère de la vision dite réelle, évolution des machines qui exhibent de moins en moins leurs organes), il devient une seconde nature dont la forme porte l'empreinte de l'esprit et qui médiatise des significations. « L'objet conduit au signe. »

Dans son chapitre fondamental et qui supporte la

charpente de plusieurs volumes possibles, sur la pensée fabricatrice de *signes* qui la traduisent et qui la servent, M. Meyerson fait le point afin de déterminer la position du psychologue parmi les multiples littératures du langage et met en point celles-ci. Le signifié n'est pas séparable du signifiant, le sens contenu de la forme qui le contient. Saint Augustin écrivait que son et signification ne sont pas plus séparables en un mot qu'en nous l'âme et le corps : l'homme anime ce qu'il sent et corporalise ce qu'il pense : « L'homme est incarnateur... »

Existent donc des « complexes significatifs » où, selon les cas, l'attention promeut soit le contenant soit le contenu et où, dans les cas limites, le signe, devenu transparent, semble s'effacer devant la signification (exemple : langage ordinaire) ou, devenu « lumineux », semble éclipser la signification (exemple : musique prétendue formelle). Illustration de ces complexes et de la concurrence de la forme avec le sens : le style de Flaubert dans *Salammbô* paraît parfois opaque, et l'esprit du liseur peut se dérober devant sa richesse alors qu'il saute pardessus le style de Maupassant pour atteindre les nouvelles signifiées et doit faire effort pour revenir en arrière et constater les qualités du langage de l'écrivain.

De même qu'il les unit, l'esprit distingue signe et signification. La métaphysique qui juge qu'il les sépare ignore son activité. Elle n'est pas toutefois sans fondement, car il est vrai que l'histoire nous a offerts pendant quelque temps une dualité de la forme et du contenu aussi irréductible que celle de la mathématique et de la physique; mais il est faux d'ériger en antinomie absolue une dualité relative à un lieu ou une date et qui est aujourd'hui réduite, comme celle de l'algèbre et de l'expérience. L'erreur philosophique, ici, c'est le drame

pirandellien : pétrifier l'esprit dans un « instant éternel »; affirmer comme catégories de la raison ce qui ne vaut ni pour les civilisations de l'Asie ni pour notre civilisation occidentale présente, mais vaut seulement pour un moment de la mentalité européenne; faire, par exemple, de la logique aristotélicienne *La* Logique alors que « nous savons déjà qu'il existe des logiques plus pures que celles d'Aristote ».

La psychologie historique et comparée respectera le devenir de la pensée souvent violé par la métaphysique.

M. Meyerson explique la méthode de cette psychologie et l'applique aussitôt par l'étude exemplaire des débuts de la notion de personne. Étude jadis impossible par triple préjugé : le « moi » est immédiat, simple, primitif. Or, il faut juger au contraire, d'une part, qu'on ne connaît une personne que médiatement par et dans ses actes et ses œuvres, d'autre part, que toute personne est indéfiniment complexe et partant toujours inachevée : je suis mon corps, mon nom, mes droits, ma profession, mon costume, ma religion, mes amis, mes maîtres, parfois mes actes, parfois les actes d'autrui, quelques-uns de mes sentiments... La pédologie, la psychopathologie et même la philosophie (par exemple, celle de Royce) qui attestent l'imperfection et la construction de la connaissance de soi renvoient à l'histoire. L'auteur montre quelques aspects de celle-ci : 1° dans les sociétés archaïques où l'individu joue essentiellement un rôle et où le personnage tient lieu de personne; 2° par les transformations sémantiques des mots « *persona* et πρόσωπον en droit et en théologie; 3° dans les religions grecques, orientales et dans la religion chrétienne; 4° par l'analyse de faits institutionnels : droit, politique, économie; 5° dans l'utilisation des noms propres; 6° par l'étude

des verbes *Avoir* et *Être* et de leurs divers modes d'emploi; 6° par la connexion récente des notions de « personne » et de « génie ».

Ces analyses différentes, auxquelles l'auteur ajoute une brève analyse de la littérature contemporaine, montrent la fabrication irrégulière de la notion que nous connaissons aujourd'hui. Rien ne nous autorise à penser que la fabrication soit terminée : demain, nous construirons encore l'idée de personne; demain, peut-être, elle sera partiellement détruite. Nous bâtirons indéfiniment. Notre connaissance est toujours inachevée, toujours critique[2]. Même la science que Kant croyait achevée nous paraît inachevable.

Le psychologue est ainsi conduit « à la notion que c'est dans l'esprit même que réside le principe de l'inachèvement », que les fonctions mentales, apparemment instables (comme les sentiments) ou stables (comme le raisonnement), changent interminablement et sont elles-mêmes difficilement déterminables. Mais il oppose à « l'inachevé des fonctions », « les achèvements successifs des œuvre » : « l'esprit se détermine successivement dans ses créations, s'arrête dans chacune, chacune correspond à un aspect et à un palier de son histoire. » Dans cet escalier, les œuvres ne sont pas seulement des témoins, mais aussi des agents (exemple : la pensée neuve d'un homme peut devenir la pensée d'une société). La pensée fait et se fait par ce qu'elle fait.

Ainsi, conclut l'auteur, se précise l'objet de recherche auquel conduit l'analyse comparée des produits men-

2. « Tu gagneras ton pain spirituel à la sueur de ton front, jour après jour » (I. Meyerson, *Discontinuités et cheminements autonomes dans l'histoire de l'esprit,* dans *J. de Psychologie,* 1948. p. 274).

taux : « non la connaissance de l'esprit unique, mais la connaissance des fonctions psychologiques telles qu'elles s'élaborent dans la diversité complexe et concrète de leur histoire ».

L'œuvre de M. Meyerson, comme les œuvres dont elle traite, est à la fois une attestation et un instrument d'opération. Elle l'est évidemment pour le psychologue. Elle doit l'être pour les penseurs qui se pensent métaphysiciens. On craindrait toutefois que ceux-ci, par précipitation et prévention, ne fussent tentés de récuser le témoignage et de mépriser l'outil si on ne leur rappelait qu'il faut distinguer Psychologie d'avec Philosophie « idéaliste » et que, partant, un psychologue peut parler de construction mentale sans nécessairement se déclarer disciple de Kant ou dire que l'esprit fait l'expérience et se fait par elle sans devenir un baron de Crac fichtéen : on peut supposer l'existence réelle de la personne humaine en même temps qu'on pose, psychologiquement, que l'esprit la fabrique peu à peu; on peut croire en un créateur cependant qu'on juge, psychologiquement, que l'intelligence des créatures tâche à constituer la notion de Dieu.

S'il consent à différencier la Psychologie d'avec la Philosophie, le philosophe découvrira peut-être qu'il avait grand besoin de la psychologie esquissée par M. Meyerson. Elle la préservera du mal à la mode qui se nomme extrapolation : avec une expérience particulière, calculer l'expérience universelle (exemple : transformer la psychologie de l'angoisse en philosophie de l'Être et du Néant, tirer d'une conscience envieuse la Connaissance d'Autrui), faire de la pensée d'*ici* la valeur de toute pensée (exemple : ne pas tenir compte de la pensée de l'Inde), transformer en Raison le raisonne-

ment de *maintenant* (exemple : fasciné par Aristote, ignorer la logique issue de la mathématique moderne). Elle l'instruira d'œuvres différentes et particulièrement d'œuvres contemporaines qu'elle résume, sert et incite à mieux connaître ou à ne pas oublier, alors qu'il risque de s'endormir paresseusement dans une docte ignorance. Une purge et un fortifiant.

Le philosophe qui se dit chrétien doit en bénéficier comme les autres philosophes. Les transformations et l'inachèvement des connaissances humaines lui imposeront la méditation d'une imperfection que Marx lui proposait naguère et qu'il est *tenté* sans cesse de ne pas distinguer, car le démon propose quotidiennement nourriture à celui qui par métier ou vocation a appétit de savoir. Il s'appliquera à considérer que la créature n'est qu'une image de Dieu et qu'elle défigure cette image parce que, pécheresse, elle veut être Dieu. Il reconnaîtra peut-être alors Adam en ce Kant qui prétendait la science achevée. Il le reconnaîtra peut-être en soi-même à chaque fois qu'il tend à penser qu'il possède enfin la connaissance. Et s'il ne proclame pas, comme un disciple de Barth, la folie mauvaise de la Raison, il confessera la maladie terrestre de sa raison qui a toujours à faire et se refaire. La psychologie des fonctions et des œuvres peut être un levain de pénitence.

Pourrait-elle être aussi une bombe révolutionnaire? Des pécheurs dont l'esprit atteste une quête indéfinie renverseraient les métaphysiciens qui se conçoivent sans péché et usurpent la place de l'Esprit infini. Des « approximations » remplaceraient les dogmatismes. Les philosophes commenteraient : parce que nous croyons, nous chercherons indéfiniment à comprendre et les œuvres où nous immobilisons un moment notre recherche

ne seront jamais que des travaux d'approche... Ils ajouteraient : lorsque nous prenons la recherche de connaissance pour objet de recherche, nous tâchons indéfiniment à nous approcher de l'esprit où la lumière de l'histoire permet de distinguer équipement permanent et vêtements qui passent.

Le livre de M. Meyerson que peuvent adopter sans doute les élèves de Marx qui font de l'homme son propre Prométhée, peut aussi servir de bréviaire au chrétien qui pense que l'homme passe infiniment l'homme. Première leçon de son étude de l'esprit historique : imparfait, coupable, comme tous ses frères, le penseur a besoin, pour bien penser, d'un secours surnaturel; l'enfant d'Adam qui raisonne a besoin, pour bien conduire sa raison, de la Grâce. Il nous faut commencer tous nos livres de philosophie par la prière. M. Meyerson s'étonnera peut-être de cette leçon qu'il ne pensait pas donner. Remercions-le de nous l'avoir rappelée.

MAXIME CHASTAING.

La mort de Maurice Blondel

Maurice Blondel, le philosophe d'Aix, a succombé le 4 juin dernier à une crise cardiaque. Il était âgé de quatre-vingt-huit ans. Il est mort en toute lucidité et conscience, offrant sa vie à Dieu au cours d'une très brève agonie.

Ses obsèques ont eu lieu le 8 juin à Aix-en-Provence. Il a été inhumé à Dijon dans le caveau de famille. Le Souverain Pontife, deux cardinaux français, plusieurs ambassadeurs, une foule d'amis de France et de l'étranger, ont envoyé leurs condoléances. Quatre prélats, un nombreux clergé, toute la Faculté des Lettres en robe ont suivi le cortège. Son Exc. Mgr de Provenchères, retenu à Paris pour les funérailles du cardinal Suhard, a fait lire en chaire par Mgr Monnier, vicaire général, un éloge très émouvant du disparu. « C'est en voyant M. Blondel, a notamment affirmé l'archevêque d'Aix, que j'ai compris ce que c'est qu'être d'Église... Si M. Blondel a paru suspect à certains pour son enseignement, en revanche il a eu les encouragements de tous les papes : Léon XIII, Pie X, Pie XI et Pie XII. »

Ainsi disparaît un très loyal serviteur de l'Église. La philosophie catholique perd en lui un représentant éminent. C'est ce dont avait conscience certainement, en adressant ses condoléances à Aix, notre illustre ami Jacques Maritain qui, sans professer la même doctrine philosophique, a toujours estimé et honoré le maître d'Aix. De notre côté, nous pouvons fort bien marquer les différences (après tout secondaires, comme disait le P. Sertillanges) qui nous séparent du philosophe de l'action. Nous n'en sommes que plus à l'aise pour rendre à sa mémoire un hommage d'admiration profonde, de recon-

naissance aussi et d'attachement sincère pour sa générosité intrépide, son dévouement total à la cause de l'esprit et son éclatante fidélité catholique.

Nous nous souviendrons en particulier que c'est le P. Réginald Beaudoin, socius du Maître général des Dominicains, qui guida la rédaction des pages de *L'Action* touchant le problème du surnaturel et citant saint Thomas. Nous rappellerons aussi que Blondel, en dépit des controverses, restait très attaché de cœur à l'Ordre des Frères Prêcheurs, sur lequel il faisait refluer une part de son admirative sympathie pour son compatriote bourguignon, Lacordaire. Il a écrit plusieurs fois dans la *Revue Thomiste*, *La Vie Spirituelle* et *La Vie Intellectuelle*.

Il fut un grand esprit et un grand chrétien. Aveugle depuis 1926, de santé toujours délicate, il a su rester fidèle jusqu'à un âge fort avancé à la messe de communion quotidienne (qu'il servait lui-même à 6 heures du matin), à la pratique de l'oraison, de la lecture spirituelle, du chapelet et de la visite au Saint-Sacrement. Malgré sa cécité, il a travaillé jusqu'à la dernière heure, dictant des milliers de pages de son fauteuil ou même de son lit de malade. Où a-t-il puisé une telle énergie, une telle force d'abandon de soi ? N'en doutons pas, dans sa vie intérieure, dans son sentiment profond de la présence du Seigneur.

Nos prières accompagnent l'âme de ce religieux laïc, de ce contemplatif qui nous révéla la valeur de l'action. Nos condoléances douloureusement émues vont à tous les siens. Ajoutons, en ce qui concerne les travaux et publications de Blondel, qu'on en trouvera la liste complète dans le dernier volume paru chez Aubier sur sa doctrine et préfacé par lui : *La Philosophie de l'action. Essai sur l'Intellectualisme blondélien.*

LA VIE INTELLECTUELLE.

LES SIGNES DU TEMPS

Dieu est gênant.

On sait la persécution déchaînée actuellement contre l'Église en Tchécoslovaquie. L'un des faits les plus saillants est la garde de l'archevêque de Prague Béran, dans son palais.

*Le résumé de ce qui s'est passé, nous ne l'emprunterons ni à l'*Osservatore Romano, *ni à* La Croix, *mais au* Bulletin de l'Agence France-Presse, *dont le moins que l'on puisse dire est qu'il n'est pas, d'ordinaire, hostile aux démocraties populaires. Le signataire de la note, M. J. Merleau-Ponty (non point le philosophe, mais son cousin), ne se montra pas non plus, lors du procès du cardinal Mindszenty, adversaire des plus acharnés du nouveau régime. Voici ce qu'il écrit :*

Le conflit latent depuis des semaines entre l'épiscopat tchécoslovaque et le gouvernement de Prague est entré dans une phase aiguë. L'origine directe de la crise fut la création, le 10 juin, à l'instigation du gouvernement, d'un comité « d'Action catholique », dont le but était visiblement de susciter une dissidence au sein du clergé tchécoslovaque afin de l'amener, contre le gré de son chef, l'archevêque de Prague, Mgr Béran, à composer avec le gouvernement. Mgr Béran avait pris les devants et avait, dès le 7 juin, dans une circulaire au clergé, dénoncé le caractère « schismatique » de l'organisme en voie de formation et prescrit pour le dimanche 26 juin des sermons sur la suprématie de la papauté et les liens de l'Église tchécoslovaque avec Rome. Le 15 juin, la police perquisitionnait au siège de l'archevêché; le 18, le ministre de l'Information parlait publiquement « de la liberté de conscience et de religion menacée par les hauts dignitaires ecclésiastiques » et évoquait la mémoire de Jean Huss.

Le 19, jour de la Fête-Dieu, Mgr Béran, parlant de la chaire de la cathédrale de Saint-Guy, était interrompu par des manifestants, cependant que la masse des fidèles lui témoignait sa sympathie. Le même jour, Mgr Béran avait prescrit la lecture d'une pastorale fixant les conditions posées par l'Église à toute négociation avec le gouvernement. La pastorale rappelait en outre l'interdiction de l'Action catholique. La lecture en fut interdite et des prêtres arrêtés, dit-on, pour avoir essayé de la lire.

Tandis que le Vatican prenait position en condamnant à son tour comme « schismatique » l'Action catholique et en excommuniant tous ceux qui en feraient partie, le chef du gouvernement tchécoslovaque lisait une déclaration à la radio accusant violemment « certains dignitaires ecclésiastiques, ayant à leur tête l'archevêque Béran ». Depuis lors, Mgr Béran reste à l'archevêché dont les bureaux seraient occupés par des fonctionnaires du ministère de l'Instruction publique. On ne sait encore quelle suite aura l'affaire. Ce qui la rend singulièrement complexe, c'est que Mgr Béran est un ancien résistant et déporté politique qui passa longtemps pour un ami sûr des communistes : un *Te Deum* qu'il célébra après la révolution de février 1948 en l'honneur du président Gottwald l'avait rendu célèbre à ce titre. Ce passé, joint à une extrême prudence, fait de lui un adversaire redoutable pour le gouvernement.

23 juin.

Ajoutons que d'après le C.I.C. (Centre d'Information catholique) le Dr Mendl, secrétaire général de la véritable Action catholique tchécoslovaque, a été arrêté; en Slovaquie les Ordres religïeux ont, ces derniers temps, particulièrement souffert : cinquante Franciscains ont été arrêtés et emprisonnés, tandis que l'Ordre des Basiliens de Saint-Josaphat particulièrement visé à cause de son rite oriental a été pratiquement éliminé. Leur Provincial, qui a échappé de justesse à l'arrestation, a pu se réfugier à Rome : douze moines et trente religieuses ont été arrêtés; le sort des autres membres de l'Ordre est inconnu.

Enfin, disons également que, pour des motifs non

religieux cette fois, le général Pika, l'un des héros de la résistance contre l'Allemand, a été pendu. Chaque jour l'on apprend la condamnation à mort de nouveaux « terroristes » et, comme dit Le Monde, *nous avons su donner au mot de « terroriste » sous l'occupation allemande un sens très précis, nous le traduisons par « soldat de la Liberté ».*

Mais revenons à la persécution religieuse proprement dite.

Que l'on ne s'y trompe pas, c'est le rattachement de l'Église catholique de Tchécoslovaquie au Saint-Siège que l'on veut atteindre. Pour autant, on ne reprend pas la tradition de Jean Huss. Tout schismatique qu'il fut, le mouvement de Jean Huss se proposait de créer en Bohême une Église qui puisse vivre. Sa préoccupation était religieuse.

Ce que se propose le stalinisme, c'est d'organiser une Église qui ne puisse que mourir. Radicalement, la liquidation de Dieu.

■ *Extrait de la « Weltwoche » du 24 juin 1949 :*

Le Dr Vojtech Bincak, un chef communiste slovaque, écrit dans son livre *Souvenirs de Dachau* : « ... Le Dr Josef Béran était un des camarades les plus nobles et les plus généreux que j'aie rencontrés au camp. Toujours prêt à secourir un compagnon de captivité, il eut le courage de partager avec d'autres sa si maigre ration et sacrifia même sa couverture pour la donner à un camarade malade. Pris sur le fait de donner un morceau de pain à un prisonnier juif, il reçut d'un surveillant abruti un coup en plein visage. Mais ni coups ni cachot ne purent détourner Béran de secourir ses compagnons de souffrance dans toute la mesure du possible. »

■ *La défense des Droits de l'Homme* (extrait de l'éditorial du *Monde*, le 2 juin 1949) :

Les gouvernements américain et britannique viennent

d'adresser une note à la Bulgarie, à la Hongrie et à la Roumanie demandant l'application de la procédure prévue par les traités de paix en cas de violation de la clause relative aux droits de l'homme. Les affaires visées sont principalement le procès Mindszenty à Budapest et celui des pasteurs protestants à Sofia en février dernier.

Les procès en cours ne sont que des cas particuliers d'une affaire beaucoup plus vaste : la politique des États totalitaires à l'égard des Églises.

Les protestants étant peu nombreux dans les pays en question, la politique ainsi définie touche pratiquement l'Église catholique. L'Église orthodoxe dans l'U.R.S.S. et dans les nouvelles nations totalitaires s'est soumise à l'État et devient un instrument docile entre ses mains. Mais la condamnation de Mgr Stépinac en Yougoslavie, en Pologne les attaques récentes du ministre de l'Administration publique contre les catholiques et la lettre pastorale de l'épiscopat polonais lue dans les églises, le 24 avril, pour répondre à cette offensive, montrent que la lutte s'étend désormais à tous les pays catholiques.

Le dernier est la Tchécoslovaquie, où l'on signale précisément une tension contre l'Église et l'État. Mgr Béran, archevêque de Prague, reproche à ce dernier ses lois ou ordonnances limitant ou supprimant les droits de l'Église. Leur tendance mènerait à la création d'une Église indépendante de Rome conformément aux principes énoncés ci-dessus dans une loi bulgare.

C'est donc essentiellement dans une lutte contre l'Église catholique que deux nations, en majorité protestantes, interviennent aujourd'hui au nom des Droits de l'homme. Cette intervention a une importance symbolique qu'on ne saurait méconnaître. Elle ne constitue qu'un épisode dans cette lutte, appelée à jouer un rôle de premier ordre dans l'évolution des États totalitaires.

■ *Les gouvernements de Bulgarie, de Hongrie et de Roumanie, ayant rejeté la protestation anglo-américaine, la Grande-Bretagne et les U.S.A. proposèrent à l'U.R.S.S. une enquête sur les faits incriminés. M. Paniouchkine, ambassadeur de l'U.R.S.S. à Washington, remit le 14 juin la réponse soviétique à la note du gouvernement d'État. Cette réponse dit entre autres :*

Les actes des gouvernements de Bulgarie, de Hongrie et de Roumanie qui ont suscité le mécontentement à l'ori-

gine des notes du 2 avril, non seulement ne constituent pas des violations des traités de paix, mais au contraire tendent à permettre la mise en pratique des clauses de ces traités faisant obligation à ces pays de mener la lutte contre les organisations fascistes ou autres, qui visent à priver le peuple de ses droits démocratiques.

Changement de saison?

Il ne s'agit pas de dresser ici un bilan de la récente conférence de Paris. Tous les journaux ont montré à l'envi comment les ministres n'ont pas réussi à résoudre le problème politique de l'Allemagne, ni même à bâtir l'unité économique; comment, en revanche, ils ont défini les principes très généraux d'un *modus vivendi,* et dessiné les grandes lignes du traité autrichien.

Là n'est pas la question. Nous savons d'expérience ce que valent ces sortes d'accords lorsque se tendent les relations entre intéressés.

Il faut alors se demander : la conférence de Paris correspond-elle à un changement de climat dans la vie internationale?

On serait d'abord tenté de répondre non. Un certain nombre de facteurs qui ont provoqué la tension n'ont pas disparu. Aucun rapprochement d'ordre politique n'apparaît à l'horizon. Faut-il rappeler qu'au moment même où les quatre essayaient de parvenir à une entente, la Russie repoussait vivement une note américaine : cette note reprochait aux gouvernements bulgare et hongrois de ne pas appliquer les clauses des traités de paix relatives aux droits de l'homme. Non contente de rejeter cette protestation, l'U.R.S.S. pressait la Tchécoslovaquie de suivre la voie tracée par d'autres démocraties populaires.

Voici les faits. Fin mai se tient à Prague le congrès du P.C. tchécoslovaque. A cette cérémonie, on remarque la présence de maints leaders du Kominform, parmi les-

quels Georges Malenkoff, grand-maître de cet organisme depuis la mort de Jdanov. En outre, adjoint direct de Staline au secrétariat du parti bolcheviste, Georges Malenkoff joue un rôle de tout premier plan dans la direction de l'U.R.S.S.

Or, sitôt après son congrès, le P. C. tchécoslovaque déclenche une offensive de grand style, dirigée principalement contre l'Église catholique. (Selon certains, la Russie a exigé ce durcissement pour ôter toutes ses illusions à la Tchécoslovaquie qui attendait de la conférence de Paris un rapprochement américano-russe.)

Jamais les Occidentaux ne pourront accepter un tel mépris de l'homme, et, de ce fait, la conclusion d'une paix véritable avec le monde soviétique ne semble pas imminente.

Cependant, à l'occasion de la conférence du Palais de Sagan, on enregistre un progrès appréciable. A défaut de paix, un armistice met fin — au moins provisoirement — à la guerre froide.

Les deux voisins, certes, n'établissent pas entre eux des relations d'amitié. Mais ils se disent l'un et l'autre décidés à ne plus provoquer ces chicanes qui empoisonnent la vie quotidienne et amènent à la longue un procès sanglant. Bien mieux, ils consentent à se donner un coup de chapeau s'ils se rencontrent, puis à engager poliment la conversation si l'occasion s'en présente. Ce n'est pas encore la paix. Ce n'est plus la guerre chaude, tiède, ou froide. Ce sera peut-être la paix froide que l'on avait espéré vainement durant toute l'année 1948.

BERNARD FERON.

■ Au château de Courance, près de Fontainebleau, le maréchal Montgomery déclare aux journalistes :

... L'Union Occidentale exige de nous d'être moins nationaux et plus internationaux. Accidentellement, je suis né

Anglais, mais maintenant je suis en même temps Français, Belge, Hollandais et Luxembourgeois. C'est très important. Mon point de vue purement britannique a disparu derrière un point de vue occidental. Les Français doivent faire de même. L'unité militaire doit être basée sur l'unité politique...

Ce qui est possible, sur ce plan, à un Anglais, doit l'être à un Français.

Les chrétiens veulent chanter à l'église.

J'assistais dernièrement à la cathédrale de Bordeaux au sacre d'un nouvel évêque. La cathédrale était pleine et le nombre des hommes était égal à celui des femmes. Cela n'était pas dû simplement à la très grande sympathie que l'on portait à celui qui était consacré; le peuple chrétien était heureux de participer à une cérémonie dont il savait l'importance pour l'Église. Il y participa, en effet, non seulement par sa présence, mais par ses chants; toute l'église chanta. Il ne fut pas besoin de le demander; dès le *Kyrie* la cathédrale entière se mit en branle, au *Gloria*, aux litanies, au *Credo*, tous chantaient d'une même voix. Le prêtre qui battait la mesure n'avait pas besoin d'entraîner, il se contentait de diriger.

Aux funérailles du cardinal Suhard, il en fut d'abord de même. Les chrétiens, prêtres et laïcs voulaient prier autour de la dépouille de leur archevêque qui, ces dernières années, suscita la Mission de Paris, la Mission de France et leur donna de si précieux enseignements. On ne pouvait se douter que l'assistance aimerait tellement chanter; aussi la chorale avait-elle préparé quelques morceaux polyphoniques. On sentit dans la foule un regret quand sa voix fut coupée et qu'elle fut réduite à écouter les chants, beaux cependant, qui montaient du chœur.

Ces deux faits ne sont pas uniques. Les chrétiens de France savent qu'une messe est un acte grave; une consécration épiscopale, les funérailles d'un évêque le sont également. Leur désir est de prendre une part active à ces cérémonies. Dorénavant, tout ce que l'on fera pour leur donner d'être participants par leurs chants, par leurs attitudes, par leurs gestes, trouvera chez eux un écho reconnaissant. Tout ce qui entravera ce désir les blessera profondément. Et où Dieu trouve-t-il sa louange? Dans les sonorités d'une chorale

qui accomplit un exercice musical, ou dans le chant d'une foule qui proclame sa foi et son adoration?

A. M.

Vers un cinquième âge de la pensée?

Aux alentours de 1900, Gaston Milhau prétendait que le monde venait d'atteindre le quatrième âge de la pensée. La philosophie de l'activité remplaçait les vieilles philosophies de l'idée. Éloquence pour éloquence, faudra-t-il écrire aux approches de 1950 que nous entrons, étonnés et ravis, dans le *cinquième* âge de la pensée? Les malins vont sourire : « L'ère atomique sans doute? » Mais non, il s'agit ici d'une désintégration plus subtile.

L'existentialisme est sans doute un premier signe de notre changement d'âge. Mais, à en juger par certains de ses rejetons, les mauvaises langues diront qu'en fait d'âge mental nous rajeunissons. C'est, ma foi, bien possible et même probable si l'existentialisme tient tout entier dans une certaine rougeole. Seulement ce dernier point n'est pas prouvé.

En fait, l'existentialisme ne rend un son nouveau que parce qu'il est une philosophie, non pas de l'existence tragique (ce qui n'a rien d'inédit même en philosophie), mais de la liberté humaine portée à l'absolu. Il est proche parent, par là, de cette récente philosophie des valeurs dont Raymond Polin a donné l'expression la plus lucide. Ce n'est donc pas l'étiquette existentialiste en tant que telle qui nous renseigne le mieux sur l'âge actuel de l'esprit. C'est bien plutôt la thèse paradoxale d'une liberté radicale et créatrice placée dans l'homme.

Thèse inoffensive à première vue : le mot liberté est si usé. Mais ici, il a son sens le plus fort : l'homme est libre, parce qu'il crée de toutes pièces la vérité et le bien. Entendez que le vrai n'est pas une vérité éternelle ni le bien une valeur éternelle situées en Dieu et

destinées à être ratifiées ou choisies *après coup* par l'homme. Désormais c'est l'homme, c'est chacun de nous qui librement crée les idées et les valeurs. Autrement dit : l'esprit humain n'a plus à adhérer à un *ordre idéal* dont il ne serait pas l'auteur. Cet ordre il le pose, cet idéal il le forge. Il est *libre* parce que *créateur*.

A quoi Sartre et Polin ajoutent que Dieu n'est plus qu'en surnombre ou en surcharge. Lieu des vérités éternelles, il disparaît avec elles. L'homme, créateur de soi par soi, n'a que faire d'un Créateur qui, le créant, l'empêcherait de se créer. La liberté humaine, c'est la mort de Dieu. L'athéisme est le dernier mot de l'humanisme.

Sur ce, nous remarquerons vite que cette conclusion athée passera difficilement pour un progrès, et qu'après avoir annoncé un cinquième âge, nous voilà rejetés vers des temps très anciens. Mais si l'athéisme n'était ici qu'un coup de pouce précipité, une conséquence illogique, une maladresse dont on eût pu se dispenser, si l'homme pouvait créer idées et valeurs sans rejeter l'Absolu, tout ne changerait-il pas ?

Eh bien, il se peut que la grande question de notre époque soit là. S'il y a un problème actuel, urgent, inédit, c'est sans doute celui-ci. Quand on lui aura donné une solution positive, le fameux cinquième âge sera-t-il encore loin ? Aux philosophes et aux théologiens catholiques de répondre. L'énoncé même de la difficulté a de quoi les heurter, — preuve qu'elle est nouvelle, inattendue, presque insolente. Gageons que la cause de Dieu sera par eux vite gagnée, et c'est heureux : Dieu ne meurt pas! Mais en même temps ils ne sauraient impunément perdre celle de l'homme. Or cet homme nouveau, cet esprit libre qui s'élève à reconnaître en lui le merveilleux pouvoir, non plus d'opter pour des valeurs qui s'imposent à lui, mais de créer les valeurs par son option même, ne rendra pas facilement les armes. Auprès de ce créateur du bien, le Prométhée technicien dont s'en-

chante le marxisme n'est qu'un nain impuissant. Et l'humanisme du progrès pâlit soudain devant celui de l'auto-création.

Nous n'avons pas à déjouer ici le piège d'une liberté créatrice conçue au plan humain. Il suffit d'avoir signalé qu'elle est le point le plus saillant de la pensée contemporaine, le signe des temps par excellence. Mais, pour insinuer le remède là ou bée la plaie, il sera permis de souligner une ironie de l'histoire. La première fois qu'une thèse aussi intrépide vit le jour, c'est au troisième siècle de notre ère, grâce à un philosophe alexandrin nommé Plotin (moyennant quoi notre cinquième âge s'en va mourir dans le passé!). Ce philosophe montrait en effet que l'esprit procède de l'Un, mais se fait esprit en engendrant l'intelligible dans un contact essentiellement actif (d'ailleurs supra-conscient) avec son Principe. Ainsi, cette liberté créatrice que Sartre et Polin ne croient possible que par le refus de Dieu, Plotin la jugeait impossible sans Dieu. La preuve est faite alors, semble-t-il, que la création de soi par soi n'exclut pas le Créateur, mais le requiert. La philosophie la plus actuelle rejoint par là les préoccupations de l'ancienne, sur le point où elle semble le plus innover. Que restera-t-il alors à nos contemporains? Ceci, qui est capital : soutenir le plein éclat de cette liberté totale, le soutenir et le sauver mieux que Plotin, dont la découverte a subi une éclipse de quinze siècles. L'athéisme en tout cas serait le pire ennemi de la thèse audacieuse qu'il vient de ramener au jour. Et cela signifie peut-être que le cinquième âge, dont nous parlons par manière d'hyperbole, ne pourra être obtenu ou retrouvé que par les chrétiens. Ce que nos modernes ont appris de Nietzsche, et qu'ils auraient mieux fait d'apprendre de Plotin, pourquoi ne pas l'apprendre nous-mêmes de cette tradition chrétienne méconnue qui professe que Dieu s'emploie

moins à susciter des reflets de sa gloire qu'à créer des créateurs ?

HENRY DUMÉRY.

La philosophie bantoue.

Que voilà un titre baroque ! Et si nous ne craignons d'user d'une formule trop usée, nous dirions pourtant que le livre du R. P. Tempels [1] est un événement.

Une simple phrase peut nous mettre en face du problème :

Ils (les Bantous) ont une notion différente des relations entre les hommes, de la causalité et de la responsabilité. Ce que nous prenons pour des élucubrations illogiques de sombres têtes noires, ce que nous taxons de cupidité, d'exploitation du faible, c'est pour eux la déduction logique de leur aperception des choses, et devient une nécessité logique.

Événement pour nous qui ne concevons de philosophie que d'Aristote, Descartes ou de M. Brunschvicg et chez qui les grands thèmes de Durkheim et Lévy-Bruhl sont à la base de notre (dé)formation sociologique.

Événement pour les coloniaux (hélas ! n'y resteront-ils pas insensibles ?), les missionnaires, les ethnologues, tous ceux qui ont le souci des valeurs humaines, tous ceux qui sont préoccupés de relations interaciales... Tout ce qui avait été soutenu par ignorance ou intérêt se heurte à un démenti qui n'est pas simplement idéologique ou sentimental. Le P. Tempels ne fait pas que d'affirmer, il démontre que :

... les Bantous, comme tous les primitifs, vivent plus que nous d'idées et selon leurs idées.

Une telle affirmation a déjà sa valeur, mais nous sommes au centre de cette pensée lorsque nous découvrons, avec l'auteur, que la métaphysique bantoue repose sur une conception dynamique de l'être :

La notion fondamentale de leur conception de l'être est le concept de la force vitale... L'être est force, la force est être. Notre notion d'être c'est « ce qui est », la leur « la force qui est ». Là où nous pensons le concept « être », eux se servent du concept

1. R. P. Placide Tempels, *La Philosophie bantoue*, traduit du néerlandais par A. Rubbens. Collection « Présence africaine ». En vente, 16, rue Henri-Barbusse et aux Éditions du Cerf.

« force ». Là où nous voyons des êtres concrets, eux voient des forces concrètes. Là où nous dirions que les êtres se distinguent par leur essence ou nature, les Bantous diraient que les forces diffèrent par leur essence ou nature.

C'est à la lumière de ces notions de bases que s'éclairent alors la psychologie des Bantous, et le P. Tempels développe à ce sujet sa théorie du « muntu » avec ses trois notions essentielles : force vitale, accroissement de force et influence vitale, — la morale et la religion des Bantous. Les notions de totem, de sacrifice, les prétendus fétiches devraient être reconsidérés à partir de là. Sur le plan missionnaire même, le principe de l'adaptation devrait être repensé[2]. Nous n'avons plus dès lors chez les Noirs le système illogique ou prélogique de pensée qu'avaient construit des sociologues qui ne les connaissaient pas, mais un système logique qui repose simplement sur d'autres catégories que les nôtres.

Le P. Tempels, lui-même, ne systématise-t-il pas ? La question mérite d'être posée. Et nous répondons : oui, en ce qui concerne la forme et la formulation des thèses présentées. Que certaines de celles-ci soient hypothétiques ne serait pas contesté par l'auteur lui-même; nous croyons, par contre, incontestables les constatations de base sur lesquelles l'auteur s'est appuyé. Il est important de savoir qu'elles rejoignent les recherches entreprises en d'autres régions d'Afrique par MM. Griaule, Lebeuf, Mme Dieterlen, etc... Ainsi est-il permis d'envisager que l'on parviendra à mettre à jour d'une façon plus certaine encore le système de pensée sur lequel a reposé toutes les civilisations noires.

L'auteur prévient, d'ailleurs, que ses premières recherches congolaises mériteraient d'être reprises et confrontées parmi les autres populations bantoues d'abord, négro-africaines ensuite. Il ne fait aucun doute que ces recherches deviennent de plus en plus difficiles; ce n'est pas auprès des jeunes couches de population évoluée que missionnaires et chercheurs pourront se renseigner utilement. Il ne m'étonne nullement (comme un directeur de grand séminaire africain m'en faisait l'aveu) que le concept de « force vitale » ne dise rien à des grands séminaristes coupés de leur milieu depuis l'enfance et nourris de pensée scholastique. Aux Africains modernes comme aux chercheurs et missiologues

2. Le P. Tempels vient de donner, dans ce sens, un important article au *Bulletin des Missions* de Lophem-les-Bruges, « Catéchèse bantoue ». Cet article a été tiré à part.

européens, il faudra parcourir la brousse, interroger les « anciens » dont la confiance aura été acquise.

On peut alors se demander, comme le faisait le Dr Aujoulat, si de telles recherches ne viennent pas trop tard, dans un monde qui veut se rajeunir au contact de l'Occident, « si de tels essais auront encore prise sur des évolués à qui nous avons donné le goût exclusif de ce qui est occidental, en même temps que le mépris définitif des « illusions ou stupidités africaines ? »

La réponse, réponse courageuse, à cette question, nous vient du directeur de *Présence Africaine*, Alioune Diop, qui, l'an dernier dans sa leçon à la Semaine sociale de Lyon, déclarait avec foi :

Notre négritude est en nous, marque durable de notre génie. Nos œuvres révéleront notre originalité.

PIERRE-ALBIN MARTEL.

Le pape parle à la télévision.

Le Vatican est le lieu des contrastes : antennes du postes de radio sur les remparts léonins, ascenseurs rapides et silencieux débouchant dans les loges de Raphaël, gardes suisses (dont les costumes ont été dessinés par Michel-Ange) répondant au téléphone. La télévision, dernière-née des « merveilles de la science », vient de pénétrer à son tour dans le palais construit par Bramante : S. S. Pie XII a accepté de prononcer un message en français destiné à la télévision française.

Ce message (dont *La Vie Intellectuelle* a publié un passage dans son dernier numéro) a été transmis le dimanche de Pâques sur les antennes de télévision de la tour Eiffel. Mais il est impossible actuellement de faire une transmission directe de Rome à Paris, faute de poste émetteur au Vatican. Le message a été filmé à Rome et le film a été retransmis en télécinéma. Ce reportage, rendu possible par l'inlassable activité du R. P. Pichard, a reçu le concours du grand talent de M. Craveri, l'un des meilleurs opérateurs italiens.

On pouvait attendre avec une certaine inquiétude, et même avec une certaine anxiété, les réactions du pape quand il entrerait dans la salle d'audience. Au lieu de la foule recueillie qui s'y agenouille ordinairement, il allait y découvrir deux cameras, un chariot à roulettes, des rails posés sur le tapis depuis son trône jusqu'au mur, et une dizaine d'énormes projecteurs; au lieu des costumes de cérémonies exigés par l'étiquette, des techniciens et des ouvriers en tenue de travail. S. S. Pie XII n'était accompagné que du seul comte Galeazzi et ne parut nullement étonné par l'aspect insolite de la salle d'audience. Il sembla au contraire fort intéressé par la réalisation technique de l'émission. Ce qui frappa le plus les techniciens fut son extrême bonne volonté : les grands de ce monde et les grandes vedettes ont coutume de s'en prendre aux projecteurs, aux techniciens ou au cinéma quand il leur faut recommencer. Avec une extrême gentillesse, le pape, au contraire, semblait s'excuser quand on devait reprendre une partie de son discours. Les intervalles entre les prises de vues furent l'occasion d'entretiens tout à fait familiers sur le cinéma et la télévision.

On avait déjà vu le pape au cinéma, mais, pour ainsi dire, furtivement. C'est la première fois, à notre connaissance, qu'il prononce un message directement *pour* la camera. Il aurait été dommage qu'il soit réservé aux seuls spectateurs de la télévision de faire ainsi la connaissance du pape et de le voir s'adresser à eux comme un interlocuteur tout proche. Aussi les prises de vues de ce message ont-elles fait l'objet d'un film, *Le Pape et la naissance de la télévision*, où l'on pourra voir également les premières expériences de télévision religieuse : la messe de minuit de Noël 1948, qui a été transmise de Notre-Dame de Paris, la présentation de la télévision aux cardinaux et archevêques de France à l'archevêché de Paris, et l'ordination du samedi saint retransmise depuis la chapelle des Carmes.

La télévision offre aux catholiques du monde entier la possibilité d'un contact direct avec le pape et celle d'une participation à toutes les grandes cérémonies de la chrétienté. Encore faut-il pour cela que le Vatican possède un poste émetteur de télévision comme il possède déjà un poste de radio. C'est la raison pour laquelle les cardinaux et archevêques de France ont accepté le projet qui consiste à demander aux catholiques français d'offrir un poste émetteur de télévision au Saint-Père à l'occasion de l'Année Sainte 1950. Ainsi pourra se réaliser régulièrement le vœu que faisait Pie XII au cours de son message à la télévision : « Puisse Notre regard et le vôtre se croiser dans l'échange de l'affection paternelle et filiale. »

J.-P. CHARTIER.

« *Mort de quelqu'un.* »

*C'était pour une fois une histoire drôle. « Une histoire de fous » (Jules Moch), une histoire qui valait « de l'or » (Debu-Bridel). A travers les violences calculées des partis en présence, on sentait, à lire l'*Officiel, *la bonne humeur générale. Quel beau complot, cette séance décisive avant le putsch, enregistrée par la police sur disques, ces huit conjurés, dont cinq — au moins — étaient en « service commandé » (par le gouvernement).*

C'est cette euphorie qu'est venu troubler le plus inattendu des suicides. Et le spectateur impartial (et mal renseigné) que nous sommes se sent imperceptiblement gêné d'avoir participé avec son peuple et ses dirigeants à cette « saine gaieté ». J'entends bien que la mort d'un homme, par le temps qui court, n'est plus un événement... Mais un librettiste d'opérette qui sait son métier n'encombre pas la scène d'un cadavre. Les communistes, qui gardèrent dans ce débat mesquin leur sérieux, ont au moins sauvé leur dignité. Ils ne prennent pas à la légère la lutte politique. Celui qui s'est donné la mort croyait

*sans doute à cette histoire. Il ressort des débats de l'Assemblée nationale qu'il était peut-être le seul. Lit-on l'*Officiel *à la Santé? la Santé, où, d'après* Le Monde, *on l'avait laissé de préférence au Cherche-Midi, où il aurait pu trouver des amis (?). On comprendrait, dans ces conditions, qu'un homme capable de supporter un échec se soit effondré devant un ridicule, ou devant une désillusion : mais quelle désillusion? De qui ou de quoi était-il ainsi revenu?*

Le désespoir d'un homme qui se tue en prison, il n'est pas besoin de beaucoup d'imagination pour en sentir l'acreté malsaine. Le visage de ceux qui lisaient les gros titres des journaux du soir montrait avec évidence que les Français moyens ont assez d'imagination. Et peut-être, malheureusement, se mêlait-il à leur gêne un autre élément. Pourquoi faut-il que l'opinion n'ait pas acquis en sa police, en son administration pénitentiaire une confiance suffisante pour que la mort d'un prévenu politique ne déclenche pas immanquablement beaucoup d'hypothèses?

H. MULLER.

« *La femme aussi est une personne.* »

Parmi les impostures de dévote apparence, il en est une, détestable à l'extrême, dont les victimes sont encore nombreuses en cette époque de féminisme. Par une enfilade de sophismes, en effet, elle ne se propose rien de moins que de lier la théorie du retour de la femme au foyer à la doctrine catholique.

Si d'excellentes intentions animèrent la Semaine Sociale de Nancy, qui, en 1927, se donna beaucoup de mal pour effectuer le raccord, Vichy, avec de tout autres desseins, fit de la formule l'un des thèmes majeurs de sa propagande. *Omnis potestas a Deo*, opportunément tiré de saint Paul, et la femme-au-fourneau dans la bonne tradition gauloise et misogyne furent les deux volets complémentaires d'un même diptyque.

Mais le Christ a ouvert avec la Samaritaine un dialogue spirituel, tandis que Marthe se voyait reprocher son souci

excessif du domestique. A l'étonnement du monde, une vierge a été proclamée au-dessus de toutes les femmes. Ainsi se trouvait condamnée par avance toute doctrine réduisant la personne féminine à une fonction procréatrice et ménagère.

Cette mise au point étant faite, l'article de Mme Chartier, paru ici même en mai, soulève deux problèmes au moins que nous voudrions reprendre à notre compte. Il s'agit en premier lieu du rapport des époux dans l'économique, et pour bien le saisir dans son contexte vital, quelques considérations préliminaires sont de mise.

La préparation à la vie conjugale est devenue en ce temps la grande affaire des mouvements groupant les jeunes catholiques. Un bref historique du faire-part de mariage embrassant les vingt dernières années serait à cet égard significatif qui révélerait l'évolution de la mentalité du monde catholique vers une compréhension plus exacte et moins sociale de la réalité sacramentelle. Les fiançailles elles-mêmes ont cessé de représenter le prélude frivole d'une vie matrimoniale dépourvue de signification profonde et donnent lieu à des cérémonies paraliturgiques riches de symbolisme. Désormais la voie est balisée. Si l'on s'embarque dans l'aventure, souvent sans un liard, le programme de l'existence à deux a, par contre, été soigneusement établi. Fidélité — enfants — culture, tels semblent être les têtes de chapitre d'un livre de raison, maintenant sans autre objet que de marquer des étapes spirituelles.

En vérité, l'affrontement du réel, dans les milieux bourgeois surtout, ne semble pas se manifester par un complet renversement du mode d'agir des ménages de naguère. Madame, vite accablée d'enfants, ne bouge du foyer pendant que l'époux se dissout dans une « mission sociale » dont l'exercice ne doit souffrir aucune entrave. Comme autrefois, il y a un seigneur et une servante. L'homme, auteur du foyer, ne songe pas à consacrer à son entretien une fraction minime de ce temps dispersé en travaux dont la vanité tire le plus clair profit. Or, ce travail pénible, abêtissant même, contre lequel Lénine s'élevait avec tant de violence, nous le répétons encore, l'homme se doit d'y participer. Et pas seulement de façon sporadique ou quand un accès subit de tendresse l'y pousse. La règle de Saint-Benoît, qui partage le temps des moines entre l'*Opus Dei* et l'*Opus manuum*, ne pourrait-elle, sur ce point au moins, être méditée par un grand nombre de membres des classes dites intellectuelles ? Cessera-t-il un jour le paradoxe qui consiste à se choisir une épouse sur les bancs d'une quelconque

Faculté où elle poursuivait des études souvent aussi brillantes que les nôtres pour la jeter ensuite dans la solitude malodorante d'une cuisine ? Où qu'on cesse alors de se gargariser de l'unité par l'aide mutuelle.

Ce type nouveau, propre à notre génération, de « la mère de famille qui a fait des études », amène à poser, d'une façon assurément très fragmentaire, le problème de l'attitude de la femme mariée devant la culture. Il faut noter à ce sujet l'apparition d'un complexe se traduisant par la nostalgie des années passées en Faculté. Phénomène de compensation, justement explicable par l'enlisement dans le matériel ? Faute aussi d'avoir médité sur le sens exact de cette culture « tarte à la crème », on la confond avec l'information en se désolant de ne plus pouvoir suivre le courant de l'actualité.

Est-ce là pourtant, si on excepte le cas des vocations particulières, l'essentiel à sauvegarder par tous les moyens ?

La méditation des divers aspects de la vie quotidienne, complétée par un rythme de lectures et de distractions correspondant au niveau intellectuel de chacun, ne peut-elle représenter une forme de culture propre à combler le plus grand nombre ?

Que ce programme, aussi humble soit-il, ne puisse se réaliser sans renoncement, voilà bien en fin de compte le véritable problème. Nous sommes-nous mariés pour jouir du monde ? Avant d'être une « cellule sociale » ou un « centre culturel » le foyer est ce lieu sacré où dans une nuit obscure les deux moitiés de l'être se cherchent en tâtonnant. Le mariage, sacrement de la quête de Dieu dans l'unité.

R. et M.-T. Guerrand.

Les solutions proposées ici par M. et Mme Guerrand aux problèmes actuels de la femme ont un point commun avec celles de notre lectrice, Mme Vaudeville, de Versailles, « grand'mère de trois jeunes ménages », qui, après avoir remarqué fort justement que l'on traite généralement de cette question « en faisant valoir une tradition dépassée par les événements et en terminant par un appel à l'héroïsme », pense également que « tout soin intérieur n'incombe pas à la femme » et qu'une bonne « répartition des charges » améliorerait le sort de bien des jeunes femmes. Mais elle complète cette solution, et cela me paraît particulièrement important si l'on ne veut pas se contenter de demi-remèdes, et surtout si l'on songe qu'il est parfois dif-

ficile d'ajouter à la vie déjà trop remplie de certains hommes une part de travaux intérieurs, en ajoutant ceci : « Il y avait lieu également de parler *de l'aménagement intérieur*; la simplification du travail pour autant qu'il le faudrait pour permettre une vie humaine *aux deux conjoints.* » Pour libérer la femme il ne suffit peut-être pas que son mari de temps à autre l'aide à faire la vaisselle. Si le mal est plus profond des solutions plus structurelles doivent être envisagées.

J. C.

Le problème de l'école en Allemagne.

Au cours de l'élaboration de la Constitution de Bonn, les évêques allemands et même le Vatican se sont préoccupés du sort des écoles et du droit des parents dans l'éducation des enfants. Y a-t-il donc en Allemagne un problème des écoles, semblable à celui qui tourmente depuis si longtemps l'opinion française? La réponse à cette question doit être franchement négative.

L'Allemagne n'a jamais connu le laïcisme, la religion n'a jamais été exclue des écoles publiques d'outre-Rhin. Dans le passé, comme à présent, la controverse ne porte donc pas, comme en France, sur l'école laïque et sur l'école libre, mais sur l'école commune et l'école confessionnelle.

L'école commune allemande réunit les enfants indépendamment de leur appartenance confessionnelle, c'est-à-dire catholiques, protestants et éventuellement athées. L'instruction religieuse fait partie du programme scolaire (en moyenne deux heures par semaine) et se poursuit dans les lycées jusqu'au baccalauréat. Pour les catholiques, elle est donné par des prêtres. Les parents ont le droit de refuser l'instruction religieuse pour leurs enfants. A partir de l'âge de quatorze ans, l'élève peut s'en abstenir sans autorisation de ses parents. Dans la pratique, les intéressés ne font que rarement usage de ce droit. On n'a constaté une forte désaffection religieuse que dans la période où le régime hitlérien a fait

campagne, dans certaines régions d'Allemagne, contre l'Église catholique.

Les milieux protestants ont encore récemment donné leur appui à l'école commune. Par contre, les évêques allemands réclament l'introduction générale de l'école confessionnelle qui séparerait strictement les enfants catholiques des enfants protestants. Ce projet est vivement combattu par les socialistes allemands, qui sont probablement approuvés par la majorité de la population. Ils estiment que la division de l'école publique risque de provoquer une opposition regrettable entre protestants et catholiques et d'être contraire aux intérêts même de l'Église. En effet, les enfants des parents non croyants seraient ainsi soustraits à l'influence religieuse de l'école. On fait, en outre, valoir que la loi ne limite nullement l'ouverture d'écoles privées et que rien ne s'oppose alors à l'établissement éventuel d'écoles purement catholiques, à côté des écoles communes.

Il est important de savoir qu'il ne se manifeste pratiquement aucune tendance antireligieuse dans l'Allemagne contemporaine. Le parti socialiste a, dès sa reconstitution en 1945, renié le matérialisme athée exclusif du marxisme. Il souligne toujours à nouveau qu'il ne défend, en tant que parti, aucune doctrine philosophique. Un de ses responsables a récemment déclaré que le parti socialiste n'a nullement l'intention de s'opposer au renouveau religieux en Allemagne et que, tout au contraire, il essaie de transplanter ce mouvement de renouveau dans la réalité politique, en soulignant la « parenté fondamentale » entre le christianisme et le socialisme. Le président de la commission culturelle du parti social-démocrate a, de son côté, textuellement écrit : « Parce que l'homme occidental a ses racines dans le christianisme, l'école commune sera une école chrétienne. »

A. F.

La mode religieuse au cinéma.

On s'est souvent plaint de l'absence de Dieu dans le cinéma contemporain. On risque bientôt de se plaindre de l'envahissement de l'écran par les saints. Il fallut une ténacité remarquable et bien des tours de force pour porter à l'écran *Monsieur Vincent*, sujet dont rêvait Maurice Cloche depuis des années. Les distributeurs et les exploitants étaient unanimes à proclamer que « leur public » ne voulait pas voir de saints au cinéma. *Monsieur Vincent* a été un succès considérable. Sans fausse honte, les producteurs se sont jetés aussitôt sur toutes les vies de saints. Le Curé d'Ars devait plaire à cause de ses histoires de diableries; grâce à l'insistance pressante de quelques bons esprits, il n'est pas question seulement du diable, mais aussi un peu de Dieu dans le *Sorcier du ciel*. On ne s'arrêtera pas là, des saint François d'Assise, des saint Ignace de Loyola sont en chantier. Un article très pertinent de la *Revue Internationale du Cinéma* (n° 2) marque les limites de ces tentatives d'hagiographie cinématographique.

D'un tout autre ordre est le projet d'Abel Gance, qui prépare actuellement la *Divine Tragédie*. Ce film veut être un véritable signe des temps, puisqu'on y suivra un parallèle entre la fin du monde par la bombe atomique et la Passion historique du Christ. Le lien entre les temps évangéliques et les derniers temps sera réalisé par le saint Suaire de Turin, redécouvert au moment de l'ultime catastrophe et porté comme un étendard par les derniers fidèles.

Un aussi singulier et aussi grandiose projet ne pouvait être conçu que par Abel Gance, ce grand réalisateur du muet, à qui l'on doit des œuvres aussi démesurées et parfois géniales que le *Napoléon*. De grands esprits religieux se sont enthousiasmés pour le projet de la *Divine Tragédie*. Personne ne peut prévoir, d'après un projet, si l'œuvre sera géniale ou impossible à voir. Il est certain qu'elle ne pourra passer inaperçue.

Abel Gance a voulu que son film soit construit « comme une cathédrale », présenté sans générique et joué par des acteurs anonymes. Il l'a voulu également international : on en présentera trois versions originales : l'une en français, l'autre en anglais, la troisième en espagnol. Il sera aussi un film œcuménique, le scénario a été soumis à des catholiques et à des protestants, et il devra satisfaire toute la chrétienté. Il n'est pas jusqu'aux Israéliens, à qui l'on a demandé l'autorisation de tourner en Terre Sainte, qui

n'aient demandé des modifications destinées « à respecter la vérité historique ».

Il est difficile de contenter tout le monde et son père.

J.-L. TALLENAY.

A. D. A.

L'élection triomphale de Franklin D. Roosevelt Jr., troisième fils du président, dans la vingtième circonscription de New-York (17 mai 1949) vient de montrer à nouveau l'importance du courant libéral dans la vie publique américaine. L'élection présidentielle de novembre dernier semble n'avoir été qu'une étape du mouvement.

La victoire électorale de Truman n'assurait pas absolument la victoire de son programme. Le premier triomphe passé, ses partisans s'aperçoivent que leurs adversaires — fermiers et *big business* — disposent encore d'armes puissantes pour lutter contre des points du programme aussi importants que l'abrogation du décret Taft-Hartley, le salaire horaire minimum de soixante-quinze cts, les projets de loi relatifs au programme de construction, de santé et d'éducation publiques. Le maintien légal, grâce à la coalition de vingt-trois démocrates et de vingt-trois républicains, du *filibuster* dirigé contre la Déclaration des Droits civils montre la force de l'opposition au président.

Nous avions signalé dans *La Vie Intellectuelle* la fondation en janvier 1947 de l'A.D.A., *Americans for Democratic Action*. L'A.D.A. se proposait à cette époque de rassembler les forces dispersées du *New Deal* et de briser l'emprise des communistes sur la pensée progressiste du pays. A son premier congrès annuel, l'année suivante à Philadelphie, l'A.D.A. se consacra à faire soutenir par le parti Démocrate, dans les élections de 1948, un programme libéral et à dénoncer le troisième parti de Wallace.

L'A.D.A. vient de tenir à Chicago son deuxième Congrès annuel. Les principes de sa fondation y ont été réaffirmés : l'A.D.A. n'est ni un parti politique, ni un organe d'un parti politique. Elle doit maintenir son indépendance politique et son organisation propre; elle soutient tout candidat — républicain aussi bien que démocrate — dont l'attitude et les principes sont en accord avec ceux de l'A.D.A., principe de *bipartisanship* particulièrement valable en ce qui concerne la politique étrangère. Sans appuyer automatiquement la politique ou les organisations du parti Démocrate dans chaque État ou localité, l'A.D.A. reconnaît cependant que la coopération avec le parti Démocrate offre au plan national les meilleures chances de réaliser les objectifs des libéraux. L'A.D.A. continue à s'opposer à un troisième parti national et se considère comme le lieu de rencontre des forces du libéralisme. Ce terrain de rencontre est indispensable, car, dit la résolution du Congrès, dans les mois qui ont suivi les élections les forces libérales ont montré trois faiblesses essentielles : d'abord elles n'ont pas fait une campagne qui prouve au Congrès la nécessité de réaliser dans la législation le mandat populaire; en second lieu les éléments séparés de la coalition libérale ont tendu à poursuivre leurs buts spéciaux au détriment de leur force collective; en troisième lieu la liaison entre l'Administration et les forces libérales qui ont joué un rôle si important pour la maintenir au pouvoir est restée inefficace.

Pour remédier à ces lacunes, le Congrès de Chicago a décidé d'une orientation positive consistant en ces trois points essentiels : faire réaliser en 1949 une partie maxima du programme du *Fair Deal* — élire en 1950 au Congrès une majorité nettement libérale — organiser une coalition de progressistes assez centralisée pour entraîner le pays lors des élections présidentielles de 1952. C'est dire que l'A.D.A. n'est plus seulement un mouve-

ment d'opinion, un mouvement d'intellectuels libéraux, mais qu'elle aspire à un certain « pouvoir » politique.

L'A.D.A. veut également travailler à démontrer la communauté d'intérêts entre les fermiers, les ouvriers et les libéraux indépendants, ce qui nécessite la formulation d'un programme économique réaliste et l'adjonction au Bureau national de l'A.D.A. de représentants des groupes de fermiers. L'A.D.A. se propose aussi de développer dans le Sud des mouvements libéraux. Au Congrès de Chicago le gouverneur noir des îles de la Vierge, William Hastie, rappela aux auditeurs que « dans le Sud, le grand nombre des déshérités et les énormes avantages que le Sud devrait tirer d'un programme national de législation sociale libérale devrait logiquement placer cette section du pays à l'avant-garde de tout mouvement pour un tel programme ».

Si tel est le programme de travail de l'A.D.A. vis-à-vis du pays en vue des élections de 1950 et 1952, elle a une tâche plus immédiate encore vis-à-vis de l'administration : influencer le Congrès et le Sénat pour des mesures précises telles que l'adoption de la Déclaration des Droits civils, examiner sans esprit sectaire les grands problèmes intérieurs et internationaux.

Pour finir, rappelons que dans son programme de 1948 de politique étrangère, l'A.D.A. disait vouloir « continuer à chercher des contacts hors des États-Unis avec des groupes démocratiques de même esprit, leur offrir son aide et échanger avec eux des informations et des idées ».

G. BÉRAULT.

Contribution à l'histoire récente.

Nous saluons avec satisfaction le premier numéro des *Cahiers d'histoire de la guerre*, paru sous la direction de M. Lucien Febvre et du Comité d'histoire de la guerre (édité par l'Imprimerie Nationale). Cette nouvelle revue, par ses

articles originaux, son abondante bibliographie, fournira sans aucun doute un précieux fil conducteur à ceux qui voudraient comprendre des événements dont ils furent les témoins impuissants, et souvent incompréhensifs.

Peut-être est-il trop tôt pour essayer de comprendre sans passion, mais l'histoire même ancienne est-elle sans passion ? Et surtout peut-on attendre ? Nous ne sommes pas de ceux qui croient à l'histoire, nous serions plutôt proches de l'opinion de Valéry, qui y voyait une forme subtile de la propagande. Mais nous vivons sur une série de mythes qu'on prend pour de l'histoire, et le seul remède à l'histoire est l'histoire. N'y a-t-il pas des mythes à détruire dont la pérennité serait malsaine à notre pays encore meurtri et déchiré de sa défaite et de sa victoire ?

Or les documents s'amoncellent. N'est-il pas utile que les Français apprennent de Liddell Hart [1] que la « cinquième colonne » n'a pas joué un rôle sensible dans les événements de 1940 et qu'il n'y a pas eu en France, durant la campagne susdite, de parachutages allemands ?

Est-il inintéressant pour les Français d'avoir appris de la plume candide et honnête de l'intéressé lui-même, par la voie des colonnes du *Figaro*, que la carte Giraud n'était pas politiquement jouable ?

Ne faut-il pas, et dans la défaite de 1940 et dans la victoire de 1944-1945 de la Résistance française métropolitaine, et extra-métropolitaine, essayer de faire la part de la responsabilité et du mérite de quelques individus et de la collectivité française ?

Qu'on le veuille ou non, les élections de 1924 se firent sur l'amnistie et, dès l'année suivante, Caillaux et Malvy devenaient ministrables. Faut-il s'étonner de voir, en 1949, en Allemagne, les communistes demander qu'on juge les anciens nazis sur le présent et non sur le passé, en Belgique la question royale se rapprocher de sa tension maxima; en France de M. Robert Lecourt au général de Gaulle, parler de pardon ? Ne sera-ce pas un des thèmes sur lesquels se feront les élections de 1951 ?

Si un Français, si un chrétien veut se prononcer sur ce thème d'avenir avec clarté et bonne foi, le premier problème à résoudre n'est-il pas de savoir sur quel fond de mérite ou de responsabilité collective se détachent les actes des individus dont le sort est en jeu ?

Il est possible que, dans le chaos de la Libération — chaos

1. *Les généraux allemands parlent.*

dont nous croyons encore qu'il fut une jeunesse de la France — et dont il n'est pas dit que les promesses ne seront pas tenues un peu moins mal qu'on ne le croit aujourd'hui, on ait insisté sur les exploits de quelques résistants, et négligé un peu trop ce qui avait été la condition du succès et de l'efficacité de la Résistance, l'immense complicité de la France entière; car il est bien vrai que, jusqu'au sein de la collaboration la plus active, les Allemands ne trouvèrent pas ce qu'il leur fallait. Mais il est certain aussi qu'en 1940, ceux qui ne voulurent pas désespérer mirent sur le compte d'individus, baptisés cinquième colonne, un immense effondrement moral.

Nous avons attendu deux mois pour parler d'un récent procès, dans l'espoir que les noms seraient oubliés et que seul en persisterait dans le souvenir de nos lecteurs le symbole douloureux. Mais le tribunal militaire qui sanctionna de cinq ans de prison l'acte d'un soldat assassinant devant l'ennemi, en juin 1940, son colonel parce qu'il voulait continuer le combat, ce verdict inouï n'est-il pas un signe des temps? Les militaires qui jugèrent en 1949 se sont souvenus, et l'enquête a démontré la complicité du régiment entier, officiers en tête, et des autorités qui eurent à commencer cette enquête. Ils ont bien jugé, ils ont renoncé à la facilité de blanchir une collectivité en s'acharnant sur un bouc émissaire. Fait exceptionnel, la presse fut presque objective, et n'osa pas passionner le débat. La France prendrait-elle conscience?

HENRI MULLER.

Désagrégation du roman (suite).

Le roman décrivant le groupe social réduit à la famille se fait de plus en plus rare; le roman qui est véritablement de ce temps (celui-ci étant marqué, comme on le sait, par « l'Avènement des masses dans l'Histoire ») est celui qui peint la foule. Qui la peint photographiquement, sans choisir, c'est-à-dire qui la subit. Qui ne se soucie pas de la hiérarchie des actions ou des mobiles, qui entasse les faits bruts, à la queue-leu-leu, comme ils viennent et comme ils s'en vont, qui ne se soucie que de ne rien oublier de l'accumulation. Une forme de

roman dont le fondement esthétique est le refus du choix et qui ouvre l'ère du romanesque quantitatif (s'il est vrai que la fonction primordiale de l'art est précisément de choisir). Voyez l'*Apprentissage Inutile* (Corréa) de David Scheinert, le *Temps des rencontres* (Albin Michel) de M. Zeraffa, *Le Voyage aux Horizons* (Julliard) de P. Fisson, *Maria-Nègre* (Gallimard) de J. Cau : non seulement l'écrivain s'applique à donner *toute* la matière d'une existence, mais il lui ajoute *toute* la matière de dix ou cent existences différentes, effleurées, entrevues et jamais psychologiquement nécessaires. D'ailleurs, la psychologie romanesque apparaît ici comme une catégorie périmée. Le héros, s'il y a *un* héros, n'est jamais qu'un prétexte à cristallisation et à confluence, une sorte d'aimant où viennent se coller toujours arbitrairement d'autres personnages, et ces autres personnages semblent n'être là que pour apporter la voix de la foule, la consistance de la multitude. Le romancier ne sélectionne plus les faits, il les collectionne. C'est là le roman où il ne fait que se passer des choses, par opposition au roman de naguère, où il ne se passait rien. (Et il se passe tellement de choses qu'il finit par ne plus rien se passer : de même le miroir où courent tant d'images est toujours lisse et ne change pas). Car le héros, à force d'être miroir, de refléter, n'est plus modifié par rien, il demeure inchangé : mais comme peut l'être une éponge, et c'est pourquoi il n'est plus un héros, un personnage intéressant en tant que tel. Le voici bientôt réduit au rôle d'appareil d'enregistrement, de micro promené tout au long d'une foule. Et plus il sera médiocre plus il sera excellent, plus inintéressant, en tant que héros, pour le lecteur, plus intéressant, comme prétexte, pour le romancier. A la limite, ce personnage est très exactement un triste personnage, une loque, une épave, un lâche.

Cette lâcheté constante est plus significative qu'il ne semble. Le fait qu'elle soit systématique, qu'elle impli-

que une réalité tout entière donnée par les aventures et les avatars du personnage, qu'elle dissimule un plaidoyer selon lequel toute existence est rendue impossible et absurde par les choses, « par ce qui arrive », et le fait que la plupart de ces romans de l'individu dissout dans l'époque, se confondent avec le journal intime, montrent que c'est la figure de l'homme actuel qui est ici mise à nu. La veulerie du héros romanesque coïncide parfaitement avec le visage d'un fatum nouveau, et c'est bien l'homme contemporain que l'on veut peindre, car ces romans sont généralement l'histoire de l'apprentissage de la vie au moment même où la Vie se vide de sens, sur fond de nazisme, de marxisme, de guerre d'Espagne, avec accompagnement d'homosexualité.

Le roman de la Bourgeoisie agonisante semble renfermer le passé de l'homme moderne; le roman de l'individu vu à travers la foule semble renfermer son présent. Mais l'avenir de l'homme moderne est peut-être dans l'incroyable nombre de romans récents qui mettent en scène, à travers la déchéance de l'individu, toute notre époque en ce qu'elle a de plus fort que l'homme. Ici, l'individu apparaît complètement nu et dénudé et même dépecé, écorché vif par l'abondance d'événements bruts qui ne sont pas de l'ordre humain. Il faut sans doute voir là le terme d'une évolution très claire : par le moyen du roman, l'individu se détache d'abord de la communauté spirituelle; son esprit n'est plus lié à d'autres esprits (c'est le roman de la grande avant-guerre : Proust, Joyce, qu'il faudrait étudier sous l'angle de la solitude spirituelle, de l'aliénation intellectuelle). Ensuite, l'individu se tranche de l'ensemble social, il n'est plus retenu à la famille et, s'il est décrit vivant en pleine foule, c'est pour montrer qu'il s'en trouve plus unique, plus déchiré. Enfin, il perd tout, le lien même qui l'attache à lui-même, tout étant pure dépossession, en lui et

hors de lui. C'est là peut-être qu'il tend à symboliser une condition humaine telle qu'elle se prépare, de par l'évolution du monde.

SOUMILLE.

Peintres canadiens à Paris.

Impression de jeunesse dès que l'on entre dans la galerie Montjoie, sise en l'île Saint-Louis, cette petite ville de province au cœur de la Cité. Ce sont des jeunes qui s'éveillent à la peinture. De-ci de-là on reconnaît l'influence de Bonnard, celle de Léger, de Braque, de Rouault et de bien d'autres, différentes influences se croisent même dans une seule œuvre.

Mais ces peintures ne sont pas, pour autant des copies serviles, car une grande sensibilité se révèle en de nombreux tableaux. Pourtant rien n'évoque ici le Canada. Non seulement les paysages et les sujets sont pris à Paris ou en France, mais on ne retrouve ni les dimensions, ni les lignes, ni les volumes, ni les couleurs de là-bas. Un jeune peintre canadien, qui me parle de ses camarades, m'explique que la nature de chez lui est très belle, mais qu'elle manque de sensibilité. Déjà, le P. Couturier m'avait dit ce que Braque m'a répété, que la nature de certains pays n'est pas propice à la peinture. Pourtant les couleurs sont si belles là-bas !...

Comment pourrais-je oublier les bleus, les rouges, les ors, les mauves, les verts que j'y ai vus. Il paraît que l'automne dernier fut un des plus beaux que l'on ait jamais eus. Comment se ferait-il qu'une nature si riche, qui est l'œuvre de Dieu, ne puisse pas, comme les autres, susciter sa propre peinture? Ne serait-il pas vrai de penser plutôt que la peinture et la vision du paysage naissent du dialogue entre le peintre et ce qu'il regarde? On ne peut plus voir les villes de Normandie et de Bretagne de la même façon avant ou après Corot, le mont Victoire et la Provence avec les mêmes yeux avant et après Cézanne, et les moissons sous le soleil de juillet ont un autre relief après Van Gogh. Mais ce dialogue entre le peintre et la nature s'est établi sous le ciel d'Europe, il est à peine commencé avec l'Amérique. Au Canada je n'ai vu qu'un ou deux peintres qui aient osé regarder le visage de leur pays.

Il n'est pas mauvais que de jeunes peintres canadiens prennent leurs premières leçons en Europe, mais ce que nous attendons d'eux, c'est qu'un jour ils poursuivent, chez eux, l'œuvre commencée chez nous. Pour dominer la nature, non

seulement pour la reproduire, mais même pour s'en nourrir comme fait Braque, afin de créer des œuvres originales, il faut qu'une longue tradition s'établisse au Canada. L'exposition de la galerie Montjoie nous fait espérer qu'elle pourra naître. Signalons en particulier quelques peintres comme Abramson qui ne manque pas de force — Pierre de Ligny, dont les fusains rapportés du Maroc et les natures mortes sont intéressants — les dessins d'Andrews — *L'Oiseau de feu* de Crosthwait — quelques beaux dessins de Parent à côté d'autres aussi intéressants — cinq ou six peintures extrêmement sensibles de Bernard Vanier, et les couleurs éclatantes de Jean Soucy.

A. Maydieu.

Le mois de juin

Après la condamnation de « l'Action catholique » gouvernementale, l'archevêque de Prague est gardé dans son palais, et les attaques du gouvernement contre l'Église catholique vont se multipliant, tandis qu'en Roumanie deux évêques uniates sont torturés et que le gouvernement de l'U.R.S.S. s'assure le contrôle de Saint-Louis des Français à Moscou. Le ministre des Affaires étrangères d'Israël déclare, le 18 juin, que les Lieux Saints seront sous la protection d'un organisme international.

La conférence des Quatre se sépare le 20, rendant possible une conférence ultérieure, mais n'ayant abouti qu'à un *modus vivendi* en Allemagne et aux préliminaires du traité de paix avec l'Autriche, traité qui accorderait à l'U.R.S.S. des avantages économiques considérables, et rendrait à l'Autriche ses frontières de 1938, au détriment de la Yougoslavie.

En Chine, tandis que Yen-Sin-Chan forme le cabinet nationaliste, les communistes occupent Tsing-Tao le 4, regroupent leurs forces dans le centre autour de Han-Kéou, Tchang-Cha et Nan-Tchang, et essaient d'organiser la reprise de la vie à Changaï en rouvrant le port aux navires étrangers et en autorisant les banques à reprendre leurs opérations. Canton commence à être évacué, tandis que les

Anglais organisent leur défense à Hong-Kong et que le Japon, où une grève des cheminots est déclenchée le 10, est autorisé par les Américains à commencer le commerce avec la Chine communiste. *En Indochine*, Bao Daï prend, le 14, la direction provisoire du Viet Nam. *Dans l'Inde*, Chandernagor vote son rattachement à l'Union indienne.

L'U.R.S.S. rejete les propositions anglo-américaines d'une enquête sur la violation du traité de paix par la Hongrie, la Bulgarie et la Roumanie. M. Ivan To Tevossian quitte son ministère et prend, le 13, la présidence du Conseil, et M. Molotov serait chargé des Affaires de Chine. Après la clôture du congrès du Parti communiste à Prague, la présence de M. Malenkov du Politburo, de M. P. Nenni laisse croire à des entretiens entre leaders communistes et communisants du monde entier. *En Hongrie*, le comte Karolyi, ministre à Paris, donne sa démission; le nouveau Parlement se réunit le 8, un nouveau gouvernement Dobi se forme le 10 sans M. Rajk, qui est expulsé, ainsi que M. Szonys, du parti communiste le 15 et qui est arrêté le 18 avec dix-neuf de ses complices. L'accord commercial hungaro-yougoslave est dénoncé. *A Sofia*, M. Traitcho-Kostov est exclu du parti, le 12. *En Albanie*, M. Kotchi-Dodza accusé de titisme, est fusillé. *A Prague*, est signé, le 16, un traité d'amitié avec la Hongrie. *En Pologne*, les imprimeries catholiques sont nationalisées et le bruit court que M. Hilaric Minc serait en disgrâce, ainsi que Mme Anna Pauker, *en Roumanie*. *A Belgrade*, le gouvernement demande, le 9, la liquidation des deux compagnies russo-yougoslaves, rompt le 13 les pourparlers commerciaux avec la Tchécoslovaquie et proteste, après la conférence de Paris, contre le « diktat » que serait le traité avec l'Autriche.

Aux U.S.A., la majorité du Sénat décide, le 1er juin, d'ajourner l'étude du pacte Atlantique, tandis que la commission du Sénat approuve le pacte le 6, jour où M. Marshall insiste sur la nécessité de sa prompte ratification. Quelques jours plus tard, le président Truman, dans un grand discours, souhaite le réarmement de l'Europe et met en garde les Américains contre toute réduction des crédits prévus au plan Marshall. M. Gordon Grey est nommé secrétaire à l'armée. Le 9, le gouvernement américain proteste contre l'accord commercial anglo-argentin. Une forte baisse des cours se fait sentir à Wall-Street à partir du 13 juin. Le nombre des chômeurs s'élève à trois millions deux cent quatre-vingt-neuf mille et pourrait s'élever bientôt à cinq millions. Au

début du mois, la commission judiciaire approuve un projet de loi contre le lynchage. *Au Canada*, le parti libéral remporte une éclatante victoire aux élections fédérales.

En Europe, l'O.E.C.E. se réunit le 3 juin, et le conseil consultatif européen se réunit le 17, à Luxembourg. La conférence financière des Quatre se sépare à Bruxelles le 23, après un échec sur le problème des paiements internationaux, et se réunit à nouveau le 27 à Paris. La politique économique et sociale du gouvernement britannique eût été ainsi mise en question si un compromis ne semblait être intervenue le 30.

En Allemagne, la Constitution de Bonn s'organise, la loi électorale est établie le 1er juin, les élections dans la tri-zone sont fixées au 14 août. Des incidents ont lieu dans la Ruhr, où quatre automitrailleuses et sept cent fantassins belges doivent dégager une usine que l'on veut démonter. *A Berlin*, la grève des cheminots s'achève le 27, après une durée de trente-neuf jours et de nombreux incidents.

En Angleterre, le mouvement de grève, qui avait commencé par les dockers du port d'Avenmouth, se continue le 5 par la grève des cheminots. Les négociations pour y mettre fin sont rompues le 9. Le 12, la grève des dockers de Liverpool prend fin, et le 16, les cheminots tiennent leur conférence nationale et reprennent le travail le dimanche 26. Du 6 au 10, le congrès travailliste de Blackpool nomme pour président M. Sam Watson et exclut MM. Zilliacus et Solley qui fondent, le 20, un mouvement travailliste indépendant. Malgré les difficultés qu'il rencontre auprès de ses propres troupes, le gouvernement travailliste veut rester fidèle au programme sur lequel il a été élu.

En Italie, du pétrole est découvert dans le Piémont le 14. Les Italiens remportent une victoire importante aux élections municipales de Trieste. M. Saragat emporte la majorité du congrès du P.S.L.I. — *En Belgique*, les sociaux-chrétiens remportent le 26 cent quatre sièges sur deux cent douze à la Chambre et cinquante-quatre sur cent six au Sénat. *En Suède*, des diplomates polonais sont arrêtés le 8. *A Ankara*, une nouvelle législation contre la propagande communiste est établie le 10. *En Grèce*, on annonce, le 24, la mort de M. Sophoulis, libéral, président du Conseil. *La Syrie* plébiscite le colonel Zaïn le 26.

A Genève, le 26, une organisation syndicale mondiale, à

laquelle se rallierait Force Ouvrière, tient une conférence préliminaire.

En France, le 3 juin, le ministère de l'Intérieur dénonce le complot de la Pentecôte et fait arrêter le colonel Delore, que l'on retrouva pendu dans sa cellule le 16. Le 18, l'inauguration de l'avenue Leclerc donne lieu à diverses manifestations. Le 22, la Chambre, à égalité de voix, rejette la demande de lever l'immunité parlementaire demandée pour M. Thorez. Le 12, la Légion d'honneur a été donnée à Oradour.

Du 4 au 8 sont tenus les congrès de la C.F.T.C. Le 15 et le 16, grève d'avertissement des fonctionnaires. M. Boissarie, qui avait quitté la magistrature, est remplacé le 19 par M. Besson. Le 20, on décide la fermeture des usines S.N.C.A.C. M. Léon Blum se prononce pour le scrutin d'arrondissement le 21.

LIVRES

Sociologie. Économie

Économie appliquée. Archives de l'Institut de Science économique appliquée. N° 2-3, avril-septembre 1948.

L'I.S.E.A. poursuit sans relâche la grande œuvre théorique à laquelle il s'est consacré depuis sa fondation. Voici le deuxième cahier de ses archives, qui elles-mêmes font suite à des publications substantielles bien connues de tous les spécialistes, consacrées aux plans monétaires internationaux, au salaire, à la sécurité sociale et au revenu national.

Ce nouveau cahier s'emploie à situer la personne et la pensée de cet homme prestigieux que fut John Maynard Keynes. Tant d'études ont déjà paru sur ce sujet qu'on pourrait avoir quelque lassitude en abordant la présente. Mais il n'en est rien : provenant d'une telle tribune, les articles proposés ont tous valeur de « combinaisons nouvelles ». L'I.S.E.A. est la seule enceinte française où l'on puisse assurer le contact entre les chercheurs français et les grands maîtres de la

pensée économique des pays extérieurs. Précisément, une publication comme celle-ci est un précieux témoignage de ces échanges où nous avons à donner et à recevoir.

Sur neuf études, les cinq premières sont écrites par des auteurs de langue anglaise : Harrod, Mrs Robinson, Hayek, Haberler, Lutz. L'équipe de l'I.S.E.A. s'est réservée les quatre autres : Gruson, Chamley et Rottier analysent la préférence pour la liquidité, la théorie « générale » et la fonction de consommation.

Enfin, le morceau de résistance est fourni par François Perroux. A vrai dire, son esquisse d'une théorie de l'économie dominante, reproduction de leçons données en anglais à Oxford en 1947, ne fait guère allusion à Keynes. Analyse très profonde de cet effet de domination que la théorie du monopole bilatéral nous avait déjà appris à considérer dans le domaine national (à propos des grèves notamment), et qui se trouve cette fois pensé à l'échelle du monde. C'est très exactement le problème de l'économie totale contemporaine. Comme toujours, Perroux sait faire réfléchir tous ceux qui le désirent sur la question de l'heure. Sachons-lui gré d'orienter ainsi les inquiétudes nécessaires à chaque nouveau carrefour où le flux imprévisible de l'histoire nous oblige à prendre position.

HENRI GUITTON.

R. GOETZ-GIREY : *La Pensée syndicale française. Militants et théoriciens.* Paris, Armand Colin, 1948.

Le but que M. Goetz s'est proposé en écrivant ce livre est à la fois ambitieux et difficile à atteindre : dégager les doctrines du syndicalisme français en se référant, non seulement aux écrits des penseurs syndicalistes, mais en outre aux décisions et discussions des Congrès, et aux techniques adoptées et préconisées. Disons tout de suite que l'auteur s'est parfaitement acquitté de cette tâche et que son livre, écrit dans une langue claire et vivante, présentée en une vue synthétique, est une réussite complète.

Deux grandes options s'offraient et s'offrent toujours au syndicalisme :

— l'option entre l'autonomie à l'égard des partis et des pouvoirs publics, d'une part, et l'alliance avec ceux-ci, voire la dépendance vis-à-vis d'eux, d'autre part;

— l'option entre le but et la tactique révolutionnaires, d'une part, le but et la tactique réformistes, d'autre part.

Ces deux options sont bien loin de se recouvrir et se

prêtent à plusieurs combinaisons qui, comme le montre l'auteur, donnent naissance à autant de courants différents au sein du mouvement syndical. M. Goetz distingue très justement le syndicalisme autonome et révolutionnaire, qui est le premier en date, et le syndicalisme intégré et constructeur. Syndicalisme autonome et révolutionnaire qui n'est pas un, mais qui recouvre au moins trois tendances.

M. Goetz est conduit ainsi à montrer que, contrairement à l'opinion courante et injuste selon laquelle les libéraux n'ont vu dans le syndicat qu'un facteur de désordre et de perturbation, certains d'entre eux — Molinari notamment — en ont fait un élément du fonctionnement normal du régime capitaliste.

On est frappé, en parcourant cet ouvrage, de l'affaiblissement, — disons même de l'affadissement — progressif de la pensée syndicale française.

Son « réalisme » l'a perdu. Et les événements récents montrent, avec une clarté aveuglante, que le « réalisme professionnel » a cédé le pas à un « réalisme politique » qui ne peut s'accompagner d'aucune pensée neuve ni originale.

André Marchal.

Émile Giraud, ex-conseiller juridique de la S.D.N., professeur des Facultés de droit : *La Nullité de la politique internationale des grandes démocraties*. 273 pp. Recueil Sirey.

Le titre est polémique, l'ouvrage est sévère, mais c'est la sévérité d'un exposé d'historien et de juriste.

La guerre de 1939 a été « la guerre qui aurait pu être évitée », a dit un jour Churchill à Roosevelt. C'est aussi l'avis de M. Giraud, encore que ce soit admettre que la bêtise des foules et la lâcheté des hommes d'État sont des maux plus faciles à guérir que ne l'étaient les causes économiques ou politiques (?) de la guerre de 1914, par exemple. Des raisons de l'échec de l'organisation internationale, modeste et prudente, que fut la S.D.N., il faut retenir surtout le juridisme qui fit surestimer les discussions de procédure par rapport aux problèmes de fond, et le prodigieux illusionisme qui fit que l'opinion et les gouvernements, même favorables à la S.D.N., agirent comme si celle-ci pouvait avoir d'autre source de force que celle qu'ils pouvaient lui

prêter. Même douée d'une force de police, une société internationale n'est pas une instance magique.

Un accident historique : le pacifisme de la révolution bolchevique, l'aide des alliés aux contre-révolutionnaires russes, telles sont les sources de la méfiance réciproque des Occidentaux et de l'U.R.S.S. La S.D.N. et les démocraties occidentales n'auront pour elles ni la puissance soviétique ni l'appui de leurs masses populaires qui fixent leurs yeux sur l'Est. L'essai de flirt de quelques années sur un tel fond de mauvaise foi, ne pouvait aboutir qu'au pacte du 23 août 1939 comme la lutte des communistes allemands contre Weimar devait amener Hitler au pouvoir, et la crainte de la révolution communiste affaiblir de l'intérieur les réactions nationalistes de la droite classique de l'Europe vis-à-vis d'Hitler.

L'incapacité des démocraties, qui ne comprirent jamais le danger des États totalitaires, qui se laissèrent manœuvrer par eux, s'explique par des états d'esprit dont la convergence dans l'erreur est le seul point commun, car ils furent suffisamment variés pour que l'éventail de leurs nuances puisse attirer les esprits les plus différents de la droite à la gauche. L'isolationnisme était de droite en tant que forme atténuée du nationalisme. Le pacifisme fut la tentation de « gauche » qui s'associa subtilement et efficacement à l'isolationnisme. Les responsabilités du pacifisme furent lourdes.

En fait le pacifisme veut « la paix au rabais ». Les textes, les pactes, les déclarations solennelles, tout cela est fait pour fournir un alibi d'honnête apparence à la volonté défaillante des gouvernants et des opinions publiques et tout cela fut usé jusqu'à la corde.

Le livre de M. Giraud, paru en 1948, est daté du 5 mars 1945. Nous ne citerons donc pas ses conclusions. C'est mieux ainsi. La conclusion, c'est à chaque citoyen de savoir la tirer, en se gardant des rapprochements trop simplistes, en se gardant surtout de confondre les leçons de l'histoire avec le reflet de ses préjugés dans le miroir du passé.

H. Muller.

Cahiers des Annales (économies, sociétés, civilisations).

Cahiers de la Fondation Nationale des Sciences Politiques. Librairie Armand Colin.

Deux séries de publications, d'un format analogue mais

l'objet un peu différent, qui ont été inaugurées par des études fort intéressantes.

Le premier cahier des *Annales* nous apporte un travail original de M. Pierre Sardella, *Nouvelles et spéculations à Venise au début du XVIe siècle* (88 pages). L'auteur a minutieusement étudié les répercussions sur les prix à Venise des nouvelles, politiques ou commerciales, venues de toutes les régions du monde auxquelles s'intéressait le commerce vénitien. Il signale au passage que l'on pourrait avoir exagéré la décadence du commerce en Méditerranée après les grandes découvertes portugaises (pp. 13-14) : excellent exemple de la portée que peut prendre une étude de détail pour modifier les perspectives admises en histoire générale. M. Sardella explique aussi avec précision le fait, évident mais souvent publié, que la transmission des nouvelles coûtait cher : d'où le monopole des informations aux mains de quelques puissants personnages de Venise.

Plus contemporains par leur orientation, les *Cahiers des Sciences Politiques* sont représentés par des *Études de Sociologie électorale* (cahier n° 1, 92 pages) et par une monographie de J. Garavel, *Les paysans de Morette; un siècle de vie rurale dans une commune du Dauphiné* (cahier n° 2, 124 pages). Monographie précise, appuyée sur des données démographiques et économiques établies avec soin, et qui révèle le cas d'une commune où l'émigration est allée vers d'autres agglomérations rurales et non vers la ville. Quant aux études de sociologie électorale, le travail de M. Mac Callum sur les élections britanniques de 1945 y voisine avec des articles signés de Ch. Morazé, Gabriel Le Bras et Pierre George, tous largement qualifiés pour cet ordre de recherches, de même que François Goguel qui présente l'ensemble du cahier.

F. H.

ALFRED SAUVY : *Le gouvernement et l'opinion*. Payot, 1949; 188 pages.

On ne saurait laisser passer inaperçu le livre que vient de publier M. Alfred Sauvy sous le titre *Le gouvernement et l'opinion* (Payot, 1949, 188 pages). Ce court volume est en effet d'abord un acte de courage, ramant contre le courant dans les problèmes les plus brûlants. Mais surtout le problème qu'il pose est le problème central de toute démocratie, il sera résolu par elles, ou elles périront, et *très vite*.

Qu'est-ce qu'une démocratie, c'est un régime dirigé par l'opinion. Or, l'opinion publique et le gouvernement de nos démocraties se trouvent devant des problèmes de plus en plus complexes, de plus en plus techniques, et sont l'une et l'autre totalement ignorants *des faits* économiques et sociaux, sur lesquels ils ont à prendre position. Dans bien des cas ils n'ont même pas la possibilité de les connaître, ne disposant pas des organes sensoriels nécessaires pour les appréhender. Les connaissent-ils, qu'ils les interprètent systématiquement (même en toute bonne foi) d'une façon erronée. Des phénomènes relativement mal connus, mais déjà étudiés de psychologie individuelle et collective montrent en effet que les erreurs d'interprétation ne se distribuent pas au hasard, ce qui en permettrait parfois la compensation, mais systématiquement. Ces *erreurs systématisées* se rationalisent en *mythes* qui aggravent le gauchissement de l'optique nationale (les exemples cités par M. Sauvy sont devenus d'une brûlante actualité : puisqu'il cite justement le problème de l'essence et la coordination du rail et de la route, et celui de l'alcoolisme). Voici pour l'opinion. Mais le *pouvoir* ? M. Sauvy montre combien l'homme d'État vit coupé du réel, comment les administrations privées et publiques ont organisé le blackout sur leurs travaux et ne cherchent même plus à essayer d'informer cette opinion.

Cette analyse, riche de faits concrets et dont nous ne pouvons donner ici qu'une vue trop abstraite, s'éclaire encore de quelques exemples bien choisis dans les vingt-cinq dernières années de la politique française et de la politique internationale.

Nous détacherons deux alinéas de la conclusion :

« On parle trop de démocratie. Si on en parle tant, c'est parce qu'il n'y a pas encore de démocratie; deux tentatives de gouvernements par le nombre (bourgeois ou populaire) n'ont pu être que partiellement réalisées. Dans les deux cas, les affaires publiques sont dirigées par une minorité ayant parfois un souci réel des intérêts du nombre, mais gérant ces intérêts et les définissant parfois. »

« La démocratie totale, la démocratie tout court, exige une large, très large diffusion des connaissances; le souverain doit être éclairé. Il ne s'agit pas uniquement d'instruction, de formation intellectuelle, mais aussi de connaissance des affaires publiques. »

HENRI MULLER.

Deux films d'inspiration religieuse : Fabiola et le Sorcier du ciel

On ne peut exiger que le cinéma produise autant de chefs-'œuvre que de films. Aucun art n'a jamais pu y prétendre. ussi sommes-nous bien résignés à admettre à côté des films ıdables (ceux que distinguent quelque originalité ou une ertaine perfection), les films de consommation courante eux que ne condamnent aucune bévue ou aucune grossière aladresse).

Mais la question qui semble ainsi résolue se pose à nouveau our les catholiques dans le domaine du film religieux; uand le cinéma raconte la vie d'un saint, on voudrait que perfection du film s'égalât à la perfection du modèle. Pré-ention bien téméraire et que ne justifient guère les précé-ents offerts par la littérature ou les beaux-arts : pour une vie de saint » bouleversante, pour un tableau admirable, ombien de livres, combien d' « œuvres d'art » seulement onnêtes ? Mis à part les stupidités ou les insanités (il s'en ouve aussi hors du domaine cinématographique), on n'a mais songé à condamner toutes les œuvres d'inspiration eligieuse qui n'étaient pas géniales. Ce serait d'ailleurs con-amner à l'avance toute littérature, toute peinture et tout néma d'inspiration religieuse, car le génie ne se découvre as sur commande et il faut beaucoup écrire, beaucoup eindre et beaucoup produire dans un domaine déterminé our qu'à travers les essais et les erreurs, les réussites et les hecs puissent se faire jour finalement quelques œuvres éfinitives.

Dans des genres très différents, *Fabiola* et le *Sorcier du el* sont de bons exemples de ces films qui n'atteignent ns doute pas à la perfection, mais qui jalonnent la route 'un cinéma d'inspiration religieuse. Jugés du point de vue 'un public indifférent, le premier est un bon film d'aven-ıres, le second le drame d'un être singulier. Pour combien e récits d'aventures et combien de drames ne se montre-on pas indulgent (parce que le cinéma est un divertisse-ıent), même si leur sujet ne fait appel qu'à la violence ou

aux sentiments douteux ? Ici les auteurs ont eu le mérite de prendre pour sujet des thèmes aussi difficiles que la vie d'un saint ou un épisode des débuts du christianisme. Il serait injuste de leur reprocher de n'avoir pas réussi des œuvres psychologiques ou mystiques : tel n'était pas leur but. Ils ont, chacun dans son genre, raconté une histoire, et leur récit vaut mieux que celui de la plupart des films courants. Allons-nous le leur reprocher parce que cette histoire est chrétienne ?

*
* *

Le réalisateur de *Fabiola*, Blasetti, est italien. On a tendance aujourd'hui à accoler au nom de tous les réalisateurs italiens l'étiquette de « réaliste », parce que le cinéma italien, depuis la Libération, et plus particulièrement Rossellini, avec *Rome ville ouverte* et *Paisa*, ont révélé les possibilités d'un nouveau style de chronique contemporaine. Blasetti n'est pas un réaliste. Si des œuvres aussi intéressantes qu'*Un jour dans la vie* ou *Quatre pas dans les nuages* sacrifient quelque peu à la mode régnante, *Fabiola* rejoint plutôt la tradition plus ancienne du film italien à grandiose mise en scène. On ne doit pas oublier que Blasetti est aussi l'auteur de l'énorme et baroque *Couronne de Fer*. *Fabiola* a coûté des centaines de millions : on a construit pour le film tout le décor de la Rome des empereurs et celui des grandioses jeux du cirque, on a réuni une vaste distribution et des foules de figurants, rien n'a été épargné pour faire du film une « superproduction » comme seuls les Américains peuvent ordinairement se permettre d'en produire.

La plupart des acteurs sont ceux du cinéma français : Michèle Morgan, fille d'un riche chevalier romain (Michel Simon), aime un jeune Gaulois devenu gladiateur (Henri Vidal). Ce Gaulois est chrétien ; à la suite des intrigues d'un patricien (Louis Salou), le chevalier (Michel Simon) est assassiné parce qu'il est suspect d'indulgence à l'égard des chrétiens. Michèle Morgan, introduite dans les cercles chrétiens par son amour pour le beau gladiateur, se convertira et finira martyre.

La reconstitution historique présente toujours un danger : celui de ressembler à une mascarade et de ne pas être convaincante. Ce danger est d'autant plus grand que l'époque est plus loin de la nôtre. Le cadre romain est peut-être celui qui donne le plus difficilement l'illusion de la réalité, à cause des souvenirs de la peinture et du théâtre classiques qui ont fait du costume romain une convention dépourvue

de toute réalité. De ce point de vue *Fabiola* est une réussite : sans donner jamais l'impression d'une reconstitution historique pénible, le film fait pénétrer le spectateur dans la vie quotidienne de Rome et les acteurs sont à l'aise dans leur toge et leur tunique. Louis Salou, particulièrement, semble n'avoir jamais porté d'autre costume.

L'intrigue du film est compliquée à plaisir. Par certains aspects, *Fabiola* est un roman policier au temps des empereurs, et cette complication, jointe à toutes les intentions que Blasetti attache aux gestes et aux personnages, rend l'ensemble un peu touffu. Le récit n'est jamais linéaire, les mouvements dramatiques sont sans cesse interrompus par des reprises, des parallèles parfois « unanimistes » avec des actions secondaires. Si la clarté y perd, il en résulte une impression de grouillement et de vie qui rend souvent présente la vie de Rome telle qu'on peut l'imaginer. On a fait reproche aux auteurs d'avoir donné trop de place dans un film « religieux » à l'amour tout profane des deux protagonistes et de nous présenter quelques images d'une orgie romaine (très discrète si on la compare à ce que nous pouvons savoir de la réalité historique). Cette critique relève, nous semble-t-il, du préjugé que nous dénoncions plus haut : Blasetti a voulu raconter une histoire et faire vivre une époque; la signification et l'inspiration de cette histoire sont authentiquement chrétiennes, fallait-il pour autant la réduire à un récit édifiant ? Dans la mesure où il a voulu montrer la montée du christianisme dans la vie d'une époque, Blasetti a réussi *Fabiola*.

*
* *

Les intentions des auteurs du film le *Sorcier du ciel* sont moins faciles à deviner. Pourquoi choisir, pour en faire un film, la vie du curé d'Ars ? D'un point de vue tout extérieur c'est le personnage le plus déroutant; comme le disait l'un des interprètes du film : « Allez donc faire un film avec l'histoire d'un homme qui a passé toute sa vie dans un confessionnal ! » Et précisément c'est de l'intérieur que l'on peut seulement essayer de comprendre la vie de ce saint et son expérience mystique. Le film qu'on pouvait attendre sur ce sujet aurait été beaucoup plus proche des *Anges du péché* de Bressan que de *Monsieur Vincent*. La vie de saint Vincent de Paul n'est pas en effet celle d'un mystique, mais d'un homme d'action, et son action dans le domaine de la charité était directement intelligible aux plus indifférents de

nos contemporains. Le *Sorcier du ciel* raconte la vie du curé d'Ars vue de l'extérieur, c'est le récit des actes de J.-M.-B. Vianney, tels qu'auraient pu les voir ou les deviner les habitants de son village. Parmi ces actes se trouvent sans doute la prière et la tentation, des miracles et des prêches, mais on n'a jamais l'impression de comprendre, de partager l'inspiration profonde du personnage.

Parmi les faits et gestes du curé d'Ars, les plus déroutants pour l'esprit contemporain sont sans doute ceux qui touchent à la tentation démoniaque, à la présence constante de celui que le saint curé appelait le *grappin*. Ce sont aussi les plus difficiles à rendre convaincants à l'écran. Il semble bien, pourtant, que ce « fantastique démoniaque » ait été la principale raison du choix des auteurs. Le fantastique à l'écran est un effet facile. Quant il est de pure fantaisie, il parvient sans peine à emporter l'adhésion des spectateurs; c'est qu'on l'admet dans le cadre des conventions de l'auteur. Inséré dans la trame d'une vie historique, les truquages employés dans les films de fantômes ne peuvent manquer d'être gênants. Le *Sorcier du ciel* reste assez discret sur ce point, mais n'évite pas tout à fait le danger.

Ces réserves faites, on doit reconnaître que le film est bien raconté. Georges Rollin, dans le rôle du curé d'Ars, met toute sa foi et tout son talent. C'est une de ses meilleures créations et, quand le dialogue ne le trahit pas, il parvient à faire croire à son personnage.

Devant un public catholique qui connaît déjà le curé d'Ars, le *Sorcier du ciel* se déroule comme le rappel d'une histoire à laquelle chacun peut ajouter les prolongements et les arrière-plans que le film ne fait qu'évoquer. Devant l'immense public du cinéma, qui comprend tant de spectateurs coupés de la vie chrétienne, on peut se demander si le message du curé d'Ars aux hommes de son époque sera bien compris, si le saint n'apparaîtra pas un peu comme un simple thaumaturge visionnaire. Mais qui pourrait prévoir le cheminement dans les âmes d'un récit qui touche à la sainteté et d'un film honnête et respectueux qui s'est attaqué à un aussi grand sujet ?

JACQUES BUTHIERS.

Imp. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). *Le Gérant :* G. CHIFFLOT
D. L., 3e trimestre 1949. — Imprimeur, n° 405.
N.M.P.P.

La leçon de Prague

La calme résistance de Mgr Béran à Prague n'est pas seulement un enseignement pour le président Gottwald, mais pour chaque chrétien dans le monde entier.

Que demande-t-on trop souvent à la foi, aujourd'hui? D'être sauvé d'un péril humain. La planète apparaît à beaucoup comme un radeau qui n'en a plus pour longtemps à résister aux vagues. Et certains de se tourner vers l'Église, pour en attendre non point sans doute une aide miraculeuse, mais au moins un conseil sur la direction à donner au frêle esquif.

Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Mais pas davantage de s'en réjouir. Loin de voir en cet appel un argument apologétique, il faudrait plutôt craindre qu'il fît oublier l'essentiel de la foi. Qu'elle soit requise pour l'équilibre de notre vie terrestre, cela n'est pas discutable. Mais les bienfaits temporels qu'elle apporte ne sont qu'un don de surcroît. L'essentiel, pour elle, est d'être affirmée et d'être vécue. Mgr Béran nous le rappelle, lui qui accueillit le président Gottwald en sa cathédrale, mais qui demeure inflexible lorsque celui-ci songe à porter atteinte à la foi au Christ et à l'unité de l'Église sur le territoire de son pays.

C'est cette résistance de Prague qui éclaire la solennelle condamnation portée par le Saint-Office et par le pape Pie XII contre le communisme.

Certains veulent y voir un atout pour leur politique. Ils se trompent; le Vatican les a déjà désavoués. D'autres, avec plus d'exactitude, y voient à nouveau établie la totale incompatibilité entre le catholicisme et le matérialisme athée. Il semble cependant que la condamnation de Rome ait une portée plus grande encore. Elle rappelle que rien ne peut l'emporter sur le devoir de maintenir l'affirmation de Dieu, la foi au Christ mort et ressuscité, l'unité inattaquable de l'Église.

Par sa condamnation, en effet, Rome n'entend pas nier pour les faits sociaux la pénétration d'analyse de la méthode marxiste, ni la nécessité de lutter pour une meilleure organisation du travail, ni même que cette lutte connaisse quelque bénéfice de la tactique et de la stratégie communistes. Mais puisque, à ces avantages relatifs, un pouvoir dictatorial lie aujourd'hui, en doctrine et en fait, une déclaration de guerre au bien le plus sacré de l'homme, ce lien qui le rattache immédiatement à Dieu dans la foi, l'Église rappelle au chrétien qu'un choix s'impose et qu'il ne peut plus accepter les équivoques de la dialectique stalinienne.

Pour l'affirmer, l'Église accepte l'éventualité plus que certaine d'un redoublement de persécutions en Europe centrale et orientale. Le nom de Mgr Béran, qui lutta à Prague et à Dachau avec les communistes tchèques contre le nazisme, qui rendit à César, en la personne du président Gottwald, ce qui lui revenait, dit avec force qu'il ne s'agit, en cette lutte, que du droit de Dieu.

A la question du Christ : « Lorsque le Fils de l'Homme reviendra, croyez-vous qu'il trouvera la foi sur la terre ? », Mgr Béran veut donner réponse. Il entend que des chrétiens sur sa terre de Bohême continuent d'appartenir à l'Église universelle pour clamer leur foi au Christ attendu.

LE SENS DE DIEU DANS LE MONDE

L'Adoration

Happé dans le grand tourbillon de la vie, le regard fixé sur ce monde en tempête, le chrétien se lance — il y est bien obligé — vers les tâches multiples et immédiates. Aiguillonnés par le souci apostolique, mêlant leur effort à celui de tous les hommes, travaillant avec eux à la construction du nouvel univers — qu'une ère récente laisse entrevoir grandiose et tragique —, prêtres et laïcs sont tendus vers l'action.

Mais l'action, pour un chrétien[1] n'est pas uniquement et principalement la vigueur de ses muscles, l'énergie de sa volonté, l'ampleur de ses vues et la perspicacité de son intelligence; elle est une collaboration avec Dieu. « Nous sommes ouvriers avec Dieu[2]. » Dieu n'a pas

1. Attaché mourant au mât du navire qui va bientôt être submergé, le Père Jésuite du *Soulier de Satin* adresse à Dieu cette prière : « Mon Dieu, je vous prie pour mon frère Rodrigue... Son affaire à ce qu'il imagine n'étant pas d'attendre, mais de conquérir et de posséder; ... comme s'il n'y avait rien qui ne vous appartînt, et comme s'il pouvait être ailleurs que là où vous êtes » (P. Claudel, *Le Soulier de Satin*, N.R.F., I, p. 20). Cette prière, beaucoup de chrétiens pourraient la reprendre pour leurs frères.

2. I Cor., III, 9.

autrefois créé le monde pour ensuite se retirer dans un repos inactif, se contentant de surveiller son œuvre de loin comme une divinité perpétuellement assise sur un trône. Il est « un Dieu vivant, toujours nouveau, toujours à l'état d'explosion et de source, à nulle nécessité assujetti de la part de cette création qu'il a tirée du néant, un Dieu éternellement inventeur de ce ciel où il réside et dont les démarches nous sont à jamais imprévues », un Dieu qui « nous associe à son pouvoir créateur[3] ». Cette association à la création risque chez nous d'être faussée ou incomplète par l'oubli du Travailleur principal, la perte du sens de Dieu[4].

***

« Les cieux racontent la gloire de Dieu; le jour crie au jour la louange... ce n'est pas un langage dont la voix ne soit pas entendue. Leur son parcourt toute la terre[5]. » Ce son est-il moins perçu depuis que le bruit des machines frappe nos oreilles? La gloire de Dieu est-elle moins visible depuis que l'homme a planté sa marque sur tous les points du globe et lui impose sa maîtrise? A nos yeux éblouis, les modifications splendides dont l'homme a été l'instrument empêchent de saisir le jaillissement divin qui en est la source. L'homme cache Dieu. L'Occident a déjà assisté, il y a une cinquantaine d'années, à cette gigantesque diffusion de la

3. Claudel, *Positions et Propositions*, N.R.F., I, Introduction à un poème sur Dante; cité dans P. Claudel, *Pages de Prose*, recueillies et présentées par A. Blanchet, N.R.F. 18e éd., p. 149.

4. Cardinal Suhard, *Le Sens de Dieu*. Lettre pastorale Carême 1948, éd. Lahure, Paris.

5. Ps. XIX, 1-4.

science, masquant le visage de la religion. La science ne supplantait pas seulement la religion dans l'ordre de la connaissance par sa précision et ses résultats visibles; elle la remplaçait comme règle de morale, le développement de la science devant chasser par contre-coup les vols, les injustices, les guerres. Si l'enfant de la Commune a commis le crime d'incendier la bibliothèque, c'est qu'il ne sait pas lire[6]. De la science prenant la place de la morale et de la religion, on en est revenu. Mais l'homme reste le pôle autour duquel tournent les mondes. Dieu dans un monde si bouleversé et transformé par l'homme a fini par faire figure d'intrus. Notre monde a évacué l'idée et la présence de Dieu.

Notre siècle de technique détourne nos contemporains de chercher aucun pourquoi au déploiement de leur puissance. Ils ont l'habitude de vivre au milieu de machines qui matérialisent leur maîtrise des choses. Même quand elles ne font que canaliser, utiliser des forces, telle l'électricité, dont l'homme ignore la nature, ces machines forment un dispositif organisé par lui; elles ne gardent aucun secret[7]. L'industrie humaine qui a conçu

6. Victor Hugo, *Œuvres complètes,* coll. Nelson, Paris. *L'Année terrible. A qui la faute?* p. 244.

7. Cet état d'âme est exactement rendu par la remarque du P. Bergounioux à sa visite au Palais de la Découverte, lors de l'Exposition de 1937 : « Après des heures d'une course haletante, on sortait halluciné de cette visite. Et l'étonnement était porté à son comble quand on rencontrait à la porte, l'air infiniment satisfait, des gens qui, apparemment, n'avaient qu'une culture élémentaire. Eux, ils n'avaient pas l'air accablé, ils étaient rayonnants. Fils de ce siècle de lumière, rien ne les avait surpris; ils étaient passés sans heurt de l'électron à la nébuleuse, du calcul fastidieux de « Pi » aux subtilités de la théorie atomique, des gigantesques machines électrostatiques aux cultures de tissus; on leur avait tout expliqué; ils avaient tout compris... Notre temps, inventeur de merveilles,

et fabriqué les machines n'a pas d'arrière-plan. Tout est donné, pour ainsi dire, dans le résultat. Les hommes de notre époque qui voient couramment les prouesses de la science ne s'en étonnent plus. Ils n'ont pas l'enthousiasme de leurs aînés devant les découvertes. Ils ne sont plus tentés de faire de la science un ersatz de Dieu. Ils manipulent les appareils les plus délicats ou les plus formidables avec autant d'assurance et de tranquillité qu'ils marchent dans la rue. Ils sont habitués. Ils ont perdu la faculté de l'émerveillement.

***

Or, l'émerveillement est, sur le plan naturel, la pierre d'attente de l'adoration. Le premier acte de l'homme cultivé[8] est de s'étonner. Sans quoi jamais ne se déchirera le réseau qui le retient dans son univers journalier, clos sur lui-même. Pour le chrétien qui veut retrouver Dieu et l'adorer, le premier travail est de briser le réseau tissé par la civilisation qui l'enserre.

Si l'absence de Dieu est une des caractéristiques de notre époque, il ne faut pas être surpris que l'adoration tienne peu de place parmi nous.

***

L'adoration est pourtant l'attitude fondamentale de l'homme qui croit en Dieu. C'est à retrouver le sens de

a tué chez l'homme le sens de l'émerveillement » (Bergounioux, *Harmonies du monde moderne, Résurrection*, chez Didier, « Recherche de l'unité », pp. 2 et 3).

8. J. Guitton, *Nouvel art de penser*, Imprimerie des Croix provençales, Aix, 1941. « De l'admiration », pp. 11 et suiv.

l'adoration dans les circonstances présentes que ces lignes voudraient servir.

Que l'adoration ne soit pas en ce moment une des valeurs chrétiennes sur lesquelles se porte l'attention des fidèles, il est facile de le constater. L'estime qui entourait autrefois les formes contemplatives de la vie religieuse a fait place à l'indifférence, et même à une mésestime pour un genre d'existence dont on ne comprend ni le sens ni la portée. L'utilité d'une congrégation se mesure au travail qu'elle fournit dans l'éducation, le soin des malades, l'œuvre civilisatrice dans les missions[9].

Chez le prêtre, on cherchera le ministre de ses frères plus que l'homme consacré à Dieu. Servir les membres du Christ est bien dans la ligne du service de Dieu. Accueillir, confesser, conseiller, aider au temporel comme au spirituel est éminemment œuvre religieuse. Mais peut-être un homme consacré à Dieu est-il chargé avant tout de rappeler par le monde la présence et l'action de l'Unique Nécessaire. Le souci de l'adaptation[10], le désir de n'être pas incompris ne risquent-ils pas de reléguer au second plan le rôle de témoin du Christ? L'essentiel n'est pas d'harmoniser le message divin aux capacités de l'homme, mais de l'affirmer.

« Dieu seul » est un cri dont retentissent encore les siècles passés. Le mystique y jetait son enthousiasme, en prenant conscience de la transcendance divine. Au-

9. On ne prétend nullement que cet aspect social de l'état religieux ne soit pas à considérer dans la valeur adoratrice d'une congrégation.

10. Par adaptation on n'entend ici que l'effort fraternel et apostolique pour amener les autres à comprendre le message divin et non l'accommodation du message aux goûts de ceux à qui on le présente.

jourd'hui ces mots sembleraient presque blasphématoires. Nous ne séparons pas Dieu de sa création. A son horizon religieux, le chrétien voit les hommes plus ordinairement que Dieu. Une spiritualité qui, pour mieux atteindre Dieu, éliminerait le reste, deviendrait vite suspecte. Jusqu'à ces dernières années, l'*Imitation de Jésus-Christ* a été le livre de la prière chrétienne. Autant que l'Évangile et davantage à certaines époques il a été lu et prié. Que ce temps nous semble lointain. Ni le monde ni le prochain n'entraient alors pour une grande part dans la spiritualité : « Que peux-tu voir ailleurs que tu ne voies où tu es ? Voici le ciel, la terre et tous les éléments : c'est d'eux que tout a été fait[11]. » L'inquiétude de savoir était tôt réprimée. Quant au prochain, il était facilement un obstacle à l'union avec Dieu. Les jeunes gens, les étrangers, les grands, toutes les femmes sont à éviter[12]. Et il est préférable de ne pas nous approcher des hommes si nous désirons garder leur estime[13].

Nous reprenons aujourd'hui la parole de saint Jean : « Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il prétendre aimer Dieu qu'il ne voit pas ?[14] » Notre amour est centré sur le prochain. Il n'en reste pas moins que pour aimer, au sens chrétien, il faut aimer comme le Christ nous aime. Certes on n'oublie pas le service de Dieu en rendant service au prochain, mais ce service lui-même court le danger de se situer sur un plan assez peu religieux, et de ne guère s'élever au-dessus de la sympathie naturelle. La charité chrétienne, expression en nous de la vie de la Trinité, est

11. *Imit.*, I, 20.
12. *Imit.*, I, 8.
13. *Imit.*, I, 10.
14. I Jean, IV, 20.

autre chose qu'une camaraderie bienveillante : « Qu'ils soient Un comme nous sommes Un, Moi en Eux, et Vous en Moi[15]. » Dans l'amour du prochain, nous pouvons oublier la présence de Dieu, et l'attitude que commande cette présence, l'adoration.

Même quand ils pensent à cette présence de Dieu, l'imagerie conventionnelle détourne de l'adoration nombre de contemporains. Elle évoque trop la cour du grand roi avec ses hommages et ses prosternements. Bossuet représentait Dieu comme un Louis XIV transcendant, au milieu de la Cour céleste. Le faste des cours royales n'évoque plus que des souvenirs lointains. La majesté a disparu de notre vocabulaire; si cependant nous l'employons ce ne sera que pour en rire. Quant aux hommages, on n'en offre guère plus qu'à la fin des lettres, lorsqu'on est embarrassé pour les terminer. Que signifie pour les hommes de notre époque le formulaire de l'adoration ? Le roi, l'être au service duquel on s'honore d'appartenir, la puissance exigeant l'apport de toutes nos forces, ce sera une nation, une cause : la défense d'un patrimoine de civilisation ou d'un comportement humain, la libération du prolétariat, l'instauration d'un ordre de justice. On regarde en avant ou en arrière, on ne regarde pas au-dessus de soi. Un homme, si grand soit-il dans l'estime de ses semblables : Hitler, Mussolini ou Staline, ne se présente que comme l'expression de son peuple ou de sa classe.

Adoration sonne mal aux oreilles contemporaines. On entendra écrasement ou abdication de la personne devant la puissance divine. Le P. de Lubac fait remarquer par quel étrange retournement le Dieu chrétien qui,

15. Jean, XVII, 26.

au début de notre ère, signifiait l'émancipation de la personne humaine, éveille aujourd'hui la défiance, comme s'il ne constituait plus qu'une force d'asservissement[16].

Dans la vie spirituelle personnelle du chrétien, Dieu apparaît souvent comme une aide, précieuse entre toutes, facilitant à l'homme son propre épanouissement. L'aide divine lui permet de réaliser sa vocation, laquelle risque de n'être plus une « réponse personnelle... à un appel que Dieu adresse au long des jours », mais « le déploiement des goûts et des aptitudes » de l'homme[17]. Dieu n'est pas centre. Il s'ordonne, comme la création, au succès de l'homme.

Sur le plan social, l'œuvre de Dieu tendra à se confondre avec le succès des hommes, comme si elle devait s'accomplir par la réussite des projets, espoirs, initiatives humains; alors que l'action de Dieu dans le monde s'est d'ordinaire manifestée tout autre que les forces humaines ne semblaient la préparer. Le royaume de Dieu s'est réalisé tout autre que l'envisageait Israël. Le Christ est venu tout autre que les Juifs l'attendaient, si bien qu'ils ne l'ont pas connu. Jean Baptiste, à ses derniers moments, a envoyé deux disciples à Jésus lui demander : « Es-tu Celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre? » Le précurseur, « plus qu'un prophète », ne retrouvait plus dans la loi d'amour annon-

16. H. de Lubac, *Le drame de l'humanisme athée*, Spes, Paris, 1944, pp. 22 et suiv., et à la p. 23 : « L'homme élimine Dieu pour rentrer lui-même en possession de la grandeur humaine qui lui semble indûment détenue par un autre. En Dieu il renverse un obstacle pour conquérir sa liberté. »

17. E. Roche, *Épanouissement individuel et dépassement communautaire*, dans *Nouvelle Revue théologique*, juin 1948, t. LXX, p. 578.

cée par le Christ l'aboutissement de la voie de pénitence où il introduisait ses auditeurs. Dans l'Église les Ordres religieux sont ordinairement autres que ne l'avaient d'abord pensé leurs fondateurs.

Ce sens du Tout Autre, nous le possédons moins qu'autrefois. Nous avons fait entrer Dieu dans une synthèse magnifique. Il en est la clé de voûte. Sans lui le monde est impensable. C'est grâce à lui que tiennent la société, le droit, la culture et la civilisation. Mais aussi, entrant dans la synthèse pour l'unifier, Dieu finit, si nous n'y prenons garde, par être soumis aux lois de l'édifice. Pour un peu, nous donnerions de Dieu une définition ou du moins des descriptions, comme s'il se réglait d'après nos mesures.

***

Adorer Dieu, c'est d'abord ne lui fixer aucun trait humain : « Tu ne te feras pas d'image taillée ni aucune figure...[18] » Dieu est au-delà de toutes nos conceptions. Il « vient à nous comme une plénitude, mais aussi comme l'Insaisissable auquel nous nous heurtons[19] ». Dans ce heurt, l'orgueil humain peut bien se rebiffer. L'homme rencontre une autre puissance là où il se croyait maître absolu. Mais cet Autre, à la fois semblable et différent, empêche l'homme de se limiter à sa science, comme si elle était toute science : il lui fait percevoir le transcendant.

Au lieu de se cabrer, l'homme peut accepter d'être guidé, d'autant que cet Autre ne fait pas seulement sen-

18. Ex., xx, 4.
19. E. Roche, *L'Homme de la Rédemption*, dans *Nouvelle Revue théologique*, décembre 1948, t. LXX, p. 1035.

tir sa présence à l'univers; il se manifeste dans la vie intime d'un chacun, comme « la Lumière éclairant tout homme[20] ». Une lumière qui ne se contente pas de projeter des rayons pour éclairer la marche de la raison humaine, mais qui l'illumine en la traversant d'exigences, auxquelles souvent elle aurait préféré se soustraire; et qu'elle doit suivre sous peine de manquer sa destinée. Ce n'est pas l'intelligence de l'homme qui est la norme et la limite. C'est une puissance plus haute[21].

Adorer, c'est se savoir enveloppé et pénétré par Dieu, c'est savoir que Dieu est présent avant tout et en tout : « En lui nous avons la vie, le mouvement et l'être[22]. »

Adorer, c'est prendre l'attitude qui convient à un

20. Jean, I, 9.

21. Si nous devons nous aimer les uns les autres, ce n'est pas parce que la raison nous prouve que cette attitude est la plus utile, la plus habile. Jusqu'à présent les hommes ne se sont pas en général aimés les uns les autres. Et nous savons les risques courus par qui s'oublie soi-même pour aimer les autres. La raison nous engagerait plutôt à aimer ceux qui nous aiment et à détruire nos ennemis. Si nous acceptons de nous aimer les uns les autres, c'est à une réalité qui dépasse notre raison que nous faisons appel.

22. Act., XVII, 28. On pourrait en rapprocher cette prière hindoue :

Il tient l'Univers dans son étreinte,
pourtant il n'a pas de mains;
Il est présent partout,
pourtant il n'a pas de pieds;
Il n'a pas d'yeux, pourtant il voit tout.
Bien qu'il n'ait pas d'oreilles, il entend tous les battements du cœur des hommes;
plus petit que le plus petit,
plus grand que le plus grand,
l'Himalaya lui-même n'est près de lui que le saut d'un nain;
Et pourtant celui qui abaisse tout le monde
est assez humble pour habiter dans vos cœurs.

Mukerji, *Le visage de mon frère,* Stock, Paris, 1929, p. 42.

homme persuadé qu'il agit et vit en Dieu; un Dieu qui, pour le chrétien, est Amour-Trinité.

***

Cette attitude, le chrétien la prend spontanément, en pénétrant dans une église. Il fait un acte d'adoration. Ce salut à Dieu, quand il entre dans sa demeure, précise le caractère de ses rapports, comme le salut, à la personne qu'il visite, le genre de relations qu'il entretient avec elle. Ce salut n'est pas simplement une formalité dont il s'acquitte avant de passer aux véritables occupations. Il marque la posture dans laquelle il se trouvera durant l'entretien.

Ce n'est pas seulement l'église qui est la maison de Dieu; et ce n'est pas seulement entre ses murs qu'on adore : « Le ciel est mon trône, et la terre l'escabeau de mes pieds. Quelle est la maison que vous me bâtiriez ?[23] » L'adoration ne se restreint pas aux moments que nous passons dans un oratoire ou en présence de l'Eucharistie : « Quitte ton chapelet, dit Tagore. Laisse ton chant, tes psalmodies. Qui crois-tu honorer dans ce sombre coin solitaire d'un temple dont toutes les portes sont fermées ? Ouvre les yeux... (Dieu) est là où le laboureur laboure le sol dur; et au bord du sentier où peine le casseur de pierres. Il est avec eux dans le soleil et dans l'averse; son vêtement est couvert de poussière. Dépouille ton manteau pieux; pareil à lui, descends aussi dans la poussière[24]. » La Maison de Dieu est l'Univers. Maison non pas figée dans l'inertie de ses maté-

23. Is., LXVI, 1.
24. Tagore, *L'offrande lyrique*, trad. Gide, N.R.F., Paris; XI, p. 21.

riaux, entre lesquels évolue le maître, mais hymne de pierres et de lumière qui chante la vie de qui l'habite. Les psaumes le décrivent « s'enveloppant de lumière comme d'un manteau, déployant les cieux comme une tente[25]. »

Notre mentalité latine, qui se complaît dans les idées claires et l'ordre juridique, a peine à distinguer les palpitations divines secouant la création. La veine lyrique des prophètes et des psaumes s'est amenuisée, pour ne pas dire tarie. Le Poverello d'Assise a pourtant chanté le Cantique des Créatures avec un inoubliable accent : « Loué sois-Tu, mon Seigneur, avec toutes les créatures, et tout particulièrement notre frère le soleil, qui nous donne le jour... nous porte signification de Toi, Très-Haut. Et loué sois-Tu, mon Seigneur, pour nos sœurs, la lune et les étoiles...[26] » Les créatures sont entre les mains de Celui qui ne cesse de les produire, et de nous conserver, et de nous aimer en les produisant, se mettant par elles à notre service. Aussi gardent-elles de leur Auteur et de leur fonction une allure familiale : « Mon frère, ma sœur. » Elles sont le truchement dont Dieu se sert pour poursuivre parmi nous sa création de l'homme.

*
**

De même que les créatures continuent visiblement l'action divine de la création, en nous apportant lumière et force, fruits et fleurs dans une aide fraternelle, de même elles ont mission de Rédemption et nous ramènent à Dieu dans la purification et l'union sacramen-

25. Ps. CIV, 2.
26. Joergensen, *Saint François d'Assise*, tr. Teodor de Wyzewa, Perrin, Paris, 1919, p. 469.

telles. Par le mélange qu'elle rassemble d'éléments matériels, de gestes humains et d'intentions religieuses, la liturgie, prière officielle de l'Église, est un rappel constant de cette action divine partout présente. Elle nous apprend que l'eau est nécessaire au baptême, et qu'un homme ne sera pas considéré comme pleinement chrétien tant qu'on n'aura pas utilisé pour le rendre tel un peu de cette eau qui se trouve répandue en si grande abondance. Dans l'économie divine, dans l'élaboration du Corps du Christ, l'eau est nécessaire, autant que le baptiseur et l'intention de faire ce que veut l'Église. Dans l'Eucharistie, pain et vin sont indispensables, draînant avec eux tout le suc et le travail de la terre, le régime des saisons, le soleil et la pluie, l'effort des hommes, depuis les laboureurs, vignerons et moissonneurs jusqu'aux meuniers et aux transporteurs, sans omettre ceux, cuisinières, fabricants de machines agricoles, par qui tous ont pu réaliser leur travail. Il n'y a ni consécration ni présence sacrementelle sans le pain et le vin, quelles que soient la foi des fidèles et la piété du consécrateur. Dans nos églises les plus obscures, la présence du Saint-Sacrement se décèle à la veilleuse qui brûle devant le tabernacle. Là encore, les fruits de la terre et du travail de l'homme se consument en adoration dans l'huile de la lampe; à moins que la lumière électrique n'y amène la force des torrents, la résistance des barrages et la technique des ingénieurs.

Cette intégration des éléments du monde dans l'adoration en esprit et en vérité nous indique la voie à suivre. Une eau quelconque, du pain et du vin, comme il s'en trouve partout, une part infime du courant qui alimente le monde en énergie et en lumière ont permis la louange publique. Eau, pain, vin, électricité n'ont pas

été choisis pour leurs propriétés exceptionnelles. Ils sont ce qu'est la masse d'où on les tire. C'est donc toute l'eau du monde et le pain et le vin et l'électricité qui sont susceptibles d'être pris dans l'immense prière chrétienne. Si quelques gouttes d'eau ou de vin, quelques miettes de pain ont connu ce sort privilégié d'être officiellement et visiblement incorporées à l'édification d'un grand mystère, il n'est pas une part d'eau, de pain, de vin ou d'électricité qui ne soit apte à être incluse dans l'œuvre d'adoration. La liturgie utilise quelques bribes de créatures en vue d'actes religieux déterminés; ainsi elle nous aide à étendre à tous les actes similaires cette fonction religieuse que les créatures remplissent officiellement en des circonstances marquées. Le laboureur, le vigneron, l'électricien pensent peut-être rarement à la consommation religieuse de leur travail. Ils n'en contribuent pas moins à l'Eucharistie. Si tout le pain et le vin, toute l'eau et l'électricité ne se consument pas en actions liturgiques, ils ont pour fin de rendre service aux hommes, enfants de Dieu. Ils entrent par là dans l'œuvre immense d'amour qui est l'œuvre de Dieu lui-même. Dieu se donne aux hommes à travers les créatures; et à travers elles l'homme remonte à Dieu. L'univers est pris dans cette réciprocité de l'Amour qui descend de Dieu à l'homme et de l'homme retourne à Dieu.

Le Christ a haussé la valeur de certains repas jusqu'à en faire le geste dans lequel il se donne. Pourquoi l'Eucharistie ne filigranerait-elle pas chacun de nos repas? Pourquoi nos repas ne garderaient-ils pas goût d'Eucharistie? Dans les familles chrétiennes, ils le conservent encore. Avant de se mettre à table, on récite la formule de bénédiction; et l'usage s'est gardé longtemps de faire sur le pain, avant de le couper, le signe de la croix. « L'ac-

tion de grâces » termine le repas comme elle achève l'Eucharistie.

La liturgie qui se sert des créatures matérielles fait appel aussi dans l'homme à ce qui est matériel. Elle n'a garde de le réduire à ne figurer dans l'adoration que comme une âme. La prière liturgique n'est pas seulement pensée mystiquement contemplée; elle est physiquement agie. La position du corps, des mains et de la tête est aussi une prière. Si nous avons à conformer notre corps aux sentiments que la liturgie éveille en nous et chez les autres, et si par là nous reconnaissons la présence de Dieu sur nous, pourquoi ne pas reconnaître cette même présence partout ailleurs? Pourquoi, dans nos gestes journaliers avec les autres enfants de Dieu, n'aurions nous pas souci de garder cette marque de famille qu'est l'adoration? Le même Dieu est présent dans l'assemblée chrétienne et les rencontres de chaque jour. Dans le respect et la simplicité envers nos frères, les hommes, avec notre entière spontanéité, ce sont ses enfants que nous reconnaissons. Une prière doit jaillir de l'homme par son maintien, dans la sincérité de ses attitudes. Saint Irénée ne pensait pas seulement aux âmes, quand il déclarait : « La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant. »

*
* *

Peut-être « l'homme vivant » tient-il, à l'heure actuelle, une place plus large dans l'adoration universelle. Pendant longtemps, pour adorer, l'homme se plaçait en face de la création et admirait l'œuvre divine, comme un passant s'arrête devant le chef-d'œuvre qu'un autre a accompli. Aujourd'hui, c'est surtout dans son travail

lui-même que l'homme trouvera la louange de Dieu s'inscrivant dans et par le geste de ses mains, comme par la pénétration de son intelligence. C'est par l'empreinte que l'homme met sur la création, en rendant la terre plus humaine, plus obéissante aux besoins de l'homme, qu'il chante la gloire de Dieu.

L'ouvrier a momentanément éclipsé le maître d'œuvres. Dieu semble caché par l'homme. Ne serait-ce pas la raison pour laquelle le monde paraît absurde? « Otez le Verbe de la phrase, dit Claudel, elle n'a plus de sens. » A notre monde, il manque le Verbe. Avant la guerre, on entendait parfois émettre l'opinion que, dans l'entreprise, le directeur était un parasite. Retiré dans son bureau ou se promenant à travers l'usine, dont ingénieurs et ouvriers assuraient le roulement, sa présence perdait toute signification; elle deviendrait bientôt anachronique. On n'a pas tardé à en revenir. Les feuilles les plus extrémistes n'osent plus avancer pareille prétention. L'usine humaine a tourné dans l'indifférence à celui qui menait l'entreprise. L'unité s'est perdue. L'existentialisme athée souligne cette absence dans un monde où chacun est seul[27]. Si l'unité sur le plan cosmique semble reléguée à une époque lointaine, Dieu peut apporter l'unité dans son appel vers l'amour universel. En cherchant le royaume de Dieu, les royaumes terrestres peuvent s'unir.

Le travail de l'homme continue celui de Dieu dans la création, ou plutôt Dieu complète sa création à travers l'esprit et les mains de l'homme. Le travail de l'homme,

27. Oreste à Jupiter : « Qu'y a-t-il de toi à moi? Nous glisserons l'un contre l'autre, sans nous toucher, comme deux navires. Tu es un Dieu et je suis libre : nous sommes pareillement seuls », J.-P. Sartre, *Les Mouches*, N.R.F., p. 135.

c'est la création s'achevant, non pas simplement sur le plan de la matière, mais sur celui de l'esprit et de l'amour. L'homme ne fait pas que construire des routes, creuser des tunnels, extraire du charbon. Il rend la terre humaine en la marquant de son sceau. Le monde s'humanise. Le grand effort reste toujours d'intensifier la religion de l'homme pour qu'il la communique à la création. L'univers adore quand l'homme est en état d'adoration. L'homme est l'archet qui, savant, artiste ou chrétien, fait vibrer les cordes de la lyre universelle. Selon son inspiration ou sa puissance, il n'en tirera pas les mêmes chants. L'homme religieux peut interpréter l'hymne d'adoration.

Mais aussi la nature, où, si l'on veut, les conditions d'existence de l'homme ne sont pas une matière primitive et chaotique à laquelle seul l'esprit humain donnerait, avec la forme, l'être. Nous savons combien l'économique, le politique, le social, l'habitat et le métier agissent sur l'homme; et pas seulement sur son corps ou son caractère, mais sur ce qui le constitue profondément, sur son âme; au point que, dans le même pays, des couches de population sont religieuses ou indifférentes, patriotes ou internationalistes, accrochées au maintien de l'ordre ou se réclamant d'un idéal de justice universelle, selon leur besogne et leur situation dans la collectivité. La création a besoin de devenir fraternellement secourable à l'homme pour qu'il puisse chanter la gloire à Dieu : « Ma sœur, la lune; mon frère, le feu. »

***

Et sans doute c'est l'homme qui la rend ainsi reli-

gieuse et adoratrice. L'homme, semble-t-il, ne peut se sauver sans la création. L'eau lui permet de devenir chrétien, le pain et le vin de s'unir à Dieu et à ses frères; l'électricité lui rappelle la prière. Il y a, de l'homme plein de la grandeur divine jusqu'aux créatures sans raison, une irradiation qui illumine religieusement chaque être. Plus que cela, il y a un sens de l'œuvre de Dieu commune à l'homme et aux êtres inférieurs qui anime tous les êtres dans une orante continuité.

L'adoration jadis tendait à marquer le fossé infranchissable entre le fini et l'infini. A travers l'image des rois terrestres, le Roi des cieux gardait son trône inaccessible; et la créature n'avait qu'à se prosterner pour affirmer son allégeance. Aujourd'hui, où nous exprimons Dieu plus volontiers dans le mot de saint Jean : « Dieu est Amour », l'adoration se traduira dans l'effort pour ramener le monde à l'unité : « La création attend avec un ardent désir la manifestation des enfants de Dieu... (car si) jusqu'à ce jour elle gémit tout entière dans les douleurs de l'enfantement... (c'est) avec l'espérance qu'elle aussi sera affranchie de la servitude de la corruption pour avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu[28]. » Et nous travaillons à la préparation de la « Jérusalem nouvelle, la ville sainte qui descend d'auprès de Dieu », pendant qu'une voix forte dit : « Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes. Il habitera avec eux... Lui-même sera Dieu avec eux, Il sera leur Dieu[29]. »

E. ROCHE.

28. Rom., VIII, 19-22.
29. Apoc., XXI, 2-4.

JUILLET 1949,
PONT AUX ANES DU CONJONCTURISTE

Ayant prévu sans mérite et appelé de tous ses vœux le renversement de la tendance, ou tout au moins son atténuation, le chroniqueur économique est bien ennuyé de voir sa prévision se réaliser. Ses points de repère s'effacent, ses raisonnements habituels deviennent sans valeur. L'examen d'une situation économique, en effet, ne se fait pas sans une petite dose de théorie, même inconsciente; or les mécanismes de pénurie commencent à être connus. Le conjoncturiste n'avait qu'à amortir un instrument d'études mis peu à peu au point et qui s'était révélé efficace à l'usage. Aujourd'hui, au contraire, il lui faut utiliser l'ancien appareil d'avant-guerre ou mieux en construire un autre; car la théorie économique a suffisamment évolué depuis dix ans pour rendre désuètes les méthodes précédentes, et les circonstances sont tellement différentes que les analogies avec le passé sont aussi dangereuses qu'utiles. La première victime du changement est le plan de la chronique. Si les facteurs, et, par conséquent, la capacité de production ne sont plus les éléments déterminant de l'économie, influencée maintenant par les phénomènes de crédits et de pouvoir d'achat, ce n'est plus l'étude des premiers, mais celle des seconds qui devrait donner la dominante et inaugurer l'étude. Un dernier sursis permettra toutefois à la chronique d'une période transitoire de commencer

par l'examen du niveau de production atteint au printemps de 1949.

La production

De février à mai, l'indice général de production a accusé un palier caractéristique à 128, que l'on considère ou non le bâtiment.

Ce résultat est inférieur de cinq à dix pour cent au maximum d'il y a vingt ans, bien que l'indice rapporté à 1929 avoisine le chiffre 100, mais en négligeant certaines activités défavorisées et des variations saisonnières. Les mouvements de stocks semblent indiquer une baisse légère en juin; les vacances ne permettront pas de faire le point, et ce n'est qu'en octobre que l'on pourra voir si nous sommes à un maximum ou à une étape vers une production accrue. Les biens d'équipement ont, dans cet ensemble, une part plus grande que les biens de consommation. C'est ainsi que la production d'acier a évolué autour de huit cent mille tonnes mensuelles contre six cents en 1938.

L'effectif des travailleurs est devenu stable.

L'évolution de son emploi pendant le premier trimestre peut se diviser en deux périodes. Alors que la production atteignait son maximum au premier trimestre, le chômage total augmentait, et le rendement du travail s'était accru. Un indice moins favorable est constitué par la stagnation de la moyenne générale de la durée du travail de janvier à avril : 44,4 heures alors qu'elle aurait dû saisonnièrement rejoindre les 45,1 heures d'octobre. En effet, la reprise des industries saisonnières a compensé une diminution d'activité dans les cuirs, les étoffes et l'imprimerie. On peut estimer à quatre cent mille le nombre des chômeurs partiels.

Au second trimestre la situation est plus étale : une légère augmentation du nombre des chômeurs est due à l'ouverture de nombreux bureaux de chômage; on n'a pas encore, il est vrai, enregistré les contre-coups des arrêts des commandes faites par la S.N.C.F. et de la fermeture des usines d'aviation.

Au total l'augmentation de la production s'est faite

avec une diminution légère de l'emploi, surtout par chômage partiel, grâce à une augmentation générale de la productivité. Il n'y aurait donc aucun obstacle matériel provenant de la main-d'œuvre à une autre progression de l'activité cet automne. Toutefois les reclassements nécessaires supposent une mobilité de la main-d'œuvre. C'est cette mobilité qui demande certains arrêts momentanés de travail, une bonne volonté patronale et une compréhension du rendement par les syndicats.

L'énergie ne semble pas non plus constituer un frein.

L'extraction houillère, avec un rendement de mille cent kilos par poste-fond, a consacré le gain de quinze pour cent de productivité acquis à la fin des grèves. A une production nationale de moyenne mensuelle de 4,5 millions de tonnes se sont ajoutées les importations d'environ 1,8 million de tonnes, momentanément accrues en raison de la compensation accordée par les Américains à la moins-value consécutive aux grèves. Ce total d'environ 6,3 millions de tonnes mensuelles s'est révélé suffisant pour ne pas gêner l'augmentation de la production et permettrait sans conteste un palier plus élevé en octobre.

L'importation et le raffinage de carburants se sont développés : la cadence annuelle de douze millions de tonnes atteinte en janvier s'est à peu près maintenue, dépassant ainsi les prévisions. Cependant, la liberté rendue à l'essence et le développement de l'exportation de produits finis nécessiteront une modification de structure des raffinages au détriment des carburants lourds, dont la consommation semble avoir atteint un palier.

L'électricité, par contre, a subi les conséquences de la sécheresse. La production hydraulique a été de vingt pour cent inférieure au niveau de l'année dernière à la même époque, malgré une capacité plus grande, et le coefficient de remplissage des barrages n'était au 1er juillet que de quarante pour cent contre quatre-vingt pour cent en 1938. L' « hydre hydro-électrique » dont nous avions prématurément salué la disparition pourrait bien réapparaître cet hiver si les précipitations sont insuffisantes, mais aucune gêne ne devrait être sentie pendant l'automne.

Sous cette dernière réserve et sans grève prolongée des charbonnages, l'énergie ne semble plus constituer un goulot d'étranglement.

La pénurie de certaines matières premières importées entraînerait plus sûrement des restrictions locales.

En particulier les difficultés des règlements intra-européens ont fait descendre les importations de cuivre de cent vingt-cinq mille tonnes en 1947 à quatre-vingt-deux mille tonnes en 1948, ce qui, dans une certaine mesure, pourrait ralentir les travaux d'équipement; mais, par ailleurs, les productions indigènes de caoutchouc se sont accrues et la récolte de coton aux États-Unis a favorisé des fournitures plus amples.

Le dernier goulot à craindre était celui des transports intérieurs.

Or, l'augmentation de production du premier trimestre s'est traduit par une diminution du trafic ferroviaire, par rapport à la même période en 1948, de 10,6 à 10 milliards de tonnes kilométriques. Cette chute a été plus que compensée par le développement des transports fluviaux et surtout routiers. La crainte d'une insuffisance des transports intérieurs à suivre l'augmentation de l'activité néglige en effet un fait important : la décroissance de l'importance relative du fer.

Au total, la production industrielle française, en même temps qu'elle atteignait un palier fort honorable au premier trimestre de 1949, se libérait dans une certaine mesure des goulots d'étranglement qui l'avaient jusqu'à présent modérée et s'apprêtait à évoluer suivant les variations de la conjoncture.

La production agricole a été liée plus intimement aux contingences; la sécheresse de cette année, comparée aux excellentes conditions climatériques de 1948, risque de masquer les progrès enregistrés d'une année sur l'autre par le travail du sol.

La récolte des céréales doit être à peine inférieure à celle de l'année dernière. Les soixante-dix millions de quintaux de blé escomptés doivent nous permettre d'assurer notre position exportatrice ou tout au moins de ne pas importer. La sécheresse a été plus nocive pour les plantes sarclées, notamment les betteraves industrielles; mais on escompte une récolte moyenne de pommes de terre. Les légumes seront plutôt rares, ce qui ne sera pas sans influence sur l'indice des prix de détail dans les mois à venir.

Ce sont cependant les dégâts occasionnés par la sécheresse sur les cultures fourragères qui risquent d'avoir le plus de conséquences sur la conjoncture générale : les animaux d'embouche seront peu nombreux dans quelques mois, et il faut prévoir des difficultés dans l'alimentation du bétail. Pierre d'angle de notre système d'exportation et aussi de nos prix intérieurs, la production de viande sera très limitée et dépendra largement des conditions atmosphériques de l'été.

Là réside peut-être le dernier goulot d'étranglement sérieux de la production française.

Les prix

Entre les mouvements de matières que sont la production, la consommation et l'investissement et, d'autre part, les mouvements d'espèces que nous étudierons plus loin, s'établissent des rapports : ce sont les prix.

Pendant l'hiver, les prix des marchandises avaient accusé une baisse assez rapide, mais qui n'était qu'un rappel à l'équilibre de juillet 1948; seuls les prix des produits industriels n'étaient pas revenus au niveau correspondant. Pendant ces quatre derniers mois les prix des marchandises ont connu un palier légèrement plus descendant. Les prix de gros industriels sont passés de l'indice 2.158 en février à 2.078 en juin; les prix de gros alimentaires, malgré une irrégularité en mai, due au retour des primeurs, ont de même légèrement baissé

de 1.637 à 1.548 entre les mêmes dates; semblable mouvement pour les prix de détail (c'est-à-dire d'alimentation de détail) de 1.857 à 1.726. Par contre, le prix des services ont légèrement augmenté de 990 à 997. Ces chiffres montrent incontestablement une baisse, mais également une résistance à une baisse rapide; c'est un bon indice, car si une baisse des prix est nécessaire, une chute rapide provoquerait des troubles; cependant il est regrettable que les prix industriels gardent toujours leur retard.

Prix de la main-d'œuvre, les salaires sont restés à peu près les mêmes pendant la période indiquée. Le manœuvre ordinaire de l'industrie des métaux recevait 69 fr. 25 pour une heure de travail en février et 70 fr. 50 en mai. Les autres éléments de la masse salariale n'avait pratiquement pas changé.

Les prix des devises ont été influencés par l'amélioration de la balance commerciale. Pendant les cinq premiers mois de l'année, la couverture de l'importation par l'exportation a dépassé 80 %, alors qu'elle n'était que de 66 % en 1946. En outre, un tourisme conséquent est venu augmenter les disponibilités.

Les cours libres se sont rapprochés des cours officiels. Le dollar est passé en quatre mois de 410 francs à 330 et la livre de 1.200 à 960 francs. Ces taux sont légèrement inférieurs à ceux de juillet 1948.

Le napoléon a suivi le mouvement et, de 5.000 francs le 1er mars, atteint presque 4.000 francs en juillet. Ainsi, cependant qu'au rebours de celle de l'Angleterre, notre balance commerciale s'améliorait, les mouvements spéculatifs d'or et de devises se sont résorbés.

Le prix des valeurs en bourse a continué à baisser. Les actions ont atteint le 8 juillet un minimum qu'elle

n'avaient pas connu depuis longtemps. L'indice général est tombé à cette date à 966 contre 1366 au 31 décembre. Le taux d'intérêt des valeurs à revenu variable a d'autant plus augmenté que les dividendes s'étaient améliorés. Il est passé de 0,55 % en 1946 à 1,49 % en 1947 et 2,30 % en avril dernier, et ne devait pas être loin de 2,5 % en juillet.

Le taux des valeurs fixes a aussi augmenté, mais moins. De 5 % environ en 1947, il s'est élevé en janvier 1949 à 6,4 % et à 7 % au printemps. Le court terme, étroitement règlementé, n'a pas bougé du tout. Si la hausse des taux fixes est influencée par la raréfaction de l'argent, celle des revenus variables a pu subir le contre-coup psychologique de la pseudo-crise américaine : c'est même la seule répercussion valable de cette dernière sur l'économie française.

Les mouvements d'espèces

Plus difficiles à suivre que les mouvements de biens matériels, les mouvements d'espèces ne peuvent s'étudier qu'entre certains comptes. On peut essayer de suivre le sens et la signification des mouvements de fond entre quatre grands groupes dans la nation : les consommateurs, les entreprises, l'État et les banques; à quoi s'ajoutent évidemment la contre-partie du commerce extérieur.

1° *Les finances extérieures.* — Elles sont jusqu'à maintenant gérées par l'État. Ce ne sont pas les sorties de devises qui nous intéressent ici, mais le bénéfice correspondant fait en France par le Trésor, et dont une partie importante est la contre-partie de l'aide Marshall.

Le Trésor donnait au total moins de francs aux exportateurs et aux touristes étrangers qu'il n'en recevait des importateurs. Il a vu ce bénéfice diminuer à mesure que s'amélioraient les exportations et que les devises des touristes, désertant le marché noir sur sa propre caisse, nécessitaient des francs en contre-partie. C'est pourquoi il a essayé de repasser à la banque de France le soin de financer certaines opérations. Quoi qu'il en soit, l'amélioration de notre balance des comptes diminue la contre-partie du déficit qui était jusqu'à présent à la disposition du Trésor.

2° *Le Trésor.* — Celui-ci a par ailleurs connu encore des alarmes. En réalité, la situation budgétaire était bonne, malgré quelques subventions de dernière heure, grâce à l'effort fiscal de 1948. Mais on s'est aperçu que l'emprunt n'avait pas soulagé le Trésor dans la proportion des 110 milliards d'argent frais qu'il lui avait procurés. En fait, les prêteurs se sont procuré des francs en vendant aux banques des bons du Trésor que l'État a dû racheter (plus exactement il n'a pu les proroger à leur échéance), si bien que, pour plus de la moitié, l'opération s'est soldée par une simple consolidation de rentes sans bénéfice d'encaissement pour la trésorerie.

Au total, la dette officielle de l'État envers la Banque était à peu près la même au 30 juin qu'au 31 décembre : 730 milliards de francs contre 714. Si donc il n'y a pas trop de bons camouflés à la Banque sous le titre « effets », le Trésor n'a, pendant le premier trimestre, demandé à l'économie en sus de la contre-partie du déficit extérieur que de faibles ressources : une quinzaine de milliards à la banque de France et une cinquantaine aux particuliers ou aux entreprises comme bénéfice net de l'emprunt.

3° *Le crédit.* — L'ensemble du système bancaire déverse de l'argent ou du crédit dans l'économie. Il l'a fait directement sous forme de billets de banque, puisque la circulation est passée du 31 décembre au 30 juin de 988 à 1.116 milliards, soit une augmentation de plus de 120 milliards. Pendant ce temps, la monnaie scripturale n'augmentait pratiquement pas (c'est-à-dire que les banques n'ouvraient pas de crédits supplémentaires et ne voyaient pas le chiffre des dépôts augmenter). Au total, la masse monétaire a légèrement augmenté, et ce sont les particuliers qui en ont bénéficié.

4° *Les entreprises.* — L'augmentation de la production pendant le premier semestre n'ayant pas été accompagnée par une baisse des prix correspondants, les profits bruts des entreprises se sont incontestablement accrus.

Peu d'appels de fonds ayant été faits dans le public, ces profits ont constitué presque les seuls moyens de financement des entreprises. En 1948, ils avaient été utilisés en partie à des travaux d'équipement et en partie à reconstituer la trésorerie des sociétés; un indice de ce dernier mouvement est le développement qu'a alors connu la monnaie scripturale (on peut en effet considérer les dépôts en banque comme constitués dans l'ensemble par les fonds des entreprises). Les dépôts n'ayant pas augmenté en 1949, on peut en déduire que les profits ont été utilisés non seulement à l'équipement, mais aussi à la constitution quelquefois involontaire de stocks. C'est d'autant plus vraisemblable que la production étant arrivée à un stade final en 1948, les consommateurs eussent pu recevoir alors une quantité considérable de produits finis.

5° *Les consommateurs.* — Les salaires réels se sont

incontestablement améliorés légèrement, puisque le prix de la vie a baissé. Mais les pouvoirs d'achats des particuliers ont été en partie utilisés à reconstituer les encaisses individuelles : c'est la seule destination normale d'une augmentation de la circulation fiduciaire (c'est-à-dire des billets proprement dits). Ceci a été permis parce que certains besoins urgents en consommation durable (vêtements, etc.) avaient été satisfaits dès 1948. Il ne reste pas moins vrai que la consommation est certainement insuffisante. Mais cette insuffisance même devrait cesser dès que les encaisses individuelles seront reconstituées.

*
* *

L'étude des mouvements d'espèces montre une légère contraction dans les dépenses. Il n'y a là rien d'alarmant et une légère baisse des prix pourrait résorber les séquelles de l'inflation et augmenter le volume des transactions sans provoquer de crise. On peut reprendre mot pour mot nos conclusions du 6 mars dernier.

Si le gouvernement ne se laisse pas attendrir par les agriculteurs, s'il ne se laisse pas prendre aux arguments des intermédiaires, si les syndicats ne s'opposent pas aux licenciements de personnel, si les patrons ne maintiennent au-delà de toute raison les prix au détriment de la production, il est possible et même presque certain que la désinflation actuelle n'entraîne pas de crise, mais soit le prélude à une stabilité économique, dans une production en expansion.

18 juillet 1949.

J. DUMONTIER.

SHAKESPEARE : THEATRE ET POESIE

Dans quel sens est-il vrai de dire qu'il y a un problème d'interprétation pour celui qui veut jouer ou mettre en scène des pièces de Shakespeare?

Au commencement du règne de la reine Élisabeth on avait l'habitude de jouer les pièces dans les cours d'auberges, et lorsqu'on sentit le besoin de construire des édifices spéciaux pour le drame naissant de cette époque, on suivit la forme de ces cours que l'ont voit d'ailleurs en France comme en Angleterre. Ainsi des galeries ouvertes tous les spectateurs pouvaient regarder le jeu. Donc, dans nos premiers théâtres, on jouait en plein air; seul le plateau était légèrement couvert. Celui-ci se projetait jusqu'au milieu de la salle entouré sur trois côtés du public. Le théâtre lui-même était un édifice circulaire avec des galeries. On avait l'habitude de hisser sur la tour un drapeau pour faire signe à tout le monde que le spectacle allait commencer. Les prolétaires plébéiens se recroquevillaient sur la paille ou dans la boue. Sur le plateau même les privilégiés restaient assis sur des tabourets où ils gênaient sans doute les acteurs.

Le public de Shakespeare.

Avant d'expliquer la structure de la scène et ses relations avec les drames de Shakespeare, arrêtons-nous un instant sur ce public qui a dicté, dans une certaine mesure, l'évolution, ou en tout cas la présentation du génie de Shakespeare. Pour reprendre les paroles du docteur Johnson :

> *The drama's laws the drama's patrons give,*
> *For we that live to please must please to live*[1].

Qui donc étaient-ils, ces patrons de Shakespeare?

D'abord un public assez universitaire. Plusieurs petits seigneurs campagnards avaient l'habitude de quitter leurs propriétés et de venir à Londres pour faire leurs études dans les *Inns of Court* (terme intraduisible pour les collèges de Droit qui existent toujours pour ceux qui veulent appartenir au barreau et devenir avocats). A l'époque de Shakespeare ils abritaient les jeunes qui voulaient apprendre un peu de droit commun avant de se faire magistrats ou mener plus largement leurs propriétés. Vous vous rappelez peut-être le dialogue entre les deux magistrats, Silence et Shallow, dans la seconde partie de *Henri IV* quand Shallow se vante de sa jeunesse dévergondée à Lincoln's Inn (acte II, sc. II) :

> Il y avait moi, et le petit John Doit de Staffordshire, et le Noir Georges Nu, et Francis Rongeos, et Will Squele, un garçon de Cotswold; vous n'auriez pas trouvé quatre brétailleurs comme nous dans les écoles de Droit (*inns of Court*).

Ces noms sentent assez fortement les odeurs, les cou-

1. La règle du drame est celle que les patrons lui donnent, car nous qui vivons pour plaire devons plaire pour vivre.

leurs, l'humanité de la campagne. Vous pourriez retrouver les mêmes dans cette région aujourd'hui. « Il n'y a rien, dit Stendhal, de plus attendrissant que la campagne anglaise. » Shakespeare était sûrement du même avis. Je crois pourtant que le mot *avis* nous suggère un procédé trop délibéré; pour Shakespeare le sens de la campagne, l'amitié de la nature devaient être plutôt des sentiments habituels et instinctifs. Imaginez-vous donc ces jeunes premiers pleins de sève et d'esprit, bien installés à côté de la scène. Un peu bruyants peut-être selon l'épigramme de John Davies :

For that the clamorous fry of Inns of Court
Fills up the private rooms of greater price[2].

Mais nous n'avons qu'à nous rappeler les hommes qui jouaient les rôles les plus sympathiques dans toute la première partie de l'œuvre de Shakespeare — Mercurtio, Benedick, Hotspur, Henry V, le bâtard dans *Le Roi Jean* — pour nous rendre compte combien Shakespeare avait dû aimer ces cœurs audacieux. C'était celui qu'appelle notre critique Middleton Murry « The Shakespearian Man ». Même s'ils habitaient la campagne, ils venaient assez régulièrement à Londres, faisant parti toujours de ce public qui suivit, sans peut-être la comprendre, la courbe étonnante que traçait désormais le génie du poète. Il y avait en plus des militaires inoccupés, des prostituées et toute la valetaille hurlante qui méritait sans doute les reproches de Hamlet quand il donnait ce conseil aux comédiens (acte III, sc. II) :

Et que ceux qui jouent les valets n'ajoutent rien au rôle qui a été écrit pour eux, car il y en a qui se mêlent de rire

2. Alors que le bruyant menu fretin des collèges de Droit remplit les loges réservées d'un prix plus élevé.

eux-mêmes pour pousser au rire quelque quantité de sots spectateurs, bien que cependant quelque nécessaire question de la pièce doive alors être considérée.

D'autres acteurs étaient beaucoup trop cabotins pour le Shakespeare qui parle dans *Hamlet* :

Oh ! je me sens percé jusqu'à l'âme quand j'entends un gros maraud perruqué déchirer une passion en lambeaux, la mettre en haillons pour bourrer les oreilles d'un parterre, qui, pour la plupart, n'a de capacité pour rien que d'inexplicables mimiques et du bruit !

Cet ensemble de citations montre que si Shakespeare était loin d'avoir cédé à son public, son drame n'était pas seulement un drame écrit pour le théâtre et dans le théâtre — car Shakespeare était lui-même acteur — mais aussi, dans un certain sens, par le théâtre. La critique contemporaine en Angleterre s'en rend bien compte, mais il y eut toute une école de Coleridge jusqu'à Bradley, pour laquelle l'œuvre de Shakespeare était plutôt une chose écrite faite à jamais sur une page imprimée. Pour ces messieurs, fort intelligents mais un peu exaltés, le théâtre était une espèce de désécration, de souillure. Si vous aimez Laurence Olivier dans *Le Roi Lear* vous ne serez pas d'accord avec Charles Lamb quand il dit : « *Le Roi Lear* de Shakespeare ne peut pas être joué. »

L'Adaptation de Shakespeare.

Il est vrai que les gens du théâtre se sont souvent montrés infidèles à la vérité de Shakespeare. « Il faut, disaient-ils, adapter Shakespeare à l'esprit latin, à l'esprit marxiste, à l'esprit moderne. » Si nous sommes tentés de prêter l'oreille à de telles niaiseries, rappelons-nous les

imbécilités dont des gens aussi intelligents que David Garrick, par exemple, ont défiguré son œuvre. Ils n'ont pas hésité à remplacer la fin angoissante du roi Lear par une conclusion heureuse. L'esprit orgueilleux et optimiste du XVIIe siècle se considérait au-dessus de la tragédie comme celui du XIXe voulait, à tout prix, faire du Shakespeare un apôtre de la respectabilité. Donc on a coupé d'*Othello*, par exemple, ou d'*Antoine et Cléopâtre* plusieurs références à des passions trop démesurées. Il n'en resta pas grand'chose. Non, il n'est pas nécessaire d'arracher Shakespeare à son temps et à son théâtre pour que nous soyons capables de le comprendre. Il faut plutôt approfondir son temps, son théâtre, la situation humaine et historique enfin où il est né et où il a répondu à sa vocation créatrice. Après cet effort de pénétration, des adaptations seront permises. Adaptations entreprises d'ailleurs avec une humilité profondément instruite. Car nous n'avons pas le droit d'adapter Shakespeare à notre indigence spirituelle, à nos obsessions politiques. Il faut simplement ajouter à ce que nous connaissons déjà de sa vérité historique et réelle tout ce que la technique théâtrale aura découvert depuis lors. Mais en appliquant à cette œuvre une sagesse postérieure, méfions-nous des imposteurs qui sont toujours jaloux de « vérités éternelles », — qu'il s'agisse de la beauté ou de la morale, — qui ne durent qu'un petit instant.

Le retour au plateau élizabéthain.

Après ces considérations préalables, je reviens au théâtre élizabéthain. Le retour au plateau élizabéthain n'a rien en lui-même de réactionnaire; il est plutôt une révo-

lution qui est beaucoup trop radicale pour les soi-disant révolutionnaires du théâtre. Je vous rappelle ici la parole de Jacques Copeau quand il dit : » Donnez-moi simplement un plateau nu. » Car vous voyez comme ce plateau élizabéthain nous impose un changement fondamental de nos idées, une brusque modification de nos perspectives. En lui il n'est pas de recours à l'illusion, les spectateurs sont invités à imaginer les endroits où le dramaturge a situé son drame, et c'est à celui-ci de nous assister dans cet exercice. Le théâtre actuel nous anesthésie par ses ressources picturales. Les élizabéthains employaient la poésie là où les modernes emploient la peinture, et la différence est capitale pour une compréhension de notre sujet. Il est vrai que les spectateurs de l'époque avaient un goût de la rhétorique qui est maintenant perdu; mais ils aimaient cette rhétorique parce qu'elle remplissait pour eux le vide laissé par le théâtre tel qu'ils l'ont connu. Après la première apparition du spectre dans *Hamlet,* Horatio s'écrie (acte I, sc. 1) :

> Mais vois, l'Aube, roulée dans son manteau roux, passe sur la rosée de cette haute colline orientale.

Par cette magie des mots, Shakespeare nous transporte à ce moment fugitif quand la nuit cède enfin au lever du soleil, et que les astres et la lune restent encore un petit moment dans un ciel d'acier bleu qui ne leur appartient plus.

Mais remarquez ce qui arrive quand on ajoute à cette poésie, qui remplit si bien sa fonction dramatique, les couleurs éclatantes du décorateur. Vous avez peut-être vu le film de *Henry V.* Vous vous rappelez cette tirade où le duc de Bourgogne décrit les conditions de la

France dévastée. Les unes après les autres, les images composent la scène. Assistées par le poète, nos imaginations s'envolent bercées par les belles images. Nous sommes perdus dans cette intimité avec la nature qui a chez Shakespeare un caractère presque métaphysique. Nous sommes loin déjà de ce grand seigneur, de cette cour vaincue, de ce roi vainqueur et gaillard, loin de ce plateau nu et froid qui doit servir à la fois pour un palais et un champ de bataille. Cette poésie joue, ici, un rôle dramatique. Elle-même est le décor qui nous manque. Mais dans le film voyez ce qui arrive. Pendant que l'acteur déclame, admirablement d'ailleurs, les vers, on voit se dérouler sur l'écran la suite visible des images que le duc évoque. Nos impressions sont embrouillées. Nous sommes trop assaillis. Les images visuelles nous distraient de la poésie. La poésie nuit aux images. Dans la présentation de Shakespeare le cinéma risque de se perdre dans ce pléonasme.

Je concède très volontiers que c'est par nécessité que Shakespeare s'est servi de tels moyens pour enrichir sa scène; il a bien avoué son indigence. Dans le prologue de *Henri V* il s'en excuse :

> Ce trou à coqs peut-il contenir les vastes champs de la France ?

Puis, délibérément, il fait appel à nos imaginations :

> Suppléez par votre pensée à nos imperfections; divisez un homme en mille et créez une armée imaginaire. Figurez-vous, quand nous parlons de chevaux, que vous les voyez.

L'effort auquel Shakespeare nous invite n'est pas trop dur, d'ailleurs, quand il y a Romeo et Juliette pour créer la lumière de l'aube. Ils entendent à la fin de cette nuit de noces un oiseau qui chante dans un arbre

du jardin; ils se disputent si c'est le rossignol ou l'alouette (acte III, sc. v) :

Tu veux partir ! Ce n'est pas près d'être le jour.
C'était le rossignol et non pas l'alouette.

Écoutez Lorenzo et Jessica, dans *Le Marchand de Venise*, quand ils évoquent la lune (acte V, sc. II) :

Comme le clair de lune dort doucement sur ce banc !
Vois comme le parquet du ciel est partout incrusté de disques d'or lumineux.

Écoutez le roi Lear donner sa propre musique à l'orage, qui est l'image extérieure de son âme ébranlée, de sa raison défaillante (acte III, sc. II) :

Soufflez, vents, à crever vos joues ! Faites rage ! Soufflez trombes et cararactes, jaillissez jusqu'à tremper nos clochers, jusqu'à noyer leurs coqs ! Feux de soufre immédiats comme l'idée, avant-coureurs des foudres fendeuses de chênes, venez roussir ma tête blanche !

Aucun appareil dans les coulisses ne pourrait vous rendre aussi bien que ces vers les harmonies de cet orage métaphysique. Une telle poésie n'a rien de surabondant. Malgré sa splendeur elle n'est jamais, surtout dans ces dernières pièces, décorative ni démesurée.

Il s'ensuit que la tâche principale de l'acteur est de savoir parler la poésie, rendre son rythme, dévoiler son sens intérieur; et que la première tâche du metteur en scène est de savoir comment tout cela doit se faire. Aucune réalisation de Shakespeare, où les vers sont mal rendus, n'est supportable cinq minutes.

La diction des vers.

Savons-nous la façon exacte dont Shakespeare a voulu qu'on parlât ses vers ? Ici, je me méfie des formules et des certitudes. Mais on peut suivre quelques pistes, assez mal tracées, que Shakespeare nous a laissées dans son œuvre.

Dans le prologue de *Roméo et Juliette* il parle du « two hours' traffic of our stage ». Qu'est-ce que cela veut dire ? Il faut aujourd'hui, même en jouant la pièce avec le moins de retard possible, trois heures pour *Roméo et Juliette*. Les acteurs élizabéthains avaient-ils une technique beaucoup plus souple que nous, qui leur permettait de parler plus rapidement et sur un ton plus naturel ? Rappelons-nous qu'ils étaient beaucoup plus près de leur public : pas de rampe à franchir, aucune quatrième galerie à atteindre. Rappelons-nous aussi qu'une grande partie de leur jeu était un vrai dialogue avec le public. Aujourd'hui, l'acteur qui joue Hamlet, quand il discute la question de la vie et de la mort dans le fameux monologue, se parle à lui-même. Nous l'écoutons par ce trou de serrure qu'est le proscenium ouvert. Il ne nous regarde pas. Éperdu, inquiet, il laisse tomber les paroles qui ont l'air de sortir de son esprit plutôt que de ses lèvres (acte III, sc. I).

Etre ou ne pas être, c'est la question, etc.

Dans notre théâtre moderne rien ne peut nous distraire de cet homme agonisant qui exprime des pensées qui peuvent être les nôtres. Nous sommes dans le noir, lui dans la lumière. Il nous est facile de l'écouter sans qu'il nous regarde. Les rampes nous séparent les uns

des autres. Mais venez dans le vieux Globe-Théâtre, oubliez trois siècles de progrès ou de déclin — de tous les deux — et je crois qu'Hamlet vous parlera tout autrement. Il disputera ces questions avec nous. Il fera de nous ses confidents. L'acteur pouvait-il rester seul dans une proximité si étroite avec son public ? La structure même du théâtre resserrait les liens entre lui et les spectateurs, les obligeant à entrer eux-mêmes dans son jeu, et c'est de cette façon que Richard Burbage, premier grand acteur de notre théâtre, dû jouer le fameux monologue.

Je ne demande pas aux acteurs contemporains une telle interprétation, puisque les circonstances de leur jeu sont fort différentes. Je trouve d'ailleurs plus intéressant de voir Hamlet dans sa solitude tragique, mais il y a plusieurs autres monologues, de par l'œuvre de Shakespeare, qui se prêtent plus facilement à une espèce d'argumentation avec le public. Ce sont surtout des passages ironiques ou explicatifs. Le début de *Richard III*, par exemple, où il commente sa déformation physique (acte I, sc. I) :

> Mais moi qui ne suis pas formé pour ces jeux folâtres ni pour faire les yeux doux à un miroir amoureux.

Ici, évidemment, l'acteur doit s'adresser au public; mais il le fait plus facilement dans un théâtre où le public l'entoure de trois côtés et fait partie, dans un certain sens, de la scène. Là où il faut une intimité familière, où l'acteur peut nous traiter en copains, le théâtre élizabéthain nous sert très bien; là où il faut du mystère, son indigence est plus flagrante.

Quant à la façon générale de parler les vers de Shakespeare, je veux simplement dire ceci : personne ne

peut apprendre à un acteur à avoir une oreille que ne lui a pas donné la nature, et il faut ici non seulement une oreille musicale, mais aussi, si je l'ose dire, une oreille psychologique. Car la variété infinie du vers shakespearien s'accorde étroitement avec les personnages de ses pièces. Il y a une évolution métrique, sans doute; Shakespeare se rapproche de plus en plus du rythme parlé, sans rien perdre d'ailleurs de son imagerie étonnante. Mais cette évolution métrique suit, chez lui, une évolution intérieure. Elle obéit au besoin dramatique de son œuvre et au besoin spirituel de son être. Dès lors, il y a très peu de règles sur lesquelles l'acteur puisse s'appuyer pour rendre cette poésie, car il lui faut, dans chaque rôle, approfondir les hommes et les femmes qui ont, chacun et chacune, leur propre façon de parler. Rien en Shakespeare n'est plus extraordinaire que ce mûrissement harmonieux où la psychologie et le langage marchent toujours ensemble. Prenez *Roméo et Juliette*, goûtez la musique dont Shakespeare se sert pour nous rendre la jeunesse amoureuse de Juliette. Le mariage clandestin s'est fait; en attendant impatiemment son mari elle apostrophe la nuit (acte III, sc. II) :

> Galopez vite, ô vous, coursiers aux pieds de feu,
> Vers la demeure de Phœbus.

Puis, lisez par comparaison le passage dans le dernier acte de *Antoine et Cléopâtre* (sc. II), où celle-ci rappelle à Dolabella les splendeurs de son amant mort :

> Son pas enjambait l'océan; son bras étendu faisait ombre sur le monde; sa voix, quand il parlait à un ami, rappelait la musique des sphères; mais, menaçante, ébranlait l'air comme un tonnerre.

Vous saisissez la différence. Deux interprétations

d'extase : une jeune femme mariée et une reine courtisane déjà vieillissante.

Ou comparez deux exemples de la jalousie et rendez-vous compte combien la musique de Shakespeare s'accorde avec chacun. Othello entre dans la chambre de Desdémona pour l'étouffer; il porte une chandelle à la main (acte V, sc. II) :

C'est la cause, c'est la cause, ô mon âme ! Laissez-moi vous la cacher à vous, chastes étoiles ! C'est la cause !...

Ici, la musique est comme une marche funèbre : triste, solennelle, inexorable. Mais mettez à côté les premières agitations de Léontes dans *The Winter's Tale* (acte I, sc. II). Les soupçons les plus noirs le frappent tout à coup quand il regarde sa femme en conversation avec Polixeres, un roi voisin. Elle le supplie de ne pas rentrer chez lui; en cherchant à retarder son départ elle n'obéit d'ailleurs qu'aux ordres de son mari, mais celui-ci est emporté par la jalousie quand il les voit ensemble et s'aperçoit de leur intimité affectueuse.

Trop chaud, trop chaud ! Communier à ce point d'amitié, c'est communier de chair. Il me prend des palpitations, mon cœur danse. Mais ce n'est pas de joie, pas de joie.

Ici la musique est dissonante, contrapuntique plutôt qu'harmonieuse. Elle rend admirablement la division intérieure de Léontes. Othello, par contre, garde toujours une certaine noblesse, et sa résolution, quoique tragique et en lutte avec son amour, est pourtant ferme.

Pour les acteurs, donc, mieux vaut la sensibilité que des règles. On peut cependant leur donner quelques petites indications qui éviteraient les pires erreurs. Il leur faut trouver un chemin moyen entre la théorie selon laquelle la poésie est de la prose, et la théorie

selon laquelle la poésie est un chant. Elle n'est ni l'un ni l'autre. Je rapelle ici le conseil du très grand metteur en scène, William Powel, avec lequel j'ai beaucoup travaillé autrefois, et qui fit à son époque une véritable révolution dans la technique de la représentation de Shakespeare. Je veux parler ici de son principe du « mot-clé »; il voulait qu'on choisît un ou deux mots dans une section donnée du vers et qu'on y appuyât aux dépens des autres. Cela donnait au moins une impression de vitesse, surtout quand il s'agissait d'une longue tirade. Il prenait toujours pour exemple la question posée par Macbeth aux sorciers (acte I, sc. III) :

> *Or* why *upon this* blas*ted* heath *you* stop *our way*
> *With* such *prophetic* greet*ing*[3].

Voilà neuf accents, un effet très monocorde et monochrome. Le sens le plus urgent du passage est naturellement la préconnaissance des sorciers et c'est celui-ci qu'il faut souligner pour le public. Nous savons déjà que Macbeth s'est arrêté sur la bruyère, l'action nous l'explique. Il faut donc une ou deux accentuations plutôt qu'une répétition littérale du rythme iambique. Ainsi nous aurons :

> *Or why upon this blasted heath you* stop *our* way
> *With such pro*phe*tic greeting.*

Le rythme de Shakespeare est si fort que nous n'avons pas besoin de l'accentuer.

On pourrait illustrer le même principe par le mono-

3. ... ou pourquoi sur cette bruyère, battue des vents, vos salutations prophétiques viennent nous barrer la route.

logue d'Hamlet. Si je suis mécaniquement le rythme iambique vous aurez :

To be *or not to* be. *that is the* que*stion*[4].

Si nous ne suivons pas mécaniquement le rythme iambique, nous aurons quelque chose de plus rapide et de plus vrai :

To be *or* not *to be, that is the question.*

Ces idées ne sont pas nouvelles. Après William Powel, Granville Barker, directeur du *British Institute* à la Sorbonne, et plusieurs autres metteurs en scène, ont continué dans la même voie. Ils ont réagi violemment contre la manière très lente et délibérée de parler Shakespeare, que nous avions hérité de la tradition du XIXe siècle, l'époque de Macréady, Phleps, et Irving. Henry Irving était certes un acteur de génie — peut-être, comme disait Sarah Bernhardt, un artiste plutôt qu'un acteur — mais en tout cas une personnalité brillante qui dominait son époque et régna avec Ellen Terry pendant trente ans et plus au *Lyceum Theatre.* Mais ni Irving, ni ses successeurs, n'ont jamais trouvé, paraît-il, le véritable rythme des pièces. Ils les ont beaucoup abrégées, sacrifiant le texte à un décor splendide et réaliste, ainsi qu'à un jeu très personnel qui leur imposait des retards, des ralentis, qui éclairaient peut-être le personnage central, mais détruisaient, dans une certaine mesure, l'intégrité de l'ensemble. Ce fut l'époque des vedettes — de Sarah, de Réjane, de Modjewska, de Ristori, de Chaliapine, de Mounet Sully, de La Duse — et elle a eu ses réussites spectaculaires. Mais je me demande si parfois une

4. Etre ou ne pas être, c'est la question.

partie considérable du génie de Shakespeare ne nous était pas perdu par l'orgueil démesuré et l'intelligence insuffisante de ses interprètes.

Le retour à Shakespeare.

En effet, Granville Barker a changé tout cela. La saison de Shakespeare au Savoy, commencé en 1912, continua jusqu'à un peu avant la première guerre et inaugura d'une façon magistrale une nouvelle époque. Barker monta trois pièces : *Winter's Tale, Twelfth Night,* et *A Midsummer Night's Dream* et l'on en parle toujours. Il avait trouvé d'excellents acteurs pour chaque rôle, et il eut finalement une troupe admirablement disciplinée. Il leur apprit une technique pour parler rapidement, ce qui étonnait et même déconcertait le public. Puis il a situé des pièces dans leur cadre historique. Il s'est rendu compte que même à Athènes, en Sicile, ou en Illyrie, on n'était jamais loin des humours et du lyrisme de la campagne anglaise, ainsi que des splendeurs de la cour royale. Ses acteurs s'habillèrent donc plus ou moins dans les costumes de l'époque. On aurait dit une toile de Véronèse ou du Tintoret. En Angleterre nous nous sommes habitués, depuis des années, à la musique de Mendelssohn pour *A Midsummer Night's Dream.* Cela rappelait les contes de fées d'Hans Andersen et de Grimm, dont s'était nourrie notre enfance. Mais Barker a compris que ces créatures d'une étrange dimension étaient tout de même des créatures de notre monde. Puck, l'esprit malin, bien qu'il s'envole, et se fasse invisible à son gré, reste toujours terre à terre. C'est ici, à cette argile, à ces arbres qu'il appartient. Il paraît que *A Midsummer Night's Dream* s'était donné dans une grande maison de la noblesse anglaise — un

de ces palais construits dans les dernières années de la reine Élisabeth qui reflétaient, qui reflètent toujours, la richesse et l'invention de cette époque. La pièce est une véritable symphonie anglaise — une symphonie sociale, si vous voulez — où les nobles et les paysans, dominés par les forces mystérieuses de la nature qui s'incarnent dans les personnages mythiques, se rencontrent tous, dans une harmonie lyrique, à travers les malentendus amusants du drame. Barker nous présentait des fées dorées, un peu solides peut-être, qui n'avaient rien à faire avec les sentiments du XIXe siècle.

Barker se fit l'auteur d'une révolution qui fut essentiellement un retour. Combien les premiers metteurs en scène modernes lui sont redevables, cela me fut montré il y a deux ans quand je parlai de lui à Jacques Copeau dans son jardin en Bourgogne. Il est bien probable que les réalisations de Copeau au Vieux-Colombier et de Barker au Savoy sont les sommets de l'interprétation shakespearienne, au moins pendant les temps modernes.

Revenons donc, avec Barker, au plateau élizabéthain; ou plutôt remontons plus loin à son précepteur, William Powel, qui est aussi le mien, car c'est Powel qui a retrouvé les principes du théâtre élizabéthain et les a démontrés autant qu'il a pu. Ce fut un homme de génie, intransigeant, fanatique, entêté, incapable de la moindre compromission quand il s'agit de ces principes. Refusant toujours de travailler pour le théâtre commercial, il s'est réfugié dans les endroits les plus invraisemblables pour faire ses démonstrations théâtrales — dans les églises désertes et sinistres — n'importe où il trouvait l'ampleur nécessaire pour faire se dérouler les pièces élizabéthaines. Vers la fin de sa vie, à l'époque où je l'ai connu, il s'est parfois servi d'un théâtre; mais il

s'obstinait à supprimer la fosse d'orchestre et à construire une grande plate-forme qui se projetait au milieu des fauteuils. Jouée ainsi, l'action de la pièce restait toujours sur un plan près du public. On se servait du rideau et on jouait quelques scènes en arrière, mais on ne se servait pas du fond du plateau proprement dit. Tout cela produisit une certaine équivoque. Le théâtre moderne résiste à une adaptation aussi brutale; mais il en résulta quand même une impression fort intéressante. On pouvait comprendre, enfin, le rythme et la structure de Shakespeare. Toutes ces petites scènes, où deux messieurs s'engagent dans une conversation pendant trois minutes et puis s'en vont, prennent leur place naturelle et évidente sur une scène non localisée, mais largement étendue, où l'on passe d'une rue à une chambre, d'un palais à un champ de bataille, sans aucun arrêt. On s'est bien aperçu, quand on jouait avec Powel, de l'unité intérieure dont cette unité extérieure n'était que le reflet. Ainsi interprété devant un fond qui ne changeait guère, le mouvement de la pièce, qui nous entraîne dans des endroits fort différents et nous impose des raccourcis du temps très audacieux, ne se ralentit jamais. Le dramaturge — et l'acteur aussi — jouit d'une liberté impossible aux auteurs classiques; une liberté dont la structure de la scène était le contrefort et la défense.

Il faut que nous ayons quelques théâtres construits d'après ces formules. Nous en avons un à Norwich, *the Maddermarket*, dirigé depuis longtemps par Nugent Monck, homme prodigieusement savant dans toutes ces questions, que nous avons étudiées ensemble, — mais c'est un théâtre où ne jouent que des amateurs. A *Stratfond-on-Avon*, une occasion unique a été perdue. Lorsqu'il y a vingt ans un incendie providentiel eut détruit

le théâtre dérisoire qui existait jadis dans le lieu de naissance de Shakespeare, on aurait pu réunir dans un théâtre nouveau les lignes structurales du théâtre élizabéthain, et le confort et les facilités du théâtre moderne. On préféra faire un monstre hybride, impossible pour les spectateurs, qui ne peuvent pas entendre, impossible pour les acteurs, dont on exige un effort herculéen pour franchir la rampe, impossible pour les metteurs en scène, qui n'ont ni les avantages du plateau tournant ni ceux de coulisses assez profondes pour y installer les décors. C'est un théâtre admirable pour les décorateurs, qui en font un jouet fort amusant, et agréable pour les spectateurs qui aiment se recueillir dans de bons fauteuils, se promener sur les terrasses, ou se détendre dans les bars.

Je parle avec force, mais il le faut, surtout à présent qu'il s'agit de construire un nouveau théâtre pour la troupe de l'*Old Vic*. L'occasion se présente encore de bâtir une salle et une scène qui ne sont pas coupées irrémédiablement l'une de l'autre; une fosse d'orchestre qu'on peut supprimer à son gré; un appareil d'éclairage qui ne dépende pas des rampes. J'espère que les architectes de ce théâtre se rendront compte de l'importance capitale de leur tâche.

La seule chose que j'exige pour Shakespeare, c'est la libération des conventions surannées. Je veux qu'on emploie tous les moyens praticables pourvu qu'on nous laisse son rythme, son humanité et sa parole.

ROBERT SPEAIGHT.

Les traductions du texte de Shakespeare ont été empruntées à l'édition de la Pléiade (N.R.F.).

DOMAINES MISSIONNAIRES

APOSTOLAT SACERDOTAL EN FINLANDE

J'habite la campagne, aux environs de la capitale, dans une petite maison de bois composée de deux chambres dont l'une sert de chapelle. L'autre me sert de salle de réception, bureau, salle d'attente, salon, cuisine et chambre à coucher. A l'exception de trois familles catholiques, tout le village, d'environ deux mille habitants, est protestant luthérien, c'est-à-dire baptisé dans l'Église luthérienne et inscrit sur ses registres. A l'exception des membres d'une des sectes qui pullulent dans tout le pays, il n'y a presque aucun pratiquant.

Une ou deux fois par an, à Noël et à Pâques, quelques femmes vont au temple, distant de six kilomètres. La plus grande partie de mes paroissiens est d'une indifférence religieuse totale. Leur attitude envers moi est très correcte. Partout où je vais, on me reçoit volontiers et l'on me traite avec le plus grand respect. Ils m'aident selon leurs possibilités, et, de mon côté, je fais de mon mieux pour les aider. Ainsi, durant une absence de cinq jours, des voleurs entrèrent par ma fenêtre et emportèrent mes vêtements; la consternation fut générale dans le village. Mais, en même temps, mes paroissiens furent déçus, car le voleur n'avait emporté que cent marks (une place de cinéma coûte de soixante à cent marks). Tous étaient persuadés que le *katoliken pastori* était plus riche!

Un autre exemple en voyage. Les voyages sont une

excellente occasion de propagande pour le catholicisme. Notre col blanc de clergyman attire l'intérêt et la curiosité. On nous demande directement (mais les moins hardis le font par personne interposée) si nous sommes Anglais ou Américains, et l'on est bien surpris de s'entendre répondre en finnois ou en suédois. La conversation s'engage alors. L'intérêt se tourne avant tout vers le célibat, inconnu parmi les pasteurs protestants. Ensuite, si l'on a encore le temps — les voyages en Finlande sont souvent très longs —, commence un véritable cours de catéchisme. Ces conversations portent-elles des fruits? Bien sûr, mais si l'on s'attend à ce que les auditeurs viennent en foule demander l'enseignement pour se convertir, on sera bien vite déçu. Mais il ne faut pas oublier qu'une grande partie de notre travail est de chasser les préjugés qui sont si grands et si enracinés et que nous avons d'abord à accomplir un travail missionnaire. Il est déjà bien que la population comprenne que les prêtres catholiques ne sont pas tellement anormaux. Le contact personnel leur fait voir que bien des choses qu'ils ont lues et entendues sur les prêtres étaient injustes.

Un troisième exemple : les écoles. Les livres scolaires officiels sont assez anticatholiques en plusieurs endroits. L'histoire, aussi bien profane que sacrée, donne de l'Église catholique une impression assez fausse. Le Moyen-Age est le temps du « despotisme papal », des « marchandeurs d'indulgences », des « autodafés », de « l'Inquisition » et, avec un léger (!) anachronisme de la part d'étudiants, le temps « des horreurs des Jésuites ».

Bien que les livres soient d'un esprit peu favorable, tout dépend de l'instituteur ou de l'institutrice. Ainsi, pour un instituteur qui disait que les Prussiens étaient plus intelligents que les Bavarois, parce que les premiers étaient protestants et les autres catholiques, j'en connais beaucoup, sinon tous, qui ont un autre esprit. L'exemple suivant n'est pas rare.

Les élèves des écoles secondaires, gymnases, lycées, doivent rédiger parfois des « essais » d'après un thème donné par le professeur. Ils doivent l'écrire chez eux et présenter leur travail après un certain temps. Or, visitant une famille protestante dans une petite ville, j'y trouvai une des jeunes filles assez déprimée à cause de son essai encore à faire pour le lendemain. Le thème donné à cette élève de seize ans était, à son grand étonnement : « Les Jésuites et leur devise : le but sanctifie les moyens. » Je m'offris aussitôt à l'aider et en moins de dix minutes elle avait déjà écrit la première page, constatant que la devise des Jésuites était : *Omnia ad majorem Dei gloriam.* Les pages suivantes étaient consacrées à une explication philosophique et théologique dans un esprit purement catholique sur les relations entre le but et les moyens et la possibilité pour un but bon de sanctifier les moyens indifférents. Nous avons démontré que, dans cette controverse, les bons Jésuites étaient innocents comme des nouveau-nés. Après avoir dit que la devise en question est machiavélique, nous avons terminé en constatant que cette devise est, jusqu'à nos jours, en vigueur dans les pays où l'on croit pouvoir régner sans Dieu ni religion, et que les régimes autoritaires et dictatoriaux modernes montrent une inclination assez forte vers cette théorie.

Quelques semaines plus tard, la maman m'annonça fièrement que l'essai était approuvé par le professeur, assez étonné de trouver chez son élève une philosophie si profonde et très surpris d'apprendre que c'était un prêtre catholique qui avait aidé à le rédiger : « Ce n'était quand même pas un Jésuite ? [1] »

Qu'est-ce qui attire les Finlandais vers l'Église catholique ? Il est bien difficile de répondre à cette question et dangereux de généraliser. Le caractère universel de l'Église, son unité de doctrine et son organisation mondiale

1. Le P. de Caluwé est prêtre séculier.

plaisent beaucoup aux Finnois. Les intellectuels sont très impressionnés par les deux derniers papes Pie XI et Pie XII, en raison de leur « politique honnête » et de leur charité envers tous, car eux-mêmes, à cause des guerres, sont plongés dans bien des difficultés politiques et économiques.

Une autre chose les impressionne : les Finnois qui entrent en contact avec les prêtres catholiques voient que ceux-ci visitent leurs paroissiens et y consacrent beaucoup de leur temps. Les familles pauvres, les malades et les vieillards sont surtout parmi leurs visités.

Les pasteurs protestants ne le font pas, non seulement parce que, étant mariés, la vie familiale a des exigences, mais aussi parce que les paroisses des villes sont trop grandes et celles des campagnes trop étendues. Il est remarquable de voir quelle impression profonde nos œuvres charitables font sur les protestants.

Les cérémonies et les sermons impressionnent quelques-uns de ceux qui visitent l'église catholique de Helsingfors et bien des préjugés disparaissent en eux lorsqu'ils écoutent les chants et voient la sainte messe pour la première fois de leur vie.

Nous venons de donner quelques exemples de ce qui les attire, bien que, pour chaque converti, le premier pas fait vers l'Église catholique le fut à cause d'impressions assez différentes les unes des autres et maintes fois assez personnelles.

Y a-t-il aussi des éléments dans le catholicisme qui repoussent les protestants ? Bien sûr. En plus des préjugés que l'on rencontre à l'école, au catéchisme, dans les livres et les journaux, un des obstacles les plus gênants est la pratique « sévère » du mariage. Le fait que l'Église ne peut jamais accorder le divorce leur semble trop dur. Plusieurs conversions se heurtent à ce chapitre et beaucoup de candidats au catholicisme ne peuvent pas réaliser leur grand désir à cause de leur second mariage contracté après le divorce prononcé par l'Église protes-

tante ou par l'État. Si nous nous plaçons à leur point de vue, cela doit être bien difficile pour eux de comprendre pourquoi un divorcé remarié, encore protestant — et ignorant alors les lois de l'Église catholique —, apprend que son premier mariage est en vigueur tant que les deux conjoints vivent et que le second mariage est nul.

Une autre difficulté, même après leur conversion, vient de ce qu'on pourrait appeler les tares héréditaires du protestantisme. Le luthérien voit plutôt, par exemple, dans ses ministres, ses qualités personnelles que son ministère. Il va à l'église parce qu'il y a un pasteur sympathique. Il n'ira point si un autre pasteur prêche. Il y a toujours le danger qu'il vienne à l'église catholique à cause de cet attrait et qu'il soit prêt à se convertir, subjugué plutôt par la personnalité du prêtre que par les vérités et la doctrine de l'Église catholique.

Une autre difficulté, qui n'est pas d'ordre religieux, mais qui est une réalité à affronter, est le fait que la Finlande est un pays bilingue : le finnois et le suédois. La presse catholique, les livres, les brochures, les sermons à l'église, le catéchisme aux enfants et l'instruction aux convertis, tout cela doit être fait en deux langues.

Beaucoup d'autres difficultés, voire d'obstacles, sont inutiles à mentionner ici, car ils sont à peu près les mêmes dans le monde entier.

R. DE CALUWÉ.

L'ACTION SOCIALE EN AFRIQUE NOIRE

M. l'abbé Boganda, député de l'Oubangui-Chari, se préoccupe beaucoup des problèmes sociaux qui dominent la vie des territoires d'Afrique noire et conditionnent leur évolution. Trop souvent, souligne-t-il, on se figure que la civilisation dont les Noirs attendent le bienfait se limite à une simple amélioration de leur bien-être matériel. Pourquoi persister à oublier qu'une civilisation complète suppose trois choses : élévation du niveau de vie, certes, mais aussi instruction et, à la base de tout, religion ?

Les Africains se refusent à séparer le naturel du surnaturel, et il appartient à ceux qui se disent chrétiens de manifester leur sens de la justice et du progrès social. Qu'ils ne laissent pas à d'autres, se réclamant d'une autre foi et d'un autre idéal, le monopole des réalisations heureuses et des initiatives hardies.

Qu'on le veuille ou non, les nécessités économiques sont actuellement primordiales en Afrique. L'adage *per ventrem ad cor* n'est que trop vrai là-bas; les missionnaires le savent bien qui se préoccupent de plus en plus, pour leurs populations, de ce minimum de bien-être qui est nécessaire à la pratique de la vertu.

Des colons sont venus en Afrique avec le désir de promouvoir la mise en valeur de terres considérées comme neuves; ils ont contribué à la prospérité de ces pays, et il n'est pas question de les en écarter. Mais il faut souhaiter que la mise en valeur déjà commencée, et qui prend une ampleur très grande en ce moment, ne contribue pas seulement à l'enrichissement de quelques-uns. Elle doit concourir au bien-être de la communauté, et, notamment, à l'amélioration du sort des autochtones.

Selon certains le travail forcé serait une nécessité pour l'Afrique : sans lui, les chantiers seraient désertés. L'abbé Boganda s'élève contre de telles affirmations : sans profit réel et suffisant, ou bien sans possibilité d'échanger son argent contre des marchandises, quel est l'Européen qui rechercherait le travail? Reconnaissons que seul un intérêt réel, en Afrique comme ailleurs, conduit les gens à travailler. Et l'abbé Boganda évoque, à l'appui de sa thèse, l'expérience qu'il a réalisée lui-même sous forme de coopératives; sans contrainte et sans moyens de correction il a obtenu le travail libre et dans la joie.

C'est, au fond, l'importation outre-mer d'un capitalisme égoïste qui a vicié les rapports entre Noirs et Blancs. Le problème est beaucoup plus social que racial et il sera sans doute en voie de solution le jour où les entreprises qui se créent en Afrique n'écarteront les autochtones ni de la gestion des entreprises ni de leur rapport.

Voici qui justifie la création de coopératives paysannes que M. l'abbé Boganda veut introduire dans son pays : il leur assigne comme but non seulement la production et l'écoulement des produits, mais tout autant l'organisation de l'habitat, des loisirs et de toute la vie au village.

De jeunes chrétiens de France se sont offerts, dans un esprit de désintéressement magnifique, pour aider ce prêtre noir à réaliser son projet.

Nous sommes convaincu qu'ils ne seront pas déçus : quoi qu'il paraisse, en effet, les incidents qui peuvent troubler actuellement la vie de l'Afrique noire ne sont pas dirigés contre la France. « Ce n'est pas à la France qu'on en veut, mais à quelques Européens qui seraient tentés d'oublier que les Noirs sont leurs frères. »

L. A.

Réflexions d'un prêtre noir sur les problèmes sociaux de l'Afrique centrale

Combien d'administrateurs, de colons, de missionnaires se sont découragés devant ce que tous appellent « la force d'inertie de l'indigène »!

C'est, disent-ils, un défaut inné, une tare atavique plusieurs fois séculaire, s'étendant à tous les domaines. Et ils concluent magistralement : « Il n'est donc pas temps de chercher à en découvrir les causes profondes ni de chercher à résoudre le problème. » On m'a dit plus d'une fois : « Soyez philosophe; ne vous tracassez pas pour vos frères les Noirs, vous n'en ferez jamais rien. » Voilà l'attitude générale en territoires d'outre-mer.

Mais ces philosophes ignorent-ils que seule une éducation bien menée peut donner à l'esprit la prédominance sur le corps? Abandonné à lui-même depuis des siècles, l'indigène a laissé le gouvernail de son être à cette matière qui, même chez les peuples civilisés, tend toujours à reprendre le dessus.

Or toute matière en soi est inerte et a besoin, pour être, d'un mouvement, d'une force extérieure. Cette force extérieure doit être en proportion de la masse à soulever.

Avons-nous jusqu'ici bien calculé la somme des forces, c'est-à-dire de dévouement, d'abnégation et de sacrifices qu'exige cette masse d'outre-mer que nous avons prise en main et dont nous avons la lourde responsabilité devant l'histoire, devant l'humanité et devant Dieu!

L'indigène, isolé et abandonné à lui-même, ne parviendra jamais à améliorer sa condition et à se placer sur un degré quelconque de l'échelle sociale. C'est là d'ailleurs l'unique raison qui peut autoriser une nation civilisée à prendre possession d'un pays arriéré.

Il découle de là que la métropole, dès le début, devait prendre ses T. O. M. en main, une main douce et ferme à la fois, et les conduire progressivement, par une éducation bien comprise, à une condition meilleure.

Par éducation bien comprise, j'entends celle dans laquelle l'élément intellectuel, l'élément politico-social et l'élément moral ou religieux s'enchevêtrent et marchent *pari passu* pour rendre les hommes susceptibles de répondre pleinement à leur vocation propre et aux exigences du monde.

Napoléon Ier disait : « Pour former l'homme qu'il nous faut, Dieu doit être avec nous, car éduquer c'est créer, et Dieu seul peut créer. » Ce qui est vrai pour un individu l'est aussi pour un peuple. D'ailleurs, l'Histoire est là pour l'attester : combien de nations se sont rabaissées pour avoir cultivé un élément à l'exclusion des autres et l'avenir nous prépare des échecs et des désastres dont il ne faudra pas chercher les causes ailleurs que dans le mépris de ce principe fondamental de la véritable civilisation.

Si cette formation est bien menée, on n'aura pas à redouter l'ingratitude qui résultera, à ce que l'on dit, de l'émancipation : ce que l'on appelle ingratitude n'est bien souvent qu'un renvoi de balle.

*
* *

Le problème de base, celui qui, négligé, condamne et compromet tous les autres, est celui de la population et de la famille.

A ce sujet et sur ce point la critique est trop facile, il n'est pas question de démagogie. Nous voulons envisager aujourd'hui le problème bien en face, sans illusion mais sans amertume.

Veiller à la santé publique et à la possibilité pour la famille de se développer dans le cadre des institutions locales, tel est le problème.

Cellule de base de la société, la famille doit être le premier objet de sollicitude, la première inquiétude du peuple colonisateur. Nous devons le reconnaître : la France, dans ses territoires d'outre-mer, n'a presque jamais songé à pratiquer une politique de la famille.

On ne s'est presque jamais inquiété de la condition de la femme dans la plupart de nos pays d'outre-mer. La femme africaine est-elle autre chose, la plupart du temps, qu'une servante, une main-d'œuvre, une marchandise qu'on vend au plus offrant et qui ne peut exprimer ni son avis ni son choix ?

La condition déplorable de la femme entraîne pour la société des conséquences dont on ne peut imaginer l'étendue. Ce sont :

1. La facilité du divorce et l'instabilité des ménages.
2. La stérilité volontaire.
3. Les avortements.
4. La mortalité infantile.
5. La dénatalité.
6. Les maladies vénériennes et l'immoralité qui en est le véhicule.
7. Et enfin l'impossibilité d'éduquer les enfants.

Comment une société peut-elle vivre, progresser et prospérer dans de pareilles conditions ? Il s'agit de la perfectionner en laissant à chaque région sa langue propre, son cachet, son génie et les mœurs compatibles avec la dignité humaine.

Le problème se pose avec tout autant d'acuité pour l'enfant. L'avenir d'un pays dépend du nombre et de l'éducation des enfants. Or, comme je viens de le dire, la condition de la femme indigène est cause d'une dénatalité toujours croissante et de la mortalité infantile non moins grande. Dans certaines régions de l'Oubangui le nombre des enfants descend jusqu'à 13 % et même 7 % et moins. Et certaines tribus sont en train de disparaître faute d'enfants.

Cette menace de dépopulation appelle un effort médical de grande envergure mais, en même temps et convergeant à lui, un effort moral et social qui permette et encourage la stabilité des ménages.

Toujours dans le sens d'une aide aux populations, pourquoi ne favoriserait-on pas l'attrait héréditaire de l'indigène pour le clan en réorganisant et en soutenant les groupements familiaux d'autrefois en vue de défendre les intérêts propres des familles et de retrouver, pour l'organisation du travail, des formules adaptées ?

*
* *

Le *travail* a été et restera toujours le plus puissant levier de la civilisation et de la morale. La valeur d'un peuple se mesure à l'intensité de l'effort dont il est capable.

A ce sujet deux questions se posent :

1. Quelle éducation du travail avons-nous donnée aux peuples d'outre-mer ?

2. Quelle est l'organisation qui convient aux T.O.M. ?

On doit créer chez les autochtones l'esprit de travail, mais comment leur faire aimer le travail ?

Par la chicotte, disent les partisans du travail forcé.

Nous disons qu'il faut une éducation du travail.

Sur quels principes doit être basée cette éducation ?

En premier lieu, il faut que l'organisation du travail permette à chacun de constater les résultats de ses efforts, de pouvoir sentir l'utilité de sa tâche.

Un travail forcé, imposé par la contrainte, dans lequel le travailleur ne fournit pas un effort volontaire, mais qui sert simplement les intérêts de quelques entreprises économiques, est absolument contraire au respect de la dignité humaine.

Sans doute, l'indigène n'est pas porté à travailler beaucoup, car la nature clémente lui fournit le néces-

saire pour vivre sans exiger beaucoup d'efforts... Mais il se contente alors d'un niveau de vie assez limité.

Il s'agit de faire comprendre à chacun qu'il peut améliorer son existence par un effort plus grand, de l'inciter à accroître sa capacité de travail par le spectacle des biens qui peuvent en résulter pour lui.

Cela suppose une éducation commencée auprès des jeunes notamment pour les amener à désirer l'amélioration de leur situation. Le jour où ce désir sera né, ils viendront d'eux-mêmes à une tâche acceptée, sinon joyeusement, du moins avec l'acquiescement de leur volonté.

Une éducation est l'œuvre de temps, de patience et de confiance réciproque. Les Gaulois l'ont reçue, cette éducation du travail, mais il me semble que nous, nous ne l'avons pas encore donnée à nos territoires d'outre-mer.

Ce n'est pas par la force, les brutalités, les emprisonnements que nous y arriverons, mais en apprenant aux indigènes à améliorer leur condition, en leur créant des besoins, en les intéressant au travail. Nous le disions plus haut : ils ne s'intéresseront au travail que s'ils en tirent profit.

A ce sujet, il serait bon de signaler l'urgence de l'importation des produits manufacturés dans nos T.O.M.

En effet, l'indigène recevant son salaire se trouve en possession de sommes d'argent dont il ne sait que faire. Le jour où cet argent gagné par son travail lui permettra d'acheter les objets dont il a besoin, ce jour-là il comprendra que son travail sert à quelque chose. Peut-on parler d'idéal à des gens qui, matériellement, n'ont rien et ne peuvent se munir de rien ? Permettez-moi de vous signaler l'exemple d'une coopérative de production fondée par moi-même à Grimari, en Oubangui-Chari. Les coopérateurs ont pris goût au travail parce qu'ils avaient part aux bénéfices et qu'ils étaient sainement logés, habillés et nourris.

La structure sociale de nos populations, organisée en

tribus, se prête très bien à la forme coopérative. On pourrait ainsi développer parallèlement aux entreprises industrielles de vastes coopératives de production suivant les possibilités de chaque région sans déporter les populations, sans désunir les familles, avec tout ce que cela comporte de conséquences désastreuses. L'administration doit encourager les organismes coopératifs par des subventions pour leur permettre de démarrer, par des primes pour les encourager.

Le capitalisme a beau se retrancher derrière un soi-disant contrat de travail, il a commis trop d'injustices pour qu'on puisse lui permettre de vivre plus longtemps dans les mêmes conditions. Le contrat de travail en T.O.M. est actuellement unilatéral et n'a qu'un but, contraindre l'employé à rester dans son emploi et donner à l'administration le droit de le punir s'il quitte le travail de son plein gré.

En résumé, donc nous voulons :

— des populations saines où la femme ait les possibilités et les droits de jouer son rôle dans la société, ce que permettra seule une juste politique de la famille comportant les mêmes exigences, les mêmes soutiens qu'à la métropole;

— des populations saines dans des demeures et des sites salubres;

— des populations trouvant dans un travail totalement libre, organisé en vue du bien collectif, soutenues et défendues par les contrats, les garanties de leur épanouissement;

— des populations qui, par le travail et le bien-être, et grâce à l'éducation reçue dans des écoles adaptées, prendront conscience de leurs responsabilités.

Abbé Boganda.

DOCUMENTS ET CHRONIQUES

LE DECRET DE LA SACREE CONGREGATION DU SAINT-OFFICE SUR LE COMMUNISME

Nous reproduisons ci-dessous la traduction donnée par France-Presse, *du décret de la Congrégation du Saint-Office, précisant la position de l'Église à l'égard des communistes et de ceux qui collaborent avec eux. Cette traduction, que nous avons vérifiée, nous a paru exacte, à l'exception du mot « journaux », qui avait été omis.*

« On pose à cette suprême Congrégation les questions suivantes :

1° Est-il permis de s'inscrire comme membre à un parti communiste ou de le favoriser en quelque manière ?

2° Est-il permis de publier, répandre ou de lire des revues, journaux ou feuilles volantes qui soutiennent la doctrine ou l'action des communistes, ou d'y écrire ?

3° Peut-on admettre aux sacrements les fidèles qui, sciemment et librement, posent les actes envisagés par les deux premières questions ?

4° Les fidèles qui professent la doctrine matérialiste et antichrétienne des communistes et surtout ceux qui la défendent ou la propagent encourent-ils de plein droit, comme apostats de la foi catholique, l'excommunication spécialement réservée au Saint-Siège ?

Les Éminentissimes et Révérendissimes Pères préposés à la sauvegarde de la foi et des mœurs ont, au cours de la séance plénière du mardi 28 juin 1949, décrété qu'il fallait répondre :

1° *Négativement,* car le communisme est matérialiste et antichrétien. Bien que les dirigeants communistes déclarent parfois en paroles qu'ils n'attaquent pas la religion, ils se montrent en fait, soit par leur doctrine, soit par leurs actes, hostiles à Dieu, à la religion et à l'Église du Christ.

2° *Négativement,* car tous ces écrits sont condamnés de plein droit (canon 1399).

3° *Négativement,* conformément aux principes ordinaires sur le refus des sacrements aux fidèles qui ne sont pas dans les dispositions voulues.

4° Affirmativement.

Le jeudi suivant, 30 juin, S. S. Pie XII, dans l'audience ordinaire accordée à S. Exc. Rme l'assesseur du Saint-Office, a approuvé la décision des Éminentissimes Pères qui lui a été soumise, et ordonné qu'elle fût promulguée dans l'organe officiel des Actes du Siège apostolique. »

Donné à Rome le 1er juillet 1949.

Le Billet de Christianus a souligné la portée de cette condamnation. Étant donné la distance qui sépare la publication de ce décret de la parution de la revue, nous attendons les prochains numéros pour revenir, avec plus d'opportunité, sur ce sujet.

DE T. E. LAWRENCE A BOUKHARINE

(le pouvoir de fascination)

De son vivant déjà, T. E. Lawrence, l'officier de l'Intelligence Service qui souleva victorieusement les tribus arabes contre la Sublime Porte, pendant l'autre guerre, était un être environné de mystère. Le secret indispensable à de telles opérations s'auréolait d'une légende parfois fantastique.

On pourrait supposer que les efforts des biographes et la récente publication d'un épais volume de lettres de Lawrence qui viennent d'être traduites[1] permettraient de résoudre l'énigme. Vaine supposition.

Certes, les historiens peuvent y puiser en abondance des dates et des faits qui les aideront à cerner de plus près le cours objectif de cette vie. Les psychologues y trouveront une passionnante matière première pour exercer leur sagacité. Les artistes puiseront des joies innombrables dans cette prose pétulante, colorée, fourmillante de traits. Mais, au fur et à mesure qu'on avance dans cette passionnante lecture, on aperçoit que le panorama de cette vie d'homme est dominé par une irréductible énigme.

Les lettres du colonel Lawrence nous montrent un personnage merveilleusement riche et complexe. Passionné pour la solitude et pour la camaraderie, pour la mécanique et l'archéologie (il décrit les vieilles villes de l'Ouest et du Midi de la France de façon inoubliable),

1. *Lettres de T. E. Lawrence*. Trad. Etiemble et Yassu Gauclère, éd. Gallimard.

pour la lutte et pour le jardinage. Anglais jusqu'au bout des ongles, il se fait Arabe par plaisir autant que par nécessité. Plein de goût pour la littérature, il pratique aussi bien Homère que James Joyce.

Par cette multiplicité de ses goûts, Lawrence échappe aux catégories abstraites de la psychologie. Sa complexité exprime les mille façons dont un homme remarquablement doué et favorisé par le sort peut goûter par tous les pores aux richesses de l'univers.

Ce n'est pas assez dire. Au fond du cœur de Lawrence, il y a un feu de vie qui ne se satisfait finalement de rien. Comme si rien n'était digne de son embrasement, il choisit enfin de brûler à vide.

C'est le moment où Lawrence devenu célèbre efface son identité sous un pseudonyme, où le colonel s'engage somme simple soldat dans la R.A.F. en 1922 sous un faux nom, où l'aventurier devient dactylo dans une caserne.

Est-ce de l'ascétisme et de l'humilité ? Mais Lawrence n'est pas précisément un esprit religieux. Le goût de vivre avec des êtres simples et jeunes ? Ils ne sont pas tous encasernés. Le désir de recommencer sa vie à zéro ? Puérile magie. Le culte de la discipline ? Lawrence jongle avec elle; il correspond familièrement avec les puissants du jour, y compris son propre maréchal de l'Air; en Italie, à un concours d'aviation, il converse au vu de tous avec le maréchal Italo Balbo et lui serre la main. Serait-ce lassitude, écœurement ? Parfois oui, mais pas toujours.

Dans ce recueil de lettres intimes qui forme plus de 800 pages, nous tournons avec lui autour de son secret, et il n'est pas livré.

Lawrence en a-t-il eu conscience, au moins par éclairs ? Il se peut. Témoin cette pénétrante remarque :

En écrivant, presque tout le monde tâche d'être dur et clair : mais pendant tout ce temps-là une force inconsciente tend à tout recouvrir (p. 535).

Va-t-il, alors, tenter de briser cet étrange interdit? Cela lui semble sans doute impossible, car il aggrave encore sa confidence en ajoutant quelques lignes plus loin :

Le dedans de moi est un endroit trop vide pour requérir une longue exploration.

Si Lawrence est pareillement désarmé devant son propre sphinx intérieur, comment ne le serions-nous pas nous-mêmes plus encore?

Toutes les explications qu'on peut tenter à son sujet sont à la fois contestables et utiles. Car toutes ont pu obscurément se nouer pour le pousser dans la voie qu'il a suivie. Mais ressentir d'obscures sollicitations intérieures est une chose; décider de s'y conformer est, ou devrait être, tout autre chose. Comment l'homme capable de bouleverser tout le monde nomade du Proche-Orient a-t-il pu choisir la vie de simple soldat en caserne comme nouvel idéal?

Peut-être reste-t-il d'autres lettres inédites qui nous en révéleraient davantage. C'est douteux, car de telles lettres ne paraissent pas avoir été systématiquement exclues. D'ailleurs, dans l'amoncellement de celles que nous avons, comment ne trouverions-nous pas déjà maints fragments de ce foyer d'explications s'il existait? Si elles ne contiennent pas d'explication positive, n'est-ce pas un signe assez fort que rien d'autre ne peut nous l'apporter?

En fin de compte, si Lawrence ne nous communique pas son secret n'est-ce pas parce qu'il ne le connaissait pas lui-même?

On aura beau dire que Lawrence était supérieurement intelligent, que ce n'était ni un enfant ni un fou, là n'est pas la question. Au centre de toute intelligence, existe un *punctum caecum*. L'essentiel de ce que nous sommes nous échappe.

Nous n'avons pas besoin d'inventer pareil secret ; c'est celui-là même que Lawrence nous livre quand il écrit les deux phrases saisissantes que nous avons citées. C'est le nôtre comme c'est le sien. Et ce n'est pas seulement lorsque nous écrivons que notre propre mystère nous est voilé, c'est aussi lorsque nous pensons et agissons.

Au principe de nos actes, surtout des actes essentiels de notre destin, il y a quelque chose d'extraordinairement énigmatique qui échappe pour la plus grande part à la prise de notre intelligence. Et plus encore aux forces du langage et du souvenir.

Il doit être clair, alors, que dans ce centre insaisissable de l'être, il n'y a pas seulement cette puissance négative, un *punctum caecum* qui nous empêche de voir, il y a aussi une puissance positive qui nous pousse sur le chemin de l'action. Au centre d'une conjonction d'astres psychiques formés par nos intérêts, nos désirs, les mots qui nous impressionnent, les images qui nous aiguillonnent, les actes et les situations qui nous bouleversent, un incompréhensible pouvoir de *fascination* agit sur nous.

Notre intelligence s'épuise à vouloir en prendre clairement conscience et plus encore notre lourd langage à prétendre l'attraper dans les grosses mailles de son filet. Aussi, dès que ce pouvoir de fascination a cessé d'agir, le déluge de l'oubli vient tout engloutir, et nous avons peine à comprendre comment nous avons pu nous laisser hypnotiser par cette constellation psychique qui nous avait paru souverainement déterminante. Nous ne comprenons plus du tout l'origine de nos actes.

Il faut alors en prendre notre parti et faire de l'obstacle la principale matière de l'action. Le cas de Lawrence est exceptionnel par sa forme et sa puissance, mais dans son origine essentielle il n'est qu'un cas particulier d'un principe général : l'impossibilité d'obtenir une expli-

cation pleinement satisfaisante et vraiment exhaustive des actes des hommes.

Ainsi devrons-nous consentir que d'autres grandes énigmes humaines demeurent des énigmes irréductibles. Renonçant à les conceptualiser comme des monstruosités inhumaines, nous les comprendrons mieux, comme étant malgré tout parentes de nos propres mystères.

A côté du cas de Lawrence, celui de Rimbaud semble presque clair. Qu'un poète soit à ce point fasciné par une singulière puissance poétique, puis la répudie pour subir l'attraction d'un autre genre d'aventure qui l'entraîne au cœur de l'Afrique, cela nous semble étonnant, mais moins inimaginable que cet attrait de Lawrence pour la servitude.

Peut-être n'est-ce qu'une sorte d'illusion d'optique due à une relative proximité d'esprit. Nous avons pris coutume de voir exalter l'esprit d'aventure et de liberté plutôt que la passion de servir. Nous ne comprenons plus comment cette passion de servir peut fasciner totalement un homme. Mais n'est-il pas, bien loin de Lawrence, des hommes dont la polarisation psychique est diamétralement contraire à la nôtre ?

Cette passion pour la servitude, pour la plus abjecte docilité, pour le reniement de sa propre gloire et cette fascination devant un immense vide intérieur, n'est-ce pas les traits essentiels que nous retrouvons chez les accusés bolcheviks des fameux procès de Moscou ?

Ce tableau, on l'aperçoit largement brossé, avec une rare vigueur dans le grand roman de Victor Serge : *L'Affaire Toulaev*[2]. Le leitmotiv en est le même que dans *Le Zéro et l'Infini* de Kœstler : condamnés par le Parti, les vieux bolcheviks consentent à l'immolation pour le Parti. Et même au déshonneur pour ne pas déshonorer le Parti. Mais le roman de Victor Serge est infiniment moins romantique que celui de Kœstler, il est

2. *L'affaire Toulaev*, par Victor Serge, éd. du Seuil.

empreint d'un réalisme lourd et dur qui lui confère plus de force encore.

Les vieux bolcheviks comme les jeunes ont un mépris sans bornes pour le reste du monde. Se réfugier au dehors ne peut pas avoir de sens, c'est déserter la Cause, c'est devenir automatiquement ce qu'en leur for intérieur ils ne sont pas : des traîtres à la Cause. Dans la mesure même où ils sont intraitablement fidèles, il faut qu'ils acceptent de rester et de s'accuser. Un moine authentiquement chrétien, persécuté par l'Inquisition, eût-il été s'enfuir dans un couvent bouddhiste ? Et comment se révolterait-il contre une sentence injuste dictée au nom même de la Loi qui est sa loi ? N'a-t-on pas vu au XIXe siècle un Don Bosco demander pardon à son évêque, sur la demande du pape, pour une faute qu'il n'avait pas commise ?

Bien sûr le bolchevik n'agit pas au nom du même principe. Mais un autre principe analogue, qui est la subversion du premier, le régit. Le bolchevisme n'est pas simplement une armée qui exige tous les sacrifices à la discipline et une Église qui requiert le plus total dévouement, c'est une théocratie de l'athéisme. Il n'y a ni vérité ni morale éternelles. Seul l'intérêt du prolétariat est la morale et la vérité. Mais, sans le Parti, le prolétariat serait un grand corps aveugle. Le Parti est la tête du prolétariat. C'est lui qui définit infailliblement la morale et la vérité face aux contradictions de l'histoire. A l'intérieur d'une telle entité, peut-on admettre une opposition ? Comme s'il pouvait y avoir opposition entre les deux lobes du cerveau! Si le Parti tout entier est monolithique, que dire alors du Comité central du Parti! Au nom de quoi discuter le grand chef et ses fidèles ? Ils sont bien plus que tous les papes, les saints et les prophètes, ils sont l'*orthodoxie en acte*. Ils ne possèdent pas simplement la vérité et la morale, ils *sont*, par droit d'immanence, cette morale et cette vérité. Il n'est même pas besoin de définir leur infaillibilité. Il est encore

moins question de la limiter. Ils sont plus que les rois et tzars de droit divin, ils sont ce droit divin lui-même.

Et comment les critiquer ? Au nom du moi personnel d'un individu ? Mais c'est le zéro en face de l'infini. Pas seulement la chétive unité d'un homme en face de millions d'êtres, mais le zéro d'un être qui s'est retranché du corps mystique de cette Église. Au nom de principes extérieurs au communisme ? Mais c'est se déclarer un abject renégat. Au nom d'une vérité abstraite ? Mais cela n'existe pas. Au nom de la réalité, parce qu'on n'a pas commis l'acte dont on est accusé ? Mais qu'importe! Pourquoi le Parti n'aurait-il pas le droit d'exiger un mensonge ? Et de quel droit s'insurger contre pareille exigence ?

Du seul fait que le Parti vous considère comme un opposant, comme un suspect, vous êtes réellement opposant et suspect. Il importe peu que vous fussiez innocent avant, sa condamnation l'engage et vous excommunie. Tout est accompli. Le seul acte qui vous reste, c'est de vous prosterner. Alors seulement, par votre consentement et votre humilité, vous manifestez votre foi et l'honneur du Parti. Prétexter votre innocence, c'est afficher une rébellion contre l'infaillible. Vous incliner devant la Loi, c'est malgré votre déshonneur glorifier la Loi.

Vous n'avez pas le choix : obéir ou trahir... Ou nous vous mettrons en demeure, devant ce même micro, de déshonorer le Tribunal suprême, le Parti, le chef, l'U. R. S. S. — tout à la fois, pour proclamer ce que vous appelez votre innocence... et elle sera jolie, votre innocence, à ce moment-là [3] (p. 223).

Voilà le dilemme.

Il n'y avait qu'une seule façon de l'éviter, c'était, à l'intérieur du Parti, secrètement et souterrainement, sans que rien de cette maladie ne perce au dehors, de

3. *L'affaire Toulaev.*

s'emparer des rênes du Parti, de devenir la tête du Parti. Alors les *autres* eussent été mis en accusation, eux eussent déclaré être des traîtres. C'eût été tout aussi logique, vu de l'intérieur du système, car le droit ne se laisse pas distinguer du fait. Celui qui réussit, c'est lui qui a raison, simplement parce qu'il a réussi. C'est l'ordalie par l'histoire.

Tout cela peut sembler délirant, c'est cependant un délire qui s'est incarné dans l'histoire. Il suffit à cet égard de lire dans l'ouvrage de Roger Grenier[4], les citations qu'il donne des déclarations de Boukharine lors de son procès pour constater la présence de ce gouffre vertigineux au centre d'un immense processus d'envoûtement.

Il faut voir avec quel mépris Boukharine rejette les explications possibles de son repentir par la poudre du Thibet, par l'hypnose, par un romantisme de la culpabilité à la Dostoïevski. Il est possible que ces dénégations elles-mêmes aient été dictées, ce n'est ni exclu ni certain. Mais après, lorsque vient l'explication positive, il faut dire qu'elle retentit avec force. On ne saurait trop la relire.

D'autant plus que si elle fut dite par Boukharine et imprimée par les soins du gouvernement soviétique, c'est qu'elle fut acceptée officiellement comme la seule explication admissible en bonne doctrine. Elle n'indique donc pas seulement un point de vue personnel d'un accusé, mais celui de ses accusateurs qui, au terme de ses aveux, ont obtenu cette confession suprêmement orthodoxe :

Je me suis engagé dans la voie des aveux. Pourquoi ? La cause en était que, dans ma prison, j'ai revisé tout mon passé. Car, lorsqu'on se demande : « Si tu meurs, au nom de quoi mourras-tu ? », c'est alors qu'apparaît soudain avec une netteté saisissante un gouffre absolument noir. Il n'est rien au nom de quoi il faille mourir, si je voulais mourir sans avouer mes torts. Et, au contraire, tous les faits posi-

4. *Le rôle d'accusé*, par Roger Grenier, éd. Gallimard.

tifs qui resplendissent dans l'Union Soviétique prennent des proportions différentes dans la conscience de l'homme. Et c'est ce qui m'a en fin de compte désarmé définitivement; c'est ce qui m'a forcé à fléchir le genou devant le parti et devant le pays. Et lorsqu'on se demande : « Eh bien ! soit, tu ne mourras pas. Si, par un miracle quelconque, tu restes à vivre, quel sera alors ton but ? Isolé de tout le monde, ennemi du peuple, dans une situation qui n'a rien d'humain, totalement coupé de tout ce qui fait l'essence de la vie... » Et aussitôt je reçois la réponse à cette question. En ces minutes-là, citoyens juges, tout ce qui m'est personnel, toute rancune personnelle, les restes d'irritation, d'amour-propre et bien d'autres choses encore, tout disparaît. Et lorsque parviennent à ton oreille les échos d'une vaste lutte, tout cela exerce son action, et l'on se trouve en présence d'une victoire morale intérieure complète de l'U. R. S. S. sur ses adversaires mis à genoux [5] (p. 152).

Qu'elle soit sincère, suggérée ou dictée, cette déclaration est de toute façon capitale et lumineuse dans la mesure où nous ne cherchons pas à élucider le cas de Boukharine *intuitu personae,* mais à connaître le point de vue orthodoxe sur l'opposant ou le suspect d'opposition. Ce n'est pas simplement la question anecdotique de savoir ce que pensait subjectivement tel ou tel accusé, c'est la question infiniment plus vaste et plus importante de savoir ce que l'accusé doit penser de lui-même dans un tel système. C'est le point de vue commun des juges et de leurs victimes qui veulent demeurer dans l'orthodoxie, même si elles ont péché. De toute façon la réponse de Boukharine, puisqu'elle est en quelque sorte promulguée, est homologuée. Elle dépasse de loin son cas personnel. Elle dicte par avance la conduite même de ses juges si, à leur tour, ils se trouvent traînés devant un autre tribunal comme accusés.

L'explication de Boukharine apparaît donc comme sérieuse et valable. Ce qui dépasse quiconque n'est jamais passé par la foi communiste, c'est qu'un homme puisse être fasciné à ce point non pas simplement par

5. *Le rôle d'accusé.*

la puissance du Parti, mais par ce prestige métaphysique qui en émane. Là est le mystère, mais ce mystère est un fait. Et nous ne pouvons en concevoir quelque chose que dans la mesure où nous l'avons éprouvé, ou encore si nous prenons conscience que nous-mêmes nous sommes mus par des impressions fascinantes qui demeurent des énigmes.

A cet égard, tout le livre de Roger Grenier est passionnant, car il montre fort bien non seulement en quoi les procès de Moscou ressemblent aux procès en sorcellerie du moyen âge, mais aussi à quel point tous les procès criminels font apparaître au centre de la psychologie du criminel un extravagant foyer de fascination. Vainement les efforts de tous, président, procureur, avocats, témoins et criminel lui-même tendent à forger une explication logique du crime. C'est une tâche impossible, un tonneau des Danaïdes de la raison, que tous les motifs accumulés ne peuvent jamais remplir. L'homme est un tissu de contradictions.

Ni les lions ni les locomotives ne manifestent du remords quand ils ont piétiné une vie humaine. L'homme, seul, est angoissé. Lui seul s'interroge sur l'origine de son crime. Il peut en trouver des prétextes multiples, des occasions, mais la cause essentielle, il ne la trouve pas, elle a existé en lui-même, mais insaisissable, dérobée derrière un étrange clair-obscur. La façon dont Victor Serge décrit la fascination exercée par le revolver qui servira au crime ressemble singulièrement à la fascination du crime évoquée par Camus dans *L'Étranger*. Il n'y a sans doute pas eu d'influence littéraire de l'un à l'autre cas. La vérité psychologique simplement était la même.

Ceci ne veut pas dire que l'homme ne soit pas responsable de ses actes. Il peut, dans une certaine mesure, résister à la fascination. Il est légitime de mettre hors d'état de nuire ceux qui se montrent incapables d'y

résister. Mais le problème de la culpabilité échappe aux juges. C'est un problème surnaturel ou bien un vain mot.

Peut-être alors comprendra-t-on mieux que les grands problèmes posés par la littérature moderne ne sont pas simplement des fantaisies de l'art. Elles expriment des réactions vitales de l'homme contre les tendances écrasantes du siècle.

Les héros criminels de la littérature classique, Œdipe, Égisthe, Néron, sont nommément désignés, ils appartiennent à des légendes codifiées ou à des fragments de l'histoire. Leurs actes sont clairs. Les explications qu'on nous en donne sont prétendument claires. Elles tiennent au *fatum*, à la jalousie, à l'ambition.

Stavroguine, Raskolnikov, Thérèse Desqueyroux, Meursault (*L'Étranger*) sont encore nommément désignés, aisément reconnaissables, mais leurs actes apparaissent finalement inexplicables. Toutes les interprétations s'épuisent. Nous ne saurons jamais ce qu'il y avait au fond de leurs âmes. C'est ainsi que le roman moderne atteint la plus haute vérité psychologique : l'impossibilité de comprendre le fond de l'être humain, même le sien.

Avec les grands romanciers de l'espèce de Kafka, Joyce, Faulkner, nous atteignons une étape plus radicale encore. Quand nous ouvrons leurs livres nous avons peine à distinguer le héros, qui il est, ou bien avec qui il est et où il se trouve. L'ambiguïté est extrême, et l'homme est plongé au milieu d'une multiplicité de plus en plus tourbillonnante d'objets et d'interprétations.

Le monde est de plus en plus douteux, mouvant, complexe, contradictoire et le héros résiste avec plus de violence que jamais à toute incorporation à un monde clair, stable et usuel.

On dirait que par un remarquable besoin de compensation à tout l'effort des sciences pour cataloguer et

expliquer le monde et à toute l'obstination des États policiers à transformer l'homme en robot à plaque d'identité, l'artiste tend de plus en plus, par un génial instinct, à affirmer l'irréductible mystère de la réalité cosmique et l'irréductibilité plus vive encore de l'énigme humaine.

De même l'on s'étonnera moins sans doute, à partir de tels prolégomènes, que Georges Bataille, renversant de fond en comble les assises de l'économie politique, déclare[6], au grand scandale de certains :

Ce n'est pas la nécessité, mais son contraire, le « luxe » qui pose à la matière vivante et à l'homme leurs problèmes fondamentaux (p. 15).

Certes, l'homme est contraint de satisfaire chaque jour à ses besoins de première nécessité. Car ces commandements de la nature sont les premiers à le fasciner. Mais dès qu'ils sont à peu près satisfaits, le pouvoir de fascination se transporte sur tout autre chose, sur toutes les formes du luxe : les fleurs, les bijoux, les vêtements, les jeux, les courses, les voyages, les vacances, les collections, les danses, les spectacles, les arts, les palais, les temples, les festins, les grandes cérémonies, les fêtes, les manifestations, voire les folies et les crimes, mais aussi les dons et les sacrifices.

Autrement dit, l'homme n'est pas mû seulement par des intérêts clairement conçus, mais aussi par des passions de toute sorte, hideuses ou admirables, puériles ou géniales. Déchiré par ces conflits, il se laisse galvaniser par la fascination qui, de temps à autre, émane de l'un de ces foyers ardents.

Toujours dans l'ensemble, écrit Bataille, une société produit plus qu'il n'est nécessaire à sa subsistance, elle dispose toujours d'un *surplus*. Et c'est précisément l'usage qu'elle en fait qui la détermine. Le surplus est la cause de l'agitation, des changements de structure et de toute l'histoire.

6. *La part maudite*, par Georges Bataille, éd. de Minuit.

Le même livre de Bataille en donne quelques exemples remarquables en étudiant le Thibet, l'U.R.S.S., l'Islam, le plan Marshall. Il apporte sur ce point une contribution essentielle à la construction d'une nouvelle conception totale de l'histoire et de l'économie qui soit enfin réellement capable d'englober et de dépasser le marxisme.

Dépasser le marxisme ? On ne s'en étonnera que dans la mesure où l'on considère le marxisme comme une religion et non comme une science.

Mais sur le plan de la psychologie individuelle le livre de Bataille n'est pas moins précieux. Ainsi lorsqu'il étudie la situation concrète du poète et du philosophe dans la vie économique. Il montre à la fois comment il ne peut en être séparé et comment, pourtant, il y échappe par cette fascination qui l'emporte dans un destin de défi.

Ainsi tout converge à nous le montrer. L'homme, en ses comportements comme en ses pensées, n'est jamais complètement réductible à la raison et à l'utilité. Il apparaît alors comme absurde, aux yeux de Bataille comme à ceux de Sartre et de Camus. C'est que le secret de l'homme n'est pas situé en ce monde. Dès l'instant où nous croyons à l'existence de cet autre monde, nous ne sommes pas en possession d'une clef magique nous permettant de comprendre en quoi consiste ce secret et par conséquent de juger autrui et de saisir notre propre énigme. Mais nier l'irréductibilité de l'homme à l'univers, c'est le mutiler, en niant son mystère. Affirmer cette irréductibilité sans le rattacher à un autre monde, c'est en faire une fantasmagorie. Le mystère de l'homme affirme en ce monde la positivité d'un monde de mystère.

MICHEL CARROUGES.

ÉCHANGES AVEC NOS LECTEURS

Le référendum sur les Signes du Temps

Le dialogue continue avec nos lecteurs. Si nous avons tardé à donner les résultats des réponses au questionnaire d'avril, ce n'est pas que nous n'en ayons pas reçu et en grand nombre, c'est que nous attendions les vacances pour présenter à nos lecteurs le projet que l'on lira plus loin.

Nous avons reçu quatre-vingt-deux réponses. Elles sont venues de tous les points de France, de toutes les professions.

1° *Pour la recherche des Signes du Temps, quelle ligne suivre de préférence?* La majorité (trente-six correspondants) s'intéresse à l'homme qui se fabrique et à l'homme que nous voulons. Vingt-huit donnent la préférence à la vitalité de l'Église et onze seulement au regroupement des peuples. Cinq font remarquer que ces trois préoccupations ne sont pas exclusives, ce que nous pensons comme eux, mais il était intéressant de savoir à laquelle donner le pas.

2° *Le point de vue* réclamé est à une majorité écrasante celui du catholicisme mondial : soixante lecteurs. Seize demandent que l'on se soucie du catholicisme français, un du catholicisme parisien (et il précise qu'il entend par celui-ci la Mission de Paris), *personne* du catholicisme provincial.

3° Sur *la variété typographique* on est plus partagé, vingt-huit la souhaitent, vingt la refusent. Beaucoup craignent que ce ne soit une augmentation du prix de revient. La différence de prix n'est pas grande. Nous tâcherons donc d'introduire une certaine variété, dans le but de mettre mieux en relief nos préoccupations, ainsi qu'on a pu voir dans les numéros de juillet et d'août-septembre.

4° *Faut-il revenir sur les oublis et les maladresses des numéros précédents ? Non*, répondent douze lecteurs. — *Oui*, répondent cinquante, mais un grand nombre ajoute : prendre un peu de recul (c'est-à-dire attendre plus d'un mois) et le faire brièvement.

5° *Le rythme mensuel vous satisfait-il ?* Oui, répondent cinquante-huit lecteurs, tandis que quatre réclament le bimensuel d'avant-guerre et un souhaite l'hebdomadaire. Nous resterons donc mensuel, et cela simplifiera l'organisation financière.

Enfin, la majorité ayant accepté le piquage de la revue, on a vu que nous avons profité de son autorisation. Malheureusement ce piquage, expérience faite, ne nous a permis que la moitié de l'économie que nous avions espérée. C'est pourquoi, momentanément, nous ne pouvons promettre, par an, que quatre numéros à cent vingt-huit pages, au lieu de six comme nous avions pensé. Mais si la propagande de nos amis continue (propagande sur laquelle nous reviendrons) dès que nous aurons atteint quatre mille cinq cents abonnés, nous ferons paraître les six numéros promis — et peut-être davantage — avec cent vingt-huit pages.

A ce résultat de statistique joignons deux citations de lettres. Un professeur de Dijon nous écrit :

Il me semble en effet que désormais les idées que vous avez traditionnellement défendues sont trop généralisées pour que cette attitude soit facile à tenir ou profitable.

Mais je crois qu'il y aurait intérêt à les étudier plus concrètement avant de chercher à les résoudre. La place des enquêtes devait être plus large.

Je reconnais que toutefois cela est bien difficile, je crois que la façon d'envisager les questions que j'ai essayé de préciser remédierait en partie à ce manque. Je crois aussi qu'elle corrigerait en partie ce que le ton de la revue a de conservateur et même de bourgeois, non pas, bien entendu, par ce qu'elle dit, mais par le ton qu'elle adopte.

Tout est un peu trop pesé, un peu trop objectif, un peu trop complet. La brusquerie des articles de H. Muller, qui font un peu office de ventilateur, ne parvient pas à dissiper cette impression générale.

N'est-ce pas le reproche que l'on peut faire à l'Église tout entière ? Et n'est-ce pas justement parce que la formation de ses ministres est trop orientée vers une forme de culture littéraire aujourd'hui dépassée ? Les scientifiques disent ce qu'ils ont à dire sans ce souci perpétuel de garder en vue la thèse de l'adversaire (j'allais écrire du partenaire).

Ce n'est pas toujours une qualité, mais c'est un signe du temps. Les ministres de nos jours sortent de Polytechnique, et les scribes d'Europe occidentale sont des comptables et des ingénieurs. Les tabernacles de la religion nouvelle sont en ciment armé.

Un ami de Limoges ne semble pas de l'avis que le professeur de Dijon exprimait en commençant :

Réfléchissant à la lettre publiée d'un de vos lecteurs qui craint que la tâche d'avant-garde et de choc de *La Vie Intellectuelle* soit achevée, je tiens, pour moi, à vous assurer que j'ai la conviction contraire. Je pense que *La Vie Intellectuelle* doit être la revue d'information et de formation de « *l'honnête homme chrétien* » qui ne doit être autre que le chrétien éclairé, fermement disposé à être constamment et partout, *hic et nunc, le témoin du Christ.* Alors voyez quelle élaboration il reste à faire en commun : tout le dynamisme de propagande, d'activité, de pensée paraît accaparé par le marxisme (et ceux qu'il séduit même parmi nous). En face, timidité de pensée, conservation, incompréhension des problèmes de l'heure, triomphe du mesquin, du mercantilisme, du matérialisme jouisseur (c'est le retour du radicalisme bourgeois par exemple). Les problèmes d'actualité à reprendre de la sorte ne manquent pas; par exemple, et ce n'est pas limitatif : prolétariat — sous-prolétariat — colonialisme — organisation internationale — prix; et aussi problèmes de l'Église : mission — évangélisation — liturgie — union des Églises... Je suis persuadé que *La Vie Intellectuelle* a devant elle une tâche urgente qu'elle est une des rares à pouvoir accomplir.

Et il ajoute :

Il y aurait là une formule intéressante pour amener certains lecteurs de province à se rencontrer autour de *La Vie Intellectuelle* pour mettre en commun leurs observations et digérer ensemble leurs acquisitions (car l'on gagne incontestablement à lire *La Vie Intellectuelle*).

Il y aurait bien d'autres lettres à citer, bien que nos correspondants se soient plutôt contentés d'envoyer leur réponse sans y joindre de lettre, au contraire du premier référendum. Un très grand nombre semble cependant disposé à nous aider par l'envoi de renseignements, de lettres, de billets, en raison de ce qu'ils peuvent observer. Nous les prenons au mot. Nous profiterons du temps de vacances pour organiser un fichier avec les noms de tous ceux qui ont répondu à nos deux questionnaires. Et dès aujourd'hui nous allons leur demander de nous aider à faire les Signes du numéro de fin d'année, c'est-à-dire du numéro de décembre, qui passera en revue les signes de l'année.

Voici comment peut nous venir cette aide :

Dans une des dernières journées d'études sur « les Signes du Temps » les collaborateurs ordinaires de cette rubrique pensèrent qu'elle devait avoir deux soucis :

1° Chaque mois découvrir les faits importants, ce que l'on appelle « les gros faits », les placer dans leur véritable perspective, expliquer leur origine et leur portée, écarter à leur sujet les positions toutes faites et dégager, s'il y a lieu, les questions qu'ils posent à l'esprit chrétien.

2° Se dégager de l'actualité pour voir sur une période de six mois, d'un an, de plusieurs années, dans un mouvement qui peut être même séculaire, les lignes d'évolution de l'humanité de notre temps.

Sur ces deux points, nos lecteurs peuvent nous aider :

1° Les « gros faits » sont à coup sûr les mêmes pour les habitants des différentes villes de France, voire de l'étranger. Mais est-il sûr que nous les ayons bien dégagés ? Ceux sur lesquels nous avons insisté au long de ces mois sont-ils ceux qu'il fallait d'abord signaler ? Ce que nous en avons dit était-il ce qu'il fallait en dire ? D'une autre maison que le 29, boulevard de Latour-Maubourg, d'une autre ville que Paris, d'un autre pays que la France, on a peut-être eu un autre point de vue. C'est ce point de vue qu'il faut nous signaler. C'est le « gros fait » que nous avons oublié qu'il faut nous rappeler.

2° Quant à la ligne d'évolution de l'homme d'aujourd'hui, l'homme familial, l'homme économique, l'homme de la littérature et de la science, l'homme religieux, « l'homme qui se fabrique et l'homme que nous voulons », c'est partout que l'on décèle les signes de son évolution. C'est par la collaboration de tous que celle-ci se révélera; nous avons des réponses à recevoir de partout.

Pour la façon de réaliser cette collaboration, nous prions nos lecteurs de se référer aux feuilles de publicité, à la page voisine de « Sommaires et références ».

A propos de « Manon »

A propos de l'article de notre collaborateur, M. J.-P. Chartier, sur le film de Clouzot, Manon, *nous avons reçu la lettre ci-dessous. Notre collaborateur étant en vacances, nous n'avons pas pu la lui communiquer.*

Son jugement très équilibré est suffisamment connu de nos lecteurs pour que nous n'ayons pas besoin de dire que son texte, se plaçant sur un terrain purement cinématographique, n'avait pas la prétention de mettre en question ce que nous écrit notre correspondant.

Cependant les suggestions de celui-ci sont tellement intéressantes et rentrent si bien dans nos préoccupations et dans celles de M. J.-P. Chartier, que nous publions cette lettre sans tarder.

Un de vos vieux abonnés se permet de vous soumettre quelques réflexions qui lui sont venues en lisant dans votre numéro de mai un article : *A propos de « Manon »*, publié sous la signature de J.-P. Chartier. Vous trouverez peut-être bizarre que je soulève de si graves sujets à propos d'un article paru sous la rubrique « chronique du cinéma »; mais cet article a précisément le mérite de poser, à propos du film de Clouzot, tout le problème de l'art et de la littérature chrétienne d'aujourd'hui.

1° A la dernière page je lis ceci :

« Dans les périodes historiques où l'homme se sent d'accord avec lui-même, les auteurs *incroyants ou croyants* exaltent sa volonté et chantent ses victoires. Dans les époques de trouble et d'inquiétude, *croyants ou incroyants* ne peuvent que dire sa faiblesse et ses déchéances. Les premiers donnent un sens au vide que l'homme sent en lui *en disant que ce vide est manque de Dieu*, les autres affirment parfois que ce vide est un néant. »

« ... Si l'on veut que des œuvres aussi fortes que celle de Clouzot soient créées par des auteurs qu'inspire le christianisme, il faut qu'ils aient la liberté de traiter des sujets aussi cruels, en les éclairant d'une autre lumière (sur cette

phrase je suis d'accord), car si l'œuvre de Clouzot est sérieuse et profonde, c'est parce qu'elle est conforme à une certaine (?) réalité, et que l'on ne peut porter témoignage de la vérité sans être fidèle à la *vérité du monde.* »

Je demande : Qu'est-ce que cette « vérité du monde » qui varie suivant les moments historiques ? Dans les « périodes » de stabilité et de certitudes, vérité n° 1 : l'homme est raison et volonté, il est maître de son destin; dans les « époques de trouble et d'incertitude », vérité de rechange : faiblesse et misère de l'homme. Serait-ce qu'il n'y a pas de *nature humaine*, et que l'homme est chaque fois ce que la société et l'histoire le font ? Il me semble que nous voilà en plein matérialisme historique ? A moins que ce ne soit seulement de l'opportunisme ? L'auteur a peut-être seulement voulu dire que, pour lutter efficacement contre les œuvres d'inspiration athée, l'art chrétien (roman, théâtre, cinéma) doit partir de la même représentation de l'homme et du monde, c'est-à-dire de la même « vérité du monde » du moment — vérité optimiste en période d'équilibre, vérité pessimiste en période de désarroi —; que crier la misère de l'homme en plein triomphe du rationalisme, de la foi au progrès, etc..., c'est s'exposer à discréditer le christianisme, à nous faire traiter de masochistes, de contempteurs de l'homme (ainsi Pascal jugé par Voltaire : « J'ose prendre le parti de l'humanité contre ce misanthrope sublime »), mais qu'inversement, quand triomphent comme aujourd'hui le désespoir et le sentiment de l'absurde de la vie, ce serait aller au-devant du reproche de « niaiserie » et d'idéalisme bêlant que de ne pas donner, nous aussi, dans le genre « noir ». Avons-nous, pour cela, besoin de changer notre drapeau ? Même pas : notre vérité vaut pour tous les temps et peut répondre à tous les besoins de la clientèle, puisqu'elle affirme simultanément la misère et la grandeur de l'homme : misère sans Dieu, grandeur avec Dieu. Il suffit, selon les besoins du moment, que nous montrions plutôt tel ou tel pan de notre drapeau; on sera optimiste (avec un petit bout de pessimisme tout de même : on ne peut pas effacer complètement le péché) quand le monde est à l'optimisme; on sera pessimiste à fond au contraire et on fera l'homme encore plus méchant, plus bête et plus malheureux qu'il n'est (avec un tout petit coin de ciel tout de même au fond du tableau) quand le monde est au pessimisme.

Exemple n° 1 : Balzac, Corneille et autres littérateurs de formation stoico-jésuitique du XVIIe siècle.

Exemple n° 2 : Mauriac, Graham Greene et autres roman-

ciers « noirs » de ce temps, qu'on nous propose comme modèles. Moralité : « Je suis oiseau, voyez mes ailes; je suis souris, voyez mes pattes. »

Oui, certes, « on ne peut porter témoignage de la vérité sans être fidèle à la vérité du monde », mais la vérité du monde ne change pas avec les idées différentes que chaque siècle s'en fait. Étrange façon d'être fidèle à la « vérité du monde » que de la regarder à travers le miroir toujours déformant de son temps !

Ce n'est pas l'homme qui est façonné par l'histoire, c'est sa philosophie, ses idées sur la vie, l'idée qu'il se fait de son propre destin. L'homme n'est ni plus pécheur, ni moins libre, ni plus déshérité, dans les époques où il se complaît à se peindre mauvais, faible et malheureux et lorsqu'il rejette comme une orgueilleuse et naïve illusion le sentiment de sa grandeur; et il n'est ni moins pécheur, ni plus libre, ni moins déshérité, dans les périodes d'optimisme et d'orgueil collectifs.

Pourquoi séparer notre vérité (la vérité suprême) et la « vérité du monde » ? Il n'y a pas de cloison étanche entre notre connaissance de l'homme (notre expérience de la vie) et notre foi. Nous n'avons qu'une vérité, et cette vérité, ou ce que nous savons de l'homme est éclairé par ce qui nous a été révélé de Dieu; nous devons la proclamer « à temps et à contre-temps » (saint Paul), sans souci de plaire ou de déplaire. Mais l'efficacité ? Elle appartient à Dieu, et non à nos petites habiletés. Davantage même : ne savons-nous pas que le message d'une littérature chrétienne sera toujours plus entendu s'il détonne dans le concert du siècle ? Le propre de la sagesse chrétienne est, et sera toujours, de scandaliser la sagesse du monde.

2° « Les chrétiens moins que d'autres devraient pourtant se refuser à les entendre (ces vérités pénibles à entendre), *eux qui savent que la nature de l'homme est mauvaise* et ne peut être sauvée que par la grâce » (p. 543). Voilà une bien lourde parole. La nature de l'homme est mauvaise ? Au IVe et au Ve siècle, par une réaction nécessaire contre l'hérésie de Pélage, la nature humaine est sans doute assez durement traitée par certains Pères de l'Église latine (saint Augustin en tête), lesquels au surplus subissaient peut-être plus ou moins eux aussi le pessimisme de leur époque (l'effondrement de Rome, la fin d'un monde !) comme J.-P. Chartier souhaiterait voir nos romanciers ou cinéastes chrétiens se prêter au pessimisme de la nôtre...

Assurément nous savons que l'homme « ne peut être sauvé que par la grâce ». Mais il ne faut pas confondre les plans. Le christianisme n'est pas une morale : sa raison d'être n'est pas d'enseigner aux hommes les vertus de prudence, de justice, de force et de tempérance inoculées par Platon et Aristote (encore moins le latin, les maths ou la philo !), on n'a pas besoin de l'Église pour cela; ni un système politique et social; sa raison d'être n'est pas d'instaurer une organisation plus juste et plus confortable de la société humaine. On l'avait fait avant elle, et puisqu'elle a, par bonheur, perdu toute influence temporelle, on le fait aussi bien sans elle. La seule et unique mission de l'Église est de faire des saints. Mais pour faire des hommes simplement vertueux et honnêtes, et pour faire un monde à peu près habitable à l'homme, on n'a pas attendu l'Église.

Sans doute le chrétien sait que cette vertu du monde et que cette justice purement humaine sont imparfaites, parce qu'il y manque la charité; et que la charité vient de Dieu seul. Mais de ce que l'homme n'est pas capable par lui-même de cette charité qui fait les saints, on n'a pas le droit de conclure à la corruption radicale de la nature. Elle n'est pas perfectible en ce sens qu'elle ne saurait jamais, même à la limite, s'élever par elle-même à la perfection; mais elle est perfectible si on entend par là : qui peut se corriger, s'améliorer.

3° Reste le problème du mal social, et cette pesanteur sur nous d'une société chaque jour plus corrompue, au point que nous nous demandons parfois si nous sommes encore libres. Comment accorder la foi, qui nous assure de notre liberté, et l'expérience (« la vérité du monde »), qui nous montre l'homme déterminé de mille façons ? Comment croire à la liberté d'un malheureux gamin qui n'a jamais connu d'autre morale que celle du ruisseau d'abord, du « milieu » ensuite, et en qui une hérédité vicieuse étouffe quasi tout instinct d'honnêteté ?

« Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de ce que tu les as révélées aux enfants » (Luc, x, 21). C'est surtout devant cet insondable problème du mal où achoppe toute sagesse humaine, que nous devons renoncer à l'orgueil de la réflexion philosophique. Jésus ne fait pas de la métaphysique; il est venu nous porter les paroles de la vie éternelle, et non pas satisfaire de vaines curiosités d'intellectuels. Faisons-nous une âme d'enfant. L'enfant croit-il

l'homme méchant ? Non, mais il sait reconnaître ses amis, et ce ne sont pas toujours les hommes que le monde tient pour les plus honnêtes. L'enfant croit-il la vie et le monde mauvais ? Non, et il joue même parmi les ruines. Or, qu'est-ce que l'Évangile (la bonne nouvelle) sinon un renversement total de perspective : ce que les hommes appellent *bien* et *mal* (aussi bien sur le plan éthique que sur le plan de bonheur) change désormais de sens. De même que l'homme honnête et juste selon la loi peut-être maudit (les Pharisiens) et la pécheresse pardonnée, de même les disgrâces de la vie sont remises à leur vraie place; il n'y a qu'un seul malheur, c'est de perdre pour l'éternité l'amitié de Dieu.

« Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui après ne peuvent rien faire de plus, je vous montrerai qui vous devez craindre. Craignez celui qui, après avoir tué, a le pouvoir de jeter dans la géhenne; oui, je vous le dis, c'est lui que vous devez craindre » (Luc, XII, 4-5).

Le jeune voyou ne sera pas jugé dans la même balance que l'homme de bien; les moindres bons mouvements de son cœur compteront pour son salut et peut-être même d'avoir observé à l'égard de ses complices dans le mal la loi de fraternité qui régit les rapports entre « hommes du milieu ».

Ainsi les scènes, que nous présentent le roman ou le film « noirs » d'aujourd'hui, ne paraîtront pas nécessairement noires à un chrétien digne de ce nom : il y a plus de noirceur, plus de misère et de dénuement véritables dans les romans vertueux et optimistes du pharisaïsme bourgeois du siècle dernier, puisque ces hommes repus, si contents d'eux, étaient beaucoup plus loin de Dieu que le pauvre amant de *Manon*. Le chrétien peut-il donc juger du bien et du mal comme en jugent les incroyants ?

Quand votre collaborateur écrit : « Dans les périodes historiques où l'homme se sent d'accord avec lui-même, les auteurs incroyants *ou croyants* exaltent sa volonté et chantent ses victoires », je me sens incapable d'y souscrire. Pauvres « croyants » en vérité que ceux qui, en plein triomphe de l'industrialisme et de l'optimisme bourgeois du XIXe siècle, se sont mis au diapason du jour ! Sans doute est-ce la faiblesse du catholicisme français de n'avoir pas eu alors un romancier comme Léon Bloy ou Bernanos et d'avoir laissé à l'incroyant Flaubert l'honneur de démasquer l'horreur et le vide de ces temps heureux. Je trouve enfin que c'est une formule trop facile que celle-ci : « Dans les époques de trouble et d'inquiétude, croyants ou incroyants ne peuvent que

dire sa faiblesse et sa déchéance. *Les premiers donnent un sens au vide que l'homme sent en lui en disant que ce vide est manque de Dieu...* »

N'est-ce pas encore confondre les plans : le temporel et le spirituel, le besoin de Dieu et le besoin d'ordre, de raison, de justice ou de paix. Le mal dont souffre « notre époque détraquée » et dont s'alimente notre littérature « noire », n'est que le fait d'un désordre matériel et d'une rupture des valeurs établies. Ce n'est pas du besoin de Dieu que souffre notre époque (je ne parle pas de certaines âmes dont la détresse ne doit rien aux malheurs de ce temps); notre époque souffre du besoin de retrouver un ordre fini, une stabilité, une morale. Elle se découvre misérable et la vie absurde, simplement parce que la raison, qui maintenait tout, a été mise en déroute. Cela peut être une porte ouverte à Dieu, mais ce n'est pas encore le manque de Dieu; car, au contraire, ce que cette malheureuse époque redemande (sans clairement le savoir, bien sûr), c'est une société à la mesure de l'homme, une société où il soit possible de ne plus se poser de questions sur notre destin, où surtout l'on soit enfin débarrassé pour toujours de Dieu, cet insupportable gêneur. De là le succès de la propagande communiste : elle propose aux hommes un monde où, enfin, ils pourront dormir. Beaucoup s'en défient pourtant, craignant que ce sommeil ne ressemble un peu trop à la mort; ils préféreraient l'aimable somnolence socialiste, ou d'autres la bonne vieille sieste du bourgeois libéral. Mais, sous une forme ou sous une autre, tous les partis politiques se présentent pour nous séduire, comme des marchands de sommeil. Loin donc de souffrir — même inconsciemment — du besoin de Dieu, notre époque souffre du besoin de tout ce qui pourrait l'éloigner le plus de Dieu. Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'offre un incomparable chantier pour les ouvriers de Dieu : elle est comme la Samaritaine au puits de Jacob; elle ne pense qu'à ramener chez elle à grand'peine un peu d'eau pour le repas du soir, mais déjà Jésus est là qui lui offre une autre eau qui désaltère pour toujours.

Et après tout la seule chose pour laquelle nous sommes là, c'est pour faire connaître aux hommes cette eau vive, tout le reste compte si peu ! Et même d'écrire des œuvres « sérieuses et profondes »...

LOUIS HERLAND.

LES SIGNES DU TEMPS

Les événements de Tchécoslovaquie.

Les événements de Tchécoslovaquie sont d'une importance primordiale pour la vie de l'Église. Point n'est besoin de commenter davantage; cette prise de conscience suffit. Aussi croyons-nous utile d'établir, en remontant à la mi-juin, un calendrier de ce qui s'est passé. Même si, comme il est probable, des événements de première importance surgissent d'ici la parution de ce cahier, il sera bon de se rappeler ce qui aura précédé. Notre source est la presse française (principalement Le Monde *et* La Croix) *ainsi que* The Tablet, *l'hebdomadaire catholique londonien.*

14 juin : Arrestation du Dr Inef Moctek, secrétaire particulier du primat de Moravie, et du Dr Bruno Sklenovsky, secrétaire général de l'Action catholique de Moravie.

15 juin : Occupation des bureaux de l'archevêché de Prague par la police secrète qui dispose du papier officiel et du sceau de l'archevêque. Le Dr Miroslav Houska, fonctionnaire, prend la place du Dr Rudolf Doerner, chancelier de l'archevêque, en prison. Mgr Béran, archevêque de Prague, primat de Bohême, est gardé à vue dans son palais.

16 juin : Mgr Josef Matocha, archevêque d'Olomouc et primat de Moravie, est gardé à vue dans son palais.

17 juin : Des fonctionnaires occupent les bureaux de l'archevêché d'Olomouc sous la direction de M. Bohuslav Hajzner, catholique et communiste, qui avec le Dr Karel Dokoupil, également catholique et communiste, a la responsabilité, depuis le début de l'année, de l'arrestation de trente prêtres placés dans le camp de Ungarisch-Hradisch où, sur les six cents internés, la plupart le sont comme catholiques.

18 juin : Utilisant les papiers des archevêchés, les fonctionnaires

gouvernementaux préviennent que la lettre envoyée précédemment par Mgr Béran pour être lue dans toutes les paroisses ne doit plus être lue.

19 juin : Lecture dans toutes les paroisses de Bohême et de Moravie de la lettre de Mgr Béran condamnant « l'Action catholique » gouvernementale et fixant les conditions d'un accord avec le gouvernement.

21 juin : Occupation par le gouvernement des bureaux de l'évêché de Bratislava (Slovaquie), dont le siège est vacant. Le Dr Josef Straka, prêtre renégat, est nommé administrateur. Rappelons que les écoles catholiques slovaques étaient déjà fermées depuis la Libération.

24 juin : Un correspondant de la *British United Press* peut saluer, en présence du Dr Houska, Mgr Béran, qui semble en bonne santé. Les bureaux de l'archevêché, vides de prêtres, sont occupés par des laïcs, hommes et femmes.

26 juin : Lecture dans quatre-vingts pour cent des églises de la lettre de Mgr Béran déclarant : « Nous devons être prêts à suivre la voie douloureuse des martyrs chrétiens », et encore : « Nous voulons un accord, non un diktat ». A l'ancienne église des Croisés à Prague, des voyous crient : « A bas les évêques ! Pendez-les avec leur chef. » Leur voix est couverte par le chant des fidèles.

Mgr Verolino, internonce à Prague, est, au cours d'un voyage en Slovaquie, victime de menées policières contre lesquelles il proteste auprès du gouvernement.

Les prêtres recevront par Radio-Vatican les directives de la hiérarchie.

3, 4, 5 juillet : Pèlerinages organisés par le gouvernement. Les évêques interdisent aux fidèles de s'y rendre. « L'Action catholique » gouvernementale fait venir des usines les ouvriers communistes, qui sont harangués par les membres du gouvernement. Le 5, à Velehrad, trente mille citoyens célèbrent saints Cyrille et Méthode, les apôtres de la Bohême. Deux prêtres seulement sont présents : le P. Plojhar et l'abbé Boulier, Français. Rappelons que le clergé tchécoslovaque compte six mille prêtres, que quelques centaines seulement signèrent l'appel de l' « Action catholique » gouvernementale, et qu'après la condamnation prononcée par les évêques et par Rome, *sept* seulement ne se sont pas rétractés.

7 juillet : Arrestation de l'abbé Sinzlik, attaché à la nonciature.

9 juillet : L'abbé Fiala, l'un des fondateurs de l' « Action catholique » gouvernementale, s'enfuit.

Mgr Picha, évêque de Hradec-Kravole, reçoit l'interdiction de communiquer avec ses fidèles.

14 juillet : Publication du décret du Saint-Office.

15 juillet : Discours du ministre de la Justice, M. Cepicka. Le gouvernement entend qu'aucun membre de l'Église catholique ne se fasse l'écho du décret du Saint-Office.

17 juillet : Lecture en plusieurs églises d'une déclaration de loyalisme du clergé à l'égard de ses évêques.

19 juillet : Un fonctionnaire du ministère de l'Information déclare : « Quiconque essaiera de mettre en application le décret d'excommunication du Vatican sera considéré comme un traître et avec lui toute sa congrégation ou tout son ordre. »

Lettre de l'épiscopat tchécoslovaque fixant les conditions d'un accord où sont réclamées, entre autres : la reconnaissance par le gouvernement de la juridiction spirituelle du pape, chef suprême de l'Église, dans tous les domaines relevant de la religion ou du clergé; la suppression de l'aide fournie par l'État à « l'Action catholique », condamnée par Rome parce que schismatique. « *Si ces conditions ne sont pas remplies, aucun accord ne peut être conclu,* terminent les évêques. Ou alors l'Église ne serait plus l'Église du Christ. »

20 juillet : La société rationaliste tchèque déclare que plusieurs milliers de catholiques communistes renoncent à leur religion.

En marge de la main tendue.

A l'appel que lui avait adressé Maurice Thorez, au congrès communiste de Montreuil, Emmanuel Mounier, dans le numéro de juin d'*Esprit,* répond de façon si opportune qu'il nous semble utile de reproduire, au moins en partie, sa réponse.

Je regarde le public, celui qui n'était pas à Montreuil, et qui lit les journaux. Celui-ci ricane, cet autre se hisse sur un sourire avisé. Eh bien ! je n'ai envie ni de m'esclaffer, et l'air averti, je ne le prendrai certes pas de bonne grâce. Je trouve infiniment triste et déprimant qu'un chef populaire de la qualité de Thorez lançant un appel sur ce ton, en ce moment, il soit impossible de répondre à ceux qui sont derrière lui un simple et fraternel : « Nous voici. » Il est des convictions qu'on ne fait pas partager, car elles relèvent d'une expérience plus complexe que les raisons communicables : j'crois à la sincérité de Thorez, de Thorez personnellement, en matière de main tendue; non seulement à sa sincérité, mais à la passion appliquée et courageuse qu'il met à lutter contre le sectarisme et l'isolement de son parti.

Et pourtant Emmanuel Mounier ne prendra pas la

main qui lui est tendue; et, s'adressant directement à Thorez, donne avec pertinence les raisons de son refus :

Il est facile d'accuser de l'échec ceux qui refusent. Qui propose se donne un avantage, qui refuse se met en mauvais cas. Mais il arrive que le *non* soit contenu dans la proposition positive, et les conditions vitales du *oui*, dans le refus. Le parti communiste, comme trop souvent les fidèles d'une Église, s'enferme ici dans sa bonne conscience. Nous avons assez continuellement harcelé la bonne conscience anticommuniste pour pouvoir en parler librement. Quand un ménage divorce (je parle du ménage de la Résistance), il est rare que les torts soient d'un seul côté. Mais si l'un des conjoints propose de reprendre l'autre dans son hôtel comme portier, on comprend que l'autre soulève des objections. Les communistes avaient, entre 1941 et 1945, rejoint la nation. Mille mains les en ont repoussés, et ils s'y sont eux-mêmes fortement isolés. Ils sont travaillés à nouveau, et très visiblement, par un besoin de retrouver une amitié plus vaste. Et je trouve le spectacle de cette inquiétude civique plus beau à regarder que le geste sec de ceux qui les veulent retrancher de l'existence nationale. Mais leurs efforts montrent que le *voulant* ils ne le *peuvent* pas, ou pas encore. Le cœur y est, les mœurs se refusent. Pourquoi ?

... Jusqu'ici, vous ne savez tolérer, hors de vous-mêmes, que des apparentés, groupes ou individus, qui apportent à votre politique une sourdine, un brouillard, ou des effets de cœur, mais en fait ne font que la flanquer, l'amplifier ou la colorer. Vous ne pouvez admettre l'idée d'une autre pensée socialiste que la vôtre, d'un autre parti révolutionnaire que le vôtre...

... Nous sommes contre tout ce que vous dites. Mais cela ne suffit pas pour faire un. Vous êtes aussi pour autre chose, et nous sommes aussi pour autre chose. Vous êtes, de fait ou de volonté, pour autre chose dont nous pensons que le communisme doit se débarrasser pour ne pas entraîner, avec ses grandes promesses, des menaces mortelles. Nous sommes pour autre chose que nous avons à exprimer dans l'indépendance. Nous ne vous demandons pas de n'être plus communistes. Ne nous demandez pas de n'être plus nous-mêmes. Il n'y aura pas de Front national possible avant que ces vérités ne soient rigoureusement comprises. Sans jamais reculer devant une seule position, parce que les communistes la prennent, sans jamais refuser une seule action convergente, de notre ressort de revue, parce que les communistes en sont, nous n'aurons de cesse que nous ne les ayons fait comprendre. L'anticommunisme est mortel. Mais le crypto-communisme a vécu. Même du point de vue communiste, il ne paye plus. Et nous n'avons jamais aimé cet hybride.

L'Angleterre sur la corde raide.

Cripps a gagné contre Spaak, annonçaient certains

journaux le 1er juillet au matin. C'était un peu excessif, mais il reste que l'Angleterre vient de faire obstacle au desserrement des contraintes économiques internationales souhaité par les États-Unis et l'Europe continentale de l'Ouest. La semaine dernière, elle donnait un « mauvais exemple » de bilatéralisme par son marché de cinq ans avec l'Argentine. Elle retarde autant qu'elle le peut la dévaluation de sa monnaie qu'on lui conseille de l'extérieur comme de l'intérieur. Son obstination ne lui attire les faveurs ni de ses voisins ni des États-Unis.

A l'intérieur, l'harmonie ne paraît pas régner non plus. Les élections municipales d'avril, qui ont donné aux conservateurs un succès éclatant et inattendu, sont un signe de mécontentement à l'égard du gouvernement Attlee[1]. Les grèves, franches ou perlées, en sont un autre. Le budget de l'année financière de 1949-1950 n'a pas allégé la fiscalité : 40 % du revenu britannique est absorbé par l'impôt. Les prix sont remarquablement stables comparés aux nôtres, mais en hausse légère, et les salaires sont péniblement contenus. Cette stabilité des prix n'est obtenue que par le jeu de subventions qui n'ont cessé de s'accroître et avoisinent cinq cents millions de livres sterling, alors que les impôts indirects sont de l'ordre de mille cinq cents millions et l'ensemble du budget de l'État de l'ordre de quatre milliards, sur un revenu national de l'ordre de dix milliards.

La ration de viande continue à être inférieure à un shilling par semaine, variant d'un penny ou deux de temps en temps et étant descendue jusqu'à huit pence.

1. Certains croient pouvoir en conclure que la majorité sera renversée aux Communes en 1950. Rien n'est moins sûr. Les Anglais ne s'intéressent guère aux élections municipales et à peine quarante pour cent d'électeurs ont voté. Il n'est pas exclu par ailleurs que certains aient voté « conservateur » pour les municipalités et restent fidèles aux socialistes pour l'élection du prochain Parlement.

Les contrôles restent stricts sur les produits industriels et sur les produits domestiques; sur ces derniers, cependant, un desserrement s'est produit : il y a trois mois, tous les textiles ont été libérés. Mais les ventes sont restées stationnaires, faute d'argent. Le service national de santé, comportant la gratuité totale des soins médicaux, chirurgicaux, dentaires, oculaires et la fourniture gratuite des produits pharmaceutiques ordonnés par le médecin, est entré en vigueur le 5 juillet 1948 et a coûté au pays, au cours de sa première année de fonctionnement, beaucoup plus qu'il n'était prévu.

Voilà qui fait dire à beaucoup : « Ces gens sont fous. Ils vont se casser les reins et entraîner l'Europe avec eux. »

Pour ma part, je ne chercherai pas à être objectif plus longtemps et à taire ma sympathie et mon admiration pour cette assurance et cette persévérance sur la corde raide.

Le peuple anglais acccepte une aussi stricte discipline nationale, quatre ans encore après la fin de la guerre, pour pouvoir payer ses dettes, après s'être endetté pour financer la guerre et assurer une victoire qui signifiait la libération de l'Europe. En face des États-Unis, qui n'ont plus besoin de rien, l'Angleterre repart à zéro comme au temps où elle contribuait à équiper leur continent et s'assurait ainsi, pour de longues décades, l'agréable possibilité d'une balance commerciale déficitaire. C'est peut-être fou, mais c'est héroïque.

L'Angleterre ne dévalue pas sa monnaie, malgré son besoin d'exporter et malgré la fiction d'un taux de change d'une livre contre quatre dollars, parce qu'elle importe les trois quarts de ses denrées alimentaires et veut sauvegarder le pouvoir d'achat de ses classes laborieuses. Le gouvernement travailliste n'entend pas ruiner sa politique, jusqu'ici puissamment efficace, de redistribution du revenu national. Il tient sur la corde raide

en équilibrant deux exigences contradictoires : celle de la nation et celle du peuple.

Il tient, mais il oscille. Schématisons. 1945-1946 : reconversion réussie de l'économie de guerre à l'économie de paix; 1946-1947 : reprise prometteuse, fruit de ce succès, mais politique inflationniste de Dalton; 1947-1948 : effets fâcheux de cette politique, mais vigoureux coup de frein de Cripps et large surplus budgétaire; 1948-1949 : la grande année de Cripps, effet de sa politique de déflation, régression rapide et spectaculaire du déficit de la balance commerciale avec la zone dollar; 1949-1950 : continuation de la même politique, mais dans un monde qui a changé, fixité britannique devant le retournement de la tendance économique mondiale, réouverture du déficit commercial avec « l'hémisphère occidental », inquiétude au dedans et au dehors, mauvaise humeur, élections d'avril, grèves.

Dès que l'inquiétude reparaît en Grande-Bretagne, elle se fixe sur une obsession : le chômage. C'est, avec l'exaltation du lendemain de la guerre et les nécessités de la reconstruction, une des raisons fondamentales de la politique d'investissements de Dalton, auprès de laquelle notre plan Monnet était fort modeste. Elle a été sévèrement critiquée, et Cripps a fait des coupes sombres dans le programme, mais un faux départ avait été donné, qu'il était difficile de réduire complètement.

Il est difficile de dire comment les choses évolueront maintenant. Il est certain que la crise est durable. Il est probable que rien ne se résoudra sans un gros effort d'imagination, et vraisemblable que cet effort sera fourni encore par les États-Unis. Ils ont d'ailleurs commencé, en janvier dernier, avec le « quatrième point » du discours Truman, écho amplifié du discours Marshall de juin 1947, et le voyage de M. Snyder en Europe en est un essai d'application. Devant les projets d'investissements américains, la presse française s'inquiète. La presse anglaise ne s'inquiète pas mais ne s'exalte pas

comme pour le plan Marshall; elle est grave, peut-être un peu mélancolique, parce que le beau rôle change de mains. Mais l'éthique et l'amour-propre national n'ont rien à faire en la matière : la prospérité américaine a commencé grâce aux investissements européens, pourquoi ne pas accepter que la prospérité européenne renaisse grâce aux investissements américains ?

2 juillet 1949.

YVES MAINGUY.

Pour des communautés de foyer.

Une « communauté » de jeunes foyers du Nord nous écrit par l'intermédiaire d'une jeune femme, maman de deux enfants :

« La seule solution que nous ayons trouvée au problème de la solitude et du risque d'abrutissement par les tâches matérielles de la femme — solution actuellement adoptée par de nombreux foyers — est de constituer des groupements de foyers ou *communautés* dans lesquels la femme est engagée autant que l'homme et où ils cherchent à atteindre ensemble le même but (qui peut prendre des formes très variées : évangélisation, art, sport, etc.). » Cette solution part de l'idée intéressante qu'il n'y aurait pas une double vocation de la femme — mais une vocation proprement féminine, la même pour toutes les femmes, et une *vocation du couple*. Elle mérite considération, car elle présente l'avantage de *réunir* dans une *activité commune* l'homme et la femme séparés par leurs autres travaux.

La discussion reste ouverte et nous demandons, à nouveau, l'avis des lecteurs et lectrices sur le problème de l'opportunité et de la nécessité de cette activité pour la formation et l'épanouissement de la personnalité féminine.

L'industrie française de l'air.

Qu'étaient les avions il y a vingt-cinq ans ? Un assemblage de toile, de bois et de tendeurs avec un moteur

de conception simple. Que sont-ils devenus aujourd'hui ? Un ensemble complexe, à la fois usine thermo-dynamique et centrale électrique, masse de métaux légers et d'acier dont toutes les parties dépendent étroitement les unes des autres. De ce fait, les usines aéronautiques actuelles sont totalement différentes de ce qu'elles étaient il y a peu d'années; en un mot, ce qui était artisanat est devenu industrie.

Après avoir été longtemps à l'avant-garde de cette évolution, notre industrie aéronautique, au lendemain de la Libération, se trouvait dans une situation particulièrement grave. Les destructions importantes subies par les bombardements alliés, le pillage systématique de nos usines par l'occupant avaient réduits notre potentiel de plus d'un tiers; d'autre part, nos spécialistes disséminés voyaient leurs effectifs ramenés en dessous de ceux de 1935. Du point de vue technique, nous avions pris un retard considérable sur les belligérants, n'ayant pu, pendant quatre années, nous livrer à aucune étude sérieuse; certains ingénieurs s'étaient acharnés à poursuivre clandestinement leurs recherches, mais, privés de documentation, elles ne pouvaient qu'être très incomplètes.

Depuis cette époque, un très gros effort a été fait, portant en premier lieu sur la remise en état des usines. Des études furent entreprises, nous permettant de sortir des prototypes dont chacun se plaît à reconnaître les qualités. Industries nationalisées à 80 % travaillant en grande partie pour l'armée, les besoins civils représentant au maximum 20 % de notre potentiel, il appartient à l'État d'orienter l'aéronautique, tout en lui donnant les moyens de vivre.

On peut déplorer à ce sujet que les gouvernements qui se sont succédé, depuis la Libération, n'aient pas su dégager rapidement, après la cessation des hostilités, l'importance que devrait avoir notre aéronautique en temps de paix. D'une industrie, qui avait nécessairement vu une grande extension pendant la guerre de 1939 à

1940, puis de 1944 à 1945, il fallait faire un outil à la mesure de nos moyens, en un mot procéder à une réorganisation rationnelle. Cette opération n'a pas été entreprise, les responsables de notre aviation ayant cherché à mener, contre toute logique, une politique de grandeur; préférant la quantité à la qualité, de graves erreurs furent ainsi commises, faisant commander des appareils dont l'utilité était très contestable, ou dont le type était périmé; les résultats financiers s'en ressentirent à un tel point que le gouvernement fut obligé, à plusieurs reprises, de subventionner certaines sociétés pour leur éviter la faillite et la liquidation.

Quoi qu'il en soit, cette réorganisation, qui consiste essentiellement à regrouper, en fonction de nos besoins et de nos possibilités financières, les moyens de production indispensables, au lieu d'avoir été entreprise en 1945 ou 1946, est sur le point de s'accomplir dans les mois à venir.

Il apparaît malheureusement que le nombre d'usines nécessaires est inférieur à celui dont nous disposons présentement, ce qui conduit à retirer du secteur aéronautique des usines jugées excédentaires. Si la réorganisation avait eu lieu il y a quelques années, il aurait été relativement plus aisé de reverser dans d'autres secteurs d'activité ces usines ainsi que leur personnel; le problème dans le présent est nettement plus difficile à résoudre, la crise sévissant à peu près dans toute l'industrie. Le gouvernement ne semble pas s'arrêter à ces considérations et paraît décidé à réorganiser, en fermant, si besoin est, les usines pour lesquelles un travail extra-aéronautique ne pourra être trouvé immédiatement. Cette attitude pose de graves problèmes d'ordre social auxquels le gouvernement se doit de trouver rapidement une solution.

En ce qui concerne l'aéronautique elle-même, sortira-t-elle grandie et assainie de cette « opération chirurgicale »? Nous ne pouvons que le souhaiter dans l'igno

rance où nous nous trouvons des projets gouvernementaux; il est certain, en tout cas, qu'aucune erreur n'est permise, si l'on ne veut pas compromettre irrémédiablement l'avenir. La France peut-elle espérer encore tenir une place importante dans le concert des grandes nations aéronautiques? Sans prétendre pouvoir lutter à armes égales avec une puissance industrielle comme celle des États-Unis, il est certain que nous sommes capables d'entreprendre d'importantes réalisations dans ce domaine : nous disposons d'une quantité de techniciens de valeur qui ont fait leurs preuves, et qui ont acquis ces dernières années une sérieuse expérience en réalisant des appareils de conception moderne. Notre main-d'œuvre, de son côté, s'est rapidement familiarisée avec les nouveaux procédés de fabrication. Si le choix des usines devant rester dans le secteur aéronautique a été fait d'une façon judicieuse, les plus beaux espoirs nous sont permis; il ne restera plus au gouvernement qu'à délimiter nettement les objectifs à atteindre, nous l'attendons à l'œuvre pour juger des résultats.

J.-M. Logé.

■ Il est plus facile de se payer de mots que d'y voir clair. Tel, qui croit enregistrer un échec, ne sera jamais capable de comprendre des réalités plus authentiques.

Un récent article met à plusieurs reprises la J.E.C. en cause (« Situation des Étudiants Catholiques », par Georges Suffert, pp. 505-506 du *Semeur* de juin 1949).

Il en constate l'échec, et même la faillite. Malheureusement, la J.E.C. que l'auteur de cet article n'arrive pas à trouver est peut-être celle à laquelle il a cru jadis. La J.E.C. véritable lui échappe. Nous le regrettons beaucoup. Mais une critique, pour être valable, doit porter sur une réalité et non sur les produits d'une imagination hâtive.

La J.E.C. ne s'est jamais présentée comme une puissance en face d'une autre puissance temporelle. Elle n'a jamais joué la politique du bloc. Elle a voulu être au service des

autres. La J.E.C. ne s'est jamais placée *en face* de l'U.N.E.F., même à la Libération, n'en déplaise à Georges Suffert. Un mouvement ne s'oppose pas à une association.

Si, en politique, nous refusons résolument le parti chrétien, dans la vie étudiante nous rejetons le bloc catholique, celui-ci fût-il en termes d'amitié avec les autres associations confessionnelles ou neutres. Les catholiques se retrouvent entre eux pour prier. Ils se retrouvent entre eux pour étudier les problèmes temporels, à la lumière de leur foi. Mais leur action, leur vie de tous les jours, se déroulent dans les mêmes conditions, dans les mêmes organismes que celles de tous leurs frères, protestants, juifs ou indifférents. C'est pourquoi nous avons des militants partout : à l'U.N.E.F. — à « Économie et Humanisme » — parmi les délégués Capitant, et même dans les groupes de la F.F.E.C. Nous aimons à voir l'auteur de l'article en question constater cette dispersion. Elle prouve que nous ne servons ni une étiquette, ni une boutique, mais tous nos camarades.

C'est aller trop loin que de parler de francs-tireurs. Le travail en équipe est pour beaucoup un vain mot et peut-être n'est-ce, pour Georges Suffert lui-même, que de ces « phrases sonnantes et creuses » qui contribuent à donner à nos militants une « bonne conscience satisfaite ». Ceux qui le vivent savent bien qu'il n'a rien d'une exaltation sentimentale et qu'il exige des renoncements et une discipline que n'aime pas la fougue de nos vingt ans. Vivre dans une A.G.E., être délégué étudiant, diriger une équipe de travail, c'est peut-être travailler en franc-tireur. C'est, en réalité, beaucoup plus : c'est l'effort pour que, vivant un idéal commun, chacun le réalise et l'incarne, selon sa vocation propre. Il y a de multiples formes de service et toutes sont nécessaires.

Quant à l'action elle-même, nous ne voyons guère comment elle pourrait légitimement trouver place dans la vie d'un chrétien si elle n'était une des principales voies qui nous conduisent à la connaissance de Dieu.

Bien des dogmes resteront pour nous des abstractions si les problèmes que pose l'action temporelle ne nous fournissent, non certes, leur substance qui est transcendante, mais une voie d'accès concrète vers une intelligence pleine de leur signification dans notre vie. Comment comprendre le sacrifice du Christ si nous n'avons expérimenté le pauvre dévouement humain ? Comment comprendre le Corps mystique sans travailler à faire une société meilleure ? Telle est la spiritualité de l'action, et si certains ne savent pas exactement de quoi il est question, d'autres le savent et en vivent.

Il est facile de dépasser ce que l'on oublie de comprendre. La J.E.C. a l'habitude d'être dépassée. Laïcs et clercs, progressistes ou réactionnaires, crurent, dans des sens très divers, avoir trouvé mieux. Griserie engendrée par un succès de masse ou enthousiasme fondé sur une idée peu précise suffisaient à faire naître de nouveaux mouvements qui, bien souvent, couvraient d'une étiquette rafistolée une marchandise bien connue. La J.E.C. a le tort de savoir ce qu'elle fait. Elle a le tort de dire qu'elle n'est pas la seule forme d'Action catholique possible et de ne pas prétendre à un monopole. Cela, on ne pourrait le supporter. On préfère affirmer son échec que reconnaître, dans la forme d'action qu'elle s'est choisie, une rectitude véritable. Bref, à force de confusion, de dépassements et de pure spiritualité, on devient le jouet du vieux cléricalisme qui, quoique revêtu de formes plus attrayantes, est resté ce qu'il était au temps où il engendrait la réaction anticléricale.

Vingt ans de J.E.C. n'ont pas suffi à convaincre tous les prêtres que les laïcs ont, dans l'Église, une tâche fondamentale et originale. Bien souvent encore, on considère le militant comme un curé en civil. On se rattrape en mettant une cloison étanche entre son témoignage de chrétien, que l'on ne conçoit guère que comme celui d'un prêtre de second ordre, et son action syndicale, professionnelle, politique, que l'on coupe totalement de sa religion. L'erreur dénoncée par Pie XI, lorsqu'il condamnait l'Action Française, est chaque jour sur le point de renaître.

Il est fort regrettable qu'un article, qui prétend donner un aperçu sur la *Situation des Étudiants catholiques*, se contente d'une vue superficielle et laisse échapper l'essentiel. L'influence de Kierkegaard et de Karl Barth sur nos camarades, qui paraît si évidente à l'auteur et qui, pour notre part, nous paraît fort restreinte, est moins déterminante dans la vie d'un étudiant catholique que l'option pour tel ou tel mode de témoignage. Encore faut-il comprendre que ces options sont plus stables que ne le laissent croire les fluctuations des organismes catholiques, qu'elles sont diverses, que chacune a son authenticité. Une analyse de la situation des étudiants catholiques aurait dû en tenir compte.

YVON BRES, E. N. S.
Responsable J. E. C.

Un tapis pour les morts.

Il ne s'agit pas de celui qu'à l'église toute proche, dans ce quartier confortable, on exhibe pour les funérailles de luxe ou les mariages spectaculaires. Il s'agit d'un immeuble comme beaucoup d'immeubles, d'un escalier comme beaucoup d'escaliers, et d'un tapis, mon Dieu! digne et feutré comme beaucoup de tapis. Je vous signale qu'il n'a même rien de spécialement funèbre : il amollit le pas des locataires comme tout tapis bourgeois et qui se respecte...

Il ignore sûrement qu'à l'autre bout de l'immeuble, un escalier de bois, obscur et casse-cou à souhait, grimpe vers les mêmes étages que lui. Il ignore, peut-être, — les tapis sont discrets — qu'en le foulant on aboutit à une porte parmi des portes, une certaine porte... infranchissable. Il ne sait pas que cette porte ouvre sur un couloir, que ce couloir est celui d'un ancien couvent dont les cellules abritent, aujourd'hui, de très modestes gens, parfois bien vieux, bien usés et bien doux — parce que les gens vieux, doux et usés se contentent sans rechignement d'une cellule désaffectée et d'un couloir blanchi (du temps des moines).

Ces gens-là, le tapis feutré ne les connaît pas, oh! pas du tout. L'infranchissable seuil — infranchissable moralement, car fournisseurs et concierge y ont libre passage — l'infranchissable seuil ne s'ouvre qu'une fois aux pauvres gens. Une seule fois.

D'un bout de l'année à l'autre, vous pourriez rencontrer, si vous aviez l'occasion d'emprunter l'escalier de bois, quelques vieilles et ahanantes locataires — obligées de faire ainsi un détour de cent mètres, parce que l'autre escalier, l'escalier au tapis feutré, l'escalier des riches, des fournisseurs, du concierge et du facteur, leur est formellement interdit. Il est vrai que, par l'escalier tabou, un ascenseur permettrait de parvenir, en quelques

secondes, aux cellules des pauvres gens. Tout le monde reconnaîtra qu'il serait fâcheux, voire indécent, que les pauvres gens cédassent à la tentation de prendre l'ascenseur!

Mais lorsqu'il en meurt, par la grâce de leur mort, suprême revanche, le passage vers le noble escalier est ouvert à leur cercueil, le tapis crisse sous le poids de leur dépouille, ce plus court chemin vers le cimetière, pour la première fois (j'ai failli écrire : *de leur vie*), leur devient légal.

Question de commodité, sans doute. Les employés des Pompes funèbres étant quelque peu myopes — et, comme chacun sait — moins charpentés que les déménageurs. Quelle pitoyable tradition permet de déroger ainsi à la loi des moquettes? Quels en sont les mainteneurs? Concierge? Gérant? Si l'on posait la question en sens inverse? Par exemple : quel législateur déclare les escaliers sacrés, et les semelles des pauvres gens indignes des tapis?

Sied-il d'ajouter — mais de quel droit être méchant? — que ce vénérable immeuble, à l'ombre d'une église, abrite une majorité de paroissiens réguliers et instruits?

MAURICE CHAVARDÈS.

Le problème des réfugiés palestiniens.

En août 1948, de six cents à six cent cinquante mille Palestiniens ont quitté le territoire de l'ancien mandat britannique. Ils ont fui, abandonnant la plupart du temps tous leurs biens. L'ensemble se répartit ainsi : cent quarante mille au Liban, quatre-vingt-dix mille en Syrie, cent mille en Transjordanie, deux cent mille dans la région de Gaza, cinq mille en Irak, le reste en Palestine arabe. Quatre-vingt pour cent sont musulmans sunnites.

En attendant la mise en place des organismes officiels de secours des Nations Unies, le zèle des milieux catholiques se

déploie. Mgr Hakim, de Haïffa, va chercher de l'argent et des vêtements en Europe. Mgr Marina, nonce apostolique à Beyrouth, groupe tous les efforts et, de plus, distribue plus de cinq mille repas chauds par jour. Mgr Mac-Mahon, maintenant chef de la délégation officielle du Vatican, alerte les catholiques américains. Mgr Kerkhofs, évêque de Liège, et l'œuvre Palestina sauvent littéralement de la famine la population de Nazareth. Toutes les écoles chrétiennes du Liban, il y en a dans tous les villages, prennent à charge des enfants. Il faut rendre hommage aussi à des groupes musulmans, tels le Comité permanent de Palestine que préside le Dr Edris, qui dispense les soins médicaux, et à l'action des gouvernements des pays arabes. L'émir Abdul Aziz Chehab, administrateur du Liban Sud, reçoit les quatre-vingt mille premiers réfugiés. Il les nourrit, les vaccine, les installe tant bien que mal. Par ces différentes mesures les réfugiés sont maintenus en vie, sans épidémies, avec mille cinq cents calories par jour.

Comment la question se pose-t-elle diplomatiquement ? Les Israéliens sont les plus forts. Les Palestiniens ne rentreront pas, sauf peut-être cinquante mille chrétiens qui serviront de gage, au cas où seraient molestés les Israéliens en pays arabes. Le Liban n'en veut pas. Déjà surpeuplé (120 habitants au km²), il ne peut accepter de s'accroître de dix pour cent. De plus, son équilibre confessionnel (50 % chrétiens, 50 % musulmans) s'en trouverait détruit. L'Irak se tient hors de cause. La Transjordanie, au début, les réclamait tous, et, sur demande, leur accordait la nationalité. Mais les Anglais, à mesure que leur politique évolue en faveur des Juifs, ne veulent pas remplir un pays que ceux-ci pourraient envahir, et se chargent de mettre à la raison un Abdallah parfois récalcitrant. La Syrie, officiellement, ne veut pas de réfugiés, mais sa position de repli serait de les installer entre Homs et Amma, où le gouvernement syrien désire développer une industrie sucrière, et des négociations se poursuivent dans ce but.

Quels sont les besoins ? Les experts calculent : cinquante millions de dollars d'irrigation, cent cinquante millions de bâtisses, matériel aratoire, etc. Comment se les procurer ? Le rachat des biens arabes en Israël (en tenant compte de la loi d'Israël, que seront seuls indemnisés ceux qui ont fui non pas devant les Juifs, mais devant les Arabes) produirait quarante millions de dollars. Cinquante millions seraient fournis indirectement par les pays arabes (prêts de terre, etc.). Le reste devrait faire l'objet d'un emprunt par les Nations Unies.

Que préconiser ? La Syrie serait la solution la plus économique, réduisant les frais d'irrigation. Le Quai d'Orsay pencherait vers le partage syrio-transjordanien, pour ne pas trop favoriser l'influence anglaise. De hautes personnalités catholiques, touchant les gouvernements, voudraient voir tous les réfugiés en Transjordanie. Des réfugiés sunnites en Syrie renforceraient dangereusement une majorité musulmane en face des chrétiens ou autres minorités. L'inconvénient de favoriser le Croissant Fertile musulman n'interviendrait pas, l'invasion de la Syrie par la Transjordanie et l'Irak ne devant jamais être militaire, mais se faire par désagrégation intérieure, et précisément les réfugiés seraient la cinquième colonne. Pour éviter toutes les implications politiques et confessionnelles, le Dr Depage, qui a fait une œuvre admirable à Jéricho, propose le rétablissement progressif et par villages de huit cents familles, chacun coûtant cent mille livres palestiniennes.

Il est certain que l'intervention des Nations Unies, votant au cours de novembre 1948 une résolution tendant au retour des réfugiés et à la restitution de leurs biens, en raidissant la position des pays de la Ligue, a reculé la solution définitive. Encore aujourd'hui, la position officielle des milieux responsables libanais est de refuser toutes négociations autres que pour le retour pur et simple. Dans ce sens, la conférence de mars dernier a été précipitée. Mr Etridge, parce qu'Israël consentait à considérer le rapatriement, a cru qu'il l'acceptait. Il est pourtant probable que les Nations Unies, en amenant les gouvernements du monde entier, et principalement les U.S.A., à contribuer, obtiendront finalement un règlement meilleur pour les réfugiés palestiniens.

JACQUES NANTET.

Par-delà les traités.

De nouveau on parle de rencontre de la paix; de nouveau, il est question de traité. Mais, même si cela vient de plus loin, ou vise plus haut que des soucis de propagande, il n'est pas de rencontre, il n'est aucun traité qui fasse un monde, qui crée l'histoire. La rencontre sollicite un instant d'attention, le traité propose un moment d'é-

quilibre sur l'histoire du monde : ils sont des pièces, parfois maîtresses (toujours insuffisantes) ayant à soutenir le destin douteux du globe pendant un certain nombre d'années. Leur importance ne déborde jamais la contingence. Plus graves que les comportements des Grands, tellement plus graves sont la condition morale, l'atmosphère politique et sociale, la conjoncture économique dans laquelle ils traitent ou se refusent à traiter; plus grave surtout est le moment d'évolution *que l'on coche de conversations ou de pactes. Plus qu'ils ne le veulent croire, plus qu'ils ne le peuvent désirer, le sort des États est lié dans un destin, dans un calcul qui se construit en dehors d'eux, sans que les forces officielles ou* secrètes *qui les gouvernent puissent plus qu'en retarder ou en accélérer le résultat. Des hommes, des puissances, se désirent les tyrans de l'histoire : ils créent un cadre, précisent des coordonnées. La figure de leur ambition peut s'annoncer parfaite. Des coordonnées situent le dessin. Des barèmes déterminent la construction. Mais soudain la N^e^ dimension s'échappe du papier. L'évolution inscrit d'ailleurs sa courbe implacable. Une inconnue nouvelle* — l'hérésie humaine — *appelle quelques champs nouveaux à reprendre, laisse à quelque infini seul le soin de résoudre le problème. Suprême est l'ironie de ce sort promis aux* « dialectiques ». *L'évolution historique apparaît comme une force que je dirai non pas obscure mais mystérieuse, parce qu'elle est souterrainement pleine de clarté — à laquelle l'homme peut offrir complaisance ou opposition — mais qui, en définitive, par une obéissance créatrice outrepassant, entraînant les raisons et les actes, surprenant, bouleversant les propositions et les conventions, organise par-delà nos définitions, nos sensations de Bien et de Mal, un salut où se concilient les fébrilités, les raideurs du temps avec la patience et l'obstination de la Miséricorde. Comme il serait bon pour la paix que l'homme, foule ou gouvernement, s'accoutumât à une*

humilité de vivre selon le sens où va la vie! Les chrétiens notamment ignorent-ils que la Vie monte à l'Unité, qu'elle l'exige par toutes les normes de leur salut?

JEAN DELAIGUE.

■ *Une citation.* — « Sous prétexte d'humanité nous risquons d'aller au-devant des pires difficultés constitutionnelles. »

Extrait d'un journal français, le 6 juillet 1949. Et sous la plume de quel farouche défenseur de la Constitution de la IVe République?

M. Gabriel Robinet, du *Figaro*... Il est vrai que c'est de l'exécution des parlementaires malgaches qu'il s'agit.

Une église pour automobiles.

On peut voir en Amérique de grands panneaux tout blancs le long des autostrades; ils n'attendent point d'affiches, ce sont des écrans de cinéma, d'un cinéma pour automobiles. Quand la nuit est venue, de confortables autos arrivent, paient un droit d'entrée et se rangent dans le parc. Un film est projeté sur l'écran, et chacun, sans se déranger de sa voiture, peut le suivre.

Pourquoi la religion ne se moderniserait-elle pas? Le *Time*, hebdomadaire du 13 juin, nous raconte qu'à Bog Lake, une église pour automobiles vient de s'ouvrir. Ce n'est pas une église catholique, mais une église presbytérienne, où le Révérend Rodney Gibson déclara à l'assemblée de cinquante voitures qui l'écoutait : « Il n'y a aucune étrangeté à rendre un culte à Dieu de cette manière. »

Quand les postes de T.S.F. s'éditent comme des livres.

On a maintes fois signalé dans la presse, dès après la guerre, les fusées radioguidées, et les fusées dites « de proximité » qui éclatent lorsque l'objectif vient à se

trouver dans la zone d'efficacité de l'obus qu'elles arment. Ces fusées comportent un poste récepteur ou émetteur-récepteur de radio qui doit présenter les caractéristiques suivantes : être léger et de volume réduit; résister aux chocs (en particulier aux effets de l'énorme accélération au départ); pouvoir être fabriqué en série. Ces exigences ont conduit à la mise au point de nouvelles techniques dont bénéficient maintenant les réalisations autres que militaires : les plus caractéristiques sont les circuits imprimés et les tubes miniatures.

1° *Circuits imprimés.* — La simple inspection de l'intérieur d'un poste de T.S.F. permet de juger de la complexité des circuits et, par suite, de la complication et de la lenteur des opérations de montage.

La nouvelle technique consiste à imprimer les différents circuits, à plat, sur une plaque isolante, en verre, porcelaine, bakélite, etc., au moyen d'une encre conductrice, généralement à base d'argent. Les bobines d'induction sont remplacées par des spirales plates, les condensateurs par deux dépôts en regard sur les deux faces du panneau; les résistances sont imprimées avec une encre spéciale. On obtient ainsi, en un temps très court, des circuits complets et d'encombrement extrêmement faible (on a pu, même, dans certains cas, imprimer le circuit oscillant directement sur la lampe!)

Une autre technique consiste à utiliser comme base une plaque de bakélite sur laquelle on a gravé en creux le schéma du poste; il ne reste plus qu'à couler du métal dans les sillons pour obtenir le circuit, avec ses bobines, condensateurs, etc... Les Américains ont construit une machine entièrement automatique qui réalise, selon cette méthode, des petits récepteurs à deux lampes. On introduit, à l'entrée, les plaques de bakélite, et le poste sort, à l'autre extrémité (vingt mètres plus loin) prêt à recevoir les lampes et le haut-parleur (dont la mise en place constitue, avec l'assemblage des panneaux, la seule opération manuelle). La fabrication comporte un

nombre considérable d'opérations d'usinage et de contrôle exécutées par les machines sans intervention humaine. La cadence de sortie des panneaux terminés est : *trois par minute.*

2° *Lampes miniatures et subminiatures.* — Contentons-nous de donner l'ordre de grandeur de leurs dimensions, qu'il sera aisé de comparer à celles des tubes classiques. Les tubes miniatures construits en série en France depuis l'année dernière ont une hauteur de cinq centimètres et un diamètre de deux centimètres. Les tubes dits « subminiatures » ont quatre centimètres de hauteur, de sept × neuf millimètres de section droite.

La conjugaison des circuits imprimés et des tubes miniatures et subminiatures a conduit à la réalisation de postes très légers et de très faible volume. Certains, aux États-Unis, tiennent aisément dans une poche et ne pèsent que quelques centaines de grammes.

Nous dirons maintenant quelques mots d'une des dernières nouveautés — du moins dans l'utilisation, sinon dans le principe, connu depuis vingt ans — de l'industrie radioélectrique américaine : le *transistor.*

Le *transistor* est destiné à remplacer les lampes de T.S.F. et, par un curieux retour des choses, son fonctionnement offre une certaine analogie avec celui des détecteurs à galène qui furent utilisés dans les débuts de la radio.

L'élément essentiel du *transistor* est un morceau de cristal de *germanium,* qui — comme la galène — est un semi-conducteur, c'est-à-dire intermédiaire entre les conducteurs et les isolants; sur ce cristal reposent deux pointes capillaires distantes de cinq centièmes de millimètres, l'une servant d'émetteur d'électrons, l'autre de collecteur. L'ensemble est contenu dans un tube cylindrique de quelques millimètres de diamètre et deux centimètres de hauteur.

Il semble que les *transistors* puissent remplacer les tubes classiques dans un grand nombre de leurs appli-

cations. Leurs principaux avantages sont : facilité et bon marché de la fabrication; faible encombrement; longue durée; absence de courant de chauffage.

M. H.

D'un record et de l'immobilisme.

A l'heure où nous écrivons, nous ne savons pas encore si, comme il est prévu, le Parlement se décidera à partir en vacances fin juillet, laissant à M. Queuille le répit de l'été.

Car les gouvernements ne tombent pas pendant les vacances parlementaires, bien qu'ils n'aient pas besoin du Parlement pour tomber, ils font très bien cela tout seuls, mais ils ne le font que quand le Parlement est là, tout prêt à les remplacer.

De toutes façons, M. Queuille a discrètement, comme il fait toute chose, battu le record de durée de la IVe République. M. Ramadier (et encore au prix de deux remaniements profonds) n'avait tenu que dix mois juste.

Pourquoi n'a-t-on pas à cette occasion entendu un bruyant concert de satisfaction des partisans « de la stabilité gouvernementale », c'est sans doute pour la raison qui fait que le vœu d'avoir en France un gouvernement stable (et fort d'ailleurs) reste toujours un vœu pieux. A tout instant, la grande majorité des Français souhaite un gouvernement énergique, assuré d'une longue durée, capable de réaliser de longs desseins, mais à une seule condition, c'est que ce soit un autre gouvernement que celui qui est au pouvoir à l'instant donné... Et nous voici au rouet.

En veut-on vérification immédiate et contemporaine ? Ce petit record de M. Queuille est accueilli partout par des reproches — ou plutôt par un reproche unique, le mot d'immobilisme sur lequel convergent protestations majoritaires, minoritaires et les autres, celles de ceux qui appartiennent à la fois à l'opposition et à la majorité.

Ce reproche est-il *objectivement* justifié ? Nous n'en savons rien, il s'est passé sous le règne du Dr Queuille autant *d'événements importants* que sous le règne de ses prédécesseurs [1].

1. Le pacte de l'Atlantique; la réunion du Conseil de l'Europe; les premières manœuvres navales occidentales; la Conférence des Quatre à Paris et la fin du blocus de Berlin; l'espoir du traité autri-

— Mais cela, est-ce l'œuvre du gouvernement Queuille ? — Pas plus, mais pas moins que ce qui s'est passé sous ses prédécesseurs n'était leur œuvre.

Permettez-moi de ne pas citer d'exemples, je ne veux attaquer ni défendre personne. Les événements suivent leur rythme propre et les gouvernements y jouent leur petit rôle, qui est souvent de contempler de plus près le cours du fleuve et de recevoir les horions de la foule qui voudrait voir de moins loin.

Mais que signifie *subjectivement* ce reproche d'immobilisme ? D'abord évidemment qu'un ministère de coalition ne fait jamais une politique satisfaisante à cent pour cent pour chaque élément de sa majorité. Ensuite qu'un gouvernement démocratique, et à la fois gouvernement d'une puissance mondiale qui n'est plus que de second plan, n'a pas la possibilité technique de proposer à tout instant à son opinion publique un objectif qui puisse drainer un mouvement d'enthousiasme. Vivre, gouverner au plus près parmi les récifs, respecter une opinion publique divisée, cela ne peut être spectaculaire, même si cela est efficace.

Il faudra peut-être qu'un jour le peuple de notre pays comprenne qu'il demande des choses contradictoires et qu'on ne peut pas tout avoir à la fois.

H. MULLER.

Méditations intempestives d'un Prix Nobel.

La Vie Intellectuelle a déjà parlé du physicien anglais P.M.S. Blackett, qui reçut l'an dernier le prix Nobel pour ses travaux sur le rayonnement cosmique.

Celui-ci vient de publier récemment un livre consacré à l'étude des problèmes militaires et politiques de l'énergie atomique[1]. Étude conduite avec le sérieux pa-

chien; un budget voté; la S.N.A.C. fermée; la S.N.E.C.M.A. changeant deux fois de directeur général; la S.N.C.F. perdant le sien; la fin de la rébellion malgache; le retour de Bao-Daï en Indochine; l'essence est revenue en vente libre et les dernières cartes de rationnement ont disparu avec les dernières Cours de justice, la Haute Cour, etc., etc...

1. *Les conséquences militaires et politiques de l'énergie atomique*, traduit de l'anglais par l'association des travailleurs scientifiques, avec un avant-propos d'E. Bauer. Paris, Albin Michel, 1949, 450 fr.

tient, soigneusement documenté, perpétuellement maître de lui, qui est si caractéristique de l'esprit de Blackett. Étude précieuse en ces temps d'apocalypse vague et de terreurs à demi fantasmagoriques.

Premier point : jusqu'à nouvel ordre, la bombe atomique ne met pas entre les mains de l'homme une efficacité destructive sensiblement supérieure à celle des grands bombardements aériens effectués au cours de la dernière guerre. Il faudrait près d'un millier de bombes atomiques pour équivaloir au tonnage de bombes déversées sur l'Allemagne pendant la dernière guerre et plus de trois cents pour équivaloir à celui déversé sur la France. Or, l'effet des bombardements est relativement petit sur la production industrielle d'un pays en temps de guerre et plus petit encore sur le moral d'une population décidée à tenir, comme le montre supérieurement le cas de l'Allemagne. Ainsi, techniquement parlant et à moins de l'entrée en jeu de quelque facteur psychologique tout à fait irrationnel, l'arme atomique n'est pas et ne peut pas être l'instrument d'une décision-éclair en matière militaire.

Deuxième point : il serait assez bon de mettre une sourdine aux slogans usuellement reçus en matière de contrôle de l'énergie atomique. Ceux-ci procèdent pour une large part du réflexe de peur quelque peu mêlée de mauvaise conscience qui a saisi l'humanité civilisée au lendemain des 6 et 9 août 1945. Il s'ensuit que, devant le besoin éperdu d'une sécurité cent pour cent, ils font assez facilement bon marché des perspectives utilitaires et industrielles de l'énergie atomique. Mais, comme le dit Blackett (p. 201) :

> Cela équivaut à proposer l'abolition de la vaccination; de crainte qu'elle ne conduise à la fabrication d'armes bactériologiques ! C'est une voie qui mène à une psychose de peur et à l'asile de fous.

D'autant qu'à travers cette attitude, l'astuce diploma-

tique ne perd pas ses droits. Il y avait beaucoup de générosité idéologique dans ce qu'on a appelé le « Plan Baruch », mais il n'y avait point que cela. La politique américaine y associait aux sentiments humanitaires la proposition d'une organisation fort secourable à l'humanité... vue du point de vue américain.

Il est intéressant d'imaginer, propose Blackett (p. 196), ce qui se serait passé en ce qui concerne les bombes atomiques, si les rôles de l'Amérique et de la Russie avaient été inversés. Supposons que la Russie ait la première produit des bombes et les ait utilisées par exemple le 4 juin 1944, deux jours avant le débarquement, pour contraindre l'Allemagne à capituler entre les mains des forces soviétiques seules. La Grande-Bretagne et l'Amérique auraient présenté d'amères critiques et ce, à juste titre. Supposons alors que l'Union Soviétique ait proposé un plan de contrôle analogue au plan Baruch, mais en sens inverse, comportant un droit international de propriété et d'inspection, la mise hors la loi et la destruction des bombes étant toutefois ajournées de plusieurs années et dépendant finalement de l'acquiescement soviétique. Si tout cela était arrivé, un tel plan aurait-il été salué par les puissances occidentales comme un des gestes les plus généreux de l'histoire ?

Le calme physicien de Manchester n'a point voulu ici se donner la vaine conscience d'échapper aux sentiments coutumiers et aux thèses reçues. Le Plan Baruch a échoué et la Commission de l'Énergie atomique a été inopérante à résoudre le problème d'une entente internationale au sujet de la nouvelle puissance mise à la disposition de l'homme. En pareille situation, il s'agit d'abord de comprendre sans passion et de voir ce qui est humainement réalisable. Remettre à la raison des imaginations débridées, combattre des slogans plus ou moins intéressés, est l'œuvre la plus utile que l'on puisse attendre de l'homme de science qui veut prendre position individuellement dans la grande aventure politique du monde.

D. Dubarle.

Le mouvement fédéraliste.

Du 17 au 20 juin se déroulaient à Paris les assises nationales de la « Fédération » et de « l'Union française des Fédéralistes ».

D'aucuns y hésitèrent encore à jumeler les réformes de structure nationales avec celles qui sont en marche à l'échelle de l'Europe et du monde, ce qui provoque d'épisodiques tensions. Pour autant, l'aile marchante n'en ralentit point sa cadence, et c'est aux « Fédéralistes intégraux » que revient le mérite de l'incessante progression du Mouvement. A Strasbourg, du 10 au 13 avril, mise en route de « l'Union fédéraliste interuniversitaire », où maîtres et disciples jettent les bases d'une formation intellectuelle européenne surmontant des antagonismes surannés (« l'esprit international » rêvé par Claparède). A Paris, du 9 au 11 avril, les régions naturelles du continent sont conviées à reprendre conscience de leurs légitimes autonomies pour affirmer, face aux méfaits du centralisme, leur volonté de renaître (triomphe combien inespéré des thèses de Charles-Brun).

Deux courants se partagent, inégalement d'ailleurs, les dix-huit associations affiliées à l'U.F.F.

Certains pensent, mais le nombre en décroît de jour en jour, que la construction de l'Europe relève de la pure technique. Pour ceux-là, la complexité des problèmes contemporains exige qu'on laisse faire les financiers, les experts, les capitaines d'industrie et les diplomates.

Tel n'est point cependant l'avis d'un forte majorité. Pour ceux-ci, les questions techniques revêtent sans doute une importance capitale et l'on ne saurait improviser. Mais à l'instar des bâtisseurs de cathédrales, les bâtisseurs de l'Europe nouvelle se doivent de mettre en branle les masses populaires, de les conquérir à l'idée de la communauté européenne, de les associer au grand œuvre pour lequel seront nécessaires beaucoup d'enthousiasme et de foi. Sans le concours actif de l'opinion internationale, rien ne se fera à temps. Selon l'heureuse formule de P. H. Spaak, l'un des hommes d'État qui croient avec le plus d'intensité à l'Europe, « c'est à l'opinion de bousculer les gouvernements ».

Mais, tiraillée entre dix-huit groupements d'importance très inégale qui, disons-le nettement, reflètent trop d'initiatives individuelles en ordre dispersé, beaucoup plus souvent que de sérieuses divergences sur les fins et moyens, l'opinion ne sait à quel saint se vouer. Un effort de regroupe-

ment s'impose. L'éclosion presque simultanée de nombreux petits groupes parisiens, dès avant la Libération, est à l'honneur de ceux qui furent alors des pionniers, mais ceux-ci tiennent trop à ne pas laisser prescrire les droits et les mérites qui s'y attachent. Le jour est venu où, pour appeler efficacement notre peuple à bâtir l'Europe, les mouvements français devront donner l'exemple d'une cohésion plus parfaite. D'autant plus qu'un nouveau problème se pose aussitôt : faut-il supprimer les nations pour en construire une nouvelle : l'Europe, qui, pour être plus grande, n'en développera que plus férocement l'égoïsme de Léviathan ?

A. MISTOUFLET.

La morale refuse du monde.

A-t-on assez dit que la morale, en cet après-guerre, était foulée aux pieds ? C'est à désespérer de l'homme tous les dix ans. Notre unique consolation serait de répéter, avec Jacques Leclercq, qu'on enseigne la morale, non pas parce qu'elle est pratiquée, mais précisément parce qu'elle ne l'est pas. A quoi il faut ajouter que si d'aventure on ne l'enseignait plus, ce ne serait pas encore la preuve que tout le monde la pratique.

Rien donc d'extraordinaire en tout cela. Si la morale est de moins en moins bien portée — on fait cette réflexion profonde, continue Jacques Leclercq, à chaque génération — l'essentiel est que la morale, elle, se porte bien. En est-il ainsi de nos jours ? D'une part, les maîtres de vertu furent rarement aussi nombreux; signe que les pécheurs abondent et qu'en chacun couve un converti. D'autre part, avec les nouveaux maîtres est né un type de moraliste assez inattendu : celui qui peut parler constamment de moralité sans parler de morale. Situation paradoxale à éclaircir.

Le bruit s'est accrédité que la pensée moderne non chrétienne est une enfant naturelle, issue de parents coupables, immorale en son principe, amorale dans sa conduite. Je n'aurai garde d'y contredire. C'est une mauvaise nou-

velle, mais non sans fondement. D'où vient pourtant que depuis Nietzsche, c'est-à-dire depuis le fossoyeur patenté de la morale, les philosophes n'ont qu'une préoccupation : faire renaître la morale coûte que coûte de ses cendres? Curieuse attitude, en vérité, mais devenue habitude. Demandez par exemple à Sartre ce qu'il pense faire, ou demandez-le pour lui à son pénétrant disciple Francis Jeanson : une morale de « l'authentique », vous sera-t-il répondu. Et demandez plus encore à Raymond Polin, l'intrépide théoricien de la création des valeurs, ou à Vladimir Jankélévitch, qui publie chez Bordas un *Traité des Vertus* de plus de huit cents pages : de la morale et encore de la morale! C'est à n'y pas croire : la Morale refuse du monde!

Plaignons cependant le pauvre public. Du moraliste Sartre il apprendra que le quiétisme de l'ivrogne solitaire vaut bien l'agitation vaine du conducteur de peuples, et qu'au surplus l'homme est une passion inutile. Avec Polin et Jankélévitch, grâce à Dieu, le lecteur moyen sera moins exposé aux douches écossaises. Je doute pourtant qu'il soit toujours très rassuré : le cynisme *moins* l'effronterie préconisé par Polin n'est sans doute pas très coquin; mais enfin, à première vue, les gens pressés risquent d'y percevoir une invite à suivre leur pente, peut-être pas en montant. De même, quand Jankélévitch, en sa page 732 (*op. cit.*), nous dit que toute tentation trop délicieuse est déjà un péché et qu'il vaut mieux succomber, on frémit de stupeur... ou d'envie. Cela produit certes un bien joli couplet : « Que Kierkegaard, épousant un jour sa fiancée, cesse de fatiguer le genre humain avec la tragédie métaphysique de ses fiançailles! Kierkegaard enfin marié et goûtant sa première nuit d'amour, quelle liquidation! et quel soulagement pour tout le monde! » Oui, bien sûr, mais un Kierkegaard marié n'est plus un Kierkegaard du tout. Moyennant quoi, on voit la tête qu'il pourrait faire — et que nous faisons à sa place — en apprenant que le

consentement au mal est un bien. La *felix culpa* est une belle trouvaille. Qui voudrait en abuser? Et qui s'y reconnaîtra, grand Dieu, dans ces souples morales dont on ne saurait dire si elles entendent ligoter le mal ou entortiller le bien?

Oui, qui s'y reconnaîtra? Car ni Jankélévitch, ni Polin, ni Sartre lui-même ne supporteront qu'on les plaisante sur leur volonté délibérée de conduire l'homme à sa perfection. Les malins! Ils s'en prennent à la morale, au nom de la morale. Et en cela ils sont autrement rusés que Nietzsche. Celui-ci était sa propre dupe : secouer le joug de la tradition et retrouver celui de la volonté de puissance, tyrannique pour les autres par arbitraire et, pour soi, par caprice, c'est rester en servitude; la morale du surhomme est plus assujettissante que l'ancienne. Et Gide de même se contredit : son immoraliste s'essouffle à maîtriser, donc en un sens à moraliser, le courant alternatif de ses reprises et de ses abandons. Chassez la morale, elle revient au galop. Les nouveaux maîtres, eux, ne se laisseront pas tourner par cette preuve ontologique de la morale. Ils la placent d'emblée au centre de leur spéculation. Cela fait, il leur est commode de proclamer qu'on ne sort jamais de la morale, pas plus qu'on ne cesse de l'emporter avec soi; mais qu'en revanche il n'y a pas de morale inscrite dans un code, de code dicté par un juge, de juge avec qui on pourrait passer contrat. La morale est ainsi partout et nulle part, car elle n'est jamais faite, mais en tous toujours à faire. Ainsi parlent Sartre et Polin, Sartre sans nous dire exactement le moyen de « se faire en faisant », Polin sans prendre garde que la fidélité à soi n'est qu'un autre nom de la norme intérieure et qu'en outre la création de soi par soi, qu'il défend avec une générosité magnifique, n'est pas nécessairement, sur le plan métaphysique, une prime à l'athéisme. Jankélévitch parle autrement, et l'on peut dire qu'au total c'est lui qui tient le bon bout : il ne veut pas d'une morale-contrat

qu'il qualifie d'avarice spirituelle, mais il montre que pour prévenir toute retombée objective des normes il existe un principe universellement vivifiant : la charité.

Finalement, saisie au vif sur trois exemples, la surenchère moralisante de la philosophie contemporaine apparaît indéniable. Tout se passe comme si l'évacuation de la morale n'était qu'une feinte pour mieux la réintroduire. On perdrait donc son temps à épiloguer sur le caractère amoral de la pensée actuelle. En fait, elle pèche par excès de moralisme, non par défaut. Laissons-la relever la moralité au niveau de l'activité spirituelle, car la vertu et le vice ne furent des produits que dans le laboratoire de Taine. Le seul grief qui puisse et doive être fait aux nouveaux maîtres, c'est de croire que la perfection de l'homme est à chercher dans l'homme laissé à lui-même, loin de Dieu et sans grâce expressément définie et reconnue. Ils ont compris que l'homme passe toute chose. Montrons-leur que l'homme passe l'homme.

HENRY DUMÉRY.

Le mois de juillet

L'Église de *Tchécoslovaquie* reste très ferme devant les attaques du gouvernement. Le 14 juillet : publication du décret du Saint-Office du 1er juillet sur le communisme.

Après la période, que certains ont appelée sa « lune de miel », le plan Marshall connaît quelques difficultés. Les premières se sont manifestées à propos de la situation de la livre. L'accord intervenu à Paris sur la convertibilité partielle des monnaies ne pouvait le résoudre. M. Sydner, secrétaire amé-

ricain au Trésor, est arrivé à Paris le 3 juillet, tandis que M. Schumann se rendait à Londres le 4. Le 6, M. Sydner avait un entretien avec M. Petsche. Le 7, sir Stafford Cripps déclarait que les relations entre la livre et le dollar ne pouvaient pas être réglées par l'Angleterre seule. Le 8, M. Sydner rencontrait, à Londres, MM. Attlee et Cripps, puis partait pour Bruxelles, Stockholm, Rome, Ankara. Après la rencontre de Londres, on déclarait que la livre ne serait pas dévaluée, mais que des économies seraient faites en Angleterre. A la fin du mois, l'Angleterre demandait à l'O.E.C.E. d'augmenter sa part sur les prêts Marshall.

En *Angleterre*, par solidarité avec les syndicats communistes des dockers canadiens, les dockers de Londres refusent de décharger les bâteaux canadiens. Le 11 est lu à la Chambre des Communes le décret royal d'état d'urgence, qui est approuvé le 13. Le nombre des grévistes augmenta aussitôt de deux mille. Les abattoirs menacèrent de se solidariser avec les dockers. Enfin les dockers reprirent leur travail le lundi 25, tandis que trois leaders communistes, deux américains et un hollandais venus de France, étaient expulsés le 24. Une réunion des experts financiers du Commonwealth se tient à Londres et sir Stafford Cripps annonçant un nouveau régime d'austérité. Puis, fatigué, il partit se reposer en Suisse pour un temps indéterminé, l'intérim étant assuré par M. Attlee et Bevin. M. Bevin partit lui-même en vacances en France le 23 et, à son passage à Paris, rencontra M. Schumann. Le 23, dans un discours virulent, M. Churchill commençait, en vue des prochaines élections, la bataille contre les travailleurs.

En *Belgique*, après l'échec de M. Van Zeeland et la mission d'information confiée à M. Van Cawelaert, M. Eyskens est chargé de former le Cabinet. Pour préparer le referendum sur la question royale, M. Spaak se rend auprès du roi Léopold. En *Italie*, le pacte de l'Atlantique est voté par les Chambres.

L'*Allemagne* de l'Ouest attend ses élections pour le 14 août. L'ouverture de la campagne électorale donne l'occasion à M. Schumacher et à d'autres de protester contre le rattachement économique de la Sarre à la France.

L'organisation de l'*Europe* se poursuit. Au début du mois ont lieu les grandes manœuvres européennes dans le golfe de Gascogne, et le 15, le cinquième Conseil des ministres de la Défense européenne se réunit au Luxembourg. La pre-

mière réunion de l'Assemblée européenne se réunira au mois d'août à Strasbourg.

Aux *U.S.A.*, le pacte de l'Atlantique est approuvé d'abord par la Commission du Sénat, puis, le 22, par le Sénat lui-même, qui repousse trois amendements tendant à empêcher ou à limiter l'aide militaire à l'Europe, Le général Bradley est attendu en Europe pour le début du mois d'août. Le 14, le 21 et le 27 se tiennent trois conférences atomiques secrètes.

L'*U.R.S.S.* repousse la protestation de la Yougoslavie au sujet du traité autrichien et proteste comme contraire au traité de paix l'adhésion de l'Italie au pacte de l'Atlantique. Dimitrov meurt à Moscou le 2 juillet. Son corps est transporté à *Sofia*, où il est enterré. M. Varil Kolarov, âgé de soixante-douze ans, est élu président du Conseil. M. Traïchokoslov, ancien vice-président du Conseil, est déchu de son mandat de député et inculpé de trahison. En *Tchécoslovaquie*, cinq Tchèques sont pendus pour trahison le 18. M Smutny, ancien conseiller de Benès, réussit à s'enfuir, six ministres vont passer un mois de vacances en U.R.S.S. En *Yougoslavie*, le maréchal Tito s'engage le 15 à fermer la frontière grecque, et les pourparlers commencent pour l'aide économique et financière des puissances occidentales.

En *Chine*, les armées communistes commencent leur offensive dans le centre; au cours du défilé des troupes victorieuses, le 6, ont eu lieu à Changaï des manifestations anti-américaines. La visite du maréchal Tchang Kaï Chek, le 11, au président Quirino des Philippines, pose à nouveau la question d'un pacte du Pacifique. L' « Amethyst » réussit à forcer le blocus communiste. Le 19 juillet, le roi du *Laos* signe à Paris l'accord reconnaissant l'indépendance de son pays.

En *France*, M. Giacobi démissionne de l'inter-groupe gaulliste. Le rejet du pourvoi en cassation des condamnés de Madagascar, dont la grâce sera accordée quelques jours plus tard par le président de la République, suscite un important débat à la Chambre. M. Daniel Mayer prend, le 11, à l'Assemblée, la défense de la Sécurité Sociale. Le congrès S.F.I.O. se tient au milieu du mois. Le pacte de l'Atlantique est discuté à la Chambre et adopté le 27. Une crise gouvernementale est évitée de justesse à l'occasion des « primes de vacances ». Un important jaillissement de pétrole surgit dans le Bas-Rhin.

LIVRES

Littérature

Gabriel Marcel : *Vers un autre Royaume.* « L'Épi », Plon, 1949; in-12, 237 pp.

« Deux drames des années noires » : celui de la collaboration et de la résistance (*L'Émissaire*), celui de l'antisémitisme (*Le Signe de la Croix*). Une seule action : la faillite du jugement humain. Action scandaleuse, en temps de jugements mathématiques ou politiques, pour notre jugement impartial qui exige des problèmes et des solutions raisonnables et pour notre jugement partisan où nous nous attribuons la science du bien et du mal. « Qui sommes-nous pour juger, serait-ce nous-mêmes ? » Non seulement l'auteur ne juge point ses personnages, non seulement ceux-ci comprennent qu'ils ne se peuvent juger, mais je ne puis les juger : je sors du livre avec mes instincts de juge et de justicier ligotés, j'ai été pris dans le lacet d'un art où je fraternise avec l'homme de la résistance et avec celui qui n'a pas résisté, où je fraternise avec un Israélite qui renie d'abord ses congénères puis épouse leur destin quand ils sont persécutés; je suis tenté de me débattre, je désire encore plaider, accuser, mais je ne peux plus m'éloigner de mes semblables, je les laisse venir à moi : coupables ? Non coupables ? « Oui et non. C'est la seule réponse là où c'est nous-mêmes qui sommes en cause. » Nous ne nous connaissons pas, nous ne pouvons point nous éclairer; nous nous recueillons dans l'obscurité et, parce que nous consentons à cueillir notre mystère, nous accueillons la lumière. Marcel nous a toujours conduits jusqu'à ces lieux où notre condition apparaît incompréhensible, parfois il nous a fait sentir comme nous sortions de la nuit en acceptant celle-ci, aujourd'hui il chante l'aurore : le troisième acte de *L'Émissaire* est un *Credo*, le troisième acte du *Signe de la Croix* est un acte de foi; là, la Parole; ici, le Calvaire : Simon l'Israélite devient chrétien en mourant pour les juifs, « les plus juifs de tous ». Et dans l'humilité des héros qui « au cœur de la plus essentielle incertitude » confessent et attestent la certitude de leur croyance, nous trouvons un « milieu vital » où notre âme, que notre faiblesse livre aux gaz asphyxiants

des jugements, respire et reprend force. Marcel, dans une *Postface*, doute mélancoliquement que ses drames puissent actuellement être représentés; mais pourquoi les publierait-il s'il pensait que la cacophonie des temps modernes pût empêcher d'entendre leur appel religieux ? Pourquoi ne les garderait-il pas secrets s'il craignait de ne pouvoir dire « tu » à chacun de ses lecteurs ? En écrivant, il écrit pour nous, et nous devons le remercier, avec les mots mêmes d'un de ses personnages qui se retournent contre sa *Postface*, de nous faire « la charité de ne pas désespérer de nous ». Et, puisqu'il met au centre de chacune de ses pièces un « émissaire » dont la présence rend témoignage à la lumière, qu'il nous permette de lui dire que ses personnages nous paraissent aussi des « émissaires » et que nous espérons que leur « ambiguïté » qui « déconcerte à l'infini tout jugement » éclaire les incroyants comme elle nous éclaire, nous, croyants qui nous nourrissons cependant chaque jour de tant d'incroyance...

M. CHASTAING.

Le Romantisme allemand, numéro spécial des *Cahiers du Sud*, 493 pp.; 800 fr.

Épuisé depuis des années, l'ancien et fameux numéro spécial des *Cahiers du Sud* sur le *Romantisme allemand* vient de reparaître avec quelques suppressions et de nombreuses additions qui en font une somme indispensable sur un sujet fort mal connu en France et cependant capital, tant pour la connaissance de l'âme allemande que pour la compréhension de la poésie moderne.

On y trouve, en effet, un remarquable ensemble d'articles sur la musique et la peinture romantiques en Allemagne, sur la philosophie romantique : Fichte et Schelling, sur la poésie : Jean-Paul, Novalis, Tieck, Hoelderlin, Arnim, Brentano, Werner, Kleist, Chamisso, Hoffmann, Büchner, Moerike, Grabbe, etc.

Il n'est pas inutile de souligner que ce genre d'études est peut-être la meilleure des introductions à la poésie moderne française. Il est bon de compléter, d'ailleurs, cette lecture par l'ouvrage de Béguin sur *L'Ame romantique et le Rêve* (Corti) et par la thèse de Susini sur *Baader* (Vrin).

Ici, la frontière n'est pas le Rhin, mais la forme hargneuse du classicisme.

HERVÉ BAZIN : *La tête contre les murs*. Éd. Grasset. Coll. « Les Cahiers verts », 402 pp.

Certains critiques se sont demandé ce qu'il adviendrait de Hervé Bazin, connu d'abord pour sa fameuse *Vipère au poing*, qui fit scandale. Son nouveau livre est la meilleure des réponses à ces inquiétudes. Nous avons affaire à un authentique romancier, à l'un des plus vigoureux de notre génération. Le récit est d'une vivacité remarquable, les personnages ont une force d'existence qui s'impose sans discussion.

Le sujet est tragique : un fils de famille dévoyé, emporté par des crises de « demi-folie », commet une suite de méfaits qui le jettent dans le sombre dédale des prisons et des asiles d'aliénés. Ses délires et ceux de ses malheureux compagnons sont peints avec une étonnante lucidité. La fièvre qui le brûle est peinte avec une froide objectivité.

Pour nous référer à des catégories bien connues, disons que la forme en est celle du roman classique en France, mais renouvelée par la puissante authenticité du récit. Quant au fond, il est bien inutile de crier une fois de plus au scandale, il y a des cris du malheur qu'on n'a pas le droit d'étouffer. Ce n'est pas en se cachant la tête dans les mains avec une pharisaïque pudeur qu'on peut y répondre.

HENRI CLOUARD : *Histoire de la littérature française* (1915-1940). Albin Michel, éd., 700 pp.; 900 fr.

Manuel de littérature contenant de bonnes pages par exemple sur Gide, Duhamel, Colette, Mauriac. Quant à la poésie moderne, par contre, l'auteur se flatte de n'y rien comprendre; on ne saurait donc lui demander de nous y introduire. Le reste est un immense et rapide palmarès. A noter quelques omissions étonnantes : Roussel, Daumal, Queneau, Leiris, Caillois.

MICHEL CARROUGES.

HENRI GILLET : *Alain-Fournier*. Émile Paul (19 × 12), 348 pp.; 300 fr.

Alain-Fournier est mort jeune sans pouvoir laisser l'œuvre qu'on aurait pu attendre de lui. Mais plus heureux que beaucoup d'autres, il lui a suffi d'une œuvre pour que le grand Meaulnes et

Yvonne de Galais soient les amis, les confidents de quiconque croit à un au-delà de pureté. Nul auteur n'a moins vieilli qu'Alain-Fournier; et les jeunes d'aujourd'hui le lisent encore comme un contemporain. Le livre de Henri Gillet, qui le suit de sa naissance eà sa mort, et nous livre le secret de délicates énigmes (en particulier sur Yvonne de Galais), prendra place dans la bibliothèque de tout homme cultivé, et sera lu avec passion par les amis de son ami, car Alain-Fournier fut l'ami et le compagnon de sa vie. Le livre est écrit dans le style que l'auteur du *Grand Meaulnes* eut aimé; les anciens lecteurs de *La Vie Intellectuelle*, qui n'ont sûrement pas oublié les quelques chapitres publiés dans la revue, pourraient l'attester.

A. M.

LIVRES REÇUS

Religion

Chanoine Osty : *Les quatre Évangiles*. Siloë, 15 × 11, 96 pp. 80 fr.
Wilhem Vischer : *La Loi ou les cinq livres de Moïse*. Delachaux et Niestlé, 345 pp.

Mic.-Féd. Sciacca : *S. Agostino*. Morcelliana-Brescia, 24 × 16, 350 pp.
Henri Bordeaux : *Vie, mort et survie de saint Louis*. *Plon*, 14 × 20, 570 fr.
Newman : *Le roman de la conversion de Newman*. La Colombe, in-8° cour., 416 pp., 450 fr.
P. Tremblay, O. P. : *Marie-Claire Tremblay*. Éd. du Lévrier, 371 pp.
Rob. Speaight : *Thomas Becket*. Rob. Laffont, in-16 jés., 224 pp., 381 fr.
J.-B. Duroselle : *Histoire du Catholicisme*. P.U.F., « Que sais-je ? », 18 × 11, 125 pp.
Béla Just : *Un procès préfabriqué : l'affaire Mindszenty*. Témoignage chrétien, 170 pp.

L. van den Bruwaene : *L'Église vivante*. Éd. universelles, 394 pp., 88 fr. belges.
Mgr de Bazelaire, etc. : *Qu'attendez-vous du prêtre ?* Plon, in-8°, 303 pp., 285 fr.
Fr. de la Noë : *Le Christianisme peut-il nous sauver ?* La Colombe, 19 × 12, 128 pp.
Études carmélitaines : *Trouble et Lumière*. Desclée de Brouwer, 22 × 14, 219 pp.
Études carmélitaines : *Technique et Contemplation*. Desclée de Brouwer, 22 × 14, 145 pp.
J. Folliet : *Présence de l'Église*. Chr. Soc. de France, 21 × 13, 132 pp., 180 fr.

J. Delcourt : *Ngi yobot, l'enfant camerounais.* Dillen et Cie, 18 × 12, 121 pp.
X. Y. *Littérature religieuse.* A. Colin, 13 × 19, 844 pp., 1400 fr.

J. de Bivort de la Saudée : *Anglicans et Catholiques.* Plon, 272 pp.
P. Bourguet : *Protestantisme et Catholicisme.* « Je sers », in-8° cour., 164 pp., 200 fr.
Jér. Hamer, O. P. : *Karl Barth.* Desclée de Brouwer, 25 × 16, 297 pp.

Philosophie

Vic. Goldsmith : *La religion de Platon.* P.U.F., 156 pp., 200 fr.
Jean Wahl : *Esquisses pour une histoire de l'Existentialisme.* L'Arche, 19 × 12, 153 pp.
Jean Wahl : *Réflexions sur la psychanalyse.* Bloud et Gay, 192 pp., 225 fr.
G. Marcel et M. de Corte : *Position et approche concrètes du mystère ontologique.* 19 × 12, 96 pp., 30 fr.
Miaï Raléa : *Explication de l'homme.* P.U.F., 23 × 14, 299 pp., 400 fr.
P. Grenet : *Les origines de l'analogie philosophique dans les dialogues de Platon.* Boivin, 25 × 16, 299 pp.

Médecine

Dr P. Prost : *Rééducation psychothérapique.* Éd. J. Oliven, 178 pp.
Dr Paul Loréac : *Un médecin français en déportation.* Bonne Presse, 304 pp., 450 fr.
X. Y. : *Médecine sociale et médecine individuelle.* Spes, 268 pp., 325 fr.

Histoire

G. Hardy : *Portrait de Lyautey.* Bloud et Gay, 420 pp., 540 fr.
René Grousset : *Figures de proue.* Plon, 13 × 19, 330 fr.
Chateaubriand (prés. par Ch. Melchior-Bonnet) : *Napoléon.* Lib. univ. de France, 476 pp., 600 fr.
Marc Bloch : *Apologie pour l'histoire.* A. Colin, 24 × 15, 112 pp., 225 fr.
Paul Faure : *La Renaissance.* P.U.F., « Que sais-je ? », 17 × 11, 125 pp.

Politique

Y. Pagniez : *Évasion 44.* Flammarion, in-18 jés., 300 fr.
Jean Tracou : *Le Maréchal aux liens.* André Bonne, 14 × 19, 480 pp., 500 fr.
Max Glass : *L'invincible Europe.* Monde nouveau, 384 pp., 480 fr.
Max Glass : *L'Amérique ébranlée.* Monde nouveau, 300 pp., 380 fr.
J.-F. Gravier : *Mise en valeur de la France.* Le Portulan, 378 pp.
Paul Levy : *Journal d'un exilé.* Grasset, in-8° cour., 302 pp., 285 fr.
Émile Roche : *Caillaux que j'ai connu.* In-8° sol, 450 fr.
G. Burdeau : *Traité de science politique.* Lib. générale de Droit, 23 × 11, 499 pp.

Littérature

Ch. du Bos : *Gœthe*. Corréa, 402 pp.
M.-J. Lefebvre : *Jean Paulhan*. Gallimard, 279 pp., 390 fr.
Geram Schildt : *Gide et l'homme*. Mercure de France, 278 pp. 240 fr.
André Gide : *Feuillets d'Automne*. Mercure de France, 278 pp., 240 fr.
Raymond Schwab : *La vie d'Elémir Bourges*. Stock, 18 × 12, 276 pp., 315 fr.
Julien Green : *Journal* (1944-1945). Plon, in-8°, 279 pp., 240 fr.
Marcel Brion : *Gœthe*. Albin-Michel, 21 × 13, 496 pp., 660 fr.
Louis Gillet et Romain Rolland : *Correspondance*. Albin-Michel, 20 × 15, 375 pp., 570 fr.
X. Y. : *L'Inde classique*. Payot, in-8°, 672 pp., 2.100 fr.
Schri Aurobindo : *Trois Upanishads*. Albin-Michel, in-8° écu, 288 pp., 570 fr.
Blaise Cendrars : *Anthologie nègre*. Corréa, 18 × 14, 345 pp.

Essais

A. Fabre-Luce : *Le siècle prend figure*. Flammarion, in-18 jés., 250 fr.
R.-M. Albères : *Révolte des écrivains d'aujourd'hui*. Corréa, 253 pp.
Dr Pierre Delore : *Homme, quelles sont tes exigences*. 183 pp.
Jacques d'Arnoux : *L'heure des Héros*. Ch. Beyaert, 22 × 16, 240 pp. 360 fr.
E. M. Friedwald : *L'humanité doit choisir*. Calmann-Lévy, in-8° cour., 196 pp., 250 fr.
B. Delasalle : *Ce Monde où nous vivons*. La Baconnière, 19 × 14.

Poésies

Fr. Mauriac : *Orages*. Grasset, 100 pp.
Arm. Godoy : *Mon fils ! Mon fils !* 16 × 12, 78 pp.
Arm. Godoy : *Rossignol*. Luf, 16 × 12, 48 pp., 200 fr.
Aliette Audra : *Ce que disent les souffles*. Luf, 345 pp.

Romans

Ernst Wiechert : *Les enfants Jéromine*. Calmann-Lévy, in-8°, 456 pp., 525 fr.
Maurice Magre : *Les Frères de l'or vierge*. Deux rives, 512 pp., 580 fr.
Maurice Lime : *Les belles journées*. Bière, 208 pp., 260 fr.
Manès Sperber : *Et le buisson devint cendre...* Calmann-Lévy, in-8°, 568 pp., 600 fr.
Jaime Sabartes : *Son Excellence*. La Bibl. Fr., 19 × 32, 329 pp.
Elis. Bowen : *Emmeline*. Seuil, 19 × 14, 307 pp.
René Bazin : *La fauceuse endormie*. Calmann-Lévy, 19 × 12, 203 pp.

Kamtchamkas cinématographiques
« The snake pit » et « Johnny Belinda »

Le cinéma américain éprouve le besoin de se renouveler. Le public et les critiques européens ne sont plus seuls à répéter que la machine américaine à fabriquer des films risque de tourner à vide si elle continue à produire en série des modèles dont les prototypes ont été mis au point voilà dix ou vingt ans. Quel qu'ait été l'intérêt de films comme *Les plus belles années de notre vie* ou, plus récemment, de *The Naked City*, il ne semble pas que ce renouvellement doive se faire par une recherche de l'inspiration dans la vie quotidienne, en appliquant les recettes que le cinéma italien a récemment découvertes. Peut-être la vie de tous les jours en Amérique offre-t-elle moins de ressources que celles des pays européens et, d'ailleurs, il semble que la chronique contemporaine soit un genre qui exige une époque quelque peu exceptionnelle, comme le fut celle de la Libération en Europe.

Mais c'est encore sous l'influence de l'actualité sociologique que les scénaristes d'Hollywood semblent particulièrement attirés par les sujets psycho-pathologiques. La psychanalyse sous toutes ses formes et particulièrement sous les formes les plus vulgarisées est à la mode aux États-Unis. Les premiers films que nous avons vus sur ce sujet étaient des documentaires officiels réalisés par les services médicaux de l'armée; après les courts métrages d'instruction militaire employés pendant la guerre, l'armée américaine fit réaliser des films scientifiques sur la réadaptation des soldats mentalement ébranlés par faits de guerre. Cette extension de pathologie mentale à des cas qui n'en relevaient pas auparavant a fait école. La recherche du plein rendement humain, la foi en la science, le mythe des méthodes techni-

ques qui permettraient d'atteindre l'équilibre et le bonheur ont créé aujourd'hui, en Amérique, une vogue sans précédent des traitements psychanalytiques; on se fait psychanalyser pour plus de sûreté (comme certains se font enlever l'appendice par précaution), on se fait psychanalyser avant de se marier pour assurer son bonheur conjugal. Le cinéma a trouvé dans ce domaine une mine inépuisable de sujets.

Les sujets de ce genre ne sont pas sans dangers, et les films « psychanalytiques » risquent tout d'abord d'être superficiels. *La maison du Dr Edwards* offrait le spectacle réjouissant d'un docteur psychanalyste qui n'était autre qu'Ingrid Bergman affublée pour l'occasion d'une paire de lunettes et répétant sans avoir l'air d'y croire des phrases du jargon médical qui donnaient au film le ton des brochures faites pour « instruire en amusant ».

The snake pit (la fosse aux serpents), qui va sortir bientôt, est un film beaucoup plus sérieux. Le problème de la folie est ici abordé de face et tout le film se déroule dans un asile d'aliénés américain. On imagine les facilités que pouvait offrir un tel sujet à un scénariste superficiel et les « histoires de fous » qu'il aurait été tentant (et scandaleux) de raconter. Le film est tiré d'un roman autobiographique remarquable où une femme raconte sa propre expérience de la folie. Quelques scènes de sa vie avant son entrée à l'asile suffisent à faire sentir *comment* on glisse vers la folie, et pendant tout le film, le spectateur partage jusqu'à l'angoisse le sentiment d'égarement, la perte de la mémoire, l'anxiété et les alternances de lucidité et d'inconscience de la malade. Elle est sans cesse transférée à l'intérieur de l'asile d'une division à l'autre, selon que son état empire ou s'améliore, et ces différentes divisions, depuis celle des mélancoliques jusqu'à celle des agitées, comme les cercles successifs de l'*Enfer* de Dante, jalonnent les étapes de cet extraordinaire voyage au monde de la folie. Jamais les auteurs du film ne cèdent à la tentation du « pittoresque », ils ne perdent pas de vue le cas de la malade, ses réactions devant les autres internées, ses rapports avec le médecin qui s'intéresse à son cas et avec une infirmière qui la hait (et qui sombrera elle-même dans la folie). On n'essaie pas de nous expliquer avec pédanterie les méthodes de traitement que le médecin fait suivre à la malade — nous ne connaissons guère que ce qu'elle connaît elle-même de l'électro-choc et de la narco-analyse, et

c'est avec elle que nous assistons à sa guérison et à son retour à la normale. Film réussi sur un sujet difficile, extrêmement bien interprété, il présente le même genre d'attrait que les films d'exploration lointaine qui révèlent des contrées inconnues. Les terres inconnues que l'on explore ici, pour nous, sont celles de la pathologie mentale.

Dans le même ordre d'idées, un film récent, *Johnny Belinda*, permet d'accéder à un autre monde fermé : celui des sourds-muets.

Dans le cadre d'un pays côtier où se mêlent fermiers et marins, un père vit seul avec sa fille et une de ses sœurs qui a élevé l'enfant; c'est une sourde-muette considérée comme une arriérée par tout le village. Elle aide aux travaux de la ferme et fait preuve d'une réelle intelligence en aidant à son père à exploiter un moulin. Un jeune docteur s'établit dans le village et s'intéresse à la jeune fille. Il lui enseigne la méthode de l'abbé de l'Épée, et peut bientôt communiquer par signes avec elle. Cet intérêt pour une pauvre fille fait jaser. Un garçon du village, un soir d'ivresse, abuse de la jeune fille laissée seule à la maison. Dans l'univers fermé où elle vivait jusqu'alors, la naissance de son enfant sera pour elle l'occasion d'un véritable épanouissement. Le scandale de cette naissance obligera le médecin à quitter le pays — mais il est décidé à épouser la jeune sourde-muette. Le film dont l'atmosphère est d'abord extrêmement pure, puis dramatique, tourne malheureusement au mélodrame vers la fin, quand le père vient pour enlever l'enfant et se fait abattre d'un coup de fusil par la sourde-muette. Malgré cette concession au goût du public pour le fait divers, *Johnny Belinda* reste un film remarquable qui n'ennuie jamais, malgré la ténuité et la monotonie du sujet (il est très difficile d'intéresser en décrivant les progrès d'un enseignement), et donne une vive impression de sincérité et de vérité. Jane Wyman compose avec beaucoup de talent le personnage de la sourde-muette; son visage parvient à acquérir l'expression singulière de ces êtres coupés de la société de leurs semblables et ses yeux expriment avec intensité sa joie quand elle voit le docteur, puis son amour maternel et la naissance en elle d'un monde d'idées et de sentiments.

Ces deux films sont très significatifs. Ils témoignent dans le cinéma américain d'une volonté de découvrir des sujets neufs et des domaines inconnus. Il est à prévoir qu'à leur

suite on « découvrira » successivement tous les cas anormaux, toutes les curiosités médicales.

Nous sommes déjà parvenus aux Kamtchamkas cinématographiques. Mais on peut se demander si le cinéma ne cède pas, ici encore, à une assimilation hâtive avec la littérature. La littérature du XIXe siècle a introduit dans l'univers de l'homme cultivé les curiosités psychologiques, l'intérêt pour l'anormal sous toutes ses formes, elle a suivi la psychologie et la pathologie dans l'étude de l'enfant, du primitif, de l'exception. Mais cette littérature succédait à des siècles de littérature; les classicismes anciens et modernes avaient pris le temps de dire les grandes vérités sur l'homme et sur les passions les plus communes et les plus puissantes. Le cinéma d'aujourd'hui a mis au point ses procédés d'expression. Devant lui s'ouvre la possibilité d'une ère classique. Il lui reste à dire à sa manière ce que les autres formes d'art ont exprimé une fois et n'ont pu exprimer qu'une fois. Il n'est pas temps encore de dire « depuis qu'il y a des hommes et qui font des films » et de se plaindre que tout a été dit. Rien n'a encore été dit dans le domaine cinématographique. Tout en reconnaissant la valeur des recherches originales, nous attendons les œuvres définitives du cinéma qui exprimeraient ce qui, dans l'homme, est le plus commun et, partant, le plus universel.

J. P. Chartier.

Imp. Aubin, Ligugé (Vienne). *Le Gérant :* G. Chifflot.
D. L., 3e trimestre 1949. — Imprimeur, n° 405.

N.M.P.P.

ulons-nous une civilisation chrétienne?

Nous connaîtrons la faillite si nous n'avons la foi et conviction que nos efforts vont aboutir à une nou-e civilisation chrétienne. » Ces paroles sont de Sir fford Cripps à M. de Gasperi (Le Monde, 27 juillet). s expriment la conviction d'un certain nombre d'Eu-éens, chrétiens ou non.

h bien, posé ainsi, le problème est mal posé.

ue la foi chrétienne soit requise pour l'équilibre et aix sur notre pauvre planète marquée par le péché, que cette foi ait des exigences à l'égard des institu-ns d'un monde où doivent naître, grandir et mourir x qui sont appelés à être enfants de Dieu (c'est-à-dire s les hommes), — que cette même foi, enfin, ne isse se présenter aux hommes d'aujourd'hui comme doctrine du salut si elle est étrangère aux aspirations aux angoisses du temps, c'est une triple certitude qui it être ancrée au cœur du chrétien.

l ne s'agit donc nullement de détourner le chrétien s affaires de ce monde ; jamais il ne s'en occupera p. Mais il s'agit de voir comment se rejoignent la de foi et l'œuvre créatrice d'une nouvelle civilisa-n. L'une et l'autre ne peuvent que perdre à se con-ndre.

Or, la foi propose la réalisation du Royaume de Dieu

et non point la construction de l'Europe. Elle est la c titude des choses invisibles, et non point un ensem des principes organisateurs pour le royaume de Cés Elle se dégrade à diminuer son but ultime; et la civ sation y perd également. D'abord parce que les prin pes civilisateurs que l'on aura cru ainsi découvrir ront inadaptés et inefficaces; ensuite parce qu'on a aussi diminué la flamme qui donne force et lumi pour le combat.

Ce qui est demandé à ces chrétiens, c'est de se d ner avec une intelligence pénétrante et une volonté rouche à la création du monde à venir. Que, pour fa cette œuvre, il cherche avec tous les hommes et com eux à construire des maisons, à répartir les biens, maintenir la paix. Que, par ailleurs, pour garder co à l'ouvrage et pour voir clairement ce que requièrent liberté de l'homme et la vie du chrétien, il s'appliq également à connaître et à voir l'enseignement don par l'Évangile, maintenu par l'Église.

On voit qu'il ne s'agit nullement d'éloigner le dis ple du Christ des préoccupations du monde en no temps. Il faudrait plutôt les introduire au cœur mê de la foi. Car c'est dans le présent que Dieu nous par et le Christ, maître des événements, les a sans dou disposés pour nous rendre attentifs à un enseigneme que nous avons toujours du mal à saisir dans son a pleur : le Christ a porté un message de salut po l'homme et, en un sens, pour le monde. Une fois plus, tous deux sont en danger, mais c'est pour no faire saisir la signification de la Croix.

ux nouveaux évêques suédois

s circonstances ont provoqué au cours de l'hiver ier deux vacances simultanées dans deux diocèses a Suède luthérienne. Deux diocèses voisins : Lund, pant la plaine de Scanie à l'extrême sud du pays, othembourg (Göteborg), la côte ouest. Non pas, tant faut, les diocèses les plus étendus, mais les plus ses, qui groupent à eux deux le quart de la popula- et du clergé de toute la Suède.

e 22 mai dernier, donc, dans la vaste nef de la nédrale d'Upsal, pleine à craquer, en présence de sque tout l'épiscopat du pays, selon le rituel majes- ux du Manuel (*Kyrkohandbok*) de l'Église suédoise, chevêque E. Eidem a consacré Anders Nygren évê- de Lund et Bo Giertz évêque de Gothembourg. Le mier, âgé de soixante ans, est chargé de vénération d'honneur. Professeur de théologie systématique à Faculté de théologie de Lund depuis 1924, il est ore président de la Fédération luthérienne mondiale vice-président du Conseil œcuménique des Églises. A ranger on connaît surtout les traductions de son rage *Eros et Agapè*, mais son œuvre théologique est portante et très variée. Bo Giertz, d'une quinzaine nnées plus jeune, occupait lors de sa nomination le ste de vicaire dans le doyenné rural de Torpa en

Ostrogothie : il est très apprécié comme prédicateur
a écrit plusieurs essais et romans religieux, vivants
substantiels, qui ont obtenu un vrai succès.

Suivant l'usage, les deux nouveaux évêques vienne
de publier une *Lettre pastorale* (*Herdabrev*) qui se
vraisemblablement la seule de leur carrière[1]. C'est
cette façon qu'un évêque suédois qui entre en charg
— exactement, quand il prend séance au chapitre cath
dral — prend contact avec son diocèse. Le genre litt
raire de ces petits volumes est bien différent de celui qu
nous apportent, avant le carême, nos Semaines re
gieuses de France. Il est d'ailleurs assez libre pour qu
s'y reflète à l'aise la personnalité de l'auteur, tant par
style que par les sujets abordés. Ni traité de théologi
ni exhortation spirituelle, ni discours-programme. U
peu de tout cela cependant. Et bien que ces déclaratio
inaugurales n'aient rien d'officiel et n'engagent qu
leur signataire, elles expriment d'ordinaire assez just
ment l'état ou le mouvement des idées religieuses da
l'Église suédoise. Ainsi, l'année dernière, la lettre pa
torale du nouvel évêque de Visby[2] insistait sur
thème de la communauté missionnaire, comme no
disons (*den missionerande Kyrkan,* l'Église missio
nante) et attestait l'effort croissant de l'Église suédois
pour retrouver le contact d'une grande portion du pe
ple. Avec les deux nouvelles Lettres, celle du professeu
et celle du prédicateur, ce sont d'autres aspects qui so
mis en lumière.

1. Anders Nygren, *Herdabrev till Lunds stift;* Bo Giertz, *Herdabr till Göteborgs stift*, Stockholm, Svenska Kyrkans Diakonistyrels Bokförlag, 1949; 148 et 171 pp.

2. Gunnar Hultgren, *Herdabrev till Visby stift; ibid.*, 1948. H. publié en France *Le commandement d'amour chez saint Augusti* Vrin, 1939.

L'évêque Nygren[3], après avoir souhaité à ses con-ères la paix de Dieu (Phil., 4, 7), cherche à définir ur état. Tous les chrétiens, dit-il, ont même vocation hrétienne, et pourtant tous ne sont pas appelés à rem-lir la même tâche dans l'Église. Quelle est donc la ìche qui revient au prêtre? Souvent les conceptions u'on s'en fait sont fausses ou superficielles. Le prêtre 'est ni un sacrificateur, ni un mystagogue, ni un maî-re, ni un éducateur, ni un virtuose de la religion, ni un émoin, ni un propagandiste, ni un guide spirituel. Il st un messager, rien autre. Il ne peut se définir que par : message qu'il est chargé de porter et que toute la ettre va étudier.

Quel est ce message, d'abord? Il comporte deux élé-nents : l'annonce d'une nouvelle (élément objectif) dont épend le sort de chacun (élément subjectif). On peut rendre pour comparaison la nouvelle de la libération u printemps de 1945. La vie humaine est soumise à une uissance étrangère, celle que l'apôtre Paul appelle la Mort et le Péché, et Dieu vient nous dire que par le Christ il nous a délivrés de cette domination. C'est là a bonne nouvelle, l'Évangile. On retrouve ici les intui-ions qu'a fournies à Luther la méditation de l'épître ux Romains et que Nygren lui-même a développées lans son récent commentaire de cette épître. Il insiste ur l'aspect eschatologique de l'Évangile, qui inaugure es temps nouveaux en rendant présent l'objet même du nessage.

Le chapitre suivant traite de la prédication, partie

3. Qu'on ne voie dans cette désignation aucune irrévérence. En uédois « Monseigneur » ne voudrait rien dire. On dit : l'évêque A., e licencié B., l'employé C., etc.

essentielle du culte. Le messager doit annoncer son message dans le cadre de l'année liturgique, qui précisément donne à la fois aux textes évangéliques et aux événements de la vie du Christ d'être présents de nouveau. Nygren ne veut pas qu'on entende leur « contemporanéité » comme si elle éliminait le temps (on se rappelle qu'il a souvent exorcisé le platonisme de la théologie chrétienne), mais au contraire elle l'assume en sa totalité.

L'Église et le prêtre ont aussi à administrer, à gérer les sacrements. Cela encore, c'est le message, sous une autre forme. Ce serait une erreur grossière que de réserver la parole à l'Église évangélique et les sacrements à l'Église catholique. Les deux aspects de la Parole sont inséparables : Parole et action ne font qu'un, puisque la Parole même est action. Mais il nous semble ici que définir le sacrement comme une action de Dieu est trop générique pour toucher le centre du problème. Et nous nous demandons aussi s'il n'est pas vain de chercher à « motiver » (p. 92) les sacrements sans faire appel à leur institution de fait par Notre-Seigneur. Après l'étude du baptême, entrée dans le Corps du Christ, nous ne trouvons que quelques indications sur la Cène. Ce chapitre, sauf en ses premières pages, nous laisse sur notre appétit.

Le suivant aussi, d'autre façon, malgré ce qu'il contient d'intéressant. A propos de la fonction enseignante du prêtre, Nygren rappelle que le *Petit Catéchisme* de Luther en reste la meilleure base. Mais, sous couleur de se borner à un exemple, il introduit ici une longue explication de « la vie éternelle », où il montre contenue dans les mots du symbole toute la doctrine des deux éons, de la victoire de la vie sur la mort par la résurrection du

hrist. Si bien qu'il est fort peu traité d'enseignement. Puis un chapitre court et dense s'intitule « Le message les Églises ». Les chrétiens des différentes confessions evraient moins chercher à connaître la pensée les uns es autres que la pensée du Christ. Celui-ci, en effet, n'a roclamé qu'un seul message et fondé qu'une seule glise. « La division de la chrétienté implique une nise en demeure de pénétrer plus avant dans la vérité de Évangile... Ce n'est pas en sacrifiant une vérité aperue qu'on promeut l'unité, c'est en pénétrant plus avant ans la vérité » (p. 134). L'Église évangélique luthéienne est née d'un tel approfondissement, et sa mission st de rappeler aux autres Églises le message dont elle retrouvé l'intelligence[4].

Quelques pages de conclusion rappellent que l'Évanile est destiné au monde entier et que ses messagers ne loivent jamais cesser de compter sur la force de Dieu.

La Lettre de l'évêque Giertz, elle, s'adresse, en même emps qu'au clergé, aux fidèles des paroisses. Après un salut initial inspiré de I Pet., 1, 3, elle déclare que la situation critique d'aujourd'hui invite l'Église à reprendre conscience de ce que lui ont légué les trois périodes

4. On estimera à sa valeur le sens de la vérité que manifeste une elle position. Sa netteté, pour ne pas dire son intransigeance, n'est as si éloignée de la nôtre. Cependant on ne s'étonnera pas de la oir ici au service du luthéranisme. Déjà à la Conférence Faith and Order d'Edimbourg (1937), Nygren avait joué un rôle important dans l'élaboration du fameux chapitre premier du rapport, où la doctrine sur la grâce avait été admise à l'unanimité. Il voyait dans ce résultat une victoire luthérienne, à en croire par exemple l'article écrit dès son retour dans la *Svensk Teologisk Kvartalskrift*, 1937, nº 4, pp. 311-323. Il a émis récemment des réflexions analogues, lors d'une Semaine de l'Église à Hambourg; cf. *Soepi*, 13 mai 1949.

de son histoire. Il s'agit bien entendu de l'Église sué doise.

1) L'héritage de l'Église ancienne d'abord doit êtr inventorié, puisque « l'Église de Suède est une branch de l'Église des apôtres, une partie toujours vivante d l'Église qui a écouté Pierre et Paul, Ignace et Irénée (p. 23).

Il contient avant tout la Parole de Dieu, la Bible, qu'i faut toujours écouter et lire comme inspirée, ce qui n dispense pas d'une étude scientifique (le rapport de deux attitudes n'est d'ailleurs pas absolument mis a clair). La prédication consiste à annoncer cette parole en alliant la connaissance de son contenu et celle d l'humanité concrète à qui Dieu l'adresse.

Ferveur spirituelle et liturgie sont les deux formes d la vie de communauté, l'une spontanée, échappant tout calcul, l'autre fixée, invariable. Trop souvent l'un recrute chez l'autre ses plus tenaces ennemis. Il vau mieux qu'elles se complètent de bon gré et se prêten appui, jusqu'à ce que les élus célèbrent la liturgi glorieuse sans plus avoir besoin qu'on réveille leur fer veur [5].

Quelques pages brèves sur « le dogme », qui, « n aux fonts baptismaux » (p. 67), interprète correctemen l'Évangile (il s'agit de la christologie des symboles); e sur la Cène, source de vie qu'il faut ouvrir à tous auss souvent que possible [6].

Le « ministère » enfin tient ses pouvoirs du Seigneur

5. Il n'est pas aisé de traduire *väckelse*, qui répond au *reviva* anglais.

6. Le *Kyrkohandbok* prévoit à la grand'messe (*Högmässa*) un variante sans Cène, qui passe presque directement du Symbole à la prière et la bénédiction finale. En fait cette variante est de beaucoup la plus suivie dans l'ensemble du pays.

: sont les pouvoirs qu'avaient reçus les apôtres[7], de parler en son nom, pardonner les péchés, continuer ses tions » (p. 74), mais les pages suivantes ne parlent ière que de la prédication. Toute l'autorité paternelle 1 prêtre tient donc à ce qu'il est « le serf de Dieu » . 77) et reste tel, même s'il n'a pas cessé de sentir en chair l'aiguillon du péché.

2) A ce legs de l'Église ancienne s'ajoute celui de la éforme. Alors qu'il est si naturel au chrétien, dès là 1'il est fidèle à la loi de Dieu, de prendre ses bonnes tions trop à cœur et de s'en faire une façade à l'abri de quelle il reste dans le péché, Luther a redécouvert dans on couvent que la seule justice est celle que Dieu nous onne par la mort du Christ. C'est la justice de la foi, ef de toute connaissance, article sur lequel l'Église ubsiste ou s'écroule.

De ce message retrouvé découle tout d'abord une vue e l'homme, qui semble pessimiste, car elle ne déguise as les ravages du péché, mais qui est simplement et otalement réaliste, car ce pécheur, Dieu l'aime, Dieu le auve. Puis une vue de la société, elle aussi très réaliste, ominée par la doctrine luthérienne de la vocation. Ce e sont pas les exercices de dévotion qui tuent la chair t sanctifient, c'est la vie quotidienne, c'est le travail, els que chacun se les voit imposer par son état[8]. Quant la justice qui doit régner dans la société, c'est exercer ne fonction de la Providence que de s'y consacrer, et

7. Le mot « succession » est prononcé au passage, mais aucune llusion n'est faite aux problèmes de la « succession apostolique ».

8. La page 113 laisse paraître un peu d'embarras : G. maintient ue certains chrétiens résistent à l'appel de Dieu au service exclusif e la Parole et de l'Église, qui exige qu'on quitte la vie ordinaire u citoyen.

tous les chrétiens, non seulement les prêtres, ont leur responsabilité dans ce domaine.

Le chapitre suivant, *Libertas Ecclesiae*, concerne très spécialement l'Église suédoise. Le titre fait allusion à la façon dont Laurentius Petri, le premier archevêque luthérien d'Upsal, en faisant confirmer son Ordonnance ecclésiastique de 1571, voulait obvier aux exigences royales. Même si le roi reste le chef séculier de l'Église, elle ne doit, en ses fonctions religieuses, jamais être soumise à aucun pouvoir séculier. Aujourd'hui la conviction luthérienne du roi cède de plus en plus la place aux décisions du gouvernement, qui peuvent fort bien être étrangères ou même hostiles aux nécessités de l'Église. Il faut que l'Église à tout prix sauve son indépendance[9] et garde à tous les échelons ses organes propres. Une fois assurée cette liberté de l'Église, il restera à maintenir dans l'Église même une ample marge de liberté, surtout en matière de cérémonies, et une constante tolérance fraternelle.

3) Enfin, l'héritage des derniers siècles de luthéranisme comporte aussi ses leçons et enseigne de quelle manière la foi évangélique doit imprégner la vie du peuple suédois.

La première des deux Lettres est une leçon magistrale, de substance concentrée, de construction rigoureuse et claire, de style sobre; la seconde touche une matière plus étendue, son mouvement est plus spontané, son style plus imagé et facile. Émanant de deux hommes si différents, mais tous deux influents, chacune

9. La commission d'étude de la loi sur les Églises dissidentes vient de publier (28 mai 1949) un projet qui atténue sensiblement les conditions d'appartenance à l'Église suédoise et de passage à une autre Église.

sa manière nous montre, si l'on peut dire, l'Église suédoise au naturel. Nous l'y voyons consciente de ses principes, attachée à la Bible et à la justification par la foi, tirant sa vie de la grâce du Fils de Dieu, reliant à Jésus l'essence de l'Église et du ministère. Même si la division n'était pas explicitement tentée, nous discernerions là ce qui relève du Christianisme et ce qui relève de la Réforme. Parmi les problèmes qui conditionnent l'Église suédoise d'aujourd'hui, nous trouvons Nygren très détaché, Giertz plus porté à l'action, mais tous deux cherchent la solution de ces problèmes dans une entière fidélité à ce que Dieu a fait pour leur Église, non seulement certes depuis le XVIe siècle, mais au moyen âge catholique et dès les siècles anciens, alors que la lumière de l'Évangile n'avait pas atteint encore les terres scandinaves. Même si cette continuité porte chez eux sa teinte propre et nous paraît sujette à caution, nous aimons la leur voir affirmer ou supposer.

Ces deux livres n'ont guère de chances d'être jamais traduits, pas plus que beaucoup d'autres qui tiennent néanmoins leur place dans la vie de l'Église suédoise. Comment se faire une idée de cette vie et de la doctrine qui l'inspire sans connaître ces livres? A cela il n'y a qu'un remède. De même qu'on apprend l'hébreu et le grec pour étudier les livres saints, l'anglais pour étudier Hooker ou Newman, pourquoi des théologiens de chez nous n'apprendraient-ils pas le suédois pour s'informer directement de l'Église suédoise? Ils seraient à même de la connaître non pas de l'extérieur, mais chez elle, et non pas lorsqu'elle reçoit ses amis de l'étranger, mais lorsqu'elle parle à ses enfants, en toute simplicité, le langage religieux qui est celui de la famille.

L.-M. DEWAILLY.

TRANSITION CANADIENNE

Cinq mille ouvriers en grève pendant plus de quatre mois; un piquetage tardif mais qui bloque toutes les entrées d'une petite ville pendant plus de douze heures; des policiers désarmés; la lecture du *Riot Act*[1] sur les marches d'une église paroissiale; une répression policière de la dernière brutalité; deux cents ouvriers traduits devant les tribunaux en moins de quinze jours; enfin, une proclamation de l'épiscopat prescrivant des quêtes publiques, en faveur des grévistes, à la porte de toutes les églises.

Cette grève de l'amiante, la plus importante de toute l'histoire québecoise, le public canadien n'en connaît guère plus que ces gros traits. Mais dans le contexte, elle n'en prend pas moins figure d'événement grave. Et si l'on pousse plus loin l'analyse, si l'on cherche à mettre en lumière tout le jeu des forces contraires qui ont donné naissance au conflit, on se retrouve bientôt au cœur même du problème social canadien.

L'amiante, — qui ne connaît pas cet usage en chimie? — aura joué à Québec le rôle de catalyseur.

1. Loi d'émeute qui permet d'arrêter à première vue n'importe quel citoyen et qui interdit tout rassemblement de plus de trois personnes sur les places publiques.

puis cinq mois, des milliers d'indifférents ont dû ndre position sur notre problème ouvrier. La tempête lenchée par les mineurs (dans la presse, dans le moument syndical, dans les universités) a complètement airci l'horizon. On sait désormais où l'on va, où sont amis et les ennemis.

***

Mais pour le lecteur français, il est besoin d'un éambule, même à ce court article.

Rappelons que le Canada est une confédération de ovinces basée sur un équilibre des pouvoirs qui parge soigneusement les juridictions diverses entre dix uvernements provinciaux et un gouvernement central. ux termes de la constitution, toute question de relaons ouvrières relève du pouvoir provincial.

La province de Québec, dont il sera ici question, est esque entièrement française. Elle compte environ trois illions et demi d'habitants, soit un tiers de la populaon canadienne. C'est aussi la province catholique du anada; plus de quatre-vingt-dix pour cent de ses habints sont catholiques et pratiquants.

Facteur important : la révolution industrielle ne s'est morcée ici qu'avec le XXe siècle, mais s'est effectuée ès rapidement. Depuis 1910, la population agricole est ombée sans arrêt. Non pas que son chiffre absolu ait iminué, mais la paysannerie, qui représentait au début u siècle les quatre cinquièmes de la population québeoise, n'en constitue aujourd'hui qu'un faible tiers.

Quant à l'industrie minière, y compris l'exploitation es gisements d'amiante, elle ne compte guère qu'une uarantaine d'années d'existence. C'est au début du iècle que de petites compagnies de fortune s'installèrent

dans les Cantons de l'Est (région avoisinante à la fr
tière américaine) pour exploiter ce qu'on appelait al
le « coton de roche ». Mais les mines étaient riches et
grand capital arriva sur les lieux.

Bientôt deux petites villes prenaient naissance
Asbestos et Thetford-les-Mines, dont toute l'econom
devait reposer sur cette richesse naturelle, contrôlée p
les compagnies qui l'exploitent. Aujourd'hui, plus d
trois quarts de la production universelle de l'amian
s'effectue à Asbestos et à Thetford. Et la fibre des gis
ments québecois est non seulement plus abondante, ma
aussi plus longue et de meilleure qualité que les fibr
russes et sud-africaines.

On se trouve donc en présence d'une industrie tr
puissante et très riche dont le capital est en grande pa
tie d'origine américaine. La plus importante des com
pagnies exploitantes, la *Canadian Johns-Manville*, n
de canadien que le nom. C'est une immense firme q
contrôle aux États-Unis tout un réseau d'entreprises
l'on transforme la fibre d'amiante en tissus, bardeau
et tuiles, tuyaux à revêtement incombustible, etc. L
bilan de la Johns-Manville pour l'exercice financier
1948 accuse un bénéfice net de quinze millions de dollar

Puissante, agressive, cette compagnie jouera dans
grève le rôle de premier plan à quoi la destinent to
un passé d'oppression des ouvriers et la puissance qu'el
s'est acquise auprès du gouvernement provincial qu
becois.

Ce gouvernement, quel est-il ?

L'un des plus puissants que la province ait connu d
puis la confédération (1867). Aux élections de juill
1948, il s'est assuré à la Chambre quatre-vingt-deu
sièges sur un total de quatre-vingt-dix. Il ne conna

c pas d'opposition parlemenaire. On sait pourtant ce parti dit d'*Union nationale* affiche un conserva-ne militant, réactionnaire et antiouvrier. Mais on l'a de préférence à un parti dit *libéral,* également bour-ois, et dont l'inefficacité semblait chronique en matière ministrative. De plus, l'Union nationale jouait en vir-se de toutes les cordes dont elle disposait pour se re élire : nationalisme traditionnel des Canadiens nçais, accent sur l'autonomie des provinces contre la ntralisation fédérale, etc.

Enfin, il faut bien le dire, le parti s'adressait à un ctorat dont la conscience sociale n'était guère éveillée. r un million d'ouvriers syndicables, dans la province Québec, à peine deux cent cinquante mille adhèrent x différents syndicats. Et ce gouvernement bourgeois t aussi clérical. Il cherche, par tous les moyens, à iliser pour son profit l'immense prestige dont jouit à ébec l'autorité religieuse. Il multiplie les octrois aux nnes œuvres. Il fait grand état de son anticommu-sme (d'ailleurs primaire et purement verbal). Il cour-se le clergé de cent manières. Tel jeune député jouira faveurs spéciales dans le parti parce qu'il est sorti l'Action catholique, dont il connaît à fond les leviers commande.

*
* *

Une compagnie puissante et agressive, un gouverne-ent puissant et réactionnaire, une conjoncture écono-ique défavorable. Dans toute l'Amérique du Nord, les nions ouvrières se rendent compte que la situation se âte un peu. Les syndiqués américains ont trouvé une ormule pour exprimer le malaise qui se dessine : *the oneymoon is over,* c'est-à-dire : la lune de miel a pris

fin. On entend par là que la « grande amitié » patronal ouvrière qu'on connaissait depuis la guerre se gâte d jour en jour, à mesure que l'indice des prix tend à des cendre. Les patrons se consultent de nouveau et reme tent en question des droits ouvriers qu'ils étaient tot prêts à consacrer pour les siècles futurs au temps o l'on doublait les prix d'une année à l'autre, tandis qu'o augmentait les salaires de dix ou de quinze pour cent.

Mais quels syndicats oseront paralyser la productio de l'amiante, alors que la grande prudence semble à l'or dre du jour? Des syndicats chrétiens, fédérés par l *Confédération des Travailleurs catholiques du Canada* la plus importante fédération ouvrière de la province d Québec.

Car il faut dire encore, c'est toujours le préambule que les ouvriers du Canada se divisent en trois grande fédérations, dont deux dites internationales et celle qu nous venons de nommer. En fait, les syndicats interna tionaux ne sont rien d'autre que des syndicats améri cains, très puissants dans la république voisine, et don les succursales canadiennes représentent en notre pay l'esprit et les tendances générales. *Fédération améri caine du Travail* et *C.I.O.* se partagent donc les ouvrier canadiens, tout comme aux États-Unis, dans neuf pro vinces sur dix.

La dixième toutefois, en l'occurrence Québec, a déve loppé dans sa classe ouvrière ce mouvement autonom de syndicats chrétiens dont l'évolution récente présent un grand intérêt. Il faut avouer, et les dirigeants actuel du syndicalisme chrétien seront les premiers à le recon naître, que cette C.T.C.C. avait manqué d'énergie pen dant les premières années de son existence, soit jusqu'e 1943. Des syndicats locaux s'étaient développés, depui

début du siècle, mais dans une atmosphère ultra-clé-
ale. Ils ressemblaient souvent à de quelconques œu-
es paroissiales. Le mouvement avait peu mordu dans
s milieux de grande industrie et poursuivait une poli-
que timorée qui laissait tout avantage aux internatio-
aux à occuper les positions importantes. Parallèlement,
Confédération végétait dans une fausse prudence très
arquée et confondait souvent le bien de la classe
ivrière avec la lutte confessionnelle contre les syndi-
ts internationaux, qu'elle combattait sous l'étiquette
syndicats « neutres ».

Puis, en 1943, réveil dans la C.T.C.C. Une nouvelle
quipe accédait à la direction, qui devait promouvoir
ésormais une politique syndicale saine, vigoureuse et
rge. En peu de temps, la C.T.C.C. devenait la plus
nportante des fédérations syndicales québecoises, non
eulement par le nombre de ses membres, mais aussi par
prestige que lui assuraient son action efficace et la
larté de sa doctrine syndicale.

Dès ce moment, les observateurs attentifs purent es-
érer pour un avenir prochain l'unité de l'action syndi-
ale à Québec. Est-il besoin de dire aux lecteurs français
ue le patronat, aussi bien que les gouvernements di-
ers, avaient profité jusque-là des divisions internes du
ouvement syndical?

***

Reprenons maintenant la suite des événements, depuis
anvier dernier.

Fort de son écrasante majorité, le gouvernement ouvre
es Chambres avec l'intention non dissimulée de passer
ne loi pour mater les syndicats. Le moment est favo-
rable. Les États-Unis n'ont-ils pas voté l'an dernier la

célèbre loi Taft-Hartley? Sans doute M. Truman a été réélu sur une promesse de l'abolir, mais cela se passait aux États-Unis. Le mouvement syndical québecois n'a pas le tiers de l'influence politique du seul C.I.O. américain. Et puis, face au gouvernement québecois, il ne reste qu'une opposition parlementaire décimée, réduite d'ailleurs à quelques représentants qui sont de grands bourgeois. Ceux-là ne bougeront pas le petit doigt pour bloquer une mesure antisyndicale, et l'on ne trouve pas à la Chambre un seul représentant ouvrier digne de ce nom. Quelques membres du parti au pouvoir se trouvent être en même temps d'anciens syndiqués, mais c'est pure coïncidence.

Le gouvernement prépare donc en secret une super-loi-Taft-Hartley qu'il fera connaître à l'ouverture des Chambres sous le nom de Bill n° 5. C'est un bâillon très sûr, préparé par une équipe de juristes grands bourgeois. Cette loi ouvre la porte à tous les abus, à tous les arbitraires, sous prétexte de lutte contre le communisme. Elle paralyse l'action syndicale de cent manières. Tous les chefs ouvriers sont d'accord pour prédire que cinq ans de cette législation suffiraient à mettre par terre les structures syndicales de la province.

Et l'on commence à se demander qui va bloquer le projet.

C'est alors qu'un rapprochement s'opère entre les trois fédérations rivales du syndicalisme. Ce que des années d'efforts n'ont pu réaliser, l'initiative d'un politicien réactionnaire va l'accomplir en deux semaines. On lit bientôt dans les journaux que le cartel syndical a vu le jour et que tous les syndicats y participent. Mieux encore, une somme de cent mille dollars a été réunie pour combattre le Bill n° 5. La bataille s'engage. Les

ndicats chrétiens sont les plus énergiques, les plus fluents. Le gouvernement se voit submergé de protestations et cette opposition qui vient du dehors le désarçonne. Il se défend mal contre un assaut aussi soudain forces subitement coalisées.

Enfin, l'Église frappe un coup inattendu. Par l'intermédiaire de sa *Commission sacerdotale d'études sociales*, l'épiscopat annonce qu'il considère le Bill n° 5 comme contraire à l'esprit des enseignements pontificaux sur la liberté syndicale.

On se souvient que l'épiscopat américain en avait fait autant contre la loi Taft-Hartley. Mais l'influence de l'Église aux U.S.A. ne se compare en rien à son prestige dans Québec. Le coup est tel que le gouvernement doit retirer son Bill n° 5. Il essaiera quelques semaines plus tard d'en réchapper quelques articles à l'occasion de législations connexes (loi des employés municipaux), mais il est impuissant à masquer une défaite retentissante, la première, sauf erreur, remportée sur un gouvernement québecois par une opposition populaire.

On devine les conséquences d'un tel épisode pour tout le mouvement syndical, pour les syndicats chrétiens en particulier. On prend conscience, dans le rang, de la puissance d'un syndicalisme cohérent. On se rend surtout compte des parentés étroites entre le syndicalisme et la politique, problème sur lequel on avait jusqu'ici trop volontiers fermé les yeux.

***

Au même moment, un quotidien montréalais attaquait le gouvernement d'un autre angle. *Le Devoir*, journal indépendant dont les tendances sociales se sont affir-

mées depuis deux ans (même phénomène qu'à la C.T.C.C. : une nouvelle équipe de rédaction), poursuivait une campagne amorcée en 1948 sur les problèmes de l'hygiène industrielle.

En pleine querelle du Bill n° 5, ce journal publiait en effet un réquisitoire effarant sur une maladie industrielle du poumon : l'amiantose. Il prenait à partie une compagnie d'amiante, la *Québec Asbestos Corporation*, et l'accusait carrément de négligence criminelle pour avoir fait travailler ses ouvriers dans une atmosphère sursaturée de poussière. L'inhalation de cette poussière d'amiante, inassimilable par les poumons, crée une maladie incurable qui a nom l'amiantose et dont les complications tuberculeuse ou cardiaque font depuis vingt ans de terribles ravages dans les rangs des mineurs.

Non seulement *Le Devoir* accusait la compagnie de négligence criminelle (et personne n'a formulé depuis six mois le moindre démenti), mais il laissait entendre que toutes les compagnies exploitantes de l'amiante étaient coupables de la même négligence, à des degrés divers, à travers toute la région des Cantons de l'Est.

Ce documentaire avait été précédé, six mois plus tôt, par un autre sur la silicose, maladie analogue qui avait décimé tout un village du nord montréalais. Dans les deux cas, le gouvernement avait fait un silence complice autour du délit, et l'appareil de la justice avait même servi à débouter de leurs actions quelques veuves en quête de dédommagement.

Le lecteur non initié aura peut-être de la peine à se retrouver parmi tous ces faits nouveaux. Mais il fallait

s évoquer brièvement pour faire comprendre un peu ans quelle atmosphère la grève de l'amiante éclata le 3 février.

Personne ne s'y attendait, si ce n'est les mineurs eux-mêmes. Ces derniers savaient très bien que les négociations directes entre les représentants syndicaux et ceux e la compagnie ne faisaient plus aucun progrès.

Le syndicat exigeait quinze cents l'heure d'augmentation, ce qui portait le salaire à une moyenne inférieure à celle payée dans l'industrie canadienne des métalloïdes. La compagnie refusait, faisait des offres dérisoires de deux, puis cinq cents.

Le syndicat demandait une prime spéciale pour le travail de nuit. La compagnie, qui accordait déjà cette prime dans ses usines américaines, la refusait sans explications à ses ouvriers canadiens.

Le syndicat demandait une contribution patronale, fixée à trois pour cent des salaires, pour l'institution d'un fonds de sécurité sociale. Même refus de la compagnie.

Enfin, le syndicat voulait inclure dans le contrat de travail deux autres clauses : l'une de sécurité tout court, visant à l'élimination des poussières dans les usines, l'autre de sécurité syndicale, visant à consolider les positions acquises par le syndicat depuis dix ans. Encore là, le refus de l'employeur fut brutal et obstiné. On se demande comment une compagnie pouvait refuser la clause des poussières, qui stipulait seulement que la compagnie « ferait son possible pour éliminer des usines les poussières d'amiante nuisibles à la santé des travailleurs ».

Devant une telle obstination, pour ne pas parler de mauvaise foi, les mineurs quittèrent le travail, d'abord à Asbestos, ensuite à Thetford. Du soir au matin, cinq

mille familles de mineurs furent privées de gagne-pain.

Dans le public québecois, peu habitué aux grèves d'envergure, l'émoi fut considérable. Déjà se dessinaient les attitudes respectives des divers employeurs, celle aussi du gouvernement québecois. Du côté patronal, la Johns-Manville définirait une politique antisyndicale que les autres compagnies adopteraient tacitement. Quant au gouvernement, l'occasion lui était belle de sévir contre une grève illégale et de venger ainsi l'échec de son Bill n° 5.

Car la grève, aux termes de la loi québecoise des relations ouvrières, prenait en effet un aspect d'illégalité. Cette loi préconise l'institution de tribunaux d'arbitrage pour juger des différends ouvriers, et tout syndicat qui déclenche une grève avant d'avoir eu recours à un tel tribunal est passible de sanctions diverses, dont le retrait de son certificat de reconnaissance syndicale, c'est-à-dire l'existence légale qui lui permet de négocier officiellement avec l'employeur.

Depuis longtemps, les syndicats canadiens se plaignent de cette législation qu'ils considèrent comme une camisole de force. En effet, l'application d'une telle loi par un gouvernement réactionnaire affaiblit jusqu'à l'annuler la force syndicale. Par un jeu de délais légaux que les employeurs savent très bien exploiter, on arrive à détruire tout effet de surprise, l'un des principaux ressorts de la grève. Le syndicat perd les mois efficaces à des négociations stériles et quand vient le moment où, toutes lois satisfaites, la grève devient droit légal, elle est devenue inefficace.

Dès le déclenchement de la grève, le ministre du travail brandit donc l'épouvantail de l'illégalité. Qu'on n'aille pas en mésestimer le poids; les Canadiens fran-

ais sont un peuple paisible, respectueux des lois et de autorité, habitués même à un autoritarisme excessif. Et e peuple ne distingue pas entre l'illégalité technique l'une grève hâtive et l'illégalité criminelle commise par n meurtrier. Le gouvernement croyait donc s'avancer n terrain solide. On ne compte plus les grèves qui urent ainsi brisées chez nous, à coups de condamnations pharisaïques et d'action policière.

La même formule s'appliquait de nouveau. Après les accusations d'illégalité et les retraits de certificats, le gouvernement envoyait à Asbestos un détachement de sa police qui devait se livrer aux plus ouvertes provocations.

Dès ce moment, les observateurs considéraient la grève perdue. Mais les observateurs avaient oublié deux facteurs : le courage des mineurs d'amiante et l'action de l'Église dans les semaines qui suivirent.

***

En effet, la présence des policiers visait, en interdisant efficacement tout piquetage, à provoquer des défections en masse dans les rangs syndicaux. Mais le facteur inattendu fut la constance des mineurs qui, pendant près de cinq mois, poursuivraient sans piquetage une grève unanime. Sur cinq mille grévistes, on ne comptait pas, après vingt-deux semaines, plus de cinquante lâcheurs.

Mais ce qui devait saisir le plus vivement l'opinion publique canadienne, c'est l'attitude d'un prêtre, curé de la paroisse d'Asbestos et aumônier du syndicat. A la presse ameutée, qui voulait obtenir de lui des déclara-

tions, ce prêtre n'en fit qu'une, mais plus significative que les plus longs commentaires : « Si j'étais mineur, je serais gréviste. »

Ni la compagnie ni le gouvernement n'avaient prévu cela. Tous deux s'appliquèrent à faire courir le bruit que le curé serait condamné par son évêque, qu'il s'agissait d'une tête chaude, d'un partisan de gauche égaré dans les rangs du clergé. Mais ces rumeurs mettaient du temps à s'accréditer, car, à la faveur du conflit, toute une aile gauche se révélait dans le clergé québecois. Les prophètes de malheur voyaient se dresser des syndicalistes là où ils n'en avaient jamais vu. Le travail obscur des dix dernières années montrait subitement ses résultats, et même le grand public, peu sensible aux discussions de salaires, saisissait sans peine cette fois-ci que des hommes luttaient pour leur santé, pour des conditions de travail plus humaines.

Mais ces faits nouveaux jouaient dans les deux sens. Effrayés soudain par la puissance de ces syndicats chrétiens, que les employeurs avaient considéré jusque-là comme un « moindre mal », le patronat tout entier, appuyé sur les organismes gouvernementaux, réagit plus vivement encore qu'il ne l'avait jamais fait.

La police multiplia ses raids; des grévistes furent conduits devant les tribunaux et scandaleusement condamnés pour des peccadilles. L'un des juges, que le gouvernement employait à ces basses œuvres, dut même se récuser quelques semaines plus tard dans une cause plus sérieuse, parce que sa partialité était devenue trop évidente.

De leur côté, les employeurs déclenchaient un mouvement de propagande. Ils achetaient dans la grande presse des pages entières où la grève était représentée

omme une manœuvre désastreuse et inutile des syndi-
ats. M. Lewis Brown, un patron de New-York, alla
ême jusqu'à écrire que les syndicats chrétiens s'inspi-
aient des encycliques où se trouvait exposée une *doc-
rine plus apparente* (sic) *au communisme et au socia-
sme qu'au régime américain d'entreprise.*

Réunis d'urgence, tous les employeurs en cause déci-
aient unanimement de boycotter les syndicats chrétiens,
plus dangereux désormais que les internationaux ».

***

La réaction de l'épiscopat fut calme mais vigoureuse.
Par communiqué spécial de la *Commission sacerdotale
l'études sociales* et mandements exprès des évêques, on
lemanda aux fidèles de tenir des quêtes dans toutes les
paroisses pour venir en aide aux familles des mineurs
affligés par cette longue grève.

Le lecteur français aura du mal à juger de l'explosion
provoquée par ces mandements. A Québec, l'Église est
une force, la seule dont un gouvernement tout-puissant
ait vraiment à craindre les attaques. Du coup, la classe
agricole était touchée. Du coup aussi, la caisse de se-
cours des grévistes se trouvait regarnie après deux mois
de grève, la résistance assurée.

Mgr Charbonneau, archevêque de Montréal, parlait
devant l'église Notre-Dame, remplie à craquer, d'une
« conspiration contre la classe ouvrière ». Ainsi, le cabi-
net Duplessis venait de casser la corde cléricale dont il
avait joué jusque-là avec tant de succès; il rendait pos-
sible la victoire retentissante du premier ministre Saint-
Laurent, le 27 juin dernier. (En dépit de juridictions

autonomes, les élections fédérales et provinciales ne sont pas indépendantes, puisque dans les deux cas l'électorat reste le même.)

*
* *

L'intervention des évêques avait-elle gagné la grève? Non. Car à l'anticléricalisme de gauche, le seul que nous ayons connu jusque-là, se substituait soudain un anticléricalisme de droite.

Les compagnies entreprenaient de mobiliser dans leurs usines des briseurs de grève importés des villes environnantes. Les syndicats d'Asbestos répliquaient par un piquetage massif qui ferma les entrées de la ville pendant douze heures. Nouvelle mobilisation de la police, représailles massives, *Riot Act*, deux cents ouvriers dans les prisons, nouveaux procès que la presse, même la plus réticente jusque-là, ne pouvait qualifier que de comédies judiciaires. On mettait en accusation tous les chefs des syndicats en cause. On essayait de prouver l'intention criminelle, pour placer les évêques dans une position intenable.

Mais, cette fois, les compagnies ne suivaient plus. Aux États-Unis, les usines de produits finis ne travaillaient qu'à mi-temps. Désastreuse pour les ouvriers, la grève l'était encore plus pour les compagnies. On reprit les négociations.

Enfin, le jeudi 30 juin, un accord était signé qui mettait fin à la grève. Le gouvernement n'y tenait aucun rôle. Victoire totale? Loin de là. Les mineurs ont eu beau parader, fanfare en tête, à une heure du matin, après la signature de l'entente, ils savaient au fond

l'eux-mêmes qu'ils avaient payé très cher un gain immédiat assez mince. Ils savaient que les employeurs gardaient des ficelles dangereuses. Ils savaient le gouvernement capable de violer ses propres engagements, une fois distraite l'opinion publique. Et cela s'est produit depuis.

Un chef syndical me disait tout à l'heure au téléphone : « La lutte en est une de vingt années, elle s'engage à peine. » Celui-là voit juste.

Mais les mineurs savaient aussi que, à l'occasion de leur combat, des forces neuves avaient pris naissance, d'autres s'étaient groupées. Ils se souvenaient des étudiants qui les avaient visités au plus fort de la grève, malgré tous les tabous d'universités bourgeoises. Ils n'avaient pas oublié les convois de vivres, venus de tous les points de l'horizon, qui n'avaient cessé d'arriver depuis les débuts de la grève.

Les mineurs avaient éveillé par leur détermination un sens de la solidarité ouvrière inconnu jusque-là. Sans doute cela ne payait-il pas des souliers pour les tout-petits. Sans doute cela retardait-il l'achat du complet neuf. On ressentirait encore la perte des économies familiales quand arriveraient les fêtes du prochain Nouvel An.

Mais n'est-ce pas la merveille du courage populaire que de sacrifier l'immédiat pour assurer l'avenir ? Quand j'aurai tout oublié de cette grève, à laquelle j'ai été mêlé depuis le premier jour, je retiendrai encore cette parole d'un vieux mineur : « Qu'est-ce que c'est mes neuf

cents piastres[2], si mes enfants peuvent se tenir plus droit que moi dans la vie? »

La grève de l'amiante ne se juge pas à ses résultats immédiats. Elle se juge à l'éveil de la conscience populaire à Québec, à la naissance, enfin, d'un catholicisme social qui ne se contente plus de mots.

GÉRARD PELLETIER,
rédacteur au *Devoir*, de Montréal.

2. Dollar, dans le langage populaire de Québec.

L'Antiexistentialisme de Maurice Blondel[1]

Entre autres études d'Histoire de la Philosophie, on doit à Maurice Blondel deux puissants articles qui, sous un titre paradoxal, tendent à faire ressortir des vérités méconnues : *L'Anticartésianisme de Malebranche* et *L'Antijansénisme de Pascal.* Qu'il me soit permis de donner aussi la forme du paradoxe à ce que je crois être également une vérité en parlant d'un antiexistentialisme de Maurice Blondel.

Le philosophe a envoyé au Congrès de Rome de novembre 1946 une communication sur l'inopportunité de donner au mot *Existentialisme* droit de cité dans le vocabulaire philosophique. Sous ce titre : *L'existentialisme est-il une Philosophie une et légitime?* il amorçait la question en ces termes :

« En chaque génération ou même en chaque esprit national toujours en évolution, une sorte de mode intellectuelle attire les préférences et conquiert, au moins verbalement et pour un temps, de jeunes esprits, toujours prêts à se croire les découvreurs d'un nouvel essor de la pensée et de l'activité humaines. Dans notre période de bouleversement et de scissions multiformes, il fallait pourtant trouver un terme assez neuf, assez indé-

terminé, assez équivoque pour permettre à la jeune génération une diversité se résumant sous une appellation neuve elle-même, sonore à souhait et d'une élasticité pour ainsi dire universelle : l'existentialisme. »

J'ai eu l'honneur de lire en séance plénière du Congrès cette communication qui, à vrai dire, n'examinait expressément aucune philosophie précise, mais qui, avec cette perspicacité qui va plus loin que la lettre et avec ce souci des incidences sociales des doctrines met en garde la pensée contemporaine contre certains aspects et certaines tendances de l'existentialisme qui, pour saisir plus purement l'existence, la représentent parfois en ce qu'elle a de plus impur et la décapitent de tout ce qui en fait la dignité, la valeur et la signification.

L'auteur conclut sévèrement par ces lignes :

« Le sens acceptable qu'on avait donné à ce vocable d'existentialisme ne semble pas assez précis et clair pour écarter les risques évidents d'une appellation n'apportant à la *philosophiae perennis* aucune connotation éclairante et salutaire. C'est pourquoi, même s'il faut paraître injuste ou trop sévère, il semble prudent et juste d'écarter ce néologisme facilement incliné vers des confusions, voire des abus périlleux, ne serait-ce qu'en paraissant éliminer ce qu'il y a de vrai, de profond et de normatif dans l'idée d'essence, pour tout rapporter d'emblée au dynamisme d'une audace prête à toutes les licences. »

S'il est impossible d'éliminer toute multivocité, s'il y a là peut-être un complexe intellectuel qui résume plusieurs orientations, plus ou moins vagues, de la pensée contemporaine, il reste cependant que l'on peut parvenir sur ce point à une précision plus grande, bien que cette précision n'opère pas l'univocité désirable.

Lorsque Victor Delbos caractérisait la philosophie ranienne par le souci de spécifier exactement des odes irréductibles de l'existence plutôt que par celui déterminer les conditions de possibilité de ces modes exister et d'obtenir une cohérence rationnelle dans l'orsanisation des idées, il n'était pas loin de présenter le ranisme sous un jour existentialiste à une époque où mot était à peu près inconnu en France, qui désigne ujourd'hui cette vogue et cette vague. Ce n'est pas ant, en effet, la forme, soit notionnelle soit suggestive, 'une pensée qui importe ici que la signification qu'elle onne au mot *être*. Si l'on distingue l'*ens* et l'*esse*, existence et l'essence, on peut dire que l'existentiasme conserve l'existence et repousse l'essence. Sans oute trouvera-t-on encore que cette distinction, prise ittéralement, demeure pleine d'équivoques. Car si, ar philosophie des essences, on entend une spéculaon sur un monde de pures idées, il est aisé d'observer ue cette spéculation, traditionnelle depuis Platon, et ui s'est poursuivie au travers et en fonction même des octrines prenant position contre les essences, et cela, out au long de la pensée médiévale et jusques à Kant, e brise à ce moment, à partir duquel déjà l'homme comnence à s'enfermer dans l'humain. Mais bien qu'aujourd'hui, en dépit de renouveaux et de transpositions, 'essentialisme soit rare chez les philosophes, ne subsisant plutôt que chez la majorité des théologiens, cependant cet essentialisme trouve chez beaucoup son substitut dans l'idée d'un ordre rationnel ou d'une spécificaion légale hors desquels les existants ne seraient pas ce qu'ils sont. C'est précisément de cette idée d'ordre que semblent s'affranchir certaines formes extrêmes de l'existentialisme, même s'il ne s'agit plus de faire dé-

pendre cette idée d'un univers des essences ou d'une sagesse souverainement ordonnatrice. Et l'une des formules les plus résumantes et les plus éclairantes de l'existentialisme ne peut-elle être empruntée à Hume : « N'importe quoi peut produire n'importe quoi », — ce que rend « sensible au cœur » l'un des passages les plus nauséeux de la *nausée*. A rapprocher aussi de l'angoissante prise de conscience du possible chez Kierkegaard. Alors que reste-t-il ? Uniquement les êtres ou les *entia* en leur présentation adventice à la conscience. Car si l'on abolit tout *esse* de l'*existere*, il faut se garder d'entendre ces existants au sens où l'ontologie traditionnelle les supposerait comme existant en soi ou se trouvant fondés dans l'Être en soi, tous concepts dont l'analyse existentielle croit épuiser la signification confuse, apparente, arbitraire, pour faire apercevoir le vide sous les mots qui le dissimulent. Ces êtres sont êtres en un sens s'apparentant à la phénoménologie, c'est-à-dire non pas *en soi*, mais à titre de présentation au *pour soi* de la conscience, ce *pour soi* qui ne peut se poser lui-même comme *en soi* et qui, pour cette raison, fit chez un Maine de Biran l'objet d'une inquiétude inapaisée et d'une spéculation sans trêve recommencée. On doit le reconnaître, il y a là un problème que M. Sartre a vu avec profondeur.

Est-il nécessaire d'observer que cette dissociation entre *essence* et *existence* n'est absolument pas un caractère de la philosophie blondélienne, qui, de plus en plus au contraire, s'est attachée à déterminer ce qui, en dehors et au-dessus des réalisations subjectives, fait l'essence du penser, l'essence de l'être, l'essence de l'agir ? Son intention est au contraire de retrouver une logique secrète, un ordre rationnel, non seulement dans le dé-

ploiement normal de la pensée et de l'action humaines, à tous les paliers de son ascension, mais même à travers les déviations qui, tout en compromettant cet ordre, se réfèrent encore à lui et témoignent en sa faveur; bien plus, même en cela qui n'est pas encore humain, mais qui travaille à l'avènement de la conscience.

Il suit de là que, si l'on voit dans le projet d'exister une liberté pure, une création *ex nihilo,* comme si chaque existant n'était que cet existant absolument maître de lui-même, n'ayant à compter avec aucune essence, aucune nature humaine — et cette vue est peut-être l'une des plus caractéristiques de l'existentialisme — rien n'est plus éloigné de la conception blondélienne de la liberté. Loin de s'absorber dans une création anomique, la liberté humaine suppose avant elle un premier vouloir essentiel, et elle consiste en une alternative morale qui nous impose ou bien de ratifier toutes les exigences de ce vouloir, d'aller jusqu'au bout de ce qu'il réclame de nous, ou bien de l'infléchir, de le pervertir, de l'abîmer dans des satisfactions bornées qui ne correspondent pas à sa vraie grandeur.

L'intention blondélienne d'échapper au rationalisme sec et abstrait n'est nullement un anti-intellectualisme. Elle ne représente que l'aspect négatif du désir très positif de faire grandir la raison et, par là même, de retrouver l'ordre en toutes choses, de le retrouver à travers les failles, les imperfections, les incohésions que le monde nous présente et qui reçoivent elles-mêmes une signification supérieurement rationnelle en ce qu'elles sont pour nous la place et l'occasion d'un *sursum.* L'existentialisme au contraire est plutôt un *sum* qui ne cherche pas à donner un sens au monde par un dépassement en hauteur, mais qui, se situant, dans sa vision du

monde, au niveau de celui-ci, s'arrête aux incohérences qu'il lui présente, et ne peut qu'en affirmer l'absurdité. Il n'en cherche pas l'intelligibilité partielle et parcellaire par référence à une intelligibilité au-delà. Il brise, au contraire, en faveur de l'existentialité, entendez de l'existant en projet et en devenir, l'image immobile de l'objet qui n'est pour lui que l'antique fiction des métaphysiciens. Il brise la notion d'un déterminisme de la nature qui n'est qu'artificialisme scientifique, illusion d'une familiarité entre le monde et nous, alors que l'existant est là, dans le monde, mais étranger au monde. Et ce rapport illusoirement objectiviste que la science établit entre l'homme et le monde nous dissimule notre vraie, totale et pure liberté, cette angoissante liberté qui va absolument où elle veut, et finalement à rien, sinon à la mort.

Radicalement autre, la liberté blondélienne qui tend à faire s'épanouir, si nous le voulons, ce que nous portons déjà d'être indestructible en nous-mêmes. L'équilibre et la sagesse de la doctrine obligent à se méfier des entraînements. Elle aussi reconnaît l'artificialisme des vues immobilisantes et, à cet égard, la primauté de la prospection qui entraîne vers un nouvel agir tous les στοίκεια τοῦ πράττειν de la formule aristotélicienne, les ingrédients, les déterminismes partiels dont la rétrospection fixiste et analytique ne parvient pas à terminer l'inventaire précisément parce qu'elle est une vue décomposante. Mais au regard d'un Blondel l'objectivité est quelque chose d'autrement réel qu'une immobilisation de l'existence, une image fixative. Elle symbolise au regard du sujet pensant, à la fois tout ce qui est à dépasser et tout ce qui est à conquérir. Mais ce dépassement ne se fait pas uniquement au niveau du devenir,

Il n'est pas seulement *ex*-istentialité, projet indéfini pour lequel les existentialistes, usant du mot de transcendance, n'entendent rien de plus que transcendance de soi par soi en un mouvement de temporalisation opposé à toute éternisation. La transcendance blondélienne est au contraire ascensionnelle. Et, quels que soient les redoutables problèmes qui se posent à cet égard, c'est du vœu que forme notre être de rejoindre l'Être qu'il s'agit; c'est d'une orientation vers un suprême objet. Un vœu, et plus qu'un vœu, car il ne se forme pas arbitrairement à la surface de notre conscience : il est notre activité constituante.

Sans doute observera-t-on qu'il est des philosophies existentielles qui, loin de planifier le dépassement en le ramenant à l'existen*tial* en devenir, reconnaissent un existen*tiel* effectivement intemporel et transcendant, à la fois aux profondeurs de nous-mêmes et dans l'environnement de nous-mêmes, comme un englobant. Il en est ainsi, en opposition à l'existentialisme de Heidegger, de la philosophie existentielle de Jaspers, dont la doctrine avoue le mystère, conceptuellement inexprimable et n'exclut pas la foi. Et la position de Gabriel Marcel est assez voisine, lui dont les analyses en profondeur des sentiments humains s'ordonnent au mystère ontologique et dont l'adhésion à la foi religieuse est certaine. Cependant, même à cet égard, une opposition doit être maintenue entre la synthèse blondélienne et les philosophies existentielles. Car ce n'est pas seulement un mystère global et totalement inexprimable à la pensée, comme chez Jaspers, qui se trouve affirmé chez Blondel, et même on ne peut dire qu'il s'agisse, comme chez Marcel, de l'évanouissement des problèmes, de leur transformation en mystères, comme si, finalement, la

rationalité était abandonnée. Il s'agit plutôt d'une dialectique très originale, inconnue jusqu'alors, où l'intelligence humaine, loin de s'arrêter devant les difficultés, n'hésite pas à s'y attacher, à les accentuer, à user de toutes les ressources de la raison, à l'obliger à se surpasser en quelque sorte, afin d'obtenir non une pénétration totale du mystère, qui en serait l'évanouissement, mais une sorte d'acclimatation dans la zone frontalière entre elle-même et ce qui la dépasse, une prise de conscience lucide, à la fois exigeante et sévère, audacieuse et prudente. Voilà ce que l'on trouve dans l'examen minutieux des apories de l'Être et des apories du pur Agir. Et cette dilatation de la raison va plus loin encore dans l'*esprit chrétien*. Non, encore une fois, que la raison se substitue au mystère. Bien au contraire, jamais l'approche rationnelle n'en marque plus respectueusement la spécificité. Mais le mystère se trouvant diversifié dans les dogmes que propose la Révélation, une correspondance s'établit entre les mystères d'une part, et d'autre part les énigmes auxquelles aboutit une raison poussée à l'extrême de ses possibilités; une place préparée, sinon à l'accueil effectif qui est grâce, du moins à la possibilité et à la justification rationnelles de cet accueil.

Rien, en une telle spéculation objectiviste, ne ressemble à l'évanouissement des problèmes, ni à leur résorption en un abîme de subjectivité. Rien de l'angoisse existentialiste. Et si une saine inquiétude a dû jadis stimuler la recherche et rendre plus vivace le problème du sens de l'existence, maintenant, dans cette approche de l'Être ou de l'agir transcendants, il n'y a d'autre inquiétude que celle de la juste mesure.

Sans doute, peut-il y avoir un existentialisme chré-

bien, existentialisme moins par la nouveauté de la solution donnée au problème du sens de la vie que par la manière de prendre ce problème, par le climat d'inquiétude sinon d'angoisse, mais qui ne découronne nullement l'existence humaine, ne la détache pas de la réalité spirituelle qui la dépasse et peut lui donner sa plénitude d'épanouissement, et qui, par les voies même d'une marche vers l'intérorité, ressaisit au contraire, à l'intime du sujet, les signes de la réalité, non plus extérieure et anonyme, mais supérieure du Bien dans lequel il espère. A cette orientation, ni Biran, ni Blondel, ni Gabriel Marcel ne sont étrangers. Et il peut y avoir au contraire un existentialisme athée dont le caractère d'angoisse se trouve lié principalement à cette vision d'une existence dénuée de signification, privée de destinée, au sens fort et traditionnel du mot. Mais alors précisément l'effort dramatique qui constitue peut-être l'un des traits les plus remarquables de l'existentialisme — et si l'on en juge ainsi, l'existentialisme n'est jamais chrétien — consiste, après avoir touché le fond du désespoir (ou après s'en être donné le semblant littéraire ?), à tenter de faire ressurgir de cet abîme une nouvelle clarté, une nouvelle espérance, spécifiquement et exclusivement humaines. On ne trouve pas de sens à l'existence, on essaie de lui donner un sens quand même, de correspondre au *projet d'exister* qui est en tout existant, et c'est alors sans doute qu'il faut écrire dynamiquement existance avec un A, et non plus statiquement avec un E. Comment, dans une perspective strictement humaniste et areligieuse qui ne prétend se référer à aucun principe de régulation des existences, une responsabilité morale peut se constituer, il n'entre dans mon dessein ni d'exposer, ni de critiquer à cet égard la pensée de M. Sartre.

Car je n'ai pas perdu de vue ma préoccupation qui est tout autre : finalement dirons-nous ou non que Blondel est existentialiste? Eh bien, je n'ai pas d'hésitation : Blondel n'est pas existentialiste, même au sens non nécessaire, mais aussi non illégitime où l'on peut parler d'un existentialisme chrétien. Qui plus est, si l'on veut caractériser la philosophie blondélienne relativement à cette tendance contemporaine, il faut reconnaître que, par-delà les premières apparences et les analogies faciles, cette philosophie est un antiexistentialisme. Car l'un de ses traits dominants que, tout au long de cette étude, je n'ai cessé de mettre en lumière, consiste dans l'exigence de raison qui l'anime. Pour un existentialiste, l'existence ne peut s'offrir à titre d'objet d'une saisie immédiate qu'autant que l'on pose expressément ou que l'on suppose implicitement le primat de la donnée de conscience, même si, à la différence de Bergson, on pense soumettre cette donnée à une analyse qui finalement en révèle l'inconsistance ou qui en nie la valeur. A la limite, toute existence, y compris l'existence conscientielle, n'est qu'un bourgeonnement inintelligible. Et il n'y a pas à se poser de problème d'intelligibilité. La pensée blondélienne, au contraire, s'attache fermement aux deux aspects : elle est une philosophie de l'existence parce qu'elle l'est aussi du sens de l'existence. et elle ne sépare pas la recherche de cette signification du problème de l'intelligibilité. Son antinotionnalisme est une protestation contre le rationalisme étroit qui s'attache à certaines formes et certaines formules de raison, mais qui, par là même, fige la raison au lieu de la dilater en allant aussi loin qu'il est possible dans l'exigence de rationalisation. Certes, à l'extrême, la rencontre avec les dogmes de la Révélation, la convenance

perçue entre cette « onde exotique » et la volonté fondamentale ou le premier amour qui sont au fond de l'existence humaine, la possibilité même pour notre pensée de recueillir quelques rayons du mystère éclairant et d'épanouir ces clartés en méditations philosophiques, n'impliquent nullement la rationalisation, c'est-à-dire la violation du mystère. C'est au contraire dans cette acceptation d'une parole, dont la plénitude outrepasse les possibilités du verbe humain, que la vie humaine achève de se rationaliser. Elle achève, mais déjà dans ses assises comme à son terme, un effort pour en scruter les conditions révèle l'ordre rationnel qui s'annonce et se prépare. En sa structure actuelle la conscience humaine n'est qu'un moment : la pensée la déborde en deçà, au delà et la soutient. En quoi la philosophie blondélienne, différente sur ce point du biranisme, se refuse à prendre pour primat une donnée de la conscience, quelle qu'elle soit. Elle ne peut donc, à double titre, être un existentialisme :et parce que la présentation existentielle à la conscience n'est, aux yeux de Blondel, qu'un découpage artificiel, et parce que, à tous les paliers de son ascension, l'existence humaine enveloppe une norme qui lui est immanente, qui la conduira au-delà d'elle-même en la rattachant au transcendant et qui est telle que rien, absolument rien, n'est purement existant, toute réalité enveloppant cet élément normatif qui, de degré en degré, lui donne une signification toujours plus synthétique et récapitulative des significations partielles et inférieures. Ainsi se constitue une science de l'homme concret, ce que l'on pourrait appeler en opposition aux anthropomorphismes clos et idolâtres « un anthropomorphisme consistant et sérié », mais qui ne peut être tel que parce que, même avant l'éveil et le développement

de la vie consciente, les assises et les étapes préparatoires de cette vie ébauchent déjà l'ordre rationnel qui s'exprime, sans pouvoir encore s'y stabiliser, en cette prise de conscience, et qui manifeste toute la grandeur d'une raison à la fois critique et requérante. Cette raison ne peut achever de se satisfaire avec le verbe discursif dont l'homme est capable; elle se soumet à un poids de lumière et de grâce en quoi elle reconnaît son bien. Et conservant un droit de regard sur cela même qu'elle est incapable de se donner d'elle-même, elle en vient à reconnaître, au dernier terme de cet ordre sériel, qu'en un mode d'expérience, qu'on peut appeler à juste titre existentiel, « le mystique est le plus raisonnable des hommes[2] ».

JACQUES PALIARD.

2. La Nouvelle Journée, cahier 3, 1925, *Qu'est-ce que la mystique?*

NATIONALISMES NOUVEAUX

LA REPUBLIQUE DE L'INDE

Comme l'Irlande, l'Inde est désormais une Républi-
ue; contrairement à l'Irlande, elle l'est devenue sans
ompre pour autant ses liens avec la communauté des
ations ex-britanniques. C'est là un triomphe de la sou-
lesse anglaise, et aussi, dans une large mesure, de la
agesse indienne.

Cette sagesse n'étonne pas d'un homme tel que le
Pandit Nehru, très séduisant, très raffiné, d'une culture
la fois européenne et orientale, et beaucoup de ses col-
aborateurs sont taillés sur le même patron. Mais on
ouvait se demander comment réagiraient les foules au
ays des fanatismes. Les commencements n'étaient pas
ons : scission entre l'Inde et le Pakistan, avec des fron-
ières invraisemblables que seule pourrait rendre viables
ne bonne volonté constante; exode massif des minorités
le part et d'autre, créant un problème des réfugiés
uprès duquel pâlit celui des personnes déplacées en
Europe; conflit armé au Cachemire; invasion de Haïde-
abad qui faisait le récalcitrant... Et pourtant, aujour-
l'hui, peu à peu la situation s'améliore; le « sous-con-
inent » paraît s'acheminer vers la stabilité; serait-ce
que le sacrifice de Gandhi trouve ainsi sa récompense?

Province par province, les princes ont fait leur nuit
lu 4 août. Un homme s'est attaché à les y décider :

le sarder Vallabhaï Patel, ministre de l'Intérieur. Il a commencé par ces seigneuries minuscules du Kathiawer ou des Vindhyas qui s'étendent parfois sur quelques villages seulement : elles se sont amalgamées bon gré mal gré sous l'administration d'un « rajpramukh » choisi parmi les rajahs qui abdiquaient; au Rajpoutana, terre classique des féodalités militaires, on est allé par étapes, jusqu'à ce qu'au moyen primitif se soit agrégé l'ensemble des territoires même les plus réfractaires en un « grand Rajasthen ». Les États les plus importants se sont réunis deux par deux; quelques-uns, comme Haïderabad, Mysor, le Cachemire, gardent leur identité et leur souverain transformé en monarque constitutionnel; encore parle-t-on quelquefois de les fractionner et de tracer de nouvelles frontières sur des bases linguistiques, mais cette solution n'a pas la faveur des nationalistes les plus réfléchis qui redoutent qu'elle n'amorce une balkanisation d'un nouveau genre. Sans bruit, sans tout au moins que l'Europe y ait prêté grande attention, c'est une page de l'histoire du Monde qui s'est tournée là-bas; nous venons d'assister à la disparition d'un des derniers systèmes féodaux avec son cortège de splendeurs et d'absolutismes; si d'ailleurs les princes ont cessé de puiser sans limite dans le trésor public, s'ils doivent réduire leur train de vie, vendre leurs éléphants et congédier leurs danseuses, ils ne sont pas encore bien à plaindre : les plus capables ont été repris au service de l'État, qui en fait des diplomates ou des gouverneurs, et tous reçoivent en indemnité une rente substantielle, — jusqu'au moment sans doute où, comme à la fin de toutes les aristocraties, ces privilèges, dont on oubliera l'origine et auxquels ne correspondront plus de responsabilités, prendront devant l'opinion l'aspect d'abus intolérables...

Là réside le danger pour l'avenir. La disparition des autocraties laisse subsister la disproportion des fortunes. Le pays des famines reste aussi celui du pays

extravagant. Sans doute sommes-nous très loin du capitalisme moderne. Comme au temps des pharaons ou des empereurs romains, ce sont les bijoux, les pierreries, non les titres de banque, qui constituent les trésors héréditaires, et les masses illettrées vivent du travail des champs; des agglomérations ouvrières comme celles de Calcutta ou de Bombay sont l'exception. Une agitation communiste n'a guère prise que sur ces dernières. Fidèle à l'analyse marxiste, M. André Philip pouvait écrire naguère qu'avant de passer au socialisme, ce monde patriarcal devrait franchir l'étape du capitalisme. Comme en Chine, il faudra sans doute une transition. Mais les faits ne contredisent-ils pas Karl Marx sur ce point ? Ce ne sont pas les États-Unis que le communisme a conquis les premiers, mais la Russie amorphe et peu développée; c'est l'Est de l'Europe ou l'Extrême-Orient, non les grands pays industriels, où il a remporté, depuis, les succès les plus retentissants. La misère, l'ignorance, peuvent au moins favoriser les jacqueries, et une jacquerie suffirait à mettre en branle la révolution.

Cette jacquerie, les dirigeants de l'Inde nouvelle n'en veulent point, pas plus que de la misère ou de l'ignorance. Ils appartiennent à des écoles différentes : Gandhi était un mystique et un archaïsant; Nehru, très frotté de culture occidentale, grand seigneur affranchi de ses préjugés, ne craint pas une certaine dose de socialisme et, dans ses audaces politiques, ressemblerait peut-être à Lafayette; d'autres semblent plus conservateurs. La plupart ont des affinités naturelles avec l'Angleterre du Labour Party. C'est pourquoi ils ne rompent pas avec elle; mais ils entrevoient aussi pour leur pays une prépondérance possible en Asie. Après la défaite du Japon et les victoires des rouges en Chine, en présence d'un monde musulman tiraillé par ses dissensions intérieures, ne peut-il devenir la grande puissance de l'Orient, le centre de ralliement des jeunes peuples qui viennent de s'affranchir ? De là le Congrès des Nations asiatiques à

Delhi, les sympathies affichées envers les républicains indonésiens, l'intransigeance sur la question de l'Inde française; il s'agit de se poser en champion d'un continent émancipé, quoique résolu à ne point sombrer dans la violence; hier Nehru partageait ce rôle avec Tchiang Kaï-chek (il s'inspirait comme lui de Sun Yat-Sen, et aussi de l'Irlande); aujourd'hui l'Inde le joue sans la Chine et au besoin contre elle.

Elle aura fort à faire. La zone troublée s'étend jusqu'à ses portes. Une effroyable guerre civile ravage la Birmanie, guerre civile où s'entr'exterminent les nationalistes, deux variétés ennemies de « rouges » et des minorités ethniques (les Karens) qui réclament leur propre indépendance; quand on a connu la Birmanie souriante d'autrefois, où n'existaient pas, comme aux Indes, les haines de caste, cette anarchie est une grande déception, tout comme l'absence d'à-coups aux Indes est une surprise agréable; elle n'a pas peu contribué à mettre ces dernières en garde contre les risques d'une rupture prématurée avec le Commonwealth ex-britannique. La police indienne sévit contre les agitateurs d'extrême-gauche. Mais une répression policière n'a jamais résolu aucun problème. Dans le duel qui oppose, en Asie comme ailleurs, les deux forces issues de la résistance au fascisme, — les patriotes et les révolutionnaires, ceux qui ne rêvaient que de libération nationale et ceux qui, en outre, voulaient transformer radicalement la société, — il s'agit de savoir lesquels montreront le plus de dynamisme; Nehru bénéficie de l'auréole que lui valent le martyre de Gandhi et ses propres emprisonnements; il entretient l'élan en prenant la tête d'une croisade anticoloniale qu'il ne faut donc pas s'attendre à lui voir abjurer; qu'arriverait-il si, une fois ses objectifs atteints, les masses continuaient à étouffer? Une nouvelle mystique ne risquerait-elle pas, comme en Chine, de supplanter celle qui paraîtrait s'être sclérosée?

La diplomatie de la République indienne a su faire

preuve de prudence en même temps que de persévérance; ses dirigeants réussiront-ils à concilier aussi — comme ils s'y efforcent — comme au total ils y sont parvenus dans la liquidation des princes — le maintient de l'ordre avec la nécessité d'une rénovation sociale profonde et féconde? L'avenir de l'Asie, celui du monde peuvent en dépendre.

AUGUSTE VIATTE.

LES NATIONALISMES AU MOYEN-ORIENT

Le nationalisme est la tentative d'un groupe d'individus, rassemblés selon des thèmes variables, d'arriver à une indépendance totale politique et économique. Et puisque, comme le dit François Perroux, « la domination n'est pas extérieure à la concurrence, elle lui est intime », le nationalisme absolu recherche l'autarcie.

Le nationalisme territorial, attaché à la défense des individus massés à l'intérieur de frontières déterminées, le seul que nous connaissions en Europe, se manifeste au Moyen-Orient. Il dicte leurs attitudes aux gouvernements syrien, libanais, transjordanien, israélien ou égyptien dans les événements récents. Le coup d'État de Zaïm, en Syrie, en est une manifestation. Toutes les fausses interprétations écartées (mouvement provoqué par Abdallah pour les Anglais, avec les Turcs, etc.), il est apparu l'initiative d'un dictateur, d'un homme avec son passé et sans programme, alors que le démocrate n'a pas de passé mais un programme, qui profite de sa position de ministre de la Guerre et de chef de l'armée, pour accomplir, avec celle-ci, le plus classique et le moins sanglant des pronunciamento. L'armée, mécontente des négociations d'armistice avec Israël, qui comportaient le recul des troupes, dont certains chefs étaient

sur le point d'être poursuivis pour prévarication, n'hésite pas à se mettre à la place de ses juges pour protéger le territoire contre quiconque. Le gouvernement de concentration musulman et chrétien du président Bécharra El Koury, au Liban, est un autre exemple. Il rassemble, comme le Liban lui-même, les descendants des Croisés avec les authentiques Arabes, et la seule opposition qu'il tolère en apparence doit jouer franc jeu avec les musulmans. De l'Irak, l'histoire est courte, qui se sépare de toutes les autres. Sans frontière commune avec Israël, son territoire non occupé, il retire purement et simplement ses troupes, sans négocier ni signer. Il fallut trois invitations pressantes pour qu'il soit représenté aux conférences de Jérusalem et de Beyrouth, et encore avec un fort retard. Abdallah obéit à la même inspiration le jour où, satisfait du plan de partage de la Palestine, il arrêta ses troupes à neuf kilomètres de Tel Aviv, sauvant Israël et perdant les autres Arabes.

Mais cette forme de nationalisme est atténuée au Moyen-Orient par quelques autres. Certains pays ont subi des occupations communes (Transjordanie et Palestine, Syrie et Liban) qui ont laissé des traces. Aujourd'hui encore subsiste une union économique libano-syrienne avec commune banque d'émission et régie des tabacs. Sauf crise, les capitaux et marchandises passent librement et les personnes avec de simples cartes d'identité. Le socialisme, l'étatisme n'ont pas pénétré qui, permettant à l'État tout contrôle, durcissent les frontières. Quand elle le voudrait, la Syrie ne pourrait se désolidariser du Liban, incapable qu'elle serait d'assurer la garde douanière de son immense frontière. Des attaches diverses retiennent partie des habitants en dehors du circuit. Nombreux sont les Maltais, les Grecs qui, en

Syrie ou au Liban, acclimatés depuis des générations, ayant leurs biens et leurs fonctions, ont gardé leur appartenance d'origine. Le conseil municipal de Beyrouth réserve des sièges aux étrangers. Nombreuses sont les authentiques familles syriennes ou libanaises résidentes qui ont adopté des nationalités de protection belges, françaises ou anglaises. Un million de chrétiens libanais, émigrés principalement au Brésil, réclamés par les uns, contestés par les autres, posent leur problème insolite au nationalisme classique. Ce levantinisme s'aggrave, ou s'améliore, des dissidences de certaines tribus nomades qui, n'écoutant que leurs cheiks, circulent, sans en rendre compte, et souvent sans se rendre compte, d'Irak en Syrie et Transjordanie. Sans parler du banditisme des Dandaches, irréductibles dans l'anti-Liban (certains protègent d'ailleurs ces grands électeurs) un nationalisme plus stable appelle des populations entières. La région des Alaouites, avec Lattaquié en Syrie pour centre, où se trouvent des disciples de l'Aga Khan, est en opposition constante avec Damas, et depuis cinq ans doit être gardée militairement.

Le *jus sanguinis*, le nationalisme arabe ou racisme s'en mêle. Son ton le plus modéré est la Ligue arabe, qui s'étend à sept États en un essai de Confédération. Son aspiration plus forte, mais plus réduite, est la grande Syrie, ou même le Croissant Fertile qui engloberait Irak, Transjordanie, Syrie et Liban. La grande Syrie a ses troupes de choc, par exemple le Parti Populaire syrien, sorte de national-socialisme, à la tête duquel était Saadeh. Le président El Koury au Liban, défenseur du nationalisme classique, a dissout en juillet 1949 le parti, arrêté et fait exécuter son chef. Pourtant le gouvernement El Koury appartient à la Ligue arabe et

suit certaines de ses directives. Son attitude à l'égard des palestiniens réfugiés sur son territoire le montre. Sans qu'ils soient de ses ressortissants officiels, parce qu'ils sont Arabes, il les traite comme tels, leur interdisant de négocier leurs biens restés en Israël. Abdallah, pourtant traître à la cause particulière de chaque État, apparaît aussi héros aux yeux de tous, parce qu'il est l'Arabe qui a vaincu. Ce racisme se complique de ce que Chateaubriand appellerait l'honneur : le dévouement à une famille dynastique. Deux grands courants, le séoudite et l'hachémite, se créent ainsi qui entraînent, l'un l'Égypte et l'Arabie séoudite, l'autre l'Irak et la Transjordanie. Zaïm lui-même, en Syrie, fut obligé d'en tenir compte. Son ministère comprenait des hachémites, lesquels se refroidissaient progressivement à son égard depuis que sa politique se rapprochait des séoudites. Son attitude fut commentée au Liban même, où elle apparaissait moins favorable au Croissant Fertile, dont les hachémites sont évidemment partisans.

Le lecteur sera surpris que j'ajoute à cette nomenclature des nationalismes, le confessionalisme. Pourtant l'appartenance religieuse prend ici une signification politique. Il faut se souvenir qu'à l'arrivée des Français Sa Béatitude le patriarche Maronite était non seulement chef spirituel mais temporel de la nation maronite. Sa juridiction spirituelle s'étendait d'ailleurs à tous les autres chrétiens. On prétend que seul ce caractère local et national a permis au christianisme de résister au monde musulman. Au Liban même les populations se divisent avec des régimes de propriété différents; les chrétiens se groupent dans les montagnes, les musulmans sur la côte sud, les deux sociétés ne se mêlent pas. La force de ce confessionnalisme est démontrée par le fait

qu'il est dangereux d'opposer des candidats politiques de religions, de rites ou de sectes différents, et que pour l'éviter on a adopté un système électoral confessionnel. A l'intérieur de chaque district administratif, tenant compte de la répartition de la population, un certain nombre de sièges est attribué à chacun. Dans l'ensemble du Liban la proportion est à peu près 50 % musulmans sunnites et chiites, 40 % catholiques de sept rites dont les maronites représentent 80 %, 10 % protestants et grecs orthodoxes, ceci sans compter le million d'émigrés chrétiens. Les latins, juifs et protestants, se partagent habituellement le même député. Ce confessionnalisme s'exprime au Liban en une opposition chrétienne, dont une partie maronite se retrouve dans les Phalanges, avec sa tête Pierre Gemayel. Suivant toujours sa politique de balance, le gouvernement l'arrêtait en juillet 1949. Les opinions en politique étrangère des Phalangistes sont orientées par leurs convictions religieuses. Ils déclarent que la Ligue arabe est une ligue musulmane. Le parti Eddé recueille les confessionnalistes extrémistes. A nos yeux de nationalistes européens ses revendications paraissent paradoxales. Au lieu du plus grand Liban, comme la plus grande Allemagne, il réclame le plus petit, celui où il ne reste que des chrétiens. Abandonnant partiellement le Liban-Sud, il prendrait pour capitale Jounié et trouverait l'inspiratrice de son unité dans Notre-Dame du Liban qui domine la baie.

Pour être complet il faut dire encore que certaines de ces tendances sont épaulées par des protectionismes européens ou américains, qui les modifient plus ou moins profondément. Il en résulte un esprit de collaboration dont la meilleure expression est cette nationalité de protection que les Britanniques imposent à la Transjorda-

nie. Quelques groupes recherchent spontanément l'appui étranger. La propension de certains Libanais, membres de l'opposition chrétienne organisée, évaluée à 35 % de la population et groupée dans le Bloc national et les Phalanges, est de faire appel à la France. Les extrémistes du parti Eddé ne reculeraient pas devant le retour de notre administration. Par contre, ils n'hésitent pas à accuser le président El Koury de se livrer à l'Angleterre et ne manquent pas une occasion de traiter le ministre britannique de Haut-Commissaire. Le maréchal Zaïm lui-même n'échappa pas entièrement à ce climat. Par réaction contre ses prédécesseur, on sait déjà qu'il montra beaucoup de sympathie pour la France.

En face, qu'est-ce qu'Israël ? Avant tout un racisme. Ils se sont groupés parce qu'ils sont Juifs, alors qu'ils se mêlaient à nous malgré cela. N'ayant pas seulement fui d'atroces persécutions, mais s'affirmant ensemble comme Juifs, ils rouvrent la question. Les quelques Arabes que l'on rencontre encore sur les routes de Galilée servent de gage éventuel à ce racisme qui protège ses minorités dans les pays de la Ligue, évaluées à cinquante mille. Mais ce racisme reste teinté par l'origine des émigrants juifs. Prenant certaines qualités des populations qu'ils ont quittées, les Juifs allemands se montrent disciplinés, pratiques, bons techniciens, chimistes particulièrement, bons officiers aussi qui appliquent les méthodes militaires allemandes. Les Slaves ont du sens politique et fournissent les hommes de gouvernement. Bien plus, les Juifs restent souvent groupés selon leur pays d'origine, principalement dans les kiboutz. On dit couramment le kiboutz français (dans des terres pauvres et montagneuses), l'allemand (à Givat Brenner), etc. Une partie des trente mille émigrants qui arrivent encore

chaque mois désire repartir au bout de quelque temps, tels des juifs français de l'Afrique du Nord. Chez beaucoup, en dehors d'un sincère enthousiasme, on sent une nostalgie secrète de l'Europe. Tel Aviv est anti-orientale.

Ce nationalisme est aussi territorial. Il a pour ambition de reconquérir le royaume de Judée, et non d'établir ue colonie juive au Cap ou ailleurs. L'émigration s'est faite vers Israël, terre des ancêtres. Les habitants non Juifs, s'ils sont restés, prennent la nationalité israélienne. Les Israéliens ne sont pas tous israélites. Ce nationalisme est encore confessionnel. Il revendique Jérusalem pour Sion. Tous les discours officiels citent la Bible, et le général commandant les armées s'en inspire. Le laïcisme officiel est influencé de déisme et d'aspirations mystiques, et le parti des rabbins, de l'opposition, est écouté, car par lui se fait la collecte des fonds à l'étranger. Dans quelle mesure les impérialismes étrangers sont-ils appelés ou acceptés ? Ils sont appelés parce qu'il faut bien vivre. La diplomatie israélienne joue l'efficacité avec l'Américain, la liberté avec l'Européen occidental et le marxisme avec le Slave. En fait l'attraction russe a été forte au temps du pont aérien thécoslovaque, alors qu'aujourd'hui Israël est un parasite du capitalisme américain. Sa politique d'austérité ne réduira que de 10 % son déficit. Mais les contingences évoluent vite, peut-être n'est-il attaché à l'Amérique que comme l'enfant au cordon ombilical ? Malesherbes disait à Chateaubriand : « La liberté américaine est-elle moins honorable parce qu'elle a été conquise par des grenadiers français ? »

Comment Israël repose-t-il les problèmes du Moyen-Orient ? Sa victoire a désorganisé la Ligue arabe et

affaibli le racisme des ligueurs qui ont cherché à traiter chacun au mieux, la Transjordanie la première et la Syrie en dernier lieu. Il a attisé les rivalités dynastiques, et actuellement Transjordanie et Égypte, soutenues par leurs séides, se disputent Gaza. Il a provoqué les réactions de certains milieux chrétiens, particulièrement le groupe Eddé, qui pensent que cette minorité triomphante pourra être un soutien pour l'autre, devant le monde musulman.

Passons en revue, pour terminer, les résultats des grandes politiques impérialistes d'Europe ou d'Amérique. La pensée dominante des États-Unis semble la seule en voie de réalisation. A leurs yeux, Israël est une force d'ordre qui remplace celles qui se sont retirées. Ils veulent pouvoir compter dessus, ce qui paraît acquis à l'instant même. Ils cherchent à réunir tout le Moyen-Orient contre le marxisme et réussissent effectivement à affaiblir ou supprimer complètement les influences communistes dans les pays arabes. Dans la ligne de cette politique ils dépensent de fortes sommes pour les réfugiés palestiniens, par l'intermédiaire d'organismes internationaux, pour éviter les foyers de mécontentement. Les Russes qui se font, en face des influences étrangères comparées au plan Marshall, les champions apparents des indépendances nationales subissent tous les échecs. La tendance encore récente des Britanniques était, par la Transjordanie, avec l'argent américain, de se rétablir en Palestine. Ils sont probablement sceptiques sur les résultats de cette politique, se rendent compte qu'ils tiennent moins la Transjordanie qu'ils ne croyaient, que celle-ci est moins importante que le Colonial Office ne le laissait entendre, et leur dernier mouvement est de se rapprocher d'Israël, seule force véritable. Pour com-

plaire aux Juifs, ils font céder Abdallah au cours des négociations sur le tracé des frontières. Dans l'immédiat les intérêts des gouvernements français et israéliens concordent. Chaque coup porté à la Ligue arabe calme les trente millions de musulmans d'Afrique du Nord. Le seul point d'arrêt entre les deux gouvernements est la protection des Lieux Saints. L'absence se révèle la meilleure politique, et le Liban, où sont seules restées les âmes de dévouement, religieux et religieuses, universitaires, qui assurent l'enseignement de quarante mille enfants, soit la moitié de l'instruction publique du pays, subit mieux qu'avant l'influence française qui commence à s'étendre à la Syrie. Les intérêts économiques privés des Français sont respectés. Il faut mentionner encore le rapprochement Sud-Amérique-Ligue arabe qui, s'il s'accentuait, tendrait à retirer le Moyen-Orient à la fois des orbites nord-américain et russe.

L'étude du Moyen-Orient montre les effets du nationalisme sous ses différentes formes poussées à l'absurde. Des intérêts de gouvernement sont partout substitués à ceux des individus, et il en résulte une lutte cruelle et continue. Là sont inventés des problèmes où il n'y en a pas de véritables, et dans une certaine mesure seulement la variété des nationalismes sert d'antidote à la nocivité de chacun.

JACQUES NANTET.

ÉCHANGEZ VOS FARDEAUX

RETOUR DE LOURDES

Les réflexions suivantes ne sont pas inspirées par un état spirituel proche de l'*Imitation de Jésus-Christ* ni même du *Journal de la Grotte*! Leur auteur, de retour, ne s'est pas senti plus qu'au départ attiré par la vie uniquement contemplative. Son esprit critique — partial, puisque humain — n'a pas désarmé. Peut-être doit-il s'en humilier?... Mais s'en excuser? Il espère que son témoignage garde quelque valeur, à défaut d'en acquérir.

Je ne suis pas en mesure de parler d'un *fait* de Lourdes. Le fait, sans doute, ce sont les apparitions et les miracles. Au-dessus du fait, il y a l'*atmosphère* qu'il crée. C'est elle qui m'a frappé, pénétré; c'est d'elle que je veux parler. Cela suffit, me semble-t-il, car elle contient tout, à commencer par le surnaturel : pour ma part, je demeure presque insensible au surnaturel qui ne s'appuie sur rien de visible, d'audible, et que prônent certains ouvrages de piété et certains prédicateurs.

... Malade, infirme, tu sors d'un milieu auquel tu demandes tout : ta vie physique, certes, mais plus encore la satisfaction légitime, la satisfaction supérieure de ton esprit, de ton cœur et de ton âme. Et ce milieu ne t'offre que vide, petitesse, interprétations désobli-

geantes, incompréhension à jet si constant que le récit de tes déceptions et de tes déboires fait vite bâiller d'ennui les auditeurs auxquels tu as la faiblesse de te confier. Tu penses seul. Tu lis et tu écris seul. Tu est seul pour quérir — énorme entreprise! — le papier dont tu as besoin et qui, évidemment, est sous une pile qui s'écroule si tu la déplaces. Tu es seul sur la route où tu te promènes. Seul le dimanche dans le bourg que, chacun de son côté, ses habitants fuient comme s'il y régnait la peste (et dans cette tristesse du jour du Seigneur qui est pour toi le jour du démon, tu te prends à rêver de pouvoir mettre le feu aux quatre coins du village pour qu'il y ait des pleurs, de la souffrance qui, fût-ce de loin, ressemblerait à la tienne), que ses habitants fuient, dis-je, sans avoir cet éclair d'intelligence : « Tiens, mais, *et lui* ? » Et chacun d'eux est seul, avec ses misères, ses petites vertus et ses péchés, son hostilité du voisin, son manque d'amour, son égoïsme.

Tu pars, et à peine es-tu remis de l'ahurissement de ton départ, dû à neuf années de résidence forcée, que l'infernal rideau se déchire...

Tu entres dans un pays dont tu savais l'existence, mais auquel tu ne croyais plus. Le malheur est que ton incrédulité a eu le temps — neuf ans dont chaque jour l'a grassement nourrie — de devenir vivace. Elle mourra au moment où, revenu à cette terre chère aux écrivains « bien pensants », tout le monde s'emploiera à la ressusciter avec le zèle qu'il n'a que pour les mauvaises causes. Dieu merci, cependant, elle a été gravement touchée. Mais maintenant tu dois connaître une nostalgie accrue...

Lourdes est un creuset où se rassemblent les quelques grammes de métal que contiennent les tonnes de glaise aurifère. On pourrait donc objecter qu'il y a là quelque chose de contraire à la nature? Mais la charité n'est pas une substance inanimée comme l'or. Elle est une

émanation des intelligences, ou mieux, des volontés. Elle vient de Dieu; elle est acceptée ou refusée par les hommes qui prennent la valeur de leur décision.

A Lourdes, ils la pratiquent à un degré qu'on ne trouve pas dans le cours ordinaire de la vie. Mais puisqu'ils atteignent ce degré, c'est qu'il peut être atteint. Qu'un seul homme, fait du même limon que ses semblables, endosse le maximum de fatigues pour servir malades et infirmes — alors que rien ne l'y oblige —, cela prouve *ispo facto* qu'est possible un monde d'entr'aide, de répartition des difficultés, de partage des joies, d'un certain aplanissement des inégalités. L'or et la glaise qui le recèle sont deux matières indépendantes. L'homme, par la grâce de Dieu, s'identifie à sa charité. Et il est dans sa filiation divine en la rayonnant. C'est en fuyant, seul comme le diable, son village le dimanche, qu'il manque à sa vocation et commet un péché d'omission.

On ne peut que s'incliner très bas devant le dévouement des infirmières et brancardiers de Lourdes, — je parle, bien sûr, de ceux que j'ai vus. L'on peut me croire; je n'ai pas de particulière considération pour la corporation des infirmiers! Je ferai d'ailleurs des restrictions sur l'état d'esprit des professionnels et surtout de la jeunesse. Les infirmières dont je considère comme un devoir de faire l'éloge étaient mues pour la plupart par le désir de soigner les malades, je dirais mieux : le malade. Car j'ai été frappé par l'intérêt qu'elles portaient à chacun des malades qui leur étaient affectés. L'on eût dit qu'il avait droit à un souci spécial. Elles ne passaient pas au-dessus de sa personnalité, ainsi qu'il arrive dans les hôpitaux où le dévouement à tous est une manière de ne se donner à aucun. Chaque malade ou infirme demeurait pour ses soigneurs une personne. Ses histoires, petites ou grandes, étaient écoutées, ses souhaits satisfaits dans toute la mesure du possible, même s'il en coû-

tait. La nuit, il suffisait que nous remuions un peu pour qu'une des infirmières de garde fût là aussitôt; quoiqu'elles fussent deux, elles causaient assez bas pour nous permettre de dormir et elles interrompaient leur conversation dès que nous les appelions. Peut-être le fait mérite-t-il d'être cité?

Mêmes attentions chez les brancardiers. Dans la ligne du règlement, ils cherchaient à contenter les désirs personnels, à adoucir les cahots, à épargner les maux. J'ai dû mettre l'un d'eux à l'épreuve plusieurs fois. Loin d'attendre le point de rupture de sa patience, je n'ai pas eu à le soupçonner, même à une très grande distance. Et comme je remerciais cet homme en partant, il m'a répondu : « C'est à nous de vous remercier; c'est nous qui avons des devoirs envers vous. » De telles paroles — appuyées sur de tels actes — rachètent les fatigues et incommodités du voyage, grandes pour un paralysé nerveux. Que dis-je! Elles pèsent plus qu'une quantité d'épreuves. Oh! certes, elles ne m'ont point porté à l'orgueil, au contraire : je sais trop bien qu'elles s'adressaient au Christ à travers moi, et c'est une exaltante mais immense responsabilité d'avoir à représenter dignement l'Homme-Dieu rédempteur, alors qu'on ne se sent pas autre chose qu'amas d'insuffisances et de fautes...

Ce même brancardier arrondit la somme qu'avait apportée un petit infirme pour acheter un souvenir, et il nous fit distribuer des images avant notre départ. Mais ces gestes, qui émouvraient par eux-mêmes, pâlissent devant la parole que je viens de rapporter.

C'était un Belge. Je ne le spécifie pas pour dénigrer les Français, simplement pour demander si chez nous — hormis certaines régions du Nord — une fausse pudeur, une sorte de honte ne fermeraient pas la bouche... et ne nous laisseraient pas passer les uns auprès des autres inaperçus? Ce n'est qu'une hypothèse.

Un dévouement qu'il ne faut oublier est celui des

déshabilleurs des piscines qui, avec une douceur angélique, dévêtent et revêtent des infirmes parfois lourds et incroyablement difformes ou agités, dénudent toute sorte de plaies. Ils me rappellent une anecdote. Une « star » en renom visitait une léproserie et disait à une religieuse infirmière : « Ma Sœur, je ne ferais pas ce que vous faites pour des millions! » La religieuse répondit : « Mais moi non plus, mademoiselle! »

Je glisserai sur la fraternité qui régnait entre malades (surtout de même salle). Mon expérience des hôpitaux est trop ancienne et elle fut trop courte pour que j'établisse des comparaisons. Je me borne à noter que l'atmosphère de ma salle était très sympathique. La pensée commune du pèlerinage liait les malades.

Il me faut enfin louer les personnes valides qui accompagnaient ceux-ci. Au risque de choquer, je ne m'étendrai pas sur les sentiments des mères. L'amour des mères pour leurs enfants va tellement de soi qu'il serait banal de l'exprimer.

L'affection des époux est plus concluante, tant dans le sens positif que dans le sens négatif. Ici, les liens diffèrent; on admettra mieux qu'un conjoint puisse se passer de son conjoint. De même des frères. Il y a, dans l'amour de ces êtres, quelque chose de gratuit qui me touche quand je le rencontre. Or, on le rencontre à Lourdes à dose renforcée. A Lourdes moins qu'ailleurs il paraît étrange qu'un infirme soit marié — qu'il se soit marié infirme — et que son épouse soit attentive à soulager son état par une action continue. Le cas inverse est plus rare, mais se rencontre. Il va moins dans le sens de la nature. Mais quoi! les humains ne sont pas des animaux, pour n'obéir qu'à la nature.

Certes, j'ai vu une femme incompréhensive; elle faisait à son mari paralysé des remarques très maladroites. Mais j'ai vu aussi un paralysé, pétrifié, depuis les muscles du visage jusqu'aux jambes, dans une impression-

nante immobilité, que seuls troublaient des grelottements nerveux, soigné comme une poupée par sa femme qui avait l'aspect d'une simple, robuste et souriante paysanne. Elle n'a pas eu un mot de découragement, de lassitude : et sa tâche durait depuis des années! J'ai vu quelqu'un manquer plusieurs repas, se coucher tard, se lever tôt, suivre un malade partout où on le menait, faire toutes les courses de ce malade et y ajouter, et ne pas avoir un pliant pour s'asseoir. J'ai vu une femme, j'ai vu un homme souffrir en leur âme des souffrances de leur conjoint. Tout commentaire pourrirait de lui-même : « Le reste est silence », dirait Shakespeare.

On s'étonnera que je n'aie pas parlé jusqu'ici de ce qui est spécifiquement Lourdes. C'est que, je le répète, Lourdes est pour moi une atmosphère. Là eurent lieu des apparitions de la Vierge, qui donna ses directives, ses conseils, ses promesses. Bien sûr. Mais c'est le résultat de ces directives, conseils, promesses, qui importe.

Les réserves que j'ai à faire maintenant touchent aux déficiences de la charité. Étant bien entendu que l'actif dépasse incomparablement le passif.

Je surprendrai en y classant les prédications; je le dois cependant à la sincérité, sinon à la justice. Depuis que je suis au monde et que je ne marche pas, j'ai entendu mille fois les prêtres et de « pieux laïcs » (ô ineffables formules qui sentez à une lieue le bouquin moisi!) répéter que nous, malades, nous rachetons les péchés du monde, que nous avons une vocation, que nous avons un sacerdoce, que nous devons nous résigner, accepter, nous réjouir, prier, etc... J'ai devant les yeux le visage empreint d'une « sainte onction » de mes éloquents prédicateurs... et dans un acte de charité chrétienne, je bénis Dieu qui retient ma main furieusement démangée par l'envie de s'aplatir sur le visage et son onction! Non que je m'insurge contre une vérité parfaite. Mais je me

révolte contre l'esprit de paresse de ceux qui ne savent pas l'appliquer. Si elle est bonne à dire, s'il est nécessaire qu'on la dise, elle réclame un corollaire presque aussi nécessaire, adressé celui-là aux bien portants. Quand on me parle de vocation, de résignation, je pense à cette quasi impossibilité de vivre qui provient de la solitude. Je me vois sur la route, je me vois le dimanche dans mon bourg que fuient ses habitants. Et je me dis : « O émules de Bossuet, si pour une fois vous enseigniez ces braves gens tranquilles qui auraient tant à apprendre, alors que je sais par cœur vos sermons ? »

Or, j'ai entendu à Lourdes plusieurs de ces sermons, dont un qui n'en finissait pas, à la Grotte. A ce moment peut-être, nombre de pèlerins valides visitaient celles de Bétharram! Je l'avoue, mon humeur, à cette minute, n'avait rien de séraphique.

A l'autel de Bernadette, devant les allongés, un prêtre, au demeurant sympathique, commentait la messe; il s'écria, tandis que le célébrant s'apprêtait à consacrer l'hostie : « Aurais-je le pouvoir de vous guérir tous, chers malades, je ferais un moins grand miracle que celui qui va s'accomplir! »

Il avait raison, mais le disait-il bien ? Le malade cloué depuis vingt ou trente ans sur son « lit de douleur », et qui était à cet instant à la hauteur où les jeunes filles portent le « new-look », pensait comme malgré lui que le plus petit des deux miracles n'aurait pas estompé l'autre.

Le lendemain de mon retour, attendant les informations de la radio, je suis tombé sur un sermon dont le ton nouveau me retint. Il avait pour thème la parole du Christ : « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi. Cependant, que votre volonté soit faite, et non la mienne. » Jésus, nous disait-on, s'était senti écrasé sous un injuste poids d'ignominies; il avait recouru à son Père; il avait pourtant accepté la sentence. Si incompréhensibles que nous paraissent nos épreuves, nous

devons croire à la toute-puissance divine, croire que Dieu n'aurait à dire qu'un mot pour qu'elles s'évaporent; s'il ne le prononce pas, c'est qu'il voit plus loin que l'instant présent... « Comme c'est vrai! » pensais-je.

L'émission terminée, j'appris avec mélancolie qu'il s'agissait d'un service protestant.

D'où vient que beaucoup de nos prêtres sont dépourvus d'esprit pratique? La Bonne Nouvelle les éblouit-elle au point de les aveugler? Ils devraient se ressaisir et se convaincre que nous ne sommes pas encore au paradis, les éclopés de toutes sortes un peu moins que les autres (eux que le corps rappelle à chaque seconde, si désagréablement, à l'état créé par le péché originel). Pourquoi les prêtres ne font-ils pas un peu de médecine? Pourquoi les séminaristes ne suivent-ils pas des cours de psychologie? Il n'est pas à notre honneur que, des aumôniers d'hôpitaux, les protestants savent mieux « prendre » les malades que les catholiques. Faudra-t-il blâmer le célibat des prêtres, si supérieur en soi? Malades, infirmes, nous aspirons — pas même à ce qu'on nous soulage — à ce qu'on essaie de nous soulager (et aussi, quand nous remercions, à ce qu'on nous dise de temps à autre : « C'est nous qui avons des devoirs... ») J'atteste que nos souffrances — notre vocation — se transformeraient en allégresse; dans le cas contraire, nous ne serions pas à la hauteur de notre tâche. Est-ce aller trop loin que supposer qu'il y a pour les valides de la joie à donner le meilleur de soi? Si oui, c'est qu'ils sont incapables d'amour, de tout amour vrai.

J'aurais aimé entendre un prédicateur ajouter à son instruction aux malades, quitte à la raccourcir un peu, en se tournant vers les bien portants : « Tout ce que je viens de dire à nos frères malades, chers pèlerins bien portants, ne leur sera entièrement possible que si vous faites envers eux votre devoir d'enfants de celui qui est Charité : car il leur faut « du cœur à l'ouvrage » dans

eur dure entreprise. On ne le comble qu'à coups de charité, le fossé qui est entre nous et eux, ou ce fossé devient un abîme. C'est par les fossés, dans tous les domaines que commencent les guerres. Or, pratiquer la charité, c'est avant tout *se mettre à la place*. Vous avez pendant cinq jours l'occasion peut-être unique de *faire connaissance* avec la lourde souffrance humaine sans que vous-mêmes y soyez englués. Vous pouvez vous emplir les yeux, l'esprit, le cœur d'épreuves qu'on ne rencontre pas couramment, sans que votre corps en soit le sujet. Pénétrez-vous-en. Compatissez. Sinon, quand compatirez-vous? quand aimerez-vous? quand vous saurez-vous disciples de l'Homme de douleurs, qui s'est fait homme et douleurs pour nous? Vous projetiez d'aller au Béout. Pourquoi faire? Pour y rendre un hommage platonique à un créateur lointain? Pour y chercher un souvenir inutile? Pour que les invalides qu'on transporte, sans qu'ils sachent toujours bien pourquoi, de l'Esplanade à la Grotte, de la Grotte à l'Esplanade, avec le seul acte nettement défini des piscines, aient un motif supplémentaire d'envier votre « chance » et de se décourager? Cinq jours de compagnie seraient donc excessifs? Si vous êtes venus ici en excursionnistes, je n'ai rien à dire : excursionnez. Mais si c'est en pèlerins, c'est pour acquérir des grâces spirituelles, pour « comprendre » et ainsi mieux prier. Oh! il se peut que vous oubliiez ce que vous aurez compris — la souffrance, la nécessité de la soulager et d'aimer —, mais un jour, ce souvenir vivant vous reviendra et vous vous direz : « Tiens, mais si je faisais quelque chose pour aider mon prochain? » Tandis que le souvenir du Pic du Jer ne vous offrira qu'un plaisir égoïste. Vous avez besoin de détente? Votre ressort est-il donc si tendu? Et le leur? Évidemment, il ne serait pas mauvais qu'ils eussent un peu plus de liberté pour que ceux qui le peuvent fassent de leur côté un pas vers vous; il serait bon que les petites voitures — d'un confort relatif — fussent d'un

modèle moins uniforme; il serait bon qu'ils aient un peu plus d'initiative, dussiez-vous en avoir un peu moins, qu'ils se sentent un peu plus de dignité humaine. Mais les difficultés matérielles sont là, et est-ce bien cela qu'ils demandent? Ils demandent ce minimum : être rapproché de vous, leurs frères. On ne bâtit pas de cité harmonieuse avec des cloisons étanches. Comprendre, se comprendre, s'unir, s'aimer, entre classes, entre catégories : tel est le secret de la joie, et il n'y en a pas d'autre. »

La veille du départ, une jeune infirmière vint me voir à l'hôpital, un sien cousin étant une de mes relations épistolaires. Nous avons causé pendant une dizaine de minutes. Elle fut charmante, quoique d'une politesse peut-être un peu conventionnelle. En me quittant, elle était, mettons amicale. « Il est possible que je vous revoie demain dans le train, puisque nous partons ensemble. » De fait, le hasard voulut qu'elle fût affectée au wagon où j'étais. J'eus, la reconnaissant, l'espoir qu'elle profiterait d'un ou deux moments inoccupés pour venir au moins me dire quelques mots : comme quoi la naïveté du cœur est sans âge et sans expérience; car je n'ai eu droit qu'à un petit sourire et à un au revoir correct à l'arrivée.

Les infirmières de profession, surtout les jeunes, semblent dépourvues de sentiments profonds, du don de compassion, d'adhésion, de la possibilité de mettre leur cœur, leur âme, dans leurs actes, comme si l'être intime était inexistant. La jeune infirmière dont je parle a parfaitement fait son travail d'infirmière et même davantage, puisqu'elle a passé outre à des conseils de laisser un jeune malade se matelasser, avec récidive, par ses propres matériaux. Mais de là à voir quelqu'un, une personne dans ceux qu'elle approche, il y a loin pour elle. Il est frappant de remarquer ces regards de jeunes infirmières, jeunes brancardiers, jeunes filles qui s'étaient donné un service à l'hôpital, regards qui ne vous

ient pas, qui vous effacent... (De même les regards s médecins qui suivent le Saint-Sacrement à la bénédiction des malades; pour la plupart, ils ne distinguent s les malades; ils s'efforcent de diagnostiquer la aladie *in abstracto*.)

Je n'ai pas de parti pris contre la jeunesse (pas même ontre les médecins, encore moins contre les infirmièes!). Mais force m'est de noter que lorsqu'on s'est oué au soulagement de ceux qui souffrent, on ne leur spire aucune sympathie en riant, avec des camarades, e ses petites affaires, sans accorder une pensée vraie à eux qui souffrent, précisément, à un ou deux mètres de ous. J'ajouterai que j'ai fait lire le brouillon de ces ages à deux jeunes filles qui se destinent à l'état d'inrmière. Je m'attendais qu'un examen de conscience fût u moins ébauché; je n'ai reçu que cette réflexion : « Eh ien! vous n'avez oublié personne! »

Ne craignons pas de dénoncer le coupable, le monseux laïcisme qui, même chez les « bons » — exceptons e rares « meilleurs » —, fait faire, de la vie, deux arts : la part chrétienne — pratiques religieuses, actes e charité —, la part égoïste où, quoi que l'on fasse, on 'œuvre que pour soi.

Je ne tiendrai pas compte des faiblesses de comporement qui peuvent se produire aussi à Lourdes, encore u'elles risquent d'avoir de fâcheuses répercussions sur les témoins ignorants de la grâce, surtout quand elles iennent de prêtres ou de brancardiers. Nul n'en est xempt, et là-bas elles sont presque exceptionnelles.

Le bilan est réconfortant.

J'étais content de revenir : en regard de la fatigue, na vie était trop « dirigée » et devenue trop monotone. Mais à la brûlure des blessures retrouvées, à l'horreur de la quotidienneté méchante ou stupide, à l'enchantement spirituel transformé en nostalgie (quand réentendras-tu sur un mode ou un autre : « C'est nous qui

devons vous remercier... »?), à l'émerveillement rapporté et qui est malgré tout devenu force, je sais qu'il y a à Lourdes une vie surnaturelle; vie à laquelle, où que ce soit, elle seule peut se comparer.

Septembre 1948.

JEAN ADNET.

CHRONIQUES ET DOCUMENTS

LA SEMAINE SOCIALE DE LILLE
18-23 JUILLET 1949

Les déceptions ont bientôt suivi les espoirs un peu fous de la Libération : la dure contrainte des faits a stoppé ou même remis en question les réformes de structure projetées ou réalisées. Les tendances conservatrices et libérales, un moment découragées, ont aujourd'hui retrouvé du crédit : elles escomptent sans doute une prompte revanche.

L'opportunité était donc manifeste pour les catholiques de confronter leur volonté de progrès humain aux exigences du réalisme économique : tel a été l'objet de la Semaine Sociale de Lille, préoccupée, comme ses aînées, de répondre aux inquiétudes de son temps. Mais, suivant la juste remarque de M. Flory, « ce conflit de l'économique et du social n'est pourtant que l'aspect actuel d'un conflit permanent ». Il appelle une réflexion jamais achevée : la Semaine Sociale se devait d'autant plus de la reprendre qu'elle s'est vue parfois reprocher son « an-économisme ».

Elle l'a fait avec un succès incontestable.

Les difficultés pécuniaires avaient pu restreindre l'ampleur de l'auditoire, mais la sévérité des sujets traités n'eut pas raison de son assiduité, qui fut remarquable. Admettons qu'il y fût aidé par les circonstances : les séductions du tourisme sont médiocres à Lille, et, grâce à Dieu, les carrefours organisés en marge du pro-

gramme furent bien moins envahissants qu'à l'accoutumée. Mais, avant tout, c'est la qualité des travaux qui retint le public : les cours, souvent très brillants, de spécialistes incontestés surent répondre à son attente d'une information objective et d'une orientation généreuse; les séances d'informations consacrées à des expériences sociales en cours furent très appréciées des hommes d'action soucieux de réalisations immédiates.

Réussite complète donc, si l'on en juge par la satisfaction de la plupart des semainiers.

Mais ce critère est-il suffisant ?

Ce n'est pas rien, certes, que d'encadrer intellectuellement un public nombreux et fidèle auquel on distribue une vulgarisation d'une haute tenue : à cet égard, on ne saurait trop louer la Semaine Sociale de nous avoir fait sentir la résistance et la complexité des faits économiques, comme de nous avoir franchement orientés vers une organisation appuyée sur un plan.

Disons-le pourtant, ce serait une chose bien plus grande encore et d'un autre retentissement, que de fournir à nos amis qui sont engagés dans l'action politique ou sociale les éléments d'une réflexion constructive appliquée aux problèmes de notre temps : mais il y faudrait un profond renouvellement de la pensée des catholiques sociaux. Les semainiers devinent l'urgence d'un tel effort intellectuel. Mais il n'est pas sûr qu'un public si étendu en puisse mesurer toutes les exigences : et s'il se contente trop aisément de formules un peu vagues ou de variations sur des thèmes connus, on peut craindre qu'il ne freine l'indispensable progrès de notre pensée sociale.

La Semaine Sociale de Lille n'a pas dissipé cette inquiétude. Qu'il s'agisse de l'observation, de la réflexion philosophique et morale ou de l'orientation de l'action, un pas a été fait sans aucun doute, mais comme il paraît insuffisant! S'agit-il de la connaissance des phénomènes économiques et sociaux ? Une information précieuse nous

été donnée, mais elle reste souvent tout entière à interpréter et à penser. Sur le plan des principes, des problèmes nouveaux sollicitaient notre attention que l'on n'a pas vu aborder; par exemple : dans quelle mesure la génération présente doit-elle se sacrifier au bien-être des générations à venir? ou encore : le travail producteur ne se justifie-t-il que par son ordination évidente à la consommation, ou bien trouve-t-il une autre raison d'être dans l'épanouissement que procure à l'homme son affrontement à la nature? Si l'on passe enfin aux directives d'action, on devra bien avouer que la déception n'est pas moindre : combien rares les solutions concrètes proposées à notre réflexion et à notre discussion!

Sommes-nous trop ambitieux pour les Semaines Sociales? Certes non; la meilleure preuve en est que plusieurs cours ont bien répondu à notre attente. Et on n'a pas vu d'ailleurs qu'ils aient été moins goûtés du public : faut-il rappeler, en des genres bien différents, le succès du R. P. Lévêque ou celui de M. Vedel? On en citerait aisément d'autres si l'on ne se refusait, par principe, au ridicule de dresser un palmarès.

Si les organisateurs de la Semaine Sociale ont dû se résoudre, par ailleurs, à un certain piétinement, ce n'est pas, j'imagine, qu'ils aient méconnu l'urgence d'un renouvellement et d'un approfondissement dans tous les secteurs de la pensée sociale : doctrine, science ou politique. C'est peut-être qu'ils ont craint d'en imposer l'effort à un auditoire qui n'y est pas habitué. Mais n'est-ce pas surtout que les moyens leur en faisaient défaut? Il leur manquait, il nous manque, non point les hommes, mais les équipes d'hommes de pensée et d'action étroitement unis dans une entreprise de recherche désintéressée, continue et patiente.

Car il ne suffit pas que des esprits de formation diverse juxtaposent les résultats de leur étude ou de leur expérience en un enseignement de vulgarisation. Et c'est encore bien peu qu'ils se soumettent à une ou deux réu-

nions préparatoires; de telles rencontres sont précieuses : elles créent une certaine harmonie entre des pensées déjà faites; mais les échanges de vues qui en résultent sont beaucoup trop rapides pour briser les routines doctrinales ou dépasser la simple utilisation de données scientifiques bien acquises. C'est au plan même où s'élaborent les idées que la collaboration devra s'établir si l'on veut progresser : les apports divers nourrissent la pensée qui se cherche encore; en même temps ils la stimulent : la confrontation des points de vue, la difficulté de la synthèse, les exigences réciproques des équipiers, tout concourt à susciter un effort d'invention authentique.

Constituer de tels groupes de recherche, obtenir d'eux qu'ils s'appliquent à des problèmes limités avec la volonté résolue de leur donner une solution positive, — c'est à coup sûr une tâche bien difficile. Mais en est-il de plus urgente ?

René Théry.

A SAINT-SEBASTIEN : LES DROITS DE L'HOMME

L'Espagne pratique l'hospitalité avec une dignité somptueuse qui n'est pas la moindre de ses vertus. Elle en agit semblablement avec la pensée de ses hôtes; dans ce pays qui passe pour avoir un sens fort autoritaire de la vérité, et qui l'a en effet, rien ne fut plus libéralement accueilli que la contradiction. En cela, les conférences de Saint-Sébastien peuvent bien faire figure de modèle.

Il y eut donc divergence entre ceux qui eurent à se ononcer sur le statut des libertés religieuses à sanc-onner par une déclaration des droits de l'homme. En ros, deux camps de catholiques et de théologiens : les ns voulaient que l'on parlât dans l'absolu, et compte nu de l'exclusive vérité de la foi catholique. Les autres oulaient qu'une charte des droits de l'homme s'établît n tenant compte de façon plus immédiate de l'état des faires humaines et que l'on parlât seulement du droit es consciences à n'être pas violentées dans leurs con-ctions et obligations religieuses.

Le premier parti ne manquait pas de grandeur : un eul droit absolu, celui de pratiquer la vraie religion; econdairement, pour celui qui se trompe, la misér orde, utile parfois au bien public et aux intérêts de la raie religion, d'une tolérance convenablement réglée ar les autorités compétentes. On sait malheureusement quoi cela aboutit quand c'est l'État qui finalement rend sur lui de déclarer publiquement quelle est la vraie eligion, ici la catholique et là toute autre.

D'où chez un grand nombre des conversants de Saint-ébastien, le sentiment commun de l'impossibilité de 'en tenir au premier parti si l'on veut, dans l'état actuel e l'humanité, donner les principes d'un arbitrage uni-ersel en matière religieuse. Le désir du grand nombre ut donc très net de s'en tenir à la thèse, pleinement xacte du reste en théologie catholique, du droit de la onscience à voir respecter, en principe, ses obligations norales, sans que l'on entrât dans les déplaisantes con-roverses et les méprises invincibles qui se nouent autour lu thème de la « vraie religion ».

L'affrontement fut catégorique. On sentit très bien out au long des entretiens, le scandale que ce serait pour les uns de voir la charte catholique des droits de 'homme renoncer à déclarer explicitement ce qu'ils enaient pour l'absolu du vrai, et, pour les autres, la révolte qu'ils auraient à voir cette même charte user

d'expressions susceptibles de permettre une exploitation politique des discriminations maintenues sur le plan de la foi entre vraie et fausses religions. Il ne fut pas possible de trouver une formule conciliatrice et ce fut sur la claire conscience de l'opposition des sentiments sur ce point que se clôtura la réunion.

Cette divergence si profonde fut ressentie beaucoup moins comme une tristesse que comme une richesse et un travail de l'Esprit-Saint. Des théologiens venus de différents pays se rencontraient. Leur union dans la foi catholique fut le témoignage bouleversant que tous se rendirent à chaque instant et là-dessus nul doute n'était permis. Mais il apparut clairement, par la vertu de leurs divergences en des matières de circonstance, que cette foi catholique était réalité trop transcendante, trop souverainement riche aussi, pour pouvoir se contracter dans un seul système particulier de conséquences. Ceux qui voulaient maintenir l'absolu des thèses catholiques avaient raison d'en rappeler avec obstination l'importance. Ceux qui voulaient, avant tout, libérer cet absolu des servitudes terrestres auxquelles l'assujettit son utilisation politique avaient raison également de rappeler avec obstination que l'Évangile n'est par la charte d'un empire mondain. Et lorsque dialectiques et systèmes théologiques s'affrontaient sans pouvoir arriver au terme d'un accord dans le bref temps de quelques jours de conversations, ce n'était pas autre chose que la catholicité qui se découvrait fécondée de contacts mutuels nouveaux entre penseurs de différents pays.

D. Dubarle.

A GENEVE :
RENCONTRES SUR L'HUMANISME

A Genève, du 1er au 10 septembre, nous étions réunis pour discuter sur l'humanisme. Est-ce de l'humanisme que l'on parla ? Il semble plutôt qu'on l'ait souvent oublié pour ne penser qu'à l'homme et à sa situation tragique en ce milieu de siècle. D'où la grandeur qu'atteignirent certains moments les débats.

Ceux-ci se centrèrent tout naturellement autour de l'opposition christianisme-communisme. Sans en être surpris, le chrétien ne doit pas tellement s'en réjouir, car toute discussion d'intellectuels peut ne sembler dorénavant qu'un jeu. La réponse ne viendra que de la vie et de la foi. Les chrétiens auront-ils assez d'intelligence et d'amour de leurs frères pour faire face aux problèmes de pensée, d'action, de justice sociale que les communistes ont su regarder en face ? Auront-ils assez de foi pour persuader ces mêmes frères que toute action qui exclut Dieu et le Christ les voue à l'esclavage ? Toute la question est là. C'est pourquoi l'attitude résistante de Mgr Béran, l'archevêque de Prague, les grèves du Canada, dont parle ici même Pelletier, et l'apostolat ouvrier, mené en France par des hommes qui n'aiment pas qu'on parle d'eux, ont autrement d'importance que toutes les discussions. Il faut jouer le jeu cependant lorsqu'il se présente; à Genève, par exemple, répondre aux attaques, plus violentes que fortes, d'Henri Lefebvre, et, sans nier la grandeur de l'effort marxiste, dénoncer cependant l'aliénation, plus terrible que toute autre, à laquelle il nous conduit.

Mais à s'attarder trop sur cette opposition, facile et spectaculaire, l'intelligence risque d'être fascinée par la dialectique marxiste; et je me sentis d'accord avec M. René Lalou, lorsqu'il déclara, non sans violence, que

les Rencontres s'étaient trop enfermées en cette opposition. Le chrétien, lui aussi, n'aurait pu que gagner à envisager avec des hommes, des amis de convictions différentes, les questions qui se posent chaque jour à l'homme de la rue désireux de travailler à son épanouissement intellectuel et humain.

C'est dans cette ligne que le dialogue se noua avec le professeur Jaspers. Peut-on parler de rencontre et la rencontre est-elle possible entre un chrétien et celui que l'on appelle à tort un existentialiste chrétien ? Le professeur Jaspers s'inquiétait de voir les chrétiens manifester un exclusivisme intransigeant. Mais c'est Dieu et le Christ qui sont exclusifs, ou plutôt, comme l'a dit excellemment le pasteur Barth, « inclusifs », car ils incluent toute vérité. Le chrétien ne peut attester autre chose mais comment pourrait-il avoir pour son propre compte pareille prétention ? N'a-t-il pas trop conscience qu'aussitôt l'adhésion donnée par la Foi à la Révélation, il diminue en faisant appel à son propre langage et à ses propres conceptions le message qu'il répète ? Comment n'accueillerait-il pas alors avec reconnaissance les apports de ceux que la traductrice de M. Jaspers Mlle Herrsch, appela « les autres ». L'expression ne m'a pas rebuté, car « autre » est tout proche d' « autrui », qui est le prochain si nécessaire au chrétien : ne rend-il pas présent le Christ ? La seule prétention qui peut bloquer le dialogue du chrétien avec le professeur Jaspers, c'est celle qu'il maintint de trouver pour aller vers Dieu un autre chemin que Jésus-Christ. Mais la traduction rendait-elle exactement la pensée du philosophe allemand ?

Elle la rendait, si l'on en croit le pasteur Karl Barth c'est pourquoi il refusa de dialoguer avec son collègue de Bâle[1]. Sans avoir partagé toutes ses positions, je ne

1. Cela n'empêche pas le correspondant de *Réforme* de nous dire que « le dialogue d'un Karl Barth et d'un Jaspers fut l'un des instants principaux » des entretiens.

eux assez dire l'adhésion profonde que je donnais à farouche intransigeance de Barth à présenter la parole e Dieu comme un fait. Je l'avoue : sa rencontre fut our moi la grande rencontre de Genève. Henri Lefebvre ut nous jouer un mauvais tour en dénonçant le déchi- ement qui existait entre nous. Jean Wahl le nota avec lus de nuances. Ce déchirement, nous le ressentions, ous les deux, plus que quiconque. Barth définit exacte- nent notre différence lorsqu'il nota que l'acte le plus levé du pasteur calviniste est la prédication de la Pa- ole, et celui du prêtre catholique la célébration de la nesse, à laquelle se rattache pour lui la prédication. Pour prêtre catholique il y a encore un au-delà de la Parole, ue sa pauvre bouche répète, c'est la Parole subsistante, onnée réellement en nourriture. Cela rend peut-être plu onnée réellement en nourriture. Cela rend peut-être plus ccueillant aux paroles humaines qui peuvent tant ap- orter à notre pauvre langage humain, même lorsqu'il 'applique à répéter la Parole de Dieu. Sur ce dernier oint, Barth et moi-même avons divergé et, encore une ois, non sans déchirement. Mais à Genève, nous n'a- ions mission, ni l'un ni l'autre, de rechercher comment leux confessions chrétiennes pouvaient se rencontrer. Nous avions à répéter, devant l'angoisse du monde, le nessage chrétien. Sous leurs formes différentes, nos réponses ont été la même : nous n'avions qu'à présenter 'un et l'autre Jésus-Christ. Il nous fallait mettre tout le nonde en garde contre les « ersatz » de la Foi à Jésus- Christ : civilisation chrétienne, humanisme chrétien, style chrétien, situés entre le monde et Dieu, plus faciles à atteindre, et dont on se satisfait au lieu de répondre à a totale exigence de Dieu. Car même pour sauver la civi- lisation et l'humanisme, dont nous avons aussi, en une certaine façon, la charge, il nous est demandé « de ne prêcher que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié ».

Chose curieuse : tandis que les pasteurs barthiens qui suivaient ces entretiens se réjouissaient comme moi

d'une telle mise en lumière, les journaux protestants[2], dans la préoccupation de mettre en relief celui qui fut pour eux le chef d'école et une manière de prophète, ont précisément éliminé ce qui fut la grandeur de Barth à ces Rencontres et nous lia d'une profonde amitié : il avait su disparaître derrière Jésus-Christ.

A.-J. MAYDIEU.

LETTRE DES CARDINAUX FRANÇAIS SUR LE DÉCRET DU SAINT-OFFICE CONDAMNANT L'ADHÉSION ET LA COLLABORATION DES CATHOLIQUES AUX PARTIS COMMUNISTES.

Les cardinaux français ont publié un important document sur la signification du Décret du Saint-Office et son application en France. Nous ne pouvons le reproduire en entier à cause de l'exiguïté de la revue, nous tenons cependant à en reproduire certains passages.

Après avoir exposé le sens du décret, la lettre en détermine l'application à notre pays.

Le décret et les apostats de la foi catholique.

Grâce à Dieu, infiniment rares doivent être en France les catholiques qui, renonçant à leur foi, se sont détachés de la communauté chrétienne pour professer de bouche et de cœur le matérialisme et l'antichristianisme qui constituent la substance même de la doctrine communiste. S'il en est quelques-uns, et s'ils s'obstinent dans leur apostasie, ils tomberont sous le coup de l'excommunication, comme le précise le Saint-Office lui-même.

Le décret et les catholiques inscrits aux organisations du parti communiste ou qui lui prêtent leur appui.

Malheureusement l'on rencontre chez nous des catholiques

2. Voir *Réforme*, 24 septembre 1949; *La Vie protestante*, hebdomadaire roman, 9 septembre 1949.

qui sont inscrits à l'une ou l'autre des organisations du parti communiste français (P. C. F.), ou tout au moins lui prêtent leur appui. Ils se défendent avec sincérité d'avoir renié quoi que ce soit de leur fidélité à la foi catholique; mais, tout en repoussant l'accusation d'avoir adhéré, dans le communisme, à son matérialisme et à son antichristianisme, ils revendiquent le droit de faire leur l'explication économique et sociale qu'il donne de l'histoire et, ce faisant, ils lui apportent un soutien qui souvent n'est pas négligeable. Aussi ces catholiques sont-ils atteints par le décret du Saint-Office, et ils s'exposeront à se voir écartés des sacrements dans la mesure où ils persévéreront sciemment et librement dans leur attitude présente.

Puis, les cardinaux dégagent le décret des significations politiques qu'on a voulu lui donner.

L'Église ne s'engage pas dans une « croisade » anticommuniste.

Un catholique se gardera donc bien de dire que, au milieu du conflit qui met aux prises puissances communistes et puissances anticommunistes, l'Église vient de s'engager dans les rangs de l'un des deux partis. L'Église se refuse à entrer dans une « croisade » où s'entremêlent tant de rivalités et d'intérêts d'ordre temporel et économique : elle sait qu'elle se compromettrait la pureté de sa mission qui est essentiellement spirituelle. Pas plus aujourd'hui que durant la dernière guerre mondiale, l'Église ne veut que les condamnations d'ordre doctrinal qu'elle peut avoir à porter contre l'idéologie dominante d'un État constituent une arme qu'elle remettrait à l'un des combattants pour en user contre son adversaire.

L'Église ne prend pas parti pour le capitalisme.

En face du décret du Saint-Office, un catholique ne tombera pas dans cette illusion trop fréquente d'imaginer que le jugement défavorable porté par le Saint-Siège sur une doctrine signifie une approbation donnée à la doctrine opposée. En condamnant l'action des partis communistes, l'Église ne prend pas parti pour le régime capitaliste. Il faut bien que l'on sache qu'il y a dans la notion même du capitalisme, c'est-à-dire dans la valeur absolue qu'il confère à la propriété sans référence au bien commun et à la dignité du travail, un matérialisme rejeté par l'enseignement chrétien. Quels que

soient leur rang dans la société et leur puissance dans la vie économique des nations, les catholiques que leur égoïsme de classe ou leur attachement aux richesses de la terre entraîne à se refuser à toute transformation des structures sociales ne sont certainement pas dans l'esprit de Jésus-Christ. Ils se font, sans s'en douter, les complices des adversaires de son Église et servent de fourriers à la révolution communiste.

En terminant, les cardinaux mettent le document à sa place dans la lutte que poursuit depuis longtemps l'Église en faveur des ouvriers.

Tout en condamnant le communisme athée, l'Église partage les angoisses et les aspirations du monde ouvrier et, fidèle à sa doctrine, elle veut fermement servir la cause de la promotion ouvrière.

Nous comprenons bien la souffrance qu'ont pu ressentir les travailleurs devant la condamnation du communisme. Nous savons qu'ils voyaient surtout en lui un parti agissant et résolu à supprimer les injustices sociales dont ils souffrent et à donner aux ouvriers leur place d'hommes libres, dans la profession comme dans la cité. Aussi sommes-nous très émus de leur peine et avons-nous à cœur de leur ôter la douloureuse impression que l'Église resterait insensible à leurs angoisses et à leurs aspirations. Il n'en est rien. Après comme avant le décret du Saint-Office, l'Église, dans le conflit social, prend nettement parti pour eux. Voilà plus de cinquante ans que les papes ne cessent d'enseigner que la condition des ouvriers dans le régime actuel du travail n'est pas juste. Elle ne l'est pas dans l'organisation capitaliste; elle ne l'est pas davantage dans l'organisation communiste qui ne fait que concentrer entre les mains d'un État tout-puissant les privilèges qu'il enlève au capitalisme privé. L'homme ne peut être un instrument de profit, ni au service d'intérêts privés, ni au service de l'État. Il doit jouir de sa liberté personnelle, voir respecter sa dignité de travailleur et avoir sa juste part de la prospérité qu'il contribue à créer.

C'est pourquoi l'Église ne cesse d'encourager les prêtres et les militants ouvriers chrétiens qui, dans les mouvements d'Action catholique et les organisations syndicales chrétiennes, sont au contact des besoins spirituels et matériels du monde du travail et qui, comme l'écrivait peu de temps avant sa mort le cardinal Suhard, notre collègue de très vénérée mémoire, « partagent ses inquiétudes, ses soucis et aussi ses espérances ».

LES SIGNES DU TEMPS

Le procès Rajk.

Que, cette fois-ci, ce soit un leader communiste et non point un évêque catholique que l'on ait voulu avilir à Budapest, ce n'est pas une raison pour qu'un chrétien en soit moins blessé. Que Rajk ait consenti à son avilissement ne changera rien à notre protestation.

On sait ce qui était en cause : « Les grands procès de Moscou visaient à faire la preuve des tentatives de l'impérialisme international et de sa forme la plus agressive, le « fascisme », pour renverser de l'intérieur le régime soviétique. Le procès de Budapest cherche à montrer que le « titisme » a pris sur ce point la relève du « capitalisme » pour pourrir de l'intérieur le mouvement ouvrier, et renverser les régimes de démocratie populaire. » (A. F.-P., 24 septembre.)

M. François Fejtö, qui fut l'ami de Rajk, expose dans le même bulletin les raisons qui, selon lui, poussèrent Rajk à faire ses aveux.

Tel que je connais Rajk, je le crois parfaitement capable de jouer le rôle du Roubatchev ou du Roublev imaginés par Koestler et Victor Serge (p. 12, col. 2).

Rajk n'aurait jamais été « titiste »; il fut même en Hongrie l'un des adversaires les plus acharnés de Tito. Cependant, en même temps, il s'opposait au moscovisme total de Rakosi. Il refusait de placer la police hongroise sous le contrôle absolu de la police soviétique, de violenter inutilement les koulaks prêts à céder leurs terres à la collectivité, de soumettre complètement l'économie de son pays à celle de la Russie, de mettre fin aux anciennes relations de la culture hongroise avec la culture occidentale. Ainsi devint-il, au sein du comité central, l'adversaire de Rakosi; ainsi connut-il en même temps une popularité croissante dans le pays. D'où son arrestation.

Arrêté, placé devant les conséquences suprêmes de son opposition fragmentaire, il a dû s'effondrer devant la logique impitoyable, et incompréhensible pour des cerveaux occidentaux, de ceux qui identifient toute velléité d'opposition, si bien intentionnée qu'elle soit, avec un travail de sape voulu contre le parti, contre la cause du mouvement ouvrier international (p. 13, col. 1).

Et puisque Rajk se découvrait avoir servi malgré soi Tito qu'il avait toujours blâmé,

Rajk, le stalinien, a consenti à faire ce procès de Tito. C'est ainsi qu'il a cru pouvoir réparer le mal qu'il avait causé par ses errements déviationnistes (p. 13, col. 2).

Dans ce sacrifice il aurait pu y avoir de la grandeur. Or il fut demandé à Rajk d'avouer non seulement ce qu'il avait fait, mais aussi ce qu'il n'avait pas fait. Dans le seul but de s'avilir. Et il l'accepta. Au lieu d'une justice où accusation et défense joueraient leurs rôles, on ne lui accorde qu' « une défense qui complète et éclaire l'accusation pour une recherche commune de la vérité » (Pierre Courtade, dans *L'Humanité* du 22 septembre).

On pourrait parler du cas de Rajk, conclut M. Fejtö,

mme d'un moment de la honte et de la démission de la nscience humaine qui, pour donner la preuve suprême de n dévouement à la communauté, se proclame *urbi et orbi* ne vermine.

Il n'y a rien d'autre à ajouter.

es événements de Tchécoslovaquie (suite).

Étant donné l'importance des événements de Yougo-avie pour l'Église tout entière, nous continuerons à ras-mbler chaque mois le calendrier de la résistance catho-que dans ce pays telle que nous la fait connaître la resse parisienne.

3 août : L'abbé Aloïs Fajstl, curé de Sobranis, est condamné à huit s de travaux forcés par le tribunal d'État de Prague pour avoir pliqué le décret contre le communisme dans la confession d'une ourante qui, rétablie, témoigna contre lui. Une lettre du Kousta, délégué du gouvernement, écrite sur le papier officiel l'archevêché, demande à tous les membres du clergé de faire nnaître les cas de sanction prise contre eux par l'autorité ecclé-astique pour appui donné à l'État.

Selon l'agence Reuter, douze prêtres sont excommuniés pour oir donné leur appui au comité « d'Action catholique ». Au llage de Donia-Krupa la police tire sur la foule qui prend la fense du curé. Le général Svovoda invite l'armée à soutenir le uvernement contre l'Église catholique.

7 août . L'abbé Volny, curé d'une paroisse morave, excommunié 3 août, célèbre la messe sous la protection de la police.

14 août : Consécration, à Trnava, de deux nouveaux évêques Slovaquie, sans accord aves le gouvernement.

Pour la première fois depuis le 19 juin, Mgr Béran adresse au ocureur d'État une lettre pour protester contre son interne-ent. Nous en extrayons les passages ci-dessous :

« Je suis privé de toute liberté personnelle et de tous droits en nt qu'archevêque, et ceci sans qu'aucune enquête ait été ouverte, ns aucune condamnation d'une cour de justice ou toute autre cision officielle... Le commissaire de l'administration archiépis-pale, qui est en somme un subalterne de l'archevêque, exerce s fonctions au nom de celui-ci et de l'archevêché.

« Je me permets de demander si M. le commissaire a le droit :

« 1° D'exercer toutes les fonctions relatives à l'administration de l'archevêché sans avoir été mandaté par l'archevêque.

« 2° D'utiliser les tampons et les formulaires de l'archevêché, l'administration archiépiscopale exerçant ses fonctions au nom de l'archevêque, et le commissaire n'ayant pas reçu mandat de celui-ci.

« 3° De détenir la caisse de l'administration archiépiscopale et de faire savoir, sans que le titulaire du compte soit avisé, qu'il a plein pouvoir de disposer du compte en C.C.P. »

26 août : La radio du Vatican annonce que le gouvernement tchécoslovaque prépare un décret-loi plaçant l'Église catholique sous la dépendance de l'État.

29 août : Déclaration de M. Cepicka, ministre de la Justice, annonçant « des mesures légitimes contre les membres du clergé qui essaieront d'appliquer sur le territoire tchèque les ordres de la puissance étrangère ennemie qu'est le Vatican ». Déclaration de M. Gottwald : « La haute hiérarchie ecclésiastique s'est mise à la tête de ceux qui, après leur défaite, en février 1949, mènent une nouvelle attaque ignoble contre les conquêtes de nos travailleurs. »

4 septembre : Une lettre de Mgr Béran est lue dans toutes les églises : « Nous sommes bien petits et impuissants au milieu d'un satanisme qui fait rage, mais notre manque de puissance même peut contribuer davantage à pacifier la Majesté offensée et à détourner les maux de notre pays. Seul celui qui trahit Dieu trahit son peuple et sa nation. »

Le gouvernement tchécoslovaque refuse son visa au nouvel envoyé du Vatican, Mgr Paolo Bertoli, chargé d'affaire à la nonciature de Prague en remplacement de Mgr Verolino rappelé pour raisons de santé.

On annonce simultanément une nouvelle protestation de Mgr Béran et des propositions de paix faites par les évêques de Tchécoslovaquie.

Le Monde résume ce document de la façon suivante :

« Le conseil des évêques affirme être prêt à déclarer sa loyauté envers le gouvernement communiste si celui-ci accepte un certain nombre de revendications formulées en sept points : Mgr Béran doit être mis dans la possibilité d'accomplir son ministère; les immeubles appartenant à l'Église et occupés par les représentants du gouvernement doivent être évacués; la persécution des prêtres doit cesser; l'État doit retirer son soutien au groupe « Action catholique » dénoncé par le Vatican comme étant schismatique; les nouvelles lois doivent être élaborées en tenant compte de l'Église; attaque et propagande contre l'épiscopat tchèque et le Vatican doivent cesser; enfin les prêtres qui exécutent les ordres du Vatican ne seront plus arrêtés. »

Par ailleurs, on signale que les mesures de police sont renforcées dans tous les diocèses, spécialement dans le diocèse d'Olomouc à l'égard de Mgr Matocha.

10 septembre : Dans une lettre aux laïcs enseignant la religion,

les évêques tchécoslovaques déclarent « qu'ils ne font pas d'objection à un contrôle didactique et disciplinaire du travail des instituteurs scolaires, mais ils se réservent le droit de contrôle et de nomination des inspecteurs des cours de religion en ce qui concerne le domaine moral et religieux ».

15 septembre : On apprend de nouvelles arrestations de prêtres parmi lesquelles le Dr Jiri Maria Vesely, ancien prieur des dominicains de Prague, qui appartint pendant l'occupation aux mouvements de résistance antinazis.

16 septembre : Selon une émission radiophonique gouvernementale, la majorité des prêtres aurait accepté la loi qui fera d'eux des fonctionnaires placés sous le contrôle de l'État. Selon des sources religieuses autorisées, quatre-vingt-dix pour cent des ecclésiastiques auraient au contraire signé une protestation contre ladite loi : « Ainsi, le clergé déclare-t-il qu'il n'acceptera de postes ecclésiastiques que des mains d'un signataire d'Église décidant librement. »

S. Exc. Mgr Matousek a été nommé par le pape évêque de Sérigène et auxiliaire de Mgr Béran, archevêque de Prague.

19 septembre : Un rapport publié par les milieux ecclésiastiques le 19 septembre donne une liste de trente et un prêtres sur les quelques centaines arrêtés par la police.

23 septembre : On annonce l'arrestation de l'Abbé Odasek, du couvent bénédictin de Brevnov; par ailleurs les membres du clergé doivent être classés selon leurs tendances dans l'une des quatre catégories suivantes : progressistes, progressistes mais hésitants, conservateurs et réactionnaires.

Les arrestations continuent dans les jours suivants.

Errata. — Dans le numéro d'août-septembre deux erreurs de typographie se sont glissées :

1. p. 183, *14 juin : au lieu de* Dr Inef Moclek, *lire* Josef Moštěk.

2. p. 184, *26 juin* : Mgr Verolino, qui appartenait alors à l'internonciature de Prague, n'était pas lui-même l'internonce. Celui-ci, empêché par le gouvernement de Prague d'exercer ses fonctions, est actuellement en Italie.

Les grèves de novembre 1949.

■ Dans les Signes du Temps de mai 1949, nous avions attiré l'attention du lecteur sur le durcissement des rapports entre patrons et ouvriers en donnant quelques

exemples de ce que les salariés appellent le réveil de la réaction. A ces exemples, nous pourrons en ajouter de nouveaux. Ce que nous avons dit reste valable.

L'attitude patronale n'est pas un simple geste de mauvaise humeur, elle est fondée sur une conception des rapports entre patrons et salariés, sur une conception de l'entreprise, sur une conception de l'organisation économique. Nous en trouvons une nouvelle preuve dans la série de brochures que vient d'éditer le Conseil national du patronat français pour justifier son opposition aux revendications des salariés en ce qui concerne plus particulièrement la Convention collective et les Comités d'entreprises.

Au sujet des Conventions collectives, nous pouvons lire :

La fixation des salaires est, de par la loi, exclue des débats. Or, en France plus encore qu'à l'étranger, c'est bien elle qui a toujours constitué le chapitre principal des Conventions collectives et celui qui intéresse au premier chef les travailleurs. Restent les autres questions : durée du travail et congés payés, embauchage et licenciement, représentation du personnel dans l'entreprise, etc... Elles ont fait dans notre pays, depuis 1936, l'objet de tant de lois, décrets et règlements et ces textes ont été si loin, par comparaison avec ceux des autres pays industriels, qu'il y a vraisemblablement peu de chose à ajouter.

Que la faute en soit principalement à notre tendance nationale à légiférer sur tout et pour tous, ou à l'émulation des partis dans la recherche du progrès social, ou encore à une puissance excessive des bureaux favorisée par la guerre, le fait est là, le Parlement et l'Administration ont singulièrement amenuisé, depuis 1936, le champ des Conventions collectives.

On ne peut donc pas raisonnablement s'attendre à voir les commissions mixtes élever des monuments imposants. Elles pourront seulement apporter quelques retouches ou compléments aux contructions du législateur, d'ailleurs bâties trop souvent sans consulter les professionnels. Encore faudra-t-il pour cela que chacun fasse preuve d'esprit de conciliation!

Et la dernière brochure en date sur cette question précise :

Dans le cas où le Parlement, renonçant à ses interventions ctuelles dans le domaine social, déciderait de faire à nouveau une place importante à la procédure des Conventions ollectives, c'est-à-dire aller dans le sens des revendications uvrières, il devrait, sous peine d'entretenir la confusion ctuelle, abroger de façon expresse les textes législatifs et églementaires existant, ou tout au moins limiter à des principes très généraux ses initiatives dans le domaine législatif t laisser aux Conventions collectives la mission d'appliquer es principes de façon concrète au sein de chaque profession.

En ce qui concerne les garanties et les pouvoirs que lemandent les salariés par la Convention collective, le patronat précise :

D'autre part, et c'est plus grave encore, elle veut ajouter le nouvelles formes de contrôle ouvrier à celles que prévoient déjà les lois dont la France fait l'expérience. Plus spécialement, elle entend donner aux syndicats ouvriers, en plus des possibilités que leur reconnaît notre Droit (et que personne ne songe à contester), toute licence de développer leur action au sein même des entreprises.

La brochure sur les Comités d'entreprises qui étudie l'évolution de la législation depuis l'ordonnance du 22 février 1945 jusqu'à la proposition de loi Gazier modifiée, aggravée, dit le patronat) par le Conseil économique, conclut en ces termes :

Ce bref historique de la législation sur les Comités d'entreprises montre comment l'évolution subie en quatre années par cette institution, évolution qu'on veut accentuer d'une façon décisive, tend à la destruction de la notion même d'entreprise.

Le bilan de la position est donc : opposition à la libération des salaires dans le cadre des Conventions collectives, opposition à l'action syndicale pour davantage de démocratie dans l'entreprise, dans l'économie.

En face de cette position, devant les difficultés crois-

santes de vie, les revendications ouvrières se font unanimement plus pressantes. On a parlé d'action pour l'aboutissement de ces revendications. Il est certain que les centrales ouvrières s'en préoccupent. La C.G.T. continue de tenter des déclenchements de grève ici et là. Les autres pensent que seule une action d'ensemble serait efficace. Quelle que soit la tactique déterminée, toutes sont persuadées que le déclenchement et le déroulement de ces conflits seront contrariés par : les difficultés de la vie : il est effectivement dur d'accepter la grève qui réduit un salaire déjà bien maigre; — le chômage partiel ou total qui sévit avec plus ou moins de vigueur dans l'industrie; — les menaces patronales de sanctions sévères en cas de conflit; — la lassitude déjà signalée, la C.G.T. ayant ces dernières années usé les travailleurs et leur combativité par des grèves à tout propos.

Pour parer à cela, des tactiques particulières s'élaborent et c'est ainsi que les métallurgistes C.F.T.C., réunis à Lyon en Congrès national, demandent que le mouvement soit déclenché dans une branche industrielle de base de leur industrie, mouvement illimité qui serait soutenu financièrement par l'ensemble des métallurgistes français. Nous en sommes actuellement au stade de l'étude en vue de la réalisation, mais il est bien certain que les dernières hausses des produits alimentaires, les effets de la dévaluation et enfin les déclarations de M. Petsche sur l'orientation de la politique économique gouvernementale, loin d'apaiser les revendications des salariés, leur donneront plus de poids. Il est donc très probable que si rien n'est rapidement fait pour leur réalisation par le patronat et les Pouvoirs publics, c'est par la seule arme qu'il lui reste, la grève employée sous telle ou telle forme, que la classe ouvrière s'efforcera d'obtenir ce qu'elle désire.

R. Bourjon.

■ Il semble que l'on puisse pronostiquer, touchant les conflits sociaux d'automne, au moins ceci : c'est qu'ils se dérouleront dans une atmosphère d'incompréhension parfaite.

Un grand nombre de patrons — surtout, semble-t-il, de petits patrons — réclame le retour à la liberté, remède général et définitif à tous maux, à condition toutefois qu'il ne s'agisse ni de la liberté des salaires qu'ils ont à payer, ni de la liberté d'importation des produits de leurs concurrents étrangers. A part cela, ils sont disposés à mettre au compte de l'activité néfaste du Kominform le déficit de la S.N.C.F., l'assèchement des barrages nationalisés, et le goût inadmissible des gosses d'ouvriers pour les rhumes de cerveau. Ils admettent comme un fait d'expérience que toutes les autos américaines du type croiseur cuirassé qui circulent en France ont des propriétaires brésiliens ou cubains.

Pendant ce temps, la presse ouvrière mène grand bruit autour des bilans 1948 des grandes sociétés (en oubliant que nous sommes en 1949). Elle confond hardiment les bénéfices nominaux, même les réserves et amortissements, avec la part effectivement distribuée; semblant oublier que la part non distribuée est justement ce qui sert à maintenir ou améliorer la capacité de travail de l'entreprise. Ce qui n'empêche d'ailleurs pas la même presse de proclamer que si la productivité de l'ouvrier français est inférieure à celle de l'ouvrier américain, la faute en est aux patrons qui n'achètent pas un assez bel outillage. Elle parle même en termes vengeurs des « sociétés milliardaires » qui ont le front d'augmenter encore leur rapine. Que peut en penser l'actionnaire qui, après avoir touché cinquante francs de dividende, et versé cinq cents francs pour une action nouvelle, ne se sent pas repu ?

Bien entendu, tout le monde confond sans hésitation

toutes les tranches de l'industrie : la menace de chômage des uns sert à refuser les augmentations de salaires pour les autres, et réciproquement. Patrons et ouvriers ne sont d'accord que sur un point : l'État reçoit trop, par suite d'une superfiscalité insensée, et ne dépense pas assez puisqu'il laisse à l'abandon la reconstruction et tant d'autres besoins essentiels.

Pour que son choix soit plus facile, on offre au malheureux de bonne volonté qui voudrait se faire une opinion indépendante un petit cocktail de questions : la question salaires-prix est trop simple par elle-même, ajoutons-y l'extension des pouvoirs des comités d'entreprise (au fait, cette question, si elle était seule, n'enthousiasmerait pas les foules). Les patrons sont jugés impardonnables de s'opposer à cette extension; mais alors pourquoi répéter tous les matins qu'un tel comité ne doit en aucun cas être un organe de collaboration, mais de lutte? Pour faire complet, on ajoutera quelques questions du genre dévaluation, plan Marshall, guerre du Viet-Nam et contrôle des armes atomiques.

Si bien que l'on sera ramené au fameux problème précédent : Êtes-vous pour l'Amérique ou pour la Russie?

Je sais bien qu'il a été démontré depuis longtemps que tout est dans tout; et que la réciproque est vraie. Le savant avait parfaitement raison, qui disait : lorsque je lève le bras, je modifie le mouvement de la lune. Mais cette remarque n'a jamais empêché un orateur de réunion publique de faire le moulin à vent.

Ne pourrions-nous pas, sur la base de statistiques pas trop truquées, discuter honnêtement des possibilités de rémunération ouvrière? Cela ne nous empêcherait pas, ensuite, de réformer le monde.

PIERRE DUREAUMONT.

Le chauffage à haute fréquence.

On a mis au point, au cours des quinze dernières années, un nouveau procédé de chauffage, véritablement révolutionnaire si on le compare aux procédés classiques. Réservé jusqu'à présent aux usages industriels, il n'est pas impossible qu'on puisse l'adapter un jour — ce n'est qu'une question de prix — aux usages domestiques.

Généralement, on met le corps à chauffer en contact plus ou moins direct avec une source de chaleur : combustible solide, liquide ou gazeux ou résistance électrique, et la chaleur se transmet — par conduction, convection, rayonnement — de l'un à l'autre. Trois inconvénients se font jour immédiatement : 1° Il y a des pertes de chaleur au cours du transfert. 2° La chaleur pénètre, dans le corps à chauffer, de l'extérieur vers l'intérieur et les couches superficielles sont toujours plus chaudes que le centre. Les ménagères savent bien, par exemple, que pour cuire à cœur un rôti, on peut être amené à le laisser trop longtemps dans le four et, par suite, à trop cuire l'extérieur. Des problèmes analogues se posent dans l'industrie : pour le séchage des bois, par exemple : la surface des planches s'échauffe davantage et plus vite que l'intérieur; comme l'humidité se déplace des régions les plus chaudes vers les moins chaudes, on n'arrive pas facilement à le sécher à cœur. Il serait donc rationnel de chauffer *par l'intérieur*. 3° L'obligation de chauffer plus qu'il ne serait nécessaire conduit à une perte d'énergie qui s'ajoute à celle du premier point.

Il est donc intéressant, au plus haut degré, de chauffer un corps *dans la masse*. Une telle conception n'est pas du tout chimérique et on la réalise couramment au moyen du *chauffage à haute fréquence* qui, appliqué aux corps non conducteur de l'électricité — dont nous nous occupons ici, — prend le nom de *chauffage par pertes diélectriques*[1]. On obtient l'échauffement en dissipant de l'énergie électrique à très haute fréquence (de l'ordre de dix millions de périodes par seconde) au sein même du corps.

Le principe en est le suivant : on sait qu'un condensateur est constitué par deux plaques métalliques en regard séparées par un isolant ou diélectrique. Si on lui applique

1. Appliqué aux conducteurs, c'est le *chauffage par induction*. Les fours à induction à haute fréquence sont d'un emploi habituel en métallurgie.

une tension alternative, il se produit un échauffement du diélectrique proportionnel à la fréquence du courant et à un coefficient caractérisant la matière du diélectrique (constante diélectrique). On voit donc que ce condensateur peut constituer un four, le corps à chauffer étant disposé entre ses armatures. La chaleur se dégage *au sein* même du corps, et *uniformément*. L'échauffement, qui se produit sans le moindre retard, peut atteindre la vitesse de plusieurs degrés par seconde.

Cette méthode reçoit de plus en plus d'applications dans l'industrie : séchage et collage des bois; moulage des plastiques; fabrication et vulcanisation du caoutchouc; séchage et stérilisation des produits alimentaires (on obtient la stérilisation en tous points sans être obligé de trop chauffer et détruire ainsi les vitamines); traitement des textiles, des cuirs, etc... Elle a conduit, aux États-Unis, à ce qu'on appelle « la cuisine électronique » et qui est, paraît-il, employée couramment dans certains grands restaurants; on obtient des temps de cuisson sensationnels : quelques minutes pour un poulet ou un rôti, par exemple. Reste à savoir, en tous cas, comment sont conservés les fumets !

Quoi qu'il en soit, il est bien évident que l'appareillage, et particulièrement le générateur de courant à haute fréquence, est beaucoup trop cher pour qu'on en puisse envisager l'application aux usages domestiques dans un proche avenir. Mais les réalisations et les perspectives industrielles sont des plus brillantes.

MICHEL HALLET.

« *Comme il vous plaira.* »

(*La scène est une grande ville de France.*)

Prologue : Avant 1939, les habitants de cette ville avaient le choix entre trois journaux : un « grand quotidien d'information » très connu par son tirage considérable et aussi par son anticléricalisme qui lui avait attiré une condamnation épiscopale, un journal socialiste qui ne se vendait pas très bien, enfin un journal bien pensant; fondé pour s'opposer aux deux autres, il ouvrait ses colonnes à tout ce qui était de droite : monarchistes de toute couleur, A. F. et, bien entendu, catholiques, défenseurs de l'ordre. On ra-

ntait dans les coulisses (mais ceci n'est aucunement dé-
ontré) que les commanditaires de l'entreprise bien pen-
nte recevaient chaque année, de la part du quotidien anti-
érical, une certaine somme et, en échange, consentaient
limiter le tirage de leur journal.

Premier acte : Sous l'occupation allemande. Les trois
urnaux continuent à paraître. C'est le quotidien « catho-
que » qui s'engage le plus résolument dans la collabora-
on. Mais les autres le suivent de près sur ce chemin, tout
osant parfois des « coquilles » subversives. A eux trois,
s manquent sans doute encore d'efficacité, puisqu'on en
it paraître un quatrième qui porte cette devise : « Je
ais les mensonges qui vous ont fait tant de mal. »

Deuxième acte : A la libération, aucun de ces journaux
e peut plus paraître. Leurs imprimeries sont mises au
rvice des six nouveaux quotidiens; à savoir : un organe
ommuniste, un journal du « Front National », un quoti-
ien du M. L. N., deux feuilles socialistes, un journal du
oir M. R. P. C'est l'imprimerie la mieux équipée, celle du
grand quotidien d'information », qui « sort » les jour-
aux d'inspiration communiste et aussi l'organe du M. L. N.

Troisième acte : Deux ans plus tard, un septième journal
araît. Son nom rappelle le sous-titre de l'ancien « quoti-
lien d'information », les commanditaires sont les mêmes.
De toutes parts, des protestations s'élèvent, mais restent
ans effet. En revanche, le nouveau quotidien demande à
rendre possession de l'imprimerie de son prédecesseur
oujours interdit. Les autorités judiciaires lèvent le séques-
re, mais le journal communiste (l'autre a cessé de paraî-
re) et l'organe du M. L. N., actuellement installés dans
'immeuble, refusent de partir et menacent même de dé-
truire les machines. Les mouvements de résistance mani-
festent leur indignation. Les ouvriers des grandes usines
quittent le travail et se rassemblent devant l'imprimerie.
Des chefs syndicalistes, dont des représentants chrétiens,
prennent la parole pour affirmer leur volonté de défendre
la presse libre et d'empêcher la réapparition du journal col-
laborationniste. En faveur des journaux menacés d'expul-
sion, une souscription est ouverte. Mais pendant que les
manifestations se déroulent et que les fonds affluent, les
occupants communistes ont, à l'insu de leurs voisins du
M. L. N., négocié avec le représentant du nouveau quoti-
dien. On leur remet des dettes d'imprimerie d'un montant

élevé, on accepte d'imprimer leur journal; en revanche, l'imprimerie sera remise à ses propriétaires. Le public n'en prend connaissance que par le fait accompli. L'organe du M. L. N. se réfugie dans l'imprimerie des journaux socialistes. Ou, plus exactement, l'ancien organe du M. L. N. Car (tout comme le journal du soir qui, à la libération, se réclamait du M. R. P.) ce quotidien n'a plus d'étiquette.

Quatrième acte : En 1947, faute d'argent, les deux feuilles socialistes disparaissent l'une après l'autre. De son côté, le journal du soir anciennement M. R. P. connaît de graves difficultés. Il a pourtant un habile journaliste pour directeur, dont les éditoriaux, à vrai dire un peu faciles, obtiennent, auprès du grand public, beaucoup de succès. Par ailleurs, on essaie tous les moyens réputés efficaces : les nouvelles à sensation, une propagande politique souvent fort différente de la tendance première du journal, un peu d'antisémitisme et de xénophobie et, bien entendu, de bons sentiments chrétiens. Rien n'y fait, le budget reste chancelant. Pendant ce temps le nouveau quotidien paraît le plus souvent sur six pages, malgré les restrictions en vigueur. Et, un jour, il reprend son nom d'avant guerre et du temps de l'occupation. Des députés, des ministres mêmes ont, semble-t-il, essayé de s'y opposer. Mais, d'après certains, la stabilité du gouvernement est liée à la réapparition de ce quotidien et de son titre traditionnel. Le lendemain, on trouve, dans toute la ville, des affiches : deux mains portant des chaînes brisées et en dessous l'inscription : « Enfin la presse libre. »

Cinquième acte : Pour le journal, autrefois organe du M. L. N., la situation devient chaque jour plus difficile. Plusieurs collaborateurs quittent la rédaction pour des raisons mal déterminées. Les fonds manquent, la paye des ouvriers devient très irrégulière. Finalement, on trouve un nouveau commanditaire. Cependant, dans le journal du soir anciennement M. R. P., la majorité des rédacteurs passe au service d'une autre entreprise et emmène le fichier des abonnés. Le journal cesse de paraître. Son directeur devient éditorialiste d'une nouvelle feuille financée par le bailleur de fonds du quotidien issu du M. L. N. Quelques jours plus tard, ce capitaliste est arrêté, coupable, affirme-t-on, de collaboration avec l'ennemi. Des journaux qu'il soutenait, le dernier-né ne paraît plus, l'autre cherche à subsister en attendant un sauveur. En même temps, tout va mal pour les ouvriers typographes. Les journaux en faillite ou en

ifficulté leur doivent des sommes importantes. Le chômage vit. Certains membres de la « Fédération du livre » proosent aux imprimeries commerciales de venir travailler our un demi-salaire.

Epilogue : Dans cette grande ville, il ne reste plus qu'un ournal commercialement viable : le « grand quotidien d'inormation », qui, avec son nom, a repris et dépassé son imortance d'avant guerre. Il tient dans ses mains le sort es deux autres qui végètent au jour le jour. D'ailleurs, il 'est plus anticlérical. Il défend simplement le libéralisme conomique. Ce sont, pour une grande part, les lecteurs atholiques qui lui ont permis de devenir le premier et en ait l'unique journal de toute une région. Il est vrai que la oi garantit la liberté de la presse. N'importe qui peut foner un autre quotidien. Il faudrait simplement trouver les onds nécessaires, engager (et conserver) des journalistes apables. Il n'est pourtant pas très probable qu'un tel joural paraisse bientôt. D'ailleurs, personne ne l'achèterait.

PIERRE HUC.

ournées catholiques allemandes.

Au début du mois de septembre, 600.000 personnes nt assisté à Bochum, ville industrielle dans la Ruhr, ux « Journées catholiques ». Le choix du lieu de réuion avait déjà indiqué son sens social. Dans la Ruhr, l y a une importante masse d'ouvriers catholiques qui onstituent la force de l'aile gauche du parti chrétienémocrate, dont le principal représentant est le docteur Arnold, véritable antipode social de l'homme de conance de la grande bourgeoisie et de la haute finance llemandes, l'actuel chancelier Adenauer.

Les « Journées catholiques » de Bochum ont été presque entièrement consacrées au problème social. Il est aractéristique que, dans différents groupes de travail, on ait fréquemment pu entendre des affirmations du enre suivant : « Nous n'avons pas besoin de nouvelles glises, mais de logements! » — « Nous ne voulons pas

des cloches, mais d'abord des maisons d'habitation! » — « Le niveau de vie des prêtres et leurs logements ne sont pas toujours en rapport avec la misère du peuple! »

Dans un discours, prononcé en public, le docteur Arnold qui est, comme on le sait, président du gouvernement de Rhénanie-Westphalie, a déclaré que la défense de la répartition actuelle de la propriété est injuste et contraire aux conceptions chrétiennes. Tout en réfutant la théorie marxiste de la lutte des classes, il prit position contre les « complexes anti-socialistes bourgeois ». Une résolution des « Journées catholiques » reconnaît la propriété privée comme facteur indispensable pour le déploiement de la personnalité humaine, mais affirme, en même temps, que la situation actuelle, étant contraire à la justice sociale, met en danger l'institution même de la propriété privée. L'ouvrier devrait recevoir un salaire lui permettant la propriété privée. Par ailleurs, il s'imposerait de dissoudre toute concentration capitaliste susceptible d'être une menace pour le bien-être économique des masses.

Dans une résolution unanime, les chefs d'entreprise catholiques reconnaissent le droit des ouvriers de participer à la gestion des entreprises aussi bien dans les secteurs strictement économiques que dans le domaine social. A leur avis, la participation ouvrière à la gestion est un droit naturel comparable au droit à la propriété. Depuis cette année, il y a en Allemagne un groupement assez actif de chefs d'entreprise catholiques qui a basé son programme sur les encycliques sociales de Léon XIII et de Pie XI. Ce groupement a d'autant plus de poids qu'il compte parmi ses membres plusieurs des plus gros industriels allemands, dont le principal administrateur des aciéries de la Ruhr.

Les « Journées catholiques » de Bochum ont eut un écho considérable en Allemagne. Notons que la presse socialiste en a parlé avec beaucoup de détails et a approuvé sans réserve ses résolutions. Généralement, on y

vu aussi une manifestation politique, c'est-à-dire un vertissement très net donné par les masses ouvrières atholiques et tous les défenseurs d'un catholicisme pro-ressif et social, aussi bien à la direction majoritaire du arti chrétien-démocrate qu'au haut clergé de ne pas 'orienter vers une voie d'apparence libérale qui serait n réalité profondément réactionnaire. Au moment où e parti allemand, qui prétend vouloir baser sa doctrine olitique sur le christianisme, s'apprête à poursuivre, vec l'assentiment de la majeure partie des évêques, une olitique trop conforme au désir d'une bourgeoisie essen-iellement soucieuse de ses privilèges, l'avertissement onné par les 600.000 catholiques allemands réunis à Bochum nous semble particulièrement important.

ALFRED FRISCH.

Vashington cherche un axe pacifique.

Le Livre Blanc américain, sur les relations des États-Unis vec la Chine, ainsi que la lettre de M. Dean Acheson au résident Truman mettent un point final aux rêves de 'chang-Kaï-Chek. Sa dernière carte était bien fragile, dé-bourvue d'éclat : la tentative du président de la République philippine, M. Quirino, lui-même en mal d'appuis électo-aux. Le Livre Blanc marque cependant le désarroi du département d'État en face de la situation actuelle de la Chine.

Personne ne peut penser sérieusement, à Washington, que e peuple chinois est à la veille de remercier Mao-Tse-Tung. On hésite à le reconnaître, mais il faut compter avec ce dernier, compter et commercer. Nécessité est donc de con-idérer que, sur l'échiquier extrême-oriental, il faut exclure du jeu toutes les surfaces chinoises. Mais comment faire pour qu'il n'y ait pas débordement par-delà les frontières, pour que le « rideau de bambou » ne soit pas à sens unique ?

Et voici qu'on en revient à l'idée de pacte du Pacifique, étant entendu qu'un tel pacte ne serait pas un instrument

destiné à sauver Tchang-Kaï-Chek et les survivants pourris du Kouo-Min-Tang. Que cette idée jaillisse comme un réflexe d'autodéfense de certains peuples asiatiques et du sud-est asiatique, voilà qui est intéressant. Ce sont ces peuples qu'il faut grouper, aider, armer. De là l'attention portée par Washington à l'évolution de l'expérience Bao-Daï, à la liquidation de l'affaire indonésienne, à la situation birmane. Car c'est sur la ceinture d'États allant de l'Inde au Japon qu'il faudrait s'appuyer, avec, en arrière-garde, les archipels du Pacifique et la Grande Australie.

Nul doute, pourtant, que les Américains ne fassent, dans ces plans, la part du rêve et celle de la réalité. Le sud-est asiatique est loin d'être stabilisé au Vietnam, en Birmanie ou en Indonésie. A l'une des extrémités de ce front interrompu, le Japon n'a pas encore livré tous ses mystères. Il est tout entier suspendu à son avenir prochain et demeure convaincu qu'il lui reviendra de jouer, dans cette Asie en plein chaos, un rôle décisif. Le général Mac Arthur sait-il encore de quel rôle il s'agit ?

Le département d'État semble fonder de plus grands espoirs sur l'Inde du Pandhit Nehru, où les mesures anticommunistes prises jusque dans les États Princiers (ou ce qu'il en reste) sont de nature à réconforter. Sans vouloir jouer les mauvais augures, on peut encore demander si, dans l'Inde, la position du Congrès (parti unique) et de son chef reste aussi forte et stable que par le passé. On voit, à sa droite, renaître une formation que l'on avait cru définitivement éliminée après le meurtre de Gandhi, tandis qu'à gauche les communistes sont loin de voir décroître leur influence. Quant à Nehru, ce disciple du Mahatma et cet ancien élève des Soviets dont on assure qu'il a gardé un souvenir nostalgique, il a vu son prestige diminuer même au sein du Congrès. Son panindianisme, dont la souplesse et l'habileté ne peuvent faire oublier le caractère hégémonique, trouverait-il d'autre raison à s'intégrer dans un plan américain que celle de pouvoir soustraire, économiquement, à la zone sterling ?

PIERRE-ALBIN MARTEL.

Faut-il faire retraite ?

Aux jours des soucoupes volantes, du Pacte Atlantique, et de Marcel Cerdan, qui plaidera la primauté de la

vie spéculative? Y a-t-il seulement de vrais contemplatifs? Les ordres religieux où la méditation est de règle ne s'ouvrent-ils pas aussi à des œuvres séculières?

Ceci n'est pas nouveau. Pas davantage, d'ailleurs, le mépris plus ou moins marqué pour les existences secrètes. La vie humble, dont parlait Verlaine, la vie aux travaux ennuyeux et faciles (?), à combien paraît-elle une œuvre de choix exigeant beaucoup d'amour? Faire retraite est une démarche qui n'enchante personne — sauf, peut-être, ceux-là qui se retirent dans un fromage gras, comme le rat de la fable. (J'en ai vu un, naguère, qui, sous les espèces d'un dramaturge imberbe, prenait congé des camarades, dans une salle de rédaction : « Je pars. Un château en Provence. Trois mois logé, nourri, rien à faire qu'un bouquin... Ça sera formidable! »)

Pour moi, je crois que la vie intérieure, si elle n'est pas une imposture, requiert un héroïsme peu commun. Parler de somptuosité est se payer de mots. Amiel tombe dans ce travers lorsqu'il parle de sa méditation comme du luxe le plus ruineux... Et que Pierre Trahard, dans un traité minutieusement, scrupuleusement honnête (La Vie Intérieure, *Boivin, éd.) écrive de Charles Du Bos qu'il « traverse la vie plus qu'il ne la vit réellement » m'étonne de la part d'un universitaire sérieux. Jouer avec le mot* vie, *n'est-ce pas ici dessiner des arabesques sur le néant?*

Il est plus juste de remarquer que, parmi ceux qui, fuyant le monde, brûlèrent le plus complètement leurs vaisseaux, le souci de transformer autrui garde une place non négligeable. Si les reclus de Port-Royal se retirent au désert, si Hamon prétend ne cultiver que les fleurs du dedans, si Pascal rejette le siècle, ces hommes pourtant se mêlent des travaux, des discussions, des combats des autres hommes. Ce n'est point par instabilité, ni demi-mesures.

La tour d'ivoire, ni dans l'ordre spirituel, ni dans l'ordre artistique, n'abrita des créateurs ou des saints.

Ce n'est jamais de cadenasser sa chambre qui féconde le cerveau, c'est de descendre dans sa propre crypte — dût-on y claquer des dents. Il semble qu'en effet les hommes d'aujourd'hui ont les dents frileuses. Le soleil de la place publique, voire la chaleur animale des foules conviennent davantage à leur tempérament. Soit. Que nul ne minimise alors la grandeur des reclus volontaires! Il est dit, dans la Bible, qu'on possède son âme au sein de la patience. Cette patience, précisément, dont Charles Du Bos analyse les fluctuations chez un Walter Pater, un Tolstoï, un Baudelaire (Approximations, 4e *et* 5e *séries. Corréa, éd.*) — *patience qui contient passion au sens de tourment.*

Le faîte de la condition humaine ne disparaît pas, comme les peureux le voudraient faire croire, dans les nuages du rêve ou dans l'inconscience. Je tiens que saint François d'Assise et Marcel Proust (pour prendre deux cas peu voisins), ont fait avancer l'humanité d'un plus large pas que Frédéric Barberousse et Fausto Coppi. Le refuge sur l'Alverne et le stéréoscope intérieur exigent un autre héroïsme, une autre ténacité que les pédales victorieuses, et même que les expéditions de l'empereur germain contre Milan ou contre les Turcs! Ce ne sont pas ses raids qui ont donné à la vie de Saint-Exupéry le maximum d'efficacité, ce sont ses livres...

Faire retraite, à l'ère de la machine à laver, ne consiste plus à s'enfermer dans un Port-Royal hautain, et pas davantage dans un Hollande! Ni l'une ni l'autre attitude n'évite la tartuferie. Faire retraite, c'est remonter lentement, ardemment, douloureusement, aux sources de soi-même. La chose est encore possible aujourd'hui, entre un métro et un autobus, entre deux coups de téléphone, entre la porte refermée et le lit. Le monde peut être criblé de ces plongées jaculatoires : elles ne sont pas inutiles à son équilibre, ni peut-être à son salut.

MAURICE CHAVARDÈS.

Au fond d'un puits...

Il sort parfois des puits des vérités trop compassées.

Dans un chef-lieu de canton campagnard, pendant les dernières épreuves du certificat d'études, l'inspecteur primaire a confié à la vice-présidence du jury et la direction des corrections de calcul au chef d'établissement du collège voisin, professeur de physique. On a posé aux candidats un problème au terme duquel ils doivent donner la profondeur d'un puits.

La division finale ne tombe pas juste : à quelle décimale s'arrêter? Les intraitables proposent la quatrième, les indulgents la troisième. Le physicien leur demande si, dans la pratique, on mesure la profondeur d'un puits au dixième de millimètre ou au millimètre. Ils conviennent que non et se résignent au centimètre... bien par raison, parce que deux décimales, c'est un peu maigre après une virgule de certificat d'études.

Alors le physicien se fâche. On ne mesure pas un puits à un centimètre ni même à un décimètre près : lorsqu'on creuse jusqu'à la nappe, on pataugе dans la boue, et plus tard, quand le puits est creusé, il s'envase. On pourra donc s'estimer satisfait d'une mesure à cinquante centimètres près.

C'était le bon sens même; mais c'était aussi un amenuisement trop scandaleux du quotient : on s'en tint au centimètre, pour le plus grand dam des candidats qui eussent réfléchi. Heureusement que les enfants n'attachent guère d'importance aux puits, bassins, robinets et autres capacités qu'on propose à leurs méditations sous une forme aussi abstraite! Ceci dit sans critiquer le moins du monde les donneurs de problèmes.

Car, la prochaine fois que vous prendrez le train, regardez, dans la plus petite gare de France comme dans la plus grande, une certaine plaque bleue : vous y lirez l'altitude, au millimètre, avec trois décimales. De quelle altitude s'agit-il? Celle du quai, du bas de la plaque, du sifflet du chef de gare? Mystère... Et à partir de quel point? Le niveau zéro se définit à Marseille, à vingt centimètres près. Et comme il ne s'agit pas de points géodésiques...

Car il y a du clapotis au bord de la mer et de la vase au fond des puits, dont se moquent les mathématiques, ce qui n'a d'ailleurs aucune importance pour la profondeur

des puits d'examens ni pour l'altitude du bout du quai... même dans les gares maritimes.

Mais il semble que le monde moderne nous offre plus d'un cas où ce respect de la précision appliquée à des matières où elle se trouve absurde devient un culte impérieux auquel il faut bon gré mal gré que nous nous soumettions.

C'est une décimolatrie qui ne date pas d'hier puisqu'elle rappelle l'opposition chère à Pascal, de l'esprit géométrique et de l'esprit de finesse. Il y a des chances pour qu'elle dure longtemps...

BERNARD PRIEUR.

Anniversaire de la mort de Chopin.

Il y a cent ans, le 17 octobre 1849, à Paris, mourait Frédéric Chopin. Les cérémonies officielles et les multiples récitals Chopin rendront-ils un hommage véridique à ce musicien qui fut l'un des plus grands et des plus mystérieux? Un critique ami du paradoxe proposait, pour célébrer dignement cet anniversaire, « une année de silence ». Peut-être serait-ce là en effet l'hommage auquel Chopin eût été le plus sensible, lui qui abhorrait le bruit et la foule, et vivait replié sur son songe intérieur.

Sous des dehors mondains qui l'ont fait quelque temps méconnaître et tenir pour un maître de salon, — le maître des *Valses* « brillantes » et des « futiles » *Mazurkas*, — c'était la nature la plus profonde et la plus riche. Il n'attachait guère de prix à ses succès de virtuose qui le fatiguaient et l'obligeaient à dépenser une force nerveuse dont sa flamme intérieure avait le plus intense besoin. En vérité, le monde n'avait que peu de prise sur lui; seuls quelques événements le faisaient sortir de lui-même et dévoilaient en de rares éclairs le fond de sa nature. Les noms des femmes qu'il a aimées sont connus, mais si l'amour traverse sa musique, passionné ou mélancolique, et colore mainte page, on peut douter

qu'il l'ait pleinement éprouvé ailleurs qu'en imagination; et ces sentiments n'ont sûrement pas atteint au degré de l'unique passion qui a déchiré sa vie : celle du pays natal, abandonné à vingt ans, pour toujours, et dont la vision martyrisée s'est imprimée en son cœur comme au fer rouge au moment de la prise de Varsovie. Les *Polonaises,* les *Mazurkas,* et certaines *Études* en portent la marque impérieuse et sublime, dans la révolte, la nostalgie ou le désespoir.

La grande âme de Chopin ne passait guère dans sa vie, mais elle transfigure sa musique; car Chopin est le type même de ces tempéraments subjectifs ou *intravertis* dont parle Charles du Bos « ... ceux qui, spontanément et de premier mouvement, se tournent vers le dedans, et pour qui ce qui existe en dehors d'eux, afin d'être saisi, a besoin de se réfracter dans le milieu intérieur, est saisi dans sa réfraction au sein de ce milieu même ». Les œuvres de Chopin sont toutes immergées dans cette intériorité géniale, milieu instable de la sensibilité qui vibre au moindre souffle. Il n'y a pas d'argument, il y a un motif, une mélodie-état d'âme qui sourd du plus profond et progressivement s'empare de toute la mer intérieure.

Voyez le début des quatre *Ballades,* de la *Fantaisie* ou de la *Polonaise-Fantaisie* par exemple : au motif né dans le secret du cœur s'ajoutent les broderies du sentiment qui s'essaye, se renforce, peu à peu se charge, s'empourpre, gronde puis éclate avec la force de l'orage déchaîné. Dans l'ombre, une bataille s'est livrée, d'où Chopin sort parfois hagard, et s'enfuit épouvanté par ce que sa plume a tracé, incertain s'il vit encore ou si la mort l'a enlevé.

Ce qu'il dit, comment le traduire en paroles? Son lyrisme vient à nous et épouse notre âme avec autant de mystérieuse plénitude que la poésie d'un Shelley. Et

à ce contact l'âme s'approfondit, s'élargit et s'ouvre. Les idées de feu ou les paysages mélancoliques, les grandes plaintes désolées et les méditations intimes de Chopin pénètrent en nous et y déposent les riches alluvions qui féconderont nos rives.

« Une année de silence »... celle que les pianistes doivent se donner pour être dignes de ce musicien fragile comme le cristal, que le moindre défaut défigure; une œuvre de Chopin, c'est un liquide instable que la moindre erreur de dosage précipite. La vraie formule, c'est de retrouver intérieurement Chopin; comme pour saisir l'élan dynamique d'une philosophie, comme pour jouir pleinement d'un poème, il faut bien ici « s'identifier à la nature et à la complexion même de l'auteur [1] », remonter jusqu'au centre de sa vision et de sa sensibilité, d'où les rayons de lumière jaillissent. Il faut se rapprocher de lui, se laisser imprégner par sa musique, découvrir dans sa vie les signes qui éclairent certaines œuvres, aimer enfin la personne et l'âme de Chopin comme celle de notre « prochain », cet individu en qui nous devinons l'universel, cette âme en qui nous touchons l'éternel. Interpréter en définitive, c'est recréer; et créer avant tout, c'est aimer.

JACQUES LONCHAMPT.

Les chrétiens veulent chanter à l'Église (suite).

A propos du Signe du Temps, « Les chrétiens veulent chanter à l'église », la revue a reçu de M. l'abbé Sender, professeur à Dijon, les réflexions suivantes :

Les chrétiens veulent chanter à l'église ? Qu'entendez-vous par chanter ? Je ne manque pas une occasion, avec une curiosité sympathique mais généralement déçue, d'écouter ces chants de foule.

1. Charles du Bos.

« L'art avant tout » est une étroitesse, d'accord. Mais que dire de la satisfaction à peu de frais ? Surtout dans une cérémonie sacrée. Pour reprendre une formule qui n'est pas de moi, que penseriez-vous d'un prêtre qui n'hésiterait pas à célébrer sa messe dans un calice où traînerait une immondice ? Or, par suite d'une véritable intoxication, quantité de généreux apôtres des masses ne veulent pas se rendre compte que les foules, presque toujours, n'ont à présenter à l'offertoire qu'une immondice sonore. Les chrétiens pourront exiger de chanter à l'église quand ils auront appris à chanter — quand on le leur aura appris. Vaste problème.

En face, autre problème : celui de la chorale (que je pense sous l'angle précis et particulièrement sacré de « maîtrise »). Exercice musical, dites-vous. Et sans doute avez-vous souvent le droit de le dire. Mais quand la maîtrise est ce qu'elle doit être, elle ne fait plus de la haute école pour le plaisir. Elle répand autour d'elle le sacré. Elle crée dans les âmes le silence, ce trésor si rare aujourd'hui.

Je refuse votre dilemme de la fin. Dieu trouve sa louange là où le chant d'une chorale n'est plus un concert; là où le chant de foule n'est plus une excrétion vocale, un exutoire de l'émotion physique, un « ôte-toi de là que je m'y mette » démagogique. Souvent, la gloire de Dieu réclamerait que la foule et le chœur se taisent tous les deux. C'est à tous deux, conjointement, qu'il faut rendre une compétence et une conscience. Je pourrais continuer longtemps sur la question. Mais mon propos n'était aujourd'hui que de souligner le danger d'une argumentation spécieuse.

Nous laissons nos lecteurs juges du débat; mais l'argumentation de l'abbé Sender n'est pas convaincante.

Cet été encore, dans une station de bains de mer, le 15 août, à la messe de onze heures, c'est-à-dire à une messe qui comptait, parmi ses assistants, des chrétiens de toute « ferveur », on a pu assister au même malentendu que l'on signalait, ici, pour l'enterrement du cardinal Suhard. La foule voulait chanter la messe, et elle en a été empêchée par une chorale qui chanta des motets sans intérêt religieux, ni artistique. Lorsqu'un prêtre voulut prendre la direction de l'assistance pour chanter le *Gloria*, le chant devint vite très nourri, et ce fut la chorale qui se montra incapable de tenir sa partie.

Que la chorale puisse avoir son utilité, on ne le nie pas; mais il serait bon qu'elle aidât les fidèles à prier, au lieu de les gêner. Il est vrai qu'un des inconvénients serait de ne plus entendre, dans les églises, que la messe dite « des Anges », ce qui serait quelque peu monotone. Le C.P.L. (Centre de Pastorale Liturgique) propose une heureuse innovation. On distingue trois chœurs : 1° les chantres; 2° la chorale; 3° la foule, qui se succèdent. La foule n'intervient donc qu'en troisième et a eu le temps d'ap-

prendre, par la répétition des deux versets précédents, le chant qu'elle doit exécuter.

A. M.

Logement.

Il n'est guère de problème qui soit depuis quelques années plus à l'ordre du jour que celui du logement. Il n'en est guère qui donne lieu à plus d'articles, de conversations, de débats, de congrès, et aussi, pour les familles, de soucis. Mais qui connaît vraiment la gravité souvent poignante du taudis ? et qui de ceux qui la connaissent ne détourne la tête ou ne l'oublie ? qui de nous ?

Au cours des Journées nationales du Logement, organisées par l'Union nationale des Associations familiales et placées sous la présidence de M. Pierre Schneiter, ministre de la Santé publique et la Population, et M. Claudius Petit, ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme, les 9, 10 et 11 juin dernier à Paris, deux cas ont été cités en conclusion, deux seulement parmi bien d'autres, par l'éminent secrétaire général, M. Lamorre, simplement parce qu'il avait eu le bonheur de les régler favorablement lui-même dans les jours précédents. Celui d'un père de famille d'abord, qui vivait depuis trois ans avec sa femme et ses cinq jeunes enfants dans une cave, et celui de cet autre dont la femme, mère de trois enfants, venait pour la troisième fois de tenter de se suicider parce que sa famille vivait dans une cabane de jardin, couverte de tôle ondulée, laissant passer la pluie qui tombait sur les lits de ses enfants. Chaque soir, à la fin de chaque journée de travail, voici cet homme qui revient vers la cave où sont les siens, voici celui qui, le cœur bouleversé, se demande quel drame du désespoir l'attend à son retour. Cet homme, l'un d'entre nous.

Signe du temps, que cette indifférence malgré tout de la presse et de l'opinion, que ce refus de poser le problème du logement et du taudis comme un problème de

conscience au centre de tous les problèmes intérieurs du pays.

Signe du temps aussi que cette alerte donnée par quelques-uns, plus nombreux de jour en jour, que cet effort d'initiatives privées et de lois récentes : nouvelle législation de septembre 1947 sur les habitations à bon marché, allocation-logement, effort des Comités Interprofessionnels du Logement.

Aucun de nous ne sera inutile qui se refusera dans son cœur à accepter une situation du logement et du taudis qui, pour ancienne qu'elle soit, est plus insupportable que jamais.

RENÉ PARÈS.

Politique internationale ou politiques intérieures.

Tour à tour la Belgique, l'Allemagne (de l'Ouest), l'Assemblée européenne de Strasbourg viennent d'éliminer les socialistes des postes de commande. Les travaillistes anglais, économiquement étranglés, sont sur la défensive, la démocratie chrétienne en Italie, le M. R. P. en France vivement sollicités de se couper sur leur gauche de ce qu'on appelle encore, par habitude ou par ironie, la IIe internationale.

Bien entendu les socialistes sont un peu complices de leur déclin, leurs militants ont la nostalgie d'une cure d'opposition que leurs ministres finiront par désirer eux aussi. Leurs syndicalistes aimeraient mieux croiser le fer avec des ministres de droite, ils seraient plus libres de surenchérir sur la C. G. T... Naturellement les communistes ne peuvent que pousser à la séparation, l'unité d'action serait moins impensable avec des socialistes dans l'opposition.

Et puis, il y a l'Amérique, les Amériques devrait-on dire. Le discours de Truman à l' « American Legion » n'est-il pas le symptôme de quelque chose d'incompréhensible à qui fait de l'Amérique un bloc ? Il y a, sans doute, certaines forces émanant du grand capitalisme libéral américain qui se réjouissent du coup de barre à droite de l'Europe; à ces forces veulent complaire certains milieux politico-économiques apparentés de l'Europe de l'Ouest. Mais ces forces sont peut-être d'autant plus pressées d'agir qu'en Amérique même elles sont moins sûres de leur influence.

Le moment du grand assaut sur la Sécurité sociale française (et belge), où l'on voit ce spectacle étonnant d'interpellateurs remuant des dossiers vides et à peine étudiés, n'était-il pas celui où allait s'engager, devant le Congrès des U. S. A., le débat sur le Plan Truman créant en Amérique cette sécurité sociale ? Les discours de la Chambre française n'étaient-ils pas destinés d'abord à l'Amérique ?

HENRI MULLER.

Objection de conscience.

M. Vincent Auriol a inauguré le 30 septembre, au musée Galliéra, « une exposition sur les Droits de l'Homme ». En même temps, à l'exemple de Garry Davis, campaient devant la prison du Cherche-Midi les amis de J.-B. Moreau, « objecteur de conscience ». Je ne suis pas allé voir l'exposition sur les Droits de l'Homme, je suis allé, dans sa prison, visiter ce garçon souriant, au regard clair. Dix minutes, c'est bien peu pour l'écouter parler d'un tel sujet.

« Comment le chrétien qu'anime l'amour des autres pourrait-il prendre les armes pour défendre sa manière de vivre ? Tuer d'autres hommes, n'est-ce pas en même temps tuer cet amour ? Dans certaines situations de violence, il a été légitime de prendre les armes. Ainsi la résistance contre les Allemands se justifiait. C'était lutter contre le mal par un moindre mal nécessaire. Mais un mal tout de même. Maintenant, en France, la guerre, donc la préparation à la guerre, n'ont plus de sens. La paix est notre devoir. Nous devons dresser un bloc pacifique entre les blocs agressifs. Et s'ils veulent faire de notre pays un champ de bataille, nous n'avons pas à y prêter la main. Que chacun de ceux qui veulent la paix refuse effectivement la guerre, les moyens de guerre : alors peu à peu se lèvera une nation pacifique... »

Nul ne peut contester que l'esprit de l'Évangile répugne à la guerre, et peut-être les chrétiens ne l'ont-ils

pas suffisamment manifesté. Trop facilement ils ont accueilli les solutions de violence, et maintenant encore on ne peut dire qu'ils forment l'avant-garde des mouvements pour la paix. Puisse aucun de ceux qui parlent en leur nom ne pousser à la guerre comme pourrait le laisser entendre certain discours américain. Le chrétien doit avoir ce sens réaliste de l'amour des autres qui respecte le sacré et l'absolu d'une vie dont Dieu seul est le maître.

Certains peuvent penser que prendre les armes est ou sera encore nécessaire. D'abord, sont-ils sûrs de ne pas se tromper ? Qu'ils proclament en tout cas leur haine de la guerre et leur volonté de l'éviter. Qu'ils admettent qu'un homme, qu'un chrétien, se refuse à tuer, non pas pour éviter de remplir son devoir civique, mais parce que tel est l'impératif de sa conscience. Ils prouveront par là que le recours à la violence est bien pour eux, dans l'absolu, un mal. Que, s'ils s'y résignent, ce soit après avoir pesé leurs raisons humaines et chrétiennes.

Ainsi un peuple et un parlement s'honorent en accordant un statut légal à celui qu'on appelle « objecteur de conscience »; ils reconnaissent le bien-fondé de cette attitude tout en refusant de la prendre pour règle de la conscience nationale, car s'ils acceptent la guerre, c'est en droit, du moins, pour le salut de la justice et au nom d'un égal amour de la paix.

Serait-il si difficile de trouver les accommodements pratiques qui, dans un statut des « objecteurs de conscience », réaliseraient l'égalité de tous devant les charges civiques et l'impôt du sang ?

Un projet de statut a été proposé au Parlement. Nous espérons que ce « vote pour la paix » suscitera une belle majorité. Nos députés prouveront alors que les Droits de l'Homme ne sont pas seulement en France objets de musée, mais règle de la vie commune.

R.-C. Chartier.

Le mois d'août

Washington, retour d'Europe du général Bradley et du commandement militaire américain (*9 août*). Après de longues et adroites négociations, la Commission des Affaires étrangères de la Chambre des Représentants approuve le programme d'aide militaire à l'Europe (*15 août*), mais, le limite à une année au lieu de deux.

— Le 4 août, le Département d'État publie sur la *Chine* un livre blanc américain qui met fin à l'assistance de Tchiang-Kai-Shek et souligne la méfiance à l'égard de Mao Tsé Tung. La question se pose toujours d'un Pacte du Pacifique.

Moscou, le 12 août, publication d'importantes notes de l'U.R.S.S. à la Yougoslavie pour protester contre l'incarcération de citoyens soviétiques dont *Belgrade* propose, le 23, l'extradition. Nouvelle note soviétique le 29. La Yougoslavie obtient de Washington l'achat d'une aciérie et demande un prêt de vingt-cinq millions de dollars. — *Tirana* (Albanie) déclare que partisans comme gouvernementaux sont désarmés à leur arrivée en Albanie. Le gouvernement albanais connaît de graves difficultés à l'intérieur. L'état-major grec annonce, le 31, l'occupation définitive du Mont Grammos. — A *Prague*, le 30 août, le tribunal d'État prononce six condamnations à mort et dix aux travaux forcés à perpétuité pour espionnage et haute trahison.

Strasbourg. — Après la réunion des ministres des Affaires étrangères du Conseil de l'Europe (*8 août*), l'Assemblée consultative européenne se réunit le 10. M. Paul-Henri Spaak en est élu président à l'unanimité. Tout de suite, se pose la question de rivalité entre l'Assemblée et le Conseil des Ministres et celle de l'admissibilité de l'Allemagne. M. Schumann s'y déclare, en principe, favorable et M. Churchill insiste pour qu'elle soit traitée au plus tôt. Pendant ce temps, ont lieu, en *Allemagne Occidentale*, les élections générales, le 14 août, qui sont, avec la séparation du gouvernement militaire, l'occasion d'un nouveau nationalisme. Le parti des Démocrates chrétiens (C.D.U.) arrive en tête avec sept millions de voix sur vingt-quatre millions.

France. — Au début du mois, grève de la haute couture. La grève des wagons-lits dure presque tout le mois. Les dockers de Marseille décident un arrêt limité de travail. Les incendies de forêts ravagent les Landes et font une centaine de victimes.

— Mgr Feltin est nommé archevêque de Paris le 15 août.

Le mois de septembre

L'intérêt de la politique internationale s'est concentré, ce mois-ci, sur *Washington.* Après des entretiens préliminaires, les conversations financières anglo-américo-canadiennes eurent lieu du 7 au 12. La session de la banque et du fonds monétaire international (F.L.I.) eut lieu du 13 au 16. De premiers entretiens Bevin-Acheson-Schumann, le 15. Le 17, nouveaux entretiens Bevin-Acheson-Schumann sur la politique d'Extrême-Orient; — le même jour se réunissait le Conseil de l'Atlantique groupant douze nations, et l'on apprenait une nouvelle réunion, inattendue celle-là, du Comité du F.L.I. Les nouvelles les plus marquantes qui se dégagèrent de cet ensemble de réunions furent : 1° celles de la naissance d'un bloc anglo-saxon dans l'Atlantique et dans le Pacifique, bloc qui risquait de mettre en question les organisations européennes; 2° le 18, la nouvelle de la dévaluation de la livre sans que les autres gouvernements européens aient été consultés; 3° l'annonce par le président Truman, le 24, que l'U.R.S.S. possédait la bombe atomique.

Pendant ce temps, le Conseil de sécurité se réunissait à Lake Success, et le 21, l'O.N.U.

L'Allemagne de l'Ouest s'organise. Une renaissance nationaliste se manifeste surtout par des protestations contre le démantèlement des usines, et contre le statut de la Sarre. Le 13, M. Théodore Heuss, libéral, est élu Président de la République et prononce l'éloge de son maître Naumann, le grand écrivain pangermaniste démocrate. M. Adenauer, démocrate-chrétien, élu, le 15 septembre, chancelier, forme

son cabinet avec la collaboration de différents partis, à l'exclusion des socialistes qui restent dans l'opposition. Le 21, le gouvernement militaire est remplacé par un haut-commissariat tripartie.

La tension continue à s'accentuer entre la *Yougoslavie*, d'une part, et l'*U.R.S.S.* et les pays satellistes, d'autre part. Diverses notes sont échangées et le procès Rajk, à *Budapest* (16 au 19 septembre), est, en réalité, un procès dirigé contre le titisme. Pendant ce temps, l'export-import bank accorde un crédit de vingt millions de dollars à la Yougoslavie.

L'assemblée européenne clôture sa première session.

A Bridlington (*Angleterre*), le LXXXIe Congrès des Trade Union se réunit le 5 septembre, et décide par six millions de voix contre un million la scission d'avec la Fédération mondiale syndicale (F.S.M.), qui est également en crise avec le syndicat finlandais. En novembre, se tiendra, à Londres, le Ier Congrès d'une nouvelle fédération appuyée par les syndiqués américains de l'A.F.L. et du C.I.O.

France. — 2 septembre, les investissements de capitaux étrangers, en France et dans l'Union française, seront facilités. 19 septembre, dévaluation du franc de 22,5 % par rapport au dollar. Ouverture de la conférence générale de l'U.N.E.S.C.O. Le problème des salaires et des prix que posent M. Daniel Mayer et M. Petsche menace de susciter une crise gouvernementale. Les différentes centrales syndicales préparent l'unité d'action pour une revalorisation des salaires. Garry Davis est arrêté pour manifestations en faveur de Moreau, l'objecteur de conscience.

A l'occasion du Congrès des catholiques allemands à Bochum, le pape adresse un message précisant la portée de la condamnation du communiste. Les cardinaux et archevêques de France publient, le 14, une lettre sur les modalités d'application de cette condamnation pour la France. Le P. Merklen, directeur de *La Croix*, qui joua, depuis trente ans, un rôle de premier plan dans l'Église de France, est décédé le 10 septembre.

LIVRES

L'Ancien Testament, témoin du Christ

Les Éditions Delachaux et Niestlé, qui ont publié tant d'ouvrages de réelle valeur dans le domaine de la théologie protestante, nous donnent le premier volume d'une traduction française d'une œuvre importante. Il s'agit du commentaire des écrits de l'Ancien Testament publié par le théologien protestant suisse W. Vischer sous ce titre : *Das Christuszeugnis des Alten Testaments,* Le témoignage de l'Ancien Testament sur le Christ[1].

J'ai personnellement lu dans le texte allemand, sans en passer une ligne, ce commentaire que je trouve remarquable, sans être pour autant inconscient de ses limites, voire de ses défauts. J'ai tiré de cette lecture un grand profit spirituel et théologique, et je suis convaincu que beaucoup d'autres, faisant la même expérience que moi, rendront le même témoignage. Qu'ai-je donc trouvé chez M. W. Vischer et que peut-on lui demander ?

Je lui dois d'avoir mieux compris comment le propos de Dieu dont toute la Bible porte témoignage suit une loi de promesse et de réalisation, de germe et d'accomplissement, et appartient à l'ordre de ce que les Pères appelaient proprement *mystère* ou *sacrement.* Au fond,

1. W. Vischer : *L'Ancien Testament témoin du Christ,* I. *La Loi ou les cinq livres de Moïse* (*De la Genèse au Deutéronome*). Traduction de M. Carrez. Neuchatel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1949; in-8, 355 pp.

en effet, ce que M. Vischer cherche dans l'Ancien Testament, c'est très exactement ce que les Pères appelaient les *sacramenta Veteris Testamenti,* et l'on pourrait traduire le titre de son livre « Le mystère du Christ dans l'Ancien Testament ». Aussi n'est-il pas étonnant que, soit au terme de son propre effort, soit à travers Luther, qui avait fréquenté les Pères, il retrouve souvent, parfois jusque dans le détail, la veine de l'exégèse patristique. Ce n'est sans doute pas un hasard si l'œuvre de Dieu, comme la Bible elle-même, va d'une genèse à une apocalypse, d'un germe au dévoilement de tout ce que le germe engageait. Elle est la réalisation d'un dessein, et ce dessein, qui va tout entier au Christ comme à son centre et à notre communion avec Dieu dans le Christ comme à son terme, est déjà le sens réel de tout ce qui, depuis la création et à travers tout l'Ancien Testament, le fait connaître et commence de le réaliser. C'est ce sens réel que recherche M. Vischer, en mettant en œuvre une connaissance non négligeable, souvent heureuse dans l'utilisation des monographies les plus topiques. On dira plus loin quelle critique peut être faite. Pour l'instant, il faut marquer quelles reconquêtes sont acquises pour une intelligence profonde et foncièrement traditionnelle de la Parole de Dieu. Elles s'expriment dans quelques belles formules, car M. Vischer possède à un haut degré le don de poésie, qui est celui de percevoir et d'exprimer d'une façon qui pénètre l'esprit le sens et les harmoniques profondes des choses.

Je pense à l'idée de « pars pro toto », employée à propos de l'élection d'Israël, de celle d'Abraham, de la terre promise, et qui le sera certainement, dans la suite, à propos de la notion de « Reste ». Elle est liée au régime essentiel de promesse et de réalisation, qui commence par fonder dans un seul ou dans un petit groupe ce qui doit ensuite être étendu à tous. Je pense à la notion de « l'histoire comme promesse » ou à celle, toute voisine, de « prophétie » appliquée, conformément

aux divisions de la Bible juive, aux livres de Josué, des Juges, de Samuel et des Rois. Dans la perspective biblique, toute la réalisation est déjà engagée et présente dans le début. Vischer a des pages extrêmement éclairantes sur ce qu'est, au point de vue biblique, l' « accomplissement » de la loi : cet accomplissement ne consiste pas à ajouter à la prescription ancienne une précision supplémentaire, une obligation nouvelle et plus rigoureuse, mais à affirmer la plénitude et la pureté de ce que le vouloir de Dieu visait et contenait dès l'origine. Cela est de grande conséquence quant au sens de l'Écriture et à la connaissance que nous pouvons en avoir. On voit en effet que ce qui est promesse et germe, début et annonce, n'a son véritable sens que dans la consommation. C'est exactement ce que les Pères entendaient par « sacrement » ou « mystère ». M. Vischer fait une application de cette idée, par exemple, au Cantique d'Anne, mère de Samuel, qui, loin d'expliquer le *Magnificat,* qui lui est littérairement apparenté, le préfigure et doit être expliqué par lui; mais, en vérité, c'est tout le livre, avec son thème central, qui illustre ce principe fondamental.

Je sais ce qu'on peut objecter à un tel procédé. Certains ne se sont pas privés de qualifier l'œuvre de M. Vischer de poésie et de fantaisie exégétique.

Je n'arrive pas à comprendre que des docteurs en Israël veuillent à ce point demeurer étrangers à un usage de l'Écriture qui a pour lui, ou du moins pour le principe sur lequel il repose, le témoignage de presque toute la tradition. Je comprends d'autant moins l'acharnement que mettent certains exégètes à poursuivre tout usage de ce qu'ils appellent sens spirituel ou symbolique, que, pratiquement, ils réintroduisent sous des noms différents[2] la substance réelle de ce qu'ils ont pourchassé chez les autres.

2. « Epaisseur du sens littéral » (P. Spicq), « Sens plé-

Pour ma part, je pense que les catégories ordinaires de « sens littéral » et « sens spirituel » sont inadéquates pour exprimer la réalité propre de la Parole de Dieu écrite. La Bible a son ordre propre, au regard duquel les catégories valables pour d'autres textes n'ont qu'une valeur analogique. Pas plus qu'on ne peut rendre compte adéquatement de la réalité sacramentelle par les catégories de cause instrumentale ou de signe, ou du Corps du Christ par celles de corps biologique ou de corps social, on ne peut rendre compte adéquatement de ce qu'est la Bible, dont l'auteur premier est le Saint-Esprit, en lui appliquant les règles d'interprétation de tous points semblables à celles dont on use pour les textes ordinaires. La seule puissance adéquate d'interprétation de la Bible, c'est la tradition de l'Église, qui est un principe de connaissance homogène au principe qui a dominé sa rédaction. Pour moi, le sens réel de l'agneau pascal mosaïque est le Christ en son mystère pascal : parce que c'est le sens visé dès l'Exode par le Saint-Esprit. Mais ce sens n'est perceptible qu'à la puissance de connaissance correspondante qu'est la tradition de l'Église. Il est normal qu'un chrétien et un juif ne lisent pas la même chose dans le même texte[3]; voire un catholique et un chrétien non catholique, comme on le voit par exemple pour le texte de saint Luc, I, 28, que nous traduisons par « pleine de grâce ».

Est-ce à dire que la Bible, étant un livre divin, ne relèverait en aucune façon des procédés humains d'étude des

nier » (J. Coppens), *Nouv. Revue théol.*, janvier 1949, surtout p. 30 s., 33.

3. Comp. saint Irénée, *Adv. Haer.*, IV, XXVI, 1 : « Quand la loi est lue par les Juifs, même aujourd'hui, elle est comme un mythe, car ils n'ont l'interprétation de rien... Mais quand elle et lue par les chrétiens, c'est le trésor caché dans le champ, mais révélé et expliqué par la croix du Christ. » Irénée n'est pas Origène, il réagit contre les abus de la gnose...

textes ? Nullement. Tout d'abord au plan de sa rédaction, elle est aussi un ensemble d'écrits humains, rédigés par des hommes qui ont conçu et formulé leur œuvre d'une manière semblable à celle dont tout auteur peut concevoir et formuler la sienne. Ainsi se détermine-t-il, à l'intérieur de la Bible, dans sa matérialité de texte, une zone où les philologues, les historiens, les critiques pourront librement exercer leur science. De plus, l'histoire sainte, dont l'ordre propre est celui des « mystères », ne s'est pas déroulée dans un empyrée étranger à notre monde, mais dans des lieux et des temps qui appartiennent à notre histoire, en une série de faits qui se sont réellement passés et sont des faits pleinement historiques. Rédaction humaine, histoire, tout cela est de la substance même du vouloir de Dieu et de sa parole. Pas plus qu'il n'est accidentel à la Bible et à l'histoire d'Israël que leur sens plénier, *voulu dès le départ par Dieu* comme sens de ces textes et de cette histoire, soient relatifs au Christ, à sa passion et à sa résurrection, à la vie éternelle de tous en lui, il n'est accidentel à ce texte et à cette histoire d'être comme tels pleinement humains, pleinement textuels et pleinement historiques.

Il résulte de ceci deux choses. La première est qu'on pourra toujours traiter la Bible come un pur texte et ne voir dans l'histoire d'Israël qu'une histoire *comme les autres*. Cela est légitime en un sens, puisqu'ils ont été effectivement cela. Cela nous procure à leur sujet une connaissance réelle, valable à son plan ou dans son ordre. Mais ce plan et cet ordre ne sont pas adéquatement céux du propos de Dieu réalisé en Israël et exprimé dans la Bible. On n'atteint ainsi la plénitude de sens ni de l'histoire ni du texte. La seconde conséquence est qu'on ne peut pas davantage atteindre cette plénitude si on ne considère pas l'histoire et les textes dans lesquels elle a été providentiellement donnée. C'est seule-

ment dans l'Apocalypse qu'on perçoit tout le sens de la Genèse, dans les Noces de l'Agneau tout ce qui était visé par le « Faisons l'homme à notre image... », c'est en Jésus qu'on peut comprendre le messianisme d'Israël et le chant du Serviteur souffrant. Comme l'écrivait avec profondeur Maurice Blondel à propos de la tradition, « elle n'atteindra l' qu'à l' ». Mais dans le régime de signes et très proprement d'étape dans lequel nous vivons, l'esprit doit être saisi dans la lettre, et le contenu de l' dans les expressions successives, balbutiantes mais significatives, qui mènent à lui depuis l' . C'est dire qu'on ne peut se dispenser, pour saisir le sens de l'Ancien Testament, qui est le mystère du Christ[4], d'étudier très attentivement sa lettre, et ceci avec toutes les ressources de la philologie, de l'archéologie, etc., et de suivre très exactement son histoire, avec les mêmes ressources et celles d'une histoire aussi soigneusement historique que possible.

On a reproché à M. Vischer d'avoir parfois, dans son souci de trouver partout le Christ, sa mort et sa résurrection, télescopé les étapes et comme aplati ou nivelé l'aspect proprement historique des histoires dont il est composé. On peut en effet, dans l'agneau d'Exode, XII, ou dans David, voir tellement le Christ, qui est effectivement leur sens dernier, que la réalité historique propre de ces choses serait obnubilée. Une critique de ce genre, qui n'atteint W. Vischer que dans une mesure restreinte, vaut certainement à plein pour les exégèses allégoriques étrangères à tout souci d'histoire et de vérité de la lettre[5]. Par contre, des biblistes qui veulent saisir

4. Cf. Luc, XXIV, 27; Jean, I, 45; V, 46; I Cor., X, 4 et 11, etc.

5. Sans doute n'a-t-on pas toujours assez remarqué l'abîme qu'il y a réellement (quelle que soit la terminologie qu'on emploie) entre la typologie et l'allégorie. Entre le type et l'antitype, il y a une correspondance historique, réelle, qui

pleinement dans la Bible la parole de Dieu, et donc le sens messianique ou christologique de l'Ancien Testament, mais qui se veulent *pour cela même* aussi philologues et historiens que possible, cherchent à saisir dans l'histoire et par l'histoire même, dans ses étapes progressives elles-mêmes et comme telles, le dévoilement, et donc le sens du propos de Dieu dont témoigne la Bible. Dans cette perspective, les étapes historiques (et éventuellement littéraires : les circonstances mêmes du vocabulaire ou de la rédaction) deviennent le moyen même pour entrer dans l'intelligence du dessein de Dieu qui se concentre dans le Christ et se consomme dans notre vie éternelle en lui [6].

Il n'y a pas d'œuvre sans défaut. Celle de M. Vischer n'est certainement pas parfaite. Telle quelle, elle me semble de nature à aider les fidèles à entrer dans le sens profond de la Bible : et ceci, je le répète, d'une façon substantiellement conforme à la tradition de l'Église,

touche à l'idée principale de l'événement ou de l'institution. Entre l'allégorie et son application, la correspondance n'existe que dans certains points arbitrairement choisis pour représenter des faits ou des idées de différentes sortes. Le type présuppose un propos dans l'histoire qui se développe et se réalise par étapes, qui s'indique ou s'esquisse d'abord, puis se précise et se réalise. Dans le type, contrairement à l'allégorie, le rapport est pris du cœur même du sens de la Bible, qui est toute relative au Christ, à sa mort et à sa résurrection, à l'extension du mystère de son passage à tous les fidèles pour les faire vivre de vie éternelle. L'allégorisme, qui construit par l'esprit des rapports adventices plus ou moins arbitraires, est l'ennemi de la vraie typologie qu'il entraîne indûment dans son discrédit. Il est une fantaisie humaine, parfois justifiée et bonne d'ailleurs; la typologie retrouve le jeu du dessein de Dieu lui-même tel que la Bible nous le fait connaître d'un bout à l'autre.

6. Telle est, par exemple, la méthode suivie par le P. Féret, dans les conférences bibliques qu'il donne, soit aux prêtres au cours des Journées sacerdotales de Saint-Jacques, soit à l'Institut catholique de Paris, soit dans le groupe évangélique.

dont l'auteur — et je sais qu'il s'en réjouit — a si souvent retrouvé la veine. C'est un livre protestant, et dont le protestantisme, de même nuance que celui de Barth, apparaît ici ou là : dans un eschatologisme parfois un peu unilatéral, dans une notion tout « actualiste » de Dieu et de sa parole, dans une certaine oblitération de tout ce qui serait communication de Dieu à l'homme, dans l'accentuation d'une dialectique de transcendance exclusive de l'immanence[7]. Ce sont là dans ma pensée des réserves sérieuses. Un catholique eût évité ces unilatéralismes. Mais qu'on me cite un commentaire catholique qui m'apporte ce que celui de Vischer m'a apporté, qui m'ouvre ainsi l'intelligence de la Bible comme mystère du Christ. La Genèse de M. Chaîne, intéressante et profitable par tant de côtés, est courte sur ce point précis. C'est notre sort en tant de domaines de devoir faire notre profit successivement de livres dont les imperfections diverses se compensent; de ne progresser que « dialectiquement », par des approches successives, des situations successives de creux et de pleins antinomiquement disposés. L'étude historiquement et philologiquement parfaite manque du sens mystique des choses; on nous donne, par exemple, une

7. Il me faudrait tout un article pour m'expliquer sur ces remarques. Voici deux exemples qui feront peut-être saisir ce que je veux dire : 1° la façon dont Vischer commente Genèse, I, 27, « Faisons l'homme à notre image ». Au lieu d'y voir la base de tout le processus de communication de Dieu à l'homme, qui remplit la Bible et fait son unité, il accentue l'aspect de séparation, la transcendance de Dieu : non le fait d'être *à l'image de Dieu*, mais celui d'*être créé*. 2° A propos de Genèse, XIII et XV, l'alliance avec Abraham, Vischer développe uniquement le thème, d'ailleurs vrai et profond : ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu; Abraham a cru à la promesse au-delà de toute vraisemblance humaine, et Isaac n'est né que par la puissance de Dieu. Bref, l'aspect barthien et kierkegaardien. Mais pas du tout l'aspect de don et, encore une fois, de communication.

excellente traduction d'Aggée et de Zacharie, mais où la référence au Christ n'est pas suffisamment faite là où cependant elle paraissait s'imposer[8]... Nous ne pouvons donc que souhaiter l'étude parfaite; souhaiter, par exemple, que la Bible dite de Jérusalem actuellement en cours de publication aux Éditions du Cerf paraisse un jour en une édition qui fasse davantage place à la dimension « typique » et messianique de la Bible, par laquelle elle prend son « vrai » sens...

Mais la perfection, c'est la plénitude, et la plénitude ne sera pas atteinte en ce monde. On ne peut que s'y efforcer.

Y. CONGAR.

8. Je veux préciser ici, avec des exemples, la critique que je ferais à cette grande entreprise dont le public, qui a faim de la parole de Dieu, est en droit d'attendre beaucoup. Je regrette que les auteurs, dans le cas M. Gelin, à qui nous devons un livre excellent sur les idées maîtresses de l'Ancien Testament, semblent vouloir se borner le plus possible au plan historique immédiat. On donne volontiers, pour un texte, des références à des antécédents, mais pas à ce que ces textes annoncent. Leur portée messianique et christologique est ainsi mal mise en lumière.

Exemples : Rien sur Aggée, II, 1-10, si important pour l'intelligence du dessein de Dieu. Rien sur le caractère messianique de la promesse à Zorobabel (Aggée, II, 20-23). Pour Zacharie, III-VIII, on insiste exclusivement sur le premier plan historique (Zorobabel et Josué fils de Josedech) et on néglige l'arrière-plan messianique si net : une seule petite note (p. 32) pour dire que « germe » est le nom du Messie, et une autre, très judicieuse mais si discrète qu'elle risque de passer inaperçue. Rien sur le caractère messianique de Zach., XIII, 7, pas même la référence à Matt., XXVI, 31. Sur la « Source ouverte à la maison de David pour laver le péché et la souillure (XIII, 1), des renvois à des textes antérieurs (Is. et Ezéch.), mais pas à Jean, VII, 38 et IV, 14. A propos de Zach., XII, 10, une note dit : « On pense que le grand mort anonyme dont il est ici question est le Serviteur de Jahvé d'Is., 53 » : c'est tout...

Le « public » attend autre chose; ou plutôt cela *plus autre chose,* une dimension dans le sens de Vischer...

Note annexe sur la « Bible de Jérusalem »

La rédaction de *La Vie Intellectuelle* m'ayant obligeamment proposé de répondre aux remarques du P. Congar sur la « Bible de Jérusalem » qui achèvent l'article précédent, je vais le faire brièvement. *La Vie Intellectuelle* n'a pas encore présenté (autrement que par mode d'annonces) cette traduction nouvelle à ses lecteurs. Cette note, sur un point particulier, ne peut remplacer un exposé critique plus complet de notre effort qui pourra, je l'espère, être publié prochainement.

Sur le principe de la critique amicale et constructive que le P. Congar fait à nos premiers fascicules, je n'ai qu'une réponse à faire : je crois que tous, au Comité de direction de la « Bible de Jérusalem », nous sommes d'accord avec lui. De la réalité de cet accord, je ne donnerai qu'une preuve : la liste des lacunes christologiques dans l'annotation d'Aggée-Zacharie-Malachie que le P. Congar nous donne aujourd'hui, nous l'avions dressée nous-mêmes, un peu plus complète, il y a un an, en Comité, au cours de l'autocritique que nous avons alors instituée sur les premiers résultats publiés de notre effort (qui n'entend nullement, on le voit, se borner à éclairer le texte biblique sur le seul « plan historique immédiat »). Si nous avons échelonné notre publication en volumes successifs, c'est en effet pour bien des raisons, et en particulier celle-ci : chaque série nouvellement parue doit nous permettre de mieux mesurer et de corriger, pour l'avenir, les déficiences et les lacunes que les principes de travail les plus explicites et les revisions les plus attentives laisseront toujours subsister, et que l'expérience des fautes commises permet seule de corriger. Plus qu'aux ambitions généreuses et aux déclarations de principes, nous croyons à ce travail patient. Nous pensons avoir déjà amélioré, sur le point en question, notre méthode. De fait, les critiques que nous avons reçues sur ce point particulier se limitent aux quatre fascicules premiers parus. Pour ne pas parler des deux fascicules qui viennent de paraître en ce mois d'octobre 1949, nous n'en avons reçu aucune de ce genre sur les trois fascicules parus voici déjà six mois.

Nous ne nous croyons pas quittes pour autant, et nous relevons nous-mêmes, dans nos fascicules récents, des insuffisances, en même temps qu'un progrès d'ensemble sur le point signalé. Nous ne croyons pas pouvoir aisément répondre pleinement à toutes les exigences que le mouvement biblique d'aujourd'hui est en droit de poser à une Bible française, surtout dans les limites étroites d'une traduction annotée qui ne veut pas être un commentaire. Nous aussi, « nous ne pouvons que souhaiter l'œuvre parfaite », tout en nous efforçant de nous en rapprocher. Nous demandons seulement qu'en attendant la *nouvelle* édition de notre « Bible de Jérusalem » que souhaite le P. Congar, on prenne garde, d'une livraison à l'autre, aux progrès que nous voudrions faire faire à l'édition *présente*, qui est encore *in fieri* — et qu'on continue à nous y aider par une critique vigilante et amicale...

TH. G. CHIFFLOT.

Livres sur Israël

Le beau livre de J. ISAAC, *Jésus et Israël*, nous a fourni récemment l'occasion (*La Vie Intellectuelle*, juin 1949) de réfléchir sur l'attitude que la foi commande au chrétien à l'égard du peuple juif. Mais il faut se garder de croire que la foi seule suffise à trancher, des hauteurs du « mystère d'Israël », les multiples problèmes humains que pose l'existence actuelle des Juifs en Palestine et dans le monde. Les quelques ouvrages que nous allons citer, parmi l'abondante littérature dont l'actualité récente favorise l'éclosion, rappelleront utilement, par leur diversité même, la complexité de « la question d'Israël » et la variété des compétences nécessaires pour la résoudre.

1. Sur la colonisation sioniste comme fait économique et comme expérience sociale, sur ses réussites techniques et ses hardiesses communautaires, conseillons aux gens sérieux l'ouvrage remarquable et captivant, même pour le profane, d'un agronome français, G. REUTT, *L'expérience sioniste* (sans nom d'éditeur, Alger, 1946), qu'a utilisé R. DELPRAT dans un article d'*Économie et Humanisme* (*Quand Israël devient communautaire*, septembre-octobre 1948). Les gens pressés qui voudraient néanmoins parler de ces questions pourront se « documenter » dans le

roman-reportage de A. Koestler, *La Tour d'Ezra* (Calmann-Lévy, 1947).

2. Sur la crise politique qui a abouti à la guerre de Palestine, on lira avec intérêt Bartley C. Crum, *Derrière le rideau de soie* (Calmann-Lévy, 1948) : souvenirs d'un généreux et candide « expert » américain, délégué à l'une des conférences (la seizième, je crois) qui ont vainement cherché une solution. Fort scandalisé de découvrir que son département d'État a joué dans cette affaire un jeu aussi double que le Foreign Office, fort séduit par la ressemblance de Tell Aviv avec une ville américaine et par les plans d'irrigation des ingénieurs sionistes pour faire du fossé du Jourdain une Tennessee Valley, l'auteur est plus sensible à la misère des Juifs, dont il décrit de façon émouvante l'attente dans les camps de « personnes déplacées » d'Europe, qu'aux inquiétudes des Arabes, dont on sait que, depuis, quelques-uns ont été à leur tour assez brutalement « déplacés ».

3. Sur le peuple juif dans son ensemble et son histoire depuis Moïse jusqu'à nos jours, et particulièrement sur son existence dispersée parmi les nations, tantôt séparée et tantôt assimilée, tantôt persécutée et tantôt triomphante, on trouvera une vue générale dans le gros livre de Cecil Roth, *Histoire du peuple juif* (éditions de la Terre retrouvée, 1949). Je ne suis pas en mesure d'en apprécier l'exactitude d'ensemble, et quelques à-peu-près relevés dans la période qui coïncide avec l'histoire biblique me conseilleraient de n'y voir qu'une « grande fresque », à contrôler dans le détail des faits et de leur signification.

Signalons enfin, pour revenir au débat de conscience (« c'est pour toi que j'écris, ma conscience », écrit l'un des auteurs) entre judaïsme et christianisme : Denise Aimé et Marina Mannati, *Les ténèbres extérieures* (Desclée de Brouwer, 1946).

Th. G. C.

Radio-Journal. Aux éditions Jean Cabut, 15, rue Pierre-Demours, Paris-XVIIe.

Ceux qui ont eu entre les mains, pendant la résistance, les feuilles ronéotées du *Radio-Journal* peuvent maintenant connaître l'historique et les aventures de cette publication.

e colonel de Virieu nous les fait connaître dans un ouvrage u'on ne peut mieux présenter qu'en citant la lettre qu'il ous a envoyée :

J'ai publié, il y a quelques mois, un livre gros, lourd, imprimé erré — tout ce qu'il faut pour décourager le lecteur-héros — et, ire encore, parlant de la Résistance. Ce monstre, qui n'a pour lui ue d'avoir paru au jour le jour en un temps où les « durs » se omptaient, porte témoignage d'un état d'âme, dans un coin de Dauphiné, entre deux dates bien définies : juillet 1943, août 1944, qui fut ici la Libération.

Aucune chance d'être lu par beaucoup. En le publiant j'ai cédé, ans trop réfléchir, à un sentiment qui me paraît louable : toute ette équipe des heures nocturnes n'a-t-elle pas droit au plaisir de oir surgir au grand jour ce livre composé des rebutants papiers onéotypés à la sauvette et distribué avec astuce, mais aussi un peu l'anxiété ? Et c'est ainsi que le *Radio-Journal* est né, sans ces accou- heurs maussades que lui ont refusé d'être les éditeurs.

Je ne me sépare pas de l'équipe avec laquelle j'ai travaillé dans a clandestinité. Je n'ai découvert son importance qu'après la Libération, et mon livre s'est trouvé le seul hommage qui puisse, lans certains cas, percer leur incognito dû, non pas à une volonté le demeurer inconnus, mais à une persistance fortuite d'un néces- saire cloisonnement.

Si le *Radio-Journal* sort de la clandestinité, son éditeur, de clien- èle restreinte, y est toujours. Pour ne décourager personne, est-il possible d'indiquer les coordonnées du livre : un volume illustré; 570 pages; 450 francs.

LIVRES REÇUS

Philosophie

Frederick Copleston, S. J. : *Arthur Schopenhauer*. Édit. Burns Oates et Washbourne, 21 × 14, 223 pp.

Gustave L. S. Mercier : *Le dynamisme ascensionnel*. Édit. P.U.F., 22 × 14, 324 pp., 500 fr.

Jules Monnerot : *Sociologie du communisme*. Édit. Gallimard, 23 × 14, 512 pp., 700 fr.

Histoire

André Chagny : *Cluny et son Empire*. Édit. Emmanuel Vitte, 19 × 12, 344 pp., 380 fr.

Pierre-Olivier Lapie : *Cromwell*. Édit. Flammarion, 21 × 15, 280 pp., 450 fr.

Romans

Daniel de Bois-Juzan : *Celui qui fut Pedro Muñoz*. Édit. Amiot-Dumont, 19 × 13, 312 pp.

Madeleine F. du Fresne : *Le temps de l'extraordinaire*. Édit. Spes, 19 × 12, 352 pp., 350 fr.

Maria le Hardouin : *La Dame de cœur*. Édit. Corréa, 19 × 12, 232 pp., 285 fr.

Paule Regnier : *Les filets dans la mer*. Édit. Plon, 19 × 12, 248 pp., 240 fr.

Jean Renaud : *La Marinou*. Édit. Albin-Michel, 19 × 12, 317 pp., 300 fr.

Jesus Goytortua Santos : *Pensativa*. Édit. Les Éditions de Paris, 19 × 12, 250 pp., 300 fr.

Jacqueline Vincent : *Maléfice*. Édit. Desclée de Brouwer, 19 × 12, 252 pp.

Sciences

René Taton : *Le calcul mécanique*. Édit. P.U.F., 18 × 12, 128 pp.

Luc Chantereau : *Médecin des hommes*. Édit. Flammarion, 18 × 12, 234 pp., 280 fr.

THEATRE

Il y a vingt ans, le ménage du pasteur Claude Lemoyne fut secoué par une trahison douloureuse. Le pasteur a pardonné. Sa femme Edmée a conservé sa place au foyer, et il aime comme sa fille celle qui l'appelle « mon père ». La pièce s'ouvre au moment où un événement imprévu va briser cette paix et réveiller des souvenirs. Michel Sandier, l'homme qui a, jadis, bouleversé le ménage, est condamné par un mal sans remède : avant de mourir, il veut voir celle qui est tout de même sa fille.

Cette demande provoque entre Claude et Edmée la première des scènes où le passé renaît, et, si l'on peut dire, un passé neuf, un passé que chacun croyait connaître, mais que personne n'avait osé regarder en face. Claude revit les

années douloureuses : une crise de conscience le tourmentait alors, il se demandait si sa vocation était sûre; la trahison de sa femme avait été l'épreuve lui révélant, à travers son pardon, qu'il avait vraiment trouvé sa voie, qu'il était réellement un « homme de Dieu ». Or, à mesure qu'il revit ce passé, Edmée comprend : ce n'est pas l'homme qui, jadis, fut généreux, mais l'homme consacré. Ce fut un geste professionnel... « Si tu ne m'as pas pardonné parce que tu m'aimais, qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, de ton pardon ? »

Voilà le drame neuf et profond que M. Gabriel Marcel avait publié en 1925 et que le Centre dramatique de l'Est révèle au public parisien en 1949. Inutile d'insister sur ce qu'un tel fait signifie. La mise en scène intelligente et discrète de M. François Darbon a fait ressortir la simplicité pathétique d'une œuvre où l'idée ne cesse d'imprégner l'action et où l'action ne cesse d'incarner l'idée.

On retrouvera *Un Homme de Dieu* sans doute sur une scène parisienne à l'automne. Il ne s'agit ici, ni de théâtre réaliste, ni de pièce à thèse, mais de cheminements psychologiques commandés par l'idée que les âmes se font d'un certain événement. Jusqu'au moment où le rideau se lève, le pasteur Lemoyne *voit*, d'une certaine façon, un fait qui fut capital dans sa vie familiale et dans sa vie spirituelle. Diverses péripéties l'obligent à *voir* cet épisode sous un autre jour; alors, il n'est plus le même homme; il devient *autre* et il ne sait pas exactement qui est cet *autre*.

En un sens, chaque personnage d'un *Homme de Dieu* subit une espèce de « métamorphose ». Être et se connaître ne supportent aucune distinction, même par abstraction. Ici, conscience et existence ne sont pas séparables. Certes, la pièce pose le problème de « l'homme de Dieu » époux et père. Mais ce problème n'est que l'illustration d'un drame moins particulier.

Drame de la connaissance de soi, et drame de la conscience religieuse dans la mesure où celle-ci coïncide avec une certaine conscience de soi — tel est le principe vital de cette œuvre forte qui pose une question terrible : celle dans la vérité, dans la vie.

HENRI GOUHIER.

LE VOLEUR DE BICYCLETTE

Le dernier film de Sica, *Le Voleur de bicyclette*, est arrivé à Paris précédé d'une très flatteuse réputation. Les privilégiés qui avaient pu le voir avant sa présentation en France parlaient de chef-d'œuvre. On savait qu'il se situait dans le style de l'école néo-réaliste italienne dont on parle beaucoup depuis quatre ans et qui reste, en quantité et en qualité, la plus importante révélation de cette après-guerre en matière cinématographique. De Sica nous avait déjà donné *Sciuscia*, qui n'était peut-être pas le meilleur film de cette tendance, mais dont les qualités et l'inspiration étaient tout à fait remarquables. Tant de préjugés favorables devaient nous rendre particulièrement difficiles, car on se méfie de ces œuvres dont la réputation est faite d'avance. *Le Voleur de bicyclette* ne nous a pourtant pas déçu; c'est bien un des meilleurs films de l'année et peut-être de l'après-guerre.

On pouvait penser que des films comme *Rome, ville ouverte*, *Païsa* ou même *Sciuscia*, tout en témoignant d'une conception originale du cinéma et en donnant une nouvelle vie au genre de la chronique contemporaine, étaient avantagés par la nature même de leur sujet. Les tribulations de l'Italie à la fin de la guerre et l'atmosphère de troubles qui y régnait voilà quelques années fournissaient au chroniqueurs en image un spectacle d'une richesse et d'un imprévu qui ne se retrouvent pas dans la vie quotidienne. De Sica, avec *Le Voleur de bicyclette*, a su nous donner une chronique de la vie quotidienne d'une grande ville ordinaire, à une époque ordinaire, et en faire une œuvre pathétique et pleine d'intérêt humain. Il apporte ainsi la preuve que le réalisme italien n'est pas affaire de circonstances, mais qu'il ouvre bien une voie nouvelle au cinéma. La nouveauté tient, à la fois, au choix du sujet et au style de la réalisation.

Si l'on met à part les drames, mélodrames ou vaudevilles dont les ficelles dramatiques éprouvées au théâtre forment la trame de la plupart des films de consommation courante, les films qui ne doivent rien au théâtre sont généralement le développement d'un « fait divers ». La presse à sensation a donné au public le goût de l'assassinat bizarre et des hasards burlesques, en même temps qu'elle fournissait au scénariste une mine d' « idées » de films. Pour

plaire au producteur, le sujet du film doit, avant tout, retenir l'attention par son imprévu, par une originalité superficielle qui apparente les « idées » de films aux légendes laconiques des dessins humoristiques. *Le Voleur de bicyclette* aussi est construit sur un fait divers. Mais c'est un fait divers si quotidien, si dénué d'originalité que les journaux n'en font même plus mention. On a volé la bicyclette d'un colleur d'affiches. La banalité même de l'incident donne au film une portée générale, une valeur d'universalité qui étonnent. Les anecdotes exceptionnelles et fabriquées, dont on nous rebat les oreilles, retiennent un instant l'esprit, mais, quand le spectateur a compris l'idée, le film retombe à plat. Ici, rien qui soit fait pour piquer la curiosité, mais l'intérêt qui n'est pas retenu par l'anecdote se porte sur les hommes et les choses. Le vrai sujet du *Voleur de bicyclette*, c'est la vie d'un chômeur qui a mis ses draps au Mont-de-Piété pour dégager sa bicyclette, instrument de travail indispensable, et qui se voit condamné à nouveau au chômage parce qu'on la lui vole; c'est l'espoir que fait naître dans cette famille le travail du père, puis l'abattement que partagent même les amis et les voisins quand cet espoir s'enfuit. *Le Voleur de bicyclette*, c'est un homme aux prises avec la vie et avec la ville, et aucune prouesse dans la construction de l'intrigue, aucun ornement emprunté ne vient distraire l'esprit de ce sujet profondément humain.

Aucune prouesse technique non plus. Pas une photo, dans le film, qui fasse pousser des : ah ! d'admiration; ni travelling étonnant, ni artifice technique nouveau. On sait que de Sica a refusé de tourner le film avec l'excellent acteur Cary Grant et lui a préféré un véritable ouvrier, qu'il a choisi parmi des centaines d'autres, et qui est un personnage admirable du début à la fin. Mais cette simplicité ne doit pas nous tromper : elle est la marque du grand art. Parce que l'acteur principal n'est pas un comédien, parce que la plupart des scènes ont été tournées dans les rues de Rome et que le découpage ou la prise de vue ne sont jamais acrobatiques, on ne doit pas conclure que le film est une sorte d'heureuse improvisation et qu'il a suffi de laisser la camera tourner toute seule. Au contraire, les films de Rossellini sont beaucoup plus près de cette improvisation, et les faiblesses d'*Allemagne année zéro* viennent souvent d'une trop grande confiance du réalisateur dans l'inspiration du dernier moment et dans le hasard heureux. Rien de plus concerté, de plus étudié que le film de Sica. Mais l'auteur s'efface devant son sujet et veut surtout

se faire oublier et faire oublier au spectateur qu'une camera filmait la scène à laquelle il assiste. C'est le véritable sens du réalisme au cinéma. Toutes les ressources du métier, depuis la beauté de la photographie jusqu'à l'aisance des mouvements d'appareil, peuvent être utilisées pour créer l'illusion de réalité qui fait la force du cinéma ou, au contraire, comme des fins en soi que le public est appelé à admirer avant de croire au film. C'est toute la différence entre Balzac, dont le but est, avant tout, de faire un roman, et Gide, qui désarticule ce roman pour en faire admirer les rouages.

Quand on lui a volé sa bicyclette et que la police — comme toujours en pareil cas — s'est avérée impuissante et indifférente, le colleur d'affiches part à la recherche de son voleur dans les différents quartiers de Rome. Dans cette « quête » passionnée, dans cette poursuite d'un espoir insaisissable, il est accompagné de son fils, un gamin extraordinaire, de sept ou huit ans. Les rapports entre le père et le fils, tout au long du film, sont évoqués d'une manière admirable : la fierté du gamin qui participe à ce drame de grande personne, son air sérieux, ses efforts pour courir aussi vite que son père marche, sa dispute avec lui et son visage grave et réprobateur quand son père, poussé à bout, essaie de voler une bicyclette, sont autant de réussites parfaites.

Sans jamais chercher à prouver, sans jamais prêcher, *Le Voleur de bicyclette* est la plus saisissante illustration d'une cruelle vérité de notre époque : le drame humain de la condition prolétarienne qui n'est pas fait de pathétique spectaculaire, mais d'une insécurité permanente. Les mille détails de la vie quotidienne, dont les privilégiés oublient jusqu'à l'existence, prennent ici une grandeur tragique; cette bicyclette retrouvée et perdue, c'est l'espoir d'une vie nouvelle ou la certitude d'une vie de paria, et de ce fait divers dépend toute une destinée d'homme.

Une si grande simplicité apparente des moyens, une telle vérité dans chaque détail et dépassant l'anecdote, un système élevé, c'est plus qu'il n'en faut pour faire du *Voleur de bicyclette* un film exceptionnel.

J.-P. CHARTIER.

Imp. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). *Le Gérant :* G. CHIFFLOT.
D. L., 4e trimestre 1949. — Imprimeur, n° 405.
N.M.P.P.

Le deuxième bureau et la morale

Une lettre arrive d'Indochine.

Son auteur, un chrétien, parle aussitôt de la campagne menée, en août dernier, par Chegaray, dans moignage chrétien *: « Quel soulagement pour la conience des chrétiens qui savaient — comme je savais — que hantait la crainte d'une impardonnable complité: celle du silence, de la solidarité acceptée. » Mais tte approbation fut déjà donnée par beaucoup. Point est besoin d'y insister. Venons-en plutôt à la question goissante qu'il pose en conséquence :*

« Maintenant, je voudrais qu'on pense aux officiers du Bureau et aux Commissaires de la Sûreté qui ont à terroger ou plutôt à faire interroger les prisonniers. en connais qui sont des hommes remarquables du oint de vue moral, qui sont naturellement humains, ui font tout ce qu'ils peuvent pour empêcher de la part leurs subordonnés les cruautés inutiles et, à plus forte ison, les crimes qu'inspire le sadisme. J'en connais ui se posent des cas de conscience et sont torturés par s problèmes moraux qui se posent à eux.

« Connaissez-vous le conseil que donne saint Augustin u juge tenté de quitter son poste parce qu'il sait que les ccusés sont torturés avant de paraître devant lui ? Voyez ité de Dieu, *citée par Allec Mellor dans son tout récent vre* **La Torture.**

« Saint Augustin dénonce les méfaits de la torture qui

expose l'innocent à un sort immérité sans que la justice fasse un pas. Mais il dit au juge de garder son poste et de pleurer sur la condition pécheresse de l'homme...

« Que faut-il dire, pour apaiser sa conscience, à l'officier qui a besoin ou croit avoir besoin du minimum indispensable de supplices pour arracher à un prisonnier le renseignement indispensable : où sont piégés les obus qui risquent de coûter la vie à une section chargée de nettoyer le village? Quel est le chef de l'organisation qui terrorise le village et massacre les habitants? Ses chefs lui disent : « Débrouillez-vous, mais il faut savoir. »

« Faut-il entreprendre une action générale sur l'opinion publique, stigmatiser ce qui est entré dans les mœurs, faire condamner ces procédés ignobles — ou se résigner à la solution de Ponce Pilate... »

Et notre correspondant conclut : « Ce n'est plus l'histoire de Titus et de Véronica imaginée par de braves casuistes en chambre. Il s'agit de problèmes concrets. Ne sommes-nous pas désarmés si nous n'avons pour nous appuyer que de vagues principes, et n'est-il pas temps de les envisager dans leur réfraction au milieu d'une réalité complexe? »

Cette conclusion s'adresse à tous les chrétiens qui ont quelque responsabilité aujourd'hui. Donc à nous aussi, à la revue, à ses lecteurs. Il faut regarder en face la vie de notre temps et ses problèmes étranges, afin d'y maintenir contre un soi-disant réalisme, les exigences inaliénables de la conscience humaine. A agir autrement, c'est faussement que l'on se prétendrait chrétien.

V. I.

La Croix,
candale pour notre génération

Alors que tant des nôtres — soyons francs : l'immense najorité — tremblent d'étonner le monde, blêmissent à idée qu'il pourrait bien froncer le sourcil devant le scandale de la Croix » (Galates, v, 11), et prient très ivilement Messieurs les Cochons de bien vouloir, sans êner leurs augustes carcasses, fouler aux pieds les erles sacrées; alors que des Académiciens ruminent antique foin Maurras-Massis et *tutti quanti* sur la civilisation chrétienne », et que le premier plumitif enu aligne les « facteurs constitutifs de l'Occident » : hellénisme, Rome, la Renaissance ET le christianisme, aint Paul, lui, l'indomptable petit froussard, le judaiion qui porte le cosmos dans son cœur, Paul à qui je ne êverais même pas de comparer les « géants » de la civilisation occidentale », nous jette au visage ceci : Pour moi, Dieu me garde de me glorifier de quoi que e soit » — y compris vos fameuses « valeurs » sur uoi luit encore, d'un trouble et visqueux éclat, la bave lu Serpent — « si ce n'est de la seule et unique Croix le Jésus, par le truchement de laquelle le monde a été rucifié pour moi, tout comme moi-même je le suis pour ui » (Gal., vi, 14).

Cette « crucifixion », une expérience invariable, du Ier au XXe siècle, nous apprend qu'elle équivaut à l'abolition, à la mise à mort dans l'ignominie, fût-ce « tout bonnement » la mise à mort « quotidienne » dont parle l'Apôtre, et l'ignominie de notre nature. Par le Baptême, le fidèle « est enterré avec le Christ mort »; dès lors, le vieil homme a été crucifié avec lui pour détruire le corps de péché (Romains, VI, 4-6). Mais, à son tour, l'homme nouveau, trop souvent, se trouve à son tour cloué au vieil homme : la plus lourde croix qu'il nous soit *donné* de porter, c'est nous-mêmes.

Or, ce que le monde et son « prince » ont encore en nous (Jean, XIV, 30), nous qui sommes appelés à n'être pas de ce monde pour lequel le Christ a refusé de prier (*ibid.*, VIII, 23; XVII, 9), c'est ce qui — pseudo-vie masquant en réalité la pire des morts, un *Cas de M. Waldemar* SPIRITUEL, et non plus simplement psychophysique comme dans le fameux conte d'E.-A. Poe — est appelé, comme engrenage d'automatismes transgresseurs, comme organisme d' « injustice » et « corps de péché », à la crucifixion légitime, justifiée, nécessaire, sur cette Croix même où le Sauveur a, pour nous, et afin de rendre possible une mort qui soit pour la vie, subi, accepté, béni *sa* Crucifixion injuste, immotivée, rigoureusement absurde, si l'on tient compte de sa Personne, mais qu'il a voulue pour son humanité, parce qu'il la partage avec nous... Il est, dit à peu près l'Apôtre, devenu maudit, quasi pécheur quant à la Croix, quant au « salaire du péché » : pour qu'en Lui *nous* devenions bénis, justes et fils de Dieu quant à la Résurrection, salaire de *cette* Mort. Mais, quand on dénombre les dévotions, les œuvres, les systèmes de pensée et les constructions de l'esprit que tant d'entre nous tiennent pour *leur* chris-

inisme, on ne peut s'empêcher de se demander quelle ace la Croix, son mystère, son scandale et sa « folie » ennent dans leur foi ?

Comment saint Paul concevait le message chrétien

Il suffit d'ouvrir, au premier chapitre, la Ire Épître ux Corinthiens : « Si le Christ m'a envoyé, c'est pour rêcher la Bonne Nouvelle, mais non par la sagesse du iscours logique et démonstratif, de peur qu'ainsi la roix du Christ ne perde tout sens, vidée d'elle-même, nervée, rendue vaine. »

Ainsi, le but, la raison d'être, la justification de l'a-ostolat — et si l'Église n'est pas apostolique, de quel roit prétend-elle régir nos vies; et, si cette prétention ui fait défaut, qu'elle aille au diable!... mais quel drame e perdre les âmes ardentes qui s'exclament ainsi, ces cellules nobles », que ne pourront jamais remplacer es « tissus conjonctifs »! — l'essence donc de ce que nos pères appelaient le *kérugma,* le « témoignage » hrétien, c'est la prédication de la Bonne Nouvelle, de elle que déjà les Anges proclamaient dans la nuit de Noël : UN SAUVEUR NOUS EST NÉ. Et *le simple fait de ette naissance amène les hommes à prendre position :* Marie, Joseph, les habitants de Bethléem, les Bergers, es Mages, Hérode, les individus, les corps constitués, es pouvoirs publics, tous gagnent aussitôt, sur l'échi-quier du grand drame surnaturel, les places qui leur reviennent. A peine a-t-il paru sur terre qu'il est pour nous, comme l'a été Yahweh sous l'Ancienne Alliance (Psaume LXXVII, 41, texte hébreu), « un signe en butte à la contradiction », à la *traverse* (Blunt, célèbre exégète anglican, traduit : *to crossing,* radical : *cross*);

séance tenante « sont révélées les pensées cachées d'un grand nombre », c'est-à-dire, en grec néotestamentaire, de tous (Luc, II, 34-35).

Pour comprendre le Christ, sa mission, les fruits de son Incarnation — pour en avoir cette « connaissance » d'un ordre tout particulier en quoi consiste, d'après lui-même, la vie éternelle —, lui-même encore nous a dit qu'il faut « réaliser (en soi) la vérité » et commencer par « *vouloir* faire la volonté de Dieu » : prétendre à cette connaissance en refusant de « vouloir », ne serait-ce pas l'origine de la fameuse faute « contre l'Esprit-Saint »? Or, la Bonne Nouvelle du salut, *totalement immérité*, radicalement hors de nos prises, comporte ce prolégomène qui manque aux mystères et religions antiques, à leur sotériologie : l'homme est, surtout depuis la Chute, incapable de Dieu; tel quel, et malgré les protestations d'un illusoire *erôs*, il éprouve pratiquement, dans les profondeurs mêmes de son être, en ses propensions fondamentales, ce que Maurras se félicitait de découvrir en Charles Jundzill : « un rigoureux besoin de manquer de Dieu ». Car, « lors même que nous tendons vers Toi nos mains tremblantes, dit saint Augustin dans ses *Confessions*, nous les détournons de Toi, pour peu que Tu passes à leur portée ».

Dieu soulève en nous, trop souvent, malgré même la croissance en nous du nouvel Adam, plus qu'une satiété : la nausée. Cela est vrai, puisque cela est réel, éprouvé, vécu, effectivement ressenti : j'en parle en témoin, en accusé. En dernière instance, même des saints ont connu cette torture de détester Dieu tout en sachant que, sans lui, c'est la mort.

Apostolat « nouveau »?

Une telle expérience, qui remue en nous les brûlantes urbes de l'irrationnel, de la concupiscence fondamen-le — jet de fange au visage du Logos — ce n'est pas sagesse platonicienne qui nous en libère. Il y faut le oup de poing en pleine face, le brutal réveil de la com-onction : « Pleurons sur Celui que nous avons trans-ercé ! » Ce ne sont point les appels à l'humanisme bien entendu », à l'intérêt supérieur des hommes — omme si l'idée de Dieu » était appelée à leur rendre ervice : perspective à l'envers, dénoncée en 1948 par e cardinal Suhard —, mais c'est la Croix seule qui éalise cette percée, cette rupture; elle seule fait sauter os cœurs de pierre. « Amener les foules à Dieu » con-idéré comme un auxiliaire, c'est le prostituer; vaine et allacieuse « conversion », qui fait des Juifs, voire des aïens, non des chrétiens : Notre-Dame n'est pas le emple d'Epidaure! Alors? « Convaincre » par l'apo-ogétique? « Démontrer » l'évidence, la nécessité logi-que du Scandale par excellence? Établir l'inventaire des avantages, du *boni* qu'apporterait la Croix aux affaires umaines et « valeurs terrestres »? Leur sociologie, et eur philosophie, et leur littérature, et leurs arts!.... Il a raison, Loisy, dans ses deux premiers « petits livres », l'affirmer que *cet* univers de Lilliput — celui que Paul qualifie souvent de « mauvais », et Jean, de « plongé dans le Malin » que donc *ce* monde indiffère au Mes-sie. Et de s'en scandaliser, ce « sage »! Mais gloire à Celui pour qui le seul Royaume, la seule sphère du vivant et vivifiant Absolu valait que s'y attardât la pen-sée! Ce que l'Apôtre présente à ce « monde », c'est,

sans le moindre ménagement, sans la plus anodine concession à l'opportunisme, sans préambules et bagatelles de la porte, LA CROIX SEULE, remplie jusqu'au bord, si j'ose dire, de tout son sens.

« *Ceux qui périssent* »

On vient de paraphraser à peine la Ire Épître aux Corinthiens (I, 17-25). Or, Paul enchaîne : *pour ceux qui périssent*, pour ceux qui ne cessent point de périr, pour ceux qui « sont périssants » (c'est le sens même du grec *apollumenoïs* au verset 18), ceux dont la « vie » même est (dès ici-bas) perpétuelle « perdition loin de cette Face divine » qui vivifie pour l'éternité quiconque la recherche et la contemple (II Thess., I, 9), pour ceux-là, *le message de la Croix est pure folie*, abandon de la proie pour l'ombre, anticipation sur la mort et vertige d'anéantissement, se signassent-ils vingt fois par jour et courussent-ils tous les pèlerinages... « Mais, pour nous, qui sommes (d'ores et déjà) sauvés » — et siégeons, d'ores et déjà, en Jésus-Christ l'Adam nouveau, dans les sphères célestes —, le mot que dit la Croix, et qu'elle *est*, son message pour 1950 comme pour 50, « est force de Dieu ».

Et ce mot, c'est : *agapè*. Amour. Nous dirions : charité, si ce dernier terme ne désignait, pour tant de chrétiens, la pièce d'un franc qu'ils déposent précautionneusement dans la main calleuse et ridée d'une vieille mendiante, avec l'empyréenne satisfaction d'avoir, comme le Rédempteur, sacrifié quelque chose pour le salut d'autrui. Or, de même que nos corps, et tous les corps, puisent l'être, la vie, la vigueur, la subsistance, dans ce monde où, pour parler comme saint Jean,

ous nous trouvons comme immergés — de même que os âmes trouvent, elles aussi, leur nourriture, leur toffe, leur accroissement et leur épanouissement dans ne ambiance qui les alimente comme un sein maternel mais il s'agit, depuis la Chute, au témoignage du même ean, d'un amnios empoisonné, *in quo totus mundus positus* : c'est la grande antilumière universelle, projetant on éclairage déformateur à la face des choses et maquillant le cosmos, lui appliquant son masque de théâre, cette « figure du monde » promise à la poubelle, f. I Cor., VII, 31) — ainsi, nous, les rachetés, nous ivons, nous avons le mouvement et l'être en Jésus-Christ, vraie Lumière, « vrai monde » (Bérulle); nous llons à notre destin dans une atmosphère spirituelle, lans un espace, un firmament qui nous environne, nous énètre, nous sature et nous alimente, et qui lui-même st intelligence, amour, compréhension et compassion — ndiciblement, incompréhensiblement. Quiconque a resenti, sur son front et dans son cœur, les mystérieux ttouchements de cet Impalpable, quiconque a prêté l'oeille à cette Voix du Silence, quiconque est « sauvé », pour parler comme l'Apôtre, tient tout le reste, comme e même Apôtre, pour « excrément », fumier, *stercora*, ose préciser la Vulgate. La réalité, la puissance, la orce, le Rire au Dernier Jour, le triomphe, c'est là, lans cet *invisible* — tenu pour infiniment plus vrai, plus présent, plus stable et enrichissant que le visible — 'est là que nous en chercherons la trace... Et les aures ? Ceux qui « périssent » ?...

Monde « sage » et Dieu « fou »

Saint Paul, aux prises avec le « monde » de son

temps, va-t-il, avec Apollos et les « hellénistes », mettre des gants ? « Ceux qui périssent », voyez ce qu'il en dit : « C'est d'eux qu'il est écrit : *La sagesse des sages, je la détruirai; la science des savants, je l'anéantirai.* Où donc est-il le sage ? Où, le scribe ? Où, le docteur et discuteur ? Où le controversiste, jonglant avec les arguments et les étalons de valeur admis par le monde ? Dieu n'a-t-il pas frappé de folie la sagesse (l'astuce, la prudence) de ce monde ? Oui, certes, et voici la preuve : il est arrivé, en la sagesse *de Dieu*, que le monde n'a pas connu Dieu par la sagesse (= par *la sienne*); alors, Dieu s'est complu à sauver les croyants par la folie qu'on leur a prêchée ». Notez chacun des derniers mots. Qui Dieu sauve-t-il ? Les seuls croyants. Par quoi ? Par la folie de la Croix, seule proclamée par les apôtres. Enfin, rappelons-le : qui parle ici ? L'Esprit-Saint, le Révélateur de toute vérité.

C'est donc vainement qu'a crié la Sagesse, vainement que le Sens de cet univers (comme aimait à répéter Soloviev) a élevé la voix. La pourriture satanique que l'homme charrie en ses veines paralyse en lui tout élan vers la vérité : la Sagesse est captive. « Car tout ce qui se peut connaître de Dieu », tous les trésors de sa science et de sa puissance, « il l'a manifesté » au genre humain. « Depuis que le monde existe, l'éternelle *Dunamis* » (il s'agit, en langage philonien, du Verbe) de Celui qui l'a projeté dans le temps, et « la divinité » de Celui qui pose dans l'être ce qui n'était pas — *per quem omnia facta sunt* —, bref : les « invisibles perfections de Dieu », tout cela, qui nous exprime la sagesse d'En-Haut, « est rendu visible à l'intelligence », à la sagesse créée, « par le moyen de ses œuvres ». Nous avons, par conséquent, « connu Dieu » — l'Apôtre affirme, d'ail-

eurs, qu'il vaut infiniment mieux être connu *par Lui* Gal., IV, 9, et le terrible « Je ne vous connais pas » e Matt., XXV, 12) —, nos philosophies nous ont mis ur ses traces. Comme à Moïse, il nous a montré ses *iddôth*, ses « voies » et sa « gloire » à défaut de sa ace, l'Ombre de son « inaccessible Lumière » (Exode, XXIII, 12-23; I Tim., VI, 16).

Mais, continue l'Apôtre, nous « ne lui avons pas endu grâces, nous ne l'avons pas glorifié *comme Dieu* ». Comme un allié, à la rigueur; comme un bon omestique, oui; comme je ne sais quelle « force cosmique », impersonnelle et corvéable à merci, oui encore; omme le garant céleste de la démocratie parlementaire t de notre doctrine sociale, soit. Mais comme notre Dieu, Maître, Souverain, Père et *Tout;* comme plus nécessaire nos âmes que l'air à nos poumons; comme l'objet onstant de nos préoccupations, le pôle et le cœur à la ois de notre vie; comme notre réalité véritable, dont ous ne sommes que des ombres?... Chrétiens, mes rères, qu'en pensez-vous? Dieu remplit-il notre horizon? La certitude de sa présence et le pressentiment le sa perfection, que nous infuse la foi, suffisent-elles à annir, comme dit saint Jean, toute crainte, toute ngoisse, au seuil de 1950? En fait, nous ne cessons as de le renier, de démentir qu'il soit, donc de l'assassiner virtuellement, par nos vies, par notre inattention le tous les instants, par notre distraction — Pascal ous voit pressés de nous « divertir » de lui, qui nous répugne comme un vide — par la fermeture hermétique que nous opposons, aussi habituellement que nous respirons, à sa douce et constante pression; nous sommes, en dépit de nos psittacistes professions de foi, coupés de l'Être (qui, Dieu merci, ne se laisse pas séparer de ous!)...

Dès lors, poursuit saint Paul, « vaines, creuses, sans réalité, sans substance divine sont nos pensées; nos cœurs incompréhensifs poursuivent dans les ténèbres leur palpitation détraquée. Nous vantant d'être sages, nous sommes devenus fous », insensés, privés par notre propre orgueil, par notre imbécilité, de ce SENS du monde et de la vie que Soloviev identifie au Verbe. *Notre* sagesse, pour avoir refusé d'être à l'image de Celle d'En-Haut, est devenue folie, dérèglement (Rom., I, 18-22; Jacques, III, 13-18). Il ne reste plus à Dieu, pour se faire entendre, qu'à prendre les apparences de la folie. S'il est un mystère incompréhensible à l'homme, c'est bien le puits profond creusé au fond de lui-même, où remue encore, sous une vase millénaire, l'antique Serpent de la Genèse. Notre méfiance à l'égard de l'Être, la haine que par à-coups nous lui portons — quel mystique attentif n'en a pas ressenti avec horreur la brusque érection, comme une tête de vipère? — qui saura voir clair en ces abîmes? Mais il y a, pour nous, plus incompréhensible encore : c'est la Miséricorde, qui est l'Amour tournant vers les pécheurs, vers les créatures perdues, sa Face de lumière. Ce qu'il ne manifeste pas aux justes, aux « bien portants », il le révèle aux impies, aux « malades ». *Tout compte fait,* il fait briller son soleil sur les méchants *plus* que sur les bons : ils en ont bien plus besoin, les pauvres! Il pardonne plus à Madeleine qu'à l'irréprochable Simon, son hôte. Il paie davantage aux tâcherons de l'onzième heure, parce que ceux de la première sont embourgeoisés, tout confits de respectable conformisme, des syndicalistes en règle de cotisation, l'a-ris-to-cra-tie prolétarienne, tandis que les ouvriers de l'après-midi finissante se connaissent pour d'humbles clochards, des *tramps,* des *hoboes,* des

a-nu-pieds sans feu ni lieu... Michol, fille de Saül, ée princesse en Israël, n'a que mépris pour ce David, e parvenu, ce futur roi de l'onzième heure, qui danse omme un rustre pris de boisson, tout nu, sans vergogne, devant Yahweh. Mais la folie de David, ce sauteur », cet « homme de *rien* » (pour les fantômes ui se croient vivants, cela veut dire : homme de *Dieu*), a folie de ce grotesque qui « lui-même s'humilie et s'avilit pour l'amour de Yahweh » — lequel, pour cela, « exalte avec honneur » (II Sam., VI, 16, 20-22) — ne préfigure-t-elle pas singulièrement les chapitres LIII l'Isaïe et II de l'Épître aux Philippiens? (Je ne fais à ucun catholique l'injure de croire qu'il pourrait ignorer es documents capitaux de notre foi.) Telle est la folie » de Dieu, et de ceux, même faibles et pécheurs, pour qui cependant le seul désir foncier qui les empoigne u fond consiste à vouloir sa gloire.

Quand l'Église était vraiment « jeune »

Éternelle, elle a connu cependant la fraîcheur des sources encore proches. Toute autre « jeunesse », à mesure que s'épanouissent les temps, serait maquillage et Jouvence de l'abbé Soury... Cette aïeule n'a pas à jouer les donzelles à la page. *Patiens quia aeterna* : avez-vous peur que les portes du Hadès, de la Mort, prévaillent contre elle? Et relisez la suite du texte paulinien : « Quant aux Juifs, ils réclament un *signe;* pour les Grecs, ils courent après la *sagesse*. Mais nous, nous ne professons et prêchons que le Christ, et le Christ crucifié : aux Juifs (il est) pierre d'achoppement; aux Grecs, folie. Mais pour les appelés, soit Juifs, soit Grecs, il est, ce Christ, force de Dieu et sagesse de Dieu. Car la

folie de Dieu est plus sage que les hommes, et la faiblesse de Dieu plus forte que les hommes. » Ainsi, de toutes les méthodes d'apostolat, Paul, guidé par l'Esprit-Saint, a choisi la « pire » : celle qui scandalise, irrite et dégoûte les uns, en même temps qu'elle fait hausser les épaules et « rigoler » les autres. Tant pis, dit l'Apôtre : ceux qui sont « appelés », et pour qui seul vaut le témoignage chrétien, ceux-là, transformés par la Grâce, sauront bien comprendre et, sous l'aspect révoltant, scandaleux, ou vieux jeu, désuet, ridicule, de cet apostolat paradoxal, découvrir les « paroles de vie ». Zut pour les autres, puisque prêcher à des hommes sans grâces, c'est ouvrir un musée de peinture aux aveugles! Il faut avoir le courage, estime saint Paul après le Seigneur, de rompre en visière aux opinions reçues, et d'ailleurs naturelles à l' « homme animal ». Car c'est une véritable transvaluation des valeurs que le Sermon sur la Montagne...

On entend répéter que, pour faire admettre le christianisme par les foules repaganisées d'aujourd'hui — comme si, demandait Soloviev, elles avaient jamais été dépaganisées en profondeur? — il faut leur en présenter les « aspects » les plus idoines à les séduire (vous voyez ça, vous : les « aspects » de la Bonne Nouvelle, de l'Absolu, faisant sa trouée dans le relatif?)... « Votre christianisme suranné, sans jeunesse, disait ce parfait laïciste, Joseph Goebbels, qu'est-ce qu'il produit? Quels sont ses fruits visibles et tangibles, ceux qu'exige votre siècle? Rend-il l'homme ici-bas plus heureux? Vit-on mieux grâce à lui? Est-il *positif*? Que nous chaut le dogme, le formulaire abstrait, qui, d'ailleurs, anime si peu vos vies? *Ein positives Christentum, das brauchen wir!* » (dans sa réponse à l'*Alter Glaube* de

Matthias Laros, parue en 1940 dans son *Angriff*)... Tous les pays du monde surabondent, en ce qui concerne l'exigence « juive » du signe — *Judaei signa petunt* —, en Juifs du genre Joseph Goebbels. C'est, appliqué aux mystères surnaturels, le critère du « rendement ». Il y a déjà cinquante ans, la Lettre apostolique *Testem Benevolentiae* de Léon XIII, condamnait sévèrement ceux qui, sous prétexte d'apostolat majeuni — les « américanistes » — rêvaient de substituer à la « vie angélique » prônée par l'Évangile, des « valeurs » plus « modernes » : Jésus-Christ n'avait qu'à modifier quelque peu son répertoire, afin qu'on pût dire de Lui : *saltavit et placuit*. Aujourd'hui encore, beaucoup de catholiques hochent gravement la tête — geste d'autant plus facile qu'il y a moins dedans — et, puisqu'en effet « le dogme », c'est-à-dire la Vérité mystérieuse, la Réalité surnaturelle, ne joue dans leurs affaires qu'un rôle d'arrière-plan — celui du coffre-fort chez Mme Humbert —, ils sont d'avis qu'il serait bon de présenter aux incroyants « tout le reste » d'abord, le Royaume de Dieu leur étant donné ensuite, comme prime gratuite, en surnombre et par surcroît : à tout acheteur de sociologie catholique, d'Histoire sainte et de « civilisation chrétienne », nous offrons une belle portion de Grâce par-dessus le marché. *Laryati prodeunt*... Ce n'est pas ainsi que s'avancent les étendards du Roi!

Sous ce rapport, un certain catholicisme contemporain ressemble étonnamment à la variété qu'en a connue le XVIIIe siècle joséphiste; on pourrait avantageusement revenir, doivent se dire d'aucuns, à ces sermons où les « bienfaits du christianisme » pour l'agriculture et l'économie politique étaient mis en lumière. Mais où reste,

en cette tactique, le scandaleux mystère de la Croix ? Le fait est, tout bonnement, qu'*on a peur de scandaliser*. Or, Jésus lui-même n'a jamais ravalé, par peur d'écarter de lui les oreilles délicates, ces « dures et intolérables paroles » auxquelles il ajoutait, pour toute excuse et apologie : « Et vous autres, voulez-vous m'abandonner aussi ? Vous êtes libres de filer! » (Jean, VI, 60, 67.)

Après « nos » Juifs, voici « nos » Grecs

Si nous avons en effet *nos* « Juifs » — pour qui la vérité chrétienne est à la mesure de l' « air » qu'elle « déplace », du retentissement qu'elle trouve dans *ce* monde pour lequel Jésus a refusé de prier —, les « Grecs », les sectateurs de la « sagesse », ne nous manquent pas davantage. Il leur faut enrober le « remède » chrétien de glycose philosophique, éblouir l'intellectuel méfiant pour qu'il détourne son regard de ce « supplicié tiraillé par quatre clous », dont la vue pourrait choquer la délicatesse de son humanisme. Mais, au sein même de nos paroisses, hors la pratique assez routinière d'un « Chemin de Croix » auquel les fidèles « assistent » bien plus qu'ils n'y « participent », quelle place l'amour sacrificiel de Jésus-Christ et le *sens* de la Croix tiennent-ils dans la piété des foules ? Quand elles vont à la messe, oserait-on dire que l'immolation du Monogène attire leur attention plus que leur désir de tête-à-tête solitaire avec l' « Hôte du tabernacle » ?..

Je ne sache pas que nos anémiques petits païens d'aujourd'hui — qu'en général les jeux du cirque romain feraient tomber en pamoison comme des « personnes du sexe » — soient plus trempés que les coriaces sujets de

ce ou de Diocétien. Les idéologies communautaires prétentions religieuses — le stoïcisme, par exemple — les mystères à répercussions sociales — ceux de thra, au premier chef (car « rien de neuf sous le eil ») — comment se fait-il qu'ils aient, en si peu de nps, dû céder la place à cette simple, inopportune, s du tout publicitaire et « folle » doctrine de la Croix? trez, bonnes gens, venez « ajouter en vos propres s ce qui manque aux épreuves du Christ » (Coloss., 24) : quel programme électoral, quel projet de réfor- s de structure » voilà! Oui, de la structure de l'âme! s apôtres n'avaient donc aucun sens des besoins de urs contemporains, de la propagande? En revanche, avaient la FOI, une foi vivante et vivifiante : l'invi- ble était plus réel et plus important, à leurs yeux, e le visible. En fait, ce que l'Empire a demandé au ristianisme, ce n'est ni le secret d'une puissance qui étale et fait la roue en dressant l'inventaire de ses réalisations » (politiques, économiques, sociales), ni sthmatique audace d'un système du monde qui rende mpte de tout le relatif.

Ces préoccupations sont étrangères aux apôtres, et, ailleurs, les premières générations chrétiennes ont con- is le monde alors qu'elles s'attendaient, par une inter- étation hâtive de l'Évangile, à voir bientôt s'évanouir fantôme, cette « figure ». Où les modernistes ont vu, ntre le protestantisme libéral, une hantise des thèmes chatologiques, peut-être sera-t-il permis de découvrir en se rappelant que, chez saint Jean, le « siècle tur », le Royaume et la vie éternelle sont des données ujours présentes, toujours contemporaines — sous les étaphores apocalyptiques le seul souci du transcen- nt (« toujours le même », même incarné, dit l'Épître

aux Hébreux, « hier, aujourd'hui, éternellement »)? C'est *toujours* que, depuis l'Incarnation, le monde et son « prince » sont jugés; *toujours* que Simon-bar-Jona s'effare devant la Croix, piètre « bonne nouvelle » pour attirer le peuple »; *toujours*, et plus que jamais, que, rejetant toute équivoque, tout compromis, tout essai d'entente avec *ce* monde, celui-là seul parvient à la paix, à la réconciliation avec Dieu, avec le prochain, avec soi-même, qui prend la Croix telle quelle et n'attend rien que d'elle (*O Crux, ave, spes* UNICA : ça ne vaudrait plus rien hors des églises?)...

« *L'âme de tout apostolat* »

Pour faire revivre l'amitié primordiale qui, dans l'Eden, unissait l'homme à Dieu, et donc l'homme à l'homme; pour ramener le prodigue au foyer paternel; pour arracher de nos cœurs ce regret stérile, cette conviction profonde d'une irrémédiable malice qui nous voue au cynisme et au désespoir (racine profonde des régimes dictatoriaux); pour manifester à l'homme l'infini de l'amour divin, ce qu'il a d'unique et de paradoxal, et qui précisément est seul à pouvoir nous sauver; pour que l'homme voie, ressente, comprenne quelle profondeur inouïe va la dilection que Dieu lui porte, qu'il y a là comme une véritable *passion*, si bien que la sanctification, la gloire, l'apothéose de sa créature ne cessent de remplir et d'enflammer le Cœur de l'Être; pour nous rendre évident le zèle ardent de l'Éternel pour sa propre maison, c'est-à-dire pour nous-mêmes, et combien brûle en lui le désir de nous conformer à l'image de son Fils; pour que pointe en nos âmes comme une aube nouvelle, une notion jusqu'alors incor

ue de la sainteté, de l'amour et du sacrifice; pour qu'en os cœurs monte et s'épanouisse, comme une lente mais résistible marée, le désir d'être « saints », « consacrés Yahweh » dans *le tout de nos vies*, car la religion, *est cela;* pour qu'en nos volontés se déploie la surhuaine vigueur nécessaire à l'accomplissement de cette che... pour tout cela, le sacrifice de la Croix apparaît, qui tient Dieu et sa Loi pour les réalités par excelnce, comme d'une suprême nécessité. On connaît le stique d'Angelus Silesius à propos de la Noël :

Wär' Christus tausendmal in Bethleem geboren,
nd nicht in deinem Herz, dann bist Du doch verloren...

« Le Christ à Bethléem cent fois fût-il venu, et non as dans ton cœur, tu resterais perdu! » Et la Croix que ous ne faisons pas nôtre n'est, elle aussi, pour nous n'un mirage. Qui tient Dieu et nos responsabilités deant lui pour des mots et des notions vides de sens, nous avons rien à lui dire. Mais d'innombrables « marrs », sanglants ou pacifiques, des millions de saints testent, à travers vingt siècles, que la Croix de Jésus t seule à pouvoir réaliser toutes ces choses, et les alise : *per Passionem et Crucem ad Resurretionis gloum perducamur...* C'est même au cours de leurs heures s plus « sacrées » que ces Témoins ont vécu, éprouvé, ssenti d'expérience, trouvé dans l'orientation même de ur destin, cette *nécessité* de la Croix. Elle les a sauvés un « *désespoir sans Dieu dans le monde* » (Ephés., 12), d'une abjecte terreur à l'égard de ce Dieu, du rdict qu'ils n'eussent pu manquer de prononcer eumêmes sur leur fondamental *état* de péché, de la puisnce et de l'attirance exercée sur eux par le vieil mme, de la perversité profonde qui les portait à l'ai-

mer encore... Cette libération, ce salut, cette réjuvénation des âmes, depuis le Calvaire, des millions l'attribuent à la seule et souveraine efficace de la Croix : « Parce qu'il n'a pas voulu se sauver lui-même, il peut sauver et sauve en effet ses frères. » Ainsi s'exprime Paul après Isaïe. Mais c'est aussi la réplique des générations chrétiennes aux Juifs apostés sur le Golgotha pour insulter Celui que les cœurs obnubilés *doivent* tenir pour le plus grand raté de l'Histoire. Qui ne cherche pas dans ces vues-là le principe de son « apostolat » me rappelle soit les Gnostiques bourrés de philosophie, de « sagesse » et d' « humanisme », soit les Ébionites préoccupés surtout de ce que la Bonne Nouvelle pouvait signifier, pour les pauvres, les prolétaires, de « socialisme » et d' « humanitarisme ». Les uns et les autres, où sont-ils ?

Que prêcherons-nous aujourd'hui ?

Cette vérité centrale du christianisme peut sembler obscure à plusieurs, en un moment où, comme au seuil de l'ère chrétienne, il appartient à tous d'être « sel de la terre », et de « prêcher » — fût-ce tout bonnement par l'exemple — de gourmander, de réclamer des comptes, affirme l'Apôtre, « en temps opportun et même inopportun ». On présuppose ici des incroyants de bonne foi, de bonne volonté, qui ne ferment pas leur cœur à la lueur entrevue. Il suffit alors à ces humbles âmes, pour être sauvées, de faire entière confiance à la miséricorde de Dieu dans le seul Jésus-Christ; et les voilà marchant bientôt dans la justice, la lumière, la paix et la « sainteté à Yahweh », alors même qu'elles seraient incapables de « rendre raison de l'espérance qui demeure en elles » (I Pierre, III, 15). La *doctrine* de la Croix et

omme l'écrin protecteur et conservateur de cette inexrimable *expérience* : les uns se sentent l'audace sacrée 'en explorer les « *dimensions* » (Ephés., III, 18-19), s autres sont poussés par le seul instinct... Jésus diait : par le Vent, *Spiritus*. Mais, pour tous — les uns, u'assouvit en les apaisant la simple assurance du salut; s autres, que passionne la scrutation des mystères — *expérience*, c'est-à-dire la *vie* chrétienne, est indispenable. C'est elle, et elle seule, qui débouche sur le don 'ailleurs tout gratuit de l'illumination.

Que notre âme passe par ces affres puerpérales, par es souffrances de l'enfantement que lui apporte l'Esprit-Saint lorsqu'il la « convainc de péché » — soit en a jeunesse, soit longtemps après la fleur de l'âge, alors même qu'on s'imagine naïvement, parce qu'on surabonde en « œuvres mortes », marcher à grands pas sur a voie de la perfection — que Dieu devienne, avec la onscience, la grande certitude de notre vie, et ce qui ompte, et seul compte; que nos fautes nous apparaissent nfin dans leur inexcusable malice, parce qu'elles tournent contre l'Être la présence même par laquelle il confère aux créatures toute leur réalité; que l'immonde emugle de notre nature déchue nous remonte aux nafines (parfois physiquement); que la honte nous poursuive le jour et l'inquiéutde nous hante la nuit... c'est *alors*, enfin, et alors *seulement*, que nous élevons les eux vers la Croix (seule religion admissible chez le hrétien), acceptant d'un cœur d'enfant la miséricorde lu Père; c'est alors que nous comprendrons, autrement que d'une connaissance abstraite, la nécessité du sacrifice pour notre salut et pour la délivrance de TOUS.

Alors, alors seulement! C'est le « cœur » qui fait le héologien; car c'est le « cœur », le fonds le plus intime

de notre être — la source profonde d'où jaillissent désirs, propensions, buts, instincts et impulsions —, c'est lui seul que vivifie l'Esprit qui nous « convainc de péché » (Jean, XVI, 8). Car, si nous n'avons pas ployé l'épaule sous la honte et le joug pesant du péché, si nous n'avons pas supplié Dieu de toute notre âme d'abattre cet obstacle qui nous sépare de lui, nous sommes aussi radicalement incapables de voir dans la Croix, dans le sacrifice, la condition fondamentale, indispensable, de l'amour libérateur, qu'un époux stérile de sympathiser avec les émotions d'un père, qu'un sourd congénital d'exposer avec conviction profonde une théorie de la musique : « L'homme naturel est incapable d'assimiler ce que lui apporterait l'Esprit de Dieu : des folies, voilà ce que ce serait à ses yeux! Les connaître, c'est une pure impossibilité pour lui, car on remonte de discernement en discernement (*anakrinetaï*) quand on est rempli de l'Esprit » (*pneumatikôs*, cf. I Corinth., II, 14). Ce que cet Esprit affirmait vrai en l'an 50 l'est encore aujourd'hui : la seule « méthode » qui vaille aujourd'hui comme alors pour *convertir* le monde — *convertere* = littéralement, lui faire faire demi-tour et « machine-arrière » — c'est d'abord d'obtenir pour lui le don de l'Esprit, c'est ensuite de lui « prêcher » un message, un « témoignage chrétien » qui *reste au niveau de l'Esprit.*

Bruxelles, 1949.

ALBERT FRANK-DUQUESNE.

les vrais problèmes allemands

On a pris l'habitude en France d'entourer le problème
lemand de mystères et d'expliquer toutes les réactions
on ne comprend pas immédiatement par les inexpli-
bles contradictions de l'âme allemande. En scrutant
si le subconscient d'êtres humains, on risque fort
n de perdre son temps, surtout lorsqu'il s'agit de
estions politiques, économiques ou sociales d'un as-
et extrêmement réaliste. Trop souvent, on se sert de
philosophie et de la psychologie comme paravent com-
de pour cacher des réalités politiques ou sociales trop
mples. Il n'y a pas de doute que les obscurités incom-
hensibles de l'âme allemande se prêtent mieux à de
llantes études superficielles que par exemple le fait
re à terre de l'existence de dix millions de réfugiés.
Qu'on nous pardonne la nature un peu banale de la
mparaison suivante : des gens qui voyagent fréquem-
nt à l'étranger aiment discuter entre eux sur les diffé-
ntes cuisines des pays qu'ils ont vus. Ils établissent
s catégories de finesse, de qualité, etc. Pourtant, lors-
'on a eu la malchance ou la chance de voyager à tra-
rs les mêmes pays avec peu d'argent et de devoir man-
r dans des restaurants populaires, on constate que la
sine des masses ne varie guère avec la nationalité,
ception faite des influences climatiques et géographi-
es. La situation est assez semblable pour le caractère
s peuples. Il y a d'innombrables réactions essentielle-

ment humaines qui échappent au cadre national. Dans la vie quotidienne, l'âme d'un épicier allemand n'est certainement pas sensiblement différente de celle de l'épicier français. Il y a toute une science internationale qui s'est occupée de la psychologie des masses et qui a pu se mettre assez facilement d'accord sur les réactions populaires de base, indépendamment de toutes les caractéristiques spécifiquement nationales.

La masse est généralement anonyme et inactive. L'étranger juge un peuple d'après les actes de ses chefs et d'après l'attitude de ses élites, ou plutôt de ses classes sociales dirigeantes. Qu'on ne surestime donc pas l'influence de ces éléments dirigeants sur le caractère et sur les réactions humaines des masses. Ces dernières se laissent, malheureusement, guider avec une trop grande facilité. A notre avis, la tragédie allemande n'a pas sa cause dans l'existence d'une âme allemande particulière, mais plutôt dans le manque de mesure, dont ont fait preuve les responsables allemands au cours des cinquante dernières années. Tous les défauts, considérés comme spécifiquement allemands, existent selon les circonstances d'une manière plus ou moins prononcée chez toutes les autres nations.

Il nous semble extrêmement utile d'observer l'Allemagne sans arrière-pensées philosophiques et pychologiques, et d'étudier de plus près ses réalités économiques et sociales. En dernier lieu, ce sont en effet ces réalités qui déterminent les réactions et l'action des masses et qui permettent à des chefs plus ou moins honnêtes ou plus ou moins criminels d'orienter la politique d'un pays dans un sens ou dans un autre. Le danger futur ne réside pas dans l'âme allemande, mais exclusivement dans des réalités propres à l'Allemagne, c'est-à-dire dans

ne série de difficultés politiques, économiques et socia-
es dont, à défaut de solutions, l'addition pourrait créer
ne fois de plus outre-Rhin une conjoncture extrême-
nent critique. Dans cet esprit, nous nous proposons de
parler ci-dessous de quelques réalités allemandes qui
ont en partie aussi des réalités européennes.

La leçon des élections[1]

Si l'on fait exception de quelques manifestations anti-
ommunistes de la part de prisonniers de guerre, reve-
nus de Russie et peu disposés à entendre les éloges com-
munistes du paradis soviétique, la campagne électorale
pour la désignation du premier parlement allemand man-
quait absolument de passion. Le public n'assistait que
rarement aux réunions politiques, sauf dans quelques
grandes villes où l'on pouvait entendre parler des hom-
mes politiques du premier plan. Dans des communes de
deux mille à trois mille habitants, les orateurs de la
région n'attiraient souvent que trente ou cinquante per-
sonnes. Les discussions politiques sont fort rares en Alle-

1. Il ne sera pas sans intérêt ici de comparer les récentes élections à celles de 1932.

Résultat des dernières élections libres avant la prise de pouvoir par Hitler (novembre 1932). Les chiffres cités indiquent la force respective des partis en % des bulletins de vote valables et se réfèrent à toute l'Allemagne :

Socialistes 20,3 %. — Communistes 17,0 %. — Centre catholique 15 % — Démocrates et Parti populaire (comparables au Parti libéral actuel) 3,2 %. — Parti national allemand 8,4 %. — Parti national-socialiste 33 %. — Petits partis divers 3,1 %.

Résultats des élections du 14 août 1949 en Allemagne Occidentale :

Socialistes, 28,2 %. — Communistes 5,5 %. — Centre catholique 3 %. — Parti libéral 11,2 %. — Chrétiens-Démocrates 30 %. — Parti bavarois 4 %. — Partis de droite 8,5 %. — Divers 9,6 %.

magne, même dans les milieux syndicaux. Cette indifférence est en apparence en contradiction avec la forte participation électorale. Cette dernière s'explique par une conscience assez marquée du devoir civique et par les innombrables appels au vote, lancés par la presse, la radio, les partis politiques et, point en dernier lieu, les Églises. L'influence politique du clergé est actuellement plus considérable que jamais, grâce à la désorientation générale des masses allemandes qui trouvent, tout naturellement, dans l'Église un appui appréciable.

Le résultat des élections est conforme à la structure économico-sociale de l'Allemagne. Pour des raisons dont nous reparlerons plus bas, la social-démocratie n'a pas réussi à dépasser sa clientèle ouvrière traditionnelle. Cet échec est d'autant plus cruel qu'il existe, à présent, outre-Rhin ce qu'on pourrait appeler un prolétariat bourgeois, c'est-à-dire une vaste masse de gens qui ont perdu toute sécurité sociale et qui vivent souvent dans des conditions plus misérables que les ouvriers. Ils n'ont aucun intérêt au maintien du libéralisme et de ses déformations post-capitalistes, aussi peu d'ailleurs que la majorité des petits paysans; mais par peur d'une prolétarisation subjective, ils se cramponnent à leur passé et s'opposent aux tendances socialistes. Ne représentant aucune force économique ou idéologique, ils sont inévitablement embrigadés par les défenseurs des classes possédantes. Ces derniers ont immédiatement, après la capitulation hitlérienne, compris l'enjeu de la lutte et ils se sont opposés avec un succès étonnant à toute atteinte possible à leurs privilèges. Au moment de la réforme monétaire, il a été sérieusement question de réaliser en Allemagne une juste compensation des charges, en obligeant les heureux survivants de la catastrophe à sacri-

r la moitié de leur fortune aux millions de victimes de gerre qui avaient tout perdu, jusqu'à leur dernière remise. Aucun coin obscur de l'âme allemande ne saurait être plus incompréhensible que le fait qu'une faible norité de possédants ait réussi dans un pays en ruines à défendre contre la grande masse de ses concitoyens sa propriété acquise. On sait, dès à présent, que compensation des charges sera réduite à un impôt ssplémentaire de faible importance. Cette contre-révolution sociale a pu compter sur l'appui effectif d'au ins deux puissances d'occupation — les États-Unis la France — et elle a, en outre, largement profité de ttitude des Églises. Quoique le parti social-démocrate emand ait renoncé dès sa reconstitution à toute attile athée ou anticléricale et même à toute philosophie ntérialiste, les Églises ont refusé la main tendue et ont ntinué à appuyer les classes possédantes. Était-ce là ire preuve de compréhension sociale? En particulier conseil donné aux masses catholiques dépossédées de ter fidèlement pour les partis de droite, dits bien pents, a-t-il rendu un bon service au christianisme? et ème à la civilisation occidentale? Des bulletins de vote ul écrits ne changent rien à une situation sociale intable et chargée d'explosifs.

On peut cependant espérer que la constellation actelle sur l'échiquier politique allemand ne soit pas core définitive. Le parti chrétien-démocrate du docteur lenauer y est par son manque d'unité le principal élément d'instabilité. Il y a tout d'abord une profonde vergence entre son aile droite et son aile gauche. Le cteur Arnold, s'appuyant sur les ouvriers catholiques sur tous les éléments chrétiens progressifs, représente véritable christianisme social qui ne peut que s'op-

poser à la politique capitaliste et libérale, proclamée par le gouvernement du docteur Adenauer. D'autre part, on note une incompatibilité latente entre le fédéralisme réactionnaire bavarois et les tendances centralistes plus ou moins avouées du chef du parti chrétien-démocrate et de sa majorité. A la longue, il y aura aussi fort probablement des divergences fondamentales entre les éléments catholiques et protestants, réunis pour la première fois en Allemagne dans un seul parti politique à base chrétienne. Dans ces conditions, l'éclatement du parti chrétien-démocrate ne fait plus de doute pour un observateur sérieux de la scène politique allemande. La reconstitution de l'ancien Centre catholique pourrait un jour permettre la formation d'un gouvernement réellement social, à condition que les Églises se décident à prendre nettement position pour les pauvres.

Les tendances nationalistes

Après les cruelles expériences du passé, la France est, avec raison, extrêmement sensible envers la moindre réaction nationaliste en Allemagne. Cette vigilance justifiée et utile ne devrait, cependant, pas aboutir à des jugements disproportionnés. A notre avis, il serait une mauvaise méthode d'isoler les indices nationalistes allemands de l'ensemble de la vie publique et de présenter ensuite ces déplaisants échantillons à l'opinion française, sans informer cette dernière du climat général du pays voisin. Jusqu'à présent, les manifestations nationalistes ont été des cas isolés, largement neutralisés par une attitude générale beaucoup plus sympathique, mais ignorée du public français.

Il est vrai que la campagne électorale récente a donné u, en dehors des frontières allemandes, à de sérieuses quiétudes. Il ne saurait être question de défendre ou me de justifier ici le manque de tact, de modération de sens politique de certains hommes politiques allemands qui ont cru pouvoir attirer les masses par des guments nationalistes. Mais il ne faudrait pas non us attacher trop d'importance à ces quelques discours ononcés dans des manifestations spectaculaires. Dans s innombrables petites réunions électorales, organisées travers les villes et les villages, les orateurs ont, en néral, négligé les grands problèmes internationaux et sont occupés presque exclusivement des soucis quotidiens de leurs électeurs. N'oublions pas non plus que nombreux journaux allemands n'ont pas hésité à criquer vivement le ton de certains discours électoraux randiloquents et à conseiller aux politiciens allemands ne pas casser trop de porcelaine.

On pourrait presque établir en Allemagne une distinon entre le pays réel et le pays politique, c'est-à-dire tre les masses et ceux qui veulent devenir leurs resonsables politiques. Le peuple allemand est fatigué et, robablement, plus apolitique que jamais. Il ne demande u'une seule chose : la tranquillité garantie par un minimum de sécurité matérielle. Les gens se méfient des artis et des organisations. Lorsqu'on leur demande adhérer à un groupement politique quelconque, ils isent dans la majorité des cas : « Nous avons fait de rop mauvaises expériences dans le passé et nous ne oulons plus nous compromettre. » Il est significatif que resque tous les Allemands approuvent le but du Mouement européen, qu'ils assistent même en assez grand ombre à ses réunions, mais que les adhésions for-

melles au Mouvement restent fort rares. On fuit le engagements politiques. On ne peut pas dire qu'un t climat soit favorable à la renaissance du nationalism d'autant moins que la jeunesse est sincèrement déçue d passé et se méfie de *toutes* les solutions qu'on lui pr pose à l'heure actuelle.

Bien entendu, on ne construira pas une démocrat viable sur une telle indifférence politique. En réalit l'Allemagne n'est aujourd'hui ni nationaliste ni dém cratique. Pratiquement, elle n'a encore choisi aucu doctrine politique. Dans ce domaine, sa formation res à faire et dépendra dans une très grande mesure de l'a titude du monde extérieur. Malheureusement, ce mon manque trop souvent d'un minimum de sens psychol gique. L'Allemagne d'après-guerre souffre d'un co plexe d'infériorité dont les conséquences ne sont p moins dangereuses que celles de son ancienne conv tion de supériorité. Elle se sent étouffée par ses va queurs, et ses hommes politiques croient défendre a sincérité les intérêts vitaux de leur peuple. L'Allemag ressemble à un malade qu'on fait subir chaque semai une nouvelle opération. L'éternel grignotage du pat moine national est une méthode désastreuse : après annexions territoriales à l'Est, la Sarre, et les rectifi tions des frontières à l'Ouest, des démontages plus quatre ans après la fin de la guerre et au moment mê où l'on parle partout de la communauté européenne, e Si les Alliés avaient eu le courage et l'énergie de rég le sort définitif de l'Allemagne dans un délai raison ble, la propagande nationaliste d'outre-Rhin serait jourd'hui privée d'une bonne partie de sa nourrit quotidienne.

Il faudrait aussi savoir à l'étranger qu'on ne p

ıtendre d'aucun être humain, et encore moins d'une ollectivité, un *mea culpa* interminable. La contrition ıns pardon aboutit facilement à la révolte. D'autre ıart, les Allemands sont assez bien informés sur ce qui : passe dans le monde contemporain. Dans certaines ·gions du globe la moralité internationale est tombée si ıas que les Allemands sont facilement tentés de con-ondre les coupables et les victimes.

La transformation du socialisme

La transformation intérieure du socialisme européen 'a pas manqué de compliquer la démocratisation de Allemagne. L'absence d'une véritable gauche alle-ıande inquiète l'étranger.

A vrai dire, « gauche et droite » sont devenues des otions dépourvues de signification. A plusieurs égards, n constate des fortes tendances réactionnaires à gau-ne ainsi que la présence d'une conscience progressiste droite. Il serait temps d'instituer une nouvelle classi-cation politique et de choisir comme dénominateur l'i-ée du progrès dans le sens humaniste. Politiquement, ne telle conception progressiste impliquerait l'abandon e la souveraineté, l'abolition des frontières et la subor-ination de toute action publique au bonheur de homme. Malheureusement, le socialisme européen, ıfluencé par les tendances chauvinistes du communisme alinien, s'est éloigné, surtout depuis la guerre, de sa gne internationaliste traditionnelle. Il risque de renier ı véritable conception progressiste en mettant l'accent e son action sur des facteurs nationaux. On s'étonne tort de la défaite de plus en plus marquée des mouve-

ments de gauche en Europe. Le soi-disant triomphe de la droite capitaliste a son explication naturelle dans l'absence d'une véritable gauche. Si l'on se place sur le terrain international, le parti socialiste de Bevin et de Cripps apparaît comme plus réactionnaire que des conservateurs du genre de Churchill ou d'Eden.

La classe ouvrière est à présent dans tous les pays européens beaucoup plus soucieuse de la défense de ses intérêts nationaux et par conséquent beaucoup plus hostile à une collaboration économique européenne que la bourgeoisie. Ce nouveau nationalisme prend des formes politiques dès que la classe ouvrière d'un pays exerce une influence prédominante dans le gouvernement. Les temps sont loin où, d'après la conviction de Marx, le prolétaire n'avait pas de patrie. Aujourd'hui, l'internationalisme s'est transformé, selon une expression soviétique, en un « cosmopolitisme bourgeois ». Sans l'avouer, ou même sans s'en rendre compte, beaucoup de socialistes anticommunistes approuvent tacitement cette définition stalinienne.

Le parti social-démocrate allemand a pris le même chemin que les autres mouvements socialistes européens d'autant plus facilement que la position international de l'Allemagne d'après-guerre donnait plus de poids au arguments nationaux et patriotiques. On ne saurait juger sa politique sans tenir compte de la transformatio profonde du socialisme international. Ceci dit, il n'es pas moins regrettable que le socialisme allemand a laissé passer l'occasion de donner à la gauche européenne une nouvelle doctrine. Débarrassé par une longue période d'inactivité de nombreux préjugés doctrinaux il avait, en effet, plus de facilités de découvrir de chemins nouveaux. Lors de son premier congrès d

6 à Hanovre, le parti social-démocrate avait fait une tative sérieuse dans cette direction, en essayant de placer les théories marxistes par un socialisme hu- niste. Par la suite, les milieux responsables du parti été entraînés dans le tourbillon de la vie quotidienne ls ont sacrifié la doctrine à des préoccupations plus nédiates. Cette négligence idéologique est, peut-être, ponsable de l'échec électoral des socialistes allemands août 1948. Au lieu d'offrir une solution générale à s les Allemands n'étant pas directement liés au capi- sme, ils se sont plus ou moins contentés de la défense intérêts matériels de la classe ouvrière, soit d'une ion qui ne pouvait avoir aucun attrait pour les autres sses sociales.

Quoi qu'il en soit, le problème doctrinal reste toujours s solution pour la gauche de tous les pays européens. évolution politique allemande n'est qu'une consé- ence logique de l'échec idéologique des groupes poli- ues qui tendent à réaliser dans le monde une plus nde justice sociale.

L'espace vital

L'expression « espace vital » est chargée d'un lourd pénible passé. Il nous semble, néanmoins, indiqué de mployer non pas dans un sens revendicatif, mais à e d'avertissement. Tout l'avenir de l'Allemagne est au sort économique et moral des réfugiés. Rien ne urait donner une idée plus claire de la situation ac- elle que les chiffres suivants :

En 1938, l'Allemagne occidentale comptait 38 millions habitants. Sur la même superficie vivent actuellement

9,5 millions de personnes de plus, dont 200.000 représentent l'accroissement naturel de la population pendant que 7,3 millions sont des réfugiés expulsés de Pologne, de Tchécoslovaquie et de Hongrie, etc. 885.000 de nouveaux émigrés de la zone soviétique et 1,1 million des étrangers, surtout des personnes déplacées, installées plus ou moins définitivement en Allemagne. Le pourcentage de ces nouveaux citoyens atteint 40,6 % de la population globale dans le Slesvig-Holstein, 30,3 % dans la Basse-Saxe, 27,2 % en Bavière et 21,6 % dans l'ensemble de la Bizone. Ces millions d'êtres humains cherchent une existence qu'ils trouveront d'autant plus difficilement que l'Allemagne occidentale a toujours été une région fortement peuplée et qu'elle est actuellement plus riche en ruines qu'en places de travail. Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire qu'un pays ait réussi d'absorber sans graves et longues perturbations une masse humaine représentant un cinquième de sa population.

S'il y a un danger allemand, il a sa racine dans ce problème des réfugiés que le monde a pratiquement ignoré jusqu'à ces jours. Il ne s'agit nullement de plaindre les Allemands, ni de les aider dans un esprit humanitaire. Ce n'est pas le bien-être des Allemands qui est en jeu, mais très directement la sécurité sociale et politique de l'Europe. Rien n'est plus dangereux que l'existence au cœur du continent d'un foyer de millions de mécontents permanents.

La renaissance de l'économie allemande est absolument insuffisante pour apporter une solution au problème des réfugiés. Dans le cas le plus favorable, la production de l'Allemagne occidentale retrouvera en 1952 son niveau d'avant-guerre. Pourtant, pour assurer l'existence de la population accrue, et compte tenu de l'aug

entation indispensable de la productivité ainsi que des soins minima de reconstruction, l'Allemagne devrait oduire entre 30 et 40 % plus de marchandises qu'en 36. On sait, dès à présent, qu'un tel but ne se laisra pas atteindre dans la conjoncture économique interationale donnée. Les exportations allemandes corresondantes à une telle production risqueraient, en outre, déséquilibrer l'économie européenne. Il n'est pas oins important de savoir que l'accroissement du chôage en Allemagne occidentale n'est nullement dû à ne diminution du nombre des personnes employées ans l'économie, mais à l'intégration progressive des fugiés dans le procès de production. Il ne s'agit donc s de chômeurs dans le sens classique du mot, mais habitants en surnombre.

Il n'y a guère plus de doutes que le problème des fugiés allemands ne saurait être résolu d'une façon ceptable que par une action internationale d'envergure. Il dépasserait le cadre de cet article d'en esquisser s grandes lignes. Nous jugions seulement indispensae d'attirer l'attention sur ce danger latent dans l'espir que ce modeste avertissement donnera à réfléchir. présence de 9 millions de réfugiés en Allemagne cidentale constitue pour l'Europe de demain un proème crucial.

ALFRED FRISCH.

P.-S. — Alors que cet article était à l'imprimerie, était é le nouvel état de l'Allemagne orientale. Sa naissance it attendue depuis longtemps; et la zone soviétique tait pas absente de notre pensée, mais ses problèmes nt si différents de ceux de l'Allemagne occidentale qu'il t été artificiel de les envisager dans le même article. us y reviendrons à une prochaine occasion.

Gabriel Fauré

Rien, semble-t-il, n'aura manqué à l'exquis et grand musicien de *La Bonne Chanson*, du *IIe Quintette* et de *Prométhée* : ni l'éclat d'une gloire qu'il n'a point cherchée, ni le tendre et secret assentiment des cœurs. Aimé et admiré entre tous, ce n'est pas un paradoxe d'affirmer que ce maître attend encore d'être véritablement connu. Que de découvertes réservent aux mieux informés ses huit recueils de mélodies, sa musique de chambre, ses nombreuses pièces pour piano, ses deux drames lyriques, ses diverses partitions de théâtre, son *Requiem*, sa musique religieuse! De cette œuvre multiple, une grande partie, la plus haute sans doute, est à peu près ignorée du public; et le reste est goûté pour des motifs où l'art tient souvent peu de place. Les hommages officiels ne seraient qu'un simulacre dérisoire s'ils ne nous persuadaient de considérer d'un œil moins distrait un tel trésor de beauté, l'un des plus précieux du patrimoine artistique de la France.

Une vertu que nul n'a jamais contestée à Fauré, c'est le charme. Sur le seuil de son œuvre flotte une subtile vapeur, un je ne sais quoi fait d'impondérables : jeunesse de la ligne mélodique, dont la grâce svelte et cependant gonflée de vie évoque la magie du trait de Lé

ard; suprême aisance et fluide glissement du discours usical; air d'élégant nonchaloir soudain redressé en oblesse racinienne; atmosphère harmonique d'une lim- dité matinale, riche pourtant des diffuses lueurs et des atoiements fondus de la perle. De tout cela naît une duction comparable à celle que dégagent les plus heu- ux objets de la nature ou de l'art, la courbe d'une anche fleurie, les belles eaux d'une rivière sinueuse, geste d'une nymphe de Corot.

Beaucoup ne vont pas plus loin que cette volupté, urire d'accueil de l'œuvre fauréenne. Elle n'est cepen- nt que l'émanation d'une âme de poète infiniment nsible, qui nous invite à entrer dans le cercle enchanté ses songes. Il suffit d'écouter quelqu'une des mélo- es de Fauré pour reconnaître en lui un grand lyrique la française. L'accent de cette musique est si pénétrant e chaque auditeur croit en recevoir une confidence rsonnelle. Elle est l'intimité même, une intimité par- mée de tact, et qui, pour être fort différente de la fa- iliarité de Schumann, ne laisse pas de nous émouvoir ssi profondément. Elle garde dans l'effusion une dé- nce patricienne; elle fuit l'emphase, et ne jette point cris. Un tel atticisme porte témoignage d'une race en i la culture sociale est innée depuis des siècles. Il n'est s étonnant que Fauré, comme Racine, demeure à peu ès impénétrable aux étrangers. Sans doute faut-il être chez nous pour sentir quelle vie puissante, et souvent oulourcuse, frémit sous la fausse sérénité de ces claires rfaces.

Poète de l'amour, on a souvent prêté à Fauré plus de verie amoureuse que de sincère élan. L'erreur s'ex- ique peut-être par le contresens fréquent des inter- ètes, enclins à ralentir complaisamment ce qui doit

courir comme la flamme. Si Fauré a parfois emprunté à Samain la langueur fiévreuse de son âme recluse « où vit le goût secret des pleurs », Verlaine a su lui faire d'autres présents. *La Bonne Chanson* n'est certes pas une langoureuse aubade, et le « délicieux vainqueur » dont elle célèbre si allégrement le triomphe a bien les ailes et les flèches de l'antique et jeune Eros. D'un bout à l'autre des neuf mélodies qui composent cette admirable guirlande de chants, tout palpite de tendre impatience, tout brûle de passion. Alliage paradoxal de fraîcheur et d'ardeur, si propre à Fauré qu'il faisait déjà la beauté du plus juvénile de ses chefs-d'œuvre, sa première *Sonate pour piano et violon* (1876), et qu'on le retrouve dans certaines de ses plus tardives mélodies (*Le jardin clos; La Messagère*). Pour mesurer toute l'étendue de son registre lyrique, il faut, après ces chansons d'amant heureux, écouter *Le Parfum impérissable*, où il élève à un tragique déchirant la plainte et le pardon d'un grand cœur blessé, et relire dans la partition de *Pénélope* le rôle entier de l'épouse fidèle, expression pathétique de l'attente anxieuse et tendre.

Il est presque banal de louer la musique de Fauré pour sa surprenante aptitude à suggérer les divers aspects de la nature. Elle semble, par son exquise fluidité, sœur du fluide élément qui est le perpétuel miroir du monde. Il y a, dans les treize *Barcarolles* pour piano et dans maintes mélodies, tout le poème de l'eau frissonnante ou sereine; et ce n'est pas seulement sur les lèvres d'Ève que chante « l'âme longtemps murmurante des fontaines et des bois ». *La Bonne Chanson* est un merveilleux printemps, traversé de brises frôleuses, de cris d'oiseaux et de froissement d'ailes. Demi-jour des sous-bois, « reflets dans l'eau », scintillements de rosée,

lueurs du crépuscule mirées au chaton des bagues, mille effets de clair-obscur jouent dans les *Mélodies*; et le plus beau des *Nocturnes*, le 6e, un des chefs-d'œuvre de toute la musique, courbe sur nos têtes une phrase qui a le profond cristal d'une belle nuit d'été. D'ailleurs, rien d'imitatif en ces allusions, jamais appuyées, obtenues parfois à l'aide de moyens dont la simplicité déconcerte : tel ce dessin rythmique presque naïf dont la monotonie balancée évoque à miracle, au début du IIe acte de *Pénélope*, un paysage à la foi marin et pastoral.

Comme dans la *Chanson d'Ève* ce cri perdu, qui vient un soir, du fond de l'espace, percer la « ceinture de fleurs » du Paradis (*Crépuscule*), la douleur et la mort trouvent accès dans l'œuvre de Gabriel Fauré. Sa muse est trop humaine pour se replier égoïstement sur ses émois intimes. Une indulgente Piété vient à nous, comprend notre peine, et sourit en silence. Personne, ni même Ronsard ou Chénier, n'a mieux chanté le poème poignant de la grâce éphémère (*La Nymphée; Inscription sur le sable*). Dans *Prométhée*, les chœurs pour les funérailles de Pandore, sorte de *requiem* païen, sont probablement le plus touchant et le plus admirable thrène qu'un moderne ait dédié au souvenir de la beauté antique. N'est-ce pas une vierge aussi que pleure sans épouvante le *Requiem* chrétien, si doucement lumineux d'espoir et de consolante tendresse? La mort est une des inspirations les plus familières à Fauré : c'est elle que lamentent l'*Élégie* pour violoncelle et piano et le sombre et grandiose *Adagio* du Ier *Quatuor*. Mais la page sublime est la conclusion de la *Chanson d'Ève*, invitation au suprême voyage, tremblante d'un effroi sacré où se mêle un étrange désir.

On voit déjà qu'il n'y aurait pas de plus lourde erreur que de prendre Fauré pour un spécialiste du « joli », prisonnier de son propre charme, inguérissablement pâmé au parfum des roses d'Ispahan. A l'égal de Mozart et de Racine, ce maître de la grâce, que l'on croirait parfois perdu et noyé dans l' « odor di femina », sait être, quand il le veut, un maître de la force. C'est une main capable de la plus virile énergie qui a modelé les robustes thèmes initiaux des deux *Quatuors,* rythmé la violence percutante de la *Ire Sonate pour piano et violoncelle,* déchaîné les vastes houles qui écument dans la *IIe Sonate pour piano et violon.* Le *Prélude en ré mineur* est un des plus beaux accès de colère qu'il y ait dans la musique de piano; et quelle furieuse rafale secoue le grand *Thème et Variations,* si majestueux au début, si suavement apaisé après la tempête! Mais le souvenir s'impose surtout des deux drames lyriques de Fauré : *Prométhée, Pénélope.*

Écrit pour le Théâtre des Arènes de Béziers, *Prométhée* y fut joué en 1900. Cette musique de plein air, construite à l'échelle d'un théâtre antique, atteint sans effort à la grandeur de la fresque. Dès le prélude, véritable « entassement de blocs cyclopéens », selon la juste comparaison de M. Charles Kœchlin, on se sent transporté dans un monde abrupt et farouche. La joie des hommes primitifs acclamant le Voleur de feu, l'effroi prophétique de Gaïa devant la sacrilège audace du Titan, le supplice du demi-dieu libérateur cloué sur le Caucase, inspirent à Fauré autant de scènes d'une rude et magnifique puissance, d'une couleur unique dans notre théâtre musical, et vraiment dignes de l'altissime poète.

Tout change avec *Pénélope* (1913) : tout, sauf le goût infaillible du « maître du jeu ». Avec son tact coutumier,

il n'a garde de déployer sa force hors de propos, et d'écrire une musique barbare sur une action tirée de l'Odyssée. Sa partition est toute pénétrée de cette égale et douce clarté qui baigne les poèmes d'Homère. Mais les pures tendres, rendues avec le plus noble charme, ont de durs combats à livrer. La mort rôde, et l'attente de Pénélope s'achemine vers le massacre des prétendants. Rudesse des rythmes, âpreté des harmonies, vigueur de l'accent dramatique, tout se réunit pour faire de cette scène grande et terrible l'équivalent musical de la belle tuerie homérique. En ce IIIe acte de *Pénélope,* Fauré a vraiment bandé l'arc d'Ulysse.

On le voit, l'hellénisme de Fauré offrirait un thème fécond et neuf aux musicologues lettrés. Or, le même musicien dont mainte phrase fait songer à la vivante pureté des marbres grecs possède aussi le génie tout opposé de l'évocation légendaire, poussée parfois jusqu'au fantastique. Le Scherzo de son second *Quatuor,* sauvage et plein de ricanements, tourbillonne sur place dans une giration folle, ronde de démons ou vertigineuse danse d'Aïssouahs; tandis que celui du premier, musique ailée et bruissante d'insectes-fées, s'envole sur un rayon de lune, dans une clairière shakespearienne. Tout le peuple léger de la féerie voltige, bondit et sonne du cor dans la délicieuse *Ballade* pour piano et orchestre, qui se passe évidemment dans la forêt du *Songe d'une nuit d'été.* Et quatre mesures du mystérieux *Prélude* d'orchestre écrit pour *Pelléas et Mélisande* (longtemps avant le chef-d'œuvre de Debussy) suffisent à nous emmener très loin au pays des contes. C'est le privilège des poètes de préserver en eux, à l'abri de la vie desséchante,

Quelque chose du cœur enfantin et subtil.

Les délicieuses « enfances » de *Dolly* (suite pour piano à quatre mains) ont fleuri de cette inaltérable fraîcheur d'âme.

Fauré est un séduisant et profond poète. Éloge compromettant, que l'on ose à peine formuler : tant il semble impliquer pour rançon, comme dans le cas de Berlioz, de graves lacunes techniques. Rien de tel chez le maître de *Pénélope* : sa sensibilité poétique dispose de moyens d'expression complets et neufs, et son originalité de pur musicien est son plus solide titre de gloire. Sa personnalité est si intangible que les diverses influences dont la plupart de ses contemporains furent plus ou moins imprégnés n'ont fait que glisser sur elle. Ni Wagner, ni Franck, ni plus tard Debussy n'a marqué son œuvre, sans qu'il ait d'ailleurs laissé voir le moindre effort pour défendre son autonomie. Sa musique est l'intacte et fraîche Aréthuse qui traverse la mer sans y mêler ses eaux. On a pourtant prononcé plus d'un nom à son propos : Chopin, Schumann, Gounod, Saint-Saëns — avec raison, car tels sont bien ses points de départ. Son œuvre suppose celle de ces maîtres, qui en continuaient d'autres eux-mêmes, anneaux vivants de la tradition. Mais la page de l'art qu'il a écrite n'appartient qu'à lui.

L'originalité de Fauré n'est pas celle d'un constructeur de formes. S'il compose avec la plus élégante sûreté, il ne se fait pas un point d'honneur de ne loger ses idées que dans des architectures inédites. Comme les classiques, il emploie paisiblement celles qu'un long usage a consacrées. Mais, créateur d'une langue musicale, c'est la substance intérieure de l'art qu'il a renouvelée profondément. On épuiserait les plus subtiles métaphores sans louer assez la souplesse et la ductilité de cette harmonie d'une inimitable séduction, évasive

et ferme, fuyante, mais toujours tonale, longue métamorphose aux dégradés exquis, aux nuances aussi indiscernables, eût dit Renan, que celles du cou de la colombe. Qui démêlera comment cela est fait ? Enchaînements rares, résolutions exceptionnelles, fausses relations, feintes enharmoniques, modulations lointaines menées d'un doigt : à l'analyse, nous reconnaissons ces jeux. D'où vient donc la grâce indicible qu'ils prennent chez Fauré ? Il faut se rendre à l'évidence : sa syntaxe musicale n'est pas une mosaïque de procédés, mais sa nature même. Elle ne peut servir qu'une fois, pour exprimer une sensibilité d'un timbre aussi individuel que celle de Chopin ou de Debussy.

La délicate euphonie de cette musique ne doit pas nous en dérober l'audace. Fauré a toutes les hardiesses d'écriture d'un grand novateur; mais, comme Mozart, il les insinue avec un sourire. Les initiés savent seuls quel exemple d'heureuse émancipation propose son art si courtois. Il a pressenti et devancé de loin les néologismes de Debussy, plus voyants, mais non plus décisifs que les siens, et qui ne lui donnent nullement la figure d'un précurseur dépassé. Tout l'impressionnisme est déjà dans la *Ballade* pour piano et orchestre, qui date de 1881; et dès 1891, *La Bonne Chanson* réalisait en perfection l'accord d'une extrême subtilité et d'une souple logique.

« Cette fantaisie et cette raison », comme dit Verlaine... La musique de Fauré est le lieu des contraires réconciliés; n'est-elle pas le naturel et le rare, le raffinement et la simplicité, le charme et la puissance, la volupté du détail et la vivante unité ? A ce faisceau d'équilibres, reconnaissons le classicisme. Si le propre du vrai classique est de tout subordonner à l'expression de l'es-

sentiel, peu de musiciens ont mérité ce titre autant que Fauré. Son art n'a cessé de se développer en profondeur. Plus il avance dans son œuvre, plus il écarte comme vain tout accent qui n'est pas l'expression de sa sensibilité intime. Sa rencontre avec Verlaine, plus fraternel à son âme que les poètes romantiques ou parnassiens, fut une étape décisive dans ce voyage à la recherche de lui-même. Elle lui inspira les immortelles mélodies qui ouvrirent à la musique française un domaine nouveau. Et voici l'ère de la grande maîtrise. Quelle période ressemble plus à un apogée que celle qui débute par le *IIe Quatuor* et le *Requiem*, et s'illustre de la *Bonne Chanson*, du *Clair de lune*, du *Parfum impérissable* et de ces magnifiques poèmes pour piano : *Thème et variations*, la *Ve Barcarolle*, les *VIe et VIIe Nocturnes* ? Mais un critique pouvait trembler pour le lendemain : comment éviter de mettre cette perfection en formules, ou de raffiner dangereusement sur l'exquis ? Or, Fauré s'ouvre une autre voie : les années suivantes, voici *Prométhée*, le *Ier Quintette*, *La Chanson d'Ève*. L'horizon s'élargit, le paysage se simplifie; tout cède le pas au sentiment pur, qui jaillit de plus en plus des sources profondes; une grandeur imprévue s'allie à la grâce ancienne. La suprême raison s'ouvre, avec *Pénélope*, sous le signe d'Homère. La musique fauréenne, allégée jusqu'au prodige, se recueille et s'élève encore. Les étonnants *Mirages* (*La Danseuse*, *Le jardin nocturne*), aux confins du silence, évoquent l'indicible. Du rivage, quel long regard aux voiles qui ne reviendront plus! (*XIIIe Nocturne; les Horizons Chimériques*). C'est l'heure de ces œuvres du soir, d'une intérieure et intense beauté, où l'âme du poète livre ses derniers secrets. Le maître atteint à la spontanéité absolue, affranchi du

métier, semble-t-il, par la perfection de ce métier même. Rien ne dépasse en pure et émouvante tendresse les andantes du *Trio* et du *IIe Quintette*. Ces graves effusions ont la transparence sacrée des grands après-midi d'octobre.

On peut déjà prédire que la gloire de Fauré ne vieillira pas. Son œuvre, nette de concessions à la mode, est de celles sur qui le temps n'aura point de prise. Son génie si purement français, frère de ceux de Rameau, de Nicolas Poussin et d'André Chénier, proclame, avec les profondes vertus lyriques qu'on nous conteste parfois, la souveraineté de notre goût. Barrès a loué Anatole France d'avoir « maintenu la langue ». Plus efficacement que Saint-Saëns, qui avait moins de génie que d'écriture, Fauré aura maintenu le style. Sa musique est le triomphe de la qualité. Comme un archer de Phidias nous révèle toute la Grèce antique, une mélodie de Fauré attesterait à elle seule la noblesse de notre civilisation, et suffirait à la rendre impérissable.

LOUIS AGUETTANT.

ERRATUM

Signalons que l'article de J. Paliard : « L'antiexistentialisme de Maurice Blondel », était extrait d'un ouvrage ayant pour titre : *Maurice Blondel*, qui doit paraître dans la collection « Témoins de l'Esprit », dirigée par Daniel-Rops. C'est par suite d'une erreur typographique que la notification n'en a pas été faite dans le numéro d'octobre.

NOUVELLE

« Prière pour demander les dons du Saint-Esprit » ... et la faveur d'être un peu moins hypocrite

O Saint-Esprit, moi, Théodora-Léonie, épouse séparée Laurent, je suis fausse comme il n'est pas permis de l'être. Je vais à la messe tous les matins, je récite des tas de chapelets, des psaumes, des litanies, mais en réalité mon dieu c'est l'argent : je ne suis pas Morvandelle et paysanne pour rien! Je suis capable d'ameuter tout un quartier parce que quelques gouttes d'eau ont été répandues sur un matelas que je veux faire durer encore. Pensez donc, Saint-Esprit : asperger un matelas avec de l'eau qui n'est pas bénite! Je suis tellement grippe-sous que lorsque j'ai su que le vieux prêtre qui logeait chez moi avait placé ses économies en viager et que ce ne serait pas moi l'héritière, je l'ai flanqué impitoyablement à la porte : qu'il aille se faire pendre ailleurs, tout prêtre qu'il est! Hélas! j'ai été bien punie... Vous m'avez envoyé, Saint-Esprit, un individu dont je n'arrive pas à me débarrasser. C'est vous qui me l'avez adressé, Saint-Esprit, j'en suis sûre, pour l'expiation de mes forfaits!

Car s'il est quelqu'un que l'on peut accuser de simonie, c'est bien moi. Je recouvre mes stupres et mes dérè-

glements du manteau de la religion. S'il y a un enfer, il a été créé à mon intention. Voyez-moi plutôt à l'œuvre, ô Saint-Esprit!

Je m'avance dans la rue avec deux bâtons, non flottants, et je franchis les marches de Saint-Lambert avec une difficulté incroyable pour me faire plaindre. J'inspire pitié : « Cette pauvre femme, disent ceux qui me voient passer, comme elle doit souffrir! » Or, le matin, dès cinq heures, Saint-Esprit, pour emmerder mon locataire et l'arracher au sommeil, je cavale à toute vitesse de mon plumard à la tranchée aux cravates, de la tranchée aux cravates à mon plumard, ensuite à la penderie, puis de la penderie aux waters, et des waters je retourne à la tranchée, en claquant les portes, en tirant les chasses d'eau, en faisant un raffut de tous les diables... Ah! Saint-Esprit!... je n'ai pas besoin de cannes, à ce moment-là, je vous le jure! Je fonce à quarante-cinq à l'heure, Ladoumègue est obligé de s'incliner; ma guibole fonctionne drôlement et ça carbure, je vous le certifie! Je n'ai nul besoin de m'appuyer à la cloison; j'exécute une de ces bourrées, mon cher Saint-Esprit, comme vous n'en êtes pas souvent le témoin et comme on n'en interprète plus à Corbigny, le jour de la fête patronale! Quand je suppose mon locataire bien réveillé, alors je pars pour l'église, satisfaite, pleurant misère avec mes bâtons et simulant des efforts terribles pour avancer.

Et allons-y pour les rosaires, les litanies, les bonnes prières et l'amour du prochain. Qu'est-ce que je récite comme patenôtres! Je me figure le bon Dieu caché derrière un nuage, en train de compter les dizaines, au fur et à mesure. Le christianisme, pour moi, c'est un rite, une habitude; ce sont des gestes perpétuellement ressassés, des formules toutes faites, apprises par cœur, des génuflexions, un ensemble d'évolutions extérieures, une sorte de chorégraphie. Je ne manque pas un seul jour la messe et, bien entendu, j'y communie... Je communie, ô sacrilège... ô sacrilège sans nom!... scandale

que je suis pour les incroyants qui m'observent... Si je pouvais communier vingt-cinq fois par jour, je communierais vingt-cinq fois, et telle est ma réputation que les vicaires n'y verraient que du bleu.

Toutefois, à peine ai-je avalé l'hostie que je rentre précipitamment à la crèche et que je monte chez ma voisine du dessus, la folle, la spirite, celle qui se livre à la magie noire. Exerce-toi, ma langue de vipère, exerce-toi! Qu'est-ce que je peux baver, chez la spirite, qu'est-ce que je peux dégorger comme venin! Ce n'est rien de le dire! Je supplie la folle de secouer ses tapis, chargés de tous les détritus qu'elle peut recueillir, au-dessus de la fenêtre de mon locataire, dans l'espoir que celui-ci partira. Hélas! peine perdue! Ça ne réussit pas. Dans dix ans il sera encore là... Nous célébrerons nos noces d'argent... D'argent, c'est bien le mot, puisqu'il me donne vingt-cinq mille francs chaque année pour sa chambre et que je n'en paye que seize mille pour tout l'appartement. Mes manœuvres tortueuses ont pour résultat automatique de le faire s'incruster davantage. Ah! Saint-Esprit, je suis bien punie, et par où j'ai péché!

Quand je l'ai suffisamment excitée, la panthère secoue ses descentes de lit et nous marmottons toutes les deux :

— Tu partiras, mon salaud, tu partiras!

Hélas! Saint-Esprit... il ne part pas! Il est comme vous, immuable... *Super ripas sancti Lamberti manet semper*... J'ai même l'impression que maintenant il ne partira *jamais*!

Voulez-vous encore un exemple de ma fourberie et de mes procédés sournois? Quand la calomnie directe ne réussit pas, quand les gens, mis en éveil par mes allures de faux jeton et mon regard oblique, par mes avances doucereuses et papelardes, finissent par se dire : « Elle joue la comédie, cette bonne femme, elle est trop mielleuse pour être sincère... », alors j'opère par la bande; je n'affirme plus : J'INSINUE, avec un petit air innocent.

Ne suis-je pas le plus beau spécimen d'hypocrisie qu'on ait jamais rencontré ?

Naturellement, je fouille dans les papiers de mon locataire. Je ne serais pas Léonie si je n'y fouillais pas. C'est ainsi que j'ai découvert, un jour où j'avais pris prétexte de faire sa chambre, une poésie de Cécile Sauvage qu'il avait annotée. Je me suis empressée de la communiquer à ma copine du dessus, la panthère. Je suis complètement ignare, vous le savez, Saint-Esprit, et, au fond, aussi bête que méchante. En dehors de mes patenôtres, que je récite comme un robot, et des chapelets que j'égrène à la façon dont un brahmane agite son moulin, il ne faut me demander de comprendre quoique ce soit ni aux Muses, ni à l'Art, ni à la cadence, encore moins à l'épicurisme première manière. Mais l'épicurisme a-t-il été déformé, et ses manifestations étaient-elles louables à l'origine ?... Ça m'est fort égal et je ne m'embarrasse pas pour si peu!

Il y avait là, une fois de plus, l'occasion de nuire : vous le pensez bien, Saint-Esprit, je n'ai pas voulu la rater! Je me suis voilé la face, et j'ai dit à qui voulait m'entendre, d'un ton scandalisé, en déployant mes doigts en éventail devant mes vertueuses mirettes :

— Quelle abjection! C'est épouvantable! L'ignoble individu! Oh! si vous saviez, si vous saviez!... *Si vous saviez les horreurs qu'il peut écrire contre l'amour!*

Voilà, Saint-Esprit! Embrasez donc mon cœur du feu de votre charité. J'ai vraiment bonne mine à répandre le bruit que la Marseillaise intercepte les correspondances, que c'est là une chose « reconnue ». Comme indiscrète et fouilleuse de tiroirs, à moi le pompon, Saint-Esprit! Cela aussi est désormais « reconnu ».

. . . . . .

O Esprit lumineux, préparez ma place dans votre chaufferie perfectionnée! Je crois que ma langue, bien grillée, constituera un hors-d'œuvre excellent pour Lucifer. Il s'en régalera, le coquin! La savourant, il dira :

« Ça, c'est la langue à Léonie, de la rue Bausset... Fameuse, la rondelle! » Et les diablotins me piqueront les flancs avec leur fourche pour me faire avancer plus vite. Je battrai Ladoumègue, au sprint, de plusieurs longueurs, sans le secours d'aucune canne, cependant que vous, Saint-Esprit, qui percez à jour mes intentions et connaissez le tréfonds de mon âme pharisienne, vous vous écrierez :

— A nous deux maintenant, VIEILLE CANAILLE!

HENRIETTE QUÉVENNEC.

NOTES ET CHRONIQUES

Le Saint-Sépulcre aux mains des fidèles

Une ombre plus compacte accueille aujourd'hui, dès les premiers pas, le visiteur du Saint-Sépulcre; de massifs échafaudages de charpente aveuglent les accès de la rotonde, et l'on doit se glisser, comme dans une galerie de mine, entre les bois massifs qui étayent les arcs. Mais, au-delà de ce passage qui serre le cœur, la même lumière poussiéreuse et grise, inoubliable au pèlerin, descend de la coupole; et le naïf édicule élevé au-dessus du saint Tombeau apparaît alors, bancal et disjoint, emprisonné dans un corset de fer.

Certes, on ne blâmera pas l'administration qui, faisant son métier, a conservé comme elle a pu, en attendant que l'on avise, cette maçonnerie croulante; et l'on ne saurait oublier que, pour l'Hôte auguste, le plus précieux des palais humains ne serait pas moins indigne que cette masure aux grossiers étais. Mais on ne taira pas la honte ressentie. Bien plus, l'on souhaiterait que les chrétiens puissent venir, innombrables, éprouver cette honte; car il n'est pas un seul d'entre eux, nous le croyons, que les soucis du siècle tiendraient assez pour qu'il pût demeurer indifférent à cette détresse ignominieuse du Lieu Saint; pas un qui ne se sentirait, à quelque degré, coupable d'avoir, en oubliant ce sanctuaire, inconsciemment permis sa demi-ruine et son déshonneur.

Les Français de notre génération ont connu la défaite,

et, sous son premier choc, cet étrange sentiment mêlé de sourd remords du passé, d'âpre et vain regret du présent, et d'incapacité à concevoir, dans l'immédiat, le geste par lequel puisse être inaugurée la parade et amorcé le salut. Un sentiment aussi amer, aussi violent, étreint aujourd'hui le chrétien devant le Saint-Sépulcre; et c'est au lieu même du triomphe de son Sauveur qu'il ressent cette mortifiante détresse.

***

Beaucoup de visiteurs des Lieux Saints ont naguère avoué leur scandale : la foule pressée des fidèles orientaux n'y montrait guère de tenue, et la compétition des diverses communautés, unies ou non à Rome, dans les sanctuaires, manquait de dignité, parfois même de charité. Sans doute fallait-il faire la part d'un certain laisser aller levantin; et la visible ferveur qui, en dernière analyse, dictait ces gestes, devait faire excuser ce qu'ils avaient parfois de rude et d'inopportun.

Un principe de sagesse humaine avait été arrêté, dans le dessein d'éliminer les occasions de conflit : le *statu quo*. Selon cet arrangement, nulle modification ne pouvait être apportée aux droits traditionnels de culte et de propriété qu'exerçaient, dans les Lieux Saints, les diverses communautés : Latins, Grecs orthodoxes, Arméniens grégoriens, Jacobites, Coptes. L'entretien d'une partie d'un sanctuaire en attestait la possession. Pour connaître l'étendue des domaines gardés au Saint-Sépulcre par les Latins, il suffisait au visiteur (et il suffit encore, car ce principe subsiste) de suivre le Franciscain de la Custodie de Terre Sainte, muni d'un plumeau, dans son périple matinal. Quant aux parties communes des sanctuaires, l'ordre des cérémonies y est strictement réglé; tel est le cas du saint Tombeau lui-même, où se succèdent chaque nuit les messes arménienne, grecque et la-

tine, et où figurent en nombre invariable des lampes, des chandeliers et des images marquées au chiffre de ces communautés.

Ce *statu quo* ne pouvait être qu'un pis aller, qui n'excluait pas des difficultés imprévues. Depuis longtemps déjà, la nécessité d'un organisme international, chargé de la sauvegarde des Lieux Saints, avait été aperçue. En dépit des efforts du Vatican, les rivalités des puissances ont empêché sa constitution après 1918. La question se trouve posée de nouveau aujourd'hui, dans des conditions que la naissance de l'État d'Israël n'a fait que compliquer encore.

*
* *

Naguère, lorsque le *statu quo* s'exerçait sans heurts notables, on avait quelque tendance à perdre de vue le vice essentiel de cette institution : elle concrétise, elle ossifie, en consacrant leur incorporation aux pierres des sanctuaires, les divisions même de la chrétienté.

Durant les dernières années de l'entre-deux-guerres, quelques lézardes apparurent dans la basilique du Saint-Sépulcre. L'accord des communautés ne put se faire autour d'un programme de consolidation. Aujourd'hui, le nombre et l'importance des fissures témoignent que l'édifice demanderait une réfection complète, presque une reconstruction.

Mais se borner à refaire, exactement identique, la médiocre bâtisse issue presque entièrement des replâtrages du siècle dernier, ne serait-ce point attester, sous une forme durable, l'impuissance de la chrétienté ? Car pour un siècle de foi vigoureuse et unie, la question ne se poserait même pas. Toute la maçonnerie vulgaire serait abattue, et autour du calvaire et du sépulcre un grand élan unanime édifierait, de la manière qu'il croirait la plus digne, un sanctuaire nouveau.

Le fourmillement d'impossibilités que susciterait un tel projet suffit à montrer où nous en sommes. Devant ce problème qui le dépasse, le chrétien est en déroute : eût-il toute puissance matérielle, il ne saurait ici comment en user. Et si quelque pauvre venait offrir un sou pour contribuer à refaire au saint Tombeau un digne reliquaire, nul ne pourrait accepter son obole ni lui dire où la porter. N'est-ce pas là grande pitié ?

*
* *

L'internationalisation des Lieux Saints, certes, ne suffirait pas à résoudre d'emblée ce redoutable problème. Tout au moins serait-elle le premier pas pour sortir de la nuit. Ce geste de bonne volonté parmi les nations commencerait de créer l'atmosphère de concorde nécessaire au salut des Lieux Saints.

Ce geste n'est point encore fait. Il est facile de condamner les courtes vues des chancelleries et les intrigues des cabinets. Les uns et les autres seraient moins inertes s'ils sentaient, derrière eux, l'exigence des peuples. Mais les chrétiens semblent indifférents, las, lointains, désunis. Devant le Saint-Sépulcre désert, privé de la chaleur des pèlerinages, réduit au maigre culte qu'y exercent, avec quelques moines, les infimes débris des chrétientés locales dispersées, le visiteur ressent l'angoisse d'une inexprimable solitude.

Dans son désarroi, il ne saurait formuler le programme de salut des Lieux Saints. Il voit bien que cette internationalisation, dont S. S. le Souverain Pontife s'est fait à plusieurs reprises l'avocat, en serait du moins la première condition, immédiatement réalisable. Mais devant le sanctuaire oublié, il comprend que rien ne se pourra faire si, dans le cœur des chrétiens, ne se réveille enfin l'inquiétude pour les Lieux Saints; si cha-

cun d'entre eux ne se sent pas frustré du meilleur de ses biens : orphelin de Jérusalem.

L'homme qu'un deuil cruel a frappé garde longtemps une amertume à demi consciente qui imprègne toutes ses pensées et lui interdit le repos. Pour les chrétiens, la détresse du Saint-Sépulcre doit devenir cet aiguillon, ce remords quotidien, cette constante et féconde angoisse.

PIERRE RONDOT.

CRISE FRANÇAISE VUE D'OUTRE-ATLANTIQUE

Washington a assumé pendant la guerre un rôle mondial qui continue dans l'après-guerre; de la capitale fédérale dont l'importance, depuis l'ère Roosevelt, a crû et croît encore dans la vie de la nation américaine, le plan Marschall, auquel s'est ajouté le pacte de l'Atlantique, a fait la capitale d'un monde « occidental » auquel s'intègre ce qui reste d'Europe en deçà du « rideau de fer ». L'ampleur non pas tant de la puissance que de la perspective explique quel intérêt présente, pour le visiteur européen, l'opinion qui s'élabore en Amérique sur les affaires de son pays : opinion d'experts gouvernementaux, d'hommes d'affaires, mais aussi de dirigeants ouvriers, d'intellectuels « libéraux », de parlementaires, proches de « l'Américain moyen », opinion qu'alimentent à Washington et New-York, toutes les informations, à commencer par les correspondances du *New-York Times* et du *New-York Herald Tribune,* tous les

témoignages aussi des voyageurs qui affluent vers les centres de vie internationale.

Nous avons noté, de ce point de vue, des réactions à la crise politique qu'a ouverte la démission du cabinet Queuille. Il ne s'agit évidemment pas du défilé des personnalités ou de la suite des solutions manqués (dont, à l'heure où nous écrivons, nous ne savons pas si elle s'achève), mais des situations durables, de données moins changeantes de notre vie publique.

Soulignons d'abord l'intérêt, non pas tant de curiosité publique, vite lassée, mais d'observation sérieuse, qu'éveillent les affaires de France; en dépit de l'opinion contraire qui semble prévaloir à Paris, on n'a pas eu à Washington la pensée d'aider l'Angleterre par un traitement privilégié, au détriment des bénéficiaires continentaux du plan Marshall. Celui-ci a été conçu en fonction d'une coopération économique constante entre pays européens. Les difficultés que ces nations éprouvent à s'entendre, le caractère strictement national, voire nationaliste, de leur effort de reconstruction, risque d'affaiblir gravement en 1950 la position de l'Administration devant le Congrès quand la première demandera au second le renouvellement des ressources indispensables pour une nouvelle année d'aide à l'Europe. Dans *l'ensemble* européen pour lequel on veut travailler, avec lequel on voudrait travailler, la place de la France apparaît marquée.

Depuis un an, le crédit de notre pays avait certainement augmenté. Pour des raisons simples : augmentation remarquable de la production, arrêt de l'inflation, stabilité gouvernementale. Avant même la crise politique, on n'ignorait cependant pas la gravité des problèmes qui demeuraient posés : balance des comptes extérieurs, équilibres intérieurs des salaires et des prix. Et lorsque intervint la dévaluation de la livre, le grand public était déjà prévenu par le *New-York Times* ou le *New-York Hérald Tribune* contre l'illusion que des

manipulations monétaires suffiraient à restaurer le commerce international et la prospérité en Europe. On apprit sans étonnement que la dévaluation du franc rendaient plus aiguës les difficultés de salaires et de prix.

On comprend moins bien l'acuité qu'ont prise, en même temps, les débats intérieurs à la coalition gouvernementale; entre des partis et des hommes que l'expérience montre obligés à gouverner conjointement, et non sans quelque succès. Un fait cependant a été bien aperçu et plusieurs fois exprimé dans la presse, à savoir que les partis de « la troisième force » n'ont pas organisé, ni même éclairci, leurs rapports, dans la pratique de la vie publique, avec les forces syndicales non communistes. Question capitale dans une démocratie contemporaine que celle du rapport entre les partis démocratiques et le syndicalisme libre; l'Angleterre la résout, dans une certaine mesure, par la connexion *Trade Union Congress-Labour Party;* les États-Unis l'abordent avec les organismes d'éducation et d'action politique de leurs centrales syndicales... Les Américains : syndicalistes, « libéraux », experts-gouvernementaux, mesurent, autant que la puissance que constitue la C.G.T., l'importance (aujourd'hui à peu près égale à leurs yeux) de la C.G.T.-F.O. et de la C.F.T.C.; la presse se fait attentive aux modalités de « l'unité d'action »; les dirigeants ouvriers, sensibles aux divergences entre « Force Ouvrière » et les syndicalistes chrétiens... L'intérêt pour notre pays conduit à une vue plus nuancée des situations; mais on ne peut se perdre dans le détail, on veut aller à l'essentiel.

Aussi aperçoit-on, sous la crise politique, la crise sociale latente; si féru que l'on soit à Washington de lutte contre l'inflation, on y paraît, beaucoup plus que rue de Rivoli, préoccupé de redistribution du « revenu national ». Les voyageurs retour de France signalent l'ampleur des profits et l'inégalité des revenus; le patronat français n'a guère d'admirateurs; les revendications syn-

dicales en matière de salaire minimum ne sont généralement pas critiquées; non plus que le retour aux tractations collectives — au *collective bargaining* cher aux trade-unionists anglo-saxons : moyen de décharger le gouvernement en matière de salaires d'une responsabilité qu'il a abandonnée dans le domaine des prix.

Depuis un an, la conscience s'est accrue de l'impossibilité, morale et de fait, d'une politique atlantique qui méconnaîtrait l'importance primordiale, en France ou en Italie, des problèmes de la vie et de l'organisation ouvrière. Le Programme de Relèvement européen n'apparaît plus seulement d'accroissement de la production, de lutte contre l'inflation; mais aussi de distribution plus équitable. A ce moment et sur cette dernière question « la troisième force » française semble se briser. Dans la suite des rencontres entre conjoncture nationale et conjoncture internationale, serait-ce une fois de plus une possibilité perdue ?

New-York, 23 octobre 1949.

PAUL VIGNAUX.

Sur le problème de l'école

Les problèmes posés par notre régime scolaire ont donné lieu cette année à différentes publications. Deux d'entre elles semblent devoir retenir l'attention et peuvent amener leurs lecteurs à préciser leurs propres positions.

La première publication à signaler est le cahier d'*Esprit*[1]. Il est surtout intéressant par les réponses à une sorte d'enquête qui a précédé la composition de ce numéro. Cette enquête échappe à tout résumé, il faut la lire directement. On y trouvera, à travers une certaine diversité de points de vue personnels, des témoignages vivants et des réflexions parfois fort enrichissantes pour le lecteur. C'est l'aspect positif de cette publication, et il est dommage que les critiques formulées en aient peu tenu compte.

Il faut en effet observer (ce n'est pas un excellent « signe des temps ») que le cahier d'*Esprit*, qui n'est point parfait, mais qui, comme toute tentative imparfaite, peut aider à de nouveaux progrès, a été moins bien accueilli qu'il ne le méritait. Les revues ou les groupements qui sont plus ou moins engagés dans la controverse scolaire semblent avoir borné leurs réactions à deux points assez sommaires : 1° chacun s'est d'abord hâté de courir aux conclusions, qui contiennent d'ailleurs des propositions peu précises ou discutables, et de les confronter avec sa propre doctrine, ce qui per-

1. *Esprit*, mars-avril 1949. La question a été reprise dans le numéro d'octobre de la même revue, et il y aura lieu d'y revenir.

mettait souvent de formuler aussitôt un refus sans nuances; 2° quant à l'enquête, plusieurs de ceux qui l'ont critiquée lui ont reproché des erreurs de « dosage » et se sont montrés beaucoup plus irrités de ne pas voir reproduire intégralement des plaidoyers déjà connus que désireux de découvrir les préoccupations et les inquiétudes de leurs contemporains d'autres tendances.

Il reste que les défauts ou les lacunes de cette publication appellent discussion et nous pourrions énumérer ici quelques erreurs de détail : ainsi les indications de la p. 26 sur la loi Falloux, où rien ne permet de discerner ce qui concerne l'enseignement primaire et le secondaire, ou l'usage fait dans une des réponses (p. 453), sans réserve des enquêteurs, d'une statistique sujette à caution sur le recrutement des séminaires, sans parler de la faiblesse des propositions concrètes formulées à la fin. Mais nous tenons à dire qu'à nos yeux le « climat » du cahier d'*Esprit* tel qu'il a été composé et publié reste plus ouvert que beaucoup des articles qui en ont rendu compte. Il nous semble d'ailleurs que si l'on pouvait enregistrer les réactions des lecteurs isolés, on découvrirait que, tout dosage mis à part, la sincérité et le sérieux de nombreuses réponses qui ont une irréductible valeur de témoignage ont aidé plus d'un Français inquiet de nos difficultés scolaires à élargir son horizon et à estimer des hommes différents de lui. Ce n'est pas toute la solution; c'est un des premiers pas nécessaires.

Le livre de Mlle Chabernaud[2] n'appartient pas au même genre : il n'a rien d'une enquête et ne cherche en aucune manière à confronter des opinions. C'est un plaidoyer, animé de l'intransigeance la plus absolue, en faveur d'une aide matérielle des pouvoirs publics à l'enseignement libre. L'auteur essaie de convaincre ses collègues catholiques de l'enseignement public de parti-

2. G. Chabernaud, *Pour une école libérée*, Poitiers, 1949.

ciper à une véritable croisade en ce sens; bien plus, elle entend leur démontrer que seule une telle attitude est admissible. Nous ne discuterons pas en détail l'apologie que fait Mlle Chabernaud d'un système d'intransigeance désespérée (p. 102) ni les certitudes de succès qu'elle en attend (p. 115), malgré des expériences historiques qui lui sont peut-être indifférentes. Il faut bien dire en tous cas que les universitaires catholiques sont loin de se trouver tous d'accord avec Mlle Chabernaud sur ses diverses affirmations, et que collectivement il ne leur serait pas possible d'accepter comme attitude commune celle qu'elle essaie de leur proposer.

Laissant à de plus qualifiés que nous le soin de faire connaître cet aspect du problème, nous préciserons simplement ici nos remarques d'historien. Un plaidoyer qui vise à une logique rigoureuse, et qui veut forcer chez le lecteur l'adhésion à des affirmations présentées comme évidentes, se doit de ne pas appuyer ses démonstrations sur des inexactitudes de fait. On est cependant obligé de s'interroger devant certaines allégations.

L'auteur écrit (p. 61) : « En quoi serait-il indécent que des catholiques réclament pour eux ce que le traité de Versailles exigeait que les pays d'Europe centrale accordent à leurs minorités ethniques... l'École confessionnelle subventionnée ? »

Mlle Chabernaud n'est pas la première à user de ces comparaisons qui passent de brochure en brochure sous des formes de plus en plus inexactes, et qui tendent à faire penser aux catholiques français qu'il existe ailleurs que chez eux des régimes scolaires enviables, illustrés par des exemples entièrement isolés de leur contexte politique et social. Mais la tentative de faire passer l'Europe danubienne, à quelque date et sous quelque régime que ce soit, pour une sorte de paradis scolaire avec l' « école confessionnelle subventionnée », semblera particulièrement sommaire à quiconque a entendu parler de la vie en Europe centrale après 1919.

Il y a lieu d'abord d'observer que si des garanties ont dû être prévues dans les traités de 1919-1920[3] pour les minorités ethniques, c'est précisément parce que les grandes puissances avaient quelques inquiétudes sur les habitudes de tolérance réciproque entre les peuples de l'ancienne Autriche-Hongrie. Il faudrait ensuite rechercher, non pas quelles garanties ont été formulées dans les textes officiels, mais quel sort leur a été fait dans la réalité. Chacun des États d'Europe danubienne ou orientale a généralement poursuivi aux dépens des minorités ethniques et religieuses (il y avait souvent coïncidence entre les deux choses) une politique d'assimilation impitoyable. L'histoire de la Roumanie et celle de la Pologne entre 1919 et 1939, par exemple, n'offrent guère d'exemples édifiants en matière scolaire. Non seulement les écoles minoritaires n'ont pas toujours été subventionnées, mais elles ont été rarement tolérées, et les populations ont été victimes de multiples tracasseries. Ajoutons que le principe des subventions ne prenait un aspect « confessionnel » que précisément parce que l'école officielle des pays intéressés était elle-même confessionnelle en même temps que nationale, au profit de la nationalité dominante, ce qui représente des données bien différentes des nôtres. Nous craignons en tout cas que le régime de l'école confessionnelle subventionnée, évoqué à ce sujet, ne soit un mythe, assez désagréable par surcroît pour les populations qui en ont gardé quelque souvenir.

Il faut aller plus loin. L'analogie proposée ne met pas seulement en cause des affirmations de fait qui auraient demandé un contrôle. Le principe même de la comparaison aurait pu alarmer l'auteur, avant de choquer les lecteurs de sa brochure. Les catholiques de France sont

3. Quand on parle à cet égard du traité de Versailles, c'est d'un traité des alliés avec la Pologne qu'il s'agit et non du grand traité avec l'Allemagne.

ne minorité sans doute, mais sont chez eux et frères le leurs compatriotes incroyants ou moins croyants. A-on le droit de les assimiler aux minorités ethniques des tats danubiens, qui se sont senties étrangères et ont té traitées comme étrangères dans les territoires avec esquels on les transférait? Nous ne sommes pas sûrs u'une telle manière de présenter la position des catho-iques puisse désarmer les préjugés de certains de leurs ompatriotes, déjà trop prêts à soupçonner les collecti-ités chrétiennes de vouloir faire un État dans l'État. Nous sommes tout à fait sûrs, en tout cas, que nombre le catholiques français n'accepteront pas ces compa-aisons avec des minorités étrangères au pays qu'elles abitent. Pourquoi entretenir de pareilles confusions, vec pour tout espoir le régime scolaire qu'ont pu con-aître les Hongrois en Transylvanie roumaine ou les Ru-hènes en Pologne?

Revenons en France, car les affirmations fragiles (et ranchantes) ne se limitent pas à des exemples étran-ers. Nous lisons (p. 63) une phrase d'une belle certi-ude : « Combien parmi nous savent que la multiplica-ion des écoles populaires permettait à Louis XIV d'ins-ituer l'obligation scolaire, en 1695, presque deux siècles vant Jules Ferry? » La découverte est si rare qu'une éférence aurait été la bienvenue. Mais nous craignons ue Mlle Chabernaud n'ait adopté un peu vite quelque pinion péremptoire d'un auteur de seconde main. Car existe bien une déclaration royale (décembre 1698) qui ouche à la question scolaire. Seulement il faut lire ce u'elle dit :

« Voulons que l'on établisse, autant qu'il sera pos-ible, des maîtres et des maîtresses dans toutes les aroisses où il n'y en a point, pour instruire tous les nfants, et nommément ceux dont les pères et mères ont ait profession de la religion prétendue réformée, du atéchisme et des prières qui sont nécessaires...; comme

aussi pour apprendre à lire et même à écrire à ceux qui pourront en avoir besoin... »

Observons d'abord que s'il y a obligation scolaire, c'est d'abord celle *pour les paroisses* d'ouvrir une école, donc l'obligation au sens de la loi Guizot et non de la loi Ferry. Plus exacement, et ceci nous mène au fond de la question, l'obligation *pour les enfants* concerne très spécialement les enfants de famille protestante, et il s'agit de leur donner une instruction religieuse catholique. Le texte ne laisse pas d'incertitude sur les buts de la politique scolaire de Louis XIV. Il est moins sûr que l'application ait pu aller très loin. Mais de toute manière la rigueur avec laquelle Mlle Chabernaud blâme notre ignorance exigeait quelques justifications de plus. Il est hasardeux d'affirmer une grande intransigeance pour des vérités considérées comme absolues en politique scolaire (sinon même en politique tout court, voir la conclusion p. 144) et de traiter de manière aussi approximative la vérité historique.

De tels procédés diminuent malheureusement la portée des indications les plus justes. Après la phrase sommaire à l'éloge de Louis XIV viennent quelques lignes beaucoup plus valables (les sources de Mlle Chabernaud étant plus sûres) au sujet du peu d'intérêt que portaient à l'école plusieurs philosophes du XVIIIe siècle, aristocrates en vérité et quelque peu obscurantistes malgré leur dévouement aux « lumières ». Remarque importante et qui aurait mérité un examen plus serré. Mais il faut nous contenter de relever isolément tel détail exact : on ne peut faire crédit en bloc à l'information de Mlle Chabernaud.

En signalant deux des plus graves inexactitudes de fait contenues dans cet exposé, nous avons voulu insister sur une règle de méthode : aucune cause ne peut être valablement défendue si l'on prend pour des évidences les arguments les plus discutables. Quant au fond, d'autres auront à dire ce que des universitaires

tholiques peuvent penser de la thèse en elle-même. ous observerons simplement que tout ce plaidoyer d'ap- rence logique passe à côté d'un problème sérieux, lui de saisir comment se concilient, sous quelque ré- me que ce soit, la protection officielle et la liberté; il a au moins des difficultés à ne pas esquiver, et l'his- ire récente de l'Europe centrale aurait pu le rappeler. ous demanderons enfin si l'on peut proposer une poli- que scolaire viable en faisant délibérément abstraction s réalités historiques et psychologiques qui nous obli- nt à comprendre nos contemporains et nous aident à vre avec eux dans un respect mutuel qui ne diminue cunement le chrétien.

FRANÇOIS HENRY.

L'éducation, problème national aux Etats-Unis

Ce n'est pas seulement en France que l'on se préoc- pe de constructions scolaires et, à nouveau, de ré- rme de l'enseignement. Le problème d'une politique l'éducation nationale se pose aux États-Unis aussi. enseignement dépend jusqu'ici non d'un Ministère déral, mais des différents États et de l'initiative privée. Congrès discute actuellement de l'opportunité d'ac- rder une aide fédérale financière. Cet aspect écono- que des problèmes scolaires est assez important pour e l'un des principaux économistes américains, Sey-

mour E. Harris[1], esquisse une « économique de l'édu cation » tout en étudiant les relations entre son pays le reste du monde, l'Europe notamment. Il y a quelqu semaines le C.I.O. consacrait son bulletin mensuel perspective économique à présenter des chiffres élémen taires et frappants : sur l'inégalité des moyens dont di posent les États, la disparité des efforts accomplis po les écoles urbaines et les écoles rurales, pour les en fants blancs et ceux de couleur, l'augmentation enco insuffisante des salaires des enseignants[2]... Parallèl ment à cet effort d'analyse économique se manifeste u volonté de repenser l'enseignement américain en fon tion de la vie contemporaine, comme en témoigne *L'E seignement dans un monde divisé,* par le Président l'Université Harvard[3]. Le titre s'explique par la div sion de notre univers entre deux pays qui, puissanc industrielles l'un et l'autre, incarnent cependant d conceptions différentes de l'homme. Il n'y a aucune an logie selon J. B. Conant entre la menace nazie et défi soviétique; l'une était une menace militaire imm diate; l'autre est une poussée idéologique et politiq appuyée par les armes. La trêve armée dans laque nous vivons doit être l'occasion pour la démocratie am ricaine de redonner à son idéal de l'homme une nouve vigueur, idéal qu'il appartient aux jeunes génératio d'incarner; aussi philosophie de l'éducation et philos phie sociale sont-elles inséparables. L'enseignement p blic reflète l'état de la société et réciproquement celle se modifie par le biais de la formation donnée a jeunes. C'est en fonction d'une société industrielle co posée d'hommes libres et théoriquement égaux q Conant pose le dilemme de l'enseignement américai

1. Seymour E. Harris, *How shall we pay for Education?* Harp 1948.

2. *Economic Outlook*, C.I.O., may 1949.

3. *Education in a divided world*, James Bryan Conant, Harv University Press, 1948.

Celui-ci est partagé entre deux tendances que symbolisent les noms de Jackson et de Jefferson : la tendance démocratique égalitaire qui vise à assurer à tous les enfants une formation minima, civique et intellectuelle, conçue au niveau de la masse; égalitarisme qui sans doute élève le niveau du plus grand nombre, mais sacrifie les sujets les mieux doués; ceci est finalement nuisible à une société hautement diversifiée comme la société industrielle qui a besoin de citoyens compétents et spécialisés; la tendance de Jefferson, celle de la « démocratie des élites », se soucierait davantage de la formation des sujets bien doués, mais risquerait d'oublier que de la culture générale donnée à la masse, mis à part tout enseignement technique, dépend l'existence de citoyens conscients et dévoués à l'idéal démocratique. J. B. Conant pose vigoureusement les termes du problème que l'Amérique doit résoudre en face des « idéologies totalitaires d'un monde divisé » :

— D'une part les rapports de l'industrie et de l'enseignement : pour que la démocratie américaine reste vigoureuse et prospère il faut que son économie demeure dynamique et fournisse un travail satisfaisant à tous ceux qui en demandent; réciproquement, les deux ou trois millions de garçons et filles qui, chaque année, terminent leurs études et prennent un métier doivent avoir été préparés pour ces métiers et orientés vers eux.

— D'autre part, comment équilibrer à l'intérieur de l'enseignement américain la culture générale indispensable à la formation de citoyens capables de promouvoir l'idéal démocratique et cet enseignement spécialisé nécessité par les fonctions sociales à remplir et mérité par les capacités d'un certain nombre d'enfants? Ce problème qui se pose pour chaque pays est traité par le Président de Harvard avec un souci notable du concret et de l'analyse sociologique. Il se demande si le slogan américain : « L'égalité des chances pour tous », est au-

jourd'hui plus qu'un slogan; c'est-à-dire l'enseignement américain reflète-t-il une société stratifiée où la conscience de classe se fortifie du fait que les enfants de certaines familles se trouvent automatiquement préparés aux écoles supérieures et universités, tandis que d'autres se voient interdire un certain nombre de métiers, donc de positions sociales et économiques, du fait qu'ils ont fréquenté certaines écoles secondaires et celles-là seulement? Selon J. B. Conant, pour que « l'égalité des chances » redevienne une réalité dans la vie américaine, il faut analyser pour y remédier les faiblesses de l'enseignement américain. Une société sans classes, cela veut dire une société fluide où les individus passent d'un groupe à l'autre selon leurs capacités personnelles et non selon leur naissance, une société très diversifiée et complexe, enfin une société où les différences sociales et économiques des groupes soient peu apparentes; or une telle société n'est possible que si l'enseignement public offre à ses élèves des formations très variées, réellement accessibles à tous et leur assurant des statuts économiques à peu près équivalents; ce jour-là les jeunes gens choisiront leur vocation en fonction d'un intérêt réel pour leur travail à venir et non pour des considérations extrinsèques telles que snobisme, respectabilité ou cupidité. Ceci suppose un travail préalable d'analyse sociologique : l'éducation est en effet *un processus social;* il est frappant de voir un président d'université insister sur ce fait que l'instruction n'est pas quelque chose qui se communique à des êtres abstraits, coupés de toute relation quotidienne avec leur famille, leur région — ville ou campagne —, leur quartier — populaire ou résidentiel —, leur milieu social — déjà intellectuel ou fermé à toute préoccupation de l'esprit. Dans l'admirable étude parue en 1945 sous la direction de J. B. Conant, *General Education in a free Society*, étude rédigée par un Comité de professeurs de Harvard, une telle analyse, sociologique en même temps que pédago-

gique, avait été faite pour les écoles secondaires. Comme le dit Conant, pour promouvoir une société fluide, il faut d'abord reconnaître en quoi et où elle s'est stratifiée, sclérosée. Nous ne pouvons entrer ici dans des détails concernant les remèdes proposés par J. B. Conant; ils témoignent d'un esprit admirablement soucieux des conditions concrètes de l'enseignement, d'un esprit qui veut et sait équilibrer les nécessités d'un enseignement spécialisé et d'une formation générale. Signalons seulement que cette formation générale commune à tous les citoyens lui paraît l'instrument de l'unité spirituelle d'une nation; unité qui repose, certes, sur des principes, mais qui se manifeste essentiellement par un comportement : caractère sacré de la vie humaine, respect de la dignité individuelle, souci de coopération et d'entr'aide, affirmation que l'échec ou le succès d'une vie individuelle ne peut jamais se mesurer en termes collectifs. L'unité spirituelle d'une nation est le fruit d'un héritage — histoire et tradition d'un pays — que l'enseignement public a pour mission de transmettre. En se plaçant au point de vue d'un héritage idéologique et démocratique, l'école publique peut maintenir l'unité spirituelle d'une nation que des croyances religieuses diverses éclairent et prolongent, chacune à sa façon, sur leur terrain propre.

G. Bérault.

CENT CINQUANTE OUVRIERS DE BORDEAUX CONSTRUISENT LEUR CITE

Prenez le tram « P » place de Bourgogne, laissez-le faire dix kilomètres et descendez au terminus de « France ». A trente mètres plus loin sur la route d'Arcachon, sur votre droite, vous verrez un terrain bordant la route sur cent cinquante mètres et s'étalant sur six cents mètres à travers un bois de pins. Des hommes travaillent à de petites villas. Du premier coup d'œil on aperçoit là des dizaines de maisons en construction, dont les unes s'élèvent déjà jusqu'au chéneau; d'autres ont seulement leurs fondations. Çà et là des entassements de briques et de bois de charpente. Voici qu'arrive un camion américain du *Comité Ouvrier du Logement* (C.O.L.), qui apporte de la « grave ». Le chauffeur s'arrête et descend, c'est un homme jeune et souriant : Pierre Damoran, prêtre-ouvrier et initiateur du C.O.L.

Il m'entraîne jusqu'au fond du terrain, où il m'explique au milieu des pins la genèse de l'entreprise. La crise du logement est aiguë à Bordeaux comme partout. L'idée de construire une cité ouvrière s'est précisée au mois de septembre 1948. Cent cinquante ouvriers, décidés à construire eux-mêmes leurs maisons, furent bientôt réunis.

Il fallait trouver les fonds. Deux systèmes étaient

ssibles. Le prêt à 90 % et celui à 75 %. L'état avance effet 90 % du capital par l'intermédiaire de société H.B.M. Mais le comité s'est aperçu que ces sociétés engloutissaient une bonne partie du bénéfice[1]; aussi est-il décidé à constituer lui-même cette société sous nom de « Comité d'Ouvrier du Logement, coopérative d'H.B.M. ».

Pendant ce temps, d'autres démarches s'amorçaient : terrain fut acheté en quelques mensualités à raison mille francs par sociétaire.

Mais pour obtenir de l'État un prêt de 90 % du capi-, il fallait le cautionnement d'une autre collectivité. it le conseil municipal de Pessac soit le Conseil néral. La commune de Pessac est aussi divisée par la litique que l'Assemblée Nationale, et l'on n'arriva s à s'entendre. L'appui du Conseil général eût deandé trop de temps.

On se passera de l'un et de l'autre. A une coopérative d'H.B.M. non cautionnée, l'État avance seulement % du capital. Il fallait donc, pour obtenir les deux nts millions nécessaires, justifier immédiatement la ssession de soixante-dix millions : car la loi exige la stification des 25 % avant toute prestation de l'État.

Fait capital, après entrevue avec M. Claudius Petit, nistre, et démarches auprès du ministère de la Reconsuction, il fut acquis par décision interministérielle du mai 1949 (M.R.U., Intérieur, Finances), que cette mme de soixante-dix millions pouvait être justifiée par

. Ainsi la Société H. B. M. a soixante-cinq ans pour rembourser lat; les particuliers n'ont que vingt-cinq ans pour rembourser le l à la Société. La Société assure le remboursement de ses annuidans les conditions suivantes :

% les deux premières années;

% pendant les trois années suivantes;

,9 % de la sixième à la dixième année;

,87 % de la onzième à la soixante-cinquième année.

Mais les H. B. M. demandent aux particuliers un apport de 25 %.

le *travail* des sociétaires, considéré comme capital four par eux. C'était la reconnaissance de la valeur capita travail.

Il est à présumer que cette décision fera jurispru dence.

La Caisse de la Sécurité Sociale de Bordeaux, inte ressée par le projet, fit une première avance de deu millions (à long terme) puis une autre de deux millior remboursable à court terme, ce qui permit de démarre en attendant le crédit de l'État. Sur la demande de l Caisse de Sécurité Sociale départementale, la Caiss de Paris fit une avance de trente millions à court terme Aussitôt les quatre millions furent remboursés à Caisse départementale. Dès que l'État eut consenti so prêt de deux cent millions les trente millions de la Sécu rité Sociale furent remboursés.

En application du principe de reconnaissance d capital-travail, la société tient une comptabilité précis des heures de travail : chaque sociétaire fournit ving quatre heures de travail par mois et par foyer. C'est u engagement personnel, il ne peut pas se faire remp cer; mais il a le droit d'amener de la main-d'œuvre gr tuite. Certains arrivent à donner cent heures de trava par mois. On travaille samedis, dimanches et fêtes (sa Noël et Pâques) et les quinze jours des congés payé Les journées sont de douze heures environ. En cas d' bandon, le capital-travail reste acquis à la communaut

Le prix de revient de chaque maison est ainsi abais à neuf cent mille francs, c'est-à-dire à moins de 50 du prix normal. L'ensemble de la cité, y compris l'u banisation, ne dépassera pas cent cinquante millions.

La société a la *propriété collective* (juridiquement location-vente) de la cité ouvrière. Le rembourseme sera effectué sous les vingt-cinq ans par les moyens su vants :

1° La location de chaque maison qui sera fixée à 1 du salaire.

2° Par la coopérative : celle-ci vendra à des prix normaux et fera normalement 10 % de bénéfices. Ces bénéfices serviront au remboursement de la dette. On calcule que chaque foyer faisant en moyenne vingt mille francs d'achats par mois, une ristourne de deux mille francs lui sera attribuée en compte de remboursement.

3° Par les bénéfices de la salle des fêtes et qui est unique dans ce secteur urbain.

Organisation intérieure :

— Un comité élu et renouvelable par tiers une fois par an.

— L'Assemblée générale se tient une fois par mois.

— La société publie un bulletin de liaison : *Castors*, à parution variable.

La société embauche des artisans qui sont payés largement à la tâche. Parmi les membres de la société il y a des maçons, des chauffeurs, etc., embauchés sur le chantier de la cité et qui arrivent à vingt-huit mille francs par mois.

La réalisation :

Chaque maison comporte une véranda-perron, une grande salle de séjour de quatre mètres sur quatre mètres, deux chambres, une cuisine, une salle d'eaux, W.-C.., un chais et les fondations d'une pièce supplémentaire, une fosse septique. L'écoulement des eaux se fait par puits perdu dans le jardin.

L'eau a été obtenue par puits foré à trente-cinq mètres. La Société lyonnaise des Eaux avait fait un devis de sept cent vingt mille francs. Mais le C.O.L. possédait deux ouvriers foreurs, et ces derniers ayant exécuté le travail, les dépenses sont montées à cinquante mille francs. Le château d'eau est prévu au centre de la cité, il formera bloc avec la coopérative et la salle des

fêtes que l'on prévoit somptueuse. Au pied du château d'eau, un bar.

Le plan de masse est on ne peut plus heureux. Chaque maison dispose de cinq cents mètres carrés de terrain. Les rues seront plantées d'arbres, des parcs disséminés dans l'ensemble. Au fond, une piscine. Un détail caractéristique : on prévoit pour la beauté de la cité qu'il sera interdit au sociétaire de construire leur poulailler ou leurs cabanes à lapins. Ce sera la société elle-même qui le construira sur le modèle adopté par l'architecte.

On estime que les travaux demanderont encore un an et demi.

Pessac-l'Alouette étant à dix kilomètres de Bordeaux, la société aura un service de cars rapides pour la liaison avec les lieux de travail.

La municipalité de Pessac-l'Alouette, impressionnée par le démarrage de la cité, s'est inquiétée des agrandissements à prévoir pour les écoles. La société compte en effet trois cents enfants de moins de douze ans, dont cent cinquante en âge d'aller à l'école. Dans un an et demi ou deux ans, il y aura donc une rentrée massive.

Tout cela est vraiment l'œuvre de prolétaires. La moyenne actuelle des salaires dans la société est de quatorze mille francs. L'âge moyen est environ ving-huit ans. La cité comportera sept cents personnes.

Libération humaine.

Ce n'est un secret pour personne que l'ouvrier bordelais aime sa tranquillité. Bordeaux n'est pas comme Marseille une ville qui bouge, une ville révolutionnaire. Bordeaux est une ville socialiste. Le prolétaire souffre de l' « ordre établi », mais il le subit.

Or voici que nos cent cinquante sociétaires se sont lancés dans leur aventure. Ils se sont heurtés aux réflexes capitalistes des entrepreneurs de toutes catégories, et en particulier de la Société lyonnaise des

ux, des marchands de fer, etc., navrés de voir échap- une affaire de deux cent millions. Aussi ces derniers tent-ils de se rattraper au moyen de ristourne, etc. is le comité se défend et ne supporte par de bénéfices lus. Leur action communautaire les libère des rets du t capitaliste qui tente de les étouffer. On vit sur le ntier une ambiance de libération. Les compagnons nt réellement « déboutonnés »!... Cela contraste sin- lièrement avec le travail en usine.

Un chômeur se présente au chantier et demande s'il de l'embauche. Comme il veut voir le patron : « Les rons, c'est nous, lui dit un compagnon »; et il ajoute riant : « Ici, c'est les patrons qui travaillent! » Le chô- ur n'y a rien compris, il est parti en les prenant pour « cinglés ».

Robert travaillait dans un garage. Il gagnait vingt lle francs par mois et avait encore d'autres avantages. dimanche il vient travailler à l'Alouette et conduit le nion. Mais le reste de la semaine, le camion passe de in en main, et cela ne vaut rien pour le G.M.C. Un r, en son absence : accident, réparation, etc. Alors bert abandonne sa situation et la sécurité qu'elle présentait pour lui. Il a voix dans la communauté! Il vaille quinze jours sans savoir quel sera son salaire. est le réflexe du Bien Commun qui l'a emporté. Il en d'ailleurs récompensé en gagnant vingt-trois mille ncs. Mais il travaille douze heures par jour... dans la e.

Tout cela représente une révolution, une montée maine, une vraie libération.

e montée humaine.

Un compagnon est éjecté du C.O.L. parce qu'il ne sait rien. Un de ses copains n'était pas beaucoup plus rageux. Pris de peur, il s'est mis à travailler. Les pains du C.O.L. lui ont dit en face ce qu'ils pen-

saient. Depuis ce jour il a découvert le travail et, d vantard qu'il était, il est devenu fraternel et humbl Maintenant c'est le meilleur ami de tout le monde.

Le C.O.L. opère des conversions.

En quittant le chantier un rude gars nous rejoin C'est un travailleur manuel. Il parle de X., sociétai qui est un employé : « Il a plus de mérite que moi, di il. Sans doute, il en fait trois fois moins, parce qu n'a pas l'habitude. L'autre jour il avait les bouts d doigts « éclatés ». Ça ne faisait rien, il a travaillé ta qu'il a pu, jusqu'au soir! »

L'intérêt soulevé par cette entreprise communautai dépasse le cercle étroit du C.O.L. Dans toutes les entr prises où travaillent les cent cinquante ouvriers, chaq lundi, ce sont des paquets d'hommes qui se presse autour du camarade pour savoir où en sont les travau Mieux que cela, il y en a un certain nombre qui vienne y travailler gratuitement parce que ça leur fait plaisir d voir monter les maisons de leurs camarades.

C'est un exemple à généraliser.

On a beaucoup écrit sur les taudis et la reconstructio

Ceux-là ont agi.

Il ne faut pas attendre que l'État fasse tout.

Mais voici que l'exemple a entraîné des imitateurs Poitiers.

Sans doute, on est ici à un stade moins avancé. C pendant la « Société Anonyme d'H.B.M. est constitu et ses statuts déposés à la Préfecture ».

Les marchés sont passés pour l'achat des terrains.

Il nous reste à souhaiter le même succès aux C.O. de Poitiers qu'à celui de Bordeaux.

L. Froidevaux.

Extraits du règlement du C. O. L.

)uiconque est tourné, par métier ou par sympathie, vers problèmes difficiles de la reconstruction du pays, comme lecteur moins informé, ne peut que se réjouir profondément de l'effort magnifique entrepris à Bordeaux. Ne nous rompons pas cependant, un tel effort suppose, pour être né à bien, des apôtres jeunes et ardents, et qui devront, longues années durant, rester penchés sur cette œuvre ils ont créée.

Iucun essai de construction par des castors bâtissant eux-mes leurs maisons, n'avait jusqu'ici été tenté, sur une e ampleur en France; ailleurs, et notamment en Suède, conditions ont parfois pu être réunies, qui le rendent sible.

)u'un bon vent amène au port les courageux ouvriers de deaux et leurs animateurs, et puisse leur effort faire er d'autres animateurs aussi lucides et persévérants, de s fraternelles.

l'est dans ce but que nous reproduirons ci-dessous quel-es articles du règlement du C.O.R. de Persac-l'Alouette. aideront nos lecteurs à entrevoir l'organisation qui per-t déjà de si appréciables résultats.

Première partie : financement et travaux

Règle 1. — La Société Coopérative d'H. B. M. « C. O. L. » cons-it sur son terrain de Pessac-Alouette une cité de cent cinquante isons familiales, individuelles, avec chacune environ cinq cents tres carrés de terrain. Elle demeure seule propriétaire de la cité qu'à la libération complète de ses emprunts.

lle s'engage à vendre à chacun des cent cinquante sociétaires neurant dans la cité la part qui lui revient, quand elle aura rem-rsé tous ses emprunts. Il ne s'agit là que d'un acte de vente, cun ayant déjà payé sa part.

n conséquence, les sociétaires demeurent jusqu'à cette date sim-s locataires.

Règle 2. — A la fin des travaux, le prix de revient de la construc-n de la cité, terrain, maisons et installations communes, majorés intérêts des emprunts contractés par la Société, ainsi que de ses is généraux de fonctionnement, sera augmenté de la valeur du al des heures de travail effectuées. Ce prix de revient total divisé cent cinquante permettra de déterminer la part de chaque iétaire.

La valeur des heures de travail des sociétés équivaudra au ta horaire du manœuvre du bâtiments et des T. P. multiplié par le total.

Règle 3. — Chacun des cent cinquante sociétaires est tenu de ve ser chaque mois, à la Société à partir du jour où la maison sera te minée, une somme égale au sixième de son salaire de chef famille. Cette somme est composée : 1° du montant forfaitaire d prix du loyer (entretien et intérêts); 2° d'un versement anticipé productif d'intérêts visant à l'acquisition de sa maison.

Le versement de ce sixième du salaire s'effectuera jusqu'au rem boursement de la part de chacun.

Les heures de travail effectuées par le sociétaire seront déduit de cette part en leur donnant la valeur déterminée à la règle 2.

Ne compteront comme heures de travail effectuées que celles q entrent dans le cadre des plans de travaux prévus par la Commi sion technique.

Les heures effectuées par une personne étrangère à la Soci pour le compte d'un sociétaire seront valables sous réserve des d positions de la règle 6.

Règle 4. — Le versement anticipé prévu à la règle précédente se suspendu pour le sociétaire dont le salaire se trouverait réduit à dessous du minimum que doit recevoir le manœuvre travaill quarante heures par semaine, par suite de maladie, accident, dé ou chômage.

Pendant cette suspension de paiement, la Caisse Sécurité prév à la règle 9 assurera le versement aux lieu et place du sociétai

En cas de décès du sociétaire chef de famille, sa femme devie de droit sociétaire à sa place. En cas de décès de celle-ci, l'aîné d enfants devient sociétaire au nom de ses frères et sœurs à con tion qu'il ait atteint sa majorité. Dans ce dernier cas, les enfa seront dispensés de tous versements.

. . . . . .

Deuxième partie : Organisation de la cité et rapports entre ses habitants

. . . . . .

Règle 16. — Si un sociétaire est dans l'obligation de s'absen de la cité pendant plusieurs années pour un motif personnel, garde tous ses droits sur la maison quant à son acquisition. Mais Société peut conclure pour cette maison et pour la période dét minée un bail limité avec une personne étrangère à la cité d pourra être proposée par le sociétaire partant. Elle s'engage, d ce cas, à remettre sa maison à l'intéressé dans l'état où il l'av laissée, ou bien à tenir compte des dégradations qui pourraient ê commises.

Dans le cas où le sociétaire quitte définitivement la Société, celle-ci lui rembourse seulement le montant des versements anticip déjà effectués. Elle dispose alors de la maison à son gré.

. . . . . .

LES SIGNES DU TEMPS

Débat

Pour dépister un signe du temps, et en mieux saisir l'ampleur, il est bon de donner la parole à plusieurs. Ainsi, dans le numéro d'octobre, R. Bourjon et P. Mureaumont avaient traité ensemble des « grèves de novembre 1949 ». Pour perfectionner la méthode, nous donnons aujourd'hui la parole à trois « débatters ». *Non point pour le plaisir d'organiser une dispute, mais pour mieux éclairer une question, afin de déceler tout ce qu'elle implique. Le sujet touche encore aux grèves, et J. Dumontier l'amorce en reprochant aux militants syndicalistes qui réclament des augmentations de salaire d'utiliser une arme désormais impuissante, d'où le titre :*

Une arme qui s'émousse

J. Dumontier, *économiste.* — Du temps où les grèves n'affectaient qu'un secteur déterminé de l'économie, les revendications pour une augmentation des salaires ont été certainement le moyen le plus efficace pour procurer à la classe ouvrière une augmentation de sa part dans la production. Encore, réussites et échecs des grèves ont-ils tenu, dans le passé, plus à leur opportunité économique qu'à la force politique du patronat, quoi qu'en pensent, en général, les milieux syndicalistes.

Avec la généralisation de la grève à toutes les classes de la nation, l'efficacité économique de celle-ci a changé en même temps que l'utilité d'une augmentation générale des salaires. Certains milieux ouvriers ont d'ailleurs fini par se rendre compte que la lutte pour le salaire

nominal était quelquefois vaine. Néanmoins ils continuent à l'employer. Ce ne serait pas gênant si l'utilisation opiniâtre d'une arme émoussée ne nuisait pas à l'élaboration méthodique d'une technique de combat moderne et efficace.

La possibilité de réduire rapidement l'écart entre les prix et les salaires est moins grande que les milieux ouvriers ne le croient habituellement. A un moment donné, en effet, la structure de l'économie d'un pays est édifiée pour produire des propositions assez définies de biens de consommation courante, et un certain nombre de biens de dépenses somptuaires et d'équipement qui ne vont pas aux salariés quel que soit le taux des salaires.

L'accroissement du bien-être ouvrier ne peut s'opérer que lentement, par des changements de structure et même d'habitudes de la consommation ouvrière. A cet égard les congés payés et surtout les assurances sociales sont une victoire autrement nette qu'une augmentation nominale des salaires, et c'est pourquoi nous voyons à l'heure actuelle le patronat les attaquer avec le plus de vigueur. Il faut donc éviter que des revendications de taux de salaire, à l'effet illusoire, ne compromettent ces grandes victoires ouvrières.

Le patronat le sait bien, qui est particulièrement rebelle à la baisse des prix; ce dont on peut s'attrister, sans trop s'étonner toutefois, c'est qu'il ait fini par lasser les dirigeants syndicaux qui s'étaient donné ce dernier objectif et les faire revenir à l'arme émoussée de la hausse des salaires.

Les syndicats devraient abandonner une arme inutile et renouveler sans se lasser leur lutte pour une baisse des prix. Il leur faudrait changer leur mentalité habituelle; mais pour recourir à une lutte plus violente encore. Plus indirecte dans l'économie libérale de 1949, l'action du gouvernement peut encore être très efficace. Système fiscal, distribution du crédit, lutte contre les monopoles,

ganisation des marchés, encouragement à une productivité accrue sont les seuls moyens qui peuvent amener une amélioration réelle des salariés. Les syndicats devaient exiger une telle politique d'une voix plus forte ue celle qui réclame le minimum vital quand, par nance, elle vient à s'ébaucher. Et les comités d'entreprises devraient être utilisés à l'analyse des prix de vient plutôt qu'à l'organisation des colonies de vances.

Mais en revenir à la lutte pour l'augmentation des laires serait employer contre les chars d'assaut de la action, des fusils à baïonnette.

R. Savouillan, *syndicaliste*. — Les syndicats ne clament pas seulement des augmentations de salaires, ais aussi une politique économique d'ensemble touant à la fois la fiscalité, le crédit, la distribution, la oductivité, les prix, les importations, les exportations, c...

S'ils continuent, cependant, à réclamer des augmentions de salaires, c'est que le combat mené par eux our la baisse des prix est resté sans résulat; pis même, ne fut appuyé par personne, moins que tous par le ouvernement.

A ceux qui critiquent, demandons s'ils ne se souvient pas d'un cartel appelé « cartel de la baisse, qui, rant l'année 1948, a lié la C.F.T.C., la C.G.T.-F.O. la C.G.C.

Il faudrait peut-être leur rappeler ou leur apprendre ue, durant de longs mois, des salariés se sont battus r les marchés avec les grossistes, et les détaillants, our des prix normaux. Parlez aux travailleurs de Saintienne, de Lyon, de Strasbourg, etc., de ces véritables cupations des halles centrales à quatre heures du atin. Des résultats furent d'ailleurs obtenus, des prix issèrent... pendant quelques jours. Puis ce fut l'échec, s marchés n'étant plus approvisionnés. Qu'a fait alors

le gouvernement ? Il regardait, encourageait faiblement de la voix; mais pas un geste, si ce n'est l'arrestation de quelques manifestants : « ils avaient troublé l'ordre ».

Nous savons tous que nous avons un appareil de distribution beaucoup trop lourd et qui nous coûte cher. A-t-on tenu compte des protestations des organisations syndicales lorsque fut votée à l'Assemblée, le 31 décembre 1945, la suppression de l'autorisation préalable pour l'ouverture de fonds de commerce ? La C.G.T. fut, bien sûr, plus nuancée, étant attachée, comme chacun sait, à la défense du petit boutiquier, mais les autres ont clairement exprimé leur volonté. Qu'a fait le gouvernement ?

Parlerons-nous de la réforme fiscale ? Là encore nous verrions les revendications de la C.F.T.C. et de F.O. qui considéraient la fiscalité comme une véritable arme économique, élément d'une politique de redistribution du revenu national. Mais qu'a fait le gouvernement ?

N'y avait-il pas un plan de « modernisation et d'équipement » qui prévoyait des choix, des priorités, donc une politique économique ? Les organisations ouvrières n'sont-elles pas maintenant les seules à affirmer encore leur fidélité à cette orientation ? Qu'a fait le gouvernement pour son exécution, si ce n'est de repousser, par la diminution des crédits d'équipements, toute modernisation ?

Sur le plan de l'entreprise, ne demande-t-on pas au salarié de travailler sans cesse davantage (et, de l'avis d'observateurs étrangers, l'ouvrier français travaille beaucoup), mais qu'a-t-on fait pour l'intéresser, l'accrocher à son travail, à son entreprise ? Le patronat, dont la politique est de réduire au maximum les prérogatives bien minimes, mais gênantes, du Comité d'entreprise a-t-il travaillé à rendre la classe ouvrière compréhensive aux problèmes économiques ? Ne l'a-t-il pas plutôt refoulée vers des attitudes purement revendicatives ?

Et comment peut-on admettre la position gouvern

entale, qui veut au nom de la lutte contre l'inflation, aintenir les salaires bloqués, mais qui peu à peu a béré la presque totalité des prix, les laissant ainsi filer rs un niveau très supérieur et qui, tout dernièrement icore, vient, sur des prix taxés, de donner l'exemple e la hausse.

Et nous pourrions continuer...

Le bilan est simple : les salariés ont cru à la baisse, ils sont battus pour elle et le gouvernement n'a rien fait. ace au décalage entre les salaires et les prix, ils sont ors obligés de se retourner vers la revendication, bien ur, la plus facile, mais la seule qu'on leur laisse avec ielque chance de succès : la hausse des salaires.

Alfred Frisch, *journaliste*. — Il ne s'agit point de ire le procès du syndicalisme, ni de contester les diffiultés matérielles dans lesquelles se débattent les masses epuis la guerre. Les accusations contre le gouvernenent ou certains groupements économiques sont, cepenint, insuffisantes pour améliorer les conditions de vie es Français. Par ailleurs, personne ne saurait nier le it que les syndicats ont subi ces dernières années un ès grave échec qui explique entièrement que les ouriers s'en désintéressent. Selon les circonstances et lon leurs tendances politiques, ils ont réclamé soit la ausse des salaires, soit la baisse des prix, sans réussir accroître sensiblement le pouvoir d'achat des travailurs.

Il serait trop commode de se contenter de la recherche es causes extérieures de cet échec du syndicalisme et se plaindre soit de la méchanceté du patronat, soit de faiblesse du gouvernement, soit de la faible influence es syndicats sur les députés. Le patronat joue son rôle il défend ses intérêts matériels. Un syndicalisme qui ompte sur la bonté des employeurs est une institution opiste. Quant au gouvernement et aux députés, ils ne laisseront impressionner que par une politique syndiale efficace et raisonnable.

Il serait fort utile d'étudier très sérieusement les raisons du succès du syndicalisme américain. On nous fera difficilement croire que le patronat américain soit plus social que celui de France, ni que le gouvernement de M. Truman soit moins capitaliste que celui de M. Queuille ou de tout autre homme politique français. La force du syndicalisme américain réside dans son réalisme pratique, libéré de tout bagage idéologique.

On a négligé en France tous les côtés scientifiques du mouvement syndical. Au lieu de se consacrer entièrement à la formation de cadres, capables de discuter sur un pied d'égalité à l'échelle locale et nationale avec les patrons et les fonctionnaires, on a mis l'accent sur des manifestations publiques qui n'ont plus aucun rapport avec la force réelle du mouvement. Malheureusement on se refuse en France trop souvent à suivre les exemples étrangers. Autrement, on aurait dû constater qu'aux États-Unis, en Grande-Bretagne, en Allemagne, en Suisse, etc., il y a des dizaines et des centaines d'écoles permanentes de cadres qui forment des chefs syndicaux, parfaitement capables de démontrer aux patrons récalcitrants l'importance de leurs bénéfices véritables. N'est-il pas ahurissant qu'aucun syndicat français ne soit en mesure de déterminer, pour l'opinion et pour le gouvernement, le niveau de vie exact des masses ouvrières ? Toutes les satistiques officielles ou officieuses disponibles sont aussi approximatives que contradictoires. Tandis que la C.G.T. constate une baisse du niveau de vie de 33 % par rapport à 1938, l'institut économique, dirigé par M. Romoeuf, affirme que les salaires ont très exactement suivi la hausse du coût de la vie.

Tout le monde oublie, en outre, l'appauvrissement tragique de la France à la suite de la dernière guerre. Le grand remède des syndicalistes est la redistribution des revenus. Sans doute, il y a en France des inégalités scandaleuses et surtout une mince couche de profiteurs

ais les répercussions de ce scandale sont beaucoup
us d'ordre psychologique que d'ordre matériel. Il
ait trop beau de pouvoir résoudre dans un pays ap-
uvri tous les problèmes économiques par la redistri-
tion des revenus. Il est particulièrement inquiétant
e tout le monde veuille manger le plus grand mor-
au du gâteau commun, sans se soucier de sa gran-
ur. L'accroissement du revenu national, c'est-à-dire
la production et du rendement, est plus essentiel pour
France et pour la classe ouvrière que la répartition
us ou moins injuste d'un revenu d'une insuffisance
dente. Le bien-être de la classe ouvrière sera inévita-
ment fonction de la productivité, la hausse des salai-
s ou la baisse des prix n'étant que des palliatifs d'une
cacité fort limitée[1].

s limites du radicalisme.

Pendant plus d'un an, l'esprit et la technique politique
radicalisme ont donné à la France une espèce de
rsis. Les problèmes « urgents » ont fait une cure de
pos. Que cet hommage soit rendu au Dr Queuille.
nplement il est trop de Français qui ont, dans cette
urgence de la IIIe République (celle d'avant 1913),
u trouver le port définitif. Il est symbolique que la
litique radicale se soit écroulée devant un événe-
nt extérieur, la dévaluation de la livre. Le radicalisme
rouvé là la limite de son efficacité. Arrondissementier,
s spirituel du notable voltairien, et nanti, soucieux de
erté intellectuelle et foncièrement bourgeois, antitota-

. On rapprochera de ce débat la fin de la lettre que nous a
it de New-York Paul Vignaux : *Crise française vue d'Outre-Atlan-
ue*, p. 408.

litaire, mais incapable d'action directe, le radical est un produit extrêmement français, mais inexportable. Rien ne lui est plus incompréhensible que l'avènement des masses, sinon l'internationalisme économique. Lisez sa presse, après comme avant cette expérience cruciale qu'est la chute de Queuille et vous le verrez malgré le démenti des faits incapable d'imaginer qu'il y a d'autres solutions monétaires que des manipulations du budget *français*, des problèmes politiques autres que le choix entre le notable qui est bien avec le curé et le notable qui est bien avec l'instituteur dans chaque chef-lieu de canton français. Quant aux problèmes économiques et sociaux, c'est très simple. Laissez se débrouiller entre eux les chefs d'entreprise, et la production montera mieux que n'obtiendront tous les plans quinquennaux; laissez en tête à tête syndicats ouvriers et patronaux, et le pouvoir d'achat des masses s'ajustera à la production nationale. Malheureusement si ce langage simple a du succès, il ne recouvre plus aucune politique efficace.

H. MULLER.

La France d'outre-Atlantique.

Lorsque la municipalité d'Abbeville (Somme) voulut envoyer l'histoire de sa ville à la municipalité d'Abbeville (Lousiane), elle eut « la délicatesse » d'envoyer deux brochures rédigées en anglais, et cette « délicatesse » étonna (pour ne pas dire choqua) la secrétaire de mairie de la Lousiane, habituée à prêter à ses administrés des livres écrits en français (*Le Travailleur*, de Worcester, Massachussetts). Nous persistons à ignorer qu' « au total trois millions et demi de Canadiens, trois millions d'Haïtiens, un demi-million d'Antillais, et aux États-Unis un nombre jamais recensé, mais qui doit approcher des trois millions (Auguste Viatte), soit dix millions d'Américains continuent à parler français.

Ce n'est pas sans mérite ni sans lutte. Le groupe de Nouvelle-Angleterre, dont on célébra en mai dernier le centenaire de la première paroisse, comprend un million et demi Canadiens, travailleurs pauvres venus gagner leur vie aux ats-Unis, à une époque où le Canada ne pouvait plus les urrir. Ces « émigrés » sont devenus plus riches maintent que leurs cousins restés au pays. Tout les pousserait à plus parler notre langue : les facilités de vie, l'appât du in, l'attirance d'une patrie qui prend en main les destides du monde et dont ils ont quelque raison d'être fiers. ut, si quelques hommes ne veillaient à leur enseigner à aintenir vivante aux États-Unis la culture française. Citons moins deux noms : le P. Landry, curé de Sainte-Anne à ll-River, et Wilfrid Beaulieu, le directeur courageux et mbattif du *Travailleur*. Ils ont, avec quelques amis, fondé comité d'Orientation franco-américain, qui mériterait d'ê appuyé, au moins par notre amitié et par notre pensée.

Cela devrait être fait sans chauvinisme, mais avec le sens gu de ce que doit être une unité de culture et de langue. r s'il est vrai, comme nous aimons à le répéter avec peu originalité, que l'histoire soit à un tournant, la communuté humaine de demain sera aux dimensions de la planète. s héritiers de la civilisation française devraient avoir l'amtion que celle-ci soit présente dans le monde américain i s'organise. Or, cette présence ne sera pas assurée prefièrement par les Européens qui font là-bas de temps en mps quelque voyage et qui ont quelque mal à comprendre véritable esprit dans lequel l'homme y poursuit son uvre créatrice, mais par les Français qui sont, depuis des cles, Américains. Le monde de demain gagnerait peutre à cette présence, et la vie chrétienne aussi, s'il est vrai e celle-ci utilise, comme nous le croyons, les différents nies humains pour mieux manifester la richesse du Christ.

A.-J. Maydieu.

n moment de la dialectique stalinienne.

L'ancien ministre communiste Saszlo Rajk, coupable, araît-il, de haute trahison, a donc été pendu. Des intelctuels, des écrivains de gauche qui voulaient encore arder le contact avec les partis communistes, ont ré-

pondu cette fois : *Non possumus*. Faut-il citer les télégrammes signés de Louis Martin-Chauffier, journaliste à *Libération*, ou du comte Karolyi, ancien président de la République hongroise, et jusqu'à ces derniers mois partisan du régime populaire? Faut-il citer également la protestation de Pierre Emmanuel, qui écrivait dans *Le Monde* : « Nous avons « marché » jusque-là, nous nous sommes associés à toutes les démarches des communistes, lorsqu'ils s'élevaient contre les crimes de Franco ou du gouvernement grec. Or, cette fois, nous ne pouvons plus nous taire, lorsque les communistes accomplissent des crimes semblables. » Rarement, il est vrai, on aura vu parodie de justice cynique à ce point.

Le gouvernement hongrois a publié un compte rendu intégral du procès, sous forme d'un livre bleu monumental (300 pp.). Le scénario ne résiste pas à l'examen. Tous ceux qui ont connu Rajk et ses « complices » prouvent que le portrait dressé de lui au procès de Budapest est d'un bout à l'autre inexact.

Mais ceci importe peu. Pourquoi donc ce procès Rajk a-t-il été instruit, et d'une manière aussi spectaculaire, en ce mois de septembre 1949? Pourquoi le Kominform a-t-il accepté de perdre ainsi le concours de nombreux « fellow travellers », qui rendaient pourtant d'appréciables services à la cause des P. C. ?

Un fait paraît incontestable. Le véritable accusé de Budapest se nommait Tito. En somme, le procès n'est qu'un élément de l'offensive déclenchée contre le rebelle. Est-ce l'avertissement solennel donné à tous les dirigeants et militants du parti avant que le Kominform ne passe à l'action directe?

Beaucoup mieux qu'un article exhaustif, quelques faits permettront sans doute à nos lecteurs de suivre la question avec profit et de se former une opinion.

D'abord, il ne faut pas oublier que le Kominform fut fondé en territoire yougoslave, par Jdanov et avec l'appui total de Tito.

En juin 1948, Tito est rejeté du Kominform. Trois ois plus tard, Jdanov meurt à la suite d'une douloureuse maladie (affirme-t-on). Mais les partisans de Jdanov sont épurés, et certains d'entre eux passent en acusation à Léningrad et à Moscou, au cours de l'été rnier.

Ancien combattant de la guerre d'Espagne, Tito s'ét lié avec ses camarades des brigades internationales, i représentaient une tendance à l'intérieur des partis mmunistes. Ceux qui ont vécu à Moscou forment, x, une autre tendance. Pour prendre l'exemple du C. français, Tito est partisan de Marty et adversaire Thorez. Or, Marty, depuis l'échec des grèves de 47, semble relégué à un plan assez secondaire.

A Moscou, parmi ses plus fidèles amis, Tito comptait olotov. On sait comment, à la faveur du remaniement nistériel de mars 1949, Molotov abandonna la direcon des Affaires étrangères soviétiques.

On annonce par ailleurs que les partisans grecs abannent le combat, et qu'ils pourraient être rendus disnibles pour une autre opération. Ce changement d'affctation n'aurait sans doute pas été possible si Markos ait gardé son poste.

A travers toutes les épurations de ces derniers mois, peut donc maintenant dessiner une ligne directrice. nt été éliminés tous ceux qui avaient quelques rains, — soit idéologique, soit nationale, soit simplement onomique, — de temporiser à l'égard de Tito, ou qui aignaient, pour leur propre expérience, les conséquens d'une aventure dans les Balkans.

Cela indique-t-il que le moment est venu pour U.R.S.S. de liquider à tout prix le régime dissident? ous le saurons bientôt.

BERNARD FÉRON.

L'Iliade des généraux.

Il n'y aura jamais de dernière bataille pour les généraux. Lorsque la poudre est devenue muette et que les soldats sont retournés dans le civil, les généraux s'entendent pour reprendre la lutte sur de nouvelles bases... Quelque chose comme la guerre civile des militaires. Le stylo remplace le canon et la syntaxe devient la reine des batailles : les étoiles mettent le siège devant l'histoire.

La piétaille a retrouvé ses pénates et ses pantoufles : elle ne s'inquiète guère de cerner une vérité historique qui lui fait peur. Lorsqu'un modeste sort du rang pour nous conter ses mésaventures, il pense davantage à la fatigue des godillots qu'à la tactique des généraux. Le champ est donc libre pour un grand tournoi qui ne finira même pas à la mort des combattants.

Car, pour un Alexandre, pour un Hoche, morts trop jeunes, à l'âge où l'on préfère encore les victoires aux Mémoires, que de Césars commencent leur *de Bello gallico* au son du clairon de l'armistice, que de Napoléons en retraite forcée nous expliquent comment ils auraient dû vaincre !

Et c'est alors que commence la vraie guerre de Troie, celle des héros et des dieux, à coups de grandes offensives de *Souvenirs* ou de *Mémoires*. Ces vastes mouvements où la politique épaule la stratégie soulèvent une multitude de contre-attaques rectificatives qui préparent le terrain pour de nouvelles offensives en plusieurs volumes. Le sergent-chef comptable le plus scrupuleux perdrait ses répertoires à enregistrer toutes ces réponses, répliques aux réponses, commentaires sur les réponses aux répliques et gloses sur les notes aux lettres justificatives. Espérons que l'Histoire se débrouillera mieux que le sergent !

Car c'est elle seule, en définitive, qui renverra à la poussière les dialectiques politico-militaires, longtemps après que les dialecticiens y seront eux-mêmes retournés. Prudente histoire qui déjouera les tactiques intéressées et qui laissera d'abord retomber la fumée du combat !

Quant à nous, spectateurs un peu méfiants, nous contemplons du haut des murailles de Troie la plaine poudreuse où ces héros se heurtent en de rudes assauts. Mais, de voir briller les armures et les figures de rhétorique, tournoyer les

es et les paragraphes, nous admirons tout de même, sans ercher à comprendre... ce qui est, comme chacun sait, ne des premières préoccupations du civil devenu militaire.

BERNARD PRIEUR.

Architecte de la cité future.

On a enfin donné à M. Le Corbusier l'occasion de ettre en œuvre ses théories sur l'habitat, et une unité d'habitation » s'élève à Marseille, au bout du ado, au milieu des arbres.

Dans cette unité d'habitation, qui comprendra quelque ois cent cinquante logements, un appartement maette a été aménagé — et il a été honoré d'une visite inistérielle. Ne revenons pas sur la description de cet nsemble, qui a été faite un peu partout. Retenons que l'on veut faire des villes de trois, cinq ou dix millions habitants qui ne couvrent pas une province entière et les hommes n'habitent pas des galeries appelées apartements, au fond de puits appelés rues, il faudra cerinement utiliser des solutions de cet ordre; et voyons utôt quels sont les problèmes auxquels cette expérence va apporter les éléments de leur solution.

D'abord une foule de problèmes techniques : « l'éuipe des bâtisseurs » a utilisé nombre de solutions nouelles touchant l'éclairage naturel et artificiel, le chaufage, l'insonorisation, les techniques de construction, c. Certaines de ces solutions ont été éprouvées dans autres domaines que ceux de l'habitation; d'autres ont entièrement neuves; l'expérience sera pleine d'enseignements.

Mais la question de savoir comment les habitants agiront » et « sentiront » est bien plus importante — ar après tout les erreurs techniques éventuelles se corigent.

Les critiques visent généralement le côté « termitière » et l'insupportable promiscuité qui doit en résulter. Pour ma part, je pense qu'il y a, à cet égard, dans l'unité d'habitation un très net progrès par rapport aux « groupes d'immeubles » récents (par exemple les groupes à loyers modérés de la Ville de Paris) : il me semble que dans ces derniers, le bruit de la radio du voisin, et l'odeur de la soupe à l'oignon du voisin, ont infiniment plus de chance de vous envahir...

Sans doute, lorsqu'on sortira de chez moi, rencontrera-t-on du monde dans la « rue de l'étage ». Mais il faut bien avouer qu'à Paris, on rencontre beaucoup de monde dans la rue... et l'isolement relatif dont on jouit en descendant son escalier n'est peut-être pas d'un prix infini.

L'individualité et les choix qu'elle commande sont menacés, dit-on, par une organisation collective très poussée. Il est de fait que l'on aura rarement le goût d'aller acheter son pain chez le boulanger de l'unité voisine (à trois cents mètres au moins) au lieu de l'acheter chez le boulanger de sa propre unité, chez qui l'on descend par l'ascenseur, sans se mouiller ni se geler. Mais il me semble que si cela pose en pleine lumière une question d'économie politique, à savoir, l'organisation du monopole du petit commerce, cela ne change pas beaucoup les conditions réelles du choix du consommateur dans les grandes villes...

Que l'habitude de se servir de plus en plus facilement des organisations collectives tende à modifier nombre de réactions humaines, c'est certain — mais il semble que ce soit une conséquence fatale de l'existence des grandes villes. Faut-il faire des organisations incommodes, pour qu'on ne soit pas tenté de s'en servir ? Reste à savoir à quoi sera utilisé le temps gagné sur les tâches ménagères.

Dans un autre sens, l'aménagement de chaque local est si poussé que chaque objet a sa place naturelle dans

placard, sur une étagère bâtie d'avance; la notion « meuble » se dévalorise beaucoup. Les habitants se volteront-ils contre cette nécessité qui résulte d'une rfaite adaptation? La décoration au goût de l'habint des surfaces libres suffira-t-elle à donner le caracre individuel que beaucoup veulent voir à leur « main »? Comment s'opérera la cristallisation des sentients du foyer, qui se faisait naguère autour du crétaire de la tante Ursule et du canapé de ma grand' ère?

Sans doute, un tel groupe humain sera très vulnérable s-à-vis de la panne d'électricité et de la grève du serce des eaux; et il sera difficilement camouflé aux vues s bombardiers. Mais ne faut-il pas admettre que plus ne habitation s'éloigne du type de la caverne, plus il evient difficile d'y instaurer une civilisation magdaléenne?

P. MUREAUMONT.

eureuses servitudes féminines.

Le dossier que nous avons ouvert ici sur la « question minine » s'épaissit chaque mois des lettres que nous adresnt lectrices et... lecteurs. Nous y verrons ce texte de Saintkupéry que nous envoie un religieux. La beauté, malheusement toute littéraire, de ces lignes ne les rend pas plus nvaincantes à nos yeux. Elles présentent, en outre, le faut capital d'être écrites par un homme qui chante le ème de la maison sans en avoir, certainement, goûté le jeu de la poussière », ni senti « le poids sur son cœur » :

Me vint encore l'image du temps gagné, car je demande : au om de quoi ? — Et voici que l'autre me répond : au nom de sa alture, comme si elle pouvait être exercice vide. Et voici que celle- qui allaite ses enfants, nettoie sa maison et coud son linge, on délivre de ces servitudes et désormais, sans qu'elle s'en mêle, ses fants sont allaités, sa maison lustrée, son linge cousu.

Voilà maintenant que ce temps gagné, il faut le remplir de quel-

que chose. Et je lui fais entendre la chanson de l'allaitement, et l'allaitement devient cantique, et le poème de la maison qui fait peser la maison sur le cœur. Mais voici qu'elle bâille à l'entendre, car elle n'y a point collaboré... Elle n'en a point goûté le jeu de la poussière, quand on ouvre la porte au soleil pour en balayer au jour levant la poudre de l'usure des choses, elle n'a point régné sur le désordre qu'a fait la vie, quand vient le soir, la trace des tendres passages et les écuelles sur le plateau et la braise éteinte dans l'âtre, jusqu'aux linges souillés de l'enfant endormi, car la vie est simple et merveilleuse.

Citadelle, p. 191.

Heureuses « servitudes » ! Mais pourquoi, *dans le cas de la femme*, sont-elles nécessairement remplacées par un « exercice vide » ? Mme Fabre, qui nous envoie une longue lettre pleine de remarques intéressantes, semble répondre à cette question dans le même esprit que Saint-Exupéry et faire également peu de crédit à la femme, lorsqu'elle constate : « Quelle pauvreté intellectuelle et morale dans ces papotages autour des petits fours au thé de cinq heures » et « dans mon entourage la valeur des femmes est inversement proportionnelle à leurs loisirs et à leurs facilités de vie ».

Mais lorsque nous suggérons que la vocation de la femme n'est pas limitée aux travaux du ménage nous n'entendons pas que ceux-ci doivent faire place à des « loisirs mondains ». Nous pensons simplement qu'il y a des femmes capables — à condition d'en avoir le temps matériel — de réaliser une double vocation familiale et individuelle.

Celles qui s'en tiendront aux papotages autour du thé de cinq heures ne seront jamais, après tout, que les symétriques innocentes et négligeables des stratèges du Café du Commerce. Un papotage en vaut bien un autre, je suppose.

JANICK CHARTIER.

Logement (suite).

Chacun sait aujourd'hui, et des voix officielles l'ont d'ailleurs à maintes reprises rappelé, que trente ans d'une législation à objecifs limités et médiocres ont accoutumé les Français à consacrer à leur logement un

rt de leur revenu de jour en jour décroissante. Ainsi jour en jour s'est dégradé le domaine immobilier du ys. La récente loi du 1er septembre 1948, contre ce urant destructeur a défini, pour les années à venir, ugmentation scientifique et progressive des loyers, npérée par une allocation logement, qui commence, divers côtés, à être effectivement payée, et à aider les milles chargées d'enfants. Aussi beaucoup se rassu-nt qui pensent que le rétablissement d'une rentabilité ême faible, qui a été l'un des objets de la loi, suffira la longue à provoquer le grand mouvement de cons-uction dont le pays a si grand faim. Cette espérance ïve détourne l'opinion du vrai problème qui pèse pour-nt, de jour en jour davantage, sur la vie de tous : l'or-nisation et le financement de la construction. Mais, r ce plan comme sur d'autres, l'opinion du plus grand mbre se détourne des vrais problèmes.

Et cependant celui-ci n'est pas neuf. Même avant 14, et combien davantage depuis lors, la construction pitaliste à buts lucratifs n'a jamais résolu que le pro-ème de l'habitation bourgeoise; les immeubles ouvriers pouvaient « rapporter » qu'en offrant des logements tigus, ou mal équipés, rapidement malsains. La légis-tion nouvelle ne peut rien changer à cet état de fait. r l'essentiel, et le plus urgent, dans un pays dégradé ar tant de taudis, reste la construction, pour des famil-s populaires et moyennes, de logements nombreux et ains. Beaucoup disputent encore de doctrines, mais, u'ils le veuillent ou non, le temps de l'individualisme st pour la construction un temps révolu. Le problème u logement et le problème du taudis ne sont pas des roblèmes de quelques-uns, ou simplement des autres, s sont les problèmes de tous, ils engagent notre propre esponsabilité.

Une faible rentabilité de la construction ne peut être btenue, au prix de loyers pourtant élevés, que grâce au ès faible taux d'intérêt des capitaux qui y sont consa-

crés. Les organismes d'Habitations à Bon Marché, rendus à nouveau efficaces par la loi excellente de septembre 1947, peuvent, aujourd'hui, seuls dans le pays, presque seuls, comme ils l'ont déjà entrepris, mais à une échelle beaucoup plus large, appuyée sur des organisations professionnelles ou interprofessionnelles, réaliser un grand programme de constructions saines. La construction française ne se fera que par l'extension et l'évolution de la législation des H.B.M. Il en est de même dans tous les pays, de 1945 à 1948, le *Bulletin de l'Institut de Statistiques* anglais de février 1949, cité par Gravier dans son ouvrage, *Mise en valeur de la France*, nous enseigne que les autorités locales ont construit cinq cent quatorze mille logements, les particuliers cent trois mille seulement.

En un temps où de plus en plus, et dans tous les pays aussi, ce sont institués des régimes de sécurité sociale qui reportent sur tout la charge des risques de chômage, de vieillesse, de maladie, le logement insuffisant et les taudis, sources de tant de déficiences, de maladies ou de drames, devraient apparaître comme une charge insupportable, et à la vérité, suivant le titre d'une récente brochure pour le pays, comme un « article de luxe ». Mais qui le dit ? Sinon quelques-uns ?

Et pourtant en France, plus encore qu'en Angleterre, pourraient être repris ces mots de Sir William Beveridge : « La plus belle occasion offerte dans ce pays pour élever le niveau général de la vie se trouve dans l'amélioration du logement, car c'est dans les maisons qui persistent aujourd'hui les plus grandes inégalités entre les différentes sections de la communauté. »

R. Parès.

a messe télévisée.

Le développement de la télévision est un des faits ii doit bouleverser dans un avenir très proche toutes s données de la culture populaire et de ce qu'on appelle ijourd'hui, les « moyens visuels d'éducation ». Le nouau standard français à huit cent dix-neuf lignes (le us perfectionné du monde) sera en service au début du intemps prochain et la fabrication en série des appails récepteurs pourra aussitôt commencer. Le prix de ente de poste pourra sans doute être alors abaissé à viron deux fois le prix d'un bon appareil de T.S.F. ous avons toutes les chances d'assister en quelques nées à un développement du public de la télévision omparable à celui du public de la radio.

La Vie Intellectuelle a déjà signalé qu'à Noël dernier, our la première fois, une messe avait été télévisée, et ue le jour de Pâques avait été transmis un message e Pie XII aux spectateurs de la télévision française. Depuis le début d'octobre, la télévision française diffuse haque dimanche à 17 h. 30 une émission religieuse 'une heure et demie qui comprend régulièrement la ansmission directe de la messe du soir télévisée. Une nterview de Mgr Spellmann, le premier dimanche, un xposé de Mgr Bressolles sur les missions, dimanche ernier, illustré par des photos et des films, jettent les ases d'actualités religieuses télévisées qui servent de rologue à la messe.

Déjà des groupes se sont formés dans certaines paoisses pour suivre en commun cette émission chez heureux possesseur d'un poste. Jamais sans doute il 'avait été donné à un simple fidèle de suivre d'aussi rès et avec autant de précision le déroulement du saint acrifice. La télévision se révèle un exceptionnel moyen 'éducation liturgique des fidèles — en même temps

qu'elle peut permettre, en des occasions exceptionnelles, par-delà l'espace, une unification des catholiques les plus isolés recevant au même instant la même parole et prenant ainsi conscience de leur communion dans la même foi.

J.-P. CHARTIER.

Jules Verne, et le « mystère » de la science.

La revue *Art et Lettres* vient de consacrer son quinzième numéro à Jules Verne, et voici cet auteur de notre enfance de plus en plus décisivement promu parmi les sujets d'intérêt pour grandes personnes. Ce n'est que justice. Jules Verne détient une partie non négligeable de ce que le dernier tiers du XIXe siècle peut nous transmettre : richesses poétiques et tentatives d'une nature nouvelle, point encore nommée, sur lesquelles il s'impose de méditer un peu plus avant. Tout ceci agissant d'autant plus profondément que Jules Verne le fait entrer prodigieusement tôt dans la conscience. Je n'avais pas douze ans et déjà le phosphore liquide de l'Ile mystérieuse avait enchanté mes rêves. Et déjà aussi le capitaine Nemo me forçait à m'unir naïvement, mais il n'est pas nécessaire que la naïveté manque de profondeur à une figure humaine de révolte et de tourment.

Du poétique latent chez Jules Verne, les études et notes qui viennent d'être rassemblées par *Art et Lettres* parlent avec une pénétration qui dit tout. Mais peut-être faut-il revenir ici sur cet autre élément de l'œuvre de Jules Verne qu'on a tant de mal à dire d'un mot et qui révèle une si étrange dimension de la culture scientifique.

Tout se passe chez Jules Verne comme si l'information scientifique (non la pratique personnelle de la science) avait la vertu d'éveiller la pensée à un état hybride dans lequel le prophétisme et une anthropologie cosmique s'enchevêtrent à tout moment. Prophétisme : la science d'aujourd'hui prend chez lui pouvoir de prémonition de l'avenir, l'on peut se demander si Jules Verne ne songeait pas à fonder sur elle une véritable méthode de dévoilement du futur. Comme si la raison scientifique, non seulement chargé d'arbitrer les lois éternelles de la nature, mais de provoquer un certain

ement de l'histoire humaine, portait en elle les préfor-
ons de ce qui s'accomplira par le jeu même de notre
ce liberté, que nous pensons créatrice. Anthropologie
ique : car dans cette marche au futur, d'autant plus
que la connaissance scientifique est plus prépondérante
l'esprit, une sorte de pacte mystique se noue entre
me et l'univers. Toute la nature attend la présence
aine que lui ménage la science, et l'homme se voue à lui
er cette révélation des fils de la raison. Il le fait sinon
la joie, car il n'est pas sûr que son œuvre rende
me heureux, du moins dans la sérénité du devoir
mpli et dans l'amour du destin que l'intelligence lui
se. (Par ce dernier trait Jules Verne rejoignait à sa
ère l'étonnante et si peu chrétienne morale que le *Ma-*
d'Education et de Récréation faisait couler à flots sur
messe bourgeoise d'il y a soixante-dix ans.)
s doute ces thèmes secrets des livres de Jules Verne
ls réapparu bien des fois depuis, plus en clair, plus
strés, jamais aussi harmonieusement fondus cependant.
s'ils existent et semblent répondre à quelque chose
main, il n'est pas sûr qu'on ait jamais clairement péné-
eur raison d'être, ni examiné leurs conditions de vali-
Jules Verne n'a pas son pareil pour conférer à la science
vertu analogue à celle des mystères religieux : initiation
terre et au destin de l'homme terrestre tout comme
ci veulent être initiation à Dieu et au destin de
me divinisé. Sa réussite poétique pose à la philosophie
science un problème qui ne semble guère éclairci.

D. Dubarle.

panafricanisme singulier.

application du Régime de tutelle est destiné à con-
e bien des viscissitudes. Moins qu'en toute autre
ce, le Conseil n'a pas dû s'étonner outre-mesure de
osition du gouvernement sud-africain à l'égard de
ienne colonie allemande que la S.D.N. avait confié
mandat : le Sud-Ouest africain.
n se souvient qu'en 1946, le gouvernement du Cap
été invité à suivre l'exemple des autres puissances

qui s'étaient soumises d'assez bonne grâce au nouveau régime pour le Togo, le Cameroun, le Tanganika, le Ruanda-Urundi; mais le gouvernement de l'Union avait exprimé son intention d'annexer purement et simplement le Sud-Ouest. Les Nations-Unies avaient estimé que l'autoriser serait prématuré et demandaient à l'Union de fournir les informations qu'envoient les différentes puissances « tutrices ». Le gouvernement sud-africain s'était exécuté pour l'année 1947; l'O.N.U. l'engageait à continuer...

Cette année, le représentant de l'Union à Lake-Success a fait connaître à l'Organisation que, « dans l'intérêt d'une administration plus efficace », son gouvernement ne ferait plus parvenir de rapport sur le Sud-Ouest africain, regrettant « qu'il n'ait pas été possible aux Nations-Unies de comprendre la nature unique des conditions qui déterminent inéluctablement les rapports du Sud-Ouest africain avec l'Union ». Et le diplomate d'ajouter que jamais son gouvernement n'avait reconnu une quelconque obligation qui le liât vis-à-vis de l'O.N.U. en ce qui concerne le Sud-Ouest africain. On ne pouvait exprimer plus nettement le dépit de ce que l'Organisation, après avoir reçu des informations relatives à un an d'administration, n'ait accédé au désir du gouvernement de ce Dominion.

Petit fait qu'explique sans doute en partie le nationalisme outrancier, nous dirions presque dogmatique du gouvernement Malan. Ses positions fussent-elles identiques, il y aurait eu plus de satisfaction à les entendre présentées par le général Smuts. Il y a pourtant intérêt à rapprocher ce fait d'un mouvement qui va beaucoup plus loin que les remous du ressentiment indien ou de la rancœur des noirs. Ce mouvement, bien loin de l'O.N.U. certes, ne tend pas moins qu'à affronter le Dominion sud-africain et la Grande-Bretagne elle-même dans un double et divergent effort de regroupement territorial. Tandis que le gouvernement du cap tend à regroupe-

les pays de l'Union sous une forme plus concentrée, plus unitaire, voire totalitaire, que dans le passé, en y incluant le Sud-Ouest africain, nouveau champ d'expansion de la race blanche et des immigrants reçus par milliers chaque année, la Grande-Bretagne rêve d'une « *Afrique Capricorne* », de forme fédérative, allant des Rhodésies aux confins du Soudan anglo-égyptien et de l'Éthiopie, englobant le Tanganika (autre territoire sous tutelle, lui aussi) et le Kenya, nouvelle place forte de la prochaine guerre.

La Grande-Bretagne s'accommode fort bien du tronçonnement de la ligne du Cap au Caire (ô Cecil Rhodes), et s'aménage à mi-chemin une position de choix. De méchante humeur toujours et mal à l'aise en l'une extrémité, le Sud-Afrique donne le spectacle singulier d'un panafricanisme blanc et raciste, jalousement fermé, sans souplesse à l'extérieur comme au dedans.

PIERRE-ALBIN MARTEL.

L'Angleterre et l'Europe.

L'évolution anglaise ne peut plus faire aucun pas capital si ceux qui veulent la diriger ne renoncent franchement à ces dispositions anticuropéennes qui ne pouvaient convenir qu'à l'antique opposition.

... Tant que le parti progressif y gardera son vieil esprit d'isolement britannique, il restera, malgré de vains symptômes passagers, de plus en plus inférieur au parti conservateur, qui du moins sait partout s'élever aujourd'hui au-dessus du simple point de vue national. Ce n'est point satisfaire à cette inévitable condition du concours occidental que de lier les intrigues des agitateurs anglais à celles des brouillons français : il faut désormais beaucoup mieux pour être au niveau de la situation fondamentale. Le principal intérêt social devant aujourd'hui s'attacher partout à la partie du mouvement qui est commune aux diverses populations d'élite, il faut que les esprits anglais s'habituent à seconder régulièrement, par les moyens qui leur sont propres, des opérations évidemment destinées à tout l'Occident, mais dont le centre essentiel ne saurait maintenant être britannique.

... La situation fondamentale de l'élite de l'humanité réclame partout l'urgente prépondérance, non d'un insuffisant cosmopolitisme mais d'un actif européanisme ou plutôt d'un profond occidentalisme, relatif à la solidarité nécessaire des divers éléments de la grande république moderne, comprenant toutes les populations qui, après avoir plus ou moins subi l'incorporation romaine, ont surtout participé en commun à l'initiative catholique et féodale, et ensuite à la double progression, positive et négative, qui a partout succédé au régime de moyen âge, de façon à tendre aujourd'hui, chacune à sa manière, vers une même régénération finale. Or, je persiste à penser, après votre lettre comme auparavant, que ce sentiment indispensable de connexité et de concours reste encore plus comprimé en Angleterre que sur le continent par les préventions et animosités nationales, quoique déjà notre heureuse paix de trente ans ait beaucoup amélioré toutes les mœurs occidentales.

Cette dernière phrase nous oblige à avouer la date, ou plutôt les dates, et l'auteur : il s'agit de fragments de deux lettres d'Auguste Comte à Stuart Mill. La première du 18 décembre 1845, la deuxième du 27 janvier 1846, et le projet dont il est question est le financement en Angleterre d'une revue positiviste occidentale.

Avouons que ces textes un peu pédants, mais qui n'ont rien perdu de leur fraîcheur ni de leur actualité, nous avons eu quelque scrupule à les remettre sous les yeux de nos lecteurs. Cette rigoureuse et sévère analyse encore actuelle après cent ans d'histoire ne fut pas une analyse désintéressée. Elle a pour origine la rancœur d'Auguste Comte, évincé de ses places en France, et qui vit cesser, après un an, le secours financier de dépannage que lui avaient accordé trois citoyens britanniques.

Après réflexion et sous le couvert de cet aveu historique, ces lettres nous ont paru d'une plus grande actualité encore. L'Europe, sauvée de 1940 à 1942 par l'Angleterre — et cela sans que l'une ni l'autre ne l'ait expressément voulu —, n'est-elle pas dans la même situation psychologique qu'Auguste Comte ?

H. Muller.

La Sorbonne assise.

Elle est vieille, très vieille. Sept cents ans d'âge, et des révolutions. Ayant accueilli sous son toit les bacheliers

en théologie, puis les servants des belles-lettres, enfin les disciples d'Euclide, elle se voit contrainte de borner son hospitalité. Les dames sur le déclin adoucissent leurs mœurs : il leur vient, parfois, une charité peu cultivée du temps de la jeunesse.

C'est tout le contraire, las! qui semble se manifester chez la vénérable Sorbonne. Toute jeunette, aux jours de roi Louis et du chêne vincennois, elle réservait ses prédilections aux écoliers pauvres. Trop lasse, aujourd'hui, pour une clientèle innombrable, la voici livrée aux scribes et aux appariteurs. Ceux-ci sont de braves infirmiers. Saluons-les au passage. Ceux-là sont de curieux domestiques. Observons-les...

La journée commence pour eux à neuf heures et se clôt à seize heures. De onze à quatorze heures, repos sustenteur. Cela fait la semaine de vingt-quatre heures. A ceux qui en mettent quarante pour gagner leur pain de se débrouiller s'ils veulent faire coïncider leurs loisirs avec le travail des scribes! Car les scribes sont, en quelque sorte, les cerbères du Savoir : on n'a point de part au banquet sans qu'ils ne vous aient délivré cartes, certificats, fiches et programme.

Imaginons le cas — les scribes sont payés pour savoir qu'il n'est pas tellement imaginaire — d'un étudiant besogneux (un de ceux-là en qui, au Moyen-Age, la jeune Sorbonne mettait ses complaisances). Il se libère péniblement d'un emploi alimentaire pour aller trouver les scribes. A dix heures cinquante, il gravit les marches du secrétariat, tout à la joie qu'il n'y ait pas l'habituelle queue. Il se cogne à une porte. Verrouillée. Motif : les scribes ont besoin de certitude — de la certitude, par exemple, qu'à onze heures un quelconque récalcitrant n'ergotera pas au guichet. Les scribes ne vivent pas d'espérance : ils avancent de dix minutes la fermeture pour être assurés de fermer à l'heure.

Imaginons encore que l'étudiant malchanceux soit une étudiante mariée, qu'un accouchement en période d'ins-

criptions l'ait mise en retard pour le diplôme. Entre une tétée et un rinçage de couches, elle a réussi à obtenir l'accord d'un professeur. Se félicitera-t-elle de cette bienveillance très naturelle? Hélas! les scribes refusent l'inscription... Si la jeune mère s'adressait plus haut? Ce qu'un ministre refuse, un roi peut l'accorder...

Effectivement, en réponse à la supplique, le roi propose un rendez-vous. C'est signé du Cerbère suprême — mais il y est bien écrit que l'audience est accordée. Le jour venu, l'impétrante est introduite chez les scribes. On lui dit que le roi, occupé ailleurs, a délégué le grand Cerbère pour la recevoir, — le grand Cerbère qui, huit jours plus tôt, avait refusé l'inscription...

L'histoire n'a pas de suite... Alors, on pose deux questions. Le peuple estudiantin, si prompt aux grabuges, a-t-il perdu le sens de la justice? Édifiante est la comparaison entre l'exubérance de certains monômes et la docilité des queues au guichet des scribes. Nous savons qu'il existe en Sorbonne une catégorie d'éphèbes qu'un retard de quelque heures — ou de quelques années — n'inquiète point : les subsides paternels arrivent sans retard, eux! Mais les autres?... Ceux qui ne peuvent se permettre de perdre un an, ni huit jours?... Et voici la deuxième question : ces étudiants pauvres et courageux se taisent-ils de peur que leur requête ne soit peine perdue? Craignent-ils que le roi ne donne raison à ses scribes, que la Sorbonne assise ne veuille plus aller vers les étudiants besogneux, ses anciens préférés? Ce n'est pas à nous de répondre.

MAURICE CHAVARDÈS.

Lettre d'Angleterre.

La sécheresse s'est un peu fait sentir ici. Mais un été sec en Grande-Bretagne reste encore quelque chose de très

agréable. Les récoltes, loin d'être compromises, mûrissent seulement plus tôt que d'habitude, et la moisson a commencé en août dans cette région de l'East Anglia qui, avec la plaine de Salisbury, dans le Midi, constitue l'un des deux grands districts producteurs de céréales.

Quelques remarques à propos du décret d'excommunication touchant les hommes du parti communiste. Ici, dans ce pays à minorité catholique, la masse de l'opinion (mettons 95 à 98 %) est fermement opposée au marxisme tel qu'il est pratiqué en Europe Orientale, pour des raisons essentiellement politiques — dont la principale est le caractère totalitaire de cette doctrine, caractère qui heurte brutalement le sens démocratique des Anglais. Il était donc normal que la grande masse de l'opinion accueillît favorablement cette mise au point.

Les catholiques anglais se trouvent surtout dans les classes populaires : dans les élections, leurs voix vont au groupe libéral ou travailliste. Les dockers de Londres, par exemple, dont la grève insolite (elle ne fut pas déclenchée par les Trade-Unions) a longtemps tenu la vedette, comptent parmi eux, estime-t-on, 70 à 80 % de catholiques.

En effet, ici, le principal soutien du parti conservateur, aristocratique et bourgeois, est l'Église anglicane. Catholique est, chez nous, synonyme de révolutionnaire. Il est vrai, d'ailleurs, que tous professent à l'égard du régime le loyalisme le plus sincère. Les catholiques, ici, ne comprennent pas l'attitude de leurs coreligionnaires français sous la IIIe République, et très spécialement le mépris qu'ils ont fait des directives pontificales leur enjoignant de se rallier sans réserves au régime établi. Ils se montrent, de même, peu enthousiastes à l'égard des formations dont le résultat serait d'affaiblir la position du M. R. P. Il est vrai, aussi, qu'il existe un petit groupe de catholiques conservateurs (parce que capitalistes), dont l'hebdomadaire *Tablet*, lorsqu'il traite des questions françaises, s'inspire de l'*Époque*, et, tant soit peu, du R. P. F. On croirait lire, parfois, la vieille *Action Française*. Mal lui en prit, du reste, l'été dernier, car, ayant publié sur la C. F. T. C. (qui faisait des misères au pauvre Paul Reynaud lorsqu'il tentait de former son gouvernement réactionnaire) un article intitulé *Catholiques à courte vue*, article où fleurissaient les plus familières calomnies de la droite classique, le président confédéral, dans un style courtois et énergique, envoya au *Tablet* la mise au point qu'il méritait, et qu'il publia d'ailleurs très loyalement.

Les récentes persécutions dans les pays de l'Est semblent

avoir provoqué une évolution dans l'opinion. Un des grands organes conservateurs, le *Daily Telegraph*, qui tire à 920.000 exemplaires, manifeste des sentiments de moins en moins antipapistes. Le décret de la Sacrée-Congrégation y fut favorablement commenté : « Pour que le Vatican, écrivait-on, sorte de sa traditionnelle réserve vis-à-vis des mouvements politiques, il faut qu'il ait discerné dans le communisme quelque élément qui attaque le catholicisme dans sa racine. C'est que le communisme est, en réalité, une religion qui se sert de la politique pour s'assurer l'empire des âmes : on comprendra, dès lors, que les catholiques en soient maintenant arrivés au point d'accepter la persécution des personnes pour sauvegarder la pureté de la doctrine. »

En dehors du *Daily Worker*, le seul écho défavorable se trouve dans le libéral *Manchester Guardian*. Encore sa désapprobation ne se fonde-t-elle point sur le contenu du décret avec lequel il est entièrement d'accord, mais sur ce que la source en soit le Vatican : « Rome, dit-il, qui offre sa paix réconciliatrice à tel ou tel chef allemand notoirement nazi, après la défaite, n'en a pas usé de même à l'égard de tel ou tel chef espagnol républicain. Puisque, si souvent dans les cas d'espèce, on relève des différences dans l'application des principes, que le Vatican laisse donc au catholiques de chaque pays le soin de régler leurs affaires politiques ! » Où l'on peut voir que le rédacteur envisage le problème dans une autre optique que celle de la doctrine.

La majorité de l'opinion estime que, devant l'aspect moral du communisme, l'Église catholique offre la meilleure contre-partie, « et l'on peut mesurer à l'aigreur des réactions orientales, écrit une autre feuille, que la dernière décision du Saint-Siège a autrement de répercussion que les coups d'épée dans l'eau d'un Pie IX condamnant le libéralisme politique ».

... Passant au domaine littéraire, j'en arrive à ces deux auteurs dont la vogue en France est immense : Cronin et Graham Greene. Pour le premier, tandis que la masse des catholiques, beaucoup de petites gens, et une notable fraction de la High Church (Haute Église) y découvrit la beauté morale dans l'orthodoxie religieuse, la Low Church (Basse Église) et presque toutes les confessions protestantes y apostillèrent l'étiquette injurieuse : « propagande papiste ».

En ce qui concerne Graham Greene, ses œuvres semblent avoir eu un retentissement moindre. Catholique notoire, lui aussi, on dirait qu'il heurte un peu certains scrupu-

les. Du côté catholique, si l'attitude envers Cronin peut être comparée à celle que l'on adopte en France vis-à-vis de René Bazin, Greene suscite des appréciations aussi mitigées que François Mauriac parmi les critiques français. Mais, à son égard, l'hostilité Low Church est, par contre, beaucoup moins nette.

Tout récemment, vient de paraître un *Elected Silence* — qu'on peut traduire : *J'ai choisi le Silence* — d'un religieux américain, né en France d'un père australien, converti au catholicisme, et finalement entrant dans une Trappe aux U. S. A. L'auteur — il a trente-cinq ans — journaliste connu, rencontre cette fois un succès quasi universel. On compare son ouvrage aux Confessions de saint Augustin, ou à l'*Apologie pour sa propre vie*, du cardinal Newmann.

Si ce succès s'affirme, il prouvera que l'esprit anglais s'intéresse aussi désormais à des problèmes de conscience.

Le mois d'octobre

A *Lake-Success*, l'O.N.U. fête sa quatrième année. M. Truman pose la première pierre des futurs bâtiments et prononce un discours sur le contrôle de la bombe atomique. Successivement sont étudiés les futurs statuts des colonies italiennes, plus favorables à l'Angleterre qu'à l'Italie, — la protestation contre la violation des Droits de l'homme à Budapest, à Sofia et à Bucarest — et un plan d'action en vue d'empêcher les nouvelles attaques des partisans contre la Grèce. L'élection de la Yougoslavie suscite une violente protestation de M. Vichinski, qui déclare l'élection illégale au conseil de sécurité.

Canton puis *Amoy* sont occupés. *Hong-Kong* organise une défense efficace. Le 1er octobre, Mao Tse Toung devient président du Conseil du gouvernement populaire chinois, qui est reconnu immédiatement par l'U.R.S.S. Les États-Unis se refusent à toute reconnaissance, tandis que la Grande-Bretagne entame des négociations officieuses à Pékin. Le problème indochinois entre dans une nouvelle

phase internationale du fait de la présence des communistes chinois à cinq cents kilomètres de Hanoï.

Aux États-Unis, un million d'ouvriers et de mineurs continuent à mener la grève de l'acier. La démission de M. Nourse, président de l'Economic Advisory Council, semble l'indice d'une réévaluation de l'or. Les amiraux attaquent le plan stratégique basé sur l'aviation terrestre au dépens de la marine, et sont battus. Les ministres de la défense et les chefs d'état-major se réunissent. L'arrivée du Pandit-Nehru remet en question le pacte du Pacifique (13 oct.).

A *Moscou*, le maréchal Tolboukhine, vainqueur de Stalingrad, meurt le 18. La Russie demande le rappel de l'ambassadeur yougoslave, accusé d'espionnage. — *En Grèce*, les partisans renoncent à leurs attaques. — A *Budapest*, Rajk a été pendu, le 15. Des arrestations se multiplient en *Hongrie*, en *Bulgarie* et en *Tchécoslovaquie*, où l'on annonce l'acceptation par les évêques sauf, semble-t-il, Mgr Béran, de la prestation de serment aux autorités et la nomination de M. Cepicka comme ministre des affaires religieuses. — Après l'*U.R.S.S.*, la *Hongrie* et la *Pologne* dénoncent le traité d'amitié avec la *Yougoslavie*. La *Tchécoslovaquie* demande, pour raisons personnelles, le rappel de l'ambassadeur yougoslave; et, tandis que le maréchal Tito, dans le toast qui termine les grandes manœuvres, déclare que son pays se défendra contre tout agresseur, les mouvements de troupe et les constructions militaires se multiplient autour de la Yougoslavie. A la fin du mois, de graves incidents de frontières sont signalés entre Hongrois et Yougoslaves.

Pendant que l'*Allemagne occidentale* proteste soit par les votes à Bonn, soit par des démarches diplomatiques, contre le démantèlement des usines, le gouvernement de l'*Allemagne orientale* est créé le 7. Le conseil du Peuple allemand en devient le Parlement provisoire; l'administration militaire est remplacée par une commission de contrôle. Le président d'État est Wilhelm Pieck, le chancelier, Otto Grotewohl, auxquels le maréchal Staline, dans un message, propose une alliance. Cependant, M. Grotewohl déclare qu'il ne peut être question de paix séparée avec les Russes. M. Mac-Loy a successivement des entretiens, à Paris, avec les ambassadeurs américains en Europe, avec M. Schumann et à Londres avec M. Bevin.

En Autriche, lors des élections législatives, les populistes (chrétiens) arrivent en tête avec soixante-dix-sept sièges. Les socialistes en ont soixante-sept, les indépendants (néo-nazis) seize et les communistes cinq. Le chancelier Figl est à nouveau chargé de former un ministère populiste et socialiste.

En Angleterre, en dépit des conservateurs dont le Congrès donne un chèque en blanc à M. Churchill, les élections n'auront lieu qu'au printemps prochain. Le gouvernement travailliste commence la bataille de la dévaluation en publiant un nouveau programme d'austérité, le 25.

En Italie, la mauvaise humeur se manifeste contre l'Angleterre à l'occasion de son attitude à Lake-Success vis-à-vis des colonies italiennes. Cependant, M. de Gasperi obtient un vote de majorité, et le comte Sforza reste aux Affaires étrangères.

En Belgique, on se prépare à un referendum et le roi abdiquerait s'il n'avait pas 55 % des voix.

En France, après la décision de baisse et d'indemnité prise en conseil des ministres, M. Queuille offre, le 3, sa démission à M. Auriol, qui la refusa. Mais une fois le désaccord avec M. Daniel Mayer rendu public, M. Queuille abandonne le gouvernement, le 5. Successivement, M. Jules Moch et M. René Mayer obtiennent l'investiture du Parlement, mais ne peuvent former le Ministère donnant satisfaction aux demandes des différents partis. Le 27, M. Georges Bidault obtient le vote d'investiture et forme aussitôt son ministère. Le 28, Ginette Neveu, violoniste de grand talent, et Marcel Cerdan sont tués dans un accident d'avion qui coûte la vie à tous les passagers.

LIVRES

Socialisme britannique

Comment le *Labour Party* fait-il face aux difficultés qui assaillent le Royaume-Uni ? Imposé par la dévaluation de la livre, cette question provoque des débats non exempts de passion en bien des pays. A nous, Français, ce royaume tellement proche apparaît, une fois de plus, bien insulaire, et sa politique est présentée comme toute égoïste, aveugle au fait de la solidarité avec l'Ouest de notre continent. Aussi trouve-t-on un intérêt d'actualité dans les livres récents où des hommes du mouvement ouvrier britannique apportent une image de son histoire, leur conception de son destin, expriment en formules nouvelles la confiance bien connue de leur nation en elle-même[1], leur conviction même que le reste du monde peut apprendre quelque chose de leur socialisme.

« Une production typiquement britannique, issue des nécessités pratiques d'une société plutôt que de quelque théorie abstraite » : Ainsi se présente le parti qui gouverne l'Angleterre, dans le premier de trois forts et beaux volumes qui ont été consacrés par une élite de ses membres à son histoire, à sa politique actuelle, aux biographies de ses fondateurs et de ses présents *lea-*

1. *Labour Believer in Britain : A Statement on policy for discussion at the Labour Party Conference*, Londres, Labour Party, avril 1949.

ders[2]. L'histoire du parti travailliste, des préparations et des développements de cette formule d'action électorale, parlementaire, gouvernementale, ne se comprend d'ailleurs que dans une vue « synoptique » de la formation et de l'expansion des trois branches — syndicale, politique, coopérative — du mouvement ouvrier anglais. Le sentiment de l'interdépendance de ces activités, de l'unité d'un destin de classe se retrouve dans la dernière édition refondue d'un ouvrage classique de G. D. H. Cole, plein de données précises, méthodique et fort clair. Fait notable : après avoir marqué les deux premières étapes du développement historique qu'il étudie : la révolte ouvrière contre l'industrialisme naissant, puis l'adaptation à cet industrialisme avec l'alliance du *Labour* et du « Libéralisme », cet historien dont on dirait, en France, qu'il est aussi un militant, se demande s'il doit simplement ouvrir vers 1880 une troisième période, définie par l'organisation des travailleurs non qualifiés, l'établissement d'un parti ouvrier, l'influence des idées socialistes; la première guerre mondiale, remarque-t-il, n'a-t-elle pas engagé le mouvement ouvrier anglais dans une quatrième phase de son évolution où il ne peut vraiment plus s'intéresser seulement à lui-même, dans son île, faire abstraction de situations internationales? En effet, G. D. H. Cole le souligne, la Grande-Bretagne n'a plus dans le monde du XXe siècle la position qu'elle avait dans celui du XIXe.

Porté au pouvoir, avec un programme socialiste, par les élections de 1945 le *Labour* a constaté que le succès même de ce programme supposait un gouvernement capable de faire victorieusement face aux « problèmes fondamentaux de l'existence économique du pays dans

2. *The British Labour Party. Its history, growth, policy and leaders*, edited by Herbert Tracey, chief publicity officer of the Tuc, Londres, Coxton, 1948. — Vol. I : History, 247 pp. in-4°. — Vol. II : Policy, 301 pp. in-4°. — Vol. III : Biographies, 374 pp. in-4°.

le monde d'après-guerre », aux difficultés essentiellement nationales que devrait résoudre tout autre gouvernement. La primauté de problèmes tels que celui de la balance des paiements extérieurs se trouve fortement marquée au début et au terme d'un autre ouvrage collectif, le plus digne de remarques peut-être parmi ceux que nous signalons[3]. A ceux de nos compatriotes qui construisent dans l'abstrait des économies post-capitalistes, la lecture de tels livres pourrait rappeler que, pour dépasser le capitalisme autrement qu'en parole, il s'agit d'abord de répondre à des questions de vie, d'existence économique, spécialement à celles qui se posent, en termes forts concrets, à l'Ouest européen qu'affecte un « déséquilibre fondamental » nouveau dans l'économie mondiale.

Ces problèmes de reconstruction, de modernisation qui sont au premier plan des préoccupations publiques, le *Labour Party* estime qu'en juillet 1945 le corps électoral lui a donné mandat de les résoudre, en « reconstruisant la Grande-Bretagne comme une nation socialiste » : ce mandat, il en sollicite le renouvellement dans le même esprit de « foi socialiste[4] ». Dans un discours sur « le principe socialiste » Herbert Morrisson, qui passe pour un modéré, souligne le fait qu'à la différence de tous ses prédécesseurs, le gouvernement travailliste actuel a conduit son œuvre législative et administrative

3. G. D. H. Cole, *A short history of the British Working Class movement 1789-1947*. New edition completely revised. Londres, Allen and Unwin, 1948, VI-500 pp. — Il s'agit de la quatrième édition refondue et complétée d'un ouvrage publié d'abord en trois volumes, parus en 1925, 1926 et 1927.

4. *Socialism : the British Way*, Londres, Essential books, 1948, 345 pp. Cet ouvrage collectif se présente comme « An assessement of the nature and significance of the Socialist experiment carried out in Great Britain by the Labour Government of 1945 ». Nous nous référons spécialement aux chapitres I et XI : « The economic problems facing the Labour Government ». « Problems ahead ».

selon « une philosophie politique et économique cohérente[5] ». On a souvent noté les différences de conception, d'inspiration entre le *Labour* et la social-démocratie continentale, originairement marxiste. Un caractère, aujourd'hui notable, du mouvement britannique nous paraît cette volonté de cohérence entre les idées et la pratique que l'on ne trouve guère chez les sociaux-démocrates partagés entre la phraséologie traditionnelle et l'opportunisme. Les leaders anglais définissent donc, en face du communisme, un « socialisme démocratique », qui prétend aussi opérer une « révolution », mais « pacifique », « graduelle », respectueuse de la démocratie parlementaire dont il entend améliorer le fonctionnement[6]. Cette opposition avec le « socialisme autoritaire » à la manière russe, Harold J. Laski l'a lui-même marquée[7].

Aux prises avec une situation nationale exceptionnellement difficile, le travaillisme doit envisager du point de vue de l'accroissement de la production, de l'efficience, des stimulants du travail, les socialisations dont il poursuit avec ténacité l'extension progressive. Représentant d'une classe ouvrière hantée par le souvenir d'un chômage massif, les dirigeants britanniques se trouvent devant le problème d'une bien difficile transition : passage de l'ancienne discipline imposée aux travailleurs, sous peine de chômage, à une motivation nouvelle qui convienne à un système de production collectivement dirigé assurant le « plein emploi[8] ».

5. *Labour believer in Britain*, p. 3.

6. *The peaceful revolution*, speeches by the Rt. Hon. Herbert Morrisson, Londres, Allen and Unwin, 1949, VIII, 148 pp., p. 37.

7. *Ibid. Britains Parliament at work*, p. 86. Et dans *Socialism : the British Way*, les chapitres VII : Socialism and Parliament; et XIII : Socialism and public Opinion.

8. *The secret battalion : an Examination of the Communist attitude to the Labour Party;* une brochure d'avril 1946, Londres, *La-*

Un socialisme démocratique, « graduel », devra, durant de longues années, résoudre les problèmes vitaux de la Grande-Bretagne dans un régime d' « économie mixte ». C'est dire qu'il faut délibérément laisser aux entreprises qui demeurent privées leur condition de vie. Comme on l'a remarqué, ces dernières semaines, à propos de l'orientation vers la zone dollar des exportations anglaises, la question du profit se trouve ici posée : question difficile à traiter devant tout autre mouvement ouvrier que celui des États-Unis. Malgré la condamnation de ce mobile, traditionnelle dans le mouvement britannique, il faut faire sa place au profit de l'employeur dans cette économie dont un gouvernement socialiste a reçu la responsabilité suprême. Nous ne chercherons pas si les conditions d'existence offertes aux entreprises capitalistes peuvent satisfaire leurs animateurs; notons simplement que l'offre en est délibérément faite, par des *leaders* ouvriers qui, non sans courage, demandent à l'opinion ouvrière de comprendre les données essentielles de la logique d'une situation [9].

Parmi les techniques que le *Labour* a mises en œuvre, la fiscalité redistributive attira davantage l'attention des Français qui voudraient améliorer, au bénéfice des salariés, la répartition des revenus disponibles. L'usage systématique qui a été fait outre-Manche de l'*Income tax*, des impôts indirects différenciés, des subventions donne aux travaillistes une expérience qu'ils analysent avec beaucoup de liberté d'esprit. Après avoir mesuré le progrès accompli vers « l'égalité sociale », l'un d'eux note par exemple qu'en régime de « plein emploi » et d'expansion des services sociaux, il convient d'examiner

bour publications; cf. également deux discours de Morrisson sur « The Communist », *op. cit.*, pp. 116 suiv., 122 sq.

9. G. D. H. Cole, *The socialisation programm... in Socialism*, etc. pp. 30 et suiv.

à nouveau le problème de la redistribution du point de vue d'une politique financière orientée vers le maximum de production [10]. Ce serait folie, déclare un autre travailliste, de consacrer toute notre énergie à simplement distribuer trop peu de produits; notre tâche est de créer assez de richesse [11]. Rappelant à quelle fin peut s'ordonner un système fiscal : procurer des ressources à l'État, redistribuer les revenus des particuliers, servir une politique économique (« plein emploi », maximum de production, rémunération de l'effort), — un troisième auteur considère que, pour les dix années qui viennent, le dernier de ces buts : le développement économique, doit passer au premier plan des préoccupations politiques. Ce qui demandera aux socialistes britanniques de reprendre sans préjugés l'examen de pas mal de questions financières [12].

Un socialisme démocratique qui fait grand cas de la tradition et du sentiment de liberté individuelle préfère agir par mode d'influence, de persuasion, que de contrainte, à l'égard de la classe ouvrière en particulier : ainsi dans la distribution de la main-d'œuvre qu'il faut, dans une économie dirigée en expansion, mouvoir de certaines activités vers d'autres, prioritaires [13]. Ce qui pose le problème du rôle, de la responsabilité du syndicalisme dans une économie partiellement socialisée, dirigée par un gouvernement socialiste : question vitale pour une organisation politique telle que le *Labour*

10. John Diamond, M. P., *The Private sector of industry*, *ibid.*, pp. 57 sq.; cf. également dans le chapitre de conclusion du même ouvrage, pp. 337, 338, 342.

11. « The approach to social Equality », ch. v de *Socialism*, by J. Callaghan, M. P., pp. 151-152.

12. *The British Labour Party*, vol. II, ch. XVII, « The distribution of wealth », by A. Wooburn, M. P.

13. *Ibid.*, ch. XVIII. *Taxation and National Debt*, spécialement pp. 234 à 238 : « The future of taxation ».

Party, organiquement lié à une confédération syndicale libre, non subordonnée au parti. Un syndicaliste a étudié avec beaucoup de précision et de sens des solutions pratiques les difficultés d'adaptation du syndicalisme libre à cette situation nouvelle; il s'agit en somme, nous dit-il, de garder au syndicat sa fonction, qui reste essentielle, de préservation de la liberté des travailleurs en reconnaissant sa responsabilité dans une économie nationale soumise à un *planning*. Ce qui conduit notamment à reprendre le problème des négociations collectives — le *collective bargaining* cher aux *trade-unionists* anglais et américains — d'une politique nationale des salaires, de l'arbitrage, de la grève[14]. En même temps que des modes traditionnels de l'action ouvrière, il s'agit de revoir la structure historique du mouvement syndical, notamment les rapports entre son état-major général : le *trade-union congress* et les fédérations affiliées, habituées à l'action autonome[15].

Le *Labour* parviendra-t-il à construire, par une méthode démocratique, une économie collective dans un pays dont tant de conditions d'existence sont hors de son action, dont la vie même est devenue si difficile dans le monde d'aujourd'hui ? Nous n'avons pas à traiter de cette question. Nous pouvons cependant constater que la difficulté des problèmes a provoqué outre-Manche un effort de pensée qui vaut d'être cité en exemple, étudié et utilisé.

PAUL VIGNAUX.

14. Ben Roberts, *The Trade Unions in a changing economy*, in *Socialism...*, p. 153 sq. Le même auteur a publié au *Socialist Commentary*, en 1947, une étude de même esprit : *Trade-unions in the new era*.

15. Cf. sur la structure, les modes d'action, les problèmes présents du mouvement syndical, l'étude du groupe *Political and Economic Planning : British Trade Unionism, six studies by Pep*, Londres, PEP juillet 1948.

Livres reçus sur le socialisme anglais

Reg Groves : *Sharpen the Sickle!* The Porcupine press, London, 13 × 20, 258 pp., 12 s. 6 d. net.

H. Samuels : *The Law of Trade Unions.* Stevens & sons Ltd, London, 14 × 22, 98 pp., 7 s. 6 d.

*** : *British trade unionism.* Political and Economic Planning, London, 22 × 25, 186 pp.

G. D. H. Cole : *A History of the Labour Party from 1914.* Routledge & Kegan Paul Ltd, London, 14 × 22, 522 pp., 18 s.

Margaret Cole : *Makers of the Labour Movement.* Longmans, Green and Co, London, 14,5 × 22,5, 322 pp., 15 s.

R. Page Arnot : *The Miners.* George Allen à Unwin Ltd, 16 × 24, 412 pp., 21 s.

G. D. H. Cole : *A short history of the British Working-class Movement 1789-1947.* George Allen & Unwin Ltd, London, 16 × 24, 502 pp., 21 s.

Winifred Stamp : *Doctor himself.* Hamish Hamilton, London, 14 × 22, 166 pp., 10 s. 6 d.

Essais et Romans

Charles Morgan : *Le juge Gaskony*, trad. Delamain, Stock, 1948.

Les scribouillards avant guerre invitaient Morgan au paradis de la littérature; après guerre ils ont appris quelque notion des lettres anglo-saxonnes, pris l'habitude des romans noirs, et ils ont précipité Morgan en enfer : le même esprit « critique » qui glorifiait *Fontaine* dans la revue *Esprit* jette aujourd'hui *Le juge Gaskony* parmi les ordures de Paul Bourget. Les consommatrices d'*Elle* ou de *Marie-France* qui rangèrent *Le Voyage*, *Sparkenbroke* et *Fontaine* parmi « les plus belles histoires d'amour », ratifient ce jugement et laissent moisir dans la poubelle un roman sans cocu où Iseult est scandaleusement fidèle au roi Mark. Nonobstant l'autorité des journalistes et des midinettes, le lecteur de *La Vie Intellectuelle* offrira au *Juge Gaskony* une place d'honneur dans sa bibliothèque.

Comme tous les livres de Morgan, celui-ci transfigure une intrigue banale : un homme (Gaskony) donne tout ce qu'il possède à sa fille adoptive (Vivien) et trouve dans son sacrifice la paix et le pouvoir d'écrire l'ouvrage auquel il a voué sa vie; une jeune femme résiste aux entreprises d'un séducteur (Severidge) et sauve son église conjugale. Quant à l'action qui peut être définie par les

mots connus de « révolution personnaliste et communautaire », elle paraît ressembler à celle des romans antérieurs. Morgan la joue pourtant de façon nouvelle. Il se débarrasse de tous les ornements néo-platoniciens qui alourdissaient, voire falsifiaient, le « socratisme chrétien » de *Sparkenbroke* et *Fontaine* : il revient à Socrate (le roman s'achève sur un dialogue socratique entre Gaskony et Vivien), et il introduit lui-même expressément ce retour dans un itinéraire chrétien. D'où l'apparition d'autrui (« Etes-vous tout d'une pièce ? » « Oui, à nous deux ») : alors que naguère les héros de Morgan ne luttaient que contre eux-mêmes pour atteindre la sagesse, alors que leur dilection semblait produire en leur âme même la forme de l'être aimé, maintenant leur cheminement intérieur ne se sépare pas de celui des autres : la personne de Gaskony figure un temple où il est lui-même uni à Vivien et à ses frères humains, et ce temple, Gaskony et Vivien le construisent en résistant à Severidge, le destructeur. Celui-ci, qui désire « transformer les gens pour les empêcher d'être fidèles à leur vraie nature », qui a soif de connaître le secret de leur cœur, qui exige d'être aimé d'eux alors qu'il ne les aime pas, n'a point d'égal dans l'œuvre de Morgan. Avec lui, le péché entre en celle-ci et fait éclater les cadres de la sagesse hellène. Avec lui apparaît aussi la folle image du divin Crucifié. Moins allégorie du démon qu'exemple des forces diaboliques dont Morgan ne craint pas de suggérer l'activité au cœur des mythes contemporains, il atteste clairement le sens religieux du *Juge Gaskony*. Quelques fragments d'un dialogue entre Severidge et Vivien illustreront ce témoignage :

— Etes-vous chrétienne ?... Savez-vous que toute la tendance de la pensée moderne est contre vous ?... (Celle-ci) tend à une action collective... Je déclare : je suis, parce que la communauté existe. Quelle est votre réponse ?

— Une réponse très longue ou très courte.

— Quelle est la courte ?

— Je suppose qu'un homme la donnerait en ces termes : « Je suis, parce que le royaume de Dieu est en moi... »

— Ecoutez : nous sommes au XXe siècle. Vous êtes-vous aperçue de ce qui s'est passé en Allemagne et en Russie ?

— Oui, et à Babylone et à Tyr.

Il riait du rire vigoureux et ravi d'un jeune homme. Rien n'est plus agréable dans une discussion que d'être battu par une jolie femme. « Voyons, est-elle d'un siècle en retard ou en avance d'un siècle ? »...

Il demanda :

— N'admettez-vous pas que votre manière de voir est antisociale ?

— Non, je ne suis pas antisociale. Toute la question est de savoir si je peux être utile à la société sans avoir réalisé en moi-même un certain degré de perfection.

M. Chastaing.

EORGES BERNANOS : *Les Enfants Humiliés*. Gallimard, 1949, 268 pp.

Nous fûmes quelques-uns, depuis 1945, à éprouver de la istesse à la lecture de certains articles de Bernanos. Il ous semblait s'éloigner tout à coup des Français, dans temps même qu'il débarquait en France. Ce que, alors, ous ressentîmes, il est bon qu'ici-bas Bernanos n'en ait connaissance. Il eût été injuste qu'il le sût.

Je ne sais si nous nous trompions sur la qualité de son nticommunisme. Au fond, cela importe faiblement. Nous ssions été moins amers si, connaissant mieûx le père de *ouchette*, nous avions discerné dans ses colères la part de enfance. De l'enfance, oui. Alors que nous chaussions nocles pour le lire. La logique des enfants n'est pas celle s adultes — qu'on pourrait mettre sous le signe de l'opportunisme. (Les plus indépendants des nôtres sont encore nus par les prestiges ou les antiprestiges; sans le croire, y tiennent autant que le collectionneur à ses bibelots : re à l'enfant qui flanquerait tout par terre !)

Pourtant, nous avions besoin d'un fameux bain d'enance ! C'est le mérite d'un livre comme celui-ci de nous porter l'explication finale de Bernanos. Achevées en 1940, nfiées à Henri Michaux, puis au R. P. Bruckberger, égaes au cours de la débâcle, ces pages faillirent ne pas voir jour. C'eût été irréparable. Je ne sais ce que nous apporra la publication d'autres textes posthumes. Je tiens pour sentiel celui-ci. Pour les raisons données, et par ce qu'il ous apprend de l'homme.

Ce n'est pas pour rien que pauvreté et enfance sont deux nditions du salut. Qu'un pauvre sauvegarde l'esprit d'enance, voilà qui ne nous surprend point. Ni que Bernanos eus dise aimer son humble maison brésilienne, aux portes ns serrures, aux fenêtres sans vitres, aux chambres sans lafond. Pour une demeure ouverte, on peut dire que c'est ne demeure ouverte ! Une demeure où habite la Pauvreté, merveilleuse intendante non des biens mais des vies ». 'est une grâce (une grâce refusée par beaucoup de chréens) que de vivre du travail et non pas de son bénéfice cumulé; c'est une grâce que de contredire l'axiome : « il ut avoir de l'argent devant soi ». Que Bernanos ait reçu tte grâce, je ne pense pas que cela puisse être indifférent ceux qui ont tant soit peu pénétré, à travers ses livres, ans l'univers de l'écrivain. L'homme, ici, éclaire le romaner. Qui ne comprendrait, aujourd'hui, que cette colère

toujours vociférante, jamais haineuse, souvent amère, lui soit née du spectacle de ceux qui tournent la pauvreté en dérision ? S'il nous découvre dans ce livre une âme d'*enfant humilié*, n'en doutons plus : ce n'est pas d'être humble, qui l'humilie, mais de savoir méconnues la sainteté et la grandeur des humbles.

MAURICE CHAVARDÈS.

BRUGE MARSHALL : *Le Miracle de Dom Malachie*, roman. Paris, Séquana, 218 pp.

Avec l'aventure la plus invraisemblable qui soit, avec les personnages les plus bouffons, les plus fantaisistes, en une cascade de phrases riches souvent de plus de cent trente mots, où les épithètes s'agglutinent en grappe, — avec (ou en dépit de tout cela), Bruce Marshall a fait du *Miracle de Dom Malachie* un récit, non seulement attrayant, mais édifiant.

Que l'on entende *édifiant* dans son sens originel : tout au long de ce roman, une idée se construit, se renforce, prend de la hauteur et du poids. Notre monde est foncièrement matérialiste — telle est la thèse de Bruce Marshall. En voici l'intrigue. Un bénédictin écossais, après une conversation avec un pasteur anglican, transporte par miracle un dancing d'Edimbourg sur les rocs d'une île déserte, à quelques trente kilomètres. De cette translation, des centaines d'Écossais sont témoins. Pas un ne nie le fait. Mais pas un ne croit au miracle. Pas un n'attribue l'événement à Dieu ou aux mérites d'un saint moine...

Le plus grave, le plus dur, c'est que parmi ceux que le miracle devrait remplir de joie et de gratitude — les prêtres d'Edimbourg, l'évêque de Midolthian, les catholiques anglais, le monde chrétien — l'incroyance est plus nuancée, mais aussi réelle qu'ailleurs. Seuls y croient, parce que le miracle leur sert, le curé et les vicaires de la paroisse voisine.

Est-ce une critique de l'Église catholique ? Je ne pense pas. Quoique, sur un plan absolument différent, ce livre rappelle la *Puissance et la Gloire*, de Greene, où les faiblesses des ministres du Christ sont une occasion de montrer la grandeur divine.

MAURICE CHAVARDÈS.

Livres reçus

Romans et nouvelles

Anne Ellis : *Une femme ordinaire*. Temps présent, 19 × 12, 292 pp. 330 fr.

Albert Garreau : *Ni feu, ni lieu*. Éd. Mont-Blanc, 19 × 12, 256 pp.

Jean Hannoteaux : *Les enfants de lumière*. Calmann-Lévy, 12 × 19, 296 pp., 360 fr.

Francis Stuart : *La colonne de feu*. Temps présent, 19 × 12, 336 pp., 360 fr.

André Kedros : *L'Odéon*, récit suivi des Contes d'après décembre. Éditions sociales, 19 × 12, 256 pp.

Poésie

Lao-Tzeu : *La voie et sa vertu*. Éd. du Seuil, 17 × 13, 83 pp.

Paula Schlier : *Die mystiche Rose*. Herder, 16 × 23, 82 pp., 4,80 DM.

Essais

Aliette Audra : *Ce que disent les souffles*. Librairie Universelle de France.

Félix Braun : *Das licht der welt*. Thomas Morus Presse, 12 × 21, 752 pp.

Léonard Saint-Michel : *Voyages en au-delà*, Marcel Boin, 15 × 12, 93 pp.

Beaux-Arts

Louise Lefrançois-Pillion : *Maîtres d'œuvre et tailleurs de pierre des cathédrales*, Robert Laffont, 19 × 14, 264 pp., 550 fr.

Marcel Arland : *Chronique de la peinture moderne*. Corrêa, 14 × 19, 220 pp.

Éducation

J. M. de Buck : *Diagnostics*. Desclée de Brouwer, 12 × 19, 416 pp.

Robert Claude, S. J. : *Éducation cinématographique*. Office général du Livre, 18 × 12, 64 pp.

Fabienne van Roy : *Toi qui deviens femme, déjà!* Casterman, 13 × 20, 268 pp., 300 fr.

Histoire

Luc Monnier, Antony Babel, Maurice Battelli : *L'Europe en 1848 ou l'espérance déçue*. Éd. la Baconnière, 19 × 14, 160 pp., 5,50 fr. suisses.

Samuel Bernstein : *Buonarroti*. Éd. sociales, 19 × 12, 272 pp., 350 lires.

Gonzague de Reynold : *Le Monde barbare*, I. *Les Celtes, la formation de l'Europe*. Librairie Universelle de France, 14 × 23, 284 pp., 420 fr.

RICHARD STRAUSS

La mort de Richard Strauss rejette dans un passé définitif une des plus grandes périodes de l'histoire musicale : le XIXe siècle allemand, ouvert par les grandes symphonies beethovéniennes et dont Richard Strauss était le dernier héritier.

Il est intéressant de situer son existence parmi celles de ses contemporains. Lorsqu'il naît, en 1864, Wagner a encore *dix-huit* ans à vivre; Liszt *vingt-deux* ans, Brahms *trente-trois* ans. Gabriel Fauré est son aîné de *dix-neuf* ans, Debussy de *deux* ans et Ravel son cadet de *onze* ans. Ces chiffres ne vous paraissent-ils pas curieux ? Alors que Debussy et Fauré (morts l'un en 1918, l'autre en 1924) nous sont très proches comme promoteurs de l'école moderne française, Richard Strauss nous semble appartenir à l'école post-romantique allemande. Et, malgré la chronologie, cette impression est justifiée : Fauré et Debussy ont créé en leur temps un monde nouveau à partir de rien (César Franck est en marge de leur action, et s'il fonde l'école symphonique française, il ouvre une voie qui reste sous la dépendance romantique; Fauré et Debussy lui doivent très peu sur le plan esthétique), au moment où Strauss subissait encore les influences de Brahms, Wagner et Mozart, et, sur le plan philosophique, de Schopenhauer et Nietzsche.

Aussi, je ne serais pas surpris que bon nombre de mélomanes qui aiment *Till Eulenspiegel* ou *Mort et transfiguration* aient appris avec stupéfaction la mort de Strauss, l'ayant enterré depuis fort longtemps...

Malgré cette magnifique mais lourde hérédité que Strauss se découvrit en naissant à la vie de l'esprit, rien ne serait plus inexact que de le prendre pour un épigone. Ne nous y trompons pas, c'est un très grand musicien qui vient de disparaître et un maître dans toutes les acceptions du

me. Nous le connaissons mal d'ailleurs, car si la pre-ière partie de son œuvre (les poèmes symphoniques) nous familière, la seconde (les drames lyriques), à de rares ception près, n'a pas été présentée en France; et voici la mière raison de cette impression d'éloignement dans le ps que nous donne l'œuvre de Strauss : nous nous étons à 1900, alors qu'il n'a cessé depuis de composer.

Pour remettre les choses au point, repassons rapidement époques de sa production. Rien de plus simple d'ail-rs, car Richard Strauss a aimablement préparé la beso-e à ses biographes en tranchant ses deux manières [1].

De 1886 à 1899, Strauss écrit tous ses poèmes symphoni-es (*En Italie, Don Juan, Macbeth, Mort et transfiguration, l Eulenspiegel, Ainsi parla Zarathoustra, Don Qui-otte, La Vie d'un héros, Symphonie domestique*). C'est période héroïque, où un ardent lyrisme personnel gonfle cadres historiques, légendaires ou philosophiques; dans contexte admirablement bariolé où fourmillent pensées, uvenirs et descriptions pittoresques, un héros surgit, et héros c'est Strauss lui-même; héros même lorsqu'il raille populace sous les déguisements de Till Eulenspiegel, ou squ'il se moque, attendri, de Don Quichotte, mais infini-nt sérieux en Don Juan-héros pessimiste, en Zarathoustra-os nietzschéen, jusqu'au moment où, tous prétextes aban-nés, il écrit *La Vie d'un héros* et signe cette admirable sque guerrière des thèmes principaux de ses propres vres, puis chante sa vie domestique, se trouvant « aussi éressant que Napoléon ou Alexandre ».

Le second âge de l'œuvre de Strauss est l'âge dramatique. se consacre tout entier au théâtre lyrique et écrit, *Salomé, ctre, Le Chevalier à la Rose, Ariane à Naxos, La Lé-ude de Joseph, La Femme sans ombre, Intermezzo, lène d'Égypte, Arabella, La Femme silencieuse, Jour de x, Daphné, Capriccio*, partitions que, hormis *Le Chevalier a Rose* et *Ariane*, nous ne connaissons absolument pas, ssi incroyable que cela puisse paraître.

A travers le livre de Claude Rostand, dont on ne saurait ez dire combien il est précieux, nous découvrons à ce de un Strauss nouveau, moins philosophique, plus profon-nent humain, un musicien débordant de richesses, alliant bouffonnerie au tragique le plus effroyable et la brutalité

. J'emprunte les renseignements biographiques sur Strauss à cellent petit livre de Claude Rostand qui vient de paraître dans collection « Euterpe », aux éditions de La Colombe.

aux sentiments les plus exquis et les plus profonds, et tou jours dans une langue musicale éblouissante.

Enfin le véritable testament musical de Strauss, ce fu cette admirable partition pour orchestre à cordes, *Métamor phoses*, écrite en 1945, et dont l'un des thèmes est celui d la Marche funèbre de l'*Eroïca* de Beethoven. Ces pages d musique pure, d'une profonde beauté, semblent bien êtr une méditation sur l'homme et sa destinée à la lueur sinis tre de la guerre finissante. Elles expriment non le pessi misme, mais le recueillement d'un être à la fin de sa vi qui ne peut désespérer de l'homme. Car Strauss, à traver un art tour à tour philosophique et baroque, n'a cessé d penser que l'art avait pour but d'aider les hommes et de le guider vers une plus haute réalisation humaine. Il a cré un type noble et fort, puissamment incarné, mais toujour soumis au règne de l'esprit, — celui même qu'il a vécu.

On verrait assez bien en lui, je pense, quoique de façoi un peu simpliste, un Gœthe passé à travers le mond nietzschéen.

JACQUES LONCHAMPT.

Faut-il faire des films noirs ou des films roses?

Bagnes d'enfants ou prisons sans barreaux sont des lieu interdits au public qui suscitent sa curiosité et fournissei une mine de sujets au cinéma. *Au Royaume des Cieux*, d Julien Duvivier, exploite tous les effets pathétiques et dr matiques du premier genre, celui du bagne d'enfants; *Ga çons en cage*, film américain de Kurt Neumann, pousse la limite l'optimisme de ceux qui croient aux prisons sa barreaux. Entre les deux se situe sans doute la vérité do témoigne *La Cage aux filles*, de Maurice Cloche.

On ne peut manquer de reconnaître que *Au Royaume d Cieux* est un film bien fait. Julien Duvivier connaît so

Étier; il sait faire voir une scène, faire jouer juste des rsonnages et conduire un récit. Si la réalisation est ibile, le scénario est même trop habile; rien de ce qui peut ucher la sensibilité, émouvoir la pitié ou piquer la curio- é n'a été oublié. On prévient le spectateur au début du m que *Au Royaume des Cieux* n'est pas un reportage, ais une œuvre d'imagination. Il fallait l'alibi de la fiction ur décrire dans toute son horreur le bagne d'enfants n'on nous présente. Mais c'est une fiction prudente : dès s premières images du film meurt une femme admirable ni était directrice de l'établissement; une hystérique sadi- re lui succède et sera remplacée à la fin du film par une itre femme admirable. L'Administration sera satisfaite, isqu'on nous laisse entendre que les directrices sont ibituellement des femmes admirables, mais le public ourra se repaître des faits et gestes de l'hystérique qui nt le sujet du film. Mêmes précautions en ce qui concerne s différents publics susceptibles de voir le film; le déshaillage du dortoir et la scène de révolte avec filles ivres, orceaux de bravoure de ce genre de film, offrent tout ce ui peut satisfaire les amateurs; mais un personnage de rêtre bourru et bienfaisant et une prière en commun au ortoir doivent calmer les scrupules des gens de bien; enfin amour pur et passionné d'un couple de jeunes gens symthiques donne, pour les âmes tendres, la note « fleur eue » qui éclaire un tableau poussé au noir. Sans doute, réalité est-elle faite d'ombres et de lumières, mais ce qui âne précisément dans ce film, c'est qu'on n'a jamais l'imression d'être en contact avec la réalité, mais de se trouver n présence d'un plat habilement cuisiné pour satisfaire ous les goûts. Le souci de plaire au public, en accumulant s effets mélodramatiques, amène même les auteurs à orser les drames et les brimades de la prison par une nondation qui recouvre la région et qui menace toutes les ensionnaires réfugiées dans une chapelle que l'eau envahit nexorablement.

On ne peut reprocher à Maurice Cloche, depuis *Monsieur incent*, de faire des concessions à ce qu'il est convenu 'appeler « le goût du public ». C'est plutôt le reproche nverse qu'on aurait pu faire à *Docteur Laënnec*. On reouve dans *La Cage aux filles* cette volonté de refuser toues les facilités qu'offre un « bon sujet ». La comparaison u'on ne peut éluder entre *Au Royaume des Cieux* et *La age aux filles* montre qu'incontestablement en traitant un ujet avec sérieux et respect, en s'attachant à sa significaion humaine plus qu'à ses qualités spectaculaires, il est

possible de faire un film qui sonne juste et vrai et qui tou
che profondément. Maurice Cloche a éliminé systématiqu
ment de son film tout le « pittoresque » des prisons d
délinquantes mineures vues par le cinéma. Au lieu de s'in
téresser à la prison, il s'est attaché au *cas* d'une jeune fill
qui passe successivement par trois établissements différents
il a su rendre vraisemblables et convaincants les antéc
dents d'une de ces délinquantes dont on ne nous montr
généralement que les vices et les malheurs. Le milieu fam
lial désorganisé de Micheline, sa fugue avec un séducteu
qui l'abandonne, sa fuite de la maison de rééducation o
son beau-père était trop heureux de la laisser, l'amou
d'un apprenti-gangster qui est le seul être au monde qu
s'intéresse à elle, autant d'éléments humains, psycholog
quement vrais, qui rendent vivant le personnage. Des fu
gues et méfaits de Micheline, on ne nous dit que ce qui es
nécessaire au récit, des maisons de redressement et prison
on nous montre des vues réelles tournées sur place et ple
nes de vérité sans faux pathétique et sans optimisme facil
mais le personnage lui-même, Micheline, avec sa sponta
néité d'adolescente, son instabilité et sa bonne volonté pro
fonde, se dégage du film et s'impose au spectateur. Ic
comme dans *Monsieur Vincent*, Maurice Cloche a été serv
par un interprète extraordinaire : Danielle Delorme, révé
lation de cette année et sans doute la plus grande révéla
tion du cinéma français depuis de longues années, à l'âg
de son rôle et joue avec une autorité, un naturel et un
vérité de tous les instants qu'il est exceptionnel de décou
vrir chez les très jeunes comédiennes. (Dans un tout auti
genre, le film *Gigi*, tiré de la nouvelle de Colette, qu'ell
a joué presque en même temps, prouve qu'il ne s'agit pa
de la rencontre fortuite d'un tempérament et d'un rôl
mais bien de la révélation d'une très grande actrice.)

L'inspiration chrétienne n'est pas absente du film d
Cloche, mais ne donne jamais au dialogue le ton moralisa
teur qu'il était si facile de prendre ici. Elle est beaucou
plus profonde. Elle se reconnaît surtout dans la charit
— au vrai sens du mot — avec laquelle est décrit le desti
de cette fille malheureuse. Quand Micheline, acculée au de
sespoir, ne trouve de recours que dans la prière, c'est vra
ment un mouvement venu de l'intérieur du personnag
qui justifie ce recours à Dieu. Et ce « ton chrétien » n'em
pêche pas Maurice Cloche d'aborder avec délicatesse, ma
sans fausse pruderie, les questions les plus délicates qu
peuvent se poser dans le milieu pourri des prisons d
femmes.

La Cage aux filles n'est ni un film noir, ni un film rose : c'est un film vrai. L'artifice peut être nuisible aussi bien dans le pathétique forcé que dans l'optimisme béat. Si le film de Duvivier est un bon exemple du premier cas, *Garçons en cage*, film américain sur un sujet analogue, est le modèle du genre optimiste. On sait la passion subite qui s'est emparée des scénaristes d'Holywood — et, paraît-il, du public américain tout entier — pour la psychanalyse. Une psychanalyse à la portée de tous. Êtes-vous criminel, neurasthénique ou de mauvais humeur ? Cherchez le complexe. Une fois le complexe trouvé, vous redeviendrez à l'instant un yankee normal, entreprenant et optimiste. On se souvient d'Ingrid Bergmann affublée de lunettes dans *La Maison du Docteur Edwards* pour faire la chasse aux complexes et guérissant sur l'heure un malade à l'inconscient chargé d'un souvenir d'enfance. Dans *Garçons en cage*, la méthode est appliquée à l'adolescence délinquante. Il s'agit d'un garçon dont le rôle est tenu par le charmant André Murphy (le soldat le plus décoré de cette guerre, souligne la publicité en nous montrant le général Delattre de Tassigny lui remettre croix de guerre et Légion d'honneur). Garçon charmant mais brutal; il met *knock-out* tous ceux qu'il rencontre, vole et cambriole comme un possédé. Cette mauvaise conduite le mène tout droit dans un ranch modèle, où un rééducateur au grand cœur reçoit et réhabilite de jeunes délinquants. Mais, à part notre héros, tous les délinquants du ranch sont parfaitement rééduqués : vie collective modèle, esprit de famille, goût du travail et loyauté parfaite règnent au ranch sans une fausse note. Il n'existe pas un collège élégant ou une université modèle dont tous les membres soient parvenus à un tel degré de perfection. Seul, notre André Murphy reste violent, déloyal et amateur de cambriolage. L'éducateur au grand cœur, pendant ce temps, cherche le complexe. Il prend sa voiture et va faire un tour dans la famille du garçon. Sa mère est morte et son beau-père est un triste sire — il a fait croire au garçon qu'il avait tué sa mère qu'il adorait. L'éducateur a compris et revient au ranch; mais, pendant son absence, le garçon a fait les quatre cents coups. Pris en chasse par la police, il est présentement acculé dans les rochers d'un site sauvage sous la menace des mitraillettes. L'éducateur arrive à temps, s'approche à portée de voix malgré les menaces du jeune bandit et lui crie : « Tu n'as pas tué ta mère ». Aussitôt le pistolet tombe des mains du bandit en herbe. On le transporte à l'hôpital où, malgré ses blessures, il met à la raison un complice venu lui proposer de repren-

dre la vie d'aventure. Puis, parfaitement rééduqué, il va rejoindre au ranch les ex-délinquants tous engagés sur la voie de la perfection.

Nous nous sommes étendu un peu plus que de coutume sur l'exemple de ces trois films; c'est que leur comparaison nous semble propre à éclairer le faux problème posé à propos du cinéma par ceux qui se préoccupent de sa portée morale. Si l'on condamne *Au Royaume des Cieux* parce que c'est un film noir, il faudra du même coup applaudir à *Garçons en cage* parce que c'est un film rose — et pourquoi ne condamnerait-on pas la *Cage aux filles* sous prétexte que le monde révélé par le film n'est pas très consolant ? Un film n'est pas automatiquement « bon » s'il est optimiste, il n'est pas automatiquement « mauvais » s'il révèle un aspect du mal dans le monde. Rose ou noir, un film artificiel et faux est un film sans portée — et, même optimiste, il peut être nocif. Un film d'inspiration chrétienne peut exalter ce qu'il y a dans l'homme de plus haut — comme *Monsieur Vincent* ou *Docteur Laënnec* — ou révéler les tares de la société — comme *La Cage aux filles*. S'il est *vrai*, sa leçon portera et son influence sera valable.

J.-P. Chartier.

Imp. Aubin, Ligugé (Vienne). *Le Gérant* : G. Chifflot.

D. L., 4e trimestre 1949. — Imprimeur, n° 405.

N.M.P.P.

La pente fatale

M. David Rousset dénonce les camps de travail forcé U.R.S.S et propose une commission d'enquête qui ait constituée par d'anciens déportés de toutes nuan- politiques.

Que la démarche soit vouée d'avance à l'échec, cela ne nge rien au fait dénoncé et qui est l'institution, plei- ment voulue et consciemment organisée par un Code Travail dont le texte est irréfutable, d'un nouvel uni- s concentrationnaire. Nous ne pouvons agir sur la ssie, c'est trop clair. Du moins pouvons-nous, comme it fort justement M. Claude Bourdet dans Combat, *balayer devant notre porte ». Nul pays n'est indemne, livers degrés, de cette peste.*

Le cas de l'U.R.S.S. assurément est privilégié par la mension du mal, par la masse des êtres qui le subis- t. Mais la quantité ne fait rien à l'affaire; c'est le prin- e qui importe, et davantage encore peut-être le scan- le de la complicité du silence. Tout se passe comme si procédés policiers et les techniques d'avilissement tonnaient plus l'humanité. Il y a seulement vingt s, les camps de concentration étaient à peu près im- nsables en Europe. La première fois que j'ai entendu ler — en 1934 — de Dachau par quelques réfugiés litiques allemands, c'était à voix basse, avec un accent terreur et de honte.

Peut-être sommes-nous des retardataires et notre pen- relève-t-elle d'un libéralisme aujourd'hui dépassé, une notion du droit désormais prescrite. Peut-être est- démodé de penser que l'homme a des droits à l'en- tre de l'État et que le système juridique est précisé- nt fait pour opposer une digue aux abus de la puis- nce étatique. A force de voir appliqués en fait et justi-

fiés en droit les errements de ce qu'on appelle les démocraties populaires ou les pouvoirs d'autorité, la contagion nous gagne, la raison vacille et la faculté d'indignation s'émousse parce que, après tout, c'est nous peut-être qui nous trompons...

Il faut repousser cette tentation. Les révolutions qui bouleversent périodiquement le monde requièrent évidemment des adaptations du Droit, mais ne changent rien à la fin de toute vie sociale, qui est le développement de valeurs personnelles de l'homme, image de Dieu. L'erreur dont nous souffrons est ce positivisme juridique qui sévit depuis longtemps en Europe et selon lequel le simple fait pour une loi d'être déclarée obligatoire par l'État suffirait à créer un véritable droit. Mais ce droit légal — Pie XII le rappelait dans un tout récent discours — « enlève à l'homme toute dignité personnelle, lui dénie le droit fondamental à la vie et à l'intégrité de son corps, livrés l'un et l'autre à l'arbitraire du parti ou de l'État... Il appelle ordre le désordre; autorité, la tyrannie; liberté, l'esclavage; vertu patriotique, le crime ». *A la limite, il aboutit au camp de concentration.*

Si l'on trouve notre conception rétrograde, alors il faut rétrograder de toute urgence. Sinon, un jour viendra où le camp de concentration paraîtra aussi naturel et juste à nos contemporains que l'esclavage aux citoyens de l'Empire romain. Tous les pays glissent sur cette pente. « Toutes les nations sont dans une situation préconcentrationnaire... », écrit Jean Cayrol à David Rousset. Elles le sont dans la mesure où elles ne soumettent pas le droit à une règle supérieure de moralité, et finalement à Dieu. Il y a donc un seul remède, que j'emprunte encore au texte de Pie XII : « Il faut que l'ordre juridique se sente de nouveau lié à l'ordre moral sans se permettre d'en franchir les frontières. » *Sinon, l'homme entrera, sans s'en apercevoir, dans l'ère concentrationnaire.*

V. I.

Le catholicisme français dans le catholicisme mondial

On demande au catholique, en lui citant parfois des extes de Paul, de méditer et d'assurer l'unité du Corps ystique en même temps que sa propre vocation dans ette unité, d'avoir le souci de toutes les Églises, y compris celle dont il est le fidèle. On lui cite encore, moins ouvent, la lettre des Romains aux Corinthiens, les épîres d'Ignace, le message des Églises de Gaule à celles l'Asie, les encycliques de Denys de Corinthe, les charités de Rome : on lui prouve ainsi que toutes les paroisses l'alors connaissaient toutes les paroisses et portaient à outes un intérêt désintéressé et efficace. Si les chrétiens les premières générations s'élevaient jusqu'à contempler e Corps mystique, ils redescendaient heureusement sur erre pour le vivre.

D'accord. Et qu'ils aient eu à vaincre pour cela un ertain nombre d'obstacles, c'est encore vrai. Ce ne sera as rabaisser cependant leur incontestable mérite que de ouligner que la tâche était peut-être plus aisée à ces remières générations qu'à la nôtre. Plus on va, plus l semble difficile à un chrétien d'être catholique. Plus

le Corps mystique grandit et moins il devient commode à embrasser.

Confrontons nos chiffres, comparons nos deux univers chrétiens. Nos aïeux ont-ils connu leur chance? Leur monde n'avait pour coordonnées que les rives du grand lac méditerranéen; une seule langue, le grec, assurait les échanges; une seule civilisation, l'hellénistique, un seul empire, romain, maintenaient une paix relative, habiles à mêler les races, à réduire les oppositions économiques, politiques, culturelles. Point de « rideau », que de lointaines frontières, point de service militaire obligatoire, point d'université. Et qu'étaient là-dedans, les chrétiens? Quelques poignées, car alors un chrétien ne se faisait pas comme ça : il y fallait du courage, une option personnelle consciente, il y fallait visiblement le Saint-Esprit. Minorité donc, ils se connaissaient par de longs et fréquents voyages, par des lettres communautaires, ils se tenaient les coudes. Et ils n'avaient pas d'histoire, ou si peu.

En 1949, chacun de nous se compte quelque trois cent quatre-ving-dix-huit millions de frères, établis dans tous les coins du monde. Et encore, si le catholicisme ne comptait que des chrétiens! Mais ils sont organisés en chrétientés, qui nous en font voir de toutes les couleurs, qui nous en font entendre de toutes les langues. Histoire, géographie, économie, politique, culture, ethnie, tout les cloisonne. Les haies, les murs grandissent autour d'elles à mesure qu'on trouve de nouvelles échelles. Seules, les guerres de toutes sortes arrivent à les percer. On devine combien la fraternité devient malaisée à la charité et à l'intelligence chrétienne, à celle même qui n'a pas peur des grands nombres, qui a gardé le goût de connaître et d'apprécier la diversité catholique,

t la patience nécessaire pour étudier ses diverses dimen-
ons. Or, ce problème difficile se pose en fait à toutes
s chrétientés. Le posent-elles ?

Pour ne parler que de la chrétienté française, on peut
ire qu'elle s'en tire avec son aisance coutumière. Ce
u'elle peut ignorer, elle l'ignore. Ce qu'elle peut con-
aître, elle le juge. Au catholique français moyen, on
eut, croyons-nous, reprocher sa paresse à s'enquérir
es autres chrétientés, au catholique « supérieur », sa
romptitude à se hisser sur ce qu'il en connaît. A celui-
i, l'étroitesse de son champ d'expérience, à celui-ci, le
esserrement de son champ de vision. Dans l'immense
omaine géographique et spéculatif offert par l'Église,
n se choisit, plus ou moins consciemment, *son* hypo-
hèse d'action ou d'étude, on circonscrit *son* terrain,
ont les limites dépassent rarement les frontières métro-
olitaines. Les quelques informations ou questions qui
orcent malgré tout la barrière n'arrivent pas à la ren-
erser. Si on les accepte, c'est, le plus souvent, comme
les problèmes apparentés à résoudre, comme des con-
irmations ou des exceptions à la thèse que l'on sou-
ient, ou, tout au plus, comme des aspects complémen-
aires de l'originalité qu'on s'est découverte. Bref, on
e fait *sa* France chrétienne, ou *son* idéal de France
hrétienne, en fonction de quoi l'on étudie ou l'on juge,
uand on veut bien songer qu'ils existent, les problèmes
les autres chrétientés, laissant à des institutions inter-
osées le soin d'aimer les personnes.

Pour agir de la sorte, nous avons quelques excuses,
t, d'abord, de bonnes et catholiques excuses. Nous ne
sommes pas les seuls à nous comporter ainsi. L'Église
est devenue si grande, ses mesures locales et mondiales

se sont tellement distendues! Et puis, n'y a-t-il pas des organismes spécialisés pour assurer la coordination des diverses cellules chrétiennes et leur fraternité? Que chacun fasse son métier..., dit le proverbe.

De plus, nous autres Français, n'avons-nous pas des raisons spéciales à manquer d'intérêt pour les autres catholicismes? En premier lieu, nous ne sommes ni assez riches ni assez pauvres pour éprouver le besoin de donner ou de recevoir des secours.

En second lieu, comment la masse de nos chrétiens pourrait-elle en avoir une idée personnelle? Le plus grand nombre de nos paroissiens doit sans doute à des circonstances récentes d'avoir vu d'assez près des catholiques non français et quelque peu de leurs mœurs religieuses. Mais tant de choses nous isolaient les uns des autres, les uniformes, même alliés, les langues, les aumôniers, les cérémonies, les chapelles portatives. Et pour ceux d'entre nous qui ont de plus grands goûts de culture chrétienne, ils ont à leur décharge que leurs professeurs ramènent rarement sous leurs yeux le problème fraternel ou le problème théologique des chrétientés diverses. A la théologie générale il manque encore quelques siècles pour intégrer au Corps mystique l'équilibre mondial qui s'achève depuis la Renaissance; on peut d'ailleurs souligner en passant que la Réforme n'a rien fait pour lui faciliter la tâche. Et spécialement nos théologiens et nos militants doivent à une sorte de jacobinisme, peut-être latin, que les problèmes d'hommes et les données existentielles les passionnent moins que les luttes d'idées. Or quelle est l'idée dont nous ne puissions trouver en notre langue l'expression? Notre « orthodoxie » a tôt fait de dépister chez notre prochain immédiat les divergences, baptisées hérésies, dont nous

ons besoin pour nous sentir vivre, et pour avoir rai-
n; que viendraient faire ici la géographie, l'histoire, la
ciologie, sinon ternir la pureté des théorèmes?

En troisième lieu, avant d'aller nous promener ail-
urs, nous avons à parcourir un millénaire et demi de
tholicisme français. Et ce tour nous conduira plus
une fois chez les autres, sans nous faire sortir de chez
us. Car notre catholicisme est chargé d'ans, d'hon-
urs, de titres, de décorations, de souvenirs. Nos murs
nous s'ornent des cartes où sont portées nos expan-
ons mondiales, des portraits de nos ancêtres et de nos
onniers, des bibliothèques de nos penseurs universels,
s panoplies de nos croisés, des chefs-d'œuvre de nos
tistes. On peut s'y enfermer sans craindre l'ennui.
otre chrétienté, sœur aînée, qui s'est sacrifiée, depuis
ovis, au bonheur des cadettes, attend qu'elles mani-
stent leur existence par leur gratitude.

Notre présent aussi fait parler de soi : qu'on nous
âme ou qu'on nous loue, qu'on attribue le bruit que
ous faisons à la ferveur de notre esprit apostolique ou
l'habileté avec laquelle nous savons présenter nos
lans, qu'on les interprète ou non en notre faveur, nous
vons qu'on nous cite, qu'on nous traduit, qu'on nous
scute.

Voilà de quoi donner bonne conscience à la chrétienté
ançaise, lorsqu'elle se tient fermée sur elle-même, ou
ouvre que difficilement ses judas et ses meurtrières.
otre tempérament, notre passé, notre présent, l'atti-
ude des autres, les circonstances, tout semble encou-
ager chez nous cette complaisance, cette autarcie spiri-
uelle, ce complexe de supériorité, qui provoquent des
flexions comme celle-ci : « Sur qui l'Église s'appuie-
ait-elle sinon sur la France? »

Eh bien! bonnes ou mauvaises, toutes ces raisons toutes ces excuses plutôt à notre étroitesse et à notr complaisance ne tiennent pas, ni devant l'instinct théo logal, ni contre les faits objectifs.

Du premier nous ne dirons rien ici. Pour mettre e valeur les seconds, nous allons procéder à un rapid tour d'horizon, qui voudrait, nous l'avouons, irriter e désarçonner notre vanité. Faudra-t-il en conclure qu nous n'avons, pour autant, aucun rôle à jouer ou nu espoir d'en jouer un dans l'avenir de l'Église? Un seconde partie nous apportera, sur ce point, ce que l langage actuel nomme une consolation, piètre mot pou ce qui peut être une tâche magnifique. En d'autres ter mes, on voudrait, dans un premier article, regarder san arrière-pensée tout le Corps de l'unique Église catho lique (Eph., IV, 4) à l'échelle des chrétientés ou de familles de chrétientés, telles qu'elles se définissent e se jugent elles-mêmes. Puis, dans un second article, étu dier brièvement par quelles caractéristiques, expérience et tendances, se précisent dans cet ensemble, aux yeu mêmes de nos frères étrangers, la grâce particulière, l charisme spécial du catholicisme français (Eph., IV, 7)

Il va sans dire, mais il est bon de le souligner, qu'o ne prétend pas, dans ces analyses, se placer au point d vue de la Trinité, ni de ceux à qui l'Esprit a délégu l'autorité visible sur l'Église du Christ. Le « nous » qu'on emploiera ici, n'est point un pluriel de majesté A travers deux signatures, il désignera une équip consciente de ses limites, et pour qui les échanges ave les équipes étrangères, les voyages, les pèlerinages d ses collaborateurs aux chrétientés fraternelles sont de tâches essentielles, comme le refus des reportages bril lants mais partiaux et des polémiques plus piquante

que profitables. Et nous savons que nous ne sommes qu'une revue; le rôle qu'elle peut jouer, nous le croyons utile dans la mesure d'abord où elle est, pour ainsi dire, parasitaire, étant un ensemble de *regards* sur ce que *font* les autres, les vrais maîtres, « ceux qui n'aiment pas seulement de parole et de langue, mais en œuvre et vérité » (I Jo., III, 18); et secondement, dans la mesure où elle réussit à être un lieu de rencontre pour tous ceux qui veulent se connaître.

Le catholicisme mondial

A) *Les données*

Deux sortes d'indices peuvent jouer ici, les uns quantitatifs, les autres qualitatifs.

En 1948, une statistique donnait approximativement un chiffre de 375 millions de catholiques : 200 en Europe, dont 28 en Espagne avec 59 évêques résidentiels; 45 en Italie avec 278 évêques; 2,5 en Angleterre avec 28 évêques; 2,8 en Irlande avec 28 évêques; 20 en Allemagne avec 24 évêques. L'Amérique du Nord comptait 32 millions de catholiques, dont 26 aux États-Unis avec 171 évêques, 5 au Canada avec 60 évêques; le reste de l'Amérique comptait 90 millions, dont 42 au Brésil avec 81 évêques, 14 en Argentine avec 22 évêques. En Asie, le nombre des catholiques s'élevait à un peu plus de 20 millions, en Afrique à près de 7 millions, en Australie à près de 2 millions. Il y aurait plus de 63 millions de catholiques dans le monde à parler anglais. D'autres statistiques seraient intéressantes pour la sociologie reli-

gieuse, le nombre des clercs, la proportion des diverses catégories de pratiquants, la moyenne par chrétienté et par habitant des sommes versées au culte.

Mais les chiffres et les indices sont d'interprétation délicate. A ne regarder que la France métropolitaine, que signifient pour nous ses trente et un millions de baptisés confiés à ses quatre-vingt-sept évêques? Qui sait, qui pourrait dire, en tout cas, ce qu'elle pèse réellement dans l'équilibre du catholicisme mondial, dont elle représenterait le dixième?

Arbitraire pour arbitraire, mieux vaut se fier, pour orienter notre enquête et notre appréciation, à un critère assez extérieur et massif, mais plus sensible au peuple catholique dans son ensemble, plus caractéristique aussi de l'état normal de l'Église, à savoir la lutte et ses fortunes diverses. Si nous mettons à part les chrétientés des pays de mission, auxquelles nous consacrerons quelques notes en terminant notre rapide périple, ce critère nous permettra de classer les chrétientés selon qu'elles ont à faire face à la persécution ou qu'une liberté provisoire leur permet, soit de pousser activement leurs avantages, soit simplement d'organiser les positions acquises et de laisser faire le temps. Chrétientés « souffrantes » d'une part, qui marquent puissamment la sensibilité du peuple catholique; chrétientés « triomphantes » d'autre part, qui marquent puissamment son imagination; chrétientés relativement « tranquilles » enfin; telle sera donc notre division.

On peut deviner que cette géographie cordiale du catholicisme — qui a, croyons-nous, son objectivité, — ne placera pas la chrétienté française au premier plan de la scène du monde, où se jouent les grands mystères dou-

ureux ou glorieux de notre Église. Mais, après le ecensement sommaire des diverses chrétientés et de urs conjonctures, lorsque quelques phrases auront évo-ué les avantages et inconvénients majeurs de ces di-erses situations, peut-être verrons-nous qu'il lui reste ne originalité riche de promesses.

hrétientés souffrantes.

Toutes les chrétientés sans doute se connaissent des nnemis déclarés et sont aux prises avec quelque diffi-ulté, les mariages mixtes par exemple ou le problème es écoles. Mais, si l'on parle de lutte pour la foi, le egard du monde catholique se porte d'un coup à quel-ue mille kilomètres de notre frontière, à l'est, vers ces ays de l'Europe centrale qu'assiège, aidé de toutes les essources de plusieurs polices, et fort de ses succès, un théisme virulent. Il y aurait pour les autres catholiques ne sorte d'impudeur à parler de leurs souffrances en ace de l'angoisse de ces chrétiens, pour la plupart d'o-gine slave; mis à part les Polonais, les autres, Hon-rois, Tchèques, Slovaques, Ukrainiens, Roumains, Slo-ènes, voient leur patrie se transformer pour eux en un amp de concentration, et si parfaitement clos qu'à peine ous parviennent leurs cris. Pour eux tous, croire, c'est émoigner, c'est lutter, c'est mettre en danger sa situa-on, sa liberté, sa vie, qu'ils soient prêtres ou laïcs ou eligieux. Ici des évêques sont emprisonnés, là, consi-nés, isolés. Ceux dont on veut faire un exemple sont idés de leur substance humaine, et livrés, hagards, à dérision de leurs adversaires, à l'épouvante de leurs mis.

Si l'agresseur est partout le même, et ses tactiques

partout fort semblables, les enjeux pourtant diffèrent, comme aussi les traditions, comme les forces et les moyens de résistance. En Bulgarie, il y va de la survivance de paroisses et de diocèses catholiques; en Roumanie et en Ukraine, d'Églises catholiques de rite oriental; en Yougoslavie, de la cohabitation d'une Croatie totalement catholique avec une Serbie orthodoxe, sous un régime marxiste. En Hongrie, le catholicisme qui connaissait hier des responsabilités politiques dans un régime féodal doit chercher un statut nouveau dans une république populaire; en Bohème, il a fait siennes les souffrances de sa race et sa lutte contre la Double Monarchie d'abord, puis contre le nazisme, et s'est montré accueillant aux réformes libérales du président Benès, et même aux premières mesures collectivistes du régime actuel; tandis que chez les Slovaques le catholicisme, élément important de leur nationalisme, a trouvé sous l'occupation allemande l'occasion d'une revanche provisoire sur le nationalisme tchèque; mais ses efforts finalement se sont retournés contre lui; en Pologne enfin, l'Église connaît une situation différente; le catholicisme y est largement majoritaire; il est un des éléments du nationalisme polonais; il a partagé son sort sous la persécution nazie, et s'attache à défendre avant tout contre un adversaire ici plus machiavélique ce qu'il définit comme son domaine spirituel.

Chrétientés triomphantes.

A notre occident, par contre, se manifeste un mouvement dont la puissance humaine, les ressources financières, le rayonnement mondial sembleraient, si des statistiques optimistes pouvaient jamais distraire d'une

ouleur, contre-balancer les épreuves dont nous souf-
ons en Europe centrale. Deux familles de chrétientés
rtout semblent se partager le catholicisme triomphant,
utes deux ayant pour ainsi dire leurs racines sur notre
ontinent, et leurs frondaisons en Amérique, différen-
ées l'une de l'autre par la langue, la culture et les affi-
tés politiques. L'une est marquée par l' « hispani-
ad », l'autre par ce que nous pourrions appeler l' « ir-
ndisme ». A toutes deux nous appliquons l'épithète de
iomphante, qui évoque cependant, là une hégémonie
fficilement tolérante, ici une liberté patiemment con-
uise par une minorité et puissamment utilisée. Cette
ernière notation caractérise, en Amérique du Nord, les
glises d'origine irlandaise.

Ce que fut la condition du catholicisme irlandais aux
ècles où ce pays fut soumis durement à l'Angleterre,
ous l'avons oublié quelque peu. Il était facile alors
'être catholique en France, il ne l'était guère en
lande, si ce n'est au prix d'une misère qui rapprocha
roitement l'Église du peuple, et du peuple le plus
éshérité. D'Irlande, en raison même de la misère qui
orça tant d'Irlandais aux familles nombreuses à s'expa-
ier, le catholicisme a pénétré tous les pays de langue
nglaise : l'Amérique du Nord, l'Australie, l'Afrique du
ud, voire des contrées d'Asie. En ces différentes ré-
ions, pour ne pas avoir connu littéralement la persé-
ution, les catholiques ont vécu cependant des heures
fficiles. Aux U.S.A., notamment, il n'y a pas si long-
emps, ils faisaient figure de « foreigners », d'étrangers.
i l'on ne peut pas dire que l'Irlandais fut le seul apôtre
atholique des États-Unis, car on y rencontre des
aroisses venues de tous les pays d'Europe et en parlant

toutes les langues, c'est au clergé irlandais, qui avait le privilège de parler par naissance l'anglais ou, si l'on veut, l'américain, que l'Église catholique a dû cesser d'être « unamerican », et de devenir une des principales composantes de ce qu'est actuellement la grande République, composante puissante, solidement organisée, riche même et dont l'influence semble devoir grandir. Il n'est pas jusqu'à ce qui semblait il y a peu de temps encore son infériorité, qui ne puisse demain la servir. Les catholiques des États-Unis appartenaient à la classe pauvre et besogneuse de la nation : Irlandais, Français, Espagnols, Italiens, Polonais, Allemands même, ils étaient, pour la plupart, des ouvriers. Or, qui ne se rend compte que le mouvement syndical (A.F.L. et C.I.O. principalement) est peut-être le mouvement qui jouera demain, qui joue déjà en Amérique du Nord, et, par l'Amérique du Nord, dans le monde, un rôle de premier plan ? Ce mouvement n'avait là-bas aucune raison d'être antichrétien, au contraire. C'est le monde des affaires qui fut, aux États-Unis, le moins perméable à la prédication de l'Évangile. Les syndicats, qui n'y sont point confessionnels, sont ouverts aux chrétiens : les catholiques y sont en grand nombre, occupent parfois, comme Philip Murray, président des métallurgistes et leader du C.I.O., la première place. C'est peut-être dans ce pays de langue anglaise que le catholicisme pourra faire demain la première expérience de meneur des masses travailleuses.

Avant de quitter l'Amérique du Nord, une raison, qui n'est pas seulement de mitoyenneté, nous invite à signaler ici, à l'attention spécialement du catholicisme français, — mais nous ne sommes pas les seuls à prendre note et à profiter d'elle —, une autre chrétienté mon-

tante, celle des catholiques de langue française, au Canada, à qui nous pouvons joindre leurs frères ou cousins des États-Unis. Par sa vitalité ce groupement, qui doit être et qui est tellement cher aux catholiques de France, vérifie ce qui a été dit du catholicisme irlandais. Séparés de la France avant que les grands mouvements d'incroyance aient pénétré notre pays, avant la Révolution française, avant même que le mouvement libertin né au XVIe siècle ait passé des intellectuels aux masses, les paysans et artisans, qui surtout avaient émigré au Canada, ont continué là-bas le catholicisme du Moyen-Age français finissant, tel qu'un Péguy pouvait l'évoquer en ses mystères de Jeanne d'Arc. Soumis à l'Angleterre protestante, ils ont connu la persécution qui voulait atteindre simultanément la foi, la langue, le patriotisme. Groupant des masses pauvres, ou pour le moins peu fortunées, l'Église canadienne est restée avec le syndicalisme ouvrier dans un contact plus étroit encore que celui que nous avons marqué pour les États-Unis, ainsi que l'atteste l'article de Gérard Pelletier sur la récente grève de l'amiante[1]. Il semblerait donc que le catholicisme canadien soit une composante semblable à la précédente du catholicisme triomphant; mais pour nous c'est un catholicisme qui parle notre langue, dont la mentalité, par conséquent, peut nous être par certains côtés toute proche, dont les liens avec son cousin d'Europe n'ont jamais été coupés et vont depuis 1945 se resserrant fortement. Sa place dans le monde suscite donc de notre part un intérêt tout spécial.

L' « hispanidad », qui comprend l'Espagne et ses anciennes colonies d'Amérique du Sud, — auxquelles on

1. *La Vie Intellectuelle*, octobre 1949, p. 236.

peut joindre ici le Brésil, qui parle portugais, – nous met en face d'une tout autre situation. Dans les contrées sud-américaines, le catholicisme fut d'importation militaire; il conquit superficiellement les indigènes devenus, avec les émigrants du XIXe siècle, les éléments prolétariens. Un réseau très lâche d'Églises et de missions couvre d'immenses territoires qui ne peuvent guère porter de catholique que l'étiquette sur une carte. C'est dans les milieux riches et dominants, et dans leur politique surtout, que se continue la tradition espagnole. Or, née d'une reconquête sur l'Islam, grandie dans un ressentiment contre le protestantisme, terriblement secouée par les luttes de 1936 contre le marxisme, l'Espagne s'affirme espagnole et catholique à la fois. Et si la nature semble lui refuser pour l'instant les moyens économiques et politiques d'un rayonnement mondial, elle semble l'obtenir par la fierté d'un catholicisme nationalement affirmé. Dans sa pauvreté, mais avec une grandeur certaine, elle tient obstinément, sous les regards du monde, le spectacle d'un régime de la foi gênant pour certains catholiques, scandaleux aux protestants actuels, et, pour les marxistes, aussi pénible à supporter qu'une même rigueur logique au service d'une idéologie adverse.

Chrétientés tranquilles.

Restent enfin ces chrétientés que ne travaillent ni la persécution, ni les exigences d'une conscience nationale ou ethnique, ni une vitalité débordante. Elles forment un groupe assez compact géographiquement, dont les limites engloberaient l'Europe occidentale, sauf l'Irlande et l'Espagne. Dans cette sorte de « troisième force »,

ut-être pourrait-on distinguer un catholicisme mili-
nt et un catholicisme somnolent.

Nous ne nous permettrions pas ce dernier épithète
elque peu péjoratif s'il ne nous avait été suggéré par
s observateurs non-français. D'ailleurs, il va de soi
'aucune de nos étiquettes ne définit tous les éléments
groupe auquel on l'applique. Et pour ne parler que
catholicisme somnolent, on peut voir en lui, avec
aucoup de vraisemblance, une base, assez résistante
x divers acides, même chrétiens, qui joue un grand
le en tout corps catholique, en toute chrétienté. Ce-
endant, et à titre provisoire, cet adjectif peut, en gros,
appliquer aux catholicismes de Belgique, — si l'on
cepte Louvain, toujours actif —, de Suisse, du Por-
gal, du sud de l'Italie, de l'Angleterre même.

Plus sensible paraît être dans les pays germaniques et
Hollande, l'aspect militant de ce catholicisme tran-
uille. Ces chrétientés doivent à la présence autour
'elles de groupes protestants organisés et vivants, sou-
is comme elle à une récente oppression, de ressentir
ne sorte de concurrence relativement pacifique qui les
ent cependant en éveil. Elles ont pour soi un sens de
organisation, une puissance de cohésion, un goût de la
entralisation, et une certaine croissance physiologique
ui les rendent, sinon conquérantes, du moins difficile-
nent pénétrables et endiguables. La plus forte de toutes,
a chrétienté allemande, durement divisée par l'occu-
ation, n'a pas encore, dit-on, retrouvé sa vitalité intel-
ectuelle d'avant 1933, encore qu'elle ne soit nullement
négligeable; on ne voit pas encore non plus ce qui pro-
gresse ou ce qui demeure du mouvement liturgique, où
ous la pression hostile du nazisme elle avait trouvé sa
orce de résistance, le refuge de son activité, et une con-

science plus aiguë des conditions nécessaires et suffisantes de la foi. Elle doit faire face actuellement à des difficultés multiples : réorganisations de ses mouvements, régularisation de sa « diaspora », reconstruction de ses églises et de ses paroisses. De plus, dans la zone orientale, elle est gênée dans son apostolat; en zone occidentale, elle doit s'adapter à des problèmes politiques nouveaux, le « centre catholique » n'ayant pas retrouvé son ancienne hégémonie.

Chrétientés missionnaires.

Quant à la vie de l'Église dans les pays de mission (au sens ancien du terme) nous n'en parlerons pas présentement, si ce n'est pour dire qu'ils sont peut-être à la veille de connaître une crise redoutable (le nom seul de la Chine la laisse entrevoir) ou, au contraire, un épanouissement soudain les plaçant au premier rang de la vitalité catholique. Cela dépendra sans doute de l'effort commun des pays susceptibles de leur envoyer missionnaires et autres soutiens. Mais dans un seul article, on ne saurait tout dire. Un autre suivra prochainement, nous l'espérons, qui dressera l'ensemble de la carte des activités missionnaires; et d'autres après reprendront, comme cela a déjà été commencé, la présentation plus détaillée de la situation en divers pays.

B) *Avantages et inconvénients*

Sur cet exposé fatalement très schématique, de la diversité des chrétientés, il est probable que plusieurs observateurs feront des réserves. On voudra bien recon-

ître, nous l'espérons, que nous n'avons pas voulu uti-
ser des catégories personnelles; et si notre attitude,
ie nous voulons fraternelle, encourage la charité de
ertains à nous envoyer des corrections ou des démentis,
ous sommes disposés à les recevoir de bonne grâce.

Nous essayerons de garder la même objectivité rela-
ve en évoquant, avant de passer au catholicisme fran-
ais, et pour mieux déceler ses propres caractères, les
vantages et inconvénients que ces diverses familles de
rétientés doivent aux conjonctures où elles sont pla-
ées. Mais, encore une fois, et nous le soulignons, les
uelques jugements de valeur que nous semblerons por-
r ne seront pas des arbitrages de notre part; ils ne
eront que rapporter des réflexions entendues d'observa-
urs non français, parlant de leur propre chrétienté, ou,
arfois, de chrétientés étrangères à la leur.

hrétientés triomphantes.

On ne peut nier les avantages qu'apportent des ré-
imes politiques permettant au catholicisme de s'affir-
her, qu'il doive cette possibilité à un régime de neu-
alité bienveillante où il puisse créer et développer ses
ropres institutions, ou à des privilèges qui lui assurent
ne sorte d'hégémonie officielle et des concours positifs.
a pratique chrétienne s'y trouve encouragée; le prestige
e l'Église est un puissant apport apologétique. Il s'y
joute souvent l'intérêt, pour la science théologique
omme pour la conscience populaire, de supprimer tout
ualisme dans les raisons et façons de vivre : entre les
hrétiennes et les humaines s'instaure alors, sous des
ormes diverses, une logique satisfaisante, conforme à
n rêve et à une expérience plus que millénaires, et sou-

tenue par la crainte justifiée de la persécution et de ses ravages.

Cependant, tous ceux qui vivent sous ces régimes n'en sont pas satisfaits, et pour des raisons qui semblent chrétiennes aussi et pareillement inspirées du zèle de la Maison de Dieu. Car le « triomphe » comporte des dangers et pour le vainqueur et pour le vaincu, puisque ces métaphores militaires sont ici courantes. Cette paix, qui est quelquefois celle que le monde donne, menace deux libertés, celle du chrétien, par une tentation raffinée de pharisaïsme, celle du non-chrétien, par l'emploi de la séduction ou de la violence. En effet, qui dit « triomphe », dit parfois aussi « suffisance », dit, pour l'adversaire, « menace d'écrasement », pour le bénéficiaire, risque d'un attachement aux succès de cette terre, qui ne facilite pas toujours l'attachement à une doctrine fondée radicalement sur la Croix. De récents observateurs de ces catholicismes dits « triomphants », signalent d'autre part la croissance d'apostasies, — là où elles sont possibles, — même dans les rangs de prêtres et de religieux, dans une proportion jusqu'ici inconnue et atteignant les éléments les plus intellectuels eux-mêmes. Là où les non-catholiques peuvent parler librement, ils expriment la crainte que les catholiques qui se sont faits avec raison les champions de la liberté ne viennent à changer de programme s'ils venaient jamais à se sentir les maîtres du pouvoir. Qui ne redoute enfin que le privilège d'une foi catholique profondément ancrée dans la vie totale d'un pays n'amène parfois à lier le souci de l'Église à la défense d'une institution politique, dont l'intérêt seul parfois la rend favorable au catholicisme, et donc que les exigences inévitables d'un ordre établi ne viennent éclabousser de sang ce qui doit rester pur de toute souil-

re? Ces dangers seraient-ils complètement écartés, il sterait qu'une puissance trop apparente garde celui donner trop facilement bonne conscience. En quoi les aêtes en dollars, une organisation centralisée, des rises de parti retentissantes, un cléricalisme domina-ur, un appétit de conquête apologétique, un ressenti-ent contre l'oppression, etc., sont-ils signes de foi vante? Or, seule importe la foi vivante.

hrétientés souffrantes.

Ces risques menacent aussi les chrétientés tranquilles, ais avec moins d'urgence, car la puissance y a une rigine plus démocratique (au sens occidental), elle n'u-lise qu'indirectement les moyens proprement politiques, rencontre une opposition parfois salutaire. Mais les angers du « triomphe » apparaissent avec évidence, rsqu'un changement de régime un peu brusque met le ouvoir politique aux mains des adversaires du catholi-sme, et surtout lorsque ceux-ci justifient leur persécu-on contre l'Église par l'oppression dont ils affirment voir été victimes de sa part, ou sous sa haute respon-abilité. Terrible alors est la condition des faibles dans foi, surtout lorsqu'on a trop fait dépendre cette foi es cadres sociologiques, lorsqu'une certaine apologé-que a trop insisté sur les réussites humaines comme reuves de la divinité du catholicisme, lorsque la théo-gie a trop lié les raisons chrétiennes de vivre aux rai-ons mondaines les plus légitimes, ou qu'une certaine orale n'a envisagé pour la pratique chrétienne que les onditions qu'elle s'est plu à normaliser spéculative-ent. Le scandale des faibles, dit-on, risque alors d'être urd; les pertes seront-elles compensées par les quelques

avantages que l'on peut mettre à l'actif des persécutions? Certains observateurs soutiennent parfois que l'Église doit à ses oppresseurs des purifications passives, un entraînement à l'héroïsme, une mise en valeur aux yeux du monde et à la conscience de chacun, de ce que la foi et les institutions ecclésiastiques ont d'essentiel et d'inaliénable, de ce qu'elles ne peuvent ni céder ni vendre. Mais, selon d'autres, pour tirer profit de ces épreuves, ne faut-il pas une foi déjà dépouillée et sûre d'elle-même, et qui ne cherche pas dans des rêves de revanche une évasion de ses présentes responsabilités? La leçon de l'Afrique chrétienne, soumise à l'Islam, est toujours vivante sous nos yeux.

De ce bref parallèle institué devant nous par les observateurs qualifiés des chrétientés triomphantes et souffrantes, il ne s'agit pas pour nous de tirer des conclusions. D'autant moins que nulle chrétienté n'est entièrement maîtresse de ses choix, ni de son équilibre, commandés en partie par la conjoncture politique où elle doit réagir. Mais peut-être pourra-t-il nous inviter, nous Français, à considérer avec plus de réalisme, la position de notre chrétienté. Et nous tâcherons de voir dans un prochain article si, pour n'être ni triomphante ni souffrante, et donc pour ne polariser point l'attention primordiale de l'imagination ou de la sensibilité du grand Corps catholique, la chrétienté française ne jouit pas justement d'avantages originaux qu'il lui soit possible d'utiliser au profit peut-être de l'Église entière.

A.-J. MAYDIEU,
A.-Z. SERRAND.

Autour de l'exégèse biblique

La Vie Intellectuelle a publié naguère (mars 1949), ous la plume de M. l'abbé Steinmann, un *Entretien* naginaire *de Pascal et du Père Richard Simon sur le ns de l'Écriture*. Ce dialogue de deux morts illustres a nu trois vivants considérables : Paul Claudel, M. Mas-gnon et le P. Daniélou. Le n° 14 de la Revue *Dieu ivant* nous apporte leurs interventions concertées. Ce ploiement de forces fait impression : un grand poète, professeur au Collège de France et un théologien de nom, marchant à notre rencontre. Dirait-on pas trois ois Mages de l'exégèse? Ils ont vu l'étoile, bonnes ens! et les voici en grand cortège, suivis de leurs tré-rs : la science, le génie, sans parler des mille cinq cent arante racines trilittères hébraïques et des trois mille eux cent soixante-seize racines arabes qui tintinnabu-nt aux flancs de leurs chameaux. Nous nous rangeons, timidés, espérant qu'on nous laissera un petit coin où nous pourrons, nous aussi, contempler le Verbe it chair... Mais ne serait-ce pas plutôt, hélas! les trois mis de Job en tournée de condoléances? De fait, les ici qui s'arrêtent, échangent des regards apitoyés, et ur à tour, tels Eliphaz, Baldad et Sophar, adressent

leurs semonces au malheureux Job, j'entends à notre ami l'abbé Steinmann, sur son fumier littéral.

Parlons sérieusement. Nous sommes trop convaincus des droits de la vérité et de notre condition faillible pour ne pas écouter attentivement, en une matière aussi grave que l'intelligence chrétienne des saintes Écritures, des critiques aussi (diversement) qualifiées. Nous savons notre dette, partagée avec beaucoup de chrétiens d'aujourd'hui, à l'égard des hommes qui les formulent. Nous nous réjouirions sans réserve de leur intervention si, d'une part, il ne s'y mêlait quelques insinuations qu'il est de notre devoir de relever, et si, d'autre part, leur hâte, pour accabler l'abbé Steinmann, à faire flèche de tout bois, ne laissait subsister entre leurs propres arguments des contradictions fâcheuses pour la clarté du débat. Expliquons-nous d'abord sur ces deux points.

*
**

A la fin de l'Encyclique *Divino afflante Spiritu*, le pape Pie XII, remarquant que « dans l'immense matière contenue dans les Livres Saints... il y a bien peu de textes dont le sens ait été défini par l'autorité de l'Église; et il n'y en a pas davantage sur lesquels règne le consentement unanime des Pères », et qu' « il reste donc beaucoup de points, et d'aucuns très importants, dans la discussion et l'explication desquels la pénétration et le talent des exégètes catholiques peuvent et doivent avoir libre cours », le pape donc déclare : « Les efforts de ces vaillants ouvriers dans la vigne du Seigneur méritent d'être jugés, non seulement avec équité et justice, mais encore avec une parfaite charité; que tous les autres fils de l'Église s'en souviennent. Ceux-ci doivent se garder de ce zèle tout autre que prudent, qui estime devoir attaquer ou tenir en suspicion tout ce qui est nouveau. »

Cette charité et cette justice n'excluent nullement, certes, la vivacité, voire la violence, dans la critique, là où l'on croit voir l'erreur, et ce n'est pas là ce qui nous choque dans les textes de *Dieu Vivant*. Mais elles interdisent, nous semble-t-il, que l'on juge ou que l'on présume des intentions. Or que veut dire Paul Claudel quand il résume ainsi (p. 81) la position qu'il combat (c'est nous qui soulignons) : « *on s'efforce* de réduire, autant qu'on peut, le sens et la portée (des textes messianiques) » ? Que veut dire M. Massignon quand il reproche à « l'exégèse résignée » de l'abbé Steinmann « des réticences et des désertions » qu'il est bien forcé d'avouer « tacites » (p. 82), et quand il lui répond « qu'à tant faire, ce n'est pas à Jérusalem, mais à Athènes, dans sa cité, qu'on s'en va adorer la Chouette renanienne, si on l'aime » (p. 88) ? Si ces expressions, comme nous voulons le croire, dépassent la pensée de leurs auteurs, ne voient-ils pas que, sur l'autorité de leurs signatures, leurs lecteurs n'en imagineront pas moins l'abbé Steinmann comme une sorte de chrétien honteux et partagé ? Et ce n'est pas l'abbé Steinmann, mais nous tous, responsables de cette Revue, qui leur demandons : que vient faire ici la Chouette renanienne ? et de quel droit mettez-vous en cause, non pas seulement la compétence d'un auteur chrétien et la pertinence de ses vues, mais sa fidélité chrétienne et sa sincérité religieuse ? La susceptibilité la plus ombrageuse et la plus respectable de la foi, chez des hommes qui n'ont pas craint de la confesser en des temps et lieux où Renan était dieu, n'autorise pourtant pas ce procédé de leur part.

Ne faudrait-il pas débarrasser de ces soupçons hâtifs le terrain de nos rencontres, et admettre une bonne fois qu'aucun de nous, docteurs privés ou chrétiens tout-venant, n'a le droit d'identifier purement et simplement sa pensée à la Règle de la foi ? Cette réserve faite, nous sommes prêts à toutes les disputes, aussi vives que l'on

voudra. Et par exemple nous trouvons fort bon d'entendre Claudel fulminer contre « l'audace sans frein et sans goût des Viollet-le-Duc de l'exégèse ». Étant bien entendu qu'admirant, nous, d'un cœur joyeux, le foisonnement des constructions baroques que lui-même, avec une invention infatigable, ne cesse de superposer à l'édifice biblique, nous restons libres de n'y pas reconnaître sans autre examen le plan primitif de l'architecte inspiré.

*
* *

Dieu Vivant publie donc trois textes en réponse à l'article de l'abbé Steinmann, et un « chapeau » (p. 75) nous donne à entendre que ces trois textes forment un faisceau bien lié, au service de la « cause pour laquelle *Dieu Vivant* a toujours combattu ». Paul Claudel donne deux *Lettres au R. P. Maydieu, Directeur de « La Vie Intellectuelle »*; il y proteste, nous dit-on, « au nom de sa foi de chrétien contre une exégèse mutilée de sa partie spirituelle ». M. Massignon, sous le titre *Soyons des Sémites spirituels,* « défend, du point de vue même d'une philologie sémitique bien comprise, la richesse des catégories religieuses de l'Ancien Testament et leur valeur de préfiguration du Nouveau ». Enfin, sous le titre *Exégèse et Dogme,* le P. Daniélou, « au nom de la théologie biblique, rappelle la doctrine traditionnelle du sens spirituel ». La question devrait être tranchée, par cette alliance du « sens chrétien », de la « philologie sémitique bien comprise » et de la « théologie biblique »! Mais il nous semble que les Trois Grands, ici coalisés, ont négligé de tenir leur conférence de Téhéran. Les divergences majeures qui subsistent entre eux affaiblissent singulièrement la portée polémique de l'ensemble, en montrant à l'évidence, contre le gré des auteurs, que la question reste largement ouverte. Elles invitent pour-

ant utilement à une réflexion qui dépasse cette polémi-
ue, et c'est pourquoi surtout nous voulons les relever
i.

Passons sur les détails et ne chicanons pas nos au-
eurs sur Pascal, que Paul Claudel qualifie d' « héré-
que » (p. 78), tandis que M. Massignon l'appelle
saint » (p. 87). Et signalons, sans plus, une proposi-
on étrange de M. Massignon (p. 83), dont nous dou-
ons qu'elle obtienne l'assentiment de ses deux asso-
iés : « Les langues sémitiques ont le privilège unique
'avoir été élevées à recevoir la révélation du Dieu
ranscendant d'Abraham, non pas la philosophie d'une
éité; l'hébreu, l'araméen, l'arabe, successivement, ont
té marqués pour ce témoignage. » Sans parler du latin
e la Vulgate, si justement cher à Paul Claudel, ni du
rec des Septante — qui, après tout, ne sont que des
raductions — nous avions pensé jusqu'à présent que
e grec de saint Paul et de saint Luc partageait ce « pri-
ilège unique » au moins autant que l'arabe de Maho-
net. Mais faisons confiance au P. Daniélou, qui plaint
i fort le « degré d'ignorance » où nous sommes tom-
bés, pour nous éclaircir un jour ce point. Et venons-en
u fond du débat.

La question est celle-ci : la Bible a-t-elle un sens ou
lusieurs? et comment l'exégèse biblique le ou les dé-
ouvre-t-elle? Comparons les réponses des écrivains de
Dieu Vivant.

Nous voyons avec plaisir le P. Daniélou se faire en
ette occasion le disciple de saint Thomas d'Aquin. Son
point de départ (p. 90) est « la distinction fondamen-
ale » que saint Thomas enseigne (*Quolibet*, 7, 15) entre
e sens littéral et le sens spirituel de l'Écriture. Le sens
ittérai, « qui est celui des mots » (*verba*) — c'est-à-dire
lu *texte*, car il n'est évidemment pas question du sens
exicographique des mots détachés, ou juxtaposés sans
enir compte de leur lien — exprime la pensée de l'au-
teur inspiré. Le sens spirituel, lui, « consiste en ce

que certaines réalités sont exprimées par la figure d'autres réalités ».

Nous en sommes bien d'accord, et nous pouvons en conclure : d'abord que le sens spirituel dépasse la pensée consciente de l'auteur inspiré — laquelle s'exprime, on vient de le dire, dans le sens littéral. Ensuite, que le sens spirituel ne résulte pas pour nous de la seule lecture du *texte*[1], mais de la connaissance que nous avons par ailleurs de l'économie divine : c'est celle-ci qui a prédisposé certaines « réalités » de l'Ancien Testament, dont nous parlent, au sens littéral, les auteurs inspirés, à préparer et à préfigurer les réalités de la nouvelle Alliance. Cela aussi, le P. Daniélou le dit fort bien : « Je suis parfaitement d'accord avec M. Steinmann pour dire que le sens littéral *est et est seulement celui qu'entendait l'écrivain sacré*. Mais je ne pense pas qu'en montrant les correspondances entre la délivrance de Noé et la résurrection du Christ, je sorte du royaume de la Bible. Je fais seulement l'exégèse des réalités, *après* avoir fait celle des *textes* » (p. 91, c'est nous qui soulignons). Nous reviendrons plus loin sur « l'exégèse des réalités ». Mais, c'est un point dès maintenant acquis, « Richard Simon », M. Steinmann et le P. Daniélou sont d'accord, et pour *distinguer* les deux sens, et pour définir les limites exactes du « sens littéral » : « celui qu'entendait l'écrivain sacré ».

Nous demanderons alors au P. Daniélou quelle « distinction fondamentale » subsiste à ses yeux entre sens littéral et sens spirituel, exégèse des textes et exégèse des réalités, s'il accorde en même temps à Paul Claudel que dans *toute* la Bible, « du premier mot de la Genèse au dernier de l'Apocalypse », il s'agit « de prédictions précises du Sauveur et des circonstances de sa mission »

1. J'entends : *d'un seul et même texte*, celui dont je cherche le sens. Car il est bien évident que le sens spirituel d'un texte peut être par ailleurs le sens littéral d'un *autre* texte.

p. 78), qu'il n'y a pas lieu de distinguer entre les textes messianiques et ceux qui ne le sont pas (pp. 78-79), que la foi à l'inspiration de toute l'Écriture nous oblige à admettre que les rédacteurs de l'Ancien Testament étaient conscients des prolongements que le Nouveau apporterait à leurs paroles (p. 77). — Et si, comme nous croyons le comprendre, le P. Daniélou n'accorde pas à Paul Claudel ces énoncés massifs (et quelques autres), si les « précisions théologiques » qu'il apporte veulent justement en dissiper la confusion, nous pensons qu'il eût été préférable, pour la clarté du débat, de ne pas laisser croire le lecteur pressé à un accord fondamental entre Claudel et lui, et de ne pas écrire (p. 90) : « S'il y a aujourd'hui une discussion, elle tient *uniquement* à ce que beaucoup d'exégètes scientifiques contemporains, influencés par une exégèse rationaliste et scientiste... ont totalement négligé la seconde partie de leur tâche. »

Écoutons maintenant M. Massignon. De quoi s'agit-il, selon lui, pour le lecteur de la Bible? D' « accéder à une intention maîtresse, *celle qu'avait, assurément, l'auteur*, lorsqu'il en modalisa l'idée par une phrase, dans l'unique but, je pense, de nous faire participer à son dessein. Surtout quand l'auteur est inspiré, et que l'esprit inspirateur, c'est Dieu » (p. 83). Les mots que nous avons soulignés nous renvoient au « sens littéral » de M. Steinmann et du P. Daniélou : « celui qu'entendait l'écrivain sacré ». Comment le découvrir? C'est ici que, selon M. Massignon, l'exégèse occidentale et moderne échoue nécessairement, liée qu'elle est aux catégories mentales des langues indo-européennes, où les mots n'ont qu'un sens à la fois. Car « il serait, évidemment, beaucoup plus pratique que chaque mot n'ait qu'un sens, immédiat, matériel, obvie », mais, « surtout dans les langues sémitiques, le sens des phrases... n'est pas un sens unique, mais complexe, polyédrique... » (p. 84). Que l'on prenne aux origines les racines sémitiques, « ces origines, quant au sens, étaient polyvalentes, ou,

à tout le moins, ambivalentes » (p. 85). L'exégèse du texte biblique, livrée à elle-même, est donc impuissante : « Comment normaliser le choix entre les deux sens... ? Problème incompris des Grecs... Ce choix implique la transmission auditive d'une tradition orale interprétative, remontant à une inspiration initiale. Sans cette inspiration, la transmission du texte biblique, uniquement composé de consonnes, est un piège pour le lecteur non initié à la tradition » (p. 85). Que faire donc, puisque cette tradition orale manque pour les textes bibliques hébreux, et que les rabbins juifs, en les interprétant, ont déjà succombé à la « trahison littéraliste » (p. 86) ? Si nous comprenons bien M. Massignon, il refuse en effet à l'exégète tout moyen humain de comprendre son texte. Forcerons-nous sa pensée en disant que Dieu a précisément choisi de nous parler en langue sémitique pour que la teneur de sa parole échappe plus sûrement à nos investigations ? Du moins M. Massignon fait bien de cette parole humaine de Dieu « une surprise incisive, une ruse de guerre, un clin d'œil de la Sagesse divine, qui en rira au dernier jour », et, pour tout dire, un divin « calembour » (p. 86). Pas d'autre moyen donc de comprendre, sinon l'inspiration elle-même, une inspiration analogue à celle qui fut à l'origine du texte inspiré, semble-t-il. De fait (p. 87) : « il faut renoncer, pour recevoir, il faut confesser son impuissance pour que Sa forte main nous enlève ». C'est alors que rendus à l'inspiration originale, nous y trouvons enfin le sens, qui est un sens final : « Le sens primitif des racines sémitiques ambivalentes d'apparence, c'est leur sens fort, leur sens pur, leur sens anagogique » (p. 89).

Nous ne sommes pas qualifiés pour apprécier la rigueur scientifique de cet exposé, dont nous nous sommes efforcés de suivre avec précision le cheminement, sans pouvoir toutefois en rendre le mouvement dramatique. Mais ce que nous voyons bien, c'est que sa juxtaposition à celui du P. Daniélou pose un sérieux pro-

lème. D'une part en effet, on pose, avec saint Thomas, a « distinction fondamentale » du sens littéral et du ens spirituel; on reconnaît que celui-ci déborde la pen-ée consciente de l'auteur inspiré; on admet que celui-là, e soi intelligible, exempt en principe d'équivoque[2], uisse être utilement précisé par l'exégèse scientifique. D'autre part, on ne nous laisse pas entrevoir la distinc-ion des deux sens, et on nous propose une sorte d'ultra-ittéralisme mystique : le sens de la Bible, caché dans on texte sous l' « ambivalence », ne se découvre que dans le duel de l'Amour »; et c'est alors, d'entrée, le ens « anagogique », — c'est-à-dire la fine pointe du sens spirituel » et de l' « exégèse des réalités ». Avouons que nous ne reconnaissons pas, de part et 'autre, la même conception de l'exégèse et que nous ne oyons pas le moyen d'accorder les vues de M. Massi-non et du P. Daniélou. Le débat que « la philologie émitique bien comprise » et « la théologie biblique » evaient dirimer en y portant leurs lumières conver-entes rebondit, et cette fois entre elles deux. Si cette hilologie est exacte, il nous semble que cette théologie st contrainte à « se repenser ».

***

S'il ne s'agissait que de polémique, nous pourrions en ester là, et prier seulement nos contradicteurs de se ettre d'accord. Mais nous ne voulons voir ici dans la olémique que ce *lis concors* dont parle saint Augustin, u'une manière de chercher avec ceux qui nous contre-isent une Vérité qui nous dépasse tous. Nous n'avons

2. Le P. Daniélou n'ignore pas que saint Thomas, en règle géné-ale, et en particulier dans le texte qui précède immédiatement elui qu'il nous cite (*Quodlibet* 7, 14, ad 1), bannit des Livres saints *multiplicitas locutionis*, c'est-à-dire le fait de dire plusieurs cho-es à la fois par équivoque ou amphibologie.

garde d'oublier que ce sont des chrétiens et des amants de la Bible qui nous ont adressé ces reproches, et par-delà les malentendus et les solutions toutes faites, nous pensons qu'ils ont quelque chose à nous dire. De notre côté, nous n'avons voulu blesser personne. Si nous avons cédé à la passion, qu'on nous pardonne, en songeant qu'après tout, pour nous aussi comme pour Paul Claudel, « toucher à la Bible, c'est comme si l'on touchait à l'Eucharistie ». Nous savons quelle humble attention littérale le prêtre doit porter aux rubriques de la Messe pour que le *quantum potes tantum aude* puisse déchaîner la démesure spirituelle des louanges eucharistiques. Et nous craignons que l'on « dépasse » trop vite cette lettre et cette histoire où la Parole de Dieu a choisi de s'exprimer, ces « documents poussiéreux », comme vous dites, sur lesquels nous « épiloguons ». Nous ne pouvons sans protester vous laisser dire (p. 93) : « Et que nous importerait l'Ancien Testament, s'il n'était qu'une documentation sur les mœurs d'une tribu de bédouins durant les deux millénaires qui précèdent le Christ! » L'Ancien Testament est ce qu'il est, et quel qu'il soit, il nous importe. Et *si* même, il n'était *que* cela, il nous importerait encore beaucoup de savoir ce que ces bédouins, qui sont, comme nous le croyons avec vous, nos Pères dans la foi, ont fait, cru, aimé, espéré. De mettre nos pas dans leurs pas, nos pas littéraux dans leurs pas historiques, de partager leurs incertitudes et leurs obscurités comme leur foi à la Promesse, bref leur *soif*, pour mieux goûter l'Eau vive que nous avons trouvée. De refaire avec eux, comme saint Augustin le demande au chrétien, toutes les étapes de l'Ancien Testament. Non pas, je pense, en touriste assuré du retour, mais en pèlerin affamé et assoiffé.

Nos soucis, croyons-nous, rejoignent les vôtres, si nos voies sont différentes. Nous entrevoyons, comme vous (p. 94) une exégèse « complète » (et c'était, après tout, la conclusion du dialogue de Pascal et de Richard

mon). Nous mesurons donc combien nos efforts sont
:omplets, et nous acceptons vos protestations comme
rappel de cette insuffisance. Nous savons trop bien
e nous ne sommes pas au but; nous le savons encore
eux, maintenant que vous nous avez classés « retar-
taires ». Mais ne devrions-nous pas reconnaître, vous
nous, que la Bible est trop grande pour chacun de
us, et que seule l'Église tout entière a le cœur assez
and pour la comprendre? Ainsi Notre-Dame, si l'on
us permet cette adaptation, en écoutant mages et ber-
rs, contemplait le mystère de Noël : *Maria autem con-
rvabat omnia verba haec, conferens in corde suo.*
exégèse « complète », pour nous autres hommes in-
mplets, ne peut être que le fruit d'efforts convergents,
e la tâche des chrétiens de ce temps est d'unir. Chacun
/ emploie comme il peut. Quant à nous, nous sommes
nvaincus qu'il existe une « exégèse des réalités » et
'il faut y aboutir; mais nous ne pensons pas qu'elle
isse exister seule, même « enrichie » (vous ne nous
:es pas comment) des acquisitions d'une exégèse litté-
le dont elle se débarrasserait le plus vite possible.
ous voudrions montrer au contraire (nous y revien-
ons dans le cadre plus large d'un cahier de « Rencon-
:s ») avec quelle rigueur le sens spirituel est « fondé »,
mme dit saint Thomas, sur le sens littéral.

Vous craignez, vous, que l'exégèse littérale ne nous
sse en route. Saint Thomas, notre commun maître, ne
rtageait pas cette crainte. Exégète plus large que
Richard Simon », il reconnaît l'existence d'un sens
iritnel de l'Écriture. Mais, théologien plus strict, il
ut que l' « argumentation » théologique s'en tienne
sens littéral. Et, répondant à une objection tacite, il
oute tranquillement (Iª Pars, qu. 1, art. 10, ad 1)
tte phrase que nous livrons à vos méditations : « Rien
est pour autant perdu de la sainte Écriture; car le
ns spirituel ne contient rien de nécessaire à la foi, que
Écriture au sens littéral ne nous livre quelque part en

clair. » Nous croyons donc notre chemin sûr, et si vos raccourcis vous mènent plus vite au but, nous n'en gardons pas moins l'espoir de vous y retrouver.

LA VIE INTELLECTUELLE.

P. S. — Dans le numéro où paraissent les trois articles cités, *Dieu vivant* note que la publication de la première lettre de M. Paul Claudel et celle de la réponse de l'abbé Steinmann ont été refusées. Précisons que *La Vie Intellectuelle* a, en effet, refusé de publier la lettre de M. Claudel et que l'abbé Steinmann, d'accord avec le P. Maydieu, a refusé que sa lettre soit publiée dans *Dieu vivant*. Donnons-en ici simplement les raisons :

1° La lettre de Paul Claudel : sa publication eût pris trop de place pour le format réduit de notre revue; elle ne pouvait, en effet, être publiée sans une mise au point, et cette mise au point eût demandé de nombreuses pages, plus nombreuses encore que celles consacrées à la publication faite par *Dieu vivant*. Car la lettre reproduite dans ce dernier fascicule n'est pas exactement celle qu'a reçue le P. Maydieu; celle-ci comprenait, en outre, une longue page aux affirmations plus contestables encore que celles relevées ci-dessus. Notons que *Dieu vivant* a jugé bon de la supprimer.

2° La lettre de l'abbé Steinmann : sa publication fut refusée parce que nous savions sur quel ton seraient écrits les articles projetés par *Dieu vivant*. Ajoutons que M. Paul Claudel, dans sa seconde lettre, répondant à M. l'abbé Steimann, affirme : « Ni Pascal ni moi n'avons jamais prétendu que le sens littéral est le plus bas et le plus grossièrement trivial possible. » Telle qu'est reproduite la première lettre de M. Paul Claudel, il n'y aurait pas eu à s'y tromper et l'abbé Steinmann n'aurait fait qu'un grossier contresens. Il y est écrit en effet : « Que pense M. Steinmann affirmant avec sérénité que l'Ancien Testament n'a qu'un sens, le sens littéral, entendu au sens le plus bas et le plus grossièrement trivial possible ? » Mais telle ne fut pas la lettre reçue par le P. Maydieu. Sur cet exemplaire, M. Paul Claudel avait barré « entendu au sens » et laissé simplement « le sens littéral, le sens le plus bas et le plus grossièrement trivial possible ». La phrase pouvait donc être comprise en deux sens, et la réaction de l'abbé Steinmann à laquelle fait allusion M. Paul Claudel n'a rien d'étrange.

Une nouvelle langue : l'américain

On raconte qu'au temps de la *prosperity* et du grand ux d'Américains à Paris il y avait sur la porte vitrée n magasin, rue de Rivoli, une inscription annonçant 'on y parlait anglais, mais qu'on y entendait aussi méricain : *English spoken, American understood.* Il certain en tout cas que les mots : « on parle améri- n » apparurent à cette époque sur la vitrine des bou- uiers, par-ci par-là, à Paris, à Bruxelles, sur la côte Azur, ce qui n'alla pas sans étonner un peu les indi- nes, fit sourire les Anglais et ne parut sans doute que t naturel aux Américains, car ce n'est pas d'hier 'on se rend compte dans le monde anglo-saxon de la férence qui existe et s'accentue de plus en plus entre langue d'Oxford et celle de Chicago, entre l' « an- is du Roi » et cet autre anglais que ne comprennent s toujours les sujets de Sa Majesté britannique.

En 1908, un fin lettré, Charles Whibley, écrivait jà :

Pour l'Anglais qui voyage en Amérique la langue qu'il en- d parler autour de soi est à la fois une énigme et une prise. Elle est la sienne et elle n'est pas la sienne. Il lui nble que c'est une caricature de l'anglais, une langue fan- ne, tout ensemble irréelle et familière, telle qu'il aurait l'entendre dans le pays des rêves.

Il continue en prenant vivement à parti tel américanisme parmi ceux qui lui paraissent les plus abusifs, mais cent ans avant lui on s'offusquait déjà en Angleterre de certaines innovations américaines et la *Edinburgh Review* se fit une spécialité, au début du siècle dernier, de la chasse aux néologismes et aux tournures non grammaticales d'origine transatlantique. De nos jours, l'attitude nettement hostile que l'opinion anglaise a conservé pendant plus d'un siècle vis-à-vis du développement linguistique des États-Unis fait place de plus en plus à une tolérance amusée ou même à un intérêt réel mêlé, d'ailleurs, de quelque inquiétude. A mesure que les différences s'accusent on est forcé d'y voir autre chose que des simples « fautes ».

Ces différences, aujourd'hui, ne sont plus niables, et tout aussi bien que la langue parlée elles affectent la langue écrite. On en est si conscient aux États-Unis, où se sent si peu lié par l'usage britannique, qu'on y a adopté même un système d'orthographe légèrement différent de l'anglais, un peu moins compliqué, un peu plus phonétique. Un lecteur anglais, s'il voit des mots comme *colour, honour, favour* imprimés *color, honor, favor,* sait immédiatement que le livre qu'il est en train de lire a été publié aux États-Unis, — s'il n'en a pas été averti, ayant tourné une page ou deux, par l'ambiance linguistique générale. Ceci, évidemment, a plus de chances de se produire si le livre est une œuvre littéraire que s'il est un ouvrage scientifique, et plus de chances encore si c'est un roman ou une pièce dont la langue se rapproche du parler courant. Un Anglais ne lit pas sans difficulté un roman de Faulkner, par exemple, et quand une pièce américaine est jouée à Londres, c'est presque toujours dans un texte anglicisée et au besoin

e un petit glossaire inséré dans le programme. Les
res de Pirandello ayant été traduites en Amérique,
nt de l'être en Angleterre, un critique anglais s'en
plaint en disant qu'il ne s'agissait là que d'une tra-
tion d'une langue étrangère dans une autre langue
ngère. Quand aux Américains, ils trouvent l'anglais
raire artificiel, et la prononciation anglaise leur sem-
affectée. La situation est telle qu'il est permis de la
nner en disant que, en dehors de toute considération
valeur et d'importance historique, on est aujourd'hui
présence de deux grands dialectes de l'anglais : l'a-
ricain et le britanniqué.

***

Toute langue vivante se développe et change inces-
ment, mais ce changement peut être plus ou moins
ide. Son rythme se ralentit (du moins dans les classes
ivées d'une société) dès qu'une langue littéraire ten-
t à une stabilité relative se constitue définitivement
gagne de l'influence sur la langue de conversation
e. Les changements étaient brusques et nombreux
cours du XVIe et du XVIIe siècle anglais, et se
t effectués plus tard sur un rythme bien plus modéré,
dis que le développement orageux de la langue aux
ts-Unis depuis un siècle et plus rappelle plutôt celui
l'époque élisabéthaine[1].

Les divergences que tout le monde constate aujourd'hui
re les deux formes de l'anglais sont dues par consé-

[1] Voir pour l'anglais Henry Cecil Wyld, *A History of Modern
oquial English* (Blackwell, Oxford). Quant à l'américain, nous
ns surtout puisé dans la grande mine de renseignements qu'est
nouvelle édition du célèbre ouvrage de H. L. Mencken, *The
rican Language*.

quent surtout au développement rapide de sa forme transatlantique qui en est venue à se distinguer de l'autre tant dans le domaine phonétique que dans le domaine grammatical, tant par la forme que par le sens des mots dont elle a perdu certains et dont elle a acquis un grand nombre d'autres inconnus en Angleterre.

Un Anglais reconnaît immédiatement un Américain d'après sa prononciation, même s'il s'agit d'un universitaire anglomane ou d'un patricien de Boston maintenant le privilège ancestral de parler une langue particulièrement châtiée. Si ce n'est le roulement spécifique des *r*, c'est l'articulation de telle voyelle qui le trahira, car aucune, ou presque, ne se prononce aux États-Unis comme elle est prononcée dans la langue des classes cultivées de la Grande-Bretagne. Plus encore, du reste, que par des différences de prononciation proprement dite, il sera trahi par ses intonations, par la mélodie générale de son discours, cette mélodie étant beaucoup moins souple et plus monotone, ayant une courbe beaucoup moins accidentée et un diapason moindre que la mélodie d'une phrase identique prononcée par un Anglais. Du reste, la prononciation pour ainsi dire officielle d'un grand nombre de mots n'est pas la même en Angleterre et en Amérique, ce qui ajoute des différences supplémentaires à celles qui résultent des changements ayant affecté le système phonétique tout entier. Dans certains mots l'accent s'est déplacé, d'autres ont perdu des phonèmes ou des syllabes tout entières, d'autres encore ont conservé des sons qu'on n'entend plus dans la prononciation anglaise. Ainsi, le *a* de *Amen* se prononce comme un *e* aux États-Unis, quitte à retrouver sa valeur d'*a* dans la bouche des prêtres de l'Église épiscopalienne autrement dit de l'Église anglicane d'Amé-

c. Le mot *extraordinary*, prononcé par un Américain six syllabes et deux accents, mais il ne lui reste qu'un cent et quatre syllabes quand c'est un Anglais qui le ononce. Même un étranger sachant mal la langue, ais habitué à entendre la prononciation anglaise, est nmédiatement frappé par l'effet sonore tout autre du rler américain.

Les différences grammaticales sont beaucoup moins ciles à saisir, et cela surtout parce qu'elles continuent être considérées aux États-Unis comme des fautes et être réprimées comme telles. Dans ce domaine, du ste, il y a peu de déviations qui ne soient observées ıssi dans l'anglais vulgaire ou dialectal, avec cette fférence toutefois que les dialectes anglais sont nomreux et ne se ressemblent guère, tandis que l'amérin vulgaire est à peu près le même sur toute l'étendue es États-Unis. Cette uniformité du parler américain se anifeste également dans la prononciation et dans le ocabulaire, tout comme en Angleterre la richesse des ıances locales auxquelles se superpose l'idiome des letés. Or, la distance entre ces parlers et cet idiome est aucoup plus grande que celle que l'on peut constater ı Amérique entre le parler vulgaire et le parler culvé, pour autant que celui-ci n'imite pas tout simpleent l'accent et la manière d'un gentleman anglais. our le domaine grammatical cette distance est plus rande que pour ceux de la prononciation et du vocaılaire, mais ici encore, dès que l'on quitte la langue rite (beaucoup moins surveillée, elle aussi, qu'en Anleterre) on trouve des formes du verbe, un usage des ropositions, une confusion dans l'emploi des pronoms ui aux yeux d'un Anglais indiqueraient un niveau bien as de la conscience linguistique. Évidemment, tout ce

qu'on appelle correction du langage n'est qu'une affaire de conventions, mais ce qu'il est intéressant d'observer c'est précisément le peu de force qu'à l'encontre de l'Angleterre ces conventions possèdent en Amérique. Dans ces questions, l'Anglais et l'Américain typiques sont comme deux Français dont l'un ne cesserait de s'extasier sur la règle des participes, tandis que l'autre n'en finirait pas de trouver ridicule l'emploi de l'imparfait du subjonctif dans la langue de conversation.

Le côté positif du sans-gêne linguistique propre à l'Amérique apparaît mieux qu'ailleurs dans le domaine du vocabulaire. C'est ici que sa langue témoigne d'une fraîcheur, d'une hardiesse, d'une force imaginative qui font penser parfois à l'anglais élisabéthain. Le vocabulaire américain s'est enrichi depuis cent ans en partie par des mots d'emprunt dont il y a un assez grand nombre que l'anglais d'Angleterre ne connaît point, mais plus encore par de nouvelles dérivations, par la création de mots composés, l'extension des significations et par tous les autres moyens dont dispose une langue avide d'expression et rebelle le plus souvent à toute réglementation puriste. Beaucoup de ces créations nouvelles sont fort heureuses et pourraient remplacer avantageusement leurs équivalents anglais. *Side-walk*, par exemple, le mot américain, pour trottoir est plus expressif que l'anglais *pavement*, et *druggist* ne le cède en tous cas en rien à *chemist* comme désignation du pharmacien. *Rubber-neck* (« nuque en caoutchouc ») est une trouvaille excellente pour désigner un certain genre de personnes, et *sky-scraper*, gratte-ciel, a mérité d'être traduit dans toutes les langues. Beaucoup de ces créations nouvelles furent adoptées par les Anglais, mais bien d'autres leur restent inconnues, et, dans l'ensem-

e, les créations nouvelles et les déviations du sens des ots anciens ne pouvaient qu'accélérer la divergence es deux langues. Aujourd'hui, un appartement est ppelé *flat* en Angleterre, mais *apartment* en Amérique, s'il est situé au premier étage à Londres cela cor- spond à ce qu'on appelle second étage à New-York. uand un Anglais nous annonce qu'il va faire quelque hose *directly*, cela veut dire qu'il le fera tout de suite, ais si c'est un Américain il vous faudra attendre, car a voulu dire qu'il le fera dans un certain délai. Si vous tes à une Anglaise que vous la trouvez *homely*, elle ra flattée, car elle comprendra que vous avez voulu uer son charme, fait de simplicité intime et de dou- eur, tandis qu'en adressant le même compliment à une méricaine vous l'offenserez gravement puisque vous lui arez dit qu'elle vous semble vulgaire et laide. On pour- uit composer ainsi toute une petite conversation tissée e malentendus, et l'on conçoit qu'entre un Américain un Anglais de telles conversations ont lieu de temps temps. Comme d'autre part la divergence des voca- ulaires affecte aussi bien le langage écrit où la pro- onciation n'entre pas en cause et la grammaire est lus ou moins soignée, on comprendra aussi qu'un nglais puisse ne pas saisir grand chose de ce que lui ropose telle annonce commerciale ou tel en-tête de remière page d'un journal américain.

***

Peu d'Anglais approuvent le développement que leur ingue a pris aux États-Unis, mais les Américains sont oins que jamais disposés à accepter un jugement qui e leur semble guère fondé et de conformer leur parler

au goût britannique. Patriotes de leur langue qu'ils sont portés à admirer non moins que les institutions et les mœurs de leur pays, ils se moquent volontiers des fadeurs de la prononciation et des timidités du vocabulaire britannique et considèrent tout simplement que l'anglais du Vieux Monde est resté piteusement en deçà du prodigieux progrès qu'on lui a fait accomplir dans le Monde Nouveau. Or en faisant abstraction de toute question de valeur, cette manière de voir pose un problème intéressant : le développement de l'anglais en Amérique prolonge-t-il en ligne directe son développement en Grande-Bretagne? La langue américaine est-elle de l'anglais évolué ou bien y trouve-t-on des infiltrations et des tendances étrangères à la langue anglaise, telle qu'elle s'est développée et se développe encore en Angleterre?

Que certaines tendances de l'américain continuent celles de l'anglais, on ne saurait le contester. Telle est par exemple la tendance, qui déjà a joué un très grand rôle dans l'histoire de l'anglais, de reporter l'accent sur la première syllabe du mot et en conséquence de raccourcir celui-ci en en faisant tomber la désinence, procédé qui devait aboutir à son tour à transformer une langue hautement flexionnelle qu'était l'anglo-saxon en une langue presque dépourvue de flexions qu'est l'anglais moderne. L'accent a beaucoup voyagé au cours des siècles dans les mots anglais, mais souvent il n'est parvenu au terme qu'aux États-Unis où des mots comme *inquiry, centenary, ally, recess, idea, alloy, adult, defect, address, survey, research, romance* portent l'accent sur la premère syllabe, tandis qu'il reste attaché à leur seconde syllabe en Angleterre. La préférence qu'on accorde aux monosyllabes et par conséquent la fortune de

el verbe passe-partout comme *to fix*, l'amour des abré-
iations même entièrement inorganiques dans le genre
lu célèbre O. K., le fait que le parler vulgaire élimine
es dernières flexions encore conservées dans le langage
châtié, — tout cela correspond encore aux tendances
istoriques de la langue anglaise. Au début du
XVIIIe siècle Swift ne se plaignait-il pas déjà d'abrévia-
ions comme *rep* (pour *reputation*), *plenipo* (pour *pleni-
potentiary*) depuis disparues de la langue et de *mob*
première syllabe de l'expression latine *mobile vulgus*)
qui s'y est maintenue avec le sens de « lie du peuple »,
« foule vulgaire ». De même, c'était déjà une habitude
de l'anglais que de s'enrichir en absorbant tels quels
d'innombrables mots étrangers que la prononciation
seule était chargée d'assimiler ou de termes artificiels
empruntés aux sciences et aux techniques les plus va-
riées. Toutefois on peut noter aussi dans la langue amé-
ricaine des tendances qui non seulement ne sont pas
celles de l'anglais, mais qui leur sont nettement con-
traires.

Remarquons d'abord qu'à côté des traits qui la font
caractériser comme évoluée et progressive la langue
américaine en possède d'autres qui semblent plutôt ar-
chaïques et qui peuvent la faire rapprocher à certains
égards du français canadien qui, lui aussi, a conservé
beaucoup de formes lexiques et grammaticales datant
de l'époque de la colonisation. Le mot *fall*, par exemple,
qui désigne l'automne en faisant penser aux feuilles qui
tombent est un vieux mot anglais dont un poète se sert
encore parfois[2], mais qui n'a plus cours dans le langage
ordinaire qu'en Amérique. La prononciation de certains

2. Un des plus beaux poèmes de G. M. Hopkins a pour titre *Spring and Fall*.

mots, de même, est restée celle du XVIIe ou du XVIIIe siècle anglais. Le sens américain de *homely* se trouve dans Shakespeare et dans Milton. Dans certains cas les pieux colons du Nouveau Monde sont restés fidèles au langage biblique et n'ont pas suivi les usages nouveaux de la métropole; ainsi le mot signifiant *malade* est toujours *sick*, comme dans la Bible de 1611, aux États-Unis, et non pas *ill*, comme dans le parler élégant de l'Angleterre. Ce qui importe, toutefois, ce n'est pas cet attachement casuel au passé, qui dans l'ensemble n'est guère caractéristique; ce sont les forces qui déterminent le changement; et ces forces-là précisément ne sont pas toujours les mêmes qu'en Angleterre, car elles dépendent souvent des faits ethniques et sociaux proprement américains.

L'extraordinaire mélange de races et de nations qui constitue le peuple américain, tel que l'ont formé les grandes vagues de l'immigration, à partir du milieu du siècle dernier, d'une immigration qui n'était plus dans sa majorité ni anglo-saxonne, ni germanique, mais latine, juive et slave, ne pouvait pas ne pas laisser son empreinte sur la langue anglaise parlée aux États-Unis. L'articulation plus distincte de l'américain (dont nous avons eu un exemple dans le mot *extraordinary*) en est peut-être l'un des résultats, ainsi que la prononciation de certaines voyelles plus rapprochée du système phonétique de l'Europe continentale, qu'il est presque permis d'opposer en bloc au système anglais. Il est incontestable, du reste, qu'un étranger apprend plus facilement à parler américain qu'à parler anglais, et cela pour la même raison qui fait qu'un Anglais accusera invariablement la prononciation américaine de manquer de toute espèce de raffinement. Les voyelles sont souvent

lus ouvertes en Amérique, les consonnes plus distinctes, et l'accent, loin de se déplacer toujours vers la première syllabe, semble parfois vouloir se rapprocher de la fin du mot. Le mot *advertisement* et *temporarily* ont accentués l'un sur la seconde, l'autre sur la première syllabe en Angleterre; en Amérique ils portent tous les deux l'accent sur la troisième syllabe. Ces cas ne sont nullement isolés, et c'est dans le domaine de l'accentuation que se laisse le mieux saisir la lutte entre deux tendances opposées dont l'une est ancienne, proprement anglaise, et l'autre nouvelle reflétant des habitudes linguistiques latines ou slaves, non pas nordiques, mais plutôt méridionales. L'américain en acquiert un certain caractère mixte qu'accentue encore un grand nombre de mots empruntés aux Indiens, aux Français, aux Espagnols, aux Hollandais, aux Allemands, aux Tchèques et même au yiddisch des Juifs. Rien de plus caractéristique à ce point de vue que l'extrême bariolage des noms propres — noms de lieux et noms de personnes. Nous sommes dans le pays où les villes s'appellent *Rome, Alexandrie, Carthage, Sparte* et *Ninive* sans compter les *Berlin*, les *Venise*, les *Stockholm*, les *Versailles* et les *Saint-Pétersbourg*, où, sans franchir les frontières d'un même État, on quitte *Pékin* pour *Euclyde* et *Bellefontaine* pour *Sandusky*, dans un pays où les gens s'appellent *Petoskey, Zebulon, Wanskakamisck* et même *Christopher-Columbus-Who-Discovered-America, Dema-Ritter-Swet-Potatoe-Creamatartar-Caroline* ou, s'il s'agit de nègres, *Claude-St-Junius-Eugene-Leech-Abraham-Bonaparte-Springer-Hartsfield-Love-Gray* Nixon et *Matthew-Mark-Luke-John-Acts-of-the-Apostles-Son-of-Zebedee-Garden-of-Gethsemane* Hill[3].

3. Voir Mencken, *op. cit.*, pp. 523 et suiv.

Une influence tout aussi puissante que celle du mélange ethnique et du désordre culturel qui en résulte se dégage de certaines formes de vie sociale propres à l'Amérique. On pourrait parler par exemple de l'influence des campagnes électorales, de la T.S.F., du cinéma, des diverses formes de l'argot; mais qu'il nous suffise d'évoquer celle des journaux et de la publicité, la plus importante peut-être. Ce sont les en-têtes des journaux américains qu'il faut surtout étudier à cet égard, car leurs auteurs sont bien près d'avoir créé, en cherchant coûte que coûte la phrase brève et frappante, toute une langue nouvelle, assez peu intelligible aux non-initiés. Leurs rivaux naturels sont du reste les auteurs d'annonces publicitaires dont les buts sont à peu près les mêmes. Le monosyllabe règne dans les deux cas, mais surtout dans les en-têtes où toute sorte de conférences sont désignées simplement par le mot *talk*, toutes les disputes et discussions par le mot *row*, et où le terme *chief* (chef) est appliqué même aux évêques et aux cardinaux, de sorte que l'en-tête *Church Chiefs Hold Parley* signifie qu'il y a eu réunion du Sacré-Collège. Les événements les plus simples énoncés dans cette langue prennent un aspect sensationnel; ainsi, pour annoncer la nouvelle que le roi d'Angleterre a reçu en audience quelques débutantes américaines, on écrira : *Les Filles de la Démocratie à genoux devant le Roi*[4]. Une telle manière de s'exprimer peut devenir tout à fait ésotérique. Comment deviner par exemple que les mots *Pix in Nitery* qui ouvrent une annonce dans une revue consacrée au cinéma signifient qu'on montre des films dans un club de nuit, le mot *pix* étant une abréviation de pictures (sin-

4. Cet exemple et le suivant sont empruntés à un article de J. Howard Wellard, paru dans la revue *The Nineteenth Century*.

ılier *pic*) et *nitery* un équivalent argotique de *night ıb?* Bien entendu, cette espèce de *lingua franca* n'est .s de l'américain courant, mais elle l'influence d'autant us que ses tendances profondes sont les mêmes. Un ot parfaitement artificiel comme *kodak*, qui a fait for- ne dans le monde entier, est un produit caractéristique l'Amérique contemporaine, tout comme cette ode ıns le goût d'Horace qu'un auteur inconnu a composée ı se servant de la strophe saphique et de ces mots qui sont pas de vrais mots, sans doute pour chanter la oire de l'industrie conquérante, créatrice d'un langage ıi lui est propre :

Chipeco thermos dioxigen, temco sonora tuxedo
Resinol fiat bacardi, camera ansco wheatena
Antiskid pebeco calox, oleo tyco barometer
Postum nabisco.

Prestolite arco congoleum, karo aluminium kryptok,
Crisco balopticon lysol, jello bellans, carborandum.
Ampico clysmic swoboda, pantasote necco britannica
Encyclopaedia?

***

L'américain n'est donc pas simplement de l'anglais volué; il manifeste certaines tendances qui ne sont qu'à ıi et qui ne prolongent nullement celles qui ont déter- hiné l'évolution de la langue anglaise. L'idiome que on parle et que l'on se dispose à écrire aux États- 'nis possède des qualités que l'anglais a commencé de erdre depuis deux ou trois siècles, mais il possède aussi s défauts qui proviennent d'un développement rapide ans un milieu non homogène et dépourvu de tradition. 'omme tout ce qui vient d'Amérique, il a un certain ir de jeunesse, il est libre, il ne connaît aucune con-

trainte, mais, comme tout ce qui vient d'Amérique, il manque d'harmonie et de cohésion. Il ne suffit pas de dire que c'est une langue saine et barbare, car la civilisation technique et la standardisation industrielle l'ont marquée d'une empreinte que rien ne saura effacer. La remarquable uniformité avec laquelle elle est parlée sur tout l'immense territoire des États-Unis, sa faculté d'absorption de n'importe quels éléments étrangers et nouveaux, son manque de hiérarchie intérieure, de discipline et de discernement critique — autant de traits qui peuvent servir à caractériser la civilisation américaine tout entière. Autant de traits aussi qui donnent à cette langue, comme à cette civilisation, dans les conditions actuelles, une puissante force d'attraction.

Il y a d'abord le nombre de ceux qui la parlent : cent vingt millions, à comparer aux quarante-deux millions de ceux qui parlent anglais en Grande-Bretagne. Le seul poids de cette masse explique en partie la place que la langue américaine commence à occuper de par le monde. Déjà à l'étranger on commence à l'apprendre de préférence à l'anglais. Des raisons politiques y jouent parfois un rôle, comme en Russie, où il y a quinze ans déjà, lors d'un congrès d'enseignants de langues modernes, il fut déclaré que l'étude de l'américain, langue démocratique, standardisée et tendant à la simplification de la grammaire et de l'orthographe, doit être préférée à celle de « l'anglais d'Oxford », idiome d'une caste aristocratique. Des raisons différentes imposent la même attitude à beaucoup de Japonais, de Chinois et d'habitants de l'Amérique latine : l'américain leur est souvent plus nécessaires que l'anglais; et, d'autre part, nous l'avons dit, son acquisition est aussi plus facile : un étranger a plus de chances d'apprendre à parler comme un Améri-

n que comme un Anglais. Ainsi, cette place de pre-
re langue internationale que le français est en train
perdre et l'anglais de conquérir, c'est peut-être à
méricain qu'elle reviendra en fin de compte, et cela
utant plus facilement que l'anglais lui-même subit
fluence de l'américain.

Déjà les patriotes de la langue américaine triomphent,
M. Mencken déclare que l'anglais deviendra tôt ou
d un dialecte de l'américain, tout comme celui-ci avait
dans le passé un dialecte de l'anglais. L'avenir de
langue anglaise, sa fortune mondiale sont assurés
on lui, mais en le disant il ne pense en réalité qu'à la
gue américaine. Que deviendra donc la langue de
akespeare et de Swift, de Bacon et de Keats? Sera-
le comprise de ceux qui dans cent ans parleront amé-
ain? Sera-t-elle encore leur langue? Cette question
partie d'une autre, plus vaste et qui concerne l'a-
ir de l'Europe et de toute la culture européenne. Cet
enir est lié assurément à celui de l'Amérique : l'héri-
e de l'Europe appartient au Nouveau Monde. Mais
héritage ne sera vraiment sauvé que si l'Amérique
-même ne cesse pas d'être l'Europe et en particulier
la langue américaine, malgré toutes ses transforma-
ns ne cesse pas d'être anglaise.

WLADIMIR WEIDLÉ.

L'Europe et la politique

Après quatre mois d'expérience, depuis la premièr
session de l'Assemblée consultative jusqu'à la réunion
Paris de la Commission permanente, en passant pa
deux rencontres du Comité des ministres, je ne puis dir
si le Conseil de l'Europe de Strasbourg fera l'Europ
ou si elle devra chercher ses chances ailleurs. L'homm
le plus averti de ces problèmes, le comte Coudenhove
Kalergi, me disait encore récemment, ceci me paraît un
indication à retenir, qu'il ne plaçait pas plus de trent
pour cent de son capital politique dans l'affaire de Stras
bourg.

En premier lieu, qui l'emportera du Comité des M
nistres des affaires étrangères des douze pays membre
ou de l'Assemblée Consultative de cent cinq parlemen
taires nommés ou élus, ceux-ci étant considérés, e
général, comme l'élément constructif ? Dès l'abord l
lutte a été chaude. Les ministres, lors de leur premièr
rencontre, saisis d'un projet d'ordre du jour de l'As
semblée, le réduisirent de douze à quatre points, seul
MM. Spaak et Sforza défendant ses intérêts. L'Assem
blée se redressa avec vigueur, et les premières séance
furent vraiment polémiques et parlementaires. Les mini

s s'étant abstenus d'assister aux débats, l'Assemblée, tée au début, crut triompher à la fin de la session sque le président Van Zeeland, du Comité des Minis-s, vint donner une conférence de presse où il protesta sa bonne volonté. Divers mouvements privés tentè-t d'exploiter ces premiers succès, particulièrement nion Parlementaire Européenne du président Bohy lgique) et du comte Coudenhove-Kalergi, qui réunit membres à Venise pour leur transmettre des consi-es et reporter l'effort dans les parlements nationaux tre l'égoïsme des gouvernements respectifs.

.a contre-attaque a lieu sous la direction de M. Bevin s de la rencontre des ministres à Paris en novembre nier. Rejetant ou éludant les demandes de l'Assem-e d'élargir ses pouvoirs ou d'augmenter son influence doublant le nombre de ses membres, les ministres, lgré MM. Mac Bridde, Sforza et Van Zeeland, cher-nt à l'affaiblir directement. Sans parler d'une insi-ise tentative de M. Bevin de lui enlever toute signi-tion en désorganisant sa représentation proportion-e à la population, je passe rapidement sur la volonté ministres d'espacer autant que faire se peut les ses-ns de l'Assemblée. Leur premier effort consiste à ren-er toutes les questions économiques, culturelles, so-es à des organismes techniques et non dépendants de ssemblée. Tout motif étant enlevé à l'Assemblée d'a-r des commissions permanentes et de faire un travail tinu, le second pas est sauté allégrement par Bevin, qui demande la suppression de celles qui le occupent le plus, dont la Commission Économique sidée par M. Paul Reynaud.

Même si l'Assemblée l'emportait finalement, cela ne drait pas dire à coup sûr que la nouvelle organisa-

tion ferait l'Europe, fût-ce occidentale. S'il est naturel qu'une assemblée se veuille souveraine, cela ne signifie pas pour autant qu'elle est européenne, non seulement dans ses envolées d'éloquence, mais dans le travail quotidien des commissions. A ce point de vue, il faut avouer que les recommandations, librement adoptées et délibérées, des commissions économiques et sociales, sont assez décevantes par leur imprécision et leur timidité. Cela tient-il, comme le suggérait à Venise M. Piérard, le parlementaire socialiste belge, au mode de désignation de représentants nommés par leurs gouvernements et non élus par leurs pairs, sauf en Italie et en France? L'attitude de certains délégués à la Commission Permanente, image en réduction de l'Assemblée, MM. Jakobsen et Lec entre autres, qui reproduisirent fidèlement la position de leurs ministres, se montrant plus restrictifs encore pour l'admission de l'Allemagne et de la Sarre, donne quelque vraisemblance à cette opinion. Le Conseil de l'Europe a un caractère administratif et artificiel. N'est-il pas significatif qu'on ait choisi la capitale avant de passer à l'action? Le Capitole n'a été construit que les États-Unis d'Amérique déjà rassemblés. On s'accroche à cette décision arbitraire qu'on prétend définitive, alors qu'elle aurait dû dépendre de mille considérations que l'avenir seul permettra de faire. Aujourd'hui déjà, on peut constater qu'une importante ville de province s'adapte difficilement à un rôle international. Elle s'efforce vainement de préférer le prestige à de substantielles relations commerciales. Pour faire du neuf, il faut du neuf où les nouvelles forces que l'on évoque se soient concentrées. Les méchantes langues prétendent même qu'en conseillant Srasbourg, M. Bevin a fait une malice, à la fois à l'idée européenne qu'elle peut étouffer

ns l'isolement, l'ennui et l'incommodité, et à ses amis ançais qu'un succès mettrait par contre dans l'embar-s, donnant tout prétexte à internationaliser cette ville ur laquelle nous avons versé des larmes de sang, au and mécontentement ou à la trop vive satisfaction de rt ou d'autre de la population. De regrettables inci-nts se sont déjà produits, en avril dernier, au sujet un hypothétique projet d'Université franco-allemande.

Heureusement pour elle, en dehors de ces considéra-ns sur le Conseil, l'Europe a une carte maîtresse : sa gnification politique. D'utopie elle est entrée dans le u diplomatique et politique. Elle a des forces amies et ntraires, ce qui ne veut pas dire, comme semble croire . Édouard Herriot dans son discours d'inauguration, ie le « politique d'abord » de Charles Maurras ait ielque vigueur. Le Président constate, après beaucoup autres, que les experts, par exemple du plan Marshall, aboutissent à rien. Il en conclut qu'il faut de la poli-que pour les secouer, sans s'apercevoir que les experts fendent âprement chaque politique nationale devant conomie pure. M. Paul Reynaud l'a bien compris et xposé remarquablement à Strasbourg. Il proclame, mme le comte Coudenhove et M. de la Vallée-Poussin Belgique), la primauté de l'économique, ceux-ci disent ême le financier d'abord, cette dernière disposition ant d'ailleurs critiquée par les Italiens et M. Parri. aire l'Europe, c'est accepter la primauté du bon fonc-onnement économique, rentabilité, division du travail ui la suppose. Mais il faut comprendre que l'ensemble urope, y compris ces dipositions économiques *sine qua on*, prend une signification politique. Ce qui montre la rofondeur de la pensée de Paul Valéry : « Toute poli-que tend à traiter les hommes comme des choses. »

Pour que l'Europe se fasse il faudra en venir à une Assemblée élue au vote populaire direct. Il faudra donc que l'Assemblée actuelle se dissolve sur décision à la majorité des deux tiers, ce qui serait un suicide si chaque député n'avait l'espoir d'une réélection politique. Un illustre général se trouve dans une difficulté de cet ordre. L'impulsion première est alors donnée par la critique communiste. Faisant sortir l'idée européenne de l'indifférence, elle lui rend le plus grand service. Les socialistes de gauche (MM. Piérard et André Philipp) qui cherchent à neutraliser de nouveau cette idée la desservent. D'ailleurs les mouvements socialistes en général, même de bonne volonté, n'accélèrent pas l'évolution européenne. Ceci a été sensible à la Commission Sociale présidée par M. Serrarens. Le socialisme a transformé en quarante ans les cinq cent soixante mille rentiers libéraux français en fonctionnaires qui renforcent la puissance de l'État. Les systèmes de sécurité sociale, si différienciés et peu conciliables, allant, selon les pays, des travailleurs aux économiquement faibles et à l'allocation-logement, ont surchargé inégalement l'économie, rendant plus difficiles tous rapprochements. Comment refaire alors l'unité ? Tous les socialistes regardent vers Londres, où ils ne trouvent pas, dans les travaillistes, l'exemple de la coopération. La position de ceux-ci s'explique d'abord par des raisons politiques. Attachés à la conception de l'internationale ouvrière, ils ne trouvent pas cette Europe assez socialiste pour eux. L'adhésion première ayant été donnée par les conservateurs (Churchill se fait applaudir à son arrivée à l'Assemblée, Bevin est accueilli froidement), ils se trouvent en second dans une affaire qu'ils préfèrent bouder. Surtout ils sont retenus par des syndicats préoccupés du plein emploi, forme

de la sécurité, qui craignent le chômage en cas d'union économique. Les chefs socialistes ont conscience de ce climat. M. Louis Piérard se plaint qu'une majorité anti-socialiste l'éloigne de l'action. MM. Marceau Pivert, Bohy et leurs jeunes amis militants, réunis à titre privé à Strasbourg, se déclarent découragés par la dispersion des socialistes à l'Assemblée, leur manque de contact, et l'atmosphère générale qui leur est contraire. L'extrême droite, d'autre part, n'apporte pas beaucoup d'eau au moulin. Mme Devaux à Venise, et le P.R.L. en général sont assez mal disposés. Il est sensible que de gros intérêts privés, ceux des soyeux de Lyon par exemple, en cas d'union avec l'Italie, se formalisent à l'avance, comme Lord Beaverbrook en Angleterre. Les soutiens les plus fermes, les plus réguliers, les plus constants se trouvent dans les milieux démocrates chrétiens modérés. L'Europe est démocrate chrétienne.

Choisir l'Europe, c'est fondamentalement, pour chaque nation, au moins à longue échéance, renoncer de se tendre vers ses possessions extérieures. Je ne crois pas que les chrétiens soient colonialistes. Cette option est l'embarras bien naturel de la Grande-Bretagne entre le Continent et le Commenwealth, sur lequel il n'est pas besoins d'insister. C'est aussi celui de la France et de l'Union française. C'est même celui de la France et de la Sarre. Un curieux incident le met en évidence. A la Commission Permanente de Paris, après un plaidoyer pour l'admission de la Sarre, territoire semi-indépendant seulement, M. Crawley (Grande-Bretagne, travailliste) demande la parole pour suggérer l'admission de Chypre, Gibraltar, et sous-entendre celle de l'Irlande du Nord. De même la présence dans la délégation française de MM. Diop et Senghor, et d'autres représentants de l'U-

nion, est ressentie comme insolite, ce qu'on appelle en anglais un *anticlimax*, quelle que soit l'estime pour les personnalités. Certains délégués, particulièrement les Israélites, ressentent ce complexe comme un début de racisme, alors que d'autres, comme M. Paul Bastid, sont plus directement en contact avec les nécessités européennes.

Mais cette orientation politique s'accentue surtout devant le problème allemand, la présence de l'Allemagne étant indispensable. Elle est une partie importante du Continent et ceci est compris de tous. Au Comité de Paris, les ministres les plus allants, MM. Sforza, Mac Bridde, sont précisément ceux qui appuient sa candidature. Or l'entrée de l'Allemagne au Conseil, son inclusion dans l'Europe occidentale, est liée à la politique. Dès le 11 août, les délégués qui s'en font les apôtres, sans même compter M. Churchill, sont du centre ou de la droite. Au troisième Congrès Parlementaire de Venise, le comte Coudenhove et les hommes de sa tendance s'opposent dans le même sens à MM. Hamon, de la gauche M.R.P., et Piérard, de la gauche socialiste. Au Comité, ce sont les ministres représentants des pays politiquement à droite qui sont les plus ardents. A la Commission Permanente, seuls des hommes de gauche, MM. Guy Mollet et Crawley, s'opposent à l'admission de la Sarre. L'explication est donnée par M. Paul Bastid, lui-même favorable, que les plus pressés veulent ramasser un fusil contre l'U.R.S.S., où qu'il soit. Il est certain, de plus, que le gouvernement allemand est, pour le moins, axé sur le centre et la droite; un rapprochement répugne à la gauche qui le traite de gouvernement nazi. Pourtant il faut préciser une fois de plus que l'extrême droite n'adhère pas au mouvement d'ensemble.

Le représentant R.P.F., tant à Strasbourg qu'à Venise, M. Bonifraut, et surtout le P.R.L., reprennent la position traditionnelle de méfiance à l'égard de la Germanie, habituelle aux nationalistes. Là encore jouent peut-être des intérêts privés qu'inquiète la concurrence renaissante de l'industrie allemande.

Ces points de vue s'accentuent, parce que faire l'Europe n'est pas seulement accepter l'Allemagne, mais l'apeler rapidement. Ne nous cachons pas, en effet, que des tendances très diverses divisent l'Europe occidentale, même dans les milieux fédéralistes. Cela a été sensible à Strasbourg et à Venise, où la discussion générale a fait ressortir de grandes divergences de vues, et, si les résolutions ont presque toutes été adoptées à l'unanimité, c'est que des amendements successifs en avaient fait des compromis. Les officiels eux-mêmes, M. Van Zeeland au cours de ses conférences de presse, reconnaissent que des coalitions existent à l'intérieur de l'Europe de l'ouest. Dès le début d'août, on a vu s'ébaucher au Parlement de Strasbourg un rassemblement anglo-scandinave, les mêmes positions étant prises soit par attachement au Commonwealth, soit par crainte de mécontenter les Russes. En face s'effectue un rassemblement latin ou continental des pays où les fédéralistes sont nombreux, Italie, Belgique, France, qui se rencontrent, entre autres, sur les modes de procédure parlementaire, procédure favorisée par le président Spaak et adoptée à quatre-vingt-dix pour cent. Les modérés de ce dernier groupe, sans exclure la Grande-Bretagne, pensent que l'Europe se fait sur le continent. Les impatients, voyant les réticences anglaises, font remarquer que les États-Unis n'ont pas attendu le Canada. Mais les plus opposés prétendent que l'inclusion de la Grande-

Bretagne est une erreur. « Sans les Anglais, disent-ils, le bilinguisme ne s'imposerait pas, et la vie parlementaire s'instaurerait plus facilement. L'Angleterre n'est pas continentale, et la Manche est bien plus large que l'Atlantique, la langue la rapprochant du Canada et des États-Unis. » Ils remarquent que Churchill, dans son célèbre discours sur l'Europe et le rapprochement franco-allemand, ne dit pas un mot de l'Angleterre. Ils préconisent une communauté atlantique de l'Europe et des États-Unis où la Grande-Bretagne représenterait le lien et la tête de pont du Commonwealth. Churchill, tiendraient-ils de source sûre, serait d'accord. La Grande-Bretagne jouant le rôle de l'U.R.S.S. aux Nations-Unies, ils concluent que l'Europe ne se fera que quand elle partira, et reprochent à la diplomatie française, particulièrement à M. Schuman, d'être trop faible à l'égard d'Albion. L'une de ces tendances trouve son expression dans le Mouvement Européen, dont M. Churchill est le président et son gendre Sandys le secrétaire général. Des hommes politiques français connus pour leur anglophilie, tels MM. André Philipp et Paul Reynaud, y adhérent. l'Union Parlementaire Européenne et pan-Europe groupent les continentaux, sous l'inspiration du comte Coudenhove-Kalergi, où toutes les nuances de l'impatience à l'égard des Britanniques sont représentées, les plus indulgents étant probablement le président Bohy (Belgique) et le vice-président Maccas (Grèce). Le prestige personnel du comte Coudenhove attire pourtant des gens de l'autre bord, et entre autres des Suédois. Il est à noter que dans les réunions de l'Union Parlementaire on ne parle que français. Les deux tendances sur l'admission de la Sarre, au Comité des Ministres à Paris, reproduisent à peu près les coalitions dont nous parlons, les anglo-saxons étant contre.

M. Marius Moutet (socialiste), en s'élevant à Venise contre « la formation d'une Europe qui ne serait que l'occasion d'un coup d'éponge », a marqué qu'il y a aussi l'Europe des vainqueurs et celle des vaincus. Son intervention a été suivie d'une discussion très animée au cours de laquelle les délégués italiens se sont inscrits en faux, particulièrement Mme Chiesa, M. Carboni, et le sénateur de Venise, M. Bastianetto. Il y a encore l'Europe des riches et celle des pauvres, comme l'a fait ressortir M. Benvenutti (Italie), qui demande que des dispositions soient prises pour que « l'Union ne se fasse pas au profit des pays riches ». Et encore celle des pays socialement évolués qui redoutent, avec M. Hamon (France), « que l'union économique ne provoque une régression ». Ce sont là bien des Europes, c'est le fond du problème, qui se disputent déjà le choix d'une Allemagne occidentale. Et plus on tardera à l'inclure, à accentuer la tendance politique de l'Europe, plus ce choix donnera lieu à surenchère entre le Nord et le Sud, car elle cherche discrètement sa voie aujourd'hui, comme il a pu être observé. Et, un jour, il risque d'être trop tard.

JACQUES NANTET.

L'Angleterre et l'Europe

Le Français a souvent l'impression, qui n'est pas dissipée par l'article de J. Nantet, que l'Angleterre ne favorise guère la naissance de l'Europe; pour ne pas dire plus. Cette impression est-elle justifiée? Nous avons demandé à deux Français, un économiste et un journaliste, résidant en Angleterre, de nous dire librement leur opinion à ce sujet.

LA CORDE S'EST CASSEE

Je terminais un « Signe des Temps » d'août-septembre (« L'Angleterre sur la corde raide ») par une indication de la fixité britannique dans le changement économique du monde. Je l'avais commencé en évoquant la résistance du gouvernement anglais à la dévaluation de la livre, qu'on lui conseillait de « l'extérieur comme de l'intérieur », et qui était une des plus spectaculaires manifestations de cette fixité.

La livre a été dévaluée en septembre. J'attendais un cri de soulagement de la presse française : « Enfin, les rapports d'échange, ces fameux « terms of trade » cessent d'être favorables à la seule Angleterre dans une Europe non encore reconstruite. » Quelle ne fut pas ma surprise de voir cette dévaluation rendue responsable de maux innombrables, dont le plus inquiétant aurait été une reprise de la course des salaires et des prix et, le plus bénin, la chute du gouvernement Queuille. Six

semaines plus tard, l'émotion n'était pas apaisée et, à l'occasion d'un court séjour à Paris, j'étais l'objet, de la part de mes amis, de questions attristées ou irritées sur l'isolement de plus en plus manifeste de la Grande-Bretagne et sa désinvolture à notre égard.

L'Angleterre s'écarte-t-elle de l'Europe? Je suis convaincu qu'il n'en est rien, mais je laisse à Jean Léquiller le soin de répondre à cette question.

L'attitude de l'Angleterre à l'égard de la France est-elle inamicale? Cela non plus je ne le crois pas un instant, pas plus après la dévaluation qu'avant. Je me demande parfois si mes compatriotes, qui viennent de découvrir l'Europe, alors qu'ils se refusaient à la voir il y a vingt ans, quand Briand voulait la faire, prennent souvent conscience du reste du monde : ils reprochent volontiers à l'Angleterre de n'avoir pas l'esprit « continental », et certes elle ne l'a pas spontanément, ce qui rend méritoires les efforts qu'elle peut faire pour l'acquérir, mais ils lui reprochent aussi volontiers d'avoir l'esprit insulaire, en quoi ils se trompent lourdement quand il s'agit d'économie, car, en ce domaine, c'est le monde entier que chaque Anglais a sous les yeux, et plus spécialement le Commonwealth, qui s'étend sur les cinq parties du monde, ou la zone sterling, qui s'étend sur quatre. Le Français voit d'abord l'Europe, et, en regardant bien, le reste du monde dans une sorte de halo; l'Anglais voit tout de suite le monde et, en regardant bien, une petite tache qui s'appelle l'Europe. Qu'on ne s'étonne pas qu'il en résulte parfois des dialogues de sourds.

La dévaluation de la livre a affecté toute la zone sterling. Or, en 1948, nous avons acheté pour £ 22.750.000 dans cette zone et nous y avons vendu pour £ 7.250.000; ne nous plaignons pas de l'opération. Mais, dira-t-on, la dévaluation de la livre a entraîné celle du franc. C'est un peu rapide. Nous avons, en effet, dévalué le franc par rapport au dollar, et cela nous coûte assez cher

puisque, en 1948 également, nous avons acheté pour 120 millions de dollars dans la zone dollar et n'y avons vendu que pour 14,3 millions. Mais, plus encore qu'attendue, cette dévaluation n'avait-elle pas été sciemment, et d'ailleurs judicieusement, préparée par l'opération René Mayer de janvier 1948, par l'instauration d'un cours libre du dollar à côté du cours officiel, d'un cours moyen entre les deux et d'une observation attentive du cours « noir », qui s'établissait au-dessus du tout ? La dévaluation de la livre a été l'occasion d'unifier ces différents taux, pour lesquels une existence d'un an et demi était largement suffisante. Il est significatif que René Mayer ait été la seule personnalité politique française à donner une note confiante dans le concert des lamentations du mois de septembre. Si, le 1er juillet, Cripps a gagné contre Spaak, Mayer n'a-t-il pas, le 18 septembre, gagné contre Cripps ?

Mais Cripps a agi sans prévenir le successeur de Mayer, dira-t-on encore, alors que Mayer, en 1948, avait prévenu Cripps de ses intentions. L'argument est plaisant quand on se rappelle qu'à son retour de Londres, Mayer a fait précisément ce que Cripps l'avait supplié de ne pas faire, et qu'au surplus il a dévalué le franc de 80 % en passant outre à l'avis du Fonds Monétaire International, alors que les accords de Bretton Woods, solennellement ratifiés par l'Assemblée Constituante française en décembre 1945, n'admettent qu'une dévaluation de 10 % sans autorisation du Fonds.

On pourra chicaner encore en disant que la fixité anglaise n'est pas incompatible avec un sens aigu de l'opportunité : tant que l'Angleterre a pu vendre à l'extérieur sans difficulté, elle a maintenu un taux artificiellement élevé de la livre qui lui permettait d'importer à bon compte, mais quand, au printemps 1949, ayant atteint un indice d'exportation égal à une fois et demie celui de 1938, elle s'est aperçu qu'elle plafonnerait désormais et que le monde devenait un « marché d'ache-

teurs », elle a dévalué brutalement pour conquérir des positions. On lui pardonne mal d'avoir dévalué de 30 %, par peur de sa concurrence dans le commerce international. Rappelons-nous donc simplement que beaucoup de nos compatriotes espéraient, en janvier 1948, que notre dévaluation de 80 % allait décisivement stimuler nos exportations. La dévaluation n'a jamais été un remède en soi; elle n'est qu'un ajustement de conditions d'échange. Au surplus, demandons-nous encore deux choses : d'une part si l'existence de notre double taux de change, par les arbitrages et les opérations d'achat et de revente qu'il permettait, n'a pas fait perdre à la Grande-Bretagne, pendant vingt mois, un nombre appréciable de dollars; d'autre part si les avantages que la Grande-Bretagne a pu obtenir sur la France, en matière de rapports, d'échanges, quand la livre était surévaluée, n'ont pas été compensés par les transferts qu'elle a faits en notre faveur sous le régime de l'accord des paiements intra-européens en 1948-1949 et par ses dons purs et simples entre la fin de la guerre et la mise en œuvre du plan Marshall.

Cette querelle que l'on cherche à l'Angleterre à propos de sa dévaluation n'est pas raisonnable. En matière monétaire, la France a plus de leçons à recevoir qu'à donner, et l'Angleterre en a plus à donner qu'à recevoir. L'Angleterre a lâché sa monnaie le jour où elle a vu qu'elle ne pourrait regarnir ses réserves vitales en or et en devises rares qu'en acceptant de les payer plus cher qu'elle ne le faisait depuis dix-huit ans.

Il ne s'agit donc pas d'ergoter sur cette dévaluation, mais de penser à ses conséquences. N'étant pas dans les secrets du gouvernement de Sa Majesté, je me réfère aux déclarations faites par son chancelier de l'Échiquier au cours de sa conférence de presse du 17 novembre.

Sans manifester un optimisme résolu, il se déclare satisfait des premiers effets de la dévaluation sur le commerce avec la zone dollar. Cette satisfaction même

me semble excessive, car les chiffres provisoires que l'on connaît indiquent une simple stagnation des *valeurs-dollar* en cause, ce qui est notoirement insuffisant quand on pense aux commandes différées entre mai et septembre. De même l'accroissement net des réserves paraît faible en regard des paiements différés pendant la même période.

L'acharnement à équilibrer la balance commerciale entre zone sterling et zone dollar est affirmé de nouveau. Si élargi que soit un tel bilatéralisme, on peut se demander s'il est vraiment raisonnable. Cet équilibre exige une valeur élevée de l'élasticité d'importation dans la zone dollar des biens exportables par la zone sterling, mais cette valeur est malheureusement inconnue et sir Stafford Cripps n'a aucune prise sur elle. Il exige aussi un abaissement des barrières douanières de la zone dollar; cette mesure semble en bonne voie, mais, unilatérale, elle risque de provoquer un emploi coûteux, donc anti-économique, des ressources de la zone sterling, et, bilatérale, elle n'est d'aucun secours pour le problème sterling-dollar immédiat.

Enfin, cet équilibre exige un effort de production considérable dans la zone sterling et, notamment, dans le Royaume-Uni. Les gouvernants en ont pleinement conscience et l'encouragent, mais avec un succès inégal et par des mesures dont l'efficacité est parfois douteuse. Le taux global actuel de la production dépasse d'environ 6 % celui de 1948. Ne semble jouer en faveur de cet effort que la discipline des syndicats britanniques, qui, d'ailleurs, se manifeste surtout dans la modération des revendications de salaires. En revanche, de nombreux facteurs jouent contre lui : un réflexe fâcheux, mais incoercible, de peur du chômage possible, une absence de conscience de crise actuelle dans le peuple, qui vit mieux qu'avant la guerre, un développement invraisemblable de certains types de loisirs, comme les football pools et les courses de lévriers, qui engouffrent un vo-

lume impressionnant de ressources ainsi détournées de la production, la sécurité, bienfaisante mais qui a supprimé le sens du risque sans encore le remplacer par un autre moteur, donnée au peuple britannique par l'Assurance nationale et le Service national de Santé; en face de ce monde du travail, des entrepreneurs qui, dans la mesure incertaine où ils ont gardé l'esprit d'entreprise, cherchent évidemment à gagner leur sterling là où le sterling est le plus facile à gagner, ce qui n'est pas dans la zone dollar; pour tout le monde, la progressivité rapide de l'impôt sur le revenu.

Bref, un gouvernement qui joue la difficulté dans des conditions déjà difficiles, avec un peuple docile mais fatigué. Ayant cassé une corde raide, il en tend immédiatement une autre.

Il faut pourtant noter un signe encourageant dans les intentions exprimées le 17 novembre par sir Stafford Cripps. Après avoir marqué vigoureusement le caractère multilatéral des échanges au sein de la zone sterling et entre cette zone et un nombre croissant d'autres nations (encore bien peu nombreuses d'ailleurs), il a affirmé que la volonté et l'espoir du gouvernement était d'étendre progressivement cette multilatéralité à toute l'Europe occidentale et au monde entier.

« L'Angleterre n'a pas choisi l'Europe », entend-on parfois dire en France. Bien sûr; elle a choisi le monde. Nous aussi, nous devons choisir le monde. Et surtout ne pas opposer des choix complémentaires. La Grande-Bretagne est le banquier de la zone sterling, qui est une assez belle réussite. Ses responsabilités monétaires les plus proches et les plus certaines s'exercent à l'égard des pays de la zone sterling. On ne la verra donc jamais risquer de compromettre cet édifice dans une aventure monétaire européenne. Mais cela ne signifie pas qu'elle s'éloigne de l'Europe. Son « intégration » à l'Europe, pour parler comme M. Hoffman, ne suit pas les mêmes

chemins que la nôtre; comment les suivrait-elle puisque les points de départ ne sont pas les mêmes?

20 novembre 1949.

YVES MAINGUY.

A CHACUN SES VERITES

La perfide, l'insulaire, l'égoïste Albion ressuscite chaque jour dans quelque périodique français. Les Français sont naturellement portés à opposer leur propre « conscience européenne » à l' « insularité » des Anglais, et à accuser l'Angleterre d'être le seul pays, en Europe occidentale, à saboter plus ou moins hypocritement l' « Union Européenne ». Ce thème est exploité à loisir.

Chose curieuse, ceux d'entre nous qui vivent en Angleterre sont, en retour, frappés par l' « insularité » de leurs compatriotes. Yves Mainguy le dit ailleurs dans ce même numéro. Et je pourrais invoquer bien d'autres témoignages français, aussi objectifs que les nôtres, dans ce procès. Très souvent, la presse et l'opinion françaises nous paraissent ici étrangement « provinciales »; leurs préoccupations nous semblent souvent étroite et « égotistes », leurs vues sur le monde extérieur déformées par les préjugés, leur information peu sûre, leur sens des proportions mis en défaut. J'espère ne provoquer personne en disant que mes compatriotes me paraissent guettés par une sorte de narcissisme. Toujours prêts à accuser les autres ou à s'en moquer, ils savent fort bien, pour eux-mêmes, trouver des excuses ou se dissimuler leurs défauts, leurs erreurs et leurs faiblesses.

Que la guerre et l'occupation nous aient inspiré un souci jaloux de nos intérêts, cela se comprend. Mais, si nous voulons précisément que se fasse l' « Union Européenne », nous ne pouvons pas nous permettre trop de complaisance envers nous-mêmes. Car les aigres polémiques sont à cet égard sans effet. Ce qui importe, ce sont les actes. C'est dans la mesure où, *pratiquement*, la France se prête à une coopération européenne qu'elle peut prétendre montrer l'exemple.

Or, sur ce sujet, le dialogue principal est entre Français et Anglais. Et c'est là un premier fait que certains Français négligent. Dans l'état actuel de l'Europe, réduite à sa portion occidentale, l' « Union Européenne » doit d'abord s'appuyer sur une Entente franco-britannique. Tout le reste est rêverie, et rêverie dangereuse. Nous entendons parler quelquefois d' « Union latine » ou d' « Alliance franco-allemande »; ce sont des paroles en l'air. Une Europe qui se constituerait sans l'Angleterre se priverait de son membre le plus riche et le plus influent. Et, dans une telle Europe, la France resterait face à face avec l'Allemagne, dans une confrontation qui manquerait vite de confort pour nous. L'Europe sans la Grande-Bretagne ne peut pas se constituer; une telle Europe serait d'ailleurs promise à une rapide hégémonie allemande.

Si nous admettons qu'il en est ainsi, nous devons admettre que les intérêts et les points de vues des deux pays principaux doivent être ajustés; nous devons donc tenir compte de ce que disent et désirent les Anglais, comme ceux-ci doivent tenir compte de ce que nous disons et désirons. Or, croyons-nous, pour notre part, écouter les Anglais autant que nous souhaitons être écoutés d'eux? Croyons-nous donner pratiquement et fréquemment des preuves de notre esprit de collaboration? Croyons-nous que, dans la balance des vertus et des vices, nous sommes toujours sur le bon plateau et les Anglais sur le mauvais?

Dans le domaine économique, par exemple, nous ne cessons pas de critiquer ce que nous appelons le nationalisme de sir Staffort Cripps. Nous avons certes quelques bonnes raisons pour cela, et je ne suis nullement prêt à suivre Yves Mainguy lorsqu'il justifie la manière dont la livre a été dévaluée. Les fautes des Français contre la coopération européenne n'excusent pas celles des Anglais. Ceux-ci, en dévaluant la livre de cette façon, ont formellement violé les clauses économiques des pactes de Dunkerque et de Bruxelles; si nous leur donnions l'absolution, nous serions nous-mêmes coupables. Et les responsabilités des Anglais sont à cet égard d'autant plus lourdes que la livre est une monnaie plus importante pour la communauté européenne. Mais si nous pouvions nous vanter d'être nous-mêmes plus généreux et plus larges d'esprit, nos critiques seraient plus convaincantes. Or, pratiquement, qu'en est-il? Nous accablons les Anglais lorsqu'ils réclament des dollars supplémentaires. Il est certain, en effet, que les Anglais pourraient travailler davantage et pousser leurs exportations vers les

marchés à devises fortes. Mais nous oublions : 1° que l'Angleterre ne parle pas seulement pour elle-même; elle parle également pour une immense communauté économique et humaine qui s'appelle la zone sterling; 2° que notre balance commerciale avec les États-Unis est encore beaucoup plus déséquilibrée que la leur; 3° que les consommateurs britanniques font dans l'ensemble des sacrifices bien supérieurs à ceux des consommateurs français; 4° qu'après nous avoir consenti des dons ou des crédits au lendemain de la guerre, l'Angleterre nous accorde maintenant d'importants transferts sous le régime de l'accord sur les paiements inter-européens.

Nous nous plaignons de l'austérité britannique qui, disons-nous, paralyse le commerce européen. Peut-être, en effet, serait-il préférable de libérer davantage les échanges européens, mais nous oublions : 1° que si les Anglais abandonnaient l'austérité actuelle, leur déficit avec les États-Unis serait beaucoup plus fort, et leur monnaie promise aux dévaluations successives du franc; 2° que, lorsqu'il est question de suspendre le régime des quota, nous poussons nous-mêmes de hauts cris en faveur de notre agriculture; 3° que nous ne pouvons ni ne voulons offrir aux Anglais, en quantités suffisantes et aux cours mondiaux, les produits alimentaires essentiels qui leur font besoin (viande, beurre, œufs, blé); bien au contraire, certains Français s'indignent d'apprendre que les camemberts passent la Manche; on leur retirerait le pain de la bouche qu'ils ne crieraient pas plus fort. Or, s'il est un fait patent pour quiconque a voyagé récemment à travers les deux pays, c'est bien qu'à l'heure actuelle la France mange beaucoup mieux que l'Angleterre; notre fameuse « conscience européenne » aurait là une bonne occasion de se manifester; 4° que le Royaume-Uni est néanmoins devenu le premier client de la France.

Nous avons protesté — et, je le répète, avec raison, selon moi — contre la façon dont la livre a été dévaluée, mais nous oublions : 1° que notre presse n'a pas cessé, l'été dernier, de mener campagne en faveur d'une dévaluation de la livre; 2° que cette campagne contre la livre a même été menée dans certains milieux officiels, et que les Anglais le savaient fort bien.

Nous entendons également les Français se plaindre bien souvent des Anglais dans le domaine militaire. Les Britanniques, lisons-nous chaque jour ici ou ailleurs, restent fidèles à la stratégie insulaire, et sont tout prêts à nous

abandonner à notre sort. Nous oublions : 1° que pour la première fois les Anglais ont fait dès le temps de paix le geste que nous avons vainement réclamé d'eux au lendemain de la guerre mondiale, je veux parler des pactes de Dunkerque et de Bruxelles; 2° que pour la première fois, ils ont maintenu en temps de paix le régime de la conscription et que les effectifs de leur armée de terre sont supérieurs à ceux de la nôtre; 3° que si, pour prouver l'intérêt qu'ils portent à la sécurité française, les Anglais envoyaient demain des divisions en Alsace ou dans le Nord, nous serions les premiers à crier au scandale; 4° que, seuls, les Anglais nous ont fourni les avions de chasse modernes que nous sommes actuellement dans l'impossibilité de fabriquer; 5° qu'ils ont des troupes en Allemagne; 6° que, chez nous, les dirigeants du parti le plus nombreux à l'Assemblée Nationale, et recueillant régulièrement 25 à 30 % des votes français, nommément le Parti communiste, claironnent qu'ils accueilleront à bras ouverts l'envahisseur si celui-ci porte l'uniforme soviétique; c'est la conception qu'ils ont de la défense européenne; qu'on ne soit pas surpris si les Anglais en tirent certaines conclusions, etc.

J'arrête ici cette énumération, car on pourrait croire que je cherche à justifier, toujours et partout, les Anglais. Il n'en est rien. Lorsque je m'adresse aux Anglais, je leur tiens un autre langage. Je ne crois pas du tout — loin de là — que l'Angleterre soit sans reproche. Mais il me semble d'abord que, trop souvent, les Français la critiquent sans raison solide, ensuite qu'ils ne s'examinent pas eux-mêmes avec assez d'exigence. C'est ce que, sur quelques exemples, j'ai essayé d'indiquer.

Si l'Angleterre s'éloigne ou non de l'Europe, je n'en sais rien. Une longue pratique quotidienne du journalisme m'a appris à me méfier de ces jugements généraux et dramatiques. Au bout de la chaîne qui le retient au large de Calais, le navire britannique peut en effet se déplacer de temps à autre. De fait, dans les circonstances actuelles, cette chaîne me paraît plus longue, plus tendue que l'an dernier. Mais ce peut être là un incident passager, dont les Anglais ne sont pas seuls responsables. Il dépend également de nous qu'à long terme le navire se rapproche de la côte et que la chaîne ne casse pas; sachons tirer sur elle sans trop de brusquerie ou de mauvaise grâce.

JEAN LEQUILLER.

BILAN ALLEMAND

L'année 1949 a incontestablement été marquée par le retour de l'Allemagne sur la scène internationale comme facteur politique actif.

La réforme monétaire de juin 1948 avait efficacement préparé le redressement allemand en jetant dans les trois zones occidentales les bases d'une économie stable. Malgré toutes les craintes, cette réforme a été un net succès économique, car, depuis sa réalisation, la production industrielle et agricole suit une courbe ascendante et la pénurie absolue des produits de tous genres a fait place à une abondance relative. Peu à peu, l'Allemagne retrouve ainsi sa puissance économique. Toutefois, ce succès a comme contrepartie une aggravation de l'injustice sociale. Tout le monde est d'accord pour affirmer que l'offre de marchandises sur le marché d'outre-Rhin serait insuffisante si les masses disposaient d'un pouvoir d'achat raisonnable.

L'événement politique de l'année fut la constitution de la République allemande de l'Ouest, qui fut copiée quelques semaines plus tard, d'une façon peu parfaite, de l'autre côté du rideau de fer par les autorités soviétiques. L'Allemagne a ainsi retrouvé au moins une partie de sa souveraineté, pour ne pas dire de son indépendance. Notre voisin de l'Est s'est progressivement transformé d'un objet de la politique internationale en un sujet plus ou moins central, dont on commence à respecter la volonté politique d'une manière positive ou négative, selon les circonstances et les convictions.

L'Allemagne de l'Ouest a, enfin, été virtuellement

admise dans cette importante année 1949 dans la communauté occidentale. Pour la première fois depuis la guerre, un ministre allemand a participé à une délibération internationale dans le cadre de l'Organisation Européenne de Coopération Économique à Paris. En même temps, le Conseil de l'Europe a adopté l'admission de l'Allemagne de Bonn, qui fera probablement au printemps prochain son apparition sur un pied d'égalité dans l'Assemblée consultative de Strasbourg. N'oublions pas non plus l'assouplissement du statut d'occupation, décidée en novembre à Paris par les ministres des Affaires étrangères de la France, les États-Unis et la Grande-Bretagne, qui ont autorisé le gouvernement de M. Adenauer à mettre en place le premier échaufadage d'un service diplomatique allemand.

Le chemin parcouru par l'Allemagne depuis un an est considérable, mais toutes les réalisations n'ont pas donné à la population d'outre-Rhin le sentiment nécessaire et souhaitable de sécurité et stabilité. Les masses ont l'impression que le règne du provisoire subsiste et qu'aucun Allemand n'a encore la possibilité de bâtir son avenir sur des bases solides. Psychologiquement, la République de Bonn semble être construite sur du sable mouvant. La principale hypothèque est l'existence de deux Allemagnes qui, indépendamment de l'hostilité de leurs régimes, tendent vers l'union. Cette division est d'autant plus grave qu'elle fait partie de la grande opposition mondiale entre l'Est et l'Ouest. Aucun peuple d'Europe n'est aussi sensible à un éventuel danger de guerre que celui de l'Allemagne, qui se considère comme un tampon sans volonté, placé entre deux adversaires, dont il ignore les intentions.

La situation économique constitue une autre cause d'instabilité. Le redressement est à la fois réel et fictif. Il est réel, parce que l'Allemagne recommence à compter comme facteur économique dans le monde. Il est fictif, parce que la pauvreté allemande est tellement

grande que toute prospérité même relative est à la longue une impossibilité absolue. On aurait tort de se laisser tromper par l'aisance apparente de l'existence allemande. Exception faite d'une mince couche d'heureux, les masses vivent dans la misère. Malgré la richesse des vitrines des magasins, l'achat d'un costume ou seulement d'une casserole constitue un véritable problème pour la majorité des Allemands.

Le redressement social de l'Allemagne reste à faire. Les masses ne sauraient accepter un abaissement sensible de leur niveau de vie sans un minimum de justice sociale, c'est-à-dire sans un effort sincère et sérieux de la part des responsables de combattre les inégalités scandaleuses qui caractérisent actuellement la vie allemande. D'autre part, l'intégration des dix millions de réfugiés dans l'économie allemande ne semble pas être moins difficile que cette intégration de l'Europe dont on parle si fréquemment. L'un ne se ferait pas sans l'autre, car le sort des réfugiés allemands est une question européenne.

Le passif du bilan politique et économique pèse inévitablement sur la situation morale d'outre-Rhin. L'incertitude matérielle aboutit facilement à un déséquilibre psychologique. La rééducation d'un peuple est, en toute circonstance, une œuvre difficile et aléatoire. N'est-il pas insensé de l'entreprendre dans un climat international où la force et l'égoïsme paralysent la justice et même l'honnêteté humaine la plus élémentaire? Un idéal fictif ne pourra satisfaire une jeunesse désabusée par l'expérience de la dictature et de la guerre. Il est difficile de porter un jugement sur l'attitude de la jeunesse allemande, car si l'on a insisté à outrance sur ses fautes et ses erreurs, on ne lui a pratiquement pas indiqué un chemin positif et objectivement attrayant. En effet, toute l'Europe occidentale manque à présent de foi et de dynamisme idéologique.

ALFRED FRISCH.

NOTES ET CHRONIQUES

UNE CONGREGATION SAVANTE : LA CONGREGATION MEKHITHARISTE

Au cours du mois d'octobre 1947, les représentants de l'élite intellectuelle parmi les Arméniens réfugiés en Europe se sont réunis à Venise pour fêter le centenaire de la revue *Pazmaveb,* revue de philologie éditée par les Pères Mekhitharises de Venise. Ce centenaire eût été célébré quatre ans plus tôt, si la guerre n'était venue interdire toute manifestation culturelle.

Et l'année 1949, — ou, plus exactement, la période comprise entre le 27 avril 1949 et le début de septembre 1950, — a été proclamée année jubilaire par les Mékhitharistes, en commémoration du deuxième centenaire de la mort de leur fondateur.

C'est en 1701 que la congrégation mékhitharistes fut fondée par un moine arménien originaire de Sebaste et qui avait pris, en même temps que l'habit religieux, le nom de « Mekhithar », c'est-à-dire : « Consolateur ». Jamais nom ne fut mieux porté! Alors que l'Arménie, depuis plusieurs siècles déjà, avait perdu, avec son indépendance politique, toute liberté de faire progresser, voire simplement de conserver sa culture nationale, ce saint homme et fervent patriote fondait, en terre étrangère, une congrégation arménienne, en lui assignant un

double but : servir Dieu, d'abord; servir sa patrie, ensuite[1].

Mekhithar avait, à l'origine, choisi pour sa congrégation la règle de saint Antoine, mais il lui substitua celle de saint Benoît lorsqu'il sollicita du pape Clément XI la reconnaissance de l'Ordre qu'il avait fondé. Ayant dû fuir Péra, la congrégation était alors installée à Modon, en Morée. Ce n'était, hélas, pas pour bien longtemps! La Morée était bientôt envahie par les Turcs. Mekhithar obtint l'autorisation de se réfugier à Venise, où il trouva le meilleur accueil. C'est dans une petite île de la lagune, l'île de Saint-Lazare, ancienne léproserie, que les Mekhitharistes établirent leur couvent, dont le musée et la bibliothèque font partie des curiosités de Venise. Toujours animés de la même ardeur que leurs fondateurs, les inlassables bâtisseurs que sont les Pères Mekhitharistes sont, à l'heure actuelle, en train d'agrandir encore leur île et leur couvent. Cette congrégation est donc fixée à Venise depuis 1717; cependant, peu après la mort du fondateur, quelques Pères, en désaccord avec le nouvel Abbé général sur des questions constitutionnelles, allèrent fonder à Trieste une communauté distincte ayant même nom et mêmes buts et qui, en 1811, fut transférée à Vienne (Autriche).

Après avoir adapté la règle bénédictine aux besoins de son œuvre et assuré à celle-ci les solides fondements nécessaires pour atteindre ses buts d'ordre religieux, Mekhithar, définitivement installé dans l'île de Saint-Lazare, entreprit de ressusciter la culture nationale. Aidé de ses disciples, qu'il avait magnifiquement formés, il commença par recueillir les fragments épars de la littérature classique arménienne; puis il étudia méthodiquement ces textes et tira de ces documents les élé-

1. L'énoncé de ce double but sert de conclusion à la préface du tome Ier de son dictionnaire.

ments d'un gros dictionnaire de la langue littéraire. Il fixait déjà l'orthographe, la nature et la flexion des mots et donnait de ceux-ci une définition exacte, souvent accompagnée de références d'auteurs. Vers 1830, de nouveaux manuscrits ayant été retrouvés et dépouillés, trois Pères Mekhitharistes, les PP. Avkérian, Avédikian et Surmélian, publièrent un *Nouveau Dictionnaire de la Langue Kaïkane,* basé sur le dictionnaire de Mekhithar.

L'entreprise de Mekhithar avait sauvé la langue arménienne. D'une part, elle avait rendu à la langue classique sa pureté primitive, et les Mekhitharistes, se servant de cette langue pour leurs œuvres littéraires ou savantes, ont compté dans leurs rangs des auteurs dont les écrits ne le cédaient en rien quant à l'élégance du style aux écrits de l'Age d'Or (Ve siècle après Jésus-Christ). D'autre part, épurant et polissant le parler populaire, les Mekhitharistes en ont fait une langue de culture qui, pour sa clarté et sa précision, ne peut être comparée qu'aux langues de l'Europe occidentale.

La littérature arménienne du Moyen-Age, du Ve au XIIIe siècle, avait été la littérature du monde chrétien contemporain et correspondait, à peu près, à celle de l'Occident. La disparition du dernier royaume d'Arménie, en Cilicie, avait coupé les liens qui unissaient l'Arménie à l'Occident. (On ne trouve d'ailleurs plus, à partir de cette époque, qu'une littérature populaire de troubadours.) Les Mekhitharistes, en renouant ces liens, retrouvaient un Occident profondément transformé par la Renaissance. Ils s'attachèrent à remettre leurs compatriotes au courant des goûts, des idées et des progrès du jour. Ils se mirent donc à traduire en arménien les chefs-d'œuvre des littératures grecque et latine qui avaient été délaissés au Moyen-Age et firent également un choix très vaste parmi les plus belles œuvres des littératures française, italienne et anglaise.

Outre ces travaux profanes, la congrégation ne man-

quait pas de membres remarquables qui consacraient une bonne partie de leur activité à la rédaction de traités originaux de théologie, de commentaires sur les Écritures, de livres de piété, à la traduction en arménien d'œuvres des théologiens occidentaux et, inversement, à la traduction en latin de la patristique arménienne. Mekhithar avait, entre autres, composé un commentaire de saint Matthieu, traduit l'*Imitation de Jésus-Christ* et publié la Bible. Pour le texte de la version arménienne de la Bible, c'est l'édition du P. Bagratouni qui est la plus estimée. Signalons encore, au sujet des traductions, des retraductions en latin d'ouvrages grecs ou syriaques dont les originaux avaient été totalement ou partiellement perdus et dont, seule, une version arménienne avait subsisté, tels, par exemple, la *Chronique* d'Eusèbe, l'*Explication des Épîtres de saint Paul,* d'Ephrem.

La musique religieuse ne fut pas oubliée : Mgr Aydenian, à Vienne, le P. Dayan, à Venise, se sont consacrés à l'étude des chants sacrés qu'ils ont transcrits en notation européenne.

Enfin, les Mekhitharistes de Venise entreprirent en 1843 la publication d'une excellente revue de philologie, le *Pazmaveb,* dont on a célébré le centenaire en 1947, et, en 1887, les Mekhitharistes de Vienne éditaient le premier numéro d'une revue similaire, *Hantès Amsorya,* revue également excellente et dont la publication se poursuit régulièrement.

Pour être complète, l'œuvre d'éducation nationale devait aussi comporter l'ouverture d'écoles. Cela non plus n'échappa pas à la perspicacité de Mekhithar.

L'activité pédagogique des Pères Mekhitharistes débute dès 1746. Sur l'ordre de Mekhitar lui-même, ils ouvrent à cette date, à Elisabethpol de Transylvanie, un collège qui compte jusqu'à soixante élèves. Bientôt deux autres collèges mekhitharistes s'ouvrent également en Hongrie. En 1804, les Pères de Venise assument la

direction d'un collège fondé à Constantinople par les « Frères de l'Illuminateur », et, quatre ans plus tard, ils ouvrent pour leur compte deux autres écoles, l'une à Péra, l'autre à Galata. Le nombre des élèves atteint deux cents. Ces deux établissements, réunis plus tard à Sakiz Agac, existent encore. Et dans la même ville, à Pangalti, les Mekhitharistes de Vienne ont eux aussi un très important collège secondaire. Les écoles créées par les deux communautés ont été très nombreuses en Orient; malheureusement, beaucoup ont disparu tragiquement. Mais les Pères arméniens ne perdent pas courage, et, peu de temps encore avant cette dernière guerre, ils ont ouvert de nouveaux collèges, très prospères, en Syrie et en Égypte.

Deux collèges mekhitharistes méritent une mention spéciale : non contents de répandre dans les centres arméniens de l'Orient leur culture nationale élargie de vastes éléments de culture occidentale, les Mekhitharistes voulaient aussi instruire dans le milieu occidental même une jeunesse destinée à former une élite intellectuelle. Grâce à des legs institués par deux anciens élèves reconnaissants, la congrégation put fonder en 1834 à Padoue le collège Samuel Moorat, puis en 1836, à Venise, le collège Édouard Raphaël. Le collège Moorat fut bientôt transféré à Paris (1846), dans un palais de Condé, rue Monsieur, où il jouit de la haute protection de Louis-Philippe. Il y resta jusqu'à la guerre de 1870. Il fut alors retransféré à Venise et réuni au collège Raphaël, lequel, d'abord installé dans un des plus beaux palais de Venise, le palais Pesaro, était, depuis 1850, établi dans un autre palais plus adapté à l'usage d'école, le palais Zenobio. En 1930, le collège Moorat fut disjoint du collège Raphaël et revint dans la région parisienne, à Sèvres. Après quelques années d'interruption pendant la guerre, il a rouvert ses portes en 1946.

Des collèges mekhitharistes est sortie une élite nom-

breuse d'écrivains, de médecins et hommes de science, d'hommes d'État, d'industriels, etc.

C'est cette grande activité de congrégation savante qui sauva la congrégation mekhithariste lors de l'arrivée de Bonapare en Italie. Bonaparte ne fit, en effet, pas de difficulté pour lui reconnaître la qualité d'Académie arménienne. Cette Académie arménienne de Saint-Lazare jouit d'une telle considération que les plus illustres savants européens ont toujours considéré comme un grand honneur d'en être reçus membres. Parmi les Français qui ont reçu cette distinction, qu'il nous suffise de citer Brosset, Victor Duruy, Saint-Martin, Dulaurier, Langlois, Meillet, Macler, le P. Mariès, etc.

La contemplation d'une œuvre aussi considérable porterait à croire que les ouvriers en ont été nombreux. Ce serait une grave erreur. De tout temps, chacune des deux communautés n'a guère compté qu'une cinquantaine de membres vivants, y compris les jeunes Pères encore inexpérimentés, les vieillards infirmes et les administrateurs chargés de la lourde tâche d'assurer l'existence matérielle de la congrégation.

FRÉDÉRIC FEYDIT.

VUES INDIENNES SUR LE PROBLEME VIETNAMIEN

La presse française s'est montrée d'une prudence pleine de pudeur en accueillant par le silence le mémorandum indien relatif au problème vietnamien. A titre de consolation sans doute, on s'est plu à émettre l'hypo-

thèse que ce document n'avait qu'un caractère officieux; qu'il était peut-être loin de refléter l'opinion des dirigeants de l'Indoustan. Ceci a pourtant bien peu d'importance et il faut reconnaître l'évidence : ce n'est pas la première fois que l'Inde manifeste son désir de se placer à la tête des mouvements nationalistes du Sud-Est asiatique.

On peut aisément résumer la note indienne en trois points :

1° La France persiste à vouloir gouverner l'Indochine contre la volonté de sa population. L'expérience Bao Daï elle-même n'est qu'une manœuvre impérialiste : la France sait fort bien que l'ex-empereur est considéré comme un fantoche par ses anciens sujets; et les accords du 6 mars, qui offraient une indépendance limitée au gouvernement de ce dernier, n'ont même pas été ratifiés.

2° Le Vietnam n'a qu'un gouvernement, celui d'Ho Chi Minh. Il est puissant par son armée, son administration, sa police, sa justice; par le fait qu'il contrôle quatre vingts pour cent du territoire national; parce qu'enfin le mouvement révolutionnaire que dirige le communiste Ho Chi Minh est simplement et avant tout *national*.

3° La France peut encore espérer des appuis financiers et militaires de Washington, « mais l'Inde espère être en mesure de devenir le champion de l'indépendance indochinoise [1], et elle serait favorable à une intervention des N.U. ».

Voyons le triple aspect, français, indien et international de ce mémorandum.

Au point de vue français. Il est évident que la France essaie de sauvegarder sa position en Extrême-Orient. Il est non moins évident que la « carte Bao Daï » en est

1. Le Pandit Nehru s'est montré plus circonspect, démentant notamment son intention de proposer sa médiation. Mais cela ne change rien au fond de l'attitude indienne.

le dernier atout, de l'avis unanime et même de l'avis d'un certain nombre de vietnamiens, joué trop tard. Il faut aussi reconnaître que la remise de tous les attributs de souveraineté à Bao Daï n'aurait rien résolu, étant donné que vingt pour cent du pays seulement, comme le note le mémorandum, est contrôlé par les troupes françaises. La puissance de Ho Chi Minh reste assurément très forte, et il ne fait aucun doute que les hésitations et les duplicités françaises, que le peu de moyens et de liberté d'action laissés à Bao Daï n'ont pas entraîné le nombre important des attentistes ou des nationaux intégrés au Viet Minh, dans le camp de l'ex-empereur. Plus que jamais, en cette fin d'année, le problème vietnamien est au fond d'une impasse.

Au point de vue indien. Le mémorandum surprend par la faveur marquée pour Ho Chi Minh, alors que la réputation du gouvernement indien, fondée sur une violente action intérieure, est l'anticommunisme.

Il ne faut pourtant point prêter au Pandit Nehru et à ses compatriotes un anticommunisme de style occidental, européen ou américain. Le gouvernement indien, qui s'intitule socialiste, est aussi farouchement national : qui s'en étonnerait alors que l'indépendance est encore toute neuve? Le nationalisme indien se garde donc dans sa pureté par l'anticommunisme et, vis-à-vis des puissances coloniales, par l'antiimpérialisme. La Grande-Bretagne est éliminée, en droit et en apparence politique, du Sud-Est asiatique, réserve faite de Singapour, à valeur surtout stratégique. Les Pays-Bas se sont accrochés le plus longtemps possible à l'Indonésie; finalement, bien que péniblement, la République indonésienne s'est tout de même constituée; l'Inde s'était faite aussi le champion de son indépendance, et avait déterminé les États-Unis à l'appuyer. Reste la France. La situation de ses comptoirs de l'Inde n'est réglée que pour l'un d'entre eux; pour les autres, on use de manœuvres dilatoires. De plus, la France s'efforce de

redresser sa position en Indochine. Rien de surprenant à ce que le gouvernement indien n'adopte à son endroit une position analogue à celle qu'il prit, il y a moins d'un an, à l'égard de la Hollande. Le fait qu'Ho Chi Minh soit communiste ne change rien à l'affaire : l'Inde reste fidèle à sa volonté de contribuer à l'émancipation des peuples du Sud-Est asiatique.

Le champ d'application de cette volonté ira peut-être en s'étendant, allant jusqu'à couvrir tous les abords de l'Océan indien. L'Inde négocie actuellement l'établissement d'un consulat indien à Madagascar. On retrouverait d'ailleurs ici un problème plus spécifiquement indien qu'international avec les problèmes d'immigration des îles Maurice juqu'au Sud-Afrique.

L'aspect international est sans doute plus complexe.

On ignore encore et on ignorera probablement encore quelque temps le fond des conversations du Pandit Nehru à Washington. Nul doute qu'il ait été sollicité de prendre place de leader dans le fameux pacte du Pacifique dont on parle tant sans voir encore sur qui il s'appuierait.

Un point est certain : le gouvernement indien a depuis longtemps manifesté sa volonté de ne point s'intégrer à l'un ou l'autre des deux *blocs*. Il est non moins évident que la victoire, plus le triomphe de Mao Tsé Tung, impressionne tout autant les dirigeants de New Delhi que les financiers de Wall Street ou les commerçants britanniques. La nécessité de la reconnaissance du gouvernement communiste chinois leur apparaît avec force. Le mouvement chinois peut constituer une menace pour l'Inde, mais cette menace ne serait nullement diminuée si le gouvernement indien cessait d'apporter son appui aux peuples colonisés du Sud-Est asiatique. Dès l'instant qu'il lui faut reconnaître à la fois le gouvernement communiste chinois (bientôt) et le mouvement révolutionnaire vietnamien (depuis longtemps déjà), pourquoi prendrait-il parti contre Ho Chi Minh. Et à supposer

que Bao Daï réunît quelque sympathie à New Delhi, le gouvernement indien regarderait à deux fois avant de prêter appui à un homme qui risquerait, toute proportion gardée, de se trouver vis-à-vis de son pays dans la position de Tchang-Kaï-Chek. Avec cette différence, d'ailleurs attendue et espérée, qu'il entraînerait la France dans son échec.

Les positions indiennes que Nehru a eu le loisir de développer à Washington seront certainement de nature à influencer la politique du Département d'État. Celui-ci avait manifesté une certaine sympathie pour les accords du 6 mars. Le piétinement qui a suivi l'aurait déjà sans doute amené à d'autres perspectives. L'un de ses objectifs reste de trouver dans le Sud-Est asiatique des États constitués avec lesquels on puisse entamer le débat. Il ne peut y avoir de pacte du Pacifique qu'à ce prix. L'accueil de la presse américaine au règlement de la question indonésienne est, à cet égard, des plus significatifs. On étudie déjà l'application de la doctrine du IVe point à la nouvelle République. Tout aussi désireux que l'Inde (et en somme que la France!) de permettre l'aboutissement de la situation au Vietnam, on peut compter, à Washington, voir bientôt le problème entrer dans une phase diplomatique où les bons offices du Pandit Nehru se verront peut-être imposés.

La ratification des accords du 6 mars sera-t-elle intervenue d'ici là ? Cela seul dépend du gouvernement français.

PIERRE-ALBIN MARTEL.

LES SIGNES DU TEMPS

Grève générale.

Engager une grève générale, même d'un jour, comporte pour une centrale syndicale une part d'aventure. Devant la grève du 25 novembre 1949, il convient de se demander pourquoi la C.G.T.-F.O. a pris l'initiative du mouvement.

Le 24 septembre, l'Assemblée générale des syndicats Force Ouvrière de la région parisienne déclarait : « Si la politique économique et sociale du gouvernement s'oppose aux revendications générales de la classe ouvrière et provoque ou renforce la résistance patronale, il appartient à la C.G.T.-F.O. de prendre l'initiative d'un mouvement de grève générale dont elle gardera la direction et le contrôle. » Résolution à noter, même si l'idée « était dans l'air », même si la prise de position des syndicats parisiens, faibles dans l'industrie, n'a pas déterminé l'attitude confédérale. Celle-ci se trouva fixée au Comité national qui réunit les 22 et 23 octobre les délégués des Fédérations et des Unions départementales. Le 15 novembre, usant du mandat reçu de ce Comité, la Commission exécutive de la C.G.T.-F.O. appelait l'ensemble des travailleurs à la grève générale pour la journée du 25.

Ce geste prend tout son sens quand on le situe dans la brève histoire de la C.G.T.-F.O. : constituée au lendemain des grèves de 1947 par une scission de la C.G.T. imposée aux militants non communistes ni « communisants » par la politique de la majorité confédérale, la

nouvelle organisation est apparue, malgré son désir de renouer la tradition française de l'indépendance syndicale, comme un soutien des gouvernements à participation socialiste. La crise sociale de 1947, le plan Marshall et aussi la « politique de baisse », les grèves de l'hiver 1948, les conditions générales de notre vie publique avaient établi une solidarité de fait entre les partis de la Troisième Force et les centrales syndicales libres, même si ces dernières se déclaraient ou se voulaient indépendantes. Si les projets Reynaud avaient provoqué une vive réaction syndicaliste, le régime Queuille n'a été, *pour les militants,* qu'un « immobilisme ». Des hommes politiques qui auraient voulu éviter la rupture morale entre la « Troisième Force », ou ce qui en survivait, et le syndicalisme libre n'auraient pas reporté au-delà des vacances toute décision concernant les problèmes posés par les syndicats. Le courant d' « unité d'action » (terme bien inadéquat à une réalité complexe, instable) dans la C.F.T.C., la grève des fonctionnaires du 15 juin, œuvre conjointe des fédérations F.O. et C.F.T.C. étaient, au seuil de l'été, de sérieux avertissements. Comme nous l'avons vu, tandis que le développement de la crise gouvernementale aboutissait au cabinet Bidault, l'idée cheminait, s'imposait parmi les syndicalistes *Force Ouvrière,* d'exprimer eux-mêmes en toute clarté, sans atténuation, le mécontentement, le manque de confiance des travailleurs, le sentiment de « se heurter à un mur contre lequel sont impuissants le seul raisonnement, la seule action des organismes centraux » d'un mouvement syndical. Traduire en actes cet état d'esprit était d'autant plus facile que *le milieu socialiste* (les militants plus que « les cadres » du Parti et ceux-ci davantage que les élus...) tend à se dégager d'une politique de coalition, de concessions qui a réussi, certes, à briser deux offensives de la C.G.T., à maintenir les institutions parlementaires, mais n'a guère facilité « la reconquête » du monde ouvrier, tourné tou-

jours dans sa majeure part vers les leaders communistes, syndicaux et politiques. A la C.G.T.-F.O. les militants se trouvaient donc prêts à une manifestation d'indépendance. Mais, à une époque surtout où beaucoup de salariés ne cotisent à aucune organisation, et où les syndiqués ont bien peu d'éducation syndicale, le succès d'une grève générale dépend de réactions de masse qui peuvent différer beaucoup d'un milieu de travail à un autre.

Conformément à l'orientation qu'avait confirmée leur Comité national, les dirigeants de Force Ouvrière n'ont même pas « informé » la C.G.T. de leur décision. Cette dernière apporta cependant son appui au mouvement prévu : afin, a-t-elle dit, de « réaliser l'union totale de la classe ouvrière dans sa lutte pour ses revendications sociales et économiques », en considérant « que l'attitude du gouvernement actuel, en ce qui concerne ses revendications, ne diffère en rien de l'attitude des gouvernements précédents ». Et la centrale à direction communiste ne manqua point de proposer à nouveau « l'unité d'action », telle que ses dirigeants la conçoivent. Il n'y eut cependant de sa part aucune de ces grandes manœuvres de « débordement » qui auraient permis d'accuser une fois de plus les syndicalistes libres engagés dans la grève d'avoir « fait le jeu de la C.G.T. ».

La C.F.T.C. fut « informée » de la décision de la C.G.T.-F.O. Comme chacun le sait, la majorité de son Bureau confédéral refusa de s'associer à l'initative de l'autre centrale. Ce n'est pas le lieu d'analyser les rapports de fait entre les deux organisations qui constituèrent en 1948 « le Cartel de la baisse ». En regardant les événements de la dernière semaine dans une perspective d'histoire syndicale, on liera la décision de « subir » simplement la manifestation du 25 à la réserve traditionnelle de la C.F.T.C. devant les grèves générales. On notera qu'un « légalisme » également traditionnel conduisait à laisser le Parlement délibérer d'abord sur les projets gouvernementaux. Enfin, n'est-il pas naturel

que certains syndiqués chrétiens aient plus de raisons, au moins sentimentales, que des militants de Force Ouvrière, d'espérer davantage d'esprit social d'un gouvernement Bidault que d'un gouvernement Queuille? L'abstention de la C.F.T.C. n'a pourtant été décidée qu'à une faible majorité du Bureau confédéral; elle a été désapprouvée en paroles et en actes, que la presse a rapportés, par plusieurs organisations affiliées, et des organisations qui comptent par le milieu où elles agissent et le dynamisme de leur action. Des informateurs fantaisistes parleront à nouveau d'une « aile communisante », d'une « aile gauche » du syndicalisme chrétien qui porterait en elle « un germe redoutable de dissolution sociale ». Une tradition d'extrême discrétion, jointe à l'absence de curiosité publique, a empêché jusqu'à ces derniers temps toute analyse sérieuse de l'évolution d'un mouvement qui a pris dans la nation une certaine importance. Aux interprétations que l'on donne depuis quelques mois de développements bien connus de lui, l'auteur de cette note répondrait volontiers : « Aile gauche peut-être, mais non aile communisante. » A-t-on vu par exemple au Congrès confédéral de juin 1949 les « gauchistes » de la C.F.T.C. attaquer Force Ouvrière ou le plan Marshall dans le langage des chrétiens progressistes? D'ailleurs, le 25 novembre il ne s'agissait guère d'idéologie, mais simplement de *solidarité ouvrière* dans une expression claire, brutale, d'indépendance, de vigilance à l'égard d'un gouvernement et de résistance à l'encontre d'un patronat de plus en plus exigeant. L'attitude des syndicalistes chrétiens participant à la grève a été ainsi interprétée dans les milieux populaires de formation chrétienne qui, étrangers à l'histoire de la C.F.T.C. avant 1936, se sont trouvés « ne pas comprendre la position du Bureau confédéral », mais ont vu avec joie des organisations chrétiennes s'intégrer franchement, par un geste « historique », dans la tradition du syndicalisme français.

Il resterait à se demander si cette tradition ne mène pas à faire trop aisément appel à des grèves générales, même strictement limitées, ou plutôt si le mouvement syndical ne devrait pas, dans chaque cas, prendre une mesure plus réaliste des manifestations possibles de la solidarité. En l'absence d'une poussée non des militants seuls, mais de la masse elle-même, d'un péril grave, immédiat, évident pour la conscience commune, il est difficile d'unir les catégories diverses de salariés et leurs organisations corporatives dans un arrêt unanime du travail, même motivé par des raisons sérieuses et bien liées. Ne nous étonnons pas que la grève du 25 novembre ait été, comme on l'a dit, « partiellement générale ». Les employés et les cadres n'ont pas dans l'ensemble la même combativité que les ouvriers ni le même sentiment d'un destin collectif. La participation des fonctionnaires a été limitée, malgré l'influence parmi eux des fédérations F.O. : on leur avait déjà demandé en juin une grève d'avertissement; les pouvoirs publics annonçaient d'autre part les dernières étapes du reclassement. En revanche, dans le monde ouvrier, dans les industries et entreprises clés, où les minorités syndicales C.F.T.C. et F.O. se plaçaient cette fois aux côtés de la C.G.T., la masse a répondu à l'appel des organisations, une masse qui, aujourd'hui, comprend beaucoup de non-syndiqués.

Le bilan nous semble clair. Non seulement la C.G.T.-F.O. a « pris date » par l'initiative qu'elle a voulue sienne; les organisations grévistes de la C.F.T.C. auront pareillement le bénéfice de leur geste. Mais encore un avertissement réel a été adressé au gouvernement et au patronat : ni l'un ni l'autre ne peuvent plus sincèrement compter en toute hypothèse sur les minorités syndicales libres auxquelles s'est heurtée la C.G.T. dans les circonstances exceptionnelles d'il y a deux ans; les employeurs doivent savoir qu'ils ne domineront pas facilement la négociation des conventions collectives avec les organisations ouvrières; les gouvernants peu-

vent prévoir que la lutte contre l'arbitrage obligatoire, surtout assorti de sanctions, sera une cause populaire dans le monde du travail. L'opposition à cette procédure sera peut-être la manifestation la plus significative d'un réveil syndicaliste à la C.G.T.-F.O. et dans le mouvement syndical chrétien.

28 novembre 1949.

PAUL VIGNAUX.

L'aumônier et le censeur.

Le lycée est une administration avec tous ses inconvénients et même pas l'avantage de pouvoir être en retard. Au quatrième top, le censeur ferme la porte et dirige les élèves qui se présentent vers la permanence. Sévère, mais nécessaire apprentissage de l'exactitude, vertu cardinale de l'homme robot du XXe siècle. En cas de récidive, deux heures de retenue le jeudi; la troisième fois, un jour de congé forcé, et la quatrième, exclusion définitive. Ah ! mais. Ne pas oublier que c'est une faveur que de recevoir les bienfaits de l'éducation publique. Quatre petites minutes de retard dans un même trimestre sont bien plus graves que l'incapacité d'assimiler la grammaire latine. Car l'instruction n'est pas faite pour ceux qui peuvent la recevoir, mais pour tous ceux — cancres ou non — qui ont la notion de l'heure.

Là où l'affaire se corse, c'est le jeudi matin. C'est l'heure des « colles », mais c'est aussi celle du catéchisme de première communion. Devant les défaillances involontaires, l'aumônier s'est, lui aussi, senti une âme de censeur : trois colles dans l'année; pas de première communion; les catéchumènes doivent montrer l'exemple. Faites le compte : deux retards, un bavardage en anglais, un zéro en version et vous ne communierez plus. Bien sûr, une classe de galopins ne peut se conduire qu'à la baguette. Mais communier est-il réservé aux bons élèves ? Le festin eucharistique est-il un banquet de la Saint-Charlemagne ?

On aurait tort d'ironiser. Qui ne voit l'avantage de façonner pour les citoyens de l'avenir des consciences en forme de carnet scolaire ? Une défaillance en composition de thème

latin ? Un petit coup d'œil sur la copie de notre voisin, et vous n'aurez pas zéro, partant pas de colle, et votre première communion est dans le sac. Seule une conscience petite bourgeoise penserait à ce que l'acte a en soi de bien ou de mal; avec de telles mièvreries on conduit à l'abîme les civilisations, chrétiennes ou non.

Le bon chrétien sait vaincre ces hésitations. Il traverse la vie dans le rang des honnêtes gens en montrant l'exemple des vertus, présentera au prêtre qui le mariera le certificat de la cérémonie civile, et pour l'extrême onction le quitus du percepteur qui est, comme l'on sait, nécessaire pour tout déménagement.

J. Bazoilles.

La fin de la démocratie populaire.

La « renaturalisation » de Rokossowsky ne manque tout de même pas de signification. Voici donc un homme qui, après avoir vécu toute sa vie dans l'armée Rouge, découvre un beau jour qu'il naquit à Varsovie, et prend un poste essentiel dans le gouvernement polonais.

On a déjà dit toutes les raisons possibles de cette décision. Les Polonais ont une fâcheuse tendance à se rappeler que la Russie se montra souvent voisine à l'amitié dévorante, et au moment précis où l'on donne quelques encouragements à l'État oriental allemand, ils craignent une nouvelle alliance germano-russe conclue à leur détriment. Que cet état d'esprit ait gagné des membres influents du parti communiste, c'est l'évidence. Il suffit de feuilleter la petite chronique des épurations : avec Gomultra, l'ancien secrétaire général du P.C., toute une fraction du P.C. a disparu de la scène, et une fois de plus les éliminés se trouvent parmi ceux qui n'ont point habité Moscou.

Une nouvelle aussi « sensationnelle » que la nomination de Rokossowsky s'inscrit bien dans la ligne qui a caractérisé l'évolution du bloc soviétique tout au cours de l'année 1949. Rappelez-vous quelques-uns des événements, entre autres ceux qui concernent Markos, Kostov, Rajk, sans oublier Tito. Peut-on affirmer que toutes ces opérations marquent la fin du régime de démocratie populaire tel que l'avait jadis défini Dimitrov ? Nous le croyons volontiers.

A la libération, les Russes ont toléré dans les pays de leur glacis la formation de deux sortes de gouvernement : 1° Ou bien, ils ont laissé s'installer des États qui s'affirmaient socialistes, s'inpiraient de l'expérience soviétique, mais conservaient une certaine originalité dans le fonctionnement de leur système. La République fédérale yougoslave constituait alors le modèle du genre. 2° Ou bien, ils admettaient l'existence de gouvernements de coalition, parfois fidèles aux principes de la démocratie parlementaire. Ces gouvernements devaient seulement manifester leur amitié réelle à l'égard de l'U.R.S.S. La Tchécoslovaquie de Benès et Masaryck rentrait dans cette catégorie.

Dès la fin de 1947 et pendant les premiers mois de 1948, tous les pays du glacis furent alignés selon les normes de la démocratie populaire. Ainsi le roi Michel de Roumanie fut-il contraint d'abdiquer; quelques semaines plus tard, lors du coup d'État de Prague, Gottwald prenait la totalité du pouvoir; puis les communistes hongrois éliminaient leurs partenaires trop indépendants; et en soulevant un scandale, ils obligeaient à démissionner le président de la République, Tildy, qui pourtant... Mais la révolte de Tito a montré à l'U.R.S.S. que les satellites n'offraient pas encore toutes les garanties voulues de sécurité.

Et ceci nous ramène aux réflexions qui nous occupaient le mois dernier, à propos de l'affaire Rajk. Il ne faut pas perdre de vue le remaniement ministériel survenu en U.R.S.S., au mois de mars. Ce remaniement a privés de leurs fonctions gouvernementales des dirigeants du politburo, pour confier ces fonctions à de simples exécutants, tels Vichinsky. En fait, cette modification a diminé l'influence de Molotov et accru par le fait celle de Malenkof. Nous savions déjà le pouvoir dont jouissait Malenkof. Au secrétariat général du parti bolchevick, il contrôle toutes les nominations; et, depuis septembre 1948, il dirige le Kominform. D'autre part, on doit constater que c'est ce même Malenkof qui, au nom de l'U.R.S.S., a célébré le trente-deuxième anniversaire de la révolution d'Octobre. Or, dans son discours, il a insisté sur la force de l'U.R.S.S. qui, dit-il notamment, a pu assurer enfin la sécurité de ses frontières.

Quel est Malenkof ? On le croit généralement modéré : les étrangers qui l'ont approché lui reconnaissent une certaine compréhension. Mais il s'agit d'un homme qui avant 1939 n'occupait aucun poste, et qui n'a pas fait la Révolution de 1917 parce que trop jeune. A la différence d'un Molotov ou d'un Jdanov, il n'a pas participé aux luttes

théoriques qui ont précédé la conquête du pouvoir ni à celles qui ont marqué la mise au point du régime. Produit de la jeune génération, il représente ceux que l'on appelle les « aiglons staliniens ». Au reste, il n'a eu aucun contact avec le monde extérieur. Il naquit à la vie politique, alors que dans son pays la révolution était déjà « ossifiée ». Le système soviétique lui parut alors le seul modèle à imiter. Et surtout, chez lui, les intérêts proprement russes risquent de l'emporter sur les préoccupations du mouvement ouvrier international. Inquiet des crises que traversent les satellites, ne juge-t-il pas le moment venu de mettre fin à la fiction des démocraties populaires indépendantes, et de réaliser avec tous ces pays une seule U.R.S.S. ? La nomination de Rokossowsky semble du moins autoriser cette interprétation qui est d'ailleurs conforme à la ligne générale du marxisme-léninisme; ne faut-il pas, en fin de compte, édifier la société sans classes et sans États ?

BERNARD FÉRON.

Le maréchal Rokossowsky.

Le maréchal Rokossowsky n'est pas une nouvelle connaissance pour les Polonais. Ses troupes, quoi qu'on en ait dit, n'ont jamais quitté la Pologne, où elles occupent quelques centres stratégiques surveillant les voies de communication entre l'Allemagne et l'U.R.S.S. à travers la Pologne. Son quartier général était fixé depuis l'organisation de l'occupation russe en Allemagne et est resté jusqu'à sa récente nomination, à Liegnitz en Basse-Silésie; Liegnitz que les Polonais appellent maintenant Lignica, est une des nombreuses villes allemandes qu'ils ont annexées en reportant leur frontière jusqu'à l'Oder et sur lesquelles d'ailleurs ils ont des droits historiques datant du Moyen-Age. Un Polonais, récemment échappé de Pologne, a pu nous décrire l'occupation russe de Lignica telle qu'elle se présentait encore cette année. A une quinzaine de kilomètres à la ronde, la ville de Rokossowsky est entourée d'une sorte de *no man's land* : villages et petites villes sont quasi déserts bien que la plupart soient à peu près intacts et que les Polonais, victimes d'un manque de logements bien pire qu'en France, aient la possibilité de venir s'installer dans les foyers des Allemands chassés du pays en 1946; mais la crainte des Russes est telle que les Polonais chassés

d'au-delà de la ligne Curzon préfèrent venir s'entasser dans les autres districts de Silésie plutôt que de s'exposer aux sévices et aux pillages des soldats de Rokossowsky. La plupart des champs autour de Lignica sont ainsi en friche depuis des années bien que la région soit fertile; par une sorte d'ironie de l'histoire, cette désolation est dominée par les tours de la basilique jadis élevée en souvenir de la bataille livrée à cet endroit par le duc de Silésie contre les hordes asiatiques de Gengis-Khan. Dans la ville même il n'y a qu'un petit nombre de Polonais, fonctionnaires, agents du parti et des syndicats ainsi que quelques pauvres hères et des jeunes femmes vivant comme on le devine dans le village de l'armée Rouge; la sécurité est si mal assurée qu'un certain nombre de boutiques polonaises récemment ouvertes par des immigrants ont dû fermer et que la garde de plusieurs magasins doit être assurée par des fonctionnaires armés, stationnés devant la porte. Les Polonais qui doutaient fort avoir affaire en lui à un allié, ont été encore plus étonnés d'apprendre qu'ils devaient le considérer comme un compatriote.

Catherine II n'avait pas pensé faire du prince Repnine un maréchal de Pologne.

★ ★ ★

Changement de propagande.

Après la nomination de Rokossowsky, les communistes devraient normalement modifier leur propagande. Ne critiquent-ils pas le plan Marshall, sous prétexte que l'E.R.P. fait fi des souverainetés nationales? Ne rejettent-ils pas le Pacte Atlantique parce que, entre autres choses, cette alliance place à Fontainebleau un maréchal britannique?

— Aucune comparaison, répondent-ils; Rokossowsky est d'origine polonaise.

On remarquera qu'Acheson, par exemple, naquit de parents anglais. Il pourrait alors s'autoriser du précédent polonais pour revendiquer le *Foreign Office*.

B. F.

Logement (suite).

Le récent et remarquable ouvrage de M. A. Sauvy, *Le pouvoir et l'opinion*, met en lumière de manière déci-

sive les pesées sur l'opinion qui, durant les années qui qui ont précédé la guerre, ont détourné notre pays de quelques-uns de ses problèmes essentiels.

Durant ces années, en particulier, la propagande a montré et partout donné à croire que la France était, au point de vue de la circulation automobile, en retard sur les autres pays d'Europe. Or, la circulation automobile avait, au contraire, en France, par comparaison avec les autres pays, une forte avance sur le développement de la richesse; le nombre de voitures avant guerre par milliard de francs de revenu national, calculé en milliards de francs 1938, sur la base de la parité des pouvoirs d'achat était de 3.730 en France, de 2.630 en Suède, de 2.500 en Angleterre, de 2.150 en Allemagne, de 2.030 en Belgique, de 1.260 en Suisse, de 1.200 en Hollande. Sans doute, les résultats d'un tel calcul ne présentent-ils pas une précision rigoureuse, mais les différence sont telles que les conclusions demeureraient valables, même avec des chiffres quelque peu différents. L'activité et les dépenses du pays se sont donc, durant les trente années écoulées, nettement déplacées du logement vers l'industrie automobile. Le nombre de personnes employées à la construction de logements a sensiblement baissé durant ces années, mais le nombre de personnes employées à la construction et à la réparation automobiles a crû considérablement. Dans le même temps, bien des jeunes ménages réduisaient leur logement et limitaient leur famille pour pouvoir acquérir une voiture.

La circulation routière s'est donc constamment développée, toujours encouragée fiscalement, vis-à-vis du bâtiment. Ainsi le bâtiment continue-t-il à payer beaucoup plus d'impôts que l'automobile en vertu de traditions et de survivances anachroniques, et M. Sauvy ajoute : « Le bâtiment non seulement n'a pas su créer un mythe en sa faveur, mais n'a même pas pu obtenir que la vérité soit mise à nu. » Certes, on pourra faire

valoir que la construction a été victime d'autres circonstances défavorables, et notamment de la taxation des loyers. Mais c'est une loi de la nature et aussi de l'économie que, lorsqu'une pression se manifeste, c'est le point faible qui cède. Faut-il donc que chacun de nous accepte sans appel, comme un état de fait, une telle situation ? Faut-il que chacun de nous accueille sans protester le slogan propagé avec quelque mauvaise foi suivant lequel, si véritablement le Français préfère l'automobile au logement, il importe d'abord de lui procurer une automobile ?

Car, à la vérité, est-ce le même Français qui, en toute liberté, fait son choix entre le logement et l'automobile ? Dans un pays où, pour un si grand nombre des nôtres, le logement est devenu un problème angoissant, il est grand temps de rétablir dans les esprits les idées maîtresses dont ils n'auraient jamais dû se détourner.

R. Parès.

La décadence de la Bourse.

Depuis la fin de la guerre, la Bourse des valeurs de Paris ne connaît que des faiblesses. L'indice des cours des actions n'est guère supérieur à 1.000 (1938 = 100), pendant que les prix industriels se maintiennent à un indice de 2.000, sans parler des bénéfices effectifs, souvent supérieurs à ce dernier chiffre.

Les explications strictement économiques de cette faiblesse chronique de la Bourse sont peu convaincantes. On parle de la prudence des actionnaires qui anticipent la prochaine dépression, de la pénurie des trésoreries qui obligent les possesseurs de titres de liquider leur portefeuille, des charges fiscales et sociales éternellement écrasantes, etc. Pourtant, aux États-Unis, où les trésoreries sont bien remplies et les charges sociales bien modestes, la Bourse se distingue par le même « pessimisme prudent » et par la même faiblesse des cours. La situation n'est guère différente à Londres.

Il faut donc chercher ailleurs les causes de la décadence de

la Bourse. Intimement liée au capitalisme libéral, elle ne saurait survivre à son remplacement par une nouvelle structure économique pas encore nettement définie. Les milieux d'affaires ont perdu le goût du risque, qui est à la base de toute spéculation et qui est ainsi indispensable à une activité boursière véritable. Commerçants, industriels et financiers demandent, avant tout, des garanties et ne s'intéressent qu'à des affaires leur assurant des bénéfices immédiats. Sur cette voie, l'Amérique capitaliste et libérale semble vouloir suivre fidèlement l'Europe fatiguée et étatiste.

Plus lourde de conséquences pour l'avenir de la Bourse est le détrônement de l'actionnaire. Autrefois, l'actionnaire a été le maître incontesté de la société anonyme, aujourd'hui il n'est plus qu'un accessoire encombrant. Les grandes affaires sont gérées par des administrateurs financièrement désintéressés, qui ne pensent guère aux dividendes, mais de plus en plus exclusivement au développement de l'entreprise. La part des bénéfices réservée aux actionnaires est de plus en plus réduite en faveur des réserves. Nous assistons là à un des aspects de la « révolution des managers ».

La Bourse manque aussi de public. Les anciens riches sont de nos jours souvent de nouveaux pauvres. Le rentier moyen français a cessé d'exister, il est même tombé dans la catégorie des économiquement faibles. La classe qui est devenue, surtout depuis la guerre, financièrement puissante, ignore pratiquement la Bourse. Un grand courtier de Wall Street a récemment résumé la situation dans la formule suivante : « Ceux qui la connaissent n'ont pas d'argent et ceux qui ont de l'argent ne la connaissent pas. »

Aux États-Unis, pays essentiellement réaliste, on s'efforce actuellement de rapprocher la Bourse des masses. Les agents de change d'outre-Atlantique organisent de vastes campagnes de publicité pour faire connaître l'action dans tous les milieux. Des conférences d'instruction sont organisées dans toutes les villes du pays : une seule société de courtiers s'adresse ainsi à quatorze mille femmes de soixante-cinq villes américaines. On organise aussi des stands publicitaires dans des magasins de fleurs ou dans des expositions ménagères, des annonces de courtiers dans les publications syndicales étant déjà d'un usage courant.

Sauvera-t-on la Bourse par ces méthodes de vulgarisation ? Nous nous permettons d'en douter, car son manque de clientèle n'est pas sa seule maladie fatale.

Les frères ennemis.

Cela pourrait être un roman. Un vrai roman, avec épisodes vécus. Le héros est de petite taille, frêle, nerveux. Un visage de médaille, avec la trace des soleils du Sud. Un méditerranéen au regard brillant, un ibérique aux dons de poète et d'entraîneur. C'est un prêtre. Curriculum vitae : *études chez les Jésuites, en Catalogne, professorat, bibliothèque vaticane, retour à Barcelone, périlleux essais de conciliation au cours de la guerre civile. Émigration. Aumônerie des camps de travail sous Vichy — jusqu'au jour où on l'interne lui-même au Vernet... 1944 : secours aux réfugiés, rôle de médiation entre les partis opposés. Initiative, enfin, des aumôneries diocésaines pour les émigrés.*

Entre temps, on l'a vu distribuer ses honoraires de messe aux indigents d'une petite ville des Pyrénées, se faire traiter de curé rouge par les fidèles du Maréchal et de réactionnaire par ceux qui, sous les plus criardes couleurs, donnent à la politique le pas sur la mystique. On l'a vu, sur une héroïque bicyclette, parcourir la Provence, le Languedoc, la Gascogne, grimper jusqu'aux carrières d'Argelès, de Fabian, où travaillaient, pour une mie de pain, des Espagnols, des Polonais, des Italiens, s'asseoir à leur table et leur parler du corps avant de prêcher l'âme.

Il y aurait mille détails savoureux et touchants à rapporter de cette existence exemplaire. Pauvre avec les pauvres, émigré avec les émigrés, bafoué avec les bafoués, ce petit padre *s'est fait littéralement tout à tous. A le voir, toujours frémissant, le front immense, l'œil fouilleur et miséricordieux, on pressent un destin providentiel.*

N'a-t-il pas été créé et mis au monde pour le troupeau le plus délaissé, le plus méjugé qui soit — le troupeau des exilés politiques ? Il ne suffit peut-être pas d'ouvrir

es frontières et de donner aux étrangers le travail dont nul Français ne veut. Si l'émigration se prolonge une décade, et davantage, suffit-il de faire des terrassiers de ceux qui furent médecins, professeurs ou avocats? Et surtout, surtout, a-t-on le droit de parler de racaille pour désigner des milliers d'expatriés en rupture de ban avec leurs chefs d'État? Combien auraient retrouvé dans leur pays une situation avantageuse contre un tout petit reniement! Combien ne souffrent du froid, de la faim, de l'isolement que parce qu'ils restent fidèles à eux-mêmes!

Un chrétien peut-il se désintéresser des angoisses familiales et religieuses de ces frères d'un autre sang? Il en est dont l'épouse a tenté de sauver sur place ce qui pouvait l'être. Dix ans de séparation ne justifient pas — mais excusent tellement — ces unions illégitimes à qui nul n'a le droit de lancer la pierre. Se doute-t-on que nombre de réfugiés sont arrêtés devant le seuil de nos églises pour des raisons simplement matérielles? L'homme qui se sait suspecté hésite à mêler son vieux costume aux parures dominicales de nos bons paroissiens. Ce qui serait pusillanimité de notre part est une réaction tout à fait humaine chez des gens dont l'épiderme est plus sensible.

Qu'on ne dise pas qu'ils en ont vu d'autres — et qu'ils ont la peau dure. La peau ne durcit pas d'être ébouillantée. Elle se racornit si peu que ces malheureux en arrivent à se supporter difficilement entre eux. C'est précisément la tâche providentielle du petit padre *d'unir dans la charité ces frères ennemis. Il l'assure avec une étonnante pauvreté de moyens : un minuscule bulletin, publié à Toulouse, en langue espagnole, sous le titre* Luz y Vida *(Lumière et Vie), avec les encouragements du cardinal Saliège et de Mgr Théas.*

Une quinzaine de pages, tous les mois, partagées entre la doctrine chrétienne, l'actualité internationale, les problèmes propres aux réfugiés. Une originalité de ce bulletin est la présentation sous un titre général de

textes bibliques, avec références, sans autre commentaire que l'ordre même des citations. Les catholiques de France ne sont pas assez familiarisés avec l'Écriture Sainte pour ne point trouver curieuse cette méthode. Mais comme l'unité des textes inspirés apparaît dans une semblable ordonnance!

Luz y Vida *ignore l'atmosphère du ghetto. Au moins un article par fascicule est consacré aux réalisations françaises. Le numéro 5, par exemple, retrace l'histoire des Semaines sociales, avec cette remarque, moins banale qu'il ne paraît : « On voit combien injustes sont ceux qui dénigrent le travail social de l'Église sans la connaître. Qu'il y ait des trahisons, parmi les catholiques, dans l'application de ces doctrines à la vie professionnelle, industrielle et économique, c'est admis. Mais que les détracteurs de l'Église observent si, dans leurs rangs, il n'y a pas plus grandes trahisons encore!... »*

J'ignore si la solution du problème des réfugiés est pour demain. Ce ne sera pas l'activité des partis expatriés et rivaux qui l'avancera en quoi que ce soit. Mais si elle doit être, elle sera grâce à la vaillance surnaturelle de quelques hommes de bonne volonté, de quelques chrétiens, de quelques prêtres, qui, comme le petit padre, *mettent au-dessus de tout la charité inlassable, l'union entre les frères séparés.*

MAURICE CHAVARDÈS.

Les capitaux américains et l'Union française.

Si l'on parle autant de l'équipement des pays de l'Union française, si les territoires d'outre-mer ont été dotés de leurs « plans », c'est certainement qu'un tel retard avait été accumulé jusqu'à la guerre qu'il devenait urgent d'agir; c'est aussi qu'un tel effort économique

avait été demandé aux populations durant les hostilités comme « effort de guerre » (réquisitions d'hommes à l'appui), que les choses ne pouvaient se maintenir longtemps dans le même état. Des réformes s'imposaient dans le domaine économique comme dans le politique. Mais l'équipement qu'il fallait enfin se décider à opérer demandait des sommes considérables.

Au triple financement prévu en 1946 par la métropole, les collectivité locales et l'emprunt, s'est ajoutée la contribution de l'aide Marshall. Les investissements des Compagnies commerciales qui, jusqu'à la fin de la guerre, ne s'étaient aventurées qu'à des immobilisations dérisoires, se sont également accrues, grâce, notamment, à un ensemble de mesures fiscales appropriées. Quant aux autres capitaux privés d'origine métropolitaine, s'il en est qui émigrèrent en masse, ce ne fut guère, dans la majorité des cas, que pour y trouver un refuge transitoire. Aussi, très vite s'est posée la question des investissements étrangers.

La prudence française incite à la méfiance; c'est une tendance qui atteint chez nous les capitalistes eux-mêmes, les colons ou commerçants déjà installés, qui se raidissent contre la *menace* d'entrée de capitaux étrangers. Aussi le libéralisme du gouvernement français rendant la liberté de circulation aux capitaux a-t-elle été souvent considérée outre-mer comme dangereuse, voire inconsidérée. Les entreprises se satisfaisaient aisément des crédits alloués, moyennant un contrôle si bénin, par le Fonds d'Investissement instauré en 1946... Les capitaux étrangers, au contraire, risquent d'entraîner des transformations profondes; des sociétés risqueraient d'être acculées à une situation difficile, dans l'impossibilité où elles seraient de lutter.

Est-on si sûr pourtant que les capitaux américains — car c'est à eux surtout que l'on pense — subiraient si profondément l'attirance des pays d'outre-mer. Mettons à part l'Afrique du Nord dont il y a beau temps que

le Conseiller économique du gouvernement pour l'Union française a assuré que « l'Atlas, c'est l'Oural », ou encore l'affaire des « pétroles tunisiens ». En Afrique noire, le fer de Guinée et de Mauritanie serait sans doute de nature à intéresser les États-Unis. On ne sache pas cependant, jusqu'à présent, que les entretiens Stettinius-Béchard de l'an dernier aient eu la suite retentissante que l'on redoutait. Des entretiens plus restreints au Cameroun, il y a deux ans, relatifs aux questions minières (or, rutile), n'ont pas eu de lendemain.

Il est ce fait, tout d'abord, que rares sont, parmi les territoires d'outre-mer, les pays qui se prêteraient à une vaste exploitation dans de nombreux domaines. En A.E.F. par exemple, seul le bois se prête à une large exploitation, et encore les coupes sombres qui ont été effectuées obligent les services à plus de prudence et de sévérité.

Il y a surtout le manque d'essor technique, l'absence de routes, de voies ferrées ou leur état défectueux, l'insuffisance des transmissions, d'équipement hydro ou thermo-électrique qui rendent vaine une industrialisation de grande envergure. Et de cela les Américains n'ont pu manquer d'être frappés...

On comprend alors les distinctions faites par le *Programme d'Assistance technique en vue du développement économique,* déposé sur le bureau de l'O.N.U. par le Conseil économique et social, et nettement inspiré du IVe point Truman sur l'aide à apporter aux pays insuffisamment développés. Ce plan n'est pas principalement destiné aux pays coloniaux « dépendants », mais les remarques sont parfaitement valables. Il distingue l'aide technique et l'aide financière, la première seule étant de son ressort, programme à longue échéance couvrant l'ensemble de l'économie, et programmes à courts termes relatifs à des secteurs déterminés.

On peut alors supposer que les capitaux américains seront d'autant plus enclins à s'investir dans des sec-

teurs déterminés, et d'ailleurs privilégiés, que des plans d'ensemble capables de renouveler toute l'économie de ces pays auront été élaborés. Et qu'ils auront reçu un commencement appréciable d'exécution.

PIERRE-ALBIN MARTEL.

Dialogues impertinents.

L'impertinent : Quel est le sort des disques enregistrés et non utilisés ?

Le metteur en ondes : Utilisé ou non, un disque est numéroté, classé, et scrupuleusement rangé dans nos discothèques.

— La Radiodiffusion Française veillera donc sur le sommeil de Maurice Thorez ?

— Plait-il ?

— Je dis que vous assurerez la postérité de certaine présentation de *Fils du peuple* interdite de justesse quand l'attendaient des milliers d'admirateurs...

— Euh... Y voyez-vous quelque inconvénient ?

— Aucun. Je m'étonne, plutôt, des motifs allégués par la censure : « Ennemi de la liberté... causerie politique... » Ne trouvez-vous pas qu'une interdiction pure et simple aurait semblé plus franche ?

— C'eût été de la dictature...

— ... Et nous sommes en démocratie... Est-il plus démocratique de controuver la réalité ? La diffusion des *Mains sales* ne suscita pas moins de remous partisans que ne l'eût fait le disque en question.

— Vous oubliez que la pièce de Sartre avait quelque valeur littéraire...

— Je n'ai pas lu *Fils du peuple*. Laissez-moi vous dire, quand même, que si les auteurs médiocres n'avaient pas le droit de présenter leurs œuvres devant le micro, je doute que Pierre Barbier et Marc Bernard eussent grand chose à se mettre sous la dent... Revenons au prétendu caractère apolitique de nos émissions. Que dites-vous de la façon de torpiller une grève en déclarant, par exemple, que les usagers en ont éprouvé peu de gêne ?

— Vous auriez donc voulu que ce bouquin fût présenté aux auditeurs de « Lu et approuvé » ?

— Peu m'importe. Je m'étonne, d'ailleurs, que son auteur ait consenti à l'enregistrement. Un mouvement devrait l'être de façon totalitaire — ne point user des organes officiels d'information. Il est vrai que, plus que d'autres, le parti communiste a un don de prescience qui n'est peut-être pas étranger à la démarche de son secrétaire...

— Soyez plus clair.

— Eh bien ! je pense que la présentation de *Fils du peuple* eût fait beaucoup moins de bruit que son interdiction... Et comme celle-ci, en outre, a élargi le nimbe d'une secte martyre !

M. C.

Sur un « Précis de décomposition ».

Les apocalypses font florès ces temps-ci en littérature et d'où pourraient venir les prophètes, sinon de l'Est ? La Roumanie, terre latine célèbre jusqu'alors en Occident par les frasques de certain roi et l'aimable ouvrage que Paul Morand consacra à Bucarest, voit de nouveau ses écrivains reprendre la tradition du Paysan bien connu.

C'est M. Gheorgiu, prénommé Virgil — l'auteur de la quatrième églogue n'annonçait-il pas lui aussi quelque chose ? — qui prophétise une vingt-cinquième heure dont il ne faut rien attendre de bon. Son roman connaîtra-t-il le sort de ceux de Wells ? Il n'est plus possible de l'affirmer en cette période étrange où les Chemins de la Liberté débouchent presque nécessairement au Pays de la Mort dans l'âme. Aussi bien nous manquait-il, pour affronter l'atomisation proche, un viatique solide. Depuis peu de semaines un autre écrivain roumain s'est chargé de nous le fournir en faisant paraître chez Gallimard un ouvrage au titre, combien révélateur ! de *Précis de décomposition.*

« Puisque le troglodyte qui tremblait de froid dans les cavernes tremble encore dans les gratte-ciel, puisqu'il est trop tard pour que l'humanité s'émancipe de l'illu-

sion de l'acte, trop tard surtout pour qu'elle s'élève à la sainteté du désœuvrement, excécrons l'action, mère de tous les vices et aspirons à l'objet... Car dans l'échelle des créatures, il n'y a que l'homme pour inspirer un dégoût soutenu. » Tel est le cri d'un jeune écrivain en cette année 1949 qui vit se dérouler des procès que Kafka lui-même n'eût pu imaginer; les objecteurs de conscience jetés au cachot et la bombe atomique pour tous en guise de prime de retour de vacances. Dans la galerie des Antiques, E. Cioran ne s'attarde pas devant Sisyphe — il trouvait moyen d'être heureux — et va droit à Atlas qui désire violemment secouer ses épaules pour assister à l'écroulement de cette vieille matière. « Plus de parenté avec la planète! » Voilà un slogan bien frappé dont le succès est d'ores et déjà assuré. Jamais les théoriciens de l'angoisse ou de la nausée n'avaient osé aller si loin. Chez Kafka, comme chez Heidegger ou Sartre intervenait à un certain moment cet acte de foi par lequel l'homme assumait malgré tout l'absurdité de sa condition. Cioran, qui se défend d'être philosophe, repousse semblable complaisance. En une prose lyrique, distribuée en courts chapitres à la façon de Pascal ou de Nietzsche, il « néantise » l'univers et ses pseudo-valeurs. L'Histoire universelle? histoire du Mal, la Culture? feu d'artifice sur un arrière-plan de néant; les Idées? toutes interchangeables. L'humanité n'adore que ceux qui la font périr, les vérités s'appuient sur la police. La seule attitude possible est celle du « faux vivant » : accepter la vie par politesse parce que la révolte perpétuelle est de mauvais goût.

Ce programme d'un aristocrate sceptique ne saurait faire oublier d'excellentes analyses aussi lucides qu'inquiètes des différents aspects du fanatisme moderne. Si tout n'est certes pas neuf dans la critique qu'E. Cioran fait instituée de l'ordre du monde, son témoignage appelle, par son ton de sincérité profonde et passionnée, une comparaison avec celui de Job, l'ancêtre de tous les

désespérés. Comme lui il n'a accepté aucun secours du mensonge. « Il a refusé d'appeler bonheur ce qui était malheur, et justice ce qui était gratuité, et raison ce qui était mystère, et sagesse ce qui n'a de sens que dans la folie de la foi. » Mais M. Cioran n'est pas Job, pour lui quel reproche en effet adresser à un monde naturellement mauvais? Et à qui, sous un ciel vide?

R. GUERRAND.

Le Parlement découvre les îles Kerguelen...

Quel est donc le ministre des Colonies de la IIIe République qui fut fort stupéfait d'apprendre, en prenant possession de son poste, qu'il existait des îles Kerguelen, et que ces îles étaient françaises?

Malgré l'opposition communiste qui y voyait une menace dirigée (sans détour) contre l'Union Soviétique, l'Assemblée Nationale a voté un crédit de vingt millions « pour l'organisation et le fonctionnement » d'une mission d'études de dix personnes devant séjourner quatre mois dans ces terres australes. C'est que les Australiens et les Sud-Africains n'ignorent pas l'existence de ces ilôts de pêche, équidistants de leurs deux continents, d'une position... stratégique sans équivalent. Et ce sont leurs gouvernements qui, devant la carence française, se proposaient pour l'installation de services météorologiques.

Un trappiste américain bat des records littéraires.

Plusieurs revues américaines signalent comme un événement la parution d'un livre écrit par un trappiste américain : *Les Eaux de Siloe*[1].

1. *The Waters of Siloe*, par Thomas Merton. Harcourt Brace édit. New-York.

De nombreux Européens pour qui l'Amérique est le symbole du dynamisme, de l'efficience, de l'action, ont peine à imaginer ce que peut être un trappiste américain, abandonné à la contemplation, soumis à la règle du silence. Il y a plus d'un siècle pourtant que les premiers trappistes s'installèrent dans le Nouveau Monde.

S'il faut en croire *Newsweek*, les quelque quarante moines français venus de l'abbaye de Melleray vers 1840 eurent bien de la peine à faire lever le grain aux États-Unis. Les premiers Américains qui entrèrent à la Trappe de Gethsémani, dans le Kentucky, eurent tôt fait de quitter le couvent, quelques-uns, dit-on, pour retrouver des femmes. Mais un cowboy du Texas et un mineur de Pensylvanie prouvèrent que la Trappe pouvait non seulement attirer mais retenir de vrais Américains.

L'Ordre connut alors aux États-Unis un essor inattendu; il compte aujourd'hui six monastères. Depuis la dernière guerre, des vagues de nouveaux postulants sont venues battre ses portes; des anciens combattants, déçus ou stigmatisés, sont venus chercher la vraie paix derrière ses murs. Le nombre des prêtres et frères lais a doublé depuis 1941; trois nouveaux monastères ont été fondés en Géorgie, au Nouveau Mexique, dans l'Utah.

C'est au couvent de Notre-Dame de Gethsémani que Frère Louis, *alias* Thomas Merton, a écrit *Les Eaux de Siloe*, où il retrace l'histoire de l'Ordre cistercien de stricte observance, autrement dit des trappistes.

Thomas Merton fut élevé en France, au lycée. Il était le fils d'un peintre américain itinérant qui cherchait sous notre ciel, notamment en Provence, une lumière qu'il ne croyait trouver nulle part ailleurs. A la mort de son père, le jeune homme poursuivit ses études en Angleterre, où il avait de la famille. Après Cambridge, il goûta de Columbia University, à New-York. De retour aux États-Unis, incertain, malheureux, oscillant entre les nuits de fête et les soirées de méditation, il se convertit au catholicisme en 1938. Il accepta un poste de

professeur d'anglais dans une école franciscaine. Mais, un jour, son maître de philosophie de l'Université Columbia lui ayant parlé des trappistes du Kentucky, il alla faire une retraite au monastère de Gethsémani. Il devait y revenir bientôt pour de bon (1941). Il fut ordonné prêtre en mai dernier.

Les Eaux de Siloe ne sont pas le premier livre de Thomas Merton. Étudiant, il avait écrit des vers, qu'il laissa derrière lui chez un ami, au moment d'entrer au couvent. Cet ami les montra à James Laughlin, propriétaire de la maison d'édition New Directions Books.

Ce James Laughlin est lui aussi un personnage attachant. Son père, à la tête d'une puissante aciérie, avait amassé une coquette fortune. Le fils, de formation puritaine, tint pour une obligation de conscience de consacrer la fortune paternelle à éditer des œuvres de qualité, de toute nature, auxquelles la tyrannie commerciale des maisons d'édition ne permet pas de voir le jour. C'est ainsi qu'il édita dans d'excellentes traductions de grands classiques français. Il publia aussi Sartre à ses débuts. Conquis par les poèmes de Thomas Merton, il s'intéressa à lui et publia sous sa signature, il y a quelques mois, *Seeds of Contemplation,* un livre de méditations qui rappelle les *Pensées* de Pascal.

Un autre livre de Thomas Merton a connu un succès retentissant; c'est son autobiographie : *The Seven Storey Mountain* (La Montagne aux Sept Étages). Quelques mois après sa publication (octobre 1948), c'était un *best seller.* On en a déjà vendu deux cent soixante-quinze mille exemplaires. Il vient, dit-on, au second rang des livres les plus populaires. Cet engouement d'un vaste public pour l'histoire de la conversion d'un trappiste ne jette-t-il pas un jour étrange sur l'orientation de l'Amérique contemporaine ?

Ses supérieurs encouragent Frère Louis à écrire. Ses livres, qui portent le copyright du monastère de Notre-Dame de Gethsémani, sont une source de revenus ap-

préciables pour le couvent. En outre, en contribuant à répandre un ferment religieux à travers le monde anglo-saxon, ils constituent un aspostolat de premier ordre. Sur le plan purement littéraire, croyants et incroyants s'accordent à reconnaître les qualités exceptionnelles de la langue de Thomas Merton.

PIERRE DENOYER.

L'art brut préféré aux arts culturels et le salut pour l'art brut.

Nous avons toujours espéré que, du milieu même des peintres, s'élèverait, un jour, une protestation énergique contre le nouvel académisme instauré par « l'art abstrait ». La peinture est devenue une mathématique d'initiés, une syntaxe et une grammaire qui s'honorent d'être inaccessibles au public, celui-ci étant ravalé au rôle d'ignorant éternel. Il suffit de rôder dans les galeries de Paris pour s'apercevoir de la sophistication des arts plastiques.

Notre propos n'est pas de nier la valeur des recherches abstraites, encore que celles-ci ne soient pas un phénomène nouveau. Elles ont toujours appartenu à la peinture comme un élément essentiel sans quoi il n'y a pas de peinture. Naturellement, la représentation fidèle du monde n'offre aucun intérêt à quiconque. Les objets, les visages, la nature proposent des signes, des formes dont l'imagination de l'artiste dispose avec éclat, passion, goût, secret, peu importe. C'est le manque d'imagination qui l'oblige à tirer de la peinture des équations pour mieux masquer son indigence. Nous avons honte de rappeler des vérités si simples.

Le peintre Jean Dubuffet a organisé à la galerie Drouin, à Paris, une exposition « d'ouvrages exécutés par des personnes indemnes de culture ». Cette exposition est admirable et nous redonne à l'état pur les qualités perdues : fraîcheur, spontanéité, voyance, pour reprendre le mot de Dubuffet. Mais rien mieux que quelques citations de Dubuffet, prises dans la préface aux catalogues, ne diront l'excellence de l'épuration entreprise par Dubuffet :

« Un qui entreprend, comme nous, de regarder les œuvres des IRRÉGULIERS, il sera conduit à prendre de l'art homologué, l'art donc des musées, galeries, salons — appelons-le l'ART CULTUREL — une idée tout à fait différente de l'idée qu'on en a couramment. Cette production ne lui paraîtra plus, en effet, représentative de l'activité artistique générale, mais seulement de l'activité d'un clan très particulier : le clan des intellectuels de carrière...

« Ou bien l'art c'est justement une gomme qui n'a rien à voir avec les idées. On le perd quelquefois de vue. Les idées, et l'algèbre des idées, c'est peut-être une voie de connaissance, mais l'art est un autre moyen de connaissance dont les voies sont tout autres : c'est celles de la VOYANCE. La voyance n'a que faire de savants et d'intelligents, elle ne connaît pas ces zones-là. Le savoir et l'intelligence sont débiles nageoires auprès de la voyance. »

G. BORGEAUD.

Jean van der Vlugt.

La galerie Billiet-Caputo vient de consacrer aux œuvres de Jean van der Vlugt une exposition rétrospective; cet artiste, qui était à la fois dessinateur, peintre et poète, et dont nous ne savions rien avant d'avoir vu ses toiles, ses esquisses exposées pour la première fois à Paris, nul doute qu'il fût devenu l'un des plus grands de sa génération, s'il n'était mort prématurément. Par sa naissance et par sa formation il tenait à la fois des trois cultures : française, hollandaise et anglaise, et sans doute s'était-il longuement familiarisé avec les recherches et les découvertes de la peinture contemporaine; mais, quels furent les goûts, les maîtres de cet artiste, nous n'avons pas besoin de le savoir; il n'a rien emprunté à ces dessinateurs, à ces peintres, qui s'efforcent de plier les visages, les fleurs, les chevaux sous les mêmes contours harmonieux; son art n'est point de ceux qui cherchent à distraire, alléger l'âme de son tourment, ramener à elle, captives et dociles, les formes et les couleurs qui l'angoissaient; son lyrisme n'est point tout de grâce et d'effusions, mais âpre, mais tendu, non plus complaisant envers lui-même qu'envers les amateurs de peinture facile.

Jean van der Vlugt s'est heurté au monde avec la rigueur et l'intransigeance de la pureté, refusant de communiquer

aux formes qu'il douait de son génie si peu que ce fût de lui-même, de ses désirs, de ses préférences, qui les lui eût livrées plus familières, plus proches, mais infidèles à la matière dure et précieuse dont se compose notre univers, et ne leur accordant de sa propre inspiration que le pouvoir de nous apparaître neuves, bondissantes, et comme le visage même de la création. Aussi bien, ce sont des figures qu'on croit à tout moment prêtes à s'échapper, des figures de danse, que Jean van der Vlugt aimait à peindre ou dessiner le plus souvent : système de lignes parfaites, suspendues entre l'apparence humaine et le symbole algébrique, rebelles à toute tendresse humaine qui les eût distraites de leur mouvement pur, et laissées à terre pour mortes; et s'il s'arrêtait à un visage, il n'en retenait que ce que les sots jugent anonyme, le mouvement de la tête, l'attache du cou, se gardant bien d'inscrire des sentiments qui n'eussent été que les siens propres, reflétés, contemplés, trop certains d'eux-mêmes.

DOMINIQUE FERNANDEZ.

LETTRES A L'ÉDITEUR : *la J.E.C.*

La note d'Yvon Brès sur l'article de Suffert (Le Semeur, *juin 1949, a suscité entre Yves Aubert et Yvon Brès l'échange de lettres que nous publions ci-dessous. Nous les croyons en effet susceptible d'éclairer le travail de la J.E.C.*

Yvon Brès a protesté contre un article de Georges Suffert paru dans *Le Semeur* au sujet de la J.E.C. Je n'ai pas lu cet article, mais je connais suffisamment son auteur pour imaginer sans peine ce qu'il a pu écrire.

Or, les justifications d'Yvon Brès montrent l'activité de jécistes, mais non de la J.E.C. On ne peut nier que beaucoup des dirigeants des étudiants catholiques soient des militants jécistes, et se révèlent les meilleurs. D'où vient alors qu'en milieu de faculté, la J.E.C. donne à certains l'impression d'un échec et qu'à vrai dire son influence soit faible? L'esprit de l'Action catholique, son originalité ne seraient-elles pas valables en milieu étudiant?

A la base de l'Action catholique, se trouve l'idée du milieu accompagnée de l'étude de ses institutions, de sa vie. Tout militant doit être lui-même une cellule consciente

de l'organisme qu'il veut transformer en commençant par participer pleinement à sa vie. L'Action catholique a choisi d'opérer dans les milieux de travail. L'abbé Michonneau et ses émules ont choisi d'opérer dans les milieux d'habitation. Tous sont partis de ce principe à mon avis fondamental que toute action ne peut s'exercer qu'entre gens ayant en commun un cadre *naturel* de vie. Pour les uns c'est le travail, pour les autres c'est l'habitation.

Mais ce cadre doit être un véritable organisme où chacun a sa place qui est toujours la même. L'existence d'un voisinage est indispensable. Ici ce sont les ouvriers du même petit atelier, ou ceux qui travaillent à des machines scellées l'une à côté de l'autre, ou se suivent dans la chaîne de montagne. Là ce sont les jeunes paysans du même hameau ou les lycéens de la même classe ou les habitants de la même rue. Ils se connaissent, ils participent à la même fierté de la même fabrication, ils partagent les mêmes joies et les mêmes deuils, ils montent les mêmes chahuts, ils se fournissent chez le même commerçant. Ainsi se voyant vivre, la vie des uns peut porter témoignage et les conversations de voisinage permettent de consoler l'un et à l'occasion de lui parler de Dieu.

Ce voisinage n'existe pas en faculté. L'étudiant y est anonyme; il ne va pas souvent au cours. Il ne se met jamais à la même place à l'amphi. Le cours terminé, il retourne chez lui. Les bavardages sont rares en dehors des cours. Une infime minorité forme quelques groupes constitués souvent d'étudiants de mêmes goûts ou de mêmes idées. Il y a des chapelles, pas de vrai milieu. La base nécessaire à l'Action catholique n'existe pas.

Certains « groupes catholiques » des facultés l'ont compris. Ils ont abandonné le type « chapelle » de l'association ancienne pour arriver petit à petit à une communauté vivante. On crée les organismes de base : équipes de travail, groupes d'études; on les développe, on les anime, on organise aussi des sorties au théâtre, des grands voyages, des pèlerinages. On va, en groupe, déjeuner au même foyer (qui n'a aucun besoin d'être catholique). Quelquefois on loge dans le même immeuble. Ce ne sont là qu'activités de complément. La base c'est l'équipe de travail.

Remarquons d'ailleurs l'utilité particulière des maisons communautaires à Paris. La fameuse loi de Marthe Richard si controversée se trouve justifiée par ce seul succès. Là les étudiants vivent ensemble. Mais ce n'est plus le travail qui les lie. Ce n'est plus vraiment de l'Action catholique étudiante.

Ces cadres de vie une fois créés et développés (voir J.-J. Ribas pour l'insuffisance des institutions étudiantes), les témoignages peuvent s'exercer et on peut organiser la formation des militants.

Voilà ce qui explique à mon avis l'échec de la J.E.C., qui n'empêche pas la réussite des jécistes.

YVES AUBERT.

Yves Brès à qui nous avons communiqué la lettre qui précède a répondu par les remarques suivantes :

Je regrette qu'Yves Aubert n'ait pas lu l'article de Suffert que j'incriminais. Il y aurait noté, comme moi, de nombreuses inexactitudes sur la J.E.C.

Quant au fond même du débat, il me semble bon de remarquer ceci :

1° La J.E.C. ne cherche pas à réussir comme groupe. Si l'on reconnaît que les jécistes ont fait du bon travail, nous ne demandons pas plus.

2° Je suis d'accord avec Yves Aubert sur la quasi inexistence du milieu étudiant et la nécessité de le créer. Mais la question est de savoir si on le formera à l'aide de structures neutres, ouvertes à tous, ou si l'on partira d'institution portant une étiquette catholique. Nous préférons la première méthode et ne voyons dans les institutions catholiques que des centres de vie et de pensée religieuses.

3° Yves Aubert paraît placer sur le même plan des activités aussi différentes que les équipes de travail, où l'on étudie des problèmes intellectuels et les pèlerinages, qui sont essentiellement religieux. Or, là est justement la distinction : faire les dernières à partir d'un groupe catholique, bien sûr : il nous semble meilleur que les premières restent au plan de la Faculté.

4° Les maisons communautaires, telles qu'elles existent, sont pleinement conformes à nos vues : ouvertes à tous, sans étiquette politique ou confessionnelle, elles permettent un dialogue fructueux.

5° Ce serait une gageure de résoudre en quelques lignes les graves problèmes soulevés par ces divergences. Nous nous expliquerons plus longuement ailleurs.

YVON BRÈS.

Le mois de novembre

L'événement le plus sensationnel du mois de novembre fut la nomination du maréchal russe Rokossovsky comme ministre de la Guerre en Pologne. — Le même mois, MM. Gomulka, Kliszko et Spychalski étaient exclus du comité central du parti ouvrier. Le 19, M. Robineau, attaché à l'ambassade de France, était arrêté et le rappel de deux autres attachés français était demandé. — La Croix-Rouge internationale se voyait invitée à cesser toute activité en Pologne.

C'est *à Paris* que se tinrent, ce mois-ci, les conférences occidentales et européennes les plus importantes. — Le 9, M. Acheson arrivait et un entretien avec MM. Bevin et Schuman commençait immédiatement; le résultat n'en est pas complètement connu. On parla d'une proposition faite par le secrétaire américain d'une Fédération européenne. L'intégration de l'Allemagne à l'Europe y fut certainement envisagée. Dès la fin de la conférence, tandis que M. Acheson se rendait à Bonn et à Berlin, les trois commissaires alliés entamaient des négociations avec le gouvernement Adenauer pour obtenir des garanties de sécurité en échange d'un assouplissement de l'occupation. Des discussions qui suivirent devant les Parlements européens : M. Bevin, aux Communes, s'appliqua à calmer les inquiétudes françaises; M. Schuman, ayant certifié qu'il ne saurait s'agir d'un réarmement de l'Allemagne, obtint l'approbation de la majorité gouvernementale, y compris les socialistes; M. Adenauer, qui se félicitait de la place reprise par l'Allemagne en Occident, était vivement attaqué par M. Schumacher et le parti socialiste allemand. A la fin du mois, s'ouvrit également à Paris le comité militaire du pacte Atlantique auquel prirent part le général Bradeley et M. Johnson, secrétaire américain de la Défense. Au début du mois la réunion de l'O. C. E. s'était achevée par la libération de 50 % des importations privées. Du 3 au 5, le comité des ministres du Conseil de l'Europe prit des résolutions tendant à limiter les pouvoirs de l'Assemblée consultative.

A Lake-Success, l'indépendance de la Lybie et de la Somalie sont votées par l'assemblée de l'O. N. U.

Aux U. S. A., les onze dirigeants communistes sont mis en liberté provisoire (3 novembre). Philip Murray est réélu président du C. A. O. le 4. — M. Lewis donne aux mineurs l'ordre de reprise du travail le 9, et la grève de la métallurgie se termine le 11, satisfaction presque complète étant

onnée aux ouvriers. — M. Lehman, candidat démocrate, st élu sénateur de New-York.

Extrême-Orient. — *En Chine*, l'offensive communiste est éclenchée contre les îles Tchéou-San, Kouei-Yung est prise, ndis que M. Chou en-Lai refuse aux délégués nationalistes droit de siéger à l'O. N. U., les Américains et les Anglais ésitent à reconnaître le gouvernement communiste. Le onsul américain de Moukden est arrêté. — Les États-Unis *'Indonésie* deviennent des États souverains le 2 novembre. — *Aux Philippines*, M. Quirino est vainqueur aux élections ui suscitent de violentes bagarres, on compte cent soixante-ix-huit morts. — *Inde*, les assassins de Gandhi sont exé-ités le 15.

U. R. S. S. — Au cours du trente-deuxième anniversaire la Révolution, M. Malenkov prononce un important dis-ours. Le général Tchouikov est nommé président de la ommission de contrôle soviétique en Allemagne. — En *chécoslovaquie*, trente-cinq personnes sont condamnées our espionnage. Des prêtres qui avaient été arrêtés en ovaquie sont relâchés.

La *Yougoslavie* est autorisée à acheter du matériel aéro-autique et de l'essence d'avion aux États-Unis. Elle dé-once son traité d'alliance avec l'*Albanie* et poursuit ses égociations économiques avec l'Angleterre et la France.

En *Italie*, la crise suscitée par le départ de M. Sarragat et s ministres socialistes est résolue le 22 novembre.

Dans le *Proche-Orient*, un attentat contre M. Abdel Hes-in, ministre d'*Iran*, suscite de nombreuses arrestations. Le ah d'Iran se rend aux U. S. A. le 15, il est accueilli par . Truman qui donne à l'Iran le titre de « flan gauche des ats-Unis ».

En *France*. — Le gouvernement essaie de mettre sur pied budget, l'accord sur les conventions collectives et le sta-t des fonctionnaires. Le M. R. P. tient son comité natio-l le 5 novembre, le parti S. F. I. O. son conseil national 6, et le parti radical son congrès du 17 au 20. Le 25 no-mbre, grève générale de vingt-quatre heures.

Le 7, S. S. Pie XII prononce un important discours sur règle fondamentale du droit. — L'épiscopat tchécoslova-e, qui avait accepté le serment de fidélité à l'égard de État demandé au clergé, réclame, le 5, une reconsidéra-on des lois sur le culte et donne, le 25, des consignes écises de comportement à l'ensemble des prêtres et des èles.

LIVRES « ULTRAMARINS »

Qu'on nous permette d'abord une remarque de style. Empire, colonies, Union Française, outre-mer... Nous sommes dans un domaine où, plus qu'en bien d'autres, les mots s'usent et se démonétisent avec une rapidité extraordinaire, obligeant à des recherches de vocabulaire de plus en plus ardues et hasardeuses. Ne parlons donc plus de « colonial » et essayons d'user d'une expression que le poète Sédar Senghor a dû lui-même emprunter au *Bateau Ivre*[1].

L'histoire et le reportage, succédant aux relations d'explorateurs, ont été le canal principal par lequel l'outre-mer est venu à la rencontre du sédentaire et casanier métropolitain. Les quelques reportages que l'on trouve dans la presse, moins nombreux qu'avant guerre, ne sont pas encore dépourvus de ce caractère assez puéril de l'Européen qui découvre le Persan, avec seulement des nuances variables d'étonnement pour constater que le nègre, par exemple, n'est plus aussi « bon enfant » qu'on l'avait présenté depuis cinquante ans ! Quant à l'histoire coloniale, on aimerait la voir se dépouiller davantage du style d'épopée. Les portraits de « grands hommes », écrits sur un mode inspiré de la pire hagiographie, viennent encore l'encombrer abusivement. Ainsi les « Lyautey » ne se comptent plus, et chaque année, presque chaque trimestre en voit apparaître de nouveaux !

Sans sacrifier aux méthodes universitaires, dirigée avec autorité par M. Charles-André Julien, une importante collection[2] s'attache pourtant à renouveler les études coloniales et l'histoire de la colonisation. Une dizaine, au moins, de volumes est parue à ce jour. Il convient de citer tout particulièrement le livre de M. Pierre Gourou : *Les Pays*

1. On se souvient : « Des cieux ultramarins aux larges entrailles noirs... »

2. Aux Presses Universitaires : *Colonies et Empires*, collection internationale de documentation coloniale, divisée en cinq séries : I. Études coloniales. — II. Les classiques de la colonisation. — III. Histoire de l'expansion et de la colonisation française. — IV. Géographie des colonies et de l'Union française. — V. Art et Littérature.

Tropicaux, qui, en quelques cent quatre-vingts pages, constitue la première synthèse de géographie humaine et économique en ce domaine. Les chapitres sur la dégradation des sols, les problèmes alimentaires, l'intervention économique et technique européenne, fondés sur une documentation d'une rare étendue, sont d'un apport décisif.

Il faut savoir gré à cette collection d'avoir édité des textes de *Pavie*[3] permettant de faire découvrir cette figure trop oubliée. Mentionnons le *Schoelcher*[4] de la même série. Le *Bugeaud*[5] du Gal Azan cède un peu trop à la tradition de l'homme de la charrue pour faire oublier la cruauté de l'homme d'épée. Nous attendons avec curiosité et impatience les textes de 1870 à 1914 que M. Blanchard doit grouper sous le titre : *L'anticolonialisme en France*, en espérant d'avance qu'ils comporteront une suite. Rappelons l'anthologie de Robert Delavignette et Ch.-A. Julien : *Les constructeurs de la France d'Outre-Mer*[6] qui constitue la meilleure introduction aux ouvrages précités.

La Colonisation française[7] de M. Brunschwig est un petit livre d'un aspect beaucoup plus humble et d'une ambition sans doute moins élevée. Sa publication n'a pas fait grand bruit. Il est pourtant important de rencontrer un historien cherchant heureusement à se dégager des poncifs, non certes pour minimiser les héros de l'histoire coloniale ou pour faire son procès, mais rectifier les silhouettes ou les idées. Ainsi avec M. Brunschwig, Bugeaud excelle-t-il dans l'art des razzias, mais le mérite de Faidherbe réside essentiellement « dans l'intérêt passionné qu'il n'a jamais cessé de porter aux indigènes ». L'œuvre des missionnaires est assez souvent jugée du dehors, mais, par ailleurs, combien de notes justes et d'erreurs redressées, grâce notamment à de courtes mais fréquentes et judicieuses citations. L'auteur s'efforce, tout au long de l'histoire qu'il retrace, de dégager le double courant presque toujours simultané d'expansion et de résistance à l'expansion, d'action coloniale et d'anticolonialisme. Et il est bon de savoir que cet anticolonialisme n'est pas nécessairement antiraciste et humanitaire. La conclusion de ce livre sur les perspectives de l'Union

3. *Pavie : A la conquête des cœurs*, par A. Masson.
4. *Schoelcher : Esclavage et Colonisation*. Introduction d'Aimé Césaire. Textes choisis et annotés par E. Tersen.
5. *Bugeaud. Par l'épée et par la charrue*. Écrits et discours choisis et présentés par le Gal P. Azan.
6. Corrêa. Collection « Les grandes Professions ».
7. Calmann-Lévy. Collection « Liberté de l'Esprit ».

Française est un peu rapide, mais nous pouvons en retenir la phrase terminale : « Le temps des militaires est révolu; le temps des banquiers est révolu; ne laissons pas passer l'heure des professeurs. »

La naissance législative de l'Union Française a naturellement provoqué l'éclosion d'une importante littérature spécialisée. Laissons de côté les commentaires purement politiques[8] et les commentaires juridiques. M. Bernard Lavergne[9] s'est essayé à un travail critique, non sans avoir cédé au préalable à la tentation de livrer une nouvelle théorie légitimant la colonisation. Il n'y a qu'à louer M. Michel Devèze de présenter une synthèse objective de l'évolution des systèmes coloniaux appliqués au pays de l'Union Française[10].

Dans le même ordre d'idées, les numéros de plusieurs revues seraient à citer. Ainsi le numéro de juillet d'*Esprit* était-il consacré aux *Dernières chances de l'Union Française* : somme un peu disparate d'articles intéressants; les différents « dossiers » antérieurement publiés sur les problèmes malgache ou nord-africains étaient bien supérieurs. C'est qu'il est bien difficile de traiter de façon synthétique de problèmes dont nos conceptions de légistes persistent à vouloir ramener la diversité à l'unité. On ne réussit d'ailleurs pas mieux à taire le concret : le numéro de *Rythmes du Monde* consacré aux *Chrétiens et la Colonisation* n'a pas été sans surprendre à vouloir démontrer la nécessaire convergence de l'évangélisation et de l'action coloniale comme de deux courants « biologiques » d'expansion.

Nous ne pouvons, en si peu de place, donner une idée valable des recherches patientes des ethnologues. Nous avons déjà parlé de l'édition en France de la *Philosophie bantoue* du R. P. Tempels[11]. Il faudrait encore analyser l'œuvre de M. Marcel Griaule : *Dieu d'eau*[12], série d'entretiens avec un vieux chasseur devenu aveugle découvrant le système

8. Telles les brochures du Dr Aujoulat ou de M. Paul Alduy. Signalons aussi le livre tout récent de M. Daniel Boisdon, en collaboration : *Les Institutions de l'Union Française*, aux éd. Berger-Levrault.

9. *Une révolution dans la politique coloniale de la France*. Librairie Mercure.

10. *La France d'outre-mer*. Hachette.

11. Voir *La Vie Intellectuelle* de juillet.

12. Éditions du Chêne.

cosmogonique du peuple Dogon. On s'étonne quelque peu que les spécialistes se soient jusqu'à présent abstenu de faire la critique de ce livre attachant !

Il doit être surprenant à qui n'a eu ni le loisir ni l'occasion d'assister à la naissance d'une littérature de source noire, arabe ou asiatique dans les pays mêmes de l'Union Française, de voir la publication presque simultanée de plusieurs anthologies. Les éditions du Seuil nous offrent les *Poètes d'expression française*, de L.-G. Damas, dont il faut regretter l'allure générale de catalogue. La même collection « Pierres Vives » avait déjà publié les deux recueils de poèmes de L.-S. Senghor : *Chants d'Ombre* et *Hosties Noires*, qui mériteraient à eux seuls une étude complète [13], ainsi que *Frères de Sang*, de l'écrivain vietnamien, Pham Van Ky. Senghor a lui-même présenté, dans la collection précitée des Presses Universitaires, une *Anthologie de la poésie nègre et malgache* comportant, en guise de préface, un fragment de l'*Orphée Noire* de Sartre. *Les plus beaux écrits de l'Union Française* [14] constituent de loin le meilleur recueil existant, émaillé de présentations qui sont elles-mêmes de remarquables introductions aux cultures comprises dans l'Union Française.

Ceci nous amène à signaler le fait important. Ouvrages exotiques, récits lyriques d'épopée coloniale disparaissent fort heureusement. L'histoire, ou la manière de l'écrire, se renouvelle également. Il apparaît surtout une floraison d'œuvres dont les auteurs ne sont plus les blancs et les colonisateurs, mais des noirs, des asiatiques, des malgaches ou des arabes dont un bon nombre ont adopté la langue française comme moyen d'expression. Le monologue du maître, plus ou moins autoritaire ou hautain, cède peu à peu la place au dialogue, à l'échange. Des peuples jusque-là considérés comme mineurs (et tels peut-être irrémédiablement) manifestent leur *présence* [15] : ils la manifestent par leurs œuvres. Il faudra accueillir cet effort tout plein

13. Nous nous permettons de renvoyer à notre article de « Rythmes du Monde », 1949, n° 1.

14. La Colombe : Choix et présentations de Mohamed el Kholti, L.-S. Senghor, Pierre Do Dinh, A. Rokoto Rutsimamanga, E. Ralaimihiatra.

15. N'est-ce pas là la valeur du témoignage d'Alioune Diop et de « Présence Africaine » ? Et nous assistons, écrivait Robert Delavignette, à la prise de conscience de l'Afrique par les Africains. » *Service Africain*, Gallimard.

d'un souffle vital, non seulement avec une simple sympathie faite de curiosité, mais avec l'intérêt et la satisfaction que réclame tout effort d'accession à un humanisme plus total.

GEORGES HARDY, *Un apôtre d'aujourd'hui : le R.P. Aupiais*. Larose, éditeur.

S'il est un livre que les missionnaires et les africanistes, que les Africains surtout attendaient et espéraient, c'est bien la biographie du P. Aupiais, dont on peut dire, sans emphase excessive, qu'il est la plus grande figure missionnaire (d'Afrique) des dernières générations.

Le P. Aupiais qui, de 1926, époque de son retour de mission, à 1945, a tant fait pour que soit mieux connue l'Afrique et plus aimés les Noirs, a très peu écrit : un seul volume (*Le Missionnaire 1937*), quelques conférences, des communications, des articles... Sa modestie était trop grande pour qu'il s'attachât à écrire un ouvrage de synthèse. Son ambition était autre : réhabiliter la race noire si méprisée. M. Georges Hardy, ancien directeur de l'École coloniale, ancien recteur de l'Académie d'Alger, qui fut un ami du Père, rassemble à merveille les grandes lignes de ce procès de réhabilitation dans un style élégant dont l'éloge n'est plus à faire, en émaillant son ouvrage d'abondantes citations. C'était bien là ce que l'on attendait.

La vie proprement dite du Père est rapidement retracée. Le plus difficile, assurément, était de mettre à jour son esprit et son âme « comblée de don ». Aussi G. Hardy s'est-il surtout attaché à l'homme d'action tel qu'il nous est apparu pendant sa vie métropolitaine, tout entière consacrée à présenter et faire apprécier le triple trésor de *moralité*, de *culture* et de *spiritualité* des sociétés africaines.

Il manque pourtant de retrouver le P. Aupiais, missionnaire du Dahomey. Georges Hardy n'aurait pu retracer cette vie africaine qu'en se rendant au Dahomey, auprès de Mgr Steinmetz, ancien Vicaire apostolique, lui-même représentant d'une « race » admirable de missionnaires d'Afrique, qui, après s'être retiré, sentant l'âge venir, s'est mis au service de son successeur. Le P. Aupiais fut à Porto-Novo son vicaire général. Mieux encore, c'est un Dahoméen qui devait l'écrire : un Paul Hazoumé, par exemple, qui fut l'élève du Père. Dès lors, comprendrait-on mieux encore l'attachement profond que les Dahoméens et les Togolais ont conservé au P. Aupiais, à tel point qu'il suffit de prononcer son nom pour établir avec eux une relation immédiate de sympathie.

Quelques disparates et dispersés qu'ils soient, on nous permettra encore d'espérer voir réunis bientôt les différents écrits du P. Aupiais, conférences et articles, mais aussi les inédits, telles les présentations de remarquables films ethnographiques tournés au Dahomey, dont on voudrait qu'ils ne soient pas réservés à quelques initiés.

PIERRE-ALBIN MARTEL.

Jaunes, Noirs et Blancs. Trois années de guerre aux Salomon, par P. O'Reilly et J.-M. Sédès. Éd. du Monde Nouveau, 1949.

On a peu suivi le détail des péripéties de la guerre du Pacifique. Si l'on connaît la portée de la victoire de Guadalcanal, on ignorait en revanche le rôle de l'îlot de Bougainville et des « coast watchers » australiens qui y demeurèrent durant l'occupation japonaise. C'est ce que nous apprend ce livre captivant.

P.-A. M.

JEAN LACROIX : *Forces et faiblesses de la famille.*

Ce n'est pas sans quelque hésitation que j'ouvre toujours un livre sur la famille, surtout d'un auteur catholique. La famille a été, dans ces dernières années, un tel thème de bataille et de propagande dans les milieux catholiques qu'à force de la défendre on ne sait plus bien ce qu'elle est. Toutefois, toute l'œuvre de Jean Lacroix était là pour nous rassurer et, de fait, son livre nous est apparu excellent. Jean Lacroix sait bien, d'ailleurs, qu'on ne défend une institution qu'en l'améliorant.

L'auteur n'a pas voulu tenter une sociologie de la famille, mais, nous dit-il, une ontologie qui tienne compte de la triple influence de Nietzsche, de Marx et de Freud (c'est Freud qui sera, en fait, le plus utilisé), et son arrière-pensée est de dissocier la famille et le « paternalisme » qui suscite actuellement de si fâcheuses réactions psychologiques (voire politiques).

Nous sommes parfaitement d'accord avec Jean Lacroix pour penser que le fait psychologique du « parricide », ou, si l'on préfère, la réaction violente de nos contemporains au paternalisme, est le fil conducteur qui explique des faits aussi disparates que nos révolutions depuis 1789, les réactions affectives déclenchées par des découvertes biologiques comme l'insémination artificielle, le caractère antithéiste de l'incroyance contemporaine.

Ce parricide (symbolique), Jean Lacroix l'analyse parfaitement avec son ambivalence affective (car le père est aimé autant que haï), et sa revendication d'innocence totale (car notre conscience morale n'est le plus souvent qu'un sur-moi, qu'une simple introjection du père). L'élimination du père permet (et permet seule) de remplacer les valeurs paternelles de hiérarchie par les valeurs autonomes de fraternité.

Après une courte partie critique, Jean Lacroix va s'engager dans la défense de la famille. Le sens de la famille, il va le trouver d'abord dans le couple (ce qui est peut-être simplifier le problème, puisque c'est dans le rapport enfants-parents que joue le conflit le plus profond). Quelle est l'essence du couple conjugal ? C'est la découverte d'autrui, mais d'un autrui par lequel on peut se

« laisser regarder », dans une atmosphère de « détente », parce qu'il y a eu « aveu » réciproque entre les deux partenaires. Or, Jean Lacroix a admirablement souligné que la personne n'existait que dans le lien avec autrui et que ce lien ne pouvait naître dans une autre atmosphère que celle de la détente, de l'aveu. La place de l'enfant est alors toute trouvée : l'enfant est l'incarnation du couple et le couple réalisé. L'éducation des enfants, c'est la famille en train de se faire. La conscience de l'enfant a d'ailleurs besoin de ce contact avec d'autres consciences avant d'atteindre l'état adulte où elle pourra affronter la réalité des choses.

Mais sur un point, il aurait pu insister : c'est sur le fait que cette éducation n'est efficace, que le milieu familial n'est vraiment le milieu privilégié pour le développement de cette conscience que si, dans cette société qu'est la famille et que l'enfant n'a pas choisie, l'enfant est d'emblée accepté, peut d'emblée bénéficier de cette atmosphère, « d'être regardé en détente ». L'enfant doit être accepté dans sa totale opacité, dans son extériorité radicale. Sinon l'enfant n'atteindra jamais le but de toute éducation qui est, comme l'a bien vu Lacroix, sa libération et son indépendance totale de toute autorité et même de cette forme subtile et particulièrement étroite d'autorité qui est l'admiration pour ses parents. En somme, peut-être Jean Lacroix n'est-il pas allé jusqu'au bout de sa pensée en ne soulignant pas, d'une manière plus claire, que c'est à l'intérieur de la famille et vis-à-vis de l'enfant que devait, d'abord, être abandonnée l'attitude paternaliste.

Nous serons plus brefs sur le reste du livre de Jean Lacroix, sinon pour le féliciter d'avoir bien vu (ce qui fut tant reproché autrefois à Léon Blum) que la prohibition de l'inceste était de nature psycho-sociologique et non biologique. La famille est un élément de discipline et de spiritualisation de la sexualité et la prohibition de l'inceste est le moyen capital de cette discipline (c'est d'ailleurs pourquoi l'expérience psychanalytique montre dans la plupart des anomalies de la vie sexuelle une mauvaise liquidation psychologique de cette prohibition de l'inceste).

Pour terminer, Jean Lacroix a voulu montrer comment, d'une famille ainsi recomprise et renouvelée, on pouvait passer, à condition que la famille soit ouverte et s'y prête, aux sociétés supérieures profession-nation, et il a esquissé deux problèmes : celui de la femme et celui de la patrie. Nous ne le suivrons pas sur ce terrain qui nécessiterait de plus longs développements, d'autant que l'un de ces problèmes, celui de la femme, vient d'être traité dans les deux volumes de S. de Beauvoir, *Le deuxième Sexe*, d'une façon telle que, quelle que soit l'opinion qu'on ait sur les thèses soutenues, il faut reconnaître qu'après ce livre il ne se pose plus comme il se posait auparavant.

H. Muller.

LIVRES REÇUS

Religion

1. — *Bible et Exégèse.*

Jean Pirot : *Paraboles et allégories évangéliques.* Lethielleux, 22 × 14, 505 pp., 750 fr.

Paula Schlier : *Legende zur Apokalypse.* Herder, 20 × 13, 538 pp., 14,60 DM.

Pierre Charles, S. J. : *Créateur des choses visibles.* Casterman, 13 × 19, 56 pp., 120 fr.

2. — *Théologie.*

Saint Thomas d'Aquin : *Opuscula omnia nec non Opera minora.* Lethielleux, 22 × 14, 620 pp.

Abbé Stanislas Cantin : *Précis de psychologie thomiste.* Éd. de l'Université Laval, Québec, 23 × 15, 173 pp., 300 fr.

P. Glorieux : *Introduction à l'étude du Dogme.* Éd. du Vitrail, 14 × 22, 408 pp.

Mgr Antonius Lanza : *Theologia moralis*, t. I. Marietti, 25 × 17, 570 pp.

Gustave Thils : *Théologie des réalités terrestres*, vol. II : *Théologie de l'Histoire.* Desclée de Brouwer, 17 × 25, 112 pp.

P. Giuseppe Filograssi, S. I. : *La definibilita della' assunzione di Maria.* Éd. La civilta cattolica, 19 × 14, 64 pp., 175 lires.

Jeanne Russier : *La Foi selon Pascal*, 2 vol. P. U. F., 14 × 22, 452 pp. les 2 volumes.

3. — *Le Christ, la Vierge, les Saints.*

Ch. Peleger : *Aux prises avec le Christ.* Salvator, Mulhouse, 20 × 13, 276 pp., 480 fr.

Marc Escholier : *Les témoins du Christ.* Plon, 19 × 12, 256 pp., 240 fr.

Henri Duclos : *Jésus parmi nous.* La nouvelle Édition, 19 × 12, 158 pp.

Mgr Chevrot : *La rencontre du Seigneur.* Bonne Presse, 19 × 12, 280 pp.

R. P. Rambaud, O. P. : *La Dame toute belle.* Emmanuel Vitte, 20 × 13, 188 pp., 270 fr.

Jean Stienon du Pre : *Sainte Catherine de Bologne.* Desclée de Brouwer, 13 × 20, 227 pp.

Prof. D. Angelo Penna : *San Gerolamo.* Éd. Marietti, 22 × 15, 450 pp., 900 lires.

Collection dirigée par R. Morel : *Les Saints de tous les jours.* Arthaud, 14 × 20, 272 pp., 300 fr.
Berthem Bontoux : *Saint Pierre Fourier.* Bonne Presse, 19 × 13, 125 pp.

4. — *L'Église et le Monde moderne.*

Card. Suhard : *Le Prêtre dans la Cité.* Office général du Livre, 18 × 12, 160 pp.
Jacques Maritain : *Signification de l'Athéisme contemporain.* Desclée de Brouwer, 13 × 20, 48 pp.
Chanoine J. Leclercq : *Le problème de la Foi dans les milieux intellectuels du XXe siècle.* Casterman, 18 × 13, 84 pp.
L. Grandjean, O. P. : *Chrétiens dans notre temps.* Office général du Livre, 18 × 12, 48 pp.
Divers : *Le clergé diocésain face à son idéal.* Éd. du Vitrail, 14 × 22, 48 pp.
Jean Daujat : *L'Église et le Monde moderne.* La Colombe, 19 × 12, 128 pp., 175 fr.
Henri Rollet : *Les étapes du catholicisme social.* La Colombe, 19 × 12, 128 pp., 175 fr.
R. P. J. A. Beckaert : *Les principes d'un esprit social chrétien.* Lethielleux, 18 × 12, 144 pp., 180 fr.
Abbé Félix Klein : *Une hérésie fantôme : l'Américanisme.* Plon, 19 × 12, 248 pp., 450 fr.
Regin Prenter : *Le Saint-Esprit et le renouveau de l'Église.* Delachaux et Niestlé, 23 × 16, 93 pp., 4,50 fr. suisses.
Arturo Carlo Jemolo : *Chiesa e Stato in Italia negli ultimi cento anni.* Éd. Einaudi, 16 × 22, 754 pp.

5. — *Spiritualité.*

M.-D. Philippe, O. P. : *Le Mystère de l'amitié divine.* Librairie Universelle de France, 18 × 12, 200 pp., 200 fr.
M. Philipon, O. P. : *Le sens de l'Éternel.* Desclée de Brouwer, 19 × 12, 144 pp.
Dom Jean Leclercq, O. S. B. : *Saint Bernard, mystique.* Desclée de Brouwer, 14 × 22, 496 pp.
Louis Cognet : *La spiritualité française au XVIIe siècle.* La Colombe, 19 × 12, 128 pp.
L. Rugir : *In Terram Bonam*, Salvator, Mulhouse, 12 × 19, 224 pp., 260 fr.
Jean d'Agraives et Pierre Mariel : *L'appel de la Lumière.* Les Éditions de Paris, 19 × 12, 249 pp., 300 fr.
Chanoine Cardolle : *Et toi, connais-tu le Christ, vie de ton âme?* Desclée de Brouwer, 11 × 17,5, 276 pp.

Le cinéma d'inspiration chrétienne

Depuis quelques années le cinéma d'inspiration religieuse a pris sa place dans l'ensemble de la production mondiale. Les catholiques ne peuvent que s'en féliciter. Ils doivent pourtant garder toute leur lucidité à l'égard des films « chrétiens ». Il est sans doute souhaitable d'encourager les producteurs à réaliser de tels films dont l'absence presque complète dans les années d'avant-guerre était regrettable : la proportion des catholiques parmi les spectateurs est sans doute aussi grande que parmi les lecteurs, et il est normal qu'il existe une production de films catholiques comme il existe une édition de livres catholiques. Mais il existe de bons et de mauvais films d'inspiration religieuse comme il existe de bons et de mauvais livres religieux. Et, tout en rendant hommage aux bonnes intentions de certains producteurs, il est nécessaire que le public catholique se montre difficile sur la qualité des films qui lui sont destinés.

Il est particulièrement nécessaire de ne pas placer les films d'inspiration religieuse dans une catégorie séparée pour laquelle on se montre soit systématiquement indulgent (pour ne pas décourager les bonnes volontés), soit exagérément exigeant (comme si un film pouvait être un traité de théologie ou un sermon). Avec un « bon » sujet on peut faire un « mauvais » film, que l'on donne à ces mots un sens moral ou un sens artistique. En se limitant à l'appréciation du sujet on oublie que ce sujet n'aura de portée réelle que si le film est réussi. Autrement dit, pour apprécier un film religieux il faut lui appliquer tous les critères de jugement qu'on applique aux autres films et, pour le comprendre, il faut le situer dans l'ensemble de la production.

L'épithète de « catholique » ne définit aucunement le style d'un film ni même son genre : *Le Chant de Bernadette* était un bon film psychologique américain servi par une remarquable interprète, *Les Clefs du Royaume* était coulé

dans le moule des films d'aventure à la mode d'Hollywood, *La Route semée d'étoiles* et *Les Cloches de Sainte-Marie*, dans celui de la comédie américaine de série. Dans les trois derniers, le genre adopté ne se traduisait pas seulement par des caractères extérieurs. L'inspiration proprement religieuse du sujet transparaissait difficilement à travers les poncifs du genre. Dans *Dieu est mort*, le pathétique du drame religieux était édulcoré au maximum au nom des nécessités de l'adaptation cinématographique.

On ne voit pas qu'il soit possible de traiter un sujet profondément religieux sans faire un film psychologique : tout sujet religieux est un sujet intérieur. Ceci ne veut pas dire que tous les films religieux doivent être des films d'analyse. Hors du domaine religieux, la preuve a été faite que des films d'action, des films à sujet policier ou même des comédies pouvaient donner vie à des caractères profondément étudiés et mettre en valeur des drames intérieurs. Il n'en reste pas moins que le goût manifesté par le cinéma français pour la « psychologie » lui a permis de réaliser pendant la guerre un film religieux de très grande valeur avec les *Anges du Péché*, et que *Monsieur Vincent* reste une des grandes réussites du film hagiographique. Mais le « style français » a les défauts de ses qualités, et *Le Sorcier du ciel* en est la preuve.

Les deux aspects opposés du cinéma italien se retrouvent avec leurs défauts et leurs qualités dans deux films religieux récents : *Fabiola* évoque, qu'on le veuille ou non, l'énorme *Couronne de Fer*, du même auteur, et les grandes machines du genre de *Scipion l'Africain* que fabriquait régulièrement le cinéma transalpin d'avant-guerre; *Le Ciel sur le Marais* traite au contraire un sujet religieux sous l'influence du néoréalisme italien d'après-guerre.

Le rapprochement du *Ciel sur le Marais* et d'un autre film récent, *Jeanne d'Arc*, avec Ingrid Bergmann, est très significatif à cet égard : si le premier a toutes les qualités et tous les défauts du néo-réalisme italien, *Jeanne d'Arc* est le type même de la superproduction américaine en technicolor. Sans doute l'un et l'autre sont *aussi* des films religieux — mais il est impossible de les apprécier et de les juger à leur juste valeur sans les rattacher au « genre » dont ils sont de si exemplaires représentants.

Les Français peuvent difficilement éviter la partialité en parlant du film *Joan of Arc*. Ils ne peuvent éviter de penser qu'une actrice française aurait été plus près de son modèle qu'une Suédoise naturalisée américaine, que des

auteurs et des réalisateurs français auraient montré à l'égard de ce sujet une sensibilité plus authentique. La tentation est d'autant plus forte qu'un projet français de film sur Jeanne d'Arc était déjà très avancé et a dû être abandonné par crainte de la concurrence de deux films sur le même sujet. Le film français devait être réalisé par Delannoy sur un scénario et avec un dialogue d'Amrouche et Bost : c'est l'équipe qui nous a donné *Symphonie Pastorale*, et l'on pouvait s'attendre à une réussite. Les auteurs ne prétendaient pas fournir une chronique de la vie de Jeanne d'Arc, mais une analyse de son drame à partir du moment où, après la chevauchée d'Orléans, elle est en butte aux politiques et où les échecs extérieurs sont autant d'étapes de son progrès intérieur.

Aucune tentative semblable, évidemment, dans *Joan of Arc*. Le film est un beau livre d'images qui suit pas à pas le récit naturellement dramatique de la vie de Jeanne d'Arc. Chacune des étapes, popularisées par les récits et les gravures, est l'occasion d'une séquence à grande mise en scène réalisée avec un louable souci de vraisemblance et d'exactitude historique. Rien de choquant, rien de ridicule dans ce film, aucune des exagérations ou des maladresses que l'on pouvait craindre. On doit même reconnaître la réussite du doublage (indispensable ici, car il serait insupportable à des Français d'entendre Jeanne d'Arc et tous les Français de l'époque parler anglais). Dans la version française on a même remplacé l'image où Jeanne signait sa rétractation en écrivant « Joan » par une autre image où elle signe « Jehanne », ce qui semble plus naturel.

Le film remet en mémoire et illustre très brillamment l'histoire de Jeanne d'Arc. Il n'apporte évidemment rien de nouveau sur le « cas » de Jeanne, et on ne peut le lui reprocher, car tel n'était pas son but. Il visait seulement à raconter une belle histoire au très grand public qui va voir un film parce qu'il est « en couleur ». Dans les limites mêmes de cette ambition on aurait pourtant souhaité que le film soit plus émouvant, que le destin pathétique de Jeanne parle plus directement au cœur. Ingrid Bergmann, admirable actrice, incontestablement passionnée par ce très grand rôle, ne parvient presque jamais à émouvoir. Pour cette fille capable de chevaucher pendant des jours sous une lourde armure on pouvait très bien imaginer un personnage aussi « sportif » que celui d'Ingrid Bergmann; on pouvait même imaginer que Jeanne ait eu sa beauté. Mais malgré des efforts méritoires (elle n'est jamais fardée en cuir et ses ongles mêmes ne sont pas faits !) le personnage

d'Ingrid Bergmann reste sensuel, son jeu, surtout pendant le procès, n'est pas profondément senti, et jamais ne transparaît la drame et le drame intérieur qui, incontestablement, ont animé la vraie Jeanne d'Arc. On saisit toute la différence qu'il y a entre ce personnage qu'avait créé Falconetti dans le Jeanne d'Arc muet de Dreyer.

Chacun, selon sa nature, peut choisir son saint de prédilection, mais ce choix, chez les auteurs de films tout au moins, est très significatif. Les chevauchées de Jeanne d'Arc ont tenté Hollywood, le sujet psychologico-social de Madame Bovary a été traité par un Français, et le cinéma italien d'aujourd'hui a choisi l'histoire toute récente de Maria Goretti, cette petite fille morte martyre de sa foi au début du siècle et qui sera canonisée l'année prochaine. Bien d'ailleurs, et aucune couleur compliquée dans le film sur Maria. Le film se déroule dans le cadre désolé des Marais Pontins, entre l'été, glacés l'hiver, et dans le milieu d'un paysannat exploité, rongé par la misère. La malade [illegible] Dans toute la première partie du film la petite Maria Goretti se distingue à peine des autres personnages; on en est peu devinée jusqu'au milieu du film quel est le véritable sujet. Mais l'intérêt ne faiblit pourtant pas devant la vérité de cette peinture d'une famille nombreuse qui traîne sa misère de ferme en ferme à la recherche du travail; quand le père trouve enfin un travail, ce travail même le tue; sa femme et ses enfants résistent à la ferme comme domestiques d'un maître ivrogne et violent.

Si, pendant toute cette première partie, nous avons appris à connaître le cadre de vie et le milieu de Maria Goretti, nous n'avons guère eu l'occasion de nous intéresser à elle: c'est une bonne petite fille, c'est pourtant sur elle que va se concentrer alors l'intérêt du récit. Son drame était particulièrement délicat à raconter, puisque c'est celui d'une enfant de douze ans poursuivie par les assiduités et les menaces d'un garçon qui veut abuser d'elle. Un jour, il la surprend seule à la maison. Elle préfère qu'il la tue plutôt que de lui céder. Le réalisme, parfois brutal, du récit est bouleversant. Pourtant il semble que les auteurs soient mieux parvenus à nous faire connaître la vérité du milieu social que la sainteté de Maria Goretti. Je sais bien que le sacrifice qu'elle accepte au nom de Dieu en fait une martyre et que sa mort à l'âge prouve qu'elle souffre plus au salut de son meurtrier qu'à sa propre vie. Mais on aurait voulu que les auteurs parviennent à nous faire sentir l'ardeur de sa foi, seule explication de la sainteté

de son sacrifice. Ils s'y sont bien essayés, mais les scènes du catéchisme, de la première communion et de la prière sur la tombe de son père sont les plus superficielles et les moins vraies du film. Comme le spectateur ne *sent* pas la profondeur exceptionnelle de cette foi, il est tenté de ne voir dans le sacrifice de Maria qu'un fait divers, hélas! fréquent, celui du crime d'un déséquilibré qui tue une fillette terrorisée.

Il peut sembler que les réserves que je me sens obligé de faire sur ces deux films très beaux, chacun dans leur genre, me rangent dans la catégorie des critiques catholiques exagérément exigeants, que je condamnais au début de cette chronique. Mais je crois que l'on ne saurait être trop exigeant pour des films qui abordent le grand sujet de la sainteté, *pourvu que l'on exige seulement des qualités dont le cinéma est capable*. Or, si ces deux films ne nous satisfont pas pleinement, c'est parce que leurs auteurs n'ont pas attaché assez d'importance à l'évolution psychologique de Jeanne ou de Maria, ou parce qu'ils ont échoué à nous la faire vivement sentir. De nombreux films ont prouvé que les nuances les plus subtiles de la psychologie ne sont pas hors de la portée du film. Reconnaissons volontiers que la psychologie de la sainteté est plus qu'une autre difficile à peindre — mais c'est précisément de cette difficulté majeure qu'il importe de triompher dans les œuvres qui prennent pour sujet la vie d'un saint.

J.-P. Chartier.

La Revue internationale du cinéma

La *Revue internationale du cinéma*[1] a maintenant un an d'existence. Il serait regrettable que les catholiques ne soutiennent pas autant qu'ils le peuvent ce magnifique effort de l'Office catholique international du cinéma.

Depuis la disparition de la *Revue du cinéma*, la *Revue internationale du cinéma* est en France la *seule* publication destinée au

1. Revue trimestrielle, abonnement d'un an : 900 fr. Au Centre du Livre Français, 1, rue de la Visitation, Paris-VIIe. C. C. P. Paris 5662-09.

grand public qui aborde sérieusement le problème du film. Elle est, d'autre part, la seule revue internationale de cinéma et atteint presque tous les pays, grâce à ses trois éditions en français, en anglais et en espagnol.

D'une présentation luxueuse, elle aborde tous les sujets qui, dans le domaine cinématographique, peuvent intéresser un chrétien cultivé, depuis les rapports de la philosophie thomiste et du cinéma (?) jusqu'au problème de l'enfance et de l'éducation par le film. Son équipe rédactionnelle est, elle aussi, vraiment internationale : des correspondants permanents dans tous les pays producteurs font le point dans chaque numéro et permettent de se tenir au courant des différentes tendances de la production mondiale.

Le nº 2 est centré sur le cinéma français, le nº 3 sur le cinéma anglo-saxon, le nº 4 sera consacré au cinéma italien. Dans chacun des numéros les articles des techniciens, des critiques et des personnalités du pays offrent une documentation de première main sur l'état des questions cinématographiques.

Citons particulièrement dans le nº 1 deux articles de deux critiques américains, l'un d'Hollywood, l'autre de New-York, sur « la crise d'Hollywood »; dans le nº 2 un ensemble d'articles de critiques français centrés autour de « la recherche d'une doctrine chrétienne du cinéma »; dans le nº 3 un article courageux sur « la religion et le cinéma », de D. Flynn, O. F. M., directeur de la revue catholique anglaise de cinéma, et une intéressante étude du R. P. Pichard, O. P., sur « l'Église et la télévision »; dans le nº 4, « Psychologie et cinéma », du P. Agostino Gemelli, O. F. M.

J.-L. Tallenay.

Imp. Aubin, Ligugé (Vienne). *Le Gérant :* G. Chifflot.
D. L., 4e trimestre 1949. — Imprimeur, nº 405.
N.M.P.P.

DES LIVRES D'ÉTRENNES

à offrir à vos amis,
à vos connaissances,
à vos prêtres

- Dans la collection LES MONASTÈRES DE FRANCE

SENANQUE, album en héliogravure. 1200 fr.

LA CHAISE-DIEU . . . . . 1200 fr.

- Dans la collection NEFS ET CLOCHERS

LES ÉGLISES DE LA RIVE GAUCHE

Volumes hélio rassemblés en emboîtage . . . . . 700 fr.

- **HISTOIRE ILLUSTRÉE DE L'ÉGLISE**

Deux volumes magnifiquement reliés, grand format, illustrations, hors-texte papier couché . . . . . 6000 fr.

- **BIBLE DE JÉRUSALEM**

Offrez à vos amis les neuf premiers volumes parus. Demandez le prospectus.

ÉDITIONS DU CERF

La seule revue française d'art religieux

L'ART SACRÉ

reparaît

Six cahiers par an
dont deux sont déjà parus :

LA DÉCORATION DES ÉGLISES

Sept.-Oct. 1949

LES CIMETIÈRES ET LES TOMBES

Nov.-Déc. 1949

Abonnement : France : 600 fr. ; Étranger : 750 fr.
Le numéro : 120 fr.
C.C.P. 1436-36

Cahiers actuellement disponibles :

Reconstruction et aménagement des églises :

Le plan de l'église paroissiale . . . . . 80 fr.
L'éclairage des églises . . . . . 80 »
Formes de l'architecture religieuse moderne. 100 »
L'exemple de la Suisse alémanique . . . . 100 »
L'Eglise, maison du peuple de Dieu . . . . 100 »

Regards sur les arts contemporains :

Tendances actuelles de l'art chrétien . . . 100 »
Recherche du sacré . . . . . 100 »
Explication de la décadence. . . . . 100 »
Leçons actuelles des arts anciens . . . . . 150 »
Bilan de l'époque 1920-1940 . . . . . 100 »
A la recherche de la tradition . . . . . 100 »

Formation artistique du clergé et des fidèles :

Problèmes de musique sacrée . . . . . 100 »
Points de vue actuels sur l'art chrètien . . . 80 »
Éducation artistique du clergé . . . . . 80 »
Le zèle de la Maison de Dieu . . . . . 100 »
Le chant sacré . . . . . 100 »

AUX ÉDITIONS DU CERF

LA VIE INTELLECTUELLE

XVIIe ANNÉE — JANVIER 1949 A DÉCEMBRE 1949

TABLES

I. — TABLE DES ARTICLES SUIVANT L'ORDRE ALPHABÉTIQUE DES NOMS D'AUTEURS

V. I. : Les chrétiens et la liberté 2 97
Id. : Pasteurs et docteurs 3 193
Id. : Le sel de la terre 4 321
Id. : Faut-il bénir la bombe atomique 5 417
Id. : Primauté de la Foi 6 545
Id. : A Rome et à Prague 7 1
Id. : La leçon de Prague 8 97
Id. : Voulons-nous une civilisation chrétienne ? 10 225
Id. : Le 2e Bureau et la morale 11 353
Id. : La pente fatale 12 481
Id. : Autour de l'exégèse biblique 12 503

ANONYMES :

Un petit village de l'ex-Prusse Orientale 1 37
Dieu existe, donc vous ne pouvez être communiste..... 1 65
Du journal d'une conscience malheureuse 1 68
Rêves ou prévisions sur la télévision 1 73
Quand la République fait ses comptes 1 75
Garry Davis ou le citoyen contre les puissances 1 79
La montée catholique aux États-Unis 2 169
Allemagne année zéro 3 287
Nul n'est prophète 3 291
L'Église et les chrétiens progressistes ..... 4 386 et 389
Procès et aveux continuent 4 387
Lettres du Proche-Orient 4 406
Le Saint-Père parle à la radio française 5 488
Moscou, Byzance et Rome 5 488
Les hommes du Kremlin 5 495
Son Eminence le cardinal Suhard 6 580
Angoulême, 3 avril 6 603
Écrivains français d'Amérique 6 614

La mort de Maurice Blondel 7 53
Dieu est gênant 7 55
En marge de la main tendue 8 185
Le procès Rajk 10 303
Les événements de Tchécoslovaquie 10 305
Lettre d'Angleterre 11 456

Adnet (J.) : Retour de Lourdes 10 277
Agel (H.) : Le cinéma au lycée 5 501
Aguettant (L.) : Gabriel Fauré 11 388
A. M. : Les chrétiens veulent chanter à l'église 7 61
Id. : Les chrétiens veulent chanter à l'église (fin)..... 10 326
Aubert (Y.) et Brès (Y.) : La J. E. C. 12 589
Aujoulat : L'action sociale en Afrique noire 8 150

Benoit (P.) : Le Monde peut-il être sauvé ? 7 3
Béraut (G.) : L'A. D. A. 7 76
Id. : L'éducation, problème national aux États-Unis..... 11 417
Boganda : L'action sociale en Afrique noire 8 152
Id. : La mort de Christian Bérard 3 298
Borgeaud (G.) : Un événement capital 3 303
Id. : Une surprise 3 299
Id. : La fin des images 6 615
Id. : L'art brut 12 587
Bourjon (R.) : Les grèves de novembre 1949 ..... 10 307
Brès (Y.) : La J. E. C. 8 193
Buthiers (J.) : Deux films d'inspiration religieuse 7 93

Caluwé (R. de) : Apostolat sacerdotal en Finlande..... 8 145
Carrouges (M.) : Les aventuriers de l'intelligence..... 3 288
Id. : Présence de Satan 2 171
Id. : De T. E. Lawrence à Boukharine 8 160
Chartier (J.-P.) : Enfants au cinéma 3 317
Id. : A propos de Manon 5 538
Id. : Le pape parle à la télévision 7 67
Id. : Kamtchamkas cinématographiques 8 221
Id. : Le voleur de bicyclette 10 350
Id. : La Messe télévisée 11 449
Id. : Faut-il faire des films noirs ? 11 476
Id. : Films d'inspiration chrétienne 12 602
Chartier (J.) : La femme au foyer 5 510
Id. : Faut-il interdire l'accès des Facultés aux jeunes filles 6 611
Id. : Heureuses servitudes féminines 11 445
Chartier (R.-C.) : Objection de conscience 10 330
Chastaing (M.) : Une incroyance romantique 5 457
Id. : Psychologie des œuvres humaines 7 43
Chavardès (M.) : Poésie et peuple 5 535
Id. : Un tapis pour les morts 8 196
Id. : Faut-il faire retraite ? 10 320
Id. : La Sorbonne assise 11 454
Id. : Les frères ennemis 12 576

CHIFFLOT (Th.-G.) : Jésus et Israël 6 626
ID. : Livres sur Israël 10 345
CONGAR (Y.) : L'Ancien Testament, témoin du Christ.... 10 335
C. T. : Le sens de la pauvreté 5 518

D. : Du droit de ne pas obéir 6 598
DAY (D.) : Pauvre avec les pauvres 7 21
DELAIGUE (J.) : Par-delà les traités 8 199
DENOYER (P.) : Un trappiste américain 12 584
DESSUS (G.) : Bal sur le *no-bridge* 4 393
DEWAILLY (L.-M.) : Deux nouveaux évêques suédois..... 10 227
DUBARLE (D.) : L'affaire Lyssenko 2 132
ID. : Prélude à un entretien sur la foi 1 1
ID. : Élection à l'Académie des sciences 5 506
ID. : Heurs et malheurs d'une synthèse 6 565
ID. : Une devanture de libraire 6 606
ID. : Méditations intempestives d'un prix Nobel 8 205
ID. : A Saint-Sébastien : les Droits de l'Homme 10 294
ID. : Jules Verne et le « mystère » de la science..... 11 450
DUBARLE (A.-M.) : Le drame du salut dans la Genèse..... 6 547
DUMERY (H.) : Vers un cinquième âge de la pensée..... 7 62
ID. : La morale refuse du monde 8 209
DUMONT (C.) : Églises orthodoxes et églises catholiques.. 3 300
ID. : Le Patriarcat de Moscou et le mouvement œcuménique 4 403
DUMONTIER (J.) : Dernière apparition de l'hydre hydroélectrique 2 154
ID. : Désinflation ou déflation ? 4 364
ID. : Penser vieux 5 503
ID. : Juillet 1949, pont aux ânes du conjoncturiste..... 8 117
ID. : Une arme qui s'émousse 11 431

ECONOMIST (The) : Pour la paix mondiale 5 508

FALGA (J.) : Les badinages macabres 5 512
FERNANDEZ (D.) : Jean van der Vlugt 12 588
FERON (B.) : Le pacte Atlantique 4 396
ID. : Le *Titisme* 5 499
ID. : La conférence de Paris 6 604
ID. : Changement de saison ? 7 59
ID. : Un moment de la dialectique stalinienne 11 439
ID. : La fin de la démocratie populaire ? 12 569
FEYDIT (F.) : Une congrégation savante : la congrégation mekhithariste 12 553
FRANCK-DUQUESNE : La Croix, scandale pour notre génération 11 355
FRISCH (A.) : Impressions de voyage en Allemagne..... 5 445
ID. : Le docteur Kurt Schumacher 6 596
ID. : Le problème de l'école en Allemagne 7 473
ID. : Journées catholiques allemandes 10 317
ID. : Les vrais problèmes allemands 11 375
ID. : Bilan allemand 12 550

FROIDEVAUX (L.) : Cent cinquante ouvriers de Bordeaux construisent leur cité 11 422

GOUHIER (H.) : Renaissance du théâtre poétique..... 2 173
ID. : Théâtre 4 414
ID. : Théâtre 6 626
ID. : Théâtre 10 348
GUERRAND (R.) : Le fantastique social au cinéma 4 352
ID. : La femme aussi est une personne 7 70
ID. : Sur un « précis de décomposition » 12 582

HALLET (M.) : Les grandes machines mathématiques..... 1 26
ID. : La télévision ultrafax 4 392
ID. : Le chauffage à haute fréquence 10 313
ID. : L'éclairage par fluorescence 12
HENRY (F.) : Sur le problème de l'école ? 11 411
HERLAND (L.) : A propos de *Manon* 8 177
HUC (P.) : Comme il vous plaira 10 314

JANTSCH (F.) : Pour la libre discussion dans l'Église..... 2 126
J. D. : Penser vieux 5 503
J. J. : Échangez vos fardeaux 1 58
JULIEN (C.) : Maisons d'amitié aux États-Unis 1 49
ID. : Les étudiants argentins dans la vie politique..... 5 468
ID. : Démocratisation d'un enseignement 5 490
ID. : Le *Catholic Worker* 7 31

LECLERCQ (J.) : Le centenaire de la liberté religieuse au Danemark 2 112
ID. : État chrétien et liberté dans l'Église 2 99
LEIBOVITZ (M.) : Le chemin de l'humilité 5 522
LEQUILLER (J.) : A chacun ses vérités 12 546
L. L. R. : Le prix Nobel de physique 1948 ..... 2 166
LOGE (J.-M.) : L'industrie française de l'air 8 190
LONCHAMPT (J.) : Le *Requiem allemand* de Brahms..... 4 399
ID. : Anniversaire de la mort de Chopin 10 324
ID. : Richard Strauss 11 474

MAINGUY (Y.) : L'Angleterre sur la corde raide 8 186
ID. : La corde s'est cassée 12 540
M. H. : Quand les postes de T.S.F. s'éditent comme des livres. 8 201
MARCHAL (A.) : La pensée syndicale française 8 88
MARTEL (P.-A.) : Au Vietnam, du nouveau ? 4 401
ID. : Complexes raciaux en Afrique du Sud 3 284
ID. : Comment peut-on ne pas être britannique ? 5 497
ID. : Le premier nègre du monde 6 600
ID. : Les paysans noirs 6 638
ID. : La philosophie bantoue 7 65
ID. : Washington cherche un axe pacifique 10 319
ID. : Un panafricanisme singulier 11 451
ID. : Vues indiennes sur le problème vietnamien..... 12 558

Id. : Livres « ultramarins » 12 594
Maydieu (A.-J.) et Serrand (A.-Z.) : A propos des chrétiens progressistes 3 195
Id. : Catholicisme français et catholicisme mondial..... 12
Maydieu (A.-J.) : Le résultat du référendum 4 381
Id. : Retour d'Amérique : regards sur *La Vie Intellectuelle* 2 158
Id. : Le témoignage du cardinal Mindszenty 3 281
Id. : Peintres canadiens à Paris 7 83
Id. : A Genève : Rencontres sur l'Humanisme 10 297
Id. : La France d'outre-Atlantique 11 438
M. C. : Saint Judas 4 395
Miroglio (A.) : Les semaines de l'unité catholique au Havre 2 146
Mistouflet (A.) : Le mouvement fédéraliste 8 208
Moisy (P.) : L'infection par la mort 3 293
Muller (H.) : Faut-il la réincendier ? 4 407
Id. : Pour l'avenir de la science française 5 508
Id. : Mort de quelqu'un 7 69
Id. : Contribution à l'histoire récente 7 78
Id. : D'un record et de l'immobilisme 8 204
Id. : Politique internationale ou politiques intérieures... 10 329
Id. : Les limites du radicalisme 11 437
Id. : L'Angleterre et l'Europe 11 453
Mureaumont (P.). : Conflits sociaux d'automne 10 311
Id. : L'architecte de la cité future 11 443

Nantet (J.) : Une ombrelle pour le prolétariat..... 5 479
Id. : Le problème des réfugiés palestiniens 8 197
Id. : Les nationalismes au Moyen-Orient 10 270
Id. : L'Europe et la politique 12 530

Paliard (J.) : L'antiexistentialisme de Maurice Blondel.... 10 253
Parès (R.) : Logement 10 328
Id. : Logement (suite) 11 447
Id. : Logement (suite) 12 572
Pelletier (G.) : Transition canadienne 10 236
Pichard (M.) : Construisons la télévision européenne.... 4 390
Prieur (B.) : Coupe-vent 5 514
Id. : Au fond d'un puits 10 323
Id. : L'Illiade des généraux 11 442

Quevennec (H.) : Prière pour demander les dons du Saint-Esprit... et la faveur d'être un peu moins hypocrite. 11 398

R. : Désaffection syndicaliste 5 492
Id. : Conventions collectives et unité d'action..... 6 617
Remond (R.) : Les surprises d'une méthode : l'Action catholique 1 17
Roche (E.) : Le sens de Dieu dans le monde 8 99
Rondot (P.) : Le Saint-Sépulcre aux mains des fidèles.... 11 403
Roynet (L.) : Albert Camus chez les chrétiens..... 4 336

SAVOUILLAN (R.) : Débat sur le syndicalisme (suite)..... 11 433
SERRAND (A.-Z.) et MAYDIEU (A.-J.) : A propos des chrétiens progressistes 3 195
ID. : Le catholicisme français dans le catholicisme mondial. 12 483
SERRAND (Z.) : Culture catholique 6 621
SOUMILLE : Désagrégation du roman 6 607
ID. : Désagrégation du roman (fin) 7 80
SPEAIGHT (R.) : T. S. Eliott, portrait de l'homme..... 3 267
ID. : Shakespeare : Théâtre et poésie 8 127
STEINMANN (J.) : Entretiens de Pascal et du P. Richard Simon sur le sens de l'Écriture 3 239
SUHARD (E., card.) : Les chrétiens progressistes 3 275

TALLENAY (J.-L.) : Le paradoxe du comédien 7 620
ID. : La mode religieuse au cinéma 7 75
THÉRY (R.) : La Semaine sociale de Lille : 18-23 juillet 1949 ..... 10 291
TRISTAN (R.) : Le Satan pharmaceutique 3 254

VAN DER MEER (F.) : La nuit pascale à Hippone 4 323
VAUX (R. DE) : Les manuscrits hébreux du désert de Juda. 6 583
VIATTE (A.) : Tempête sur la Chine 2 176
ID. : L'échec de la paix en Chine 6 560
ID. : La République de l'Inde 10 265
VIGNAUX (P.) : Crise française vue d'outre-Atlantique.... 11 407
ID. : Socialisme britannique 11 462

WEIDLÉ (W.) : Une nouvelle langue : l'américain..... 12 515
WINOWSKA (M.) : Le cardinal Auguste Hlond 5 419
logne 5 419

Z. S. : Les journées universitaires de Strasbourg..... 6 581
ID. : Pour une théologie du laïcat 7 37

II. — TABLE ANALYTIQUE

Vie de l'Église :

Rome : Décret de la Sacrée Congrégation du Saint-Office sur le communisme 8 158
En France : Albert Camus chez les chrétiens..... 4 336
A propos des chrétiens progressistes..... 3 195
Documents 3 275
L'Église et les chrétiens progressistes 4 386
Retour de Lourdes 10 277
Lettres des cardinaux français sur le Décret du Saint-Office 10 300
La Messe télévisée 11 449

Le catholicisme français dans le catholicisme mondial. 12 483
A l'étranger : Journées catholiques allemandes..... 10 317
Le centenaire de la liberté religieuse au Danemark. 2 112
La montée catholique aux États-Unis 2 171
Maisons d'amitié aux États-Unis 1 49
Apostolat sacerdotal en Finlande 8 145
Le cardinal Auguste Hlond 5 419
Les événements de Tchécoslovaquie 8 183
Les événements de Tchécoslovaquie (suite)..... 10 305
Le témoignage du cardinal Mindszensty..... 3 281
Dieu est gênant 7 55
A Saint-Sébastien : les Droits de l'Homme..... 10 294
La congrégation mekhithariste 12 553
Le catholicisme mondial 12 483
Action catholique : Les surprises d'une méthode : l'Action catholique 1 17
Il est plus facile de se payer de mots 8 193
La J. E. C. 8 193 12 589
Pensée chrétienne : Prélude à un entretien sur la Foi. 1 1
Les chrétiens et la liberté 2 97
Pour la libre discussion dans l'Église 2 126
Pratiquants non croyants 2 164
Présence de Satan 2 171
Pasteurs et docteurs 3 175
La Bible : L'Ancien Testament, témoin du Christ.... 10 3..
Entretien de Pascal et du P. Richard Simon sur le sens de l'Écriture 3 339
Autour de l'exégèse biblique 12 503
Liturgie : Le sel de la terre 4 321
La nuit pascale à Hippone au temps d'Augustin.. 4 323
Œcuménisme : Églises orthodoxes et Églises catholiques 3 300
Le patriarcat de Moscou et le mouvement œcuméniste 4 403
Les semaines de l'unité catholique au Havre..... 2 146
Moscou, Byzance et Rome 5 488

Regroupement des peuples :

Relations internationales : Le pacte de l'Atlantique.. 4 396
Le *Titisme* 5 499
Pour la paix mondiale 5 508
Le congrès de la paix 6 608
Le mouvement fédéraliste 8 208
Washington cherche un axe pacifique 10 319
Fabrication de l'Europe 12 530
Nations étrangères :
Afrique : L'action sociale en Afrique noire..... 8 150
Afrique du Sud : Racisme 3 284
Un panafricanisme singulier 11 451
Allemagne : Un petit village de l'ex-Prusse orientale. 1 37

Allemagne année zéro 3 287
Impressions de voyage en Allemagne 5 445
Les vrais problèmes allemands 11 375
Le docteur Kurt Schumacher 6 596
Bilan allemand 12 550
Argentine : Les étudiants argentins dans la vie politique de leur pays 5 468
Bulgarie : Procès et aveux continuent 4 387
Canada : Transition canadienne 10 236
Chine : L'échec de la paix en Chine 6 560
Tempête sur la Chine 2 176
Grande-Bretagne : Comment peut-on ne pas être britannique ? 5 497
L'Angleterre sur la corde raide 8 186
Lettre d'Angleterre 11 456
L'Angleterre et l'Europe 11 453
L'Angleterre et l'Europe 12 540
Inde : La République de l'Inde 10 265
Moyen-Orient : Les nationalismes au Moyen-Orient. 10 270
Palestine : Lettres 4 389
Le problème des réfugiés palestiniens 8 199
Pologne : Le maréchal Rokossowsky 12 571
Portugal : Élections au Portugal 3 300
Suède : Deux nouveaux évêques suédois 10 227
U. R. S. S. : Les hommes du Kremlin..... 5 495
U. S. A. : Le premier nègre du monde 6 600
L'A. D. A. 7 76
Washington cherche un axe pacifique 10 319
La France d'outre-Atlantique 11 438
Vietnam : Au Vietman, du nouveau ? 4 401
Yougolavie : Le *Titisme* 5 199
Cf. Vie de l'Église en pays étrangers.

La vie sociale :

Syndicalisme français : Désaffection syndicaliste.... 5 492
Conventions collectives et unité d'action 6 617
Les grèves de novembre 1949 ..... 10 307
Conflits sociaux d'automne 10 311
Une arme qui s'émousse 11 431
Cent cinquante ouvriers construisent leur cité.... 11 422
Transition canadienne 10 236
L'action sociale en Afrique noire 8 150
Complexes raciaux en Afrique du Sud 3 284
Un panafricanisme singulier 11 451
La grève générale 12 563
La vie économique : L'industrie française de l'air.... 8 190
Bal sur le no-bridge ? 4 393
Dernière apparition de l'hydre hydroélectrique.... 2 154
Désinflation ou déflation 4 364
Juillet 1949, pont aux ânes du conjoncturiste..... 8 117

La vie politique en France : La conférence de Paris.. 6 604
Changement de saison ? 7 59
Politique internationale ou politiques intérieures.. 10 329
Une ombrelle pour le prolétariat 5 479
D'un record et de l'immobilisme 8 204
Crise française vue d'outre-Atlantique 11 407
Les limites du radicalisme 11 437
L'évolution de l'homme : A Genève : rencontres sur l'humanisme 10 297
A Saint-Sébastien : les Droits de l'homme..... 10 294
Objection de conscience 10 330
Le procès Rajk 10 303
La Femme : La femme au foyer 5 510
Faut-il interdire l'accès des Facultés aux jeunes filles ? 6 611
La femme aussi est une personne 7 70
Pour des communautés de foyers 8 190
Heureuses servitudes féminines 11 445

Maladies du temps et leurs remèdes :

Procès et aveux continuent 4 387
Un moment de la dialectique stalinienne 11 439
Faut-il la réincendier ? 4 410
Nul n'est prophète 3 291
Saint Judas 4 396
Infection par la mort 3 293
Racisme 3 284
Racisme 11 451
Logement 10 328
Cent cinquante ouvriers de Bordeaux construisent leur cité..... 11 422
Logement (suite) 11 447
Présence de Satan 2 171
La Sorbonne assise 11 454
L'évolution technique : Le chauffage à haute fréquence 10 313
Les grandes machines mathématiques 1 26
L'affaire Lyssenko 2 132
Le prix Nobel de physique 1948 ..... 2 166
Pour l'avenir de la science française 5 508
Méditations intempestives d'un prix Nobel 8 205
Jules Verne et le « mystère » de la science..... 11 450
Construisons la télévision européenne 4 390
La télévision ultrafax 4 392
Le pape parle à la télévision 7 67
La messe télévisée 11 449
Quand les postes de T. S. F. s'éditent comme des livres 8 201
Cf. la Vie économique.

Beaux-Arts :

Musique : Le *Requiem allemand* de Brahms 4 400

Anniversaire de la mort de Chopin 10 324
Gabriel Fauré 11 388
Richard Strauss 11 474
Peinture : Un événement capital 3 303
Une surprise 3 299
La fin des images 6 615
Peintres canadiens à Paris 6 83
La mort de Christian Bérard 3 298
L'art brut 12 587
Jean van der Vlugt 12 588
Cinéma : Le fantastique social au cinéma 4 352
Le cinéma au lycée 5 501
A propos de Manon 5 538
Le paradoxe du comédien 6 620
Les Paysans noirs 6 638
La mode religieuse au cinéma 7 75
Deux films d'inspiration religieuse : *Fabiola, Le Sorcier du ciel* 7 93
Kamtchamkas cinématographiques *The snake pit* et *Johnny Belinda* 8 221
Le voleur de bicyclette 10 350
Faut-il faire des films noirs ou des films roses ?.... 11 476
Films d'inspiration chrétienne 12 603
Lettres : Le jardinier de Bérénice 4 374
Écrivains français d'Amérique 6 614
T. S. Eliot, portrait de l'homme 3 267
Les aventuriers de l'intelligence 3 288
Le Satan pharmaceutique 3 254
Élection à l'Académie des sciences 5 506
Shakespeare : Théâtre et Poésie 8 127
Une incroyance romantique 5 457
Pédagogie : Le problème de l'école en Allemagne.... 7 73
Sur le problème de l'École 11 411
L'éducation, problème national aux États-Unis.... 11 417
Démocratisation d'un enseignement 5 490
Philosophie : La mort de Maurice Blondel 7 53
L'antiexistentialisme de Maurice Blondel 10 253
Théâtre : Renaissance du théâtre poétique..... 2 173
Théâtre 4 412
Théâtre 6 635
La mort de Christian Bérard 3 298

III. — TABLE BIBLIOGRAPHIQUE

Aimé (D.) : Les ténèbres extérieures 10 346
Arseniev (N.) : La sainte Moscou 2 188
Auvray (P.) : Ézéchiel 2 184

BARDY (G.) : La question des langues dans l'Église ancienne 4 413
BARTLEY (C. Crum) : Derrière le rideau de soie..... 10 346
BARUCH (A.) : Religions de l'Égypte 4 413
BATAILLE (G.) : La part maudite 8 171
BAZIN (H.) : La tête contre les murs 8 217
BEDRICH (Hrosny) : Histoire de l'Asie antérieure, etc..... 5 527
BERNANOS (G.) : Les enfants humiliés 11 471
BLANCHE (R.) : La science physique et la réalité..... 1 91
BONNEFOY (G.) : La pensée religieuse et morale d'Alfred de Vigny 5 457
BOUNOURE (M. L.) : Hérédité et physiologie du sexe..... 5 530
BOUNOURE (M.) : L'autonomie de l'être vivant 5 534
BOURBAKI (N.) : Éléments de mathématiques 1 95
BRUCE-MARSHALL : Le miracle de Dom Malachie..... 11 472

CARPAY (H.) : L'Action catholique 2 181
CARTON DE WIART : Souvenirs politiques 5 526
CECIL ROTH : Histoire du peuple juif 10 346
CHAUCHARD (Dr P.) : Physiologie de la conscience..... 5 533
CHEMINANT (L.) : Le royaume d'Israël 2 184
CLOUARD (H.) : Histoire de la littérature française..... 8 217

DAUVILLIER (A.) : Physique cosmique 5 528
DAUJAT (M.-J.) : L'œuvre de l'intelligence en physique. 1 91
DIEUDONNÉ (J.) : Sur les groupes classiques 1 95
DOGNON (A.) : Biologie et médecine devant la science exacte. 5 533

GALTIER (J.) : Les deux Adam 2 184
GILLET (H.) : Alain Fournier 8 217
GIRAUD (E.) : La nullité de la politique internationale des grandes démocraties 7 89
GISEVIUS (H. B.) : Jusqu'à la lie 3 308
GLANSDORFF (M.) : Essai sur l'avènement de la raison expérimentale 1 92
GOETZ-GIREY : La pensée syndicale française 7 88
GORRES (I. F.) : Das verborgene Antlitz, Eine studie über Therese von Lisieux 4 412
GRABER (R.) : Le Christ dans ses sacrements 4 412
GRAHAM GREENE : La puissance et la gloire 1 85
G. : Le cœur de la question 3 311
GRENIER (J.) : Entretiens sur le bon usage de la liberté.. 3 288
GRENIER (R.) : Le rôle d'accusé 8 167
GRISON (M.-M.) : Témoignages de l'univers 1 94
GUITTON (J.) : La pensée moderne et le catholicisme.... 2 180

HALDANE : Hérédité et Politique 5 532
HUMBERT (P.) : Histoire des découvertes astronomiques.. 1 90

ISAAC (J.) : Jésus et Israël 6 626

Jakubizjak (A.) : Vers la causalité individuelle 1 92
Jung (C.) : L'homme à la découverte de son âme..... 2 186

Koestler (A.) : La tour d'Ezra 10 346
Kovalevsky : Manuel d'histoire russe 5 526

La Tour du Pin (P. de) : La contemplation errante..... 1 87
Lawrence : Lettres de T. E. Lawrence 8 160
Lecomte du Nouy : L'homme et sa destinée 6 565
Le Lionnais (F.) : Les grands courants de la pensée mathématique 0 000
Leprince-Ringuet : Élection à l'Académie des sciences.... 5 506

Marcel (G.) : Vers un autre royaume 8 215
Meyerson : Les fonctions psychologiques et les œuvres.... 7 43
Mierlo (S. van) : La science, la raison et la foi 1 93
Morel (R.) : Le satisfait 5 525
Morgan (Ch.) : Le juge Gaskony 11 469
Moyse (A.) : Biologie et physico-chimie 5 534

Nantet (J.) : Bataille pour la faiblesse 3 313
Neumann (J. von) : Les fondements mathématiques de la mécanique quantique 1 90
Nicolas (J.-H.) : Connaître Dieu 2 183

Pagès : Naissance du grand siècle : la France de Henri IV à Louis XIV 5 527
Papini (G.) : Lettres aux hommes du pape Célestin VI.... 1 84
Perrin (J.) : La science et l'espérance 1 93
Perroux (F.) : Comptes de la nation 4 393
Plievier : Stalingrad 3 306
Prenant : Biologie et marxisme 5 534

Reutt (G.) : L'expérience sioniste 10 345
Rey (A.) : L'apogée de la science technique grecque..... 1 89
Sauvy (A.) : Le pouvoir et l'opinion 7 91
Serge (V.) : L'affaire Toulaev 8 164
Steinmann (J.) : David 2 184

Tempels (P.) : La philosophie bantoue 7 65
Tétry (A.) : Les outils chez les êtres vivants 5 529

Vernet (M.) : La sensibilité organique 5 533
Virieu (colonel de) : Radio-journal 10 346
Vischer : L'Ancien Testament, témoin du Christ..... 10 335

Weil (A.) : Sur les courbes algébriques 1 95

RÉÉDITION

H.-Ch. DESROCHES, O. P.

PAUL CLAUDEL POÈTE DE L'AMOUR

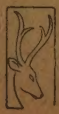
Collection *Le Cœur et la Croix*

Un volume in-16 raisin de 168 pages. . . **200 fr.**

Claudel est le poète de l'amour humain dans ce qu'il a de passionné. Et il est aussi le poète de l'amour divin dans ce qu'il a de sanctifiant. La rencontre de ces amours, leur conflit, est le drame de l'œuvre de Claudel. Ce livre en offre une pénétrante analyse.

Dans la même collection :

La Femme éternelle, de G. von Lefort. **180 fr.**
Virgines Christi, de Th. Camelot . . **120 fr.**
Perfection chrétienne et vie conjugale, de M.-J. Perrin . . . . . **150 fr.**
Paix sur cette maison, de R. P. Monjardet . . . . . **70 fr.**



ÉDITIONS DU CERF

SUPPLÉMENT DE LA VIE SPIRITUELLE

15 novembre 1949

RELIGIEUX-LAÏCS

Y aura-t-il encore demain des frères convers? C'est la question que l'on peut se poser en lisant les réponses à l'enquête menée à travers la plupart des ordres et congrégations de France sur les vocations de convers. L'antique institution des convers n'apparaît plus — comparée à ce qu'elle était au Moyen-Age — que le vestige d'un glorieux passé.

La présente livraison du *Supplément*, en donnant les conclusions de l'enquête, essaye d'analyser les raisons de cette crise et de présenter quelques remèdes.

Mais le problème des religieux-laïcs déborde celui des convers. Il intéresse les « frères » de certaines congrégations, les « auxiliaires paroissiaux » et même tout le monachisme qui était originellement laïc. Le présent volume étudie cette question. On ne lira pas sans intérêt les témoignages — qui nous apparaissent comme des signes de l'Esprit-Saint — de deux moines qui présentent leurs fondations laïques, l'une au Mexique, l'autre en Europe, en plein milieu populaire.

AU SOMMAIRE :

J. Bonduelle. *La crise des convers.*
A.-M. Henry. *Les convers autrefois et aujourd'hui.*
F. Petit. *Les convers prémontrés.*
Dom Iturbide. *Une fondation monastique au Mexique.*
Un moine. *Une fondation monastique en plein milieu populaire.*
A.-M. Henry et A. Duval *Action catholique, Instituts séculiers et responsabilités ecclésiastiques des laïcs.*

Ce numéro : **150 fr.**

ABONNEMENTS

pour les 4 numéros à paraître en 1949 :

France : 500 fr. ; Étranger : 600 fr. ; Belgique : 100 F. B.

pour les 4 numéros à paraître en 1950 :

France : 600 fr. ; Étranger : 700 fr. ; Belgique : 110 F. B.

ÉDITIONS DU CERF

29, Bd de Latour-Maubourg, PARIS-7e — C.C.P. Paris 1436-36

Vient de paraître à l'occasion de

LA SEMAINE DE PRIÈRE POUR L'UNITÉ CHRÉTIENNE

18-25 janvier

UNE GRANDE AFFICHE ILLUSTRÉE

exprimant l'unanimité des chrétiens dans leur désir angoissé de l'Unité

Cette affiche ne comportant pas d'autre mention que la date 18-25 janvier — Semaine de prière pour l'Unité chrétienne » ourra être utilisée chaque année à la même époque.

On peut l'accompagner du programme particulier, confé-ences ou manifestations diverses, qui varie selon les églises.

'ormat 60 × 85 cm., en six couleurs. — Prix de vente : **80 fr.**

Adressez les commandes accompagnées du montant à

LA LIBRAIRIE SAINT-DOMINIQUE

22, faubourg Saint-Honoré, PARIS-VIIIe — C.C.P. 5381-70

LA VIE INTELLECTUELLE

REVUE MENSUELLE

CONDITIONS D'ABONNEMENT

es abonnements sont : pour la France, d'un an ou de six ois; pour l'Etranger, d'un an. Ils partent de janvier, avril ou obre.

FRANCE		ETRANGER	
Abon^{t} ordin., un an.	**800 fr.**	Abon^{t} ordin., un an.	**900 fr.**
six mois.	**425 fr.**		
Abon^{t} de soutien..	**1000 fr.**	Abon^{t} de soutien..	**2000 fr.**

Le numéro : **100** francs; franco : **110** francs

C. C. P. Paris 1436-36

L'œuvre collective d'exégètes et d'écrivains français

LA BIBLE DE JÉRUSALEM

« C'est une réussite qui fait honneur à l'édition française. »

Bulletin critique du Livre français.

« Le grand respect qui se marque dans le choix du papier et l'exécution typographique rend honneur aux livres divins. »

PAUL DONCOEUR, *Cahiers Sainte-Jeanne.*

« Volumes élégants et savants qui nous offrent un texte biblique annoté, rafraîchi et contrôlé. »

ANDRÉ DUMAS, *Le Semeur.*

« Pour ne citer que le dernier fascicule paru, *Les Livres des Rois* du P. DE VAUX sont une réussite étonnante et restituent pleinement la saveur originale de cette vieille chronique barbare. »

H.-I. MARROU, *Esprit.*

Parus :

L'EVANGILE SELON SAINT MARC — L'EVANGILE SELON SAINT LUC — LES LIVRES DES MACCABEES — AGGEE, ZACHARIE, MALACHIE — L'ECCLESIASTE — LES EPITRES DE SAINT PAUL AUX CORINTHIENS — EZECHIEL — LES LIVRES DES ROIS — LES EPITRES DE LA CAPTIVITE.

Sous presse :

L'APOCALYPSE — LE LIVRE DE JOSUE — LE DEUTERONOME.

Demandez le prospectus spécial.

LES ÉDITIONS DU CERF